

F 02.014

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

---

JANVIER-JUIN 1929







# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXIX

JANVIER-JUIN 1929

---

5. sér.

29-30

1929

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1929

Tous droits réservés.

150178





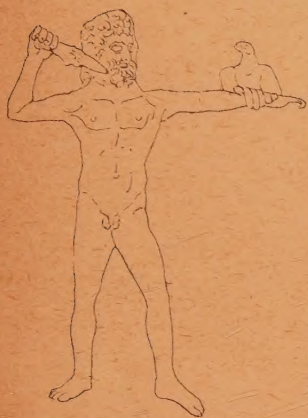


# STATUES ET STATUETTES

## NON FIGURÉES OU MAL FIGURÉES

DANS LES CINQ VOLUMES DU RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE <sup>1</sup>

### ZEUS



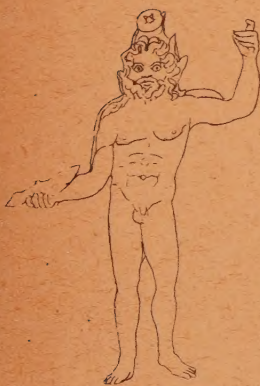
1



2



3



4



5



6

1. B. Bulgarie. *Annuaire Biblioth. de Plovdiv*, 1926, p. 12. — 2. B. Brigetio. *Mélanges Klavelsberg*, p. 203. — 3. B. Francfort-sur-Mein. Johnson, *Lysippus*, pl. 21, c. — 4. B. Bulgarie. Diakovitch, *Char de Moquilev*, 1925, p. 36. — 5. B. Louvre. *Vente Leman*, 5 nov. 1925, n° 156. — 6. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, mars 1924, p. 70.

1. Je suis loin d'avoir dépouillé toute la littérature ; il y aura un supplément.

V<sup>e</sup> SÉRIE. — T. XXIX.

1

A 3440





1



2



3



4



5

1. B. Mâcon. *Bull. arch. du Comité*, 1925, p. 146; Jeanton, *Mâconnais préhist.*, 1927, p. 58. — 2. B. Bulgarie. *Annuaire de la Bibl. nat. de Ploudiv*, 1926, pl. 17. — 3. Rome. Mus. national. Colosse. *Bollett. d'arte*, 1923-1924, p. 550. — 4. Uzès. Espérandieu, *Recueil*, n° 6831. — 5. B. Laufen (Jura Bernois). *Indic. d'antiqu. suisses*, 1923, p. 203.





1



2



3



4



5



6

7

1. B. Bulgarie. *Bull. de l'Inst. bulgare*, 1925, p. 253. — 2. B. Madrid. Thouvenot, *Bronzes de Madrid*, pl. 10. — 3. B. Cortone. Inscr. étrusque sur une jambe. Aldo Neppi Modona, *Cortona*, pl. 20. Prétendu Zeus jeune ou Janus. — 4. Beaucaire. Espérandieu, *Recueil*, n° 6824. — 5. Mülfort près de Rheydt. Zeus assis. *Ibid.*, n° 6606. — 6. Iconium. Désignation incertaine. *Journ. Rom. Stud.*, 1924, pl. 2.

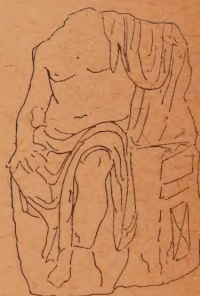




1



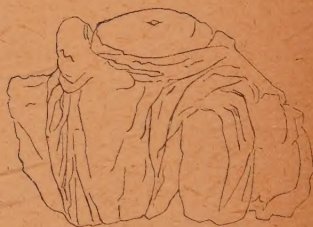
2



3



4



5

1. Nimègue. Espérandieu, *Recueil*, n° 6621. — 2. Comme le n° 6 de la page précédente, au même endroit. — 3. Nimègue. E. 6620. — 4. Nimègue. E. 6618. — 5. Narbonne, coll. Rouzaud. Jupiter assis sur un trône ; on distingue les restes d'un aigle debout à sa gauche, Espérandieu, *Recueil*, n° 6895.





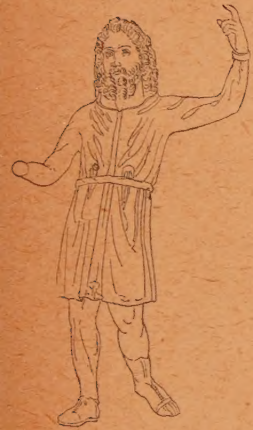
1



2



3



4



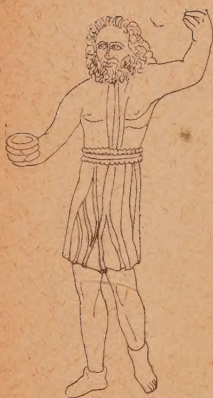
5



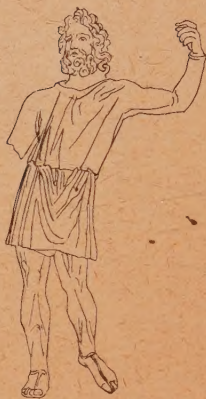
6

1. Musée de Saint-Germain-en-Laye (1928). Groupe découvert en 1927 à Solutré (Saône-et-Loire). Jupiter celtique et déesse de l'abondance. *Bull. arch. du Comité*, 1926, pl. 1. — 2. Groupe d'Alésia. Dieu au serpent (Mercure) et Abondance. Espérandieu, 7637. — 3. Groupe découvert en 1927 à Alésia. Jupiter et Abondance. *Ibid.* 7127. — 4. B. Lausanne. Dispat. *Indic. d'antiq. suisses*, 1924, p. 22. — 5. B. Dijon. Dispat. *Soc. Émul. du Doubs*, 1892, p. 6. — 6. B. Augst. Dispat. *Indic. d'antiq. suisses* 1924, pl. 10.





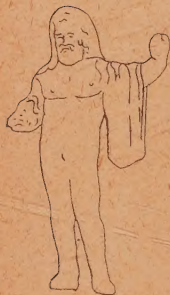
1



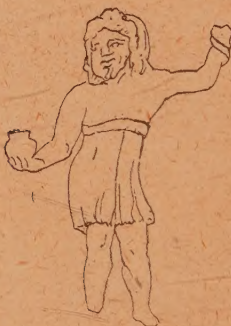
2



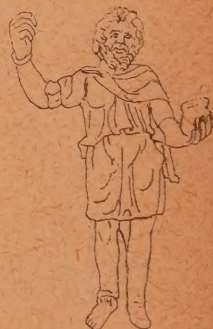
3



4



5



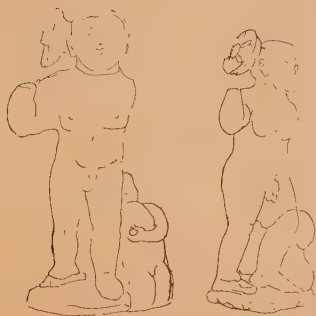
6

1. B. Anc. collection Denon, publié au tome I<sup>er</sup> d'Amaury Duval, *Monuments des arts du dessin*, 1829. — 2. B. Nîmes. Anc. coll. Séguier. E. 7484. — 3. B. Mâcon. *Bull. arch. du Comité*, 1925, p. 147; Jeanton, *Mâconnais*, 1927, p. 57. — 4. B. Tournus. *Bull. arch. du Comité*, 1924, pl. 7. — 5. B. Coll. Giboulet à Chalon-sur-Saône, d'après un dessin. — 6. Coll. Têtu-Pinard à Saint-Marcel (Saône-et-Loire). D'après une phot. au Musée de Saint-Germain.





1



2



3



4



5

1. B. Pully près Lausanne. *Indic. antiq. suisses*, 1924, p. 24. — 2. Champagnat (Creuse). Deux aspects d'un Jupiter celtique à la roue. *Bull. arch. du Comité*, 1923, pl. 7. — 3. Nimègue. Fragment inexpliqué. Espérandieu, *Recueil*, n° 6623. — 4. B. Augst. Stähelin, *Röm. Schweiz*, p. 457. — 5. B. British Museum. Divinité celtique avec serpents. *Rev. arch.*, 1911, I, p. 237 (cf. plus haut p. 5, n° 6).





1



2



3



4



6



7

1. El Quesb. Zeus Ammon colossal. *Anzeiger*, 1923, p. 335. — 2. Coll. Milch à Budapest; de Brigetio. Fragm. d'un Jupiter Dolichenus. *Mél. Klebelsberg*, p. 103. — 3. Komarn. Fragm. d'une fig. de Dolichenus. *Ibid.*, p. 99. — 4. Komarn. Figure entière de Dolichenus. *Ibid.*, p. 97. — 5. Calcaire. Théadelphie. Sérapis. Breccia, *Egypte*, t. I, pl. 65, 4. — 6. Coll. Milch à Budapest. Fig. analogue, *Mél. Klebelsberg*, p. 101. — 7. Alexandrie. Zeus. Sérapis ou Hadès. Breccia, *le Mus. gréco-romain*, 1924, pl. 19, 1.





2



3



4



5



6

1. B. Coll. Jameson à Paris; très beau style. *Exposition Sambon*, pl. 15, 61. — 2. Iconium. *Journ. Rom. Stud.*, 1924, pl. 7. — 3. Marbre de gr. nat. autrefois chez Spink, à Londres. Spink, *Greek and Roman antiq.*, n° 8. — 4. B. Selz, puis Strasbourg. *Gazette*, 1927, II, p. 292. Beau travail. — 5. B. Weyersheim, puis Strasbourg. Schaeffer. *Dépôt*, 1927, p. 37. — 6. B. Ribeauvillé. *Ibid.*, p. 37.





1



2



3



4



5



6

1. B. New-York. *Bull. Metrop. Mus.*, 1928, p. 80. Poseidon. — 2. B. Beyrouth. *Bull. Soc. Antiq.*, 1926, p. 179. — 3. B. Berlin. Zeus ou Poseidon. *Führer*, pl. 38. — 4. Rome, Borghèse. Asklepios et Télésphore Arndt, *Einzelaufn.*, n° 2760. — 5. Utrecht. Espérandieu, *Recueil*, n° 6675. — 6. Rome, Borghèse. Statuette. Arndt, n° 2866.





1



2



3



4



5



6



7

1. B. Coll. Jameson à Paris. Très beau style. *Exposition Sambon*, pl. XIV, 60. —  
 2. Leptis. *Dedalo*, V, p. 677. — 3. Eleusis. *Deltion*, 1924-1925, p. 114. — 4. Eleusis. *Ibid.*,  
 p. 105. — 5. Oslo. *Eitrem, Mus. d'Oslo*, n° 35. — 6. Leptis. *Riv. tripolitana*, 1924, p. 311.  
 — 7. Mayence. Hygie. E. 7369.



1



2



3



4



5

1. B. Newcastle on Tyne. Héphestos. Phot. — 2. B. Cologne. *Germania*, 1924, p. 90. — 3. Coll. F. Clément-Simon, au château de Bach, par Naves (Corrèze). Statuette en marbre blanc, de provenance inconnue. Silvain couronné de pin, tenant grappe de raisin de la main droite, relevant de la gauche son vêtement rempli de fruits. A sa gauche, un chien. Restaurations non indiquées. Espérandieu, *Recueil*, n° 6915. — 4. Ostie. *Notizie degli Scavi*, 1922, p. 92. — 5. Leptis. Ornement de pilastre. Silvain ou Kronos ? *Africa italiana*, I, p. 69.





1



2



3



4



5



6

1. Argent. *The antiq. Quarterly*, 1925, p. 8; Spink, *Greek and Roman antiq.*, n° 45. —  
 2. Ivoire. Sidon. Silène entre deux Ménades. *Syria*, 1924, p. 271. — 3. B. Était dans la  
 coll. Denon (t. I de la publication d'A. Duval). — 4. Leptis. Ornement de pilastre.  
*Africa italiana*, I, p. 72. — 5. B. Vetulonia. Fig. de cottabe. *Ausonia*, 1915, p. 54. —  
 6. B. Munich. Ornement d'un trépied. *Anzeiger*, 1923-1924, p. 303.



1



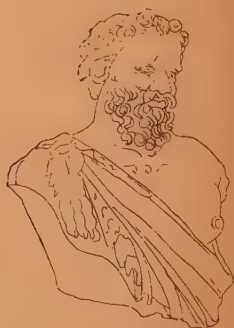
2



3



4



5

1. B. Spink, *Greek and Roman antiq.*, n° 34 (cf. plus haut, p. 9, 1). — 2. Narbonne. Silène sur âne. Espérandieu, *Recueil*, n° 6909. — 3. Saint Rémy. *Ibid.*, n° 6696. — 4, 5. B. Padoue, *Not. degli Scavi*, 1926, p. 11; *Boll. d'arte*, 1924, 286.





1



2



3



4



5



6



7

1. B. Bulgarie. *Instit. archéol. bulgare*, 1924, p. 2. — 2. Leptis. Ornement de pilastre. *Africa italiana*, I, p. 70. — 3. Baltchick (Bulgarie). Filow, *Art antique en Bulgarie*, p. 28. — 4. B. Mont Lycée. Berlin. *Anzeiger*, 1922, p. 71. — 5. B. Madrid. Panisque. Thouvenot. *Bronzes de Madrid*, pl. 14. — 6. Cherchell. Pan et Satyre. Durry, *Mus. de Cherchell*, pl. 8, 3. — 7. Tyras. Terme de Priape. *Ephem. daco-romana*, II, p. 392.



1



2



3



4



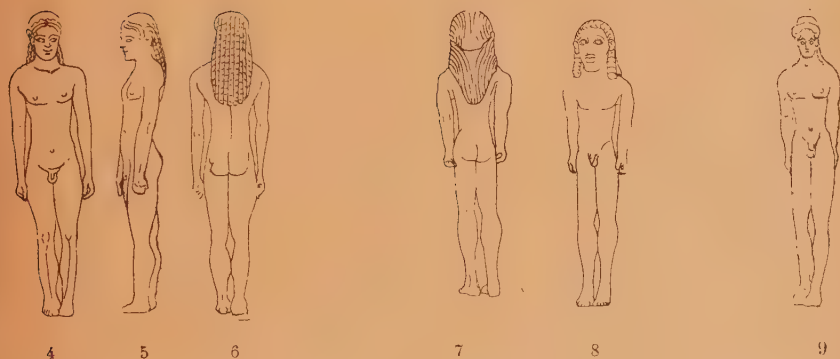
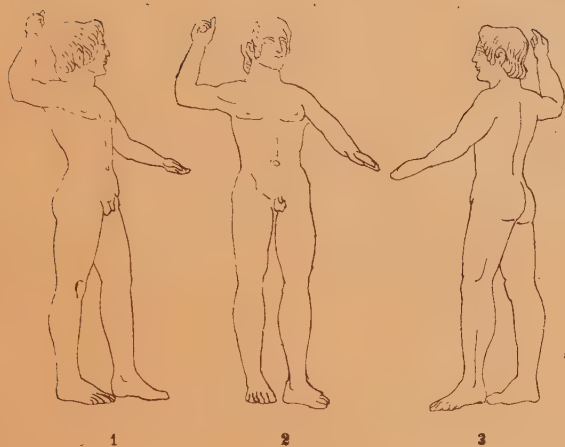
5



6

1. B. Berlin. *Führer*, p. 69. — 2. B. Autrefois chez Denon (t. I de la publication d'Amaury Duval). — 3. B. Même coll., même publication. — 4. Narbonne. Espérandieu, *Recueil*, n° 6881. — 5-6. Avignon. Priape. Phot. Espérandieu.





1-3. B. Cambridge, Fitzwilliam Museum. Phot. — 4-6. B. Compiègne. *Beaux-Arts* 1924, p. 170. — 7-8. B. Crète. Berlin. *Anzeiger*, 1922, p. 63. — 9. B. Berlin. *Anzeiger*, 1922 p. 91.



1



2



3



4



5



6



7

1. Ambre. Fiumicino; coll. Grüneisen (?) S. Reinach, *Monum. nouveaux*, t. II, p. 221. —  
 2. B. Picenum. *Not. degli Scavi*, 1924, p. 44. —  
 3. Eleutherna (Crète). Donné sous un autre aspect plus haut, t. II, p. 5, *Amer. Journ.*, 1924, p. 269. — 4. B. Populonia. *Not. degli Scavi*, 1924, p. 29. — 5. Tanagra. *Amer. Journ.*, 1924, p. 273. — 6. B. Stockholm. *Anzeiger*, 1921, p. 231. — 7. B. Vente Alph. Kann à New-York, 1927, n° 57.





1



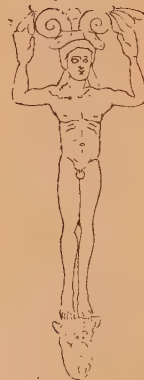
2



3



4



5

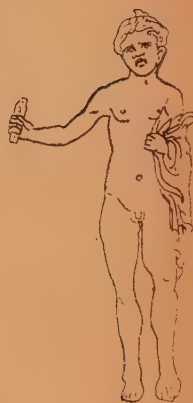
1. B. Filow, *Trebenitsche* (Bulgarie), pl. 10. — 2. B. Etrurie. Poulsen, *Etruskerstadt*, fig. 78. Manche de ciste. — 3. B. Filow, *Trebenitsche* (Bulgarie), pl. 12. Beau style. — 4. B. Vente Alphonse Kann à New-York, n° 84. — 5. B. Madrid. Thouvenot, *Bronzes de Madrid*, pl. 1.



1



2



3



4



5



6

1. Cyrène. Statue archaïsante. *Africa italiana*, I, p. 17. — 2. Leptis, *Dedalo*, V, p. 671. — 3. B. Madrid. Thouvenot, *Bronzes de Madrid*, pl. 13. — 4. B. Tournus. *Bull. arch. du Comité*, pl. 6. — 5. B. Madrid. Thouvenot, *Bronzes de Madrid*, pl. 2. — 6. B. Fréjus. Donnadiou, *Fréjus*, p. 132.





1



2



3



4



5



6

1. Stobi. Phot. comm. par Petkovitch. — 2. Rome, Borghèse. Arndt, *Einzelaufl.* n° 2852. — 3. B. Berlin. *Anzeiger*, 1902, p. 102. — 4. B. Richborough (1927). *Times*, 25 nov. 1927. — 5. Ostie. *Bull. d'arte*, 1922, p. 330. — 6. Rome. *Not. degli Scavi*, 1926, p. 284. *Pythius in longa veste*.



1



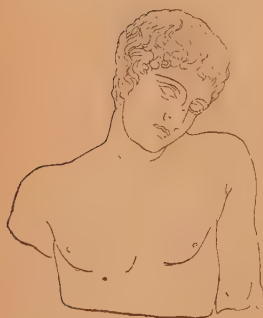
2



3



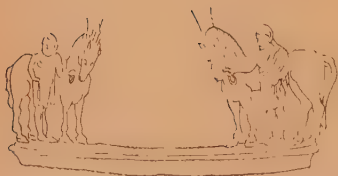
4



5



6



7

1. Rome, Barberini. Très restauré. Arndt, *Einzelaufl.*, 2895. — 2. Rome, Borghèse. *Ibid.*, 2879. — 3. Mayence. E. 7356. — 4. Rome, Barberini. Narcisse. Arndt, 2890. — 5. Rome, Borghèse. *Ibid.*, 2709. — 6. Restitution de l'acrotère central du temple de Locres. *Anzeiger*, 1927, p. 413. — 7. B. Comacchio. Dioscures. *Not. degli Scavi*, 1924, pl. 15.





1



2



3



4



5



6

1. B. Bulgarie. *Bull. de l'Institut bulgare*, 1925, p. 249. — 2. Rome. *Not. degli Scavi*, 1925, p. 392. — 3. Rome. *Ibid.*, p. 391. — 4. Statue vendue à Londres. *Times*, 23 janv. 1928, p. 24 (phot.). — 5. Madrid. Statuette. Ricard, *Marbres du Prado*, pl. 24, 27. — 6. Rome, Borghèse. Arndt, *Einzelaufl.*, n° 2788.



1



2



3



4



5



6

1. Rome. *Not. degli Scavi*, 1925, p. 390. — 2. B. Bulgarie. *Bull. de l'Institut bulgare*, 1924, p. 228. — 3. Ostie. *Not. degli Scavi*, 1922, p. 91. — 4. Mégare. *Pied de table. Delion*, 1924-1925, p. 22. — 5. B. Madrid. Thévenot, *Bronzes de Madrid*, pl. 9. — 6. Augst. 1924. (Haut., 1 m. 52.) Au Musée hist. de Bâle. Phot.



1



2



3



4



5



6

1, 2. Sorrente. Dionysos et Satyre. *Not. degli Scavi*, 1924, p. 19. — 3. Pioraco. *Ibid.*, 1926, p. 383. — 4. Guiguen en Bulgarie. Dionysos et Silène. *Bull. de l'Institut bulgare*, 1926-1927, p. 313. — 5. Alesia. Dionysos (?) Statuette. E. 7434. — 6. Sorrente. *Not. degli Scavi*, 1924, p. 379.





1



2



3



4



5



6

1. Baltchik (Bulgarie). Filow, *Art antique en Bulgarie*, p. 26. — 2. Mégare. Dionysos et Satyre. Pied de table. *Deltion*, 1924-1925, p. 22. — 3. Knossos. Dionysos barbu, type dit « Sardanapale ». *Annual* (Athènes), 1919-1925, p. 83. — 4. Athènes, même type. *Rev. études grecques*, 1924, p. 206. — 5. Chez Luzac à Londres en 1924. Dionysos gréco-bouddhique. *Burlington Magazine*, sept. 1924, p. xi. — 6. Baltchik (Bulgarie). Filow, *Art antique en Bulgarie*, p. 27.



1



2



3



4



5

1. B. Nérès. Dionysos enfant. *Rev. arch.*, 1924, pl. 2. — 2. B. Nérès. *Ibid.* — 3. B. Berlin. *Anzeiger*, 1922, p. 82. — 4. B. Ancienne coll. Gréau. Supplément (non mis dans le commerce) du *Catalogue*, pl. 52, 77. — 5. Leptis. Dionysos ivre avec Satyres. Ornement de pilastre. *Africa italiana*, I, p. 69.



1



2



3



4



5



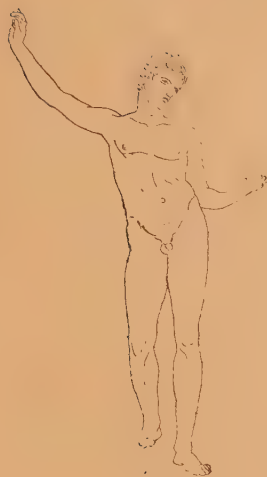
6

1. B. Anc. coll. Denon (t. I de la public. d'Amaury Duval). — 2. Rome. Vente Sivadjan, 1<sup>er</sup> juin 1927, n. 93. Autrefois chez Warneck et chez Sambon. — 3. Bulgarie. *Bull. Inst. bulgare*, 1926-1927, p. 62. Statuette. — 4. Princeton. *Art and archaeology*, sept. 1925, p. 116. — 5. Northampton. *American Journal*, 1921, p. 98 (réplique t. IV, p. 74). — 6. Vente à Lyon, 21 juin 1927, n. 91.





1



2



3



4



5



6

1. Rome. Borghèse. Arndt, *Einzelanf.*, n. 2855. — 2. Grand bronze (1 m. 30) trouvé dans la mer à Marathon, puis à Athènes. Cru Hermès; attitude inexpiquée. Chef-d'œuvre. *Ephem. arkhaiot.*, 1924, p. 89; *Gazette*, 1928, II, p. 216. — 3. B. Lausanne. Stähelin, *Röm. Schweiz*, p. 388. — 4. B. Thessalie. Vente Lehmann, 11 juin 1925, t. 1, n. 109. — 5. B. Spink, *Greek and Röm. antiq.*, n. 27. — 6. B. Anc. coll. Denon (gravé dans le tome I de la publication d'Anaury Duval).



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Spink, *Greek and Roman antiq.*, n. 41. — 2. Odescalchi à Rome, puis Ny Carlsberg. *Jahrb. des Inst.* 1926, p. 277. — 3. Baalbeck. *Syria*, 1924, p. 114. — 4. B. Mont Lycée. Berlin. Hermès Criophore ou sacrificateur. *Anzeiger*, 1922, p. 72. — 5. B. Etrurie. Criophore. Poulsen, *Etruskerstadt*, fig. 65. — 6. B. Bulgarie. Hermès portant le jeune Dionysos. *Bull. de l'Inst. bulgare*, 1925, p. 251. — 7. B. Dijon, puis cofl. Beau à Neuchâtel. Méautis, *Bronzes de Neuchâtel*, 1928, pl. 6.



1



2



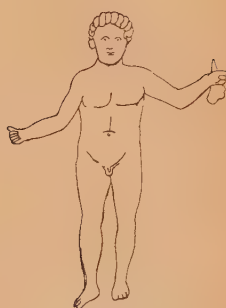
3



4



5



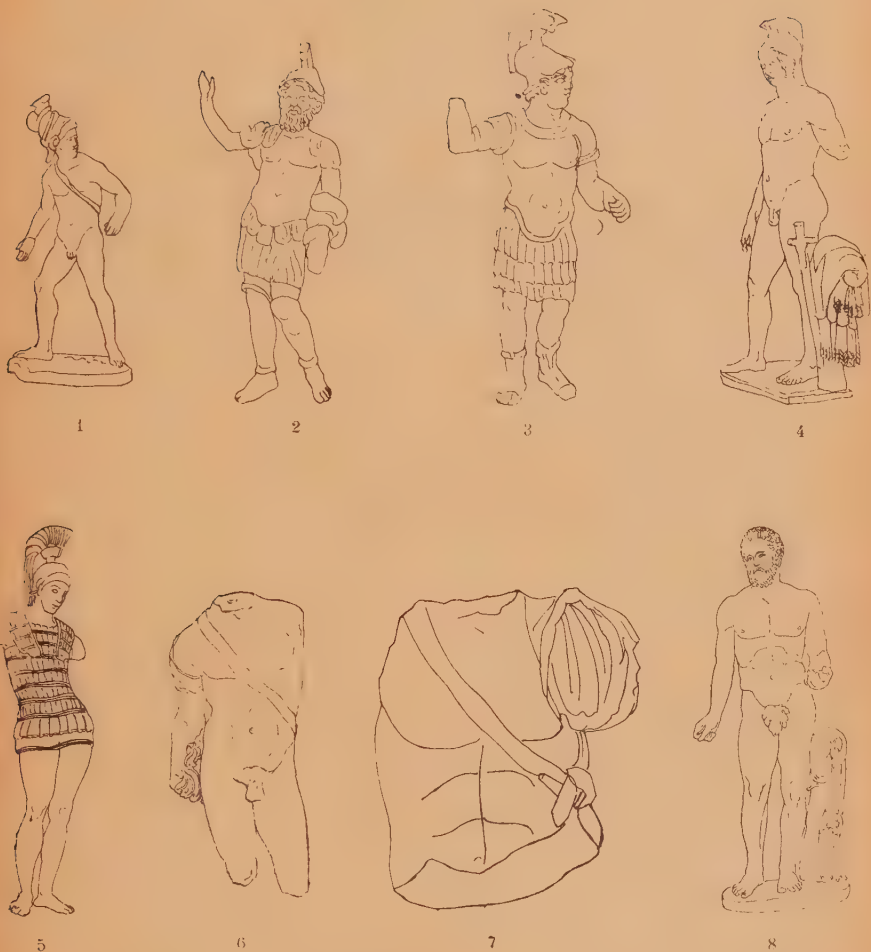
6

1. Berlin. *Anzeiger*, 1922, p. 107. — 2. B. Haguenau. Schaeffer, *Dépôt*, 1927, pl. 10.  
— 3. B. Tournus. *Bull. arch. du Comité*, 1924, pl. 6. — 4. B. Madrid. Thouvenot. *Bronzes  
de Madrid*, pl. 8. — 5. B. Coll. Pinard à S. Marcel (S.-et-L.). Phot. — 6. B. Novalaise.  
Fivel, *L'Alesia de César*, 1866, p. 3.





1. B. Augst. Stähelin, *Röm. Schweiz*, p. 387. — 2. Rome, Borghèse. Arndt. *Einzelaufl.*, n. 2709. — 3. B. Mont Lycée. Berlin. Hermès tenant un renard. *Anzeiger*, 1922, p. 70. — 4. Mayence. E. 7353. — 5. Nimègue, Espérandieu, n. 665. — 6. Trèves. E. 7602. — 7. Vaison. Tortue sur le socle, à gauche du dieu. *Ibid.*, 6749.



1. B. Pompei. *Anzeiger*, 1927, p. 133. — 2. B. Seltz : Haguenau. Schaeffler, *Dépôt*, 1927 pl. 12. — 3. B. Corinthe. *Amer. Journal*, 1926, p. 45. — 4. Thermes de Leptis. *Riv. tripolitana*, t. I, 1924, p. 311. — 5. B. Etrusque. Autrefois chez Denon (t. I de la public. d'Amaury Duval). — 6 Munich. Coll. partic. non désignée. Arndt, *Einzelaufn.*, n° 2970. — 7. Canope. Breccia, *Egypte*, I, pl. 33,5. — 8. B. Rome, Barberini. Prétendu Alcibiade. Arndt, n° 2882.



1



2



3



4



5



6

1. Rome, Borghèse. Arndt, *Einzelaufrn.*, n° 2705. — 2. B. Rome, anc. coll. Pollak. Bienkowski, *Les Celtes*, t. II, p. 40. — 3. B. Phères en Thessalie. *Bull. corr. hellén.*, 1926, p. 563. — 4. B. Berlin. Danseur armé sous deux aspects. *Berl. Mus. Berichte*, 1924, p. 33. — 5. B. Turin. Bienkowski, *Les Celtes*, t. II, p. 40. — 6. Orvieto. *Terre cuite étrusque. Not. Scav.*, 1925, p. 145.



1



2



3



4



5



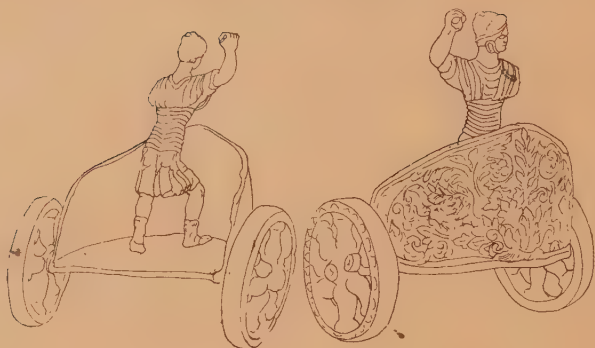
6



7

1. B. Dans le commerce (Midi de la France), 1927. Phot. comm. par Espérandieu. —  
 2. B. Turin. Bienkowski, *Les Celtes*, t. II, p. 41. — 3. Mayence. E. 7359. — 4. B. Vente  
 Alphonse Kann à New-York, n° 85. — 5. B. Dalmatie. Vienne. Porte-en-seigne. Bien-  
 kowski, t. II, p. 19. — 6. B. Naples. *Ibid.*, p. 40. — 7. B. Chiusi. *Not. degli Scavi*,  
 1921, p. 202.





1



2



3



4

1. B. Coll. du Dr Beau à Areuse, près Neuchâtel ; prov. Le Teil (Ardèche). Le char paraît restauré d'après celui du Vatican. Phot. — 2. B. Rome, Musée national. Centurion avec casque à *crisla transversa*, face et revers. Morpurgo, *Mem. dei Lincei*, 1927 et à part. — 3. Fragment, sous trois aspects, d'une statue en marbre du v<sup>e</sup> siècle trouvée à Sparte. Léonidas ? *Annual Brit. School*, 1923-5, pl. 18. — 4. Dalmatie. Vienne. Écuyer portant son casque à un guerrier (?) Bienkowski, II, p. 21.



1



2



3



4



5



6



7

1. Le Luz (Murcie), puis à Barcelone. *Hispania*, 15 janv. 1925, p. 32. — 2. B. Populonia. *Notizie degli Scavi*, 1923, p. 136. — 3. B. Estramadure. *Soc. españ. de antropologia*, I, p. 169. — 4. B. Berlin. *Archer. Anzeiger*, 1922, p. 75. — 5. B. Beyrouth. *Art oriental (hittite). Syria*, 1924, p. 31. — 6. B. Berlin. *Archer scythe. Führer*, p. 24. — 7. Plomb. Sparte, New-York, *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 157.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. B. Sardaigne. *Not. degli Scavi*, 1922, p. 325. — 2-3. B. Sardaigne. *Ibid.*, p. 318. — 4. B. Sardaigne. *Ibid.*, 1925, p. 440. — 5. B. Etrurie. Vente Alph. Kann à New-York, n° 82. — 6. B. Syrie. Berlin. Prétendu Génie de Dolichenus. *Führer*, n° 76. — 7. Comme le n° 6. *Ibid.*, n° 81. — 8. B. Messad. *Syria*, t. VII, pl. 65.



1



2



3



4

1. B. Dalmatie. Vienne. Bienkowski, II, p. 19. — 2. B. Herculaneum (1739). Naples. *Ibid.*, II, p. 27. — 3. B. Industria. Turin. *Ibid.*, II, p. 29. — 4. B. Comme le n° 2. *Ibid.*, II, p. 28.





1



2



3



4



5



6

1. B. Industria. Turin. Bienkowski, II, p. 31. — 2. B. Anc. coll. Wyndham Cook. *Ibid.*, II, p. 30. — 3. B. Coll. Czartoryski. *Ibid.*, II, p. 29. Cf. *Rép.*, V, p. 286. — 4. B. Naples. *Ibid.*, II, p. 32. — 5, 6. B. Louvre (à g.) et Milan (à dr.). Bellérophon et cheval sellé. *Beaux-Arts*, 1925, p. 24, 25.



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Ny-Carlsberg. Décor de casque. Poulsen, *Etruskerstatli*, fig. 57. — 2. B. Madrid. Thouvenot, *Br. de Madrid*, pl. 15. — 3. B. Hartford. *Wadsworth Athenaeum*, n° 1. Cavalier gaulois semblable à *Rép.*, V, p. 286, 1. — 4. B. Brit. Mus. Cavalier parthe. *Amér. Journ.*, 1927, p. 338. — 5. B. Barcelone. *Hispania*, 15 janv. 1925, p. 31. — 6. Argent, Bulgarie, Filow, *Trebenitche*, p. 5. — 7. B. Madrid. Thouvenot, pl. 8.



1



2



3



4



5

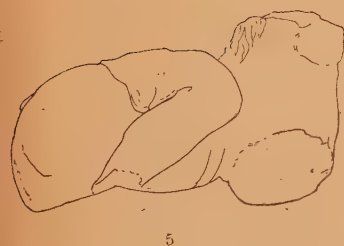


6



7

1. B. Dinikli. Philippopolis. *Recueil Diakovitch*, 1927, p. 145. — 2. De même. *Ibid.*, p. 147. — 3. Haut-relief. De même. *Ibid.*, p. 136. — 4. De même. *Ibid.*, p. 141. — 5. Statue de même prov. *Ibid.*, p. 146. — 6. De même. *Ibid.*, p. 147. — 7. De même. *Ibid.*, p. 146. Chasseur.



1. Dinikli. Philippopolis. *Recueil Diakovitch*, 1927, p. 141. — 2. De même. *Ibid.*, p. 135. Chasseur. — 3. De même, haut-relief. *Ibid.*, p. 137. — 4. Cannstadt. *Germania*, 1925, p. 5. — 5 Metz. Cavalier et anguipède. Espérandieu, 7243.





1



2



3



4



5



6



7

1. Mont Donon. Strasbourg. Cavalier et anguipède. Espéran-  
dieu, 7245. — 2. Lussat. *Ibid.*, 7031. — 3. Chalon-sur-Saône.  
*Ibid.*, 7098. — 4. B. Industria, Turin. Bienkowski, II, p. 26. —  
5. B. Ny-Carlsberg. Ephèbe chevauchant griffon. Poulsen,  
*Etruskerstadt*, fig. 73. — 6. Terre cuite de Gerace à Syracuse.  
*Dedalo*, 1925, VI, p. 349. — 7. B. Spink, *Rom. Antiquities*, n. 25.



1



2



3



4



5



6



7

1. Rome. Aldobrandi. Matz-Duhn, I, 1189; Bienkowski, II, p. 195. — 2. Ambre. Brit. Mus. *Ibid.*, II, p. 51. — 3. B. Dresde. *Ibid.*, II, p. 61. — 4. B. Vérone. *Ibid.*, II, p. 61. — 5. Rome. Borghèse. Arndt, 2867. — 6. B. Arolsen. Bienk., II, p. 50. — 7. B. Vienne. *Ibid.*, p. 57. — Pour les barbares, voir aussi plus haut les cavaliers.



1



2



3



4



5



6

1. Plomb. Sparte. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 157. — 2. B. Le Caire. *Bienk.*, II, p. 41; *Anz.*, 1901, p. 206. — 3. B. Brit. Mus. *Bienk.*, II, p. 62. — 4. B. Herculaneum. Naples. *Ibid.*, II, p. 38. — 5. Rome. Thermes. *Ibid.*, II, p. 73. — 6. B. Turin. *Ibid.*, II, p. 40.



1



2



3



4



5



6

1. B. Vienne. Bienk., II, p. 59. — 2. B. Naples. *Ibid.*, II, p. 41. — 3. B. Arolsen. *Ibid.*, II, p. 60. — 4. B. Herculaneum. Naples. *Ibid.*, II, p. 38. — 5. Rome, Barberini. Barbare fuyant? Arndt, 2894; Bienk., II, p. 67. Cf. le précédent. — 6. B. Louvre. Ridder, I, pl. 47; Bienk., II, p. 38.





1



2



3



4



5



6

1. Saint-Bertrand-de-Cominges. Barbare avec torques. *L'Illustration*, 25 sept. 1926, p. 303. — 2. B. Brit. Mus. Bienk., II, p. 59. — 3. B. Vienne (trouvé là). *Ibid.*, II, p. 50. — 4. B. Enns (H<sup>te</sup> Autriche). Bienk., II, p. 52. — 5. B. Brit. Mus. *Ibid.*, II, p. 54. — 6. B. Coblenze. *Ibid.*, II, p. 53. Germain ?



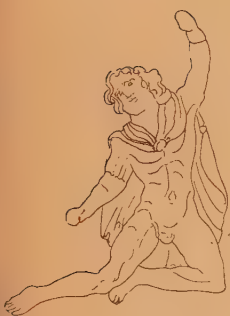
1



2



3



4



5



6

1. B. Marseille, Borély. Bienk., II, p. 52. — 2. Rome, Thermes. *Ibid.*, II, p. 74 —  
 3. Plomb. Sparte. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 159. — 4. B. Bologne. Bienk., II, p. 48.  
 5. B. Vatican (cf. *Rép.*, t. V, p. 274). Bienk., II, p. 47. — 6. B. Arolsen. *Ibid.*, II,  
 58. Roi suppliant ?



1



2



3



4



5



6



7



8



9

1. B. Naples. Bienk., II, p. 39. — 2. B. Berlin. Province captive ? *Ibid.*, II, p. 48. — 3. B. Naples. Bienk., II, p. 55. — 4. B. Ny-Carlsberg. *Ibid.*, II, p. 57. — 5. B. Turin. *Ibid.*, II, p. 34. — 6. B. Dalmatie. Vienne. *Ibid.*, II, p. 20. — 7, 8, 9. B. Copenhague. Gaulois et Etrusque. Groupe vu de trois côtés. Phot.

(A suivre.)

S. REINACH.

# ARCHÉOLOGIE THRACE

## DOCUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS

(TROISIÈME SÉRIE)

Suite <sup>1</sup>.

284. — Frise « des divinités », trouvée à Philippopolis dans des circonstances dont le détail sera résumé ci-après.

*Musée annexe de la Bibliothèque nationale de Plovdiv* <sup>2</sup>;  
*Inventaire*, n° 1021. — Fig. 123.

1. Articles précédents de cette série (*Documents*, tome IV) : RA, 1925<sup>2</sup>, p. 21-38; 1926<sup>2</sup>, p. 137-172.

2. Ce Musée avait existé, en fait sinon en titre, dans le vestibule et les corridors de la Bibliothèque, depuis la création de la Roumélie Orientale jusqu'à la fin du siècle. C'est là qu'en 1899 j'avais reconstitué et exposé le char thraco-romain de Pastoucha (aujourd'hui au Musée National bulgare à Sofia : vestibule d'entrée, n° 2459; *Vodatch*, p. 125). En 1901 la collection archéologique philippopolitaine fut supprimée en même temps que son directeur, pour des motifs que j'ai signalés à l'époque (*BCH*, 1901, p. 169, note 2). Les objets transportés à Sofia y sont demeurés; mais en 1910 s'est fondée une nouvelle collection, cette fois officiellement intitulée *Cabinet d'Archéologie et de Numismatique*, et comprenant une section des Beaux-Arts (modernes; en 1926 environ 200 numéros, dont 150 tableaux). Au dernier recensement, les antiquités comprenaient 1.081 objets: 49 en or, 67 en argent, 345 en bronze, 101 en fer, 219 en marbre, 183 en terre cuite, 14 en os, 65 en verre, 1 en papier (?) et 37 pierres gravées. C'est une augmentation d'environ 230 objets en 5 ans, si l'on en croit les statistiques de l'*Annuaire* (*Godichnik na narodnata Biblioteka vo Plovdiv*), dont il a paru 6 volumes entre 1921 et 1926. Ils renferment, à la suite d'une ample partie officielle bourrée de tous genres de statistique, une partie scientifique consacrée principalement à l'archéologie.

Il est conforme à l'esprit et aux habitudes de mes *Documents* (cf. tome I, p. 8-11; tome II, p. 2-7) d'indiquer ici les articles qui touchent à l'antiquité :

Vol. I : Année 1921; paru en 1923, 208 p. grand in-4° et 1 pl. :

I. Boris Diakovitch, *la Frise des divinités salutaires de la Thrace et le culte d'Esculape à Philippopolis*, p. 127-178, avec 10 fig. et 1 pl.

II. A.-L. Pogodin, *Au sujet des Thraces*, p. 179-200.



M. Boris Diakovitch a tenu à publier lui-même ce monument, le plus important qui soit entré, après leur réorganisation, dans les collections dont il a la garde depuis plus

Vol. 2 : Année 1922; paru en 1924, 127 + 199 p. in-4° et 16 pl. :

I. B. Diakovitch, *Bas-reliefs des Nymphes groupées avec Zeus et Héra*, p. 2-16, avec 5 fig.

II. Du même, *Bas-reliefs votifs d'Hercule en Bulgarie*, p. 17-30, avec 2 fig.

III. Du même, *Sanctuaire thrace au village Khamsalaré*, p. 31-39, avec 12 fig.

IV. St. Mladénov, *Deux noms antiques de fleuves en pays bulgare : Asanius = Osem, Naïssus = Nichava*, p. 41-54.

Vol. 3 : Année 1923; paru en 1925, 314 p. in-4° et 4 pl. :

I. Bogdan Filov, *Masque casque au Musée de Plovdiv*, p. 139-150, avec 6 fig.

II. B. Diakovitch, *Char thrace de Moghilovo*, p. 151-196, avec 10 fig. et 4 pl.

III. Gavril Kazarov, *Monuments antiques en Bulgarie*, p. 197-206, avec 3 fig.

IV. B. Diakovitch, *Diplôme militaire de Brestovitzza*, p. 207-211, avec 1 fig.

Vol. 4 : Année 1924; paru en 1926, 337 p. in-4° et 14 pl. :

I. B. Diakovitch, *Bas-reliefs du Cavalier thrace*, p. 135-174, avec 35 fig. et 1 pl.

II. N. Petkov, *Excavations préhistoriques dans les rochers de Klisoura*, p. 175-179, avec 8 fig.

III. N. Mouchmof, *Monnaies antiques de Philippopolis*, p. 185-287, avec 13 pl.

Vol. 5 : Année 1925; paru en 1927, 135 + 370 p. in-4°.

Les 370 p. de la partie scientifique contiennent les *Mélanges Boris Diakovitch*, analysés ci-après, à la note 1 de la page suivante.

Vol. 6 : Année 1926; paru en 1927, 142 + 132 p. in-4° :

I. B. Diakovitch, *Monuments figurés de Zeus Zbelthiourdos*, p. 1-20, avec 12 fig.

II. N. Mavrodinov, *Un Tombeau du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. à Plovdiv*, p. 21-53, avec 21 fig.

III. N. Petkov, *Contribution à l'étude des tumuli voisins de la ville de Klisoura*, p. 55-64, avec 7 fig.

IV. Docteur Al. Péév, *Fouilles du « tumulus d'en haut », près du village de Bélozem*, p. 65-85, avec 20 fig.

V. Docteur Myrtil Apostolidis, *Explication nouvelle de l'anneau d'Ezérovo*, p. 97-112.

VI. Du même, *Philippopolis et ses noms antiques*, p. 87-95.

N.-B. — Une rédaction grecque, plus étendue, de ce mémoire, a paru dans *Θρακικά*, tome I, 1928, fasc. 3-4, p. 336-349. Ce périodique est édité à Athènes par le *Centre Thrace* (Union des Réfugiés). Il est divisé en chapitres : archéologie classique, byzantine, histoire, géographie, linguistique, folk-lore, etc. Je profite de l'occasion pour indiquer ici les travaux qui touchent à la Thrace antique :

I. S. Pélékidis, *Monuments thraces*, p. 5-19, avec 8 fig.

d'un quart de siècle<sup>1</sup>. J'ai fait allusion, sans le reproduire en entier, au nom qu'il lui a donné, de « frise des divinités salutaires de la Thrace ». Mais ce nom est à mon avis dou-blement inexact, puisque les personnages n'appartiennent pas spécialement à la Thrace; par contre, ils groupent les seuls membres d'une unique famille divine. Je propose donc d'adopter dès à présent le titre de *frise des Asclépiades*. Car mon étude aboutira à conclure que les huit figures ont été empruntées par les artistes à des types sculpturaux traditionnels de l'époque gréco-romaine, et qu'on les a choisies et groupées dans l'intention de constituer une représentation collective de la famille d'Esculape, telle que la liste de ses membres peut être établie d'après les ouvrages synchrétiques du second siècle de notre ère.

C'est, en effet, la date (fin du second, début du III<sup>e</sup> siècle) qu'il convient, selon toutes vraisemblances, de proposer

- II. Jean Papadopoulos, *Stèle funéraire du Bosphore*, p. 20-25, avec 1 fig.
- III. Ch. Tsountas, *Images de Thraces sur un vase*, p. 26-29, avec 1 fig.
- IV. G. Sotirios, *Relief de saint Georges à Héraclée de Marmara*, p. 33-37, avec 1 fig.
- V. Docteur K. Kourtidis, *Antiquités byzantines d'Andrinople*, p. 38-42.
- VI. Docteur M. Apostolidis, *les Anciens Thraces*, p. 70-86.
- VII. Achille Samothrakis, *Cotys V, le roi-poète*, p. 89-105.
- VIII. Georges Lampousiadis, *Trois études sur Andrinople*, p. 282-311.
- IX. Docteur K. Kourtidis, *Antiquités grecques d'Andrinople*, p. 312-317.
- X. A. Adamantios, *Variations géographiques du nom de Thrace*, p. 374-390.
- 1. Pour fêter, en mars 1926, ce vingt-cinquième anniversaire, il a été édité un *Recueil de Mélanges : Sbornik Boris Diakovitch*, Sofia, 1927, in-4° de 370 p., avec 1 portrait, 104 fig. et 17 pl. — Voici les articles qui intéressent l'archéologie thrace :
- I. R. Popov, *Haches cultuelles, préhistoriques, trouvées en Bulgarie*, p. 103-109, avec 4 fig.
- II. B. Filov, *Sculptures antiques de Plovdiv*, p. 111-120, avec 3 pl.
- III. G. Kazarov, *Sanctuaire du Cavalier thrace près de Dinikli*, p. 127-169, avec 54 fig.
- IV. Iv. Velkov, *Tombeau thrace à Staro Novo Selo*, p. 171-179, avec 7 fig.
- V. V. Mikov, *Casque dans une tombe à Kovatchovitz*, p. 181-186, avec 4 fig.
- VI. M. Apostolidis, *Siège et prise de Philippopolis par les Goths*, p. 187-194.
- VII. N. Mouchmof, *les Monnaies des rois thraces*, p. 195-256, avec 8 pl.
- VIII. D. Detchef, *Contribution aux rapports linguistiques thraco-slaves*, p. 311-317.

pour un pareil ensemble sculptural. En voici les principales raisons :

I. *La qualité du travail.* — Une certaine finesse dans le rendu, un évident souci dans la composition, une adaptation manifeste de motifs connus, une transposition assez habile, sinon toujours adéquate, de gestes, d'attitudes, de silhouettes, classiques dans les ateliers de l'époque des Antonins et des Sévères, permettent d'attribuer à ce morceau une date approximativement certaine. On y reconnaît la main d'ouvriers exercés travaillant à des reproductions de modèles courants, les utilisant, avec l'aide de manuels et de calques, dans de nombreux emplois divers, et surtout dans l'ornementation des sarcophages. Or, justement, les analogies de notre frise avec les scènes à personnages debout, qui décorent tant de sarcophages, doivent frapper, j'imagine, quiconque aura regardé notre image : même symétrie de composition ; même technique sans vices et sans vie ; même adaptation approximative des types. Les fabricants de semblables sculptures, en Thrace<sup>1</sup> comme dans la plupart des provinces et à Rome même, sont des Syriens. Nous connaissons assez bien leurs habitudes et leurs procédés pour juger si une œuvre appartient à l'apogée ou à la décadence de leurs officines ; et c'est ainsi, par exemple, que l'absence ici constatée de tout usage de la gouge et du trépan indique un travail antérieur au milieu du III<sup>e</sup> siècle.

II. *L'influence des cultes orientaux.* — La frise constitue une sorte de galerie de portraits mythologiques dont les uns reproduisent les modèles traditionnels, tandis que les autres adaptent tant bien que mal des types usuels et catalogués

1. J'ai déjà dit sur cette question, à plusieurs reprises, tout le nécessaire. Voir spécialement, pour ce qui concerne l'émigration anatolienne en Thrace (en particulier sous les Sévères et dans la région philippopolitaine), *BCH*, 1901, p. 322 ; pour ce qui regarde les ateliers thraco-mésiens et la fabrication des sarcophages, les renvois sont fournis par mes *Documents*, IV, p. 53, note 2 (= *RA*, 1926<sup>1</sup>, p. 170). Sur les officines des sculpteurs à *Philippopolis* même, je ne sais rien de spécial ; à ce sujet M. Diakovitch suggère des remarques dont je lui laisse la responsabilité (*Godichnik de Plovdiv*, 1924, p. 137, n° 14).

par l'art gréco-romain de basse époque. Mais cet ensemble, classique en son genre, se trouve encadré par des motifs exotiques qui diffèrent du reste de la sculpture comme inspiration et comme exécution. Les bustes du Soleil et de la Lune, posés symétriquement aux deux extrémités sur des autels hexagonaux, sont apparentés dans leur emploi et dans leur facture à des croyances et à des monuments d'origine anatolienne et syrienne. On les rencontre dans de nombreuses compositions sculpturales, non seulement en Orient, mais encore en Italie et dans les Balkans. Leur apparition dans les régions danubiennes n'est guère antérieure au III<sup>e</sup> siècle; leur extension date surtout du règne des Sévères.

III. *Les arguments épigraphiques.* — Serait-ce précisément le nom de Septime-Sévère, indiqué en abrégé par les deux premières lettres, identiques, de ses noms, qui se retrouverait, sous les formes alternées et répétées, **CE** **ΣΟ**, sur une architrave décrite plus loin à la lettre d), et qui fut déterrée au voisinage de notre frise?

L'hypothèse est en elle-même intéressante, mais invérifiable. Fût-elle acceptée pour vraie, il faudrait admettre qu'architrave et frise appartiennent au même monument. Or, rien n'est moins sûr; car on a exhumé, au même endroit et dans les mêmes conditions, un court fragment d'un bandeau orné d'une inscription latine : il est étudié ci-après à la lettre e). M. Diakovitch, avec des arguments paléographiques inexacts, attribue ce texte au second siècle et y découvre ainsi une indication de date pour les sculptures avoisinantes qu'il attribue toutes à un édifice unique. Mais une dédicace officielle en latin, dans une ville de langue grecque comme *Philippopolis*, ne peut guère avoir existé avant le IV<sup>e</sup> siècle. C'est du reste, à en bien juger, la date fournie par la gravure même. En fait, il semble que le texte contienne des indications consulaires qui se rapportent à plusieurs dates possibles entre 320 et 360.

Il n'y a donc lieu de tenir compte d'aucun renseignement fourni par l'épigraphie. Ou plutôt l'épigraphie, loin de nous aider à dater la frise, nous avertit que les fragments



architecturaux découverts auprès d'elle ne sont probablement ni ses contemporains ni des morceaux de l'édifice qu'elle ornait. Conclusion grosse de conséquences, puisqu'on en devrait inférer qu'il n'y a pas de rapport obligatoire entre les fondations trouvées *in situ* et les matériaux d'ornementation découverts en même temps dans le même monticule de débris.

IV. *Les indications numismatiques.* — Les monnaies philippopolitaines, qui nous sont maintenant connues dans le détail<sup>1</sup>, montrent que si Asclépios seul y apparaît sous Lucius Verus, et Hygie seule sous Commode, il faut attendre, pour trouver les deux divinités réunies, Sévère et Élagabale; c'est sous Élagabale qu'une monnaie unique offre l'effigie du petit Télésphore seul, dans l'attitude et le costume où il est ici représenté<sup>2</sup>. C'est-à-dire que les trois principaux personnages de la famille esculapienne n'apparaissent que sous un Empereur dont l'origine orientale, syrienne, a intensifié à travers l'Empire la diffusion des cultes de son pays. Il y a là un argument dont le poids s'ajoute aux autres pour prouver que c'est vraisemblablement à l'époque d'Élagabale que doit remonter un monument qui, avec Hélios et Séléné, honore les Asclépiades.

Aussi bien est-il avéré que c'est, en effet, entre 175 et 225 environ (mettons, pour mieux fixer les idées, entre la fin du règne de Marc-Aurèle et la mort d'Alexandre-Sévère), que s'est produit, dans le monde romain en général, dans la province de Thrace en particulier, un renouveau du culte des dieux sauveurs. Asclépios est au premier rang de ces divinités, d'une part parce qu'il préside aux eaux thermales, si nombreuses dans toute la contrée, d'autre part parce qu'il est souvent assimilé comme guérisseur au dieu national :

1. Mémoire de M. N. Mouchmof dans le *Godichnik* (voir p. 51, note 2); la plupart de ces monnaies se trouvent aussi dans le grand ouvrage du même auteur : *Monnaies antiques de la Péninsule Balkanique* (en bulgare : Sofia, 1912, xx-510 p. in-8 avec 70 pl.).

2. *Godichnik* : Asclépios et Hygie (Sévère, n° 296; Élagabale, n° 498); Hygie et Télésphore (Sévère, n° 315); Télésphore seul (Élagabale, n° 526).

le Héros Cavalier. Mais, si ce dernier possède de nombreux sanctuaires agrestes dans toute la banlieue philippopolitaine, notamment dans le Rhodope<sup>1</sup>, il n'est pas sûr qu'il ait possédé un temple dans la métropole. Une monnaie d'Élagabale montre bien la déesse de la ville tenant dans sa main un temple anonyme que manifestement la cité vient de faire construire; mais je me range volontiers à l'opinion de M. Mouchmof que l'édifice est sans doute dédié à l'Empereur lui-même, dont l'image orne ladite monnaie<sup>2</sup>. En tous cas, rien n'autorise à penser qu'il puisse s'agir d'Esculape plutôt que de n'importe quel autre dieu<sup>3</sup>. Du reste, il est évident que les monnaies sont une source insuffisante de renseignements sur le nombre réel et sur les titulaires des temples urbains : Hermès et Apollon sont les seuls qui nous soient indiqués<sup>4</sup>.

D'ailleurs, est-il nécessaire d'attribuer à un temple, et par conséquent de rétablir au lieu même de sa découverte, et sur des piliers ou colonnes qui n'y ont point été retrouvés, une frise sculptée qui peut fort bien n'avoir pas accompagné une architrave? J'avoue même que par le fini de ses sculptures, la taille des personnages, elle semblerait destinée à être placée à peu près à la hauteur de l'œil, de toute façon pas très au-dessus de la ligne de vision normale, comme serait une balustrade, une bordure de soubassement, tout au plus un linteau de porte. Malheureusement, il est difficile de se faire une opinion au récit d'une fouille qui a exhumé des

1. A Batkoun, Elli Déré, Izvor, Novo Selo. — Cf. la liste des sanctuaires du Héros, dressée pour le Supplément de Pauly-Wissowa par les soins de M. Gavril Kazarov.

2. *Godichnik de Plovdiv*, 1924, p. 196.

3. Nous ne connaissons d'Asclépiéion qu'à Glava Panéga (*Izvestia Mouzei*, spécialement consacré à ce sanctuaire de montagne), à Kustendil = *Pautalia* (fouilles insuffisantes de M. Ivanof, exposées dans *Izvestia Soc. Arch.*, VII, 1919-1920), à Andrinople (affirmation douteuse de M. Kourtidis, dans *Θρακικά*, I<sup>2</sup>, p. 316).

4. *Godichnik de Plovdiv*, 1924 : Hermès, nos 284 et 336 (Sévère); n° 432 (Caracalla); n° 442 (Géta); nos 467-468 (Élagabale). Les nos 469-474 se réfèrent aux *Κενδορσεῖα Πύθια*, donc à Apollon. — Noter que sur des monnaies de *Serdica* et de *Pautalia*, des temples d'Esculape sont représentés (*Ibid.*, p. 205, et note 1).

morceaux de provenances différentes sans noter suffisamment leurs positions réciproques, et qui, atteignant des substructions restées en place, n'a pas relevé le plan de ces fondations.

Au reste, voici, aussi exactement reproduits que possible, tous les renseignements circonstanciés qu'on possède sur ce sujet :

La place du Tsar Chichman, située à 200 mètres environ de His-sar Kapiya (*porte de la forteresse* : nom turc d'une arcade proche de *Nebet Tépé*<sup>1</sup>, construite en matériaux d'époque tardive, peut-être byzantine) s'ornait jusqu'à ces dernières années d'une des plus vieilles mosquées de la ville : Beni Medjid. Lorsqu'on la démolit pour en vendre les matériaux, on déposa les gravats sur un monticule existant depuis un temps immémorial dans la cour intérieure de l'édifice. Au printemps de 1920, la municipalité décida de niveler la place. On s'aperçut alors que cet amas de détritux se divisait en couches d'âge et de contenu différents : au-dessous des démolitions récemment déposées, un tas de balayures et d'ordures ménagères; plus bas, divers débris d'époque turque (ne pas oublier que l'*époque turque*, en Roumélle Orientale, va au moins jusqu'en 1879), à savoir les restes d'une école (*médresé*) et d'un café (vases pour les tisons; foyers de pipes); enfin un certain nombre de matériaux appartenant à des constructions anciennes, simultanées ou successives. Les uns, par exemple certaines fondations murales ou certains soubassements, restés en place; les autres déplacés, bouleversés, et dont il y aurait lieu de rechercher s'ils sont demeurés sur leur emplacement original, par exemple à la suite de désaffectation, d'abandon ou d'éboulement, ou bien s'ils ont été apportés d'endroits extérieurs, par exemple pour remploi, dépôt ou enfouissement. C'est à savoir :

#### I. — *Matériaux déplacés* (renversés, ébréchés, incomplets, etc.) :

1<sup>o</sup> Enfoncée verticalement dans le sol, de telle manière qu'il a fallu creuser un immense trou pour l'y faire tomber et pouvoir la manier et la dégager, une importante frise sculptée en haut-relief (fig. 123). C'est un volumineux parallépipède pesant près de trois tonnes :<sup>1</sup> longue et large plaque de marbre blanc (2 m. 80 × 1 m. 08) dont les plans horizontaux, tous deux de surface lisse, ont des épaisseurs

1. Le plus ancien site de la ville thrace. Albert Dumont y avait reconnu une enceinte « pélasgique » (*DH*, p. 196).

différentes : plan supérieur, 0 m. 25; plan inférieur, 0 m. 19 environ <sup>1</sup>, réuni par un biseau au bandeau fruste et piqué qui limite en bas le champ de la sculpture (largeur, 0 m. 085). Mêmes apparences et dimensions pour le bandeau du haut, qui est à son tour surmonté d'un liséré lisse mesurant 0 m. 06 environ <sup>2</sup>. L'espace intermédiaire mesure 2 m. 70 × 0 m. 79; la taille des personnages adultes étant de 0 m. 78, soit *demî-grandeur naturelle*.

2° Au voisinage immédiat <sup>3</sup>, divers ornements architecturaux en marbre, à savoir :

a) Un caisson sculpté. C'est notre figure 121, que le texte attribue faussement à un temple de *Djambaz Tépé*, ce qui n'est exact que pour les chapiteaux de la figure 122.

b) Une corniche (0 m. 95 × 0 m. 30 × 0 m. 30) : en haut, une étroite bande d'ovules; au-dessous, feuilles d'acanthé juxtaposées, les unes en haut-relief, les autres creusées dans la profondeur du marbre.

c) Une architrave de marbre blanc (1 m. 55 × 0 m. 325; épaisseur non indiquée) : rang de perles surmontant une enfilade de petits losanges en léger relief.

d) Architrave semblable (1 m. 55 × 0 m. 475; épaisseur non indiquée) : longue bandelette ornementale (1 m. 30 × 0 m. 10) soulignant une consécution ininterrompue des groupes de lettres **CE** et **Σ** <sup>4</sup>.

Si ce motif de décoration graphique possède un sens, ce qui paraît vraisemblable, on peut supposer que les deux lettres sont, soit deux initiales, soit plutôt, puisqu'elles sont groupées et qu'aucun signe ne les sépare, là première syllabe d'un nom qui invoque et glorifie quelque personnage divin ou humain. On ne saurait guère songer à **CE**[*ἑίστος*] ou [**CE**]*ραπης*, bien qu'on connaisse sans doute un exemple de l'abréviation **CA** pour l'un de ces deux noms <sup>5</sup>.

1. Dimension calculée d'après la description, par endroits insuffisante.

2. Dimension calculée, mais aussi mesurée sur la photographie.

3. Aucun renseignement sur l'emplacement exact, la profondeur par rapport à la frise, aux blocs de granit, aux murs de refend dont il sera parlé par la suite.

4. Les objets *b*, *c*, *d*, déjà indiqués sommairement avec notre N° 282 (*RA*, 1926<sup>2</sup>, p. 170, note 4, et p. 171 = *Documents*, IV, p. 53-54).

5. Sur des monnaies odessitaines : *θεοῦ μεγάλου* | *ΚΥΡΣΑ* (voir par ex. *Pick*, *Jahrbuch*, 1898, p. 63). *Eckhel*, *DN* II, p. 56, n° 37, proposait déjà de compléter *Κυρ[ίου]* *Σα[βαζίου]* : opinion que j'ai jadis adoptée aussi (*RA*, 1908<sup>2</sup>, p. 46, note 5). J'inclinerais plus volontiers aujourd'hui vers la lecture *Κυ[ρίου]* *Σα[βιτίδου]* (cf. *Perdrizet*, *Pangée*, p. 56, note 4), en tenant compte du double fait que la formule *θεὸς μέγας* est spécialement égyptienne (cf. *P. Roussel*, *Délos*, p. 96, nos 16 et 16 bis) et que les cultes égyptiens ont été im-



Il serait plus naturel de penser à  $\text{CE}[\sigma\upsilon\tilde{\eta}\rho\sigma]$ , ou même, puisque les syllabes sont groupées deux par deux, à  $\text{CE}[\pi\tau\tilde{\iota}\mu\iota\sigma] \text{CE}[\sigma\upsilon\tilde{\eta}\rho\sigma]$ . Bien que pareil hommage soit explicable pour un Empereur qui a tant fait pour la Thrace en général<sup>1</sup> et pour Philippopolis en particulier<sup>2</sup>, il est impossible de tirer aucune probabilité de lectures aussi conjecturales<sup>3</sup>.

On doit exprimer pareilles réserves au sujet du fragment suivant :

e) Fragment d'une plaque de marbre (0 m. 70 × 0 m. 40 × 0 m. 17), cassée sur tous les côtés et remployée dans la construction d'un des murs dont il va être question ci-après. Il reste sur la face étroite six lettres à peine, hautes de 0 m. 14, d'une inscription que cette dimension même des lettres fait deviner officielle : dédicace sans doute, contenant, reliés par ET, les noms de deux consuls ou de deux empereurs dont le second paraît bien s'appeler *FL(avius) CL(audius)*. Les

portés par le commerce alexandrin dans les ports de Euxin (*IGR*, I, 604 :  $\theta\epsilon\tilde{\omega} \mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\omega \Sigma\alpha\rho\acute{\alpha}\pi\iota\delta\iota$  à *Tomi*). Toutefois j'émetts à la fin de la présente note une hypothèse qui mérite aussi considération.

Les noms de Sabazios et de Sarapis ont été tous deux exclus : 1° par ceux qui voient en  $\text{Κύρσα}$  le nom d'un monétaire local (Muller, *Numism. d'Alex. le Gr.*, p. 172; Münsterberg, *Beamtennamen*, p. 89; — Rostovtzev, *Mélanges Bobrinski*, p. 131, qui précise :  $\text{Κύρσα}$  désigne le monétaire;  $\theta\epsilon\tilde{\omega}\varsigma \mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\varsigma$  désigne un dieu local qui n'est ni Sabazios ni Sarapis); — 2° par ceux qui supposent que  $\text{Κύρσα}$  est une divinité indigène (Perdrizet, *BCH*, 1896, p. 469, note 4 :  $\text{Κύρσα}$  serait le féminin (?) de  $\text{Κέρσης}$  =  $\text{Ἀξιοκέρσης}$ , le Kabire mâle; — Babelon, *CR. Inscr.*, 1900, p. 365 : ce serait un nom mystérieux du Héros).

On pourrait concilier les deux auteurs de cette dernière explication en acceptant de l'un l'identification orthographique  $\text{Κύρσα}$  =  $\text{Κέρσα}$ , et de l'autre l'attribution au Héros de ce surnom. Nous connaissons, en effet, un texte dans lequel  $\text{Κέρζα}$  =  $\text{Κύρσα}$  pourrait être l'épithète du Héros identifié à Asclépios (or le Héros *Purumerulas* est Asclépios : *Izv. Mouzei*, fig. 79, 84, 85; et il est qualifié  $\theta\epsilon\tilde{\omega}\varsigma \mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\varsigma$  : *Ibid.*, p. 104, note 4). Ce texte porte :  $\text{Κυρίω Ἀσκληπίω Κέρζα Γάρουλος δῶρον}$  (*Ibid.*, fig. 66). Malheureusement la lecture n'est pas certaine, et il semble qu'il faille lire  $\text{Κέρζας Ἀρουλος}$  (*REA*, 1920, p. 12, note 5). Au cas où l'on adopterait  $\text{Κέρζας}$  comme épithète d'Asclépios = Cavalier thrace, il faudrait encore se demander si le mot n'est pas l'abréviation ou la racine du nom  $\text{Κερσοβλέπτης}$ , dans lequel M. Detchev (*Izvestia IB*, 1925, p. 162) prétend trouver une épithète thrace d'Asclépios, laquelle serait du reste un adjectif composé *grec* signifiant « au regard perçant » et qualifiant spécialement le serpent du dieu.

1. *BCH*, 1898, p. 521 suiv.

2. C'est lui qui en fit la métropole de la Province (cf. G. Kazarov, *Mémoires [Prinosi = offrandes] sur l'histoire ancienne*, p. 124; les *Notes sur l'antique Philippopolis* occupent les pages 120-127).

3. Il paraît évident toutefois qu'il ne s'agit ni de marques d'assemblage ni de signature de lapicide.

titulatures impériales et les listes consulaires montrent qu'il peut s'agir de diverses dates, toutes du IV<sup>e</sup> siècle, ce qui convient du reste à la forme spéciale de la lettre **L** très évasée <sup>1</sup> :

en 320 : Imp. Fl. Val. Constantinus Aug. VI *et* Fl. Cl. Constantinus nob. Caes.

en 321 : Fl. Jul. Crispus Constantini Aug. f. nob. Caes. II *et* Fl. Cl. Constantinus junior Constantini Aug. f. nob. Caes. II.

en 324 : *idem* (coss. III).

en 352 : Imp. Fl. Jul. Constantius Aug. V *et* Fl. Cl. Constantius Gallus Caesar.

en 353, 354 : *idem* (coss. VI et II, VII et III).

en 356 : Imp. Fl. Jul. Constantius Aug. VIII *et* Fl. Cl. Julianus Caesar.

en 357, 360 : *idem* (coss. IX et II, X et III).

## II. — Matériaux trouvés en place dans le sol.

f) Un groupe de longs blocs équarris, en granit tiré des carrières locales <sup>2</sup>. Ce sont des pierres de soubassement, taillées comme des architraves. Elles étaient superposées ou juxtaposées en position horizontale; la direction de cet ensemble n'est pas indiquée, et même les rapports de situation entre les divers blocs sont trop brièvement et trop obscurément définis.

Le bloc supérieur mesure 2 m. 70 × 0 m. 67 × 0 m. 17. On ne peut pas ne pas être frappé des similitudes qui existent entre les longueurs et les épaisseurs de la frise (ci-dessus, a) et de ce bloc : 2 m. 80 contre 2 m. 70; 0 m. 19 contre 0 m. 17. Mais les circonstances même de la découverte obligent à considérer ces analogies dans les mesures comme de pures coïncidences : car la frise a été trouvée dressée dans le sens vertical (et, paraît-il, se tenant debout en équilibre par son propre poids : particularité au sujet de laquelle je me demande comment on a pu réellement la vérifier). Elle reposait directement, par

1. La figure 10, p. 170, permet de se faire une idée précise de la gravure. J'ignore sur quels motifs s'appuie M. Diakovitch pour affirmer que ce dessin de la majuscule **L** est caractéristique de l'époque des Antonins (il ne parle que de la quatrième lettre; la sixième, écourtée par la cassure de la pierre, n'est pour lui qu'un **I**). La forme **L**, en réalité, décèle le IV<sup>e</sup> siècle : je me bornerai à citer les inscriptions officielles reproduites en *fac-similé* par Kalinka, *op. cit.*, n° 73, date 323; n° 76, date 361.

2. C'est ce qu'Albert Dumont, usant du nom turc de la ville, appelait « le granit de Filibé » (*DH*, p. 288). La carrière à ciel ouvert, encore exploitée de nos jours (cf. *BCH*, 1901, p. 309), produit un granit à gros grains noirs et blancs, facilement reconnaissable, et que M. Diakovitch, qui habite la ville depuis si longtemps, ne doit pas avoir identifié au hasard.

sa petite face, sur le bloc de granit dont l'épaisseur restreinte était à peine suffisante pour la maintenir <sup>1</sup>.

Il est vrai que ce bloc était comme élargi par un bloc voisin, semblable mais plus court <sup>2</sup>, auquel il se trouvait réuni par un crampon de fer. L'assise formée par ce groupe reposait elle-même, sans aucun ciment ni moyen de liaison, sur une autre assise de deux pierres non réunies par un crampon; et cette seconde assise était placée directement sur le sol vierge.

L'ensemble de ces deux assises demeurées en place formait comme un soubassement long de 2 m. 70 et haut d'environ 1 m. 35. Si l'on supposait la frise couronnant ce soubassement, on obtiendrait une hauteur totale de 2 m. 43 environ, et le milieu horizontal de la composition se trouverait à 1 m. 89 du sol, c'est-à-dire très légèrement au-dessus du niveau de l'œil, condition qui conviendrait parfaitement à la taille et au fini des personnages représentés. Ce serait par exemple la balustrade de quelque plate-forme, ou encore le bandeau décoratif, placé en façade, de quelque pile latérale d'un escalier simple, ou de la pile centrale d'un escalier double. A vrai dire, puisqu'il n'y a qu'un seul soubassement et une seule frise, la dernière hypothèse serait la plus admissible. Encore ne l'ai-je indiquée que pour être complet, car, sans aller chercher d'autres objections, il suffit de rappeler combien il est malaisé d'imaginer qu'on ait pu, sans l'apporter d'ailleurs, ériger une pierre pesant trois tonnes en position difficile et ins-

1. Voici le texte de la description : « On constata que la frise était placée d'aplomb, par sa face étroite, sur la face semblable d'un bloc de granit placé en longueur... A première vue, on pouvait supposer que l'énorme frise était tombée de l'édifice renversé; mais après une étude plus attentive, on conclut qu'elle appartenait en réalité à quelque temple antique, construit en ce lieu, et qu'elle a servi après des siècles pour un travail souterrain dans la construction d'un autre édifice plus récent : elle a alors été soigneusement affermie en position verticale sur une base lisse, de telle façon qu'elle se tint droite par son propre poids (environ 3 tonnes), sans aucun appui. »

Quiconque connaît, par les récits du temps ou par les images qui ornent le piédestal de l'obélisque de Louqsor, à Paris, les difficultés qu'il a fallu vaincre pour dresser ce monolithe sur sa base, se représentera assez mal l'opération envisagée ici. D'autant plus qu'on ne voit pas bien quelle était l'utilité d'un pareil travail accompli sur une pierre destinée par ses sculptures à une position horizontale. Et j' imagine qu'on n'a pas enlevé tous les détritiques qui la maintenaient verticale pour expérimenter, sans étais et sans précautions, si réellement elle tenait debout toute seule. Si bien que je croirais volontiers qu'elle se trouvait seulement à peu près droite dans les déblais. Mais je n'en veux rien conclure sur la manière dont elle est arrivée à cette position, qui suppose autre chose qu'une simple chute par enlèvement des soutiens, colonnes ou murs.

2. Aucune mesure ni détail sur ce bloc annexe.

table sur l'assise même dont elle formait auparavant le couronnement normal. Il existe du reste un commencement de preuve que la frise a été apportée d'ailleurs avec d'autres grosses pierres <sup>1</sup>.

Quelles qu'aient été la forme et l'importance de la construction à laquelle aurait pu appartenir le soubassement envisagé, il devrait avoir existé, vers les extrémités, des retours latéraux dont nous ne trouvons pas vestige. Du moins dans la description que nous possédons, combien incomplète et vague! On a rencontré, paraît-il, des murs, les uns parallèles, les autres perpendiculaires au groupe des blocs de granit. Mais on n'a indiqué ni les longueurs totales, ni les directions, ni les distances de ceux qui sont parallèles, ni les points de rencontre de ceux qui sont perpendiculaires. Et il n'existe pas de plan des fouilles. Voici le peu qui nous est transmis à leur sujet :

g) « Une série de murs parallèles ou perpendiculaires à l'assise précitée. Ces murs étaient souterrains et non souterrains <sup>2</sup> : les premiers épais de 2 m. 50 environ, les autres de 1 m. 50. Un mur, en bon état, caché dans le sol, était bâti comme suit : sur une couche de pierrailles réunies par du mortier était placée une couche de six rangs de briques cimentées, puis une seconde couche de pierrailles. Un autre mur, semblablement enfoui dans le sol, perpendiculaire à l'assise déjà citée, épais de 2 m. 50, se composait uniquement de briques cimentées mesurant 0 m. 33 × 0 m. 33 × 0 m. 04. »

La construction par couches alternées de blocage et de briques, les dimensions des briques <sup>3</sup> indiquent une époque tardive, au moins

1. J'ai parlé plus haut du *médresé* qui, à l'époque turque, couronnait partiellement le tas de décombres où on a trouvé notre frise. Or c'est dans ce même *médresé* qu'en 1868 Albert Dumont vit, « encastrée sous une estrade », la pierre originairement large de plus de 1 mètre sur une hauteur de 0 m. 40 (*DH*, p. 338, n° 52; *Kalinka*, *op. cit.*, n° 29; *CIL*, III, 7409) qui constate officiellement la construction, en 172, du mur d'enceinte de la ville romaine. Or ce mur se trouvait au plus près à Hissar Kapiya, c'est-à-dire à 200 mètres de là.

2. Je ne sais comment comprendre cette phrase. Les uns étaient-ils des *substructions* et les autres des *constructions* ? Ou bien un seul et même mur mesurait-il des épaisseurs différentes, plus grandes dans les *fondations*, plus faibles dans les *élévations* ?

3. Ce sont les mesures ordinaires des briques de basse époque romaine, à partir du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère (cf. *BCH*, 1901, p. 180 et fig. 12). Dans la région philippopolitaine elle-même, j'ai à deux reprises étudié et daté des briques de ce module : à Pastoucha (*Ibid.*), à Sinitovo-Kostiévo (*Documents*, IV, p. 36-37 = *RA*, 1926<sup>2</sup>, p. 153-154). Dans ces mêmes occasions, j'ai indiqué combien par contre méritent de défiance les monnaies uniques, ou presque uniques, trouvées au voisinage de ces briques. Autour de la frise qui nous occupe, et dans le monceau séculaire de débris où elle était enfouie, on a trouvé, paraît-il, deux bronzes de Marc-Aurèle, douteux, et dix monnaies



le iv<sup>e</sup> siècle. S'il y a un rapport possible entre ces substructions et le fragment d'inscription e) qui paraît avoir été encastré dans l'une d'elles<sup>1</sup>, ce serait pour en conclure que pareilles murailles sont nettement postérieures aux années 320-360 auxquelles se réfère ce texte. Donc aucun rapport de date, aucune communauté d'usage pour les divers matériaux exhumés en cet endroit ; la certitude seulement que l'édifice le plus récent justifiait par son importance le renforcement remarquable de ses fondations. Mais, dans toutes ces constatations ou suppositions, la *frise des Asclépiades* reste hors de cause.

J'ai pris soin de joindre à la figure une numérotation des huit divinités représentées. Les numéros sont reproduits dans l'indication des diverses interprétations résumées en dessous. En justifiant la mienne, je serai amené à dire les motifs qui combattent celle du premier éditeur.

La principale — et qui par elle seule serait suffisante — c'est que si la moitié des personnages appartient indiscutablement au cycle d'Asclépios (n<sup>os</sup> 2 à 5), il est malaisé d'admettre dans cet ensemble un nombre égal d'autres personnages (n<sup>os</sup> 1, 6 à 8) qui n'ont aucun titre à être classés parmi les dieux guérisseurs. Car c'est bien le caractère de « divinité salulaire », comme l'indique M. Diakovitch, qui constitue le lien et qui établit l'unité dans cette collection d'images. Mais, même en précisant et en restreignant leur rôle par une origine purement locale, on ne saurait prétendre que, parmi les divinités « de la Thrace », Déméter, Héra, Dionysos, et par-dessus tout Arès, aient pu jamais avoir quelques droits au titre de « guérisseurs ». La démonstration de ce paradoxe serait quasiment impossible.

A vrai dire, le savant directeur du Musée de Plovdiv ne l'a pas véritablement tentée<sup>2</sup>; pas plus que je n'entreprendrai.

byzantines variées, du x<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle. Il n'y a aucune conclusion à tirer de là

1. Je cite le texte : « À proximité de la frise, on a découvert un fragment d'inscription latine sur une plaque (0 m. 70 × 0 m. 40 × 0 m. 17) employée comme matériau de construction dans le mur d'un édifice plus récent.

— Remarquer l'épaisseur de cette plaque : elle correspond à l'épaisseur de la frise et du bloc de granit. Est-ce encore une fois simple coïncidence?

2. Il a surtout essayé d'indiquer, pour chaque personnalité supposée, des



1 2 3 4 5 6 7 8

Fig. 123. — FRISE DES ASCLÉPIADES.

I. — Interprétation de M. Diakovitch :

1	2	3	4	5	6	7	8
Déméter	Panacée		Asclépios	Hygie	Héra	Arès	Dionysos
	(ou Iaso)						
		Télesphore					

II. — Interprétation proposée ici :

Iaso	Panacée		Asclépios	Hygie	Epioné	Machaon	Podalire
		Télesphore					
		(= Akéso)					

III. — Description fournie par Aristide :

Iaso	Panacée	Eglé	Asclépios	Hygie	Epioné	Machaon	Podalire
------	---------	------	-----------	-------	--------	---------	----------

drai moi-même d'administrer la preuve contraire, parce que ce serait certainement trop facile. Je me bornerai à signaler en passant que, si l'on doit, en effet, classer, parmi les princi-

monuments de comparaison choisis particulièrement parmi ceux qui proviennent de la Thrace.

paux dieux de la Thrace, Dionysos, assurément, et Arès, peut-être<sup>1</sup>, on ne saurait réclamer semblable place pour Déméter<sup>2</sup>, ni même pour Héra<sup>3</sup>. Ceci dit, on n'aperçoit plus guère, désormais, par quels raisonnements ou pour quels motifs ces dieux ou déesses, n'étant ni parmi les guérisseurs, ni parmi les principaux, auraient mérité d'être choisis afin de figurer dans une composition où leur mélange hétéroclite supprimerait toute idée dominante, soit religieuse, soit légendaire, soit plastique.

Quels arguments ont donc amené M. Diakovitch aux iden-

1. Au témoignage d'Hérodote (V, 7), Arès est, avec Dionysos et Artémis (= Bendis), l'un des trois *seuls* dieux du peuple thrace (Hermès étant le quatrième, divinité particulière de la caste royale). Cette affirmation, en ce qui regarde Arès, n'a guère été jusqu'à maintenant corroborée par des preuves. Du reste, ce qui pouvait être vrai au v<sup>e</sup> siècle l'est-il encore sept siècles plus tard, sous les Antonins ou les Sévères (cf. mes remarques, *Rev. de philologie*, 1928, p. 113)? Les épithètes *poétiques* gréco-latines du dieu Mars sont traditionnelles et n'ont sur ce point aucune valeur d'argument (Θρηξ, *Anthol. palat.*, 176, 6; — Θρηξιος Nonn., *Dionys.*, XXVII, 313; — *Geticus. Énéide*, III, 35; — *Odrysius*, Stace, *Theb.*, V, 173; Ausone, *Epigr.*, I, 15). Les représentations figurées en auraient beaucoup, mais elles sont rares (au plus, six statuettes de bronze : *Documents*, III, p. 45; une en os : *Izvestia I. B.*, 1927, p. 315; quatre reliefs dont trois douteux : *Godichnik du Musée de Sofia*, 1921, p. 206, nos 7 à 9, le quatrième trouvé dans un sanctuaire du Héros Chasseur, cas jusqu'à présent unique : *Izvestia I. B.*, 1927, fig. 35; enfin une base de statue également douteuse : *Ibid.*, fig. 42; cf. p. 318).

Rien de tout cela ne plaide en faveur de l'Arès thrace. On a beau suggérer que « précisément parce qu'il était le dieu suprême, il ne devait pas avoir son nom inscrit sur les monuments » (S. Reinach, *Bull. com. tr. hist.*, 1894, p. 427); il n'en est pas moins vrai que le dieu national par excellence, le Héros innommé, le Cavalier thrace, est identifié à des quantités de dieux divers, jamais à Arès. Je sais bien que M. Detchef a récemment laissé entendre que justement Arès pourrait être le Cavalier en personne, car \*Αρης = \*Ηρως (*Parall. thraco-celtiques*, dans *Godichnik de l'Univ. de Sofia*, XVIII, 1922 p. 10, note 1 du tirage à part) : mais ce rapprochement linguistique ne vaut que ce qu'il vaut.

2. Encore les monuments consacrés à Déméter en Thrace sont-ils notablement plus nombreux que ceux d'Arès. Sans compter que l'un d'eux, qui est de provenance philippopolitaine et que M. Diakovitch cite et reproduit à juste titre (fig. 6 = *Répert. Reliefs*, III, p. 61, n° 4), représente la déesse avec les attributs d'Esculape, la nomme et déclare qu'elle guérit les ophtalmies (ὡπὲρ τῆς ὀφθαλμοῦ θεῆς Δήμητρι δῶρον : *DH*, p. 339, n° 54).

3. Le culte de *Juno regina* associée à Jupiter, très fréquent, est purement romain et importé. Héra seule est rarement représentée ou invoquée (*Documents*, III, p. 168).

tifications qu'il a décidées? Il semble que ce soient uniquement des ressemblances avec des types traditionnels de la statuaire gréco-romaine; ressemblances indéniables, mais dont aucune n'est suffisamment probante, ni surtout caractérisée par des traits singuliers et uniques. Ainsi n'est-il pas contestable que les n<sup>os</sup> 1 et 6 s'apparentent au type des « femmes voilées debout », et s'y rangent même, ajouterai-je dès à présent pour en tirer argument plus loin, dans les subdivisions des « statues funéraires » et des « pleureuses ».

Or, faut-il en conclure qu'une femme voilée debout, si c'est une déesse, représentera sûrement Héra ou Déméter? De même les bottes à revers, la nudité presque totale, le thyrses, la main baissée tendant un canthare ou une grappe de raisin à la panthère assise: tous ces accessoires conviennent, en effet, à Dionysos. Mais ici n'avons-nous pas une lance, plutôt qu'un thyrses? Quel est en réalité l'objet que tient la main gauche? et pourquoi la panthère, contrairement à l'usage, est-elle assise à l'opposé de cet objet? Est-ce même bien une panthère, et ne serait-ce pas plutôt un chien? Dès lors, pourquoi un héros nu, appuyé sur sa lance, accompagné de son chien, devrait-il s'appeler Dionysos, plutôt que de tel ou tel nom, confirmé par une image précise, et que je citerai quand le moment sera venu? Pareil raisonnement s'applique même au prétendu Arès, bien qu'il soit hors de doute que la lance, la main sur la hanche, la chlamyde rejetée dans le dos, fassent partie des attributs les plus ordinaires du dieu.

En réalité, puisque quatre membres de la famille d'Esculape sont admis ou reconnus sur la frise, la logique et la vraisemblance exigent que les autres personnages aient le même motif d'être représentés: un motif de parenté. On ne saurait objecter valablement que ces derniers ressemblent à d'autres types divins bien connus. Car il est évident, comme nous allons le constater dans la suite, que le n<sup>o</sup> 2 rappelle à première vue un type caractéristique d'Athéna. M. Diakovitch pourtant n'a pas hésité à l'identifier avec Panacée, l'une des filles d'Asclépios, pour cette raison qu'elle est re-



présentée dans l'acte même d'une de ses fonctions traditionnelles : être l'infirmière au service de son père médecin; en particulier ici, verser un médicament dans la coupe qu'il lui présente. Cependant il y aurait eu des prétextes — et combien valables! — de maintenir à la déesse le nom d'Athéna qui correspond si bien à son costume et à son attitude : car elle est, les uns disent la tante<sup>1</sup>, les autres l'épouse<sup>2</sup> d'Asclépios; en tous cas la statuaire l'a souvent figurée en bonne place dans la famille du dieu<sup>3</sup>.

Il est donc légitime de tourner sa pensée vers les Asclépiades. — D'abord parce que c'est l'usage de représenter les enfants d'Asclépios autour de lui et avec lui : ἀγάλματα τοῦ θεοῦ πεποιήται καὶ τῶν παίδων, dit Pausanias (I, 21, 7) en décrivant la décoration du téménos de l'Asclépiéion d'Athènes; et Ælius Aristide (*Disc.*, VII, 26, p. 79 Dindorf) précise que les Asclépiades passent partout où passe leur père, et ont avec lui leur part de tout : ὅσα τοῦ δὲ Ἀσκληπίου εἰσοδοί, καὶ τοῖς Ἀσκληπιάδαις τε αὐτοῖς ἀνείνται πανταχοῦ γῆς. Καὶ διὰ πάντων αὐτοῖς κοινωνία τῇ πατρὶ σώζεται, νεῶν, θυσιῶν, παιάνων, προσόδων, ἔργων... — Ensuite et surtout parce que la famille du dieu, lui compris, se compose de 8 personnes en tout, à savoir 3 hommes et 5 femmes, l'une des femmes pouvant être remplacée par le petit Télésphore, avec lequel elle se confond parfois<sup>4</sup>. Or ici nous avons même nombre de personnages, même répar-

1. A Épidaure : πατρόχασιγνήτην Ἀσκληπίῳ εἶσατ' Ἀθρήνην (Cavvadias, inscription n° 81).

2. A Athènes : Athéna-Hygie et Asclépios forment un couple dont Hygie est la fille, selon Panofká (*Asklepios und die Asklepiaden*, 1845, p. 31-32). Toutefois les auteurs auxquels il renvoie, et notamment Pausanias (I, 23, 4), disent seulement qu'Hygie-Athéna est fille du dieu. Pauly-Wissowa, p. 2773, déclare qu'il n'y a aucun rapport entre le cycle d'Hygie et le cycle d'Athéna.

3. Sur une face de l'autel d'Amphiaraos à Oropos sont représentées Aphrodite, Panacée, Iaso, Hygie et Athéna Paeonia (Paus., I, 34, 3). Scopas, sur un relief du temple d'Athéna Aléa à Tégée, avait placé la déesse assise entre Asclépios et Hygie debout. Un ex-voto de l'Asclépiéion d'Athènes met Athéna, avec casque et lance, aux côtés d'Asclépios (*BCH*, I, p. 164, n. 34).

4. Pausanias, II, 41, 7, note (il est vrai en le présentant comme une conjecture personnelle : εἰ δὲ ὁρθῶς εἰκάζω) qu'un des enfants divins est une fille à Épidaure, où on la nomme Akésis (ou Akéso), un fils à Sicyone et à Pergame, où il s'appelle là Évamerion, ici Télésphore.

tition des sexes : cette double identité n'est pas, ne peut pas être une simple coïncidence. Elle est la preuve mathématique que nous sommes bien en présence d'Asclépios et de sa famille.

Cette famille comprend :

1<sup>o</sup> Sa femme, Épioné, dont le nom semble tiré, par une étymologie populaire, du nom même d'Asclépios, ce qui attribue ainsi à ce couple divin les qualités de *bonté* indiquées par l'adjectif *ἥπιος*. — Moins connue des modernes que sa fille Hygie, cette déesse était cependant l'objet d'un culte assuré, conjointement avec son époux. Avec lui, elle recevait des sacrifices (inscr. de Mylasa, Wilamovitz, *Isyllos*, p. 116 : *θύσαι Ἀσκληπίῳ Ἡπιόνῃ Ἐλευσινίαις*). Avec lui, elle était honorée de statues (à Épidaure, *Paus.*, II, 29, 1 : *τέμενος δὴ ἐστὶν Ἀσκληπίου, καὶ ἀγάλματα ὁ θεὸς αὐτὸς καὶ Ἡπιόνῃ γυναικὶ δὲ εἶναι τὴν Ἡπιόνην Ἀσκληπίου φασί. Ταῦτά ἐστιν ἐν ὑπαίθρῳ, λίθου Παρίου*). Avec lui, elle figurait sur les bas-reliefs votifs; mais sauf dans un cas où les images sont accompagnées d'un nom <sup>1</sup>, les modernes avaient le plus souvent négligé de penser à elle, et ce n'est que tout récemment qu'une étude plus attentive des sculptures a commencé à lui restituer la place qui lui est due <sup>2</sup>.

2<sup>o</sup> Ses filles, qui se divisent en trois groupes : d'abord Hygie; puis Akéso, Iaso, Panacée, qui sont, dit-on <sup>3</sup>, « une triade de dédoublement », en tous cas la personnification allégorique des phases diverses du traitement médical <sup>4</sup>; enfin Églé. Cette dernière, que son nom banal ne rattache pas à la même classe d'allégories, n'apparaît pas sur toutes les listes <sup>5</sup>, et

1. Relief athénien (*Répert. Reliefs*, II, p. 326, n<sup>o</sup> 6) très incomplet, où il reste en partie Asclépios et quatre femmes dont la plinthe porte les noms : *Ἀκισώ, Ἰασώ, Πανακεία, Ἡ[πιόνῃ]*.

2. Par exemple Svoronos, *Catal. du Musée*, pl. 36, n<sup>os</sup> 1351, 1352; pl. 37, n<sup>o</sup> 1374; pl. 38, n<sup>os</sup> 1334, 1338, 1339; pl. 40, n<sup>os</sup> 1355, 1375; pl. 48, n<sup>o</sup> 1377.

3. Thraemer, dans Roscher, d'après le monument cité à la note 1.

4. Svoronos, dans *Ἀρχ. Ἐφημ.*, 1917, p. 85 et suiv., donne des précisions : Iaso (Ianiskos) fait de la médecine générale; Akéso pose les emplâtres; Télésphore représente le principe actif de la ventouse; Machaon est chirurgien; Podalire soigne les maladies internes.

5. Elle est nommée, avec tous les autres personnages cités ici, dans des

elle est une tard venue dans la famille, une adoptée de basse époque <sup>1</sup>.

3<sup>o</sup> Ses fils, Machaon et Podalire, célèbres dès l'épopée homérique comme médecins militaires <sup>2</sup>. L'antiquité en connaissait des images, sculptées et peintes <sup>3</sup>, et elle établissait des rapports de ressemblance entre leur légende et celle des Dioscures <sup>4</sup>. Un ex-voto qui nomme l'un d'eux montre qu'on se le représentait en costume héroïque, c'est-à-dire nu, sauf une chlamyde rejetée en arrière <sup>5</sup>; on en peut conclure que ce sont bien les deux frères qui apparaissent, côte à côte et presque nus, sur divers reliefs trouvés à l'Asclépiéion d'Athènes.

Les principaux de ces reliefs, que l'on trouvera décrits et

poésies tardives telles que l'*Hymne à Télésphore* (CIA, III, 171 b) et le *Péan de Dion* (Oikonomos, *Macéd.*, p. 8) dont les textes sont fort voisins. Le premier : τοῦ δ' ἐγένοντο κόροι Ποδαιείριος ἡδὲ Μαχάων, ἡδ' Ἰασώ, Ἀκισώ τε καὶ Αἴγλη καὶ Πανακεία, Ἡπιόνης [θυγάτρως σὺν ἀριπρέπτῳ Ὑγείᾳ]. — Le second : τοῦ δὲ καὶ ἐξεγένοντο Μαχάων καὶ Ποδαιείριος, ἡδὲ Ἰασώ, Ἀκισώ τε πολύλλιτος, Αἴγλη τε εὐῶπις Πανακεία τε, Ἡπιόνης παῖδες σὺν ἀγαλλύτῳ εὐάγει Ὑγείᾳ. — Aristide, *loc. cit.*, s'adressant aux seuls Asclépiades, oublie Akéso et dit : Ἰασώ τε καὶ Πανακεία καὶ Αἴγλη σύνεστι καὶ Ὑγεία, ἡ πάντων ἀντιρρόπως Ἡπιόνη καὶ παῖδες ἐπώνυμοι. — Suidas aussi nomme 5 filles.

1. Opinion contraire à Svoronos, *loc. cit.* : Asclépios a eu primitivement 5 filles; Usener, *Götternamen*, p. 169 : toutes les filles du dieu ont été d'abord des divinités distinctes.

2. Nommés fréquemment dans l'*Iliade*, spécialement II, 731 : Ἀσκληπίου δύο παῖδες], ἱητῆρ' ἀγαθῷ, Ποδαιείριος ἡδὲ Μαχάων. Ce texte, et celui de l'*Hymne* du CIA (ci-dessus, en note), prouvent l'inexactitude de la remarque de Svoronos, *loc. cit.*, qui voudrait donner quelque prééminence à Machaon, sous prétexte qu'il serait toujours nommé le premier.

Cf. Welcker, *Kleine Schriften*, III, p. 46-56 : *Podalirios* (1832).

3. Pausanias, qui déclare (III, 26, 10) avoir appris à l'Asclépiéion de Pergame tout ce qu'il raconte de Machaon et de Podalire, cite dans le temple de Déméter à Messène (IV, 31, 9-10) Διοσκούρων ἀγάλματα et Ἀσκληπίου καὶ τῶν παίδων ἀγάλματα; dans l'opisthodome du temple de Triopa, au même endroit (*Ibid.*, 12), il a vu des tableaux du peintre Omphalion : γέγραπτα : δὲ καὶ Ἀσκληπίος καὶ Μαχάων καὶ Ποδαιείριος.

4. Paus., IV, 3, 1-2; 31, 9. — Sur leur ἐπιφανεία, qui fait songer à l'ἐπιφανεῖα des Dioscures, cf. Marinus, *Vita Procli*, 32. Leur tombe et leur principal lieu de culte sont : Machaon en Laconie, Podalire en Apulie (Rohde, *Psyche*, I<sup>o</sup>, p. 185, note 1).

5. BCH, I, p. 162, n<sup>o</sup> 30; sur la plinthe : Μαχάων.

numérotés ici-même en note, montrent que c'est bien les deux héros mâles qui sont figurés sous les nos 7 et 8 dans la frise philippopolitaine<sup>1</sup>.

Le n° 8, qui porte des bottes<sup>2</sup> à revers (cf. D<sup>1</sup>) et tient un objet indiscernable (coupe? fiole? couteau? cf. A<sup>2</sup>, B<sup>2</sup>, C<sup>2</sup>) est accompagné d'un chien (cf. A<sup>1</sup>, C<sup>2</sup>). On l'identifiera avec Podalire, le chirurgien, qu'on reconnaît parfois grâce aux instruments qu'il porte. Dans bien des cas, on ne comprend pas pourquoi un chien l'accompagne. Si ce n'est que le chien, qui lèche le sang des blessures, est dans cette mesure un auxiliaire de celui qui les guérit. Mais ici la raison est très nette, c'est que le motif sculptural est copié, non seulement sur le Dionysos accompagné de la panthère, mais surtout sur la stèle funéraire de l'éphèbe qui joue avec son chien<sup>3</sup>, ou sur le sarcophage qui représente Hippolyte<sup>4</sup>.

Le n° 7 est Machaon, ne fût-ce que parce que les Anciens,

1. Je me borne à citer ici ceux qui vont aider à ma démonstration :

A. *Répert. Reliefs*, II, p. 323, n° 1 : Asclépios, Épioné et deux de leurs filles; au centre : 1. éphèbe avec manteau roulé autour de la taille, jouant avec un chien; 2. éphèbe avec manteau sur l'épaule gauche, hanché à droite, la main gauche pendante, la main droite tenant un objet (ciseaux? fiole?).

B. *Ibid.*, p. 324, n° 2 : Asclépios, Épioné, trois filles; au centre : 1. éphèbe nu, manteau sur l'épaule gauche, bras ballants; 2. éphèbe nu, la main gauche pendante tient un couteau.

C. *Ibid.*, p. 326, n° 3, fragment : Épioné assise; derrière elle : 1. éphèbe nu, manteau agrafé sur l'épaule droite, hanché à droite, la main gauche s'appuie sur une lance, la main droite ballante; 2. éphèbe identique, sauf que la main droite tient un objet (coupe?); un chien lui lèche les pieds.

D. *Ibid.*, III, p. 355, n° 2 : Asclépios assis, Hygie debout derrière lui; par devant : 1. éphèbe nu, de face, ayant des bottes, pan de manteau derrière le bras gauche pendant, le bras droit tendu vers Asclépios; 2. éphèbe nu, de face, hanché à gauche, faisant des deux mains le geste d'agrafer son manteau sur l'épaule gauche.

2. Sur les *embades* (avec retroussis : *pteryges*) qu'on trouve « aux pieds d'une foule de personnages, dieux et déesses, héros ou héroïnes mythologiques », cf. Pottier dans *Dict. des Antiq.*, et la figure 2648.

3. Conze, *Att. Grabreliefs*, n° 2010, pl. 443.

4. Robert, *Sarkophagreliefs*, III<sup>2</sup>, pl. 47 : Hippolyte de face, appuyé sur sa lance, chlamyde rejetée en arrière, bottes, main droite pendante, chien assis à ses pieds (c'est, identique mais inversée, notre figure). — Un autre sarcophage (II<sup>1</sup>, pl. 8) montre Bellérophon debout de face, chlamyde rejetée et botté.



reliaient son nom à μάχη et le mettaient en rapport avec Arès, comme le faisait déjà très justement remarquer Pannofka<sup>1</sup>. D'où l'analogie, que nous avons déjà notée, avec les statuettes de ce dieu. Mais la lance et la main sur la hanche conviennent aussi aux éphèbes des stèles<sup>2</sup> comme au Méléagre des sarcophages<sup>3</sup> : c'est là qu'il convient d'aller chercher le véritable prototype de notre image.

Quant à la réunion des deux héros dans une pose et un accoutrement dont l'ensemble rappelle certains groupes des Dioscures<sup>4</sup>, elle doit s'expliquer d'une part au moyen des rapprochements que nous avons déjà signalés, d'autre part grâce à une influence du syncrétisme tardif qui comparait explicitement les fils d'Asclépios aux fils de Lédæ. Ælius Aristide, dans l'*Eloge des Asclépiades* auquel je me suis référé plus haut, s'écrie : ὁ Διοσκούροισι ἰσόμεντοι καὶ ἡλικιώται ἐν ἐτέρῳ χρόνῳ τῆς γενέσεως !<sup>5</sup>.

1. *Asclepios*, etc., p. 59. C'est vraisemblablement une allusion à ce passage de l'*Iliade*, XI, 835, relatif à Machaon : ὁ δ' ἐν πεδίῳ Τρώων μένει ὄξυν Ἀρηα.

2. Conze, *op. cit.*, n° 2008, pl. 437.

3. Robert, *op. cit.*, III<sup>2</sup>, pl. 76 : Méléagre identique à notre Machaon. Remarquer la date attribuée au monument : première moitié du III<sup>e</sup> siècle. — Cf. *Répert. Reliefs*, II, p. 541, n° 2 : le personnage d'angle, à droite.

4. Voir les deux éphèbes au type des Dioscures (sans chevaux, bras levés en souvenir d'une lance inexistante) sur un sarcophage de Sidamara et un autre de Séleucie, ce dernier daté du III<sup>e</sup> siècle (Robert, *op. cit.*, I, 293, 314). Voir les Dioscures eux-mêmes, dans la même position stéréotypée (avec Hélène), sur un sarcophage de Képhissia (*Id.*, II, 3, 9 = *Répert. Reliefs*, II, p. 344, n° 1). Remarquer que la prétendue Hélène, sur cette frise, ne se distingue en rien du type banal de la « femme drapée faisant une offrande ».

C'est le même procédé d'adaptation anonyme et vague que sur la frise que nous étudions; il provient du même état d'esprit, s'inspire de la même technique, et justifie notre opinion déjà plus haut exprimée que le monument philippopolitain n'est, en fait, qu'une frise de sarcophage asiatique.

5. Je n'ai pas vu qu'on se soit préoccupé de fixer le sens exact de cette invocation. La première partie signifie vraisemblablement que les Asclépiades partagent le sort des Dioscures, c'est-à-dire sont divinisés comme eux. Mais que veut dire la seconde partie? Dindorf traduit : *aequales diverso orti tempore*, et cela n'est pas fort clair. Les Asclépiades sont-ils égaux en âge, malgré des dates de naissance différentes, c'est-à-dire jumeaux dans l'immortalité? Peut-être, car cela les égalerait, dans l'Olympe et pour le culte, aux Gémeaux. Ou bien encore sont-ils égaux en âge aux Dioscures, bien qu'ils soient nés plus récemment qu'eux (pas beaucoup cependant,

C'est encore et toujours dans le répertoire funéraire, stèles, statues, sarcophages, que nous devons chercher et que nous pourrions trouver les modèles des « femmes drapées » qui portent les n<sup>os</sup> 1 et 6.

Ces modèles sont du reste depuis longtemps étudiés et classés. Ce sont deux variantes qui, statues ou reliefs funéraires, remontent jusqu'au iv<sup>e</sup> siècle attique<sup>1</sup>. Sybel, il y a déjà près d'un demi-siècle, les a distinguées<sup>2</sup>, sous les étiquettes de type A et de type B; plus récemment, M. Hekler en a montré la transmission ininterrompue et la vogue persistante à travers les ateliers du monde gréco-romain<sup>3</sup>.

Le type A est celui de la matrone voilée, les bras enveloppés dans les plis du manteau, ou en soutenant les pans. Il sert à représenter : sur les stèles, les défunt<sup>es</sup><sup>4</sup>; sur les sarcophages, les pleureuses<sup>5</sup>, ou même, à Rome, la mariée ou sa mère<sup>6</sup>; sur les ex-voto, les prêtresses<sup>7</sup>, les Muses<sup>8</sup>, certaines déesses<sup>9</sup>. C'est le type, ici, de notre n<sup>o</sup> 6. En accord avec les vues de Svoronos, qui note et explique que, partout où elle est représentée, Épioné porte le voile<sup>10</sup>, je n'hésite pas ici à lui donner le nom d'Épioné. Son costume et son

puisque Castor et Pollux sont les frères d'Hélène, et que Machaon et Podalire ont fait la guerre de Troie)? Ce qui signifierait qu'ils sont non seulement de la même génération, mais contemporains au sens étroit du mot, parce que leur divinisation posthume les a classés, les uns comme les autres, en dehors du temps. Je préférerais la première explication.

1. Se reporter aux réflexions de Mendel, *Catal.*, à propos des n<sup>os</sup> 135 et 137 du Musée de Constantinople.

2. *AM*, 1883, p. 24 et suiv.

3. *Münchener archaeol. Studien*, 1909, p. 226 et suiv.

4. Relief de Glycarion de Panticapée (*Répert. Reliefs*, III, p. 503, n<sup>o</sup> 4).

5. Sarcophage dit « des Pleureuses »; notamment 3<sup>e</sup> figure du petit côté Est.

6. *Répert. Reliefs*, III, p. 42, n<sup>o</sup> 2. Remarquer, au voisinage, le motif des Dioscures. — Un autre, analogue, p. 123, n<sup>o</sup> 1.

7. *Id.*, II, p. 176, n<sup>o</sup> 1.

8. *Ibid.*, p. 486, n<sup>o</sup> 10, 6<sup>e</sup> figure; p. 170, n<sup>o</sup> 1; III, p. 222, n<sup>o</sup> 3, 4<sup>e</sup> figure; etc.

9. *Id.*, III, p. 105, n<sup>o</sup> 3; p. 158, n<sup>o</sup> 4, etc. (Coré). — *Répert. Stat.*, V, p. 110, n<sup>o</sup> 5 (Abondance).

10. C'est l'idée centrale de sa dissertation, *op. cit.*, p. 246-247 : Hygie a le type « jeune fille »; Épioné a le type « matronal ». — Cf. le relief décrit à la page suivante, note 5.

attitude concordent parfaitement avec son caractère d'héroïne et de mère de famille.

Le type B est celui d'une femme plus jeune, sans voile, mais de tenue sérieuse et grave, de costume drapé et enveloppé, les gestes rares, l'attitude mélancolique : elle assiste, plutôt qu'elle n'y participe, à quelque cérémonie funéraire ou religieuse. Aussi la trouve-t-on parfois reproduite, à plusieurs exemplaires presque identiques, sur le même monument <sup>1</sup>. Parfois au contraire elle figure elle aussi la défunte <sup>2</sup>, ou la prêtresse <sup>3</sup>, ou la Nymphé <sup>4</sup>. Ce type convient à notre n° 1, et je me suis déterminé à lui donner le nom d'Iaso parce que, parmi les filles d'Asclépios, Hygie figure au n° 5, Eglé est absente (quand elle est représentée, elle est de taille plus petite <sup>5</sup> que les autres), et Panacée ainsi que Akéso apparaissent sous les nos 2 et 3, ainsi que je vais le montrer tout de suite.

J'appelle Panacée le n° 2, parce qu'elle accomplit le geste rituel, correspondant à son nom et aux fonctions qu'on lui prête auprès de son père, de lui présenter quelque médicament ou de verser quelque potion dans une coupe qu'il lui tendrait. Ce geste d'acolyte du dieu, d'infirmière servant d'aide au médecin, est très net sur certains reliefs. L'un d'eux montre la jeune fille présentant le bassin de sa main gauche relevée, tandis que l'aiguillère pend au bout du bras droit mollement abaissé <sup>6</sup>. Le double geste, bras gauche replié

1. Par exemple sur un curieux sarcophage de style asiatique : *Répert. Reliefs*, III, p. 222, nos 1-4.

2. Conze, *op. cit.*, pl. 416.

3. *Répert. Reliefs*, II, p. 354, n° 3. Ici la prêtresse est figurée sous les traits de la défunte.

4. *Ibid.*, p. 356, n° 3.

5. Ainsi sur le relief caractéristique complet, à 7 personnages, provenant de l'Asclépiéion d'Athènes (*Rép. Reliefs*, II, p. 324, n° 2) décrit comme suit par Lüders, *Annali*, 1873, p. 114 et pl. MN, ainsi que par Svoronos (*Catal.*, n° 1402) : 6 adorants —, Asclépios, Epioné voilée posant la main sur l'épaule de Podalire, Machaon, Iaso, Panacée, Eglé plus petite.

6. Ex-voto attique « à un héros », dit le texte de *Répert. Reliefs*, III, p. 148, n° 4. C'est une erreur; les adorants et l'ensemble du tableau prouvent bien qu'il s'agit d'un monument votif à Asclépios : le dieu manque; il se trouvait

vers le haut à angle aigu, bras droit pendant vers le sol à angle obtus, est en réalité celui qui est reproduit ici, inversé. Mais il y est assez indistinct, parce qu'on ne voit guère ce que tient la main droite et qu'on s'explique mal la position des doigts de la main gauche vide. Le motif en est qu'il est emprunté à un modèle dont les mains tiennent des instruments ici maladroitement supprimés. La silhouette est gracieuse, il est vrai; mais elle s'adapte assez mal au caractère de la scène. C'est une Athéna, et on la reconnaît au premier coup d'œil rien qu'à ses cheveux qui ont gardé la forme et les dimensions du casque : et pourtant si Athéna a quelque rapport avec la famille esculapienne<sup>1</sup>, ce ne pourrait être, nous l'avons vu, qu'avec Hygie, laquelle est ici personnellement représentée. On peut même dire, sans peine, de quelle Athéna il s'agit.

Ce sera, par exemple, cette charmante Athéna d'un relief de l'Acropole : elle aussi a les bras nus; son bras droit soutient une Victoire, sa main gauche repose négligemment sur l'orbe du bouclier dressé<sup>2</sup>. On comprend alors pourquoi, ici, notre héroïne entr'ouvre les doigts d'une main gauche qui n'étreint que le vide : elle n'est qu'une copie, qu'un reflet, et la pose même de la jambe soulevée a été aussi reproduite, avec plus de fidélité que d'à propos. — Ce pourra être encore, si l'on préfère, l'Athéna du sarcophage Albani, qui porte son cadeau à Pélée<sup>3</sup>; toujours même retraits de la jambe, même nudité des bras, avec à droite un casque offert à bras demi tendu, et à gauche les doigts paresseusement allongés sur la hampe d'une lance baissée. — Ce sera enfin, type peut-

immédiatement à droite, dans la partie disparue, et c'est à lui que Panacée présente la coupe salutifère.

1. Nous avons vu plus haut, p. 68 note 3, le rôle que joue Athéna, avec Hygie, auprès d'Asclépios sur un relief de Tégée. Un ex-voto athénien la représente, avec casque et lance, devant Eseulape : *BCH*, I, p. 164, n° 34.

2. *Répert. Reliefs*, II, p. 332, n° 2. — Cf. Svoronos, *Catal.*, pl. 224, n° 2804 : fragment avec Athéna seule levant à gauche un objet indistinct et abaissant à droite une couronne.

3. Robert. *op. cit.*, II, 1, 1.



être plus familièrement connu, la déesse poliaide dont l'image forme l'en-tête de tant de traités : Athéna et Néopolis, Athéna et Sikéla, la main gauche maintenant légèrement le bouclier, la main droite échangeant avec l'ancienne adversaire l'étreinte pacifique<sup>1</sup>. Ainsi s'explique, sur la tête du petit Télésphore, le geste inachevé et incompréhensible qui semble une bénédiction, et qui n'est qu'une allusion à un beau souvenir plastique.

Télésphore au contraire est dans la pure tradition locale : nous étudierons, sous le numéro suivant et la figure 124, des images identiques à celle-ci. Bornons-nous à remarquer que dans notre frise, le jeune dieu est, sinon le centre de la composition, qui est double, du moins le centre de l'intérêt. Au point qu'on pourrait se demander si le monument, au lieu d'appartenir à quelque Asclépiéion, n'aurait pas décoré un Télésphorion. Les regards de la plupart des personnages convergent vers Télésphore : non pas ceux seulement des figures groupées à gauche, et qui l'entourent symétriquement deux par deux, mais le regard aussi de sa mère<sup>2</sup> Épioné, qui pourtant fait partie, avec ses grands fils, du groupe de droite. Car la frise comporte presque en son milieu un hiatus voulu, qui est une preuve de composition soignée et réfléchie : d'une part, les deux fils à côté de leur mère; d'autre part, les quatre filles autour de leur père<sup>3</sup>; entre les deux groupes, un espace vide.

1. Richard Schöne, *Gr. Reliefs*, pl. VII, nos 48-49. — Cf. pl. XVI, n° 75 : Boulé échangeant une poignée de mains avec Démos, et de l'autre bras, abaissé, couronnant un citoyen figuré plus petit.

2. Je la nomme ainsi parce qu'elle est l'épouse d'Asclépios et la mère des Asclépiades; mais ce qui regarde la filiation de Télésphore est demeuré, comme son nom, son origine, son culte, ses attributs, etc., très incertain (cf. Schenk, *De Telesphoro deo*, 1888; S. Reinach, *Cultes, etc.*, II, p. 255 et suiv.; *JHS*, 1882, p. 283-300; *BCH*, 1890, p. 595-601; *REG*, 1918, p. 389-398; Pausanias, édit. Frazer, III, p. 70-71).

3. Le désir de la composition apparaît encore par d'autres détails : au centre, la vraie famille essentielle (Asclépios, Épioné, Hygie), encadrée par les autres enfants : à gauche les filles, à droite les garçons; — dans le groupe central lui-même, la fille aînée placée entre ses parents; — dans le groupe des fils, une symétrie de pose, d'attributs, qui les apparente aux Dioscures; et le chien assis entre eux deux.

J'ai bien dit *quatre filles*<sup>1</sup> : c'est que j'estime qu'ici, sans doute pour des raisons spécialement thraces, Télésphore tient la place d'une fille. Pausanias, dans un texte que j'ai cité<sup>2</sup>, nous dit même de laquelle : ce serait Akéso, qui, en effet, est la seule qui ne soit pas représentée ici, parmi les trois qui constituent « la triade de dédoublement »<sup>3</sup>.

Mais on pourrait aussi songer à Eglé. D'abord parce que l'usage est de la dessiner plus petite que les autres<sup>4</sup>; ensuite et surtout parce qu'elle figurait sur un relief semblable au nôtre, et dont le nôtre ne serait qu'un souvenir, un reflet : disons mieux, une reproduction. Car il y a longtemps<sup>5</sup> que Lüders a fait remarquer combien le texte d'Ælius Aristide, tel que j'ai eu l'occasion de le citer<sup>6</sup>, paraît correspondre, littérairement parlant, à la description de quelque relief célèbre à son époque (c'est-à-dire au milieu du second siècle), et qu'il aurait eu sous les yeux, soit dans sa patrie (Adrianoi de Mysie), soit dans l'Asclépiéion sans doute anatolien<sup>7</sup> où il a réussi cette cure merveilleuse qui nous a valu justement, par reconnaissance, son *Éloge des Asclépiades*.

Remarque, je crois, féconde en renseignements. Examinons donc, avec le plus grand souci littéraire de la précision et de la place des mots, la phrase du rhéteur : « Quelle magnifique troupe, s'écrie-t-il, autour d'Asclépios (ὦ κάλλιστος μὲν χόρος τῷ πατρὶ)! Iaso, Panacée, Eglé, sont auprès de lui, et de l'autre côté (καὶ renvoyé après σύνεστι) Hygie; symétriquement à tout ce groupe (πάντων ἀντιρρόπως), Épioné et ses fils. »

N'est-ce pas la description même de la frise de Philippopolis?

1. Sur ce nombre, voyez la note 5 de la page 69.

2. Ci-dessus, p. 68, note 4.

3. Ci-dessus, p. 69, 2<sup>o</sup>.

4. J'ai pris soin de le remarquer, p. 74, note 5.

5. *Annali*, 1873, p. 117.

6. A la fin de la note initiale, page 70 ci-dessus.

7. A Pergame (?), où justement la famille d'Asclépios comprend un Télésphore (Paus., II, 11, 7).

*Conclusions* <sup>1</sup> :

Notre monument représente certainement la famille d'Asclépios. Il est sans doute l'œuvre d'artisans locaux d'origine asiatique; il est vraisemblablement la reproduction, modifiée pour l'usage des Thraces par la substitution de Télésphore à Eglé, d'une frise connue existant en Asie Mineure au <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère. Sa date peut se placer au début du <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle; son usage a été plutôt la décoration d'un soubassement ou d'une balustrade. Il ne nous apprend rien sur les sanctuaires locaux d'Esculape.

Nous apprend-il du moins quelque chose sur le culte indigène de Télésphore? Le petit dieu apparaît ici parce qu'il est spécifiquement thrace <sup>2</sup>. On a pris dans cette contrée l'habitude de l'introduire dans les images cultuelles lorsqu'il n'y possédait pas naturellement sa place <sup>3</sup>. C'est peut-être pour ce motif qu'on l'aurait substitué ici à l'une des filles d'Asclépios dans la copie qu'on faisait d'un monument fameux consacré à la famille du dieu. Mais s'il en est bien ainsi, le geste que dessinent au-dessus de sa tête les personnages qui l'entourent et le dominant ne saurait avoir de signification rituelle. Ce n'est ni un baptême, ni une aspersion, ni même une bénédiction : laquelle du reste serait plus légitimement donnée par Asclépios lui-même que par une comparse. On pourrait à la rigueur songer à un couronnement fait, en présence d'Asclépios, par un personnage secondaire, car on con-

1. Je n'ai parlé ni d'Asclépios ni d'Hygie. Leurs images ici sont conventionnelles et banales, et du reste, pour ce qui concerne les types et variantes usités dans les ateliers de la Thrace, j'ai déjà indiqué tout l'essentiel à propos des Nos 276-278. Hygie est, en somme, semblable à la statue locale que j'ai publiée à la figure 118 de mes *Documents*. Asclépios est conforme au schéma n° 4 établi par Thraemer pour le *Lexikon* de Roscher, p. 634 (la main gauche sur le bâton court) : on pourra comparer *Répert. Stat.*, II, p. 34, n° 6; p. 33, n° 8; p. 37, n° 6; — III, p. 11, n° 6.

2. C'est ce qu'indique une inscription bien connue d'Épidaure (*IG*, IV, 1030) : Ἀσκληπίω, Ὑγιείᾳ, Τελεσφόρῳ, Πανταλιώταις.

3. Exemple sur un ex-voto de l'Asclépiéion de Glava-Panéga, reproduit sous le n° 4 dans la planche de mon article sur le *Roi Rhésos et le chasseur thrace* (*Rev. de philologie*, 1928, p. 131).

naît en Thrace un exemple analogue <sup>1</sup>. Cependant il est plus probable que le geste doit être interprété seulement comme celui d'une grande sœur qui, remplissant d'une main la coupe sacrée de son père, introduit de l'autre main, en le poussant d'un doigt léger par la pointe de son capuchon, son jeune frère dans le cercle familial où d'ordinaire il n'est pas admis. Mais cette interprétation même est peu probable, car l'enfant ne regarde pas son père. Comme sur tant d'autres images, il se tient raide, modeste et mystérieux, face au public, devant les pieds paternels <sup>2</sup>. Sa silhouette et son manteau sont conformes aux plus hermétiques de ses représentations, et elle se rapproche notamment de celle-ci, dont le principal mérite est de provenir, elle aussi, de la métropole philippopolitaine.



Fig. 124.

285. — Statuette de bronze <sup>3</sup>. Fig. 124.

Hauteur : 0 m. 073, avec un piédestal mouluré de 0 m. 01. Détails de la provenance inconnus.

— *Musée de Plovdiv*.

Le personnage n'est pas à rapprocher du Télésphore de la Bibliothèque Nationale de Paris, avec lequel M. Diakovitch a tort de le comparer.

Le Télésphore parisien porte un capuchon rond en forme de calotte, et surtout son manteau est une sorte de cape qui ferme au moyen d'attaches entre-croisées, dessi-

1. Monnaie de Vizye, représentée par Roscher, V, p. 320. Apollon nu, de face, y est le personnage central, flanqué à sa droite par Asclépios, et à sa gauche par Hygie. Entre Apollon et Asclépios se place Télésphore, comme toujours rigide, enveloppé, regardant le public. Apollon, d'un geste mou et souple, semblable à celui de Panacée sur notre frise, pose une couronne (?), sur la tête du jeune dieu. Il est vrai que, de l'autre main et d'un geste symétrique, il fait libation sur l'omphalos.

2. *Documents*, IV, fig. 117 A; *Répert. Stat.*, IV, p. 25, n° 6; *Répert. Reliefs*, II, p. 152, n° 2; *Izvestia Mouzei*, fig. 14 à 19, 21; sur les figures 20 et 25 il apparaît dans le champ, entre Asclépios et Hygie. Je me borne à citer ici les images de provenance thraco-mésienne.

3. *Godichnik*, 1921, p. 147, fig. 5 (Diakovitch).



nées avec soin par l'artisan<sup>1</sup>. Quand il n'y a pas d'attaches, l'enfant frileux réunit les bords de la cape peut-être par un boutonnage intérieur<sup>2</sup>; le plus souvent avec ses mains : alors il empoigne les revers de l'étoffe et la serre contre sa poitrine<sup>3</sup>. C'est notamment le geste indiqué sur la frise des Asclépiades.

Dans toutes ces variantes, les bras restent toujours cachés sous l'étoffe; parfois même celle-ci apparaît sous la forme d'un cône d'une seule pièce, percé d'un trou latéral<sup>4</sup>, ou encore du *manteau romain*, carré de tissu où l'on s'enveloppe en rejetant un pan sur l'épaule<sup>5</sup>. Même lorsque la cape reste entr'ouverte<sup>6</sup>, fût-ce au point de laisser voir la robe de dessous avec sa large ceinture<sup>7</sup>, les bras demeurent toujours invisibles. C'est donc une rareté, on pourrait dire presque unique, de voir ici les mains croisées<sup>8</sup>, dans le symbole d'une attente placide, résignée (me permettrait-on de l'appeler *frigorifiée*?) qui est caractéristique de Télésphore encapuchonné. Sous ce costume, où il est habillé à la mode thrace<sup>9</sup>, le jeune dieu

1. *Répert. Stat.*, II, p. 470, n° 4. Cf. *Ibid.*, n° 2, la fermeture par une longue cordelière à pompons.

2. *Ibid.*, nos 1, 6. Cf. à Glava Panéga, *Izvestia Mouzei*, fig. 21, 27.

3. *Répert. Stat.*, II, p. 469, nos 10, 11; II, p. 470, n° 3; *Izvestia Mouzei*, fig. 10, 14, 17; notre fig. 123.

4. *Répert. Stat.*, II, p. 469, n° 10.

5. *Ibid.*, n° 11.

6. *Izvestia Mouzei*, fig. 16, 18, 26.

7. *Ibid.*, fig. 13. Cf. la figure 25 où Télésphore porte suspendue au cou par un cordon une large plaque décorée (amulette? tablette votive? boîte de médicaments?).

8. J'ai exprimé en leur temps les doutes que m'inspire le Télésphore assis de mes *Documents*, I, fig. 12 : il a les mains monacalement enfouies dans ses larges manches juxtaposées.

9. La seconde rangée de la page 469, dans le *Répert. Stat.*, II, donne bien l'idée du développement des accessoires dans son habillement. Le Télésphore d'Épidaure (n° 6) est vêtu à la grecque, d'une légère chlamyde attachée sur l'épaule, couvrant le dos et la poitrine seulement et jusqu'à mi-corps. Si bien qu'on ne songerait jamais à Télésphore, si fort heureusement le piédestal ne nous affirmait son nom. A côté, voici une autre image (n° 7) où la chlamyde trop mince est recouverte d'un capuchon à pans, descendant jusqu'à la taille, et improvisé dans une peau de bête dont les pattes servent d'attaches. Puis ce capuchon prend forme, s'adapte à une pèlerine d'abord courte (nos 8-9), puis définitivement allongée (nos 10-11).

est toujours gelé<sup>1</sup>. D'où, peut-être, l'attitude passive, indifférente, absente, qui est la sienne sur presque tous les monuments. Le jour n'est pas encore venu où l'on pourra fournir une explication satisfaisante de cette particularité.

286. — Plaquette de terre cuite noire, exhumée en pleine ville de Plovdiv<sup>2</sup>, et transportée sans délai au *Musée*. — Fig. 125.

A cause de ses faibles dimensions : 0 m. 17 × 0 m. 17 × 0 m. 03, l'objet paraît être une antéfixe, plutôt qu'un acrotère.

Je reprends ici ce petit monument, qui ainsi ne se trouve pas dans le chapitre où il aurait sa place normale, parce que M. Diakovitch l'a cité et reproduit<sup>3</sup> afin d'en tirer argument pour reconstituer les détails du buste de Séléne, dont il ne subsiste que des vestiges indistincts à l'extrémité gauche de la frise des Asclépiades.

Malheureusement, je crains que ce ne soit une erreur de considérer la tête reproduite sur notre dessin comme surmontée du mince croissant lunaire. En réalité, il paraît bien que ce soient des cornes, symbole de puissance, qui émergent



Fig. 125.

1. Il y a pourtant quelques exemples où les mains, sortant comme ici d'un manteau à pèlerine ayant deux épaisseurs dont la plus superficielle est seule entr'ouverte, apparaissent écartées et en mouvement (*Répert. Stat.*, II, p. 470, n° 9; III, p. 13, n° 2).

2. Dans la rue Gladstone, près du square du Tsar Siméon, à plus de 4 mètres au-dessous du sol actuel.

3. *Godichnik*, 1921, p. 156 et fig. 7.

de cette abondante chevelure gonflée de deux grosses touffes séparées par une raie, mais réunies par le souple lien d'une bandelette agrémentée de cabochons. Ces cornes, la roue à 8 rais qui les surmonte (et qui ressemble à une roue de gouvernail plutôt qu'à une roue de char), la palme qui accompagne verticalement la joue droite, sont autant d'attributs qui conviendraient plutôt à Tyché ou à Némésis<sup>1</sup>, voire même à Mén<sup>2</sup>. En tous cas, l'identification est trop aléatoire pour qu'on en fasse état. Mais l'emploi sculptural d'Hélios et Séléné symétriquement opposés n'est pas rare<sup>3</sup>.

Sur les ex-voto mithriaques, semblables bustes apparaissent fréquemment, dans l'ordre inverse (Hélios à g., Séléné à dr.), aux angles supérieurs<sup>4</sup>. C'est encore en se reportant à ces images qu'on se rendra le meilleur compte, peut-être, de ce que pouvaient être le costume et les attributs des bustes qui encadrent le monument philippopolitain<sup>5</sup>. Mais, faire

1. Cf. *Dict. des Antiq.*, fig. 5300.

2. Sur un curieux relief asiatique du Musée Britannique, on retrouve dans la foule des attributs accumulés en un pittoresque désordre une tête de face qui par bien des points rappelle celle de notre figure 125. Au-dessous, on voit les cornes de taureau, les palmes, la roue (à 6 rayons). Seulement la palme n'est pas dressée le long de la joue, comme le laisserait supposer le croquis peu soigné du *Répert. Reliefs*, II, p. 483, n° 1. En se reportant à l'excellente héliogravure de *BCH*, 1899, pl. I, on constate qu'il s'agit en réalité d'une double rangée de boucles à l'anglaise. Il se peut que sur notre image la prétendue palme soit une erreur de dessin du même genre.

3. Cf., sur les sarcophages, personnages en pied : *Répert. Reliefs*, III, p. 82, n° 1.

5. Par exemple, *Ibicl.*, II, p. 140, n° 2; III, p. 157, n° 2. Voir l'illustration du livre de Cumont.

4. J'avoue que, même en ce qui concerne Hélios moins mal conservé, je ne suis pas capable d'en discerner ni d'en spécifier les détails. M. Diakovitch, ayant l'original sous les yeux, croit avoir les éléments suffisants pour la description que voici (p. 157) : « Jeune homme nu-tête, vu de face, épaisse chevelure bouffante tombant en boucles jusque sur ses épaules; de sa tête radiée partent 6 ou 7 rayons qui se détachent en un creux spécial sur le bandeau de la frise. Son buste, enveloppé d'un manteau double, est sculpté de façon à se rattacher à un globe posé sur le plateau d'un piédestal hexagonal mouluré en haut et en bas. Hauteur du buste : 0 m. 28; du globe : 0 m. 12; du piédestal : 0 m. 40; des rayons : 0 m. 07. » — De Séléné voici ce que dit l'auteur (p. 156) : « Bien plus endommagé que les autres figures. Le visage de la déesse est entièrement cassé; le buste aussi, sauf la moitié gauche. On distingue

appel à de pareilles comparaisons, c'est, une fois de plus, indiquer une technique et une date : ateliers anatoliens; III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Georges SEURE.

toutefois que le buste, placé sur un piédestal, est enveloppé de draperies, et que le croissant lunaire est derrière les épaules de la déesse. Comme rendu, il ressemble plutôt à des ailes qu'à un croissant, et il pénètre profondément dans le champ de la frise, éloignant ainsi du bord la figure [voisine]. De ce qui subsiste du piédestal on peut conclure qu'il ressemblait au piédestal de droite. Hauteur du buste : 0 m. 38; du piédestal : 0 m. 32. »

---



## INSCRIPTIONS DE GYTHION

---

En août 1923, des travaux de construction mirent au jour, à l'est du théâtre de Gythion, les restes d'un édifice antique et plusieurs inscriptions dont M. Kougéas vient de publier le texte dans *Hellenika*, périodique de la *Société grecque pour la diffusion des bons livres*<sup>1</sup>. Depuis la trouvaille de ces documents, le site a été, semble-t-il, exproprié, mais aucune fouille n'y a été pratiquée. Il n'est pas douteux que cet emplacement ne soit celui du Césareum, comme on le verra par les textes, et peut-être quelques coups de pioche suffiront-ils à nous rendre, quand on le voudra, les fragments qui laissent à ces inscriptions de tristes lacunes. On peut même espérer de trouver alors d'autres textes et, à leur défaut, il semble que la découverte si rare d'un Césareum doive payer largement les frais peu importants de l'exploration. En attendant ce jour, il faut savoir gré à M. Kougéas de n'avoir pas différé plus longtemps la publication de ces précieux documents. Comme leur texte, sans nul doute, sera malaisément accessible aux savants français, nous croyons utile de reproduire ici celui des deux pièces les plus importantes, une loi réglant le concours des *Caesarea*, et une lettre de Tibère sur les honneurs divins d'Auguste. Nous nous conformons généralement, pour la transcription, aux lectures de M. Kou-

1. Kougéas, *Ἑλληνικά*, 1, 1928, p. 7-44; 152-157. — Les textes publiés dans cet article sont au nombre de quatre : une dédicace bilingue des citoyens romains de Gythion à C. Julius Euryclès, fils de Lacharès; une loi sur la célébration des *Caesarea* et des *Eurycleia* (notre n° 1); une lettre de Tibère aux Gythéates sur les honneurs divins d'Auguste (notre n° 2); enfin une dédicace à la ἐπιφανεστάτη θεὰ Τύχη, en qui M. Kougéas propose de reconnaître Livie.

géas : en un ou deux points seulement, que nous indiquerons, nous les avons rectifiées à l'aide de la photographie que l'éditeur a jointe à son texte, ou à l'aide d'une copie que nous avons exécutée nous-même à Gythion il y a quelques années. Quant aux notes que nous y avons ajoutées, elles ne prétendent pas constituer un commentaire complet : nous les avons bornées à quelques points qui nous ont paru intéressants.

## I

[ — — — — — τιθέτω ὁ ἀγορανόμος τρεῖς βάσεις, καὶ εἰκόνας ] ἐπιτιθέτω,  
 [ ἐπὶ μὲν τὴν | κατὰ μέσον κειμένην θεοῦ Σεβαστοῦ Καί ] σαρος τοῦ πατρός,  
 ἐπὶ δὲ τὴν ἐκ δεξιῶν | κειμένην Ἰουλίας Σεβαστῆς, ἐπὶ δὲ τὴν τρίτην  
 αὐτοκράτορος Τιβερίου Καί ] σαρος τοῦ Σεβαστοῦ, [ τὰς ] εἰκόνας παρεχούσης  
 αὐτῷ τῆς πόλεως· προτιθέ[σθω] || δὲ καὶ τράπεζα ὑπ' αὐτοῦ ἐν μέσῳ τῷ θεάτρῳ  
 καὶ θυμιατήριον ἐπικεῖσθαι κα[ὶ] | ἐπιθῆνέωσαν πρὶν εἰσιέναι τὰ ἀκροάματα  
 ὑπὲρ τῆς τῶν ἡγεμόνων σωτηρία[ς] | οἳ τε σύνεδροι καὶ αἱ συναρχαὶ πᾶσαι.  
 ἀγέτω δὲ τὴν μὲν πρώτην ἡμέραν θεοῦ Καί ] σαρος θεοῦ υἱοῦ Σεβαστοῦ Σωτήρος  
 Ἐλευθερίου· τὴν δὲ δευτέραν αὐτοκράτορος Τί ] βηρίου Καίσαρος Σεβαστοῦ  
 καὶ πατρός τῆς πατρίδος· τὴν δὲ τρίτην Ἰουλίας Σεβαστῆς || τῆς τοῦ ἔθνους  
 καὶ πόλεως ἡμῶν Τύχης· τὴν δὲ τετάρτην Γερμανικοῦ Καίσαρος τῆς Νί ] κης·  
 τὴν δὲ πέμπτην Δρούσου Καίσαρος τῆς Ἀφροδείτης· τὴν δὲ ἕκτην Τίτου  
 Κοινικίου | Φλαυιανίου. καὶ ἐπιμελείσθω τῆς τῶν ἀγωνιζομένων εὐκοσμίας.  
 φερέτω δὲ καὶ πά ] σης τῆς μισθώσεως τῶν ἀκροαμάτων (καὶ) τῆς διοικήσεως  
 τῶν ἱερῶν χρημάτων τὸν λόγον τῇ πόλ[ει] | μετὰ τὸν ἀγῶνα τῇ πρώτῃ  
 ἐκκλησίᾳ· κὰν εὐρεθῇ νεοσφισμένος ἢ ψευδῶς λογογραφῶν, ἐξελε[γ] || χθεὶς  
 μηκέτι μηδεμίαν ἀρχὴν ἀρξάτω καὶ ἡ οὐσία αὐτοῦ δημεύεσθω· ὧν δ' ἂν ποτε  
 δημευθῇ τὰ ὄντα, | ταῦτα χρήματα ἱερὰ ἔστω καὶ ἐξ αὐτῶν προσκοσμήματα  
 ὑπὸ τῶν κατ' ἔτος ἀρχόντων κατασκευ[ε] || αῖσθω· ἐξέστω δὲ τῷ βουλευμένῳ  
 Γυθεατῶν παντὶ περὶ τῶν ἱερῶν ἐκδικεῖν χρημάτων ἀθῶν [ὄν]τι. ἐπεισαγέτω  
 δὲ ὁ ἀγορανόμος, μετὰ τὸ τὰς τῶν θεῶν καὶ ἡγεμόνων ἡμέρας τελέσαι, τῶν  
 θυ[μιατικῶν] ἀγῶνων ἀλλὰ[ς] δὴ ἡμέρας τὰ ἀκροάματα, μίαν μὲν εἰς μνήμην  
 Γαίου Ἰουλίου Εὐρυκλείου[ς] || εὐεργέτου τοῦ ἔθνους καὶ τῆς πόλεως ἡμῶν  
 ἐν πολλοῖς γενομένου, δευτέραν δὲ εἰς τειμὴν | Ἰουλίου Λάκωνος κηδεμόνος τῆς  
 τοῦ ἔθνους καὶ τῆς πόλεως ἡμῶν φυλακῆς καὶ σωτηρία[ς] | ὅτος. ἀγέτω δὲ  
 τοὺς ἀγῶνας ἀπὸ τῆς θεοῦ ἐν αἷς ἂν ἢ δυνατὸν ἡμέραις αὐτῶν· ὅταν δὲ τῆς

- ἀρχῆς | ἐξίη, παραυιδέτω τῷ ἀντιτυγχάνοντι ἀγορανόμῳ διὰ γραφῆς δημοσίᾳς  
 τὰ εἰς τοὺς ἀγῶνας χρῆστ[ή]ρια πάντα, καὶ λαμβανέτω χειρόγραφον παρὰ  
 25 τοῦ παραλαβόντος ἢ πόλις. ὅταν ὁ ἀγορανόμος τοῦ[ς] || ἀγῶ[νας] ἀγῇ τοὺς  
 θυμελικούς, πομπὴν στέλλετω ἐκ τοῦ ἱεροῦ τοῦ Ἀσκληπιοῦ καὶ τῆς Ὑγείας[ς]. |  
 πομπευόντων τῶν τε ἐφήβων καὶ τῶν νέων πάντων καὶ τῶν ἄλλων πολειτῶν  
 ἐστεμμένων δάφν[ης] | στεφάνοις καὶ λευκὰ ἄμπεχομένῳν συμπομπευέτωσαν  
 δὲ καὶ αἱ ἱεραὶ κέραι καὶ αἱ γυναῖκες ἐν | ταῖς ἱεραῖς ἐσθήσιν· ὅταν δὲ ἐπὶ τὸ  
 Καίσαρον ἢ πομπὴν παραγένηται, θυέτωσαν οἱ ἔφοροι ταῦ[ρ]ον ὑπὲρ τῆς  
 τῆν ἡγεμόνων καὶ θεῶν σωτηρίας καὶ αἰδίου τῆς ἡγεμονίας αὐτῶν διαμονῆς.  
 30 κα[ὶ] || θύσαντες ἐπανακασάτωσαν τὰ τε φιδείτια καὶ τὰς συναρχίας ἐν ἀγορᾷ  
 θυσιάσαι· εἰ δὲ ἢ μὴ τελέσουσιν τὴν πομπὴν ἢ μὴ θύσουσιν ἢ θύσαντες μὴ  
 ἐπανακασούσιν θυσιάζειν ἐν ἀγορᾷ τὰ | φιδείτια καὶ τὰς συναρχίας, ἐκτε-  
 σάτωσαν ἱεράς τοῖς θεοῖς ὀραχμάς διςχιλίας· ἐξέστω δὲ τῷ | βουλομένῳ  
 Γυθεατῶν κατηγορεῖν αὐτῶν. — οἱ ἔφοροι οἱ ἐπὶ Χαίρωνος στρατηγοῦ καὶ  
 35 ἱερέως θε[οῦ] Σεβαστοῦ Καίσαρος οἱ περὶ Τερέντιον Βιάδαν ἐγδότωσαν τρεῖς  
 γραπτὰς εἰκόνας τοῦ θε[οῦ] Σεβαστοῦ καὶ Ἰουλίας Σεβαστῆς καὶ Τιβερίου  
 Καίσαρος τοῦ Σεβαστοῦ, καὶ τὰ διὰ θέατρον | ἱερὰ τῷ χορῷ, καὶ θύρας  
 μιμικὰς τέσσαρας, καὶ τῇ συμφωνίᾳ ὑποπόδια· στησάτωσαν δὲ καὶ στή|λην  
 λιθίνην χαράξαντες εἰς αὐτὴν τὸν ἱερὸν νόμον, καὶ εἰς τὰ δημόσια δὲ γραμμα-  
 40 τοφυλάκῃα θέτω|σαν ἀντίγραφον τοῦ ἱεροῦ νόμου, ἵνα καὶ ἐν δημοσίῳ καὶ  
 ἐν ὑπαίθρῳ καὶ πᾶσιν ἐν φανερῷ κείμενος ὁ νό|μος [ἐμφαν]ῇ τὴν τοῦ δήμου  
 τοῦ Γυθεατῶν εὐχαριστίαν εἰς τοὺς ἡγεμόνας παρέγγῃ πᾶσιν ἀνθρώ|ποις·  
 εἰ δὲ ἢ μὴ ἐμχαράξουσι τοῦτον τὸν νόμον, ἢ μὴ ἀναθήσουσιν τὴν στήλην  
 πρὸ τοῦ ναοῦ, ἢ μὴ γρα| — — — — —

L. 2 : ἐκ δ[ε]ξί[ων] Kougeas : nous avons cru voir sur la pierre une trace de l'A. — L. 4 : Καίσα[ρος < θεοῦ > υἱ]οῦ Σεβαστοῦ Kougeas. Mais cf. l. 35. — L. 6 : [μὴ] θυέτωσαν Kougeas. — L. 25 : πάντων omisit Kougeas. — L. 39 : τοῦ δήμου τῶν Γυθεατῶν Kougeas. Mais cf. photographie.

#### TRADUCTION

[... l'agoranome disposera dans le théâtre trois bases, et] il posera sur [ces bases trois statues, sur la base centrale celle du divin Auguste,] père de [Tibère César, sur celle [qui se trouve] à droite [la statue de Julia Augu]sta, sur la troisième la statue de Tibère César fils] d'Auguste : ces

images lui auront été fournies par la ville. En avant, au milieu du théâtre, il fera placer en outre une table, et dessus un encensoir. Avant l'entrée en scène des artistes <sup>1</sup>, les membres de l'assemblée et les collègues des magistrats au complet brûleront l'encens à la santé des princes.

L'agoranome célébrera la première journée comme celle du divin César Auguste Sauveur Libérateur, fils du divi, (Jules); la deuxième comme celle de l'empereur Tibère Césaire Auguste et Père de la Patrie; la troisième comme celle de Julia Augusta, Fortune de notre nation et de notre ville; la quatrième comme celle de la Victoire de Germanicus César; la cinquième comme celle de l'Aphrodite de Drusus César; la sixième comme celle de Titus Quinctius Flamininus. Il aura soin de la bonne tenue des concurrents. Il rendra compte à la ville, dans la première assemblée qui suivra le concours, de toute la rétribution des artistes et de la gestion des fonds sacrés. S'il est convaincu de détournements ou de fausses écritures, après preuve faite il ne gèrera plus aucune magistrature et ses biens seront confisqués. Les biens des saisis seront consacrés et employés par les archontes en charge à des ornements supplémentaires. Et tout Gythéate sera libre d'intenter impunément une action sur l'emploi des fonds sacrés.

L'agoranome, en outre, après avoir terminé les journées des dieux et princes, fera paraître encore les artistes en deux jours de concours thyméliques, l'un à la mémoire de Gaius Julius Euryclès, en son temps bienfaiteur de notre nation et de notre ville en mainte circonstance; l'autre en l'honneur de Julius Laco, qui est le garant de la sécurité et du salut de notre nation et de notre ville. Il célébrera les concours aux jours qu'il pourra après ceux de la déesse. Quand il sortira de charge, il remettra à l'agoranome son remplaçant, par acte public, tous les ustensiles des concours, et la ville en recevra acte signé de la partie prenante.

1. M. Kougéas a bien montré, avec exemples à l'appui, que les ἀρχαματα mentionnés dans ce texte sont les artistes eux-mêmes.



Quand l'agoranome célébrera les concours thyméliques, il fera partir le cortège du sanctuaire d'Asclépios et d'Hygie. Le cortège sera formé des éphèbes et des jeunes hommes au complet, ainsi que des autres citoyens, couronnés de laurier et vêtus de blanc, et il comprendra en outre les vierges sacrées et les femmes en vêtement rituel. Lorsque le cortège arrivera au Césareum, les éphores sacrifieront un taureau à la santé des princes et dieux, et à l'éternelle conservation de leur règne. Après le sacrifice ils tiendront la main à ce que les phidities et les collègues des magistrats sacrifient sur l'agora. S'ils ne forment pas le cortège, ou ne sacrifient pas, ou n'obligent pas, après leur sacrifice, les phidities et les collègues des magistrats à sacrifier sur l'agora, ils seront frappés au profit des dieux d'une amende de deux mille drachmes. Et il sera loisible à tout Gythéate de les poursuivre.

Les éphores présidés par Terentius Biadas, en (cette) année où Chairôn est stratège et prêtre du divin César Auguste, livreront trois statues peintes du divin Auguste, de Julia Augusta, et de Tibère César fils d'Auguste; en outre, les plates-formes de théâtre pour le chœur, quatre portes pour les mimes, et des tabourets pour la symphonie. Ils feront dresser aussi une stèle de pierre où ils auront fait graver la loi sacrée, et ils déposeront dans les archives publiques une copie de la loi sacrée, afin qu'en public et au grand jour et à portée de chacun la loi rende manifeste aux yeux de tous les hommes la reconnaissance du peuple gythéate pour ses princes. Et s'ils négligent, soit de faire graver cette loi, soit de faire dresser la stèle devant le temple, soit d'inscrire...

\*\*\*

Le décret que l'on vient de lire est postérieur à la mort d'Auguste, qui y est traité comme *divus*, et antérieur à la mort de Germanicus, qui y est traité comme vivant. Il a donc été voté entre août 14 et 19. Mais il est vraisemblable que les Gythéates n'attendirent pas longtemps avant de fonder leurs solennités en l'honneur du nouveau maître de

l'empire, et que le document n'est guère postérieur à la fin de 14 ou à la première partie de 15.

Le texte, dont nous ne possédons malheureusement ni le début ni la fin, a pour objet d'instituer en l'honneur d'Auguste et de sa maison un concours thymélisque, c'est-à-dire un concours musical et scénique, que M. Kougéas identifie à bon droit avec les *Caesarea* attestés à Gythion par une autre inscription<sup>1</sup>. On distingue aisément trois parties dans ce qui reste du décret. D'abord sont énumérés les devoirs de l'agoranome dans le concours proprement dit (l. 1-24); ensuite il est question des devoirs de l'agoranome et des éphores dans la pompe qui précède le concours (l. 24-33); enfin l'on définit les prestations matérielles que fera la ville, par l'office des éphores, pour l'installation du théâtre (l. 33-40).

La restitution du nom de l'agoranome dans la lacune du début ne fait aucun doute, puisque c'est lui qui est mentionné à la ligne 24 comme dirigeant les concours, et que l'on peut citer nombre d'exemples où ce magistrat est investi de la même fonction<sup>2</sup>. Celle-ci consiste à assurer l'organisation matérielle de la fête et à veiller à la bonne tenue. Mais elle se borne là. Le matériel et les fonds nécessaires sont fournis à l'agoranome, et l'on voit bien dans le règlement du cortège et du sacrifice par lesquels s'ouvre la solennité, que le rôle rituel, donc le rôle principal, appartient aux premiers magistrats de la ville, aux éphores.

A l'intérieur du théâtre, l'agoranome procède à quelques installations d'un caractère pratique, qui ne nous sont connues que par la liste de prestations qui clôt le document, et au placement de trois statues impériales en vue du culte qui leur sera rendu. On ne voit plus sur quoi ces images étaient placées. Nous avons pensé les mettre sur des bases, ce qui était le plus simple<sup>3</sup>. Si le texte nous laisse dans l'incertitude sur ce point, il fixe en revanche avec une minutieuse précision

<sup>1</sup> *IG* 5.1. 1167.

<sup>2</sup> Voir par ex. Le Bas et Waddington, 3, n° 55 (Érythrées); *Syll.*<sup>3</sup>, 596 (Ilion).

<sup>3</sup> M. Kougéas, p. 20, songe à des trônes ou à des lits.

la place respective des statues. Il est vrai que la mutilation de la pierre a emporté la ligne où il était question de celle d'Auguste. Mais on ne peut douter que l'image de ce prince, seul divinisé des trois auxquels s'adressent les hommages, n'ait occupé le milieu du groupe. Dès lors il faut se représenter celle de Livie sur la base de droite, et Tibère sur la troisième, c'est-à-dire sur celle de gauche<sup>1</sup>. Il est manifeste que la précision de ces détails est réfléchie, et que l'on a voulu mettre Livie à la place d'honneur, alors que l'on ne donnait à Tibère, à l'empereur régnant, que la place qui restait, la dernière. Le fait est confirmé par l'ordre dans lequel sont énumérées les trois statues dans la liste des prestations : Auguste, puis Livie, puis Tibère. Cet accord est d'autant plus frappant que dans la liste des journées attribuées à chaque prince (l. 7 s.), et où Auguste vient en tête, le deuxième jour est celui de Tibère, et Livie n'a que le troisième. En d'autres termes, dans le culte, dans la partie la plus protocolaire des honneurs rendus à la maison julienne, Tibère vient le premier des vivants, immédiatement après le fondateur divinisé de l'empire. De même, lorsque la province d'Asie éleva un temple à la famille impériale, ce fut à Tibère, à sa mère, et au Sénat<sup>2</sup>. Au contraire, là où il est possible de laisser au protocole un certain jeu, comme dans la place des statues, qui n'entraîne aucune primauté de fait, aucune priorité dans l'hommage, on accorde le premier rang à l'Augusta, que son âge et sa longue union avec l'empereur défunt rendaient digne de cet égard. Mais la place d'honneur ne lui

1. Il est probable que le texte, quand il parle de la base de droite, entend celle qui se trouvait à main droite d'Auguste. C'est l'usage grec de faire de la droite la place d'honneur, usage qui a généralement supplanté l'usage opposé des Romains. Voir Frothingham, *Amer. Journ. of Archaeol.*, 21, 1917, p. 313-336; Johnson, *ibid.*, 28, 1924, p. 399-401. — M. Graindor, parlant d'une base athénienne où Caligula figurait à la droite de Drusilla (*Bull. corr. hell.*, 38, 1914, p. 401, n° 18), pense que cette princesse a la place d'honneur, selon l'usage romain, et qu'elle la doit à son apothéose. Nous croirions plutôt que c'est l'usage grec qui est appliqué ici, et que la première place est donnée à l'empereur.

2. Tacite, *Ann.* 4. 15: *decrevere Asiae urbes templum Tiberio matrique ejus ac senatui*.

est donnée — et c'est une qualité de notre texte de le montrer clairement — que par courtoisie. Ces détails rappellent un cas analogue. Tacite raconte<sup>1</sup> que *Livie, dédiant une statue à Auguste divinisé, non loin du théâtre de Marcellus, avait inscrit le nom de Tibère après le sien*. Les Fastes Prénestins<sup>2</sup> confirment l'exactitude du fait : *signum divo Augusto patri ad theatrum Marcelli Iulia Augusta et Ti. Augustus dedicarunt*. Tacite assure que Tibère prit ombrage de la chose. Quoi qu'il en soit, l'inscription de Gythion montre qu'elle répondait à une tendance naturelle dans l'empire.

Devant les trois statues, l'agoranome fera placer une table avec un encensoir. La restitution que propose M. Kougéas pour la phrase qui suit, [μη] θυέτωσαν, nous paraît inadmissible. Une interdiction ne présente aucun intérêt dans cette partie de la loi, et convient très mal à un sujet qualifié par l'adjectif πατρι : pourquoi, en effet, spécifier que l'interdiction s'adresse à tous les collèges des magistrats? Certains pouvaient-ils donc se croire exemptés de la règle? Non, l'ordre est nettement positif. Nous restituons [ἐπι]θυέτωσαν. Ce verbe est un terme technique de la langue des sacrifices, et désigne l'offrande de l'encens<sup>3</sup>. C'est justement ce que nous attendons ici. Avant l'entrée en scène des artistes, il est donc prescrit aux membres de l'assemblée et aux collèges des magistrats<sup>4</sup> de faire fumer l'encens devant les images impé-

1. Tacit., *Annal.*, 3. 64.

2. *CIL* 1<sup>2</sup>, p. 236; cf. 316.

3. *Syll.*<sup>3</sup> 1170, l. 20 (Épidaure) : ἐπιθύοντός μου, φλῶξ ἀναδραμοῦσα ἐπέφλευσε τὴν χεῖρα. — Diod. Sic. 18, 61 καὶ κειμένης ἐσχάρας ἐχούσης πῦρ, ἐπέθυον ἐκ κιβωτίου χρυσοῦ πάντες οἱ ἡγεμόνες τὸν τε λιβανωτὸν καὶ τῶν ἄλλων εὐωδῶν τὰ πολυτελέστατα, καὶ προσεκύνουν ὡς θεὸν τὸν Ἀλέξανδρον. — *IG Rom.* 4. 292 (Pergame), l. 34, ἐπιθύειν αὐτὸν καὶ τὸν λιβανωτὸν ἔν τε ταῖς βουλαῖς καὶ ταῖς ἐκκλησίαις ταῖς ἐννόμοις. — Voir les annotations de Wesseling à Diodore de Sicile, *loc. cit.* et 12. 11; 18.60. Sur un autre sens du mot : Stengel, *Opferbräuche der Griechen*, p. 91, n. 2; 229. — On comparera l'inscription : *Milet* 1, 3, p. 326, n° 145, l. 30 s. τίθεσθαι ἐν τῇ ὀρχήστρᾳ τρίποδα καὶ θυμιάτρον, τοὺς δὲ ἱερεῖς ... ἐπιθυμᾶσαι λιβανωτὸν τῷ τε Ἑρμῇ καὶ ταῖς Μούσαις. Cf. encore *Syll.*<sup>3</sup>, 996 (Smyrne) : table et encensoir.

4. Pour les *synédres*, voir *IG* 5. 1. 1208, l. 9 δόγματα τῶν τῆς πόλεως συνέδρων καὶ τοῦ δήμου. — Les *synarchies* ou collèges des magistrats sont attestés, sinon à Gythion, du moins à Sparte : *IG*. 5. 1, *index*.



riales. Le rite est si commun que nous n'y insistons pas <sup>1</sup>.

Le paragraphe suivant s'occupe de répartir les six jours que durera la fête entre cinq princes et un proconsul. M. Kougéas semble croire que ces journées étaient célébrées aux jours de naissance respectifs des personnages honorés. Nous pensons plutôt qu'ils l'étaient en six jours consécutifs. Quant à l'époque de la fête, on admettrait volontiers qu'elle coïncidât avec le jour de naissance d'Auguste, ou celui de son avènement, son *dies imperii*. Mais on verra plus loin qu'un passage obscur de la loi oblige d'hésiter sur ce détail.

La première journée est consacrée à Auguste. Les épithètes de Sauveur et de Libérateur l'assimilent à Zeus, ce qui n'a rien d'exceptionnel. Mais les Gythéates, comme l'a bien vu M. Kougéas, les lui avaient données en souvenir d'un bienfait personnel, quand Auguste avait soustrait les Éleuthérolaconiens à la tyrannie de Sparte <sup>2</sup>. Quant à Tibère, il reçoit ici le titre d'Auguste, et le porte aussi dans la lettre qu'il adresse aux Gythéates après son avènement. Ce nom, répudié par lui à Rome et dans l'Ouest, était admis dans sa chancellerie pour la correspondance avec l'Orient <sup>3</sup>. Dans le titre de Père de la Patrie, toujours refusé par Tibère <sup>4</sup>, on ne peut voir qu'une flatterie, ou peut-être plutôt une ignorance, naturelle au début d'un règne dont les caractères étaient encore incertains. Livie est assimilée à Tyché, ou, plus exactement, à la Fortune de Gythion et des Éleuthérolaconiens, ce qui est peut-être un peu moins près d'une véritable assimilation, un peu plus près de la métaphore.

Les deux princes auxquels sont consacrés le quatrième et

1. Voir par ex. Sueton., *Aug.* 98; Ovid., *Trist.* 1. 2. 103 s.; Martial. 9.1.6; Plin., *Epist.* 10.96.5; *Paneg.* 11. 3.

2. Pausan. 3.21.6; cf. *IG* 5. 1. 1160 [... Σεβας] τοῦ Καίσαρος [ὑδν] ἡ πόλις ἀποκαταστ[ή]σαντα μετὰ τοῦ πατ[ρός] τὴν ἀρχαίαν ἐλευ[θ]έρειαν. Il s'agit ici de Tibère.

3. Sueton., *Tib.* 26: *ne Augusti quidem nomen, quamquam haereditarium, ullis nisi ad reges ac dynastas epistolis addidit.* — Cf. la lettre de Tibère aux habitants de Cos: Paton and Hicks, *Inscr. of Cos*, p. 40, n° 25 = Lafoscade, *De Epistulis Imperatorum*, p. 1, n° 5.

4. Tacit., *Ann.* 1.72; 2.87; Suet., *Tib.* 26; Dio Cass. 57.8.1; 58.12.8.

le cinquième jour de la fête ne sont pas assimilés à des divinités, ni adorés pour leur seule majesté comme l'est Tibère, mais leur culte s'adresse nominalement à deux déesses représentées comme s'intéressant à chacun d'eux d'une façon particulière, la Victoire du premier et l'Aphrodite du second. Dès le temps de la république, les provinces orientales avaient commencé de diviniser ainsi les *qualités* des proconsuls. Cicéron, écrivant à son frère Quintus <sup>1</sup>, alors proconsul d'Asie, lui parle de *ces villes dans lesquelles il voit ses vertus consacrées et mises au nombre des dieux*, et, bien que nulle découverte épigraphique n'ait encore apporté confirmation de ces lignes, il n'est pas de raison de n'y voir qu'une métaphore. Sous l'empire, cet usage devait prendre à Rome même une grande extension, soit que l'on ajoutât l'épithète d'*Augustus* au nom de la qualité, soit que l'on fît suivre celui-ci du nom impérial au génitif. Il est très difficile de tracer une démarcation exacte entre le culte de ces qualités et celui de certaines divinités tutélaires comme la Fortune et la Victoire individuelles. Le modèle de ces entités divines, regardées comme gouvernant la vie des personnes et notamment celle des princes, doit très probablement être cherché en Orient. La chose est certaine pour la Fortune impériale, qui a succédé dans les provinces de l'Est à la Tyché royale <sup>2</sup>, conception hellénistique influencée par une conception iranienne <sup>3</sup>. Mais le culte de la Victoire lui-même, ancien en Italie, ne s'est attaché à des individus qu'au début de l'empire, lorsque l'on commença d'adorer la Victoire de César; après quoi il devint usuel pour la maison impériale <sup>4</sup>. Or il n'est pas dou-

1. Cicer., *ad Q. fratrem* 1.1.31: *quoniam in istis urbibus cum summo imperio et potestate versaris, in quibus tuas virtutes consecratas et in deorum numero collocatas vides.*

2. Voir notamment Nilsson, *Timbres amphoriques de Lindos*, p. 171 s.

3. Il s'agit de la *hvarenô*, de la gloire divine qui enveloppe le prince dans sa vie terrestre : Cumont, *Mystères de Mithra* (3<sup>e</sup> éd.), p. 95 ss.

4. Piganiol, *Recherches sur les jeux romains*, p. 123, note 3; p. 139. — Voir par ex. les mentions de la Niké de Claude : *IG* 3. 1079; 1083, 1089; d'Hadrien : *ibid* 1096; 1105; 1107; de Carin et de Numérien : *Bull. corr. hell.* 7, 1883, p. 48, n<sup>o</sup> 5. — Selon M. Piganiol, la victoire comme manifestation de la

teux qu'en Orient, où le culte de Niké ne devient effectif qu'à l'époque hellénistique, il ne soit en rapport avec les succès personnels des monarques, ce qui a sans doute fourni le modèle de l'usage romain. Les victoires de Germanicus justifient amplement le choix de cette forme d'hommage par les Gythéates. La mention d'une Aphrodite de Drusus est bien plus singulière et demande quelques explications. M. Kougéas, écartant l'hypothèse selon laquelle Aphrodite serait ici la déesse du sixième jour de la semaine (?), reconnaît en elle Vénus Genetrix, ancêtre de la maison julienne. Mais quel rapport spécial de Vénus Genetrix au fils de Tibère, de préférence à tout autre prince? Il vaut mieux penser, comme nous le suggère M. Carcopino, que cette Aphrodite avait quelque relation au mariage de Drusus. Il est vrai que celui-ci était consommé depuis près de dix ans avec Livia Julia, fille de Drusus l'ancien et femme en premières noces de Gaius César, car il en était né une fille, Julia, qui se trouva d'âge à épouser Néron en l'an 20; il est vrai aussi que l'on ne connaît à Drusus et à Livia Julia que deux autres enfants, deux jumeaux nés en 19, donc sensiblement plus tard que l'époque de notre inscription. Mais il n'en reste pas moins que la postérité de la famille régnante dépendait de cette union, et que les vœux officiels devaient s'adresser tout particulièrement à la déesse qui la protégeait, pour obtenir d'elle un héritier à l'empire. L'Aphrodite de Drusus, c'est donc la divinité qui assurerait à la maison julienne ce *règne éternel* que les Gythéates lui souhaitaient dans leurs sacrifices (l. 29).

Enfin le sixième jour est consacré à Flamininus. En 195 avant J.-C., ce général avait enlevé à Nabis les villes de la côte laconienne, et leur avait rendu la liberté<sup>1</sup>. Aussi les Gythéates avaient-ils élevé à leur libérateur une statue dont

volonté divine répondrait aussi à une très ancienne conception romaine. Mais l'exemple d'Auguste, qu'il cite, n'est probablement pas exempt d'une influence grecque.

1. T. Liv. 35.13; 38.30 s. — Sur ces événements : Foucart, *Mégaride et Péloponnèse* (Le Bas), p. 110 s.

la base est connue depuis longtemps<sup>1</sup>. Le culte qu'ils lui rendaient d'après la présente loi montre que son bienfait ne fut pas oublié de si tôt, ni éclipsé par ceux d'Auguste, second libérateur de la ville. On sait que Chalcis rendait un culte elle aussi au vainqueur de Cynoscéphales, qui l'avait épargnée<sup>2</sup>. Ces deux exemples sont les plus anciens que l'on ait d'honneurs divins à des magistrats romains, à moins toutefois que l'on ne puisse mettre sur ce rang l'institution des *Marcellea* de Syracuse en 212, en l'honneur de C. Marcellus<sup>3</sup>. Depuis lors, et jusqu'à l'établissement du culte impérial, le culte des gouverneurs romains devint un usage fréquent<sup>4</sup>.

1. *IG* 5.1.1165.

2. Plutarch., *Flaminin*. 16; cf. *IG* 12.9.931.

3. Cicer., in *Verr.* 2.2.51.

4. On ne peut guère consulter, sur le culte des magistrats romains, que la médiocre dissertation de l'abbé Mongault (*Mém. Acad. Inscr.* 1.1717, p. 353-369), et quelques remarques d'Otto Hirschfeld (*Sitzungsber. Berl. Akad.*, 1888, p. 836). Comme il ne semble pas que l'on ait dressé la liste de ceux de ces cultes dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, j'indiquerai sommairement ici ceux que j'ai rencontrés. — 1. M. Antonius : *IG Rom.* 1, 1054 (Alexandrie : dédicace d'un particulier, τὸν ἑαυτοῦ θεόν); cf. une πολλή Ἀντωνιανή à Prusias : Perrot, *Explor. archéol. de la Galatie*, p. 38 s. — 2. M'. Aquillius, proconsul d'Asie vers 130, pour la formation de la province : *IG Rom.* 4.292, l. 39 (Pergame, mention d'un prêtre de Manius); 293 II, l. 24 (*ibid.*, actions de grâce rituelles pour Manius dans le prytanée). — 3. C. Claudius Marcellus, proconsul en Sicile : Cicer., 2 *Verr.* 2.51 (célébration de *Marcellea* à Syracuse, instituées pour commémorer la clémence de Marcellus en 210). — 4. Ap. Claudius Pulcher, proconsul de Cilicie en 50 avant J.-C. : Cicer., *ad Famil.* 3.7.2; 3.9.1 (édification d'un monument, peut-être d'un temple, pour Appius). — 5. Cn. Domitius Calvinus, légat de César dans le Pont (?) : *IG Rom.* 3.108 (Zéla, dédicace d'un particulier Καλοσεῖνω θεῶ). — 6. Paullus Fabius Maximus, proconsul d'Asie entre 9 et 4 avant J.-C. : *IG Rom.* 4.244 (Alex. Troas, mention des *Smintheia Pauleia* au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> s.). — 7. M. Junius Silanus, questeur de M. Antoine en Grèce, vers 33 avant J.-C. : *IG* 12.9.916 (Chalcis, mention de son prêtre). — 8. L. Licinius Lucullus : Plutarch., *Lucull.* 23 (célébration de *Luculleia* par les villes d'Asie). — 9. C. Verres, préteur en Sicile : Cicer., 2 *Verr.* 2.52; 114; 154; 4.24 (célébration de *Verreia* en Sicile). — 10. Q. Mucius Scaevola, proconsul d'Asie en 98 avant J.-C. : *Inscr. v. Olympia*, n° 327, avec les restitutions et le commentaire de Foucart, *Rev. de Philol.* 25 1901, p. 86 s. (institution de *Mucieia* par les villes d'Asie). — 11. L. Munatius Plancus, proconsul d'Asie en 41 avant J.-C. : *Bull. corr. hell.* 12, 1888, p. 15, n° 4 (Mylasa, prêtre de L. Munatius entre 2 avant et 2 après J.-C.). — 12. Cn. Pompeius Magnus : *Bull. corr. hell.* 8. 1884, p. 148; 34, 1910, p. 401 (Délès, thiasé de Pompéiastes); *IG Rom.* 4.40 (Mitylène, mois Pom-



Dans certains cas, il fut pratiqué jusqu'à une époque assez avancée, comme à Éphèse, où P. Servilius Isauricus avait encore des prêtres vers l'an 100 de notre ère, et à Chalcis, où l'on chantait encore des péans à Flamininus au temps de Plutarque.

Sur le rituel de ces cultes proconsulaires, on ne sait que peu de chose. En dehors des péans à Flamininus, un seul détail nous est fourni par une inscription de Pergame<sup>1</sup>. Ce texte, qui a pour objet d'accorder les honneurs divins à un bienfaiteur du nom de Diodore, prévoit que *dans le prytanée le héraut sacré adressera une action de grâces à Diodore après (celle que l'on adresse) à Manius Aquillius*. Or ce personnage avait été proconsul d'Asie vers 130 avant J.-C., pour la formation de la province. L'inscription de Gythion ordonne à l'agoranome de célébrer les diverses journées du concours en l'honneur de leurs titulaires respectifs. Cela suppose évidemment de la part de ce fonctionnaire une démarche où apparaissait la variété de ces diverses consécérations. Comme l'agoranome n'a pas de rôle sacré, on se représenterait volontiers cette démarche comme la mise au concours, pour chaque journée, d'un hymne en l'honneur de son titulaire. Des compositions de ce genre étaient fréquemment mises à prix, et rien ne semble mieux indiqué pour les concours thyméliques de Gythion.

Après la distribution des fêtes par journées, il est ordonné que l'agoranome rendra ses comptes sans retard, et l'on fixe les peines qui le frapperont en cas d'infidélité. En ce point, le graveur a laissé un petit espace lisse, qui marque la

peios [??]); Cass. Dio 69.11.1 (vers d'Hadrien τῶ νασὶς βρῖθοντι, κτλ). — 13. T. Quinctius Flamininus : Plutarch., *Flamin.* 16 (culte et péan à Chalcis; cf. *IG* 12.9.931). — 14. P. Servilius Isauricus, proconsul d'Asie de 46 à 44 avant J.-C. : *Wiener Jahresh.* 18, 1915, *Beibl.*, p. 281 (Éphèse, prêtre de Servilius vers 100 de notre ère); *Forsch. in Ephesos* 3, p. 148, n° 66 (un autre prêtre). — 15. M. Tullius Cicero, proconsul de Cilicie en 51 avant J.-C. : Cicér., *ad Att.* 5.21.7 (refus des statues, des temples, des quadriges que lui offrent les provinciaux). — 16. Q. Tullius Cicero, proconsul d'Asie en 63 : Cicér. *ad Q. frat.* 1.1.26 (même refus). — Sur l'usage en général, voir Suétone, *Aug.*, 52.

1. Voir la note précédente.

fin du paragraphe, comme on s'y attend après l'énoncé des sanctions. La loi prescrit alors à l'agoranome de célébrer deux journées supplémentaires de concours thyméliques, l'une en mémoire de C. Julius Eurycylès et l'autre en l'honneur de Julius Laco, son fils. L'illustre maison dont ces deux personnages ont été les chefs exerçait à Sparte, avec l'agrément impérial, un pouvoir quasi princier, qui subit, sous Auguste et sous Tibère, des vicissitudes souvent discutées<sup>1</sup>. Un texte de Strabon, qui fait partie d'un livre vraisemblablement terminé avant l'an 18-19, nous apprend que *récemment Eurycylès mit le trouble parmi les Spartiates en voulant user immodérément de l'amitié de César pour accroître sa domination; mais son règne eut une fin rapide, (César) ayant ramené les choses à leurs proportions, et son fils (Tibère) ayant mis terme à toute amitié de ce genre*<sup>2</sup>. Ces lignes, dont on doit l'intelligence à Dittenberger, ont reçu diverses interprétations. Dittenberger notamment pensait qu'elles traitaient uniquement d'Eurycylès, dont le bannissement par Auguste est également rapporté par Tacite, et qui serait rentré en grâce pour n'être définitivement déposé que par Tibère. Un des intérêts de notre inscription est de trancher la question en faveur de ceux qui pensaient, comme M. Groag<sup>3</sup>, que Lacon avait succédé à son père après l'exil de celui-ci, et que c'était lui qu'avait atteint le ressentiment de Tibère. On voit maintenant qu'Eurycylès n'a probablement pas survécu à Auguste, et que non seulement Lacon, mais aussi le souvenir de son père, étaient en pleine faveur au début du règne de Tibère : Auguste avait évidemment pardonné.

L'institution des *Eurycleia* est suivie d'une indication de

1. Sur cette famille, voir en dernier lieu, outre les développements de M. Kougéas : Kjellberg, *C. Julius Eurycles* (*Klio*, 17, 1921, p. 44-58); Taylor and West, *The Euryclids in Latin Inscriptions from Corinth* (*Amer. Journ. of Archaeol.*, 30, 1926, p. 389-400).

2. Strab. 8.5.5, p. 366 νεωστὶ δ' Εὐρυκλῆς αὐτοὺς ἐτάραξε δόξας ἀποχρήσασθαι τῇ Καίσαρος φιλίᾳ πέρα τοῦ μετρίου πρὸς τὴν ἐπιστάσιαν αὐτῶν. ἐπαύσατο δ' ἡ ἀρχὴ ταχέως, ἐκείνου μὲν παραχωρήσαντος εἰς τὸ χρεὼν, τοῦ δ' υἱοῦ τὴν φιλίαν ἀπεστραμμένου τὴν τοιαύτην πᾶσαν. — Cf. Dittenberger, *Syll.*<sup>2</sup>, 360, note 2.

3. Groag, *C. Julius Laco* (Pauly-Wissowa, s. v. *Julius* 309).

date. *L'agoranome célébrera les concours aux jours qu'il lui sera possible à partir de ceux de la déesse.* Cette interprétation, la première qui vienne à l'esprit et celle qu'a adoptée M. Kougéas, nous paraît devoir être la bonne, malgré la tournure exceptionnellement elliptique qu'elle donne aux mots ἀπὸ τῆς θεοῦ. On pourrait songer à traduire ceux-ci par *aux frais de la déesse*, mais l'expression, un peu moins dure, serait insolite aussi, et supposerait un usage difficile à justifier pour une fête de quelque importance. Nous ferons observer du reste que les *jours de la déesse* n'apparaissent pas pour la première fois dans une inscription de Gythion : ils sont mentionnés en termes tout aussi énigmatiques, c'est-à-dire tout aussi évidents pour les Gythéates de l'époque, dans la grande donation de Bômation, où la bienfaitrice spécifie que les esclaves auront droit à ses largesses six jours par an : τρις [μὲν... 11 l. ...]ους, τρις δὲ τὰς τῆς θεοῦ<sup>1</sup>. Quelle était cette déesse? Il est malaisé de le dire dans l'état présent de nos connaissances. S'il fallait faire une hypothèse, nous penserions à Athéna, qui avait son sanctuaire sur l'acropole et devait être la πολιοῦχος de la ville, sa grande déesse, digne d'être appelée simplement *la Déesse*<sup>2</sup>. S'il ne faut pas supposer que le graveur a oublié un article et que son modèle portât ἀπὸ τῶν τῆς θεοῦ... nous avons peut-être affaire à une expression très brachylogique qui rappellerait le nom de la fête delphique de l'Hérôis<sup>3</sup>.

Les *Eurycleia* de Gythion semblent avoir été liés de très près aux *Cæsarea*, comme il arrivait à Sparte, où les deux fêtes avaient un seul agonothète<sup>4</sup>. Le texte de notre ins-

1. IG 5.1.1208, l. 40. — On remarquera que ἡ θεὸς est distincte de la θεὰ Σεβαστή que mentionne le même texte.

2. M. Kougéas a pensé à Aphrodite Migonitis, qu'il regarde comme πολιοῦχος, mais qui est en réalité la déesse du faubourg de Migionion; Wide, *Lakonische Kulte*, p. 138. — La prêtresse d'Athéna semble être éponyme à Gythion : IG 5. 1. 1171.

3. On rapprochera aussi l'usage délien, que me signale M. Vallois, d'employer le nom du dieu pour celui de son temple : ἐν τῷ Ἀρχηγέτῃ (IG 11, 145, l. 31, etc.); ἐν τῷ Θεορ[ο]ίῳ (*ibid.* 312, l. 1). etc.

4. IG 5.1, index, s. ν. ἀγωνοθέτης.

cription ne laisse guère douter que les deux concours ne se fissent suite <sup>1</sup>. Aussi la liberté que l'on donne à l'agoranome de fixer la date s'applique-t-elle à l'ensemble. C'est là un fait très paradoxal, non seulement à cause du rang subalterne de ce commissaire de police, mais aussi parce que les fêtes impériales, partout où elles sont connues avec quelque détail, sont avant tout des fêtes commémoratives, fixées à des jours très précis, à l'anniversaire de la naissance du prince, à celui de son avènement, son *dies imperii*, parfois à celui de quelque événement marquant de sa vie, comme sa majorité <sup>2</sup>. Nous nous bornons à signaler le cas, sans pouvoir en citer d'analogue.

Maintenant que sont réglés tous les détails relatifs au concours, la loi en vient à ce qui est le véritable centre de la fête, au sacrifice et à la pompe. Malgré la place qu'ils reçoivent dans le texte, ces deux rites précèdent évidemment les opérations du concours. On peut les rapprocher de nombre d'autres exemples fournis par les textes épigraphiques. C'est ainsi que le règlement des *Sebasta* de Naples prévoit qu'une pompe se rendra au Césareum et y sacrifiera à l'empereur, après quoi commenceront les concours musicaux et scéniques <sup>3</sup>. A Pergame, dans le décret sur les honneurs divins de Diodore, dont nous avons déjà parlé, on prescrit qu'une pompe quittera le prytanée pour aller sacrifier dans le sanctuaire de Diodore, puis auront lieu des concours, dans lesquels la viande des sacrifices sera donnée en prix <sup>4</sup>. Aux *Artemisia* d'Érétrie, un cortège se forme sur l'agora, où l'on a procédé à l'achat des victimes, pour se rendre à l'Artemision <sup>5</sup>. A Gythion, où l'agora, le

1. L. 18 s. ἐπεισαγέτω ... ἄλλας δύο ἡμέρας.

2. Pour les fêtes célébrées au γενέθλιον, voir par ex. les *Sebasta* de Chios : *IG Rom.* 4, 948 (ép. claudienne); les sacrifices mensuels pour Auguste à Lesbos : *ibid.* 39 (avant — 11); cf. Phil. Alex., in *Flacc.* 97. — Au jour anniversaire de la κράτησις : *IG Rom.* 1.1509 (fêtes pour Marc-Aurèle à Gortyne). — Au jour de la majorité de C. César, décret de Sardes : *ibid.* 4.1756.

3. *Inscr. v. Olympia*, n° 56.

4. *IG Rom.* 4. 292.

5. *IG* 12.9.189.



théâtre et le Césareum étaient voisins, nous voyons la pompe se former au sanctuaire d'Asclépios et d'Hygie<sup>1</sup>, sans doute parce que sa position permettait au cortège le développement qu'il fallait et peut-être parce que l'on y conservait les accessoires nécessaires, si les Gythéates ne possédaient pas, comme certaines autres villes, un bâtiment spécial pour la formation des pompes, une *στοὰ πομπική*, ou un *πομπεῖον*<sup>2</sup>.

Un des caractères particuliers du cortège des *Caesarea* de Gythion, c'est la part qu'y prennent les *vierges sacrées* et les *femmes en vêtement rituel*. M. Kougéas suppose que ces dignitaires appartenaient à tous les sanctuaires de Gythion, ce que l'on n'admettra guère. Nous avons probablement ici la trace d'un culte officiel de la ville auquel les femmes avaient une part prépondérante. On ne peut s'empêcher de penser aux *ἱεραὶ παρθένοι*, aux *vierges sacrées* d'Andanie<sup>3</sup>, à côté desquelles se trouvaient aussi des *femmes sacrées*, des *ἱεραὶ γυναῖκες*. Les unes et les autres portaient en certaines occasions des vêtements particuliers qui rappelleraient ceux que devront mettre les femmes de Gythion. Il nous paraît très probable qu'il s'agit de certaines initiées à des mystères de Déméter et de Coré, célébrés officiellement, et valant à leurs mystes un rang spécial dans la cité. Le culte des divinités d'Éleusis est bien attesté à Gythion<sup>4</sup>.

Arrivés au Césareum, les éphores sacrifient un taureau, puis veillent à ce que les collèges des magistrats et les *φιδείτια*, corps analogues aux syssities de Sparte, fassent leurs sacrifices sur l'agora. En quoi consistaient ces derniers? Nous devons nous borner à remarquer que la loi semble bien donner un sens particulier au verbe *θυσιάζειν*, qu'elle emploie deux fois en parlant des sacrifices de l'agora, alors qu'elle emploie constamment *θεῖν* en parlant de celui du Césareum.

1. Sur cet édifice, voir Pausanias 3.21.7.

2. Sur la *στοὰ πομπική* de Chalcis : IG 12.9.907; sur le *πομπεῖον* : Hesych., s.v.; cf. Pausan. 1.2.4.

3. IG 5.1.1390, l. 29 *αἱ παρθένοι αἱ ἱεραὶ*. — l. 20 *αἱ ἱεραὶ γυναῖκες*. — Sur le costume : l. 15 s.

4. IG 5.1.1152; 1153. — Wide, *Lakonische Kulte*, p. 172 s.

Alors que toutes les dispositions précédentes sont prises pour un avenir indéfini, celles du dernier paragraphe de la loi ne regarderont que les éphores de l'année où elle a été promulguée, celle où Chairôn était stratège des Éleuthérolaconiens et prêtre d'Auguste à Gythion. Outre la remise des statues impériales à l'agoranome, elles prévoient la fourniture par la ville des principaux accessoires des concours. Nous laisserons aux spécialistes des questions théâtrales le soin de préciser les destinations respectives de ces objets; disons seulement que nous avons peine à croire avec l'éditeur que les *ἔκρια* soient destinés à fournir des sièges aux spectateurs du chœur : ce doivent être bien plutôt des plates-formes pour les évolutions mêmes de ce chœur.

## II

Le second texte est celui d'une lettre de Tibère. Il est précédé sur la pierre par les derniers mots, extrêmement mutilés, d'une loi portant châtement très sévère de ceux qui voudraient l'abroger. On voit par les mots — — — τὰς τῶν θεῶν τιμὰς ἀλλοῦς — — — qu'il s'agit de ceux qui parleraient de supprimer des honneurs divins : ils sont mis hors la loi avec confiscation des biens, et l'impunité est assurée à leur meurtrier éventuel. Comme la lettre de Tibère remercie justement les Gythéates des honneurs divins qu'ils ont votés à son père, il est évident que le texte qui la précède est celui qu'avaient voté les Gythéates, et nous ne doutons pas que ces faibles restes ne constituent la fin de la loi sur les *Cæsarea*, que nous venons de voir. — Personne n'admettra avec M. Kougéas que le mot *ἔκσπονδος* définisse la peine que la ville se réserve à elle-même pour le cas où elle négligerait d'entretenir le culte d'Auguste. — Le texte est le suivant :

A — — — — — γο | — — — — — τας καὶ | — — — — — εἰ δέ τις ||  
 — — — — — σσθαι κυρι | — — — — — ω μήτε ψήφισμα | — — — — — ἔκσπονδος

ἔστω | — — — — αὐτοῦ καθιερούσθω τοῖς ἡ | — — — — [τ]ὰς τῶν θεῶν τιμὰς  
 ἀλλοῦς || — — — — [ἀκρίτου ὅν]τος τοῦ κτένναντος αὐτόν. |

- B [Τιβερίου Καίσαρος Σεβασ]τοῦ. | [Τιβέριος Καίσαρ, Σεβ]αστοῦ υἱό[ς,  
 Σ]εβαστός, ἀρχιερεὺς, δημαρχικῆς ἐξουσίας | — — — — env. 13 lettres. — — —  
 Γυθεατῶν ἐφόροις καὶ τῇ πόλει, χαίρειν. ὁ πεμφθεὶς ὑφ' ὑμῶν | [πρὸς τ]ε  
 5 ἐμὲ καὶ τὴν ἐμὴν μητέρα πρεσβευτῆς Δέκιμος Τυρράνιος Νεικανῶρ || [ἀνέδ]ωκεν  
 μοι τὴν ὑμετέραν ἐπιστολὴν ἣ προσεγγέγραπτο τὰ νομοθετηθέν[τα ὑφ' ὑ]μῶν  
 εἰς εὐσεβείαν μὲν τοῦ ἐμοῦ πατρός, τιμὴν δὲ τὴν ἡμετέραν. | [ἐ]φ' οἷς ὑμεῖς  
 ἐπαινῶν προσήκειν ὑπ(ο)λαμβάνω<ι> καὶ κοινῇ πάντας ἀνθρώ[πους καὶ ἰδία τὴν  
 10 ὑμετέραν πόλιν ἐξαιρέτους φυλάσσειν τῷ μεγέθει τῶν τοῦ | ἐμοῦ πατρός εἰς  
 ἅπαντα τὴν κόσμῳ εὐεργεσιῶν τὰς θεοὺς πρεπούσας || τιμὰς, αὐτὸς δὲ ἀρκοῦμαι  
 ταῖς μετριωτέραις τε καὶ ἀνθρωπείαις· ἡ μέντοι ἐμὴ μή[τηρ τὸ δὲ] ὑμῶν  
 ἀποκρινεῖται ὅταν αἰσθηταὶ παρ' ὑμῶν ᾗν ἔχετε περὶ τῶν εἰς αὐτὴν τιμῶν κρίσιν.

L. 1 : [Τιβερ]ίου Kougeas. Nous avons cru voir sur la pierre le pied d'un tau, assez éloigné de l'omigron, ce qui recommanderait la restitution proposée. — L. 2 : [Τιβέριος Καίσαρ, θεοῦ Σεβ]αστοῦ Kougeas; restitution trop longue. — L. 4 : [πρὸς]ἐμὲ Kougeas; restitution trop courte. On voit sur la pierre l'extrémité d'un trait horizontal, qui a pu appartenir aussi bien à un epsilon qu'à un sigma. — L. 5 : [ἐπέδ]ωκεν Kougeas. — L. 6 : τὴν omisit Kougeas. — L. 7 : ὑπολαμβάνω<ι> Kougeas; mais la photographie donne : ΥΠΕΛΑΜΒΑΝΩΙ.

#### TRADUCTION

[(Lettre) de Tibère César Auguste. Tibère César Auguste, fils d'Auguste, grand pontife, investi de la puissance tribunitice..., aux éphores et à la ville de Gythion, salut. Décimus Turranius Nicanor, l'ambassadeur que vous avez dépêché vers moi et vers ma mère, m'a remis votre lettre, à laquelle étaient joints les décrets que vous aviez votés dans votre piété envers mon père et votre respect pour nous. Je vous en fais compliment, et j'approuve que tous les hommes en général et, particulièrement votre ville réservent aux bienfaits immenses de mon père envers le monde entier les honneurs

qui appartiennent aux dieux. Pour moi, je n'en veux que de plus modérés, et de ceux qui conviennent aux mortels. Ma mère vous répondra quand elle aura su de vous quelle décision vous avez prise en vue de l'honorer.

\* \* \*

Le principal intérêt de la lettre est dans l'avant-dernière phrase, où l'empereur déclare ne vouloir que les honneurs que l'on rend aux hommes. Les Gythéates lui en avaient-ils donc décerné d'autres? Il ne le semble aucunement. Ce n'est pas seulement que le texte précédent n'en fasse aucune mention : il est trop mutilé pour que l'on puisse rien affirmer sur ce point. Mais Tibère ne parle aux Gythéates que de leur *piété envers son père et de leur respect pour lui-même et sa mère*, ce qui n'implique aucun autre culte que celui d'Auguste. Et d'autre part un grand nombre de lettres impériales montre que le prince, lorsqu'il refusait les honneurs excessifs qui lui étaient votés, ne manquait pas de le dire très explicitement, et d'ajouter en général un mot de courtoisie <sup>1</sup>. Quand Tibère dit : *Pour moi, je ne veux que des honneurs plus modérés, et de ceux qui conviennent aux mortels*, il est impossible de voir dans ces mots autre chose qu'une déclaration de principe, que lui avaient suggérée peut-être, dans la lettre même des Gythéates, des honneurs comme l'offrande de l'encens, honneurs quasi divins sans doute, trop banals pourtant ou trop insignifiants pour valoir la peine d'un refus, mais plus probablement encore les louanges hyperboliques qu'avaient dû lui voter pour son avènement certaines autres villes de l'Orient. L'empereur veut seulement que les Gythéates sachent son aversion pour tout ce qui dépasserait la mesure.

Ces dispositions de Tibère sont bien connues, et il est inutile d'y insister longuement. Leur plus célèbre expression est donnée par un discours que Tacite met dans la bouche du prince une dizaine d'années plus tard, quand il vient d'ac-

<sup>1</sup> Voir plus bas, p. 104, note 2, les références



cepter, par exception, le temple que lui offrent les villes d'Asie<sup>1</sup> : *Oui, pères conscrits, je suis mortel; les devoirs que je remplis sont ceux d'un mortel, et c'est assez pour moi d'être placé au rang suprême;... mes temples, mes statues, je veux les avoir dans vos cœurs...* Il est probable que le caractère de Tibère répugnait particulièrement aux excès de l'apothéose, et aucun de ses successeurs ne paraît s'en être défendu comme lui. Pourtant les documents épigraphiques montrent de plus en plus que la tendance générale des premiers empereurs était plus constante sur ce point que les témoignages littéraires n'avaient permis de le supposer. Les lettres de Caligula aux Achéens, de Claude aux Alexandrins, d'Hadrien aux Achéens, de Marc-Aurèle aux Éphésiens<sup>2</sup> nous montrent ces empereurs également occupés à décliner les honneurs excessifs que ne cessaient de leur voter les provinces. Peu à peu, il fallait céder, et le culte impérial allait se développant, sans que l'on en doive conclure à un encouragement venu du pouvoir central, si ce n'est peut-être sous quelques règnes moins normaux, comme la fin de celui de Caligula, ou ceux de Néron et d'Hadrien. L'histoire de Tibère lui-même permet de constater le progrès des choses sous un prince mal disposé. Le discours dont nous avons cité deux lignes a été prononcé une dizaine d'années après l'envoi de la lettre aux Gythéates : l'empereur cède maintenant, et pourtant ses opinions sont restées les mêmes. Mais dans l'intervalle il avait vu le culte de sa personne se répandre dans les provinces orientales avec une rapidité inouïe<sup>3</sup>; les municipalités, sur lesquelles il n'avait pas de pouvoir direct, lui nommaient partout des prêtres, et il devenait impossible d'empêcher l'extension de l'habitude aux corps officiels des

1. Tacit., *Ann.* 4.38; trad. de Burnouf.

2. *IG* 7.2711, l. 20 s. (Caligula); Bell, *Jews and Christians in Egypt*, p. 1 s. (Claude); *Inscr. von Olympia*, n° 57 (Hadrien); *Forsch. in Ephesos* 2, n° 23 (M.-Aurèle et Lucius Verus).

3. Les prêtres de Tibère sont extrêmement nombreux dans les provinces orientales de l'empire. Il a un archiprêtre à Athènes (*IG* 3.647), et des prêtres personnels dans les Cyclades, à Chypre, en Carie, en Lycaonie, en Lydie, en Mysie, et jusqu'à Gêrasa (*IG Ram.* 3 1344).

provinces. Dès l'an 18, l'édit de Germanicus aux Alexandrins <sup>1</sup> montre que le culte de Tibère et de Livie était pratiqué et officiellement toléré dans la capitale de l'Égypte. Les longues traditions de ces pays étaient bien trop fortes pour que la personnalité d'un prince suffît à les modifier; la seule chose à faire était de les employer.

La fin de la lettre aux Gythéates montre que ceux-ci avaient chargé leur ambassadeur d'une lettre spéciale pour Livie. Cela cadre bien avec ce que nous avons dit plus haut des égards tout particuliers que l'on réservait à l'impératrice-mère. Les Mytiléniens lui avaient eux aussi envoyé une ambassade <sup>2</sup>, et Dion Cassius observe que l'on écrivait également bien à Tibère et à Livie <sup>3</sup>. Celle-ci accordait des audiences du matin tout comme son fils, et leur compte rendu paraissait aux *acta diurna* <sup>4</sup>. Parfois les lettres étaient signées à la fois de la mère et du fils <sup>5</sup>. Et l'on sait que Livie entretenait toute une correspondance politique, dont Tacite mentionne une lettre à Archélaüs de Cappadoce <sup>6</sup>, tandis que Josèphe parle du commerce qu'elle entretenait avec la maison de Judée <sup>7</sup>. Tout cela explique son prestige dans les provinces <sup>8</sup>. Il est permis de croire, en outre, que Livie avait laissé à Gythion un souvenir personnel lors de ses deux voyages en Laconie, l'un pendant les guerres civiles, un autre pour accompagner Auguste en Orient <sup>9</sup>.

1. Wilamowitz und Zucker, *Sitzungsber. d. Berl. Akad.*, 1911, p. 794 s. — Cf. Cichorius, *Römische Studien*, p. 375 s., et les justes réserves de Wilcken, *Hermes*, 63, 1928, p. 48 s.

2. *IG* 12.2.60, l. 29; *ibid.* 58<sup>b</sup>, l. 24.

3. Cass. Dio, 57.12.2.

4. *Ibid.*; cf. Sueton., *Tib.* 50.

5. Cass. Dio, *ibid.*

6. Tacit.; *Ann.* 2.42.

7. Joseph., *Bell. Jud.* 1.28.6; *Ant. Jud.* 17.1.1, § 10; cf. Phil. Alex., *Leg. ad C.* 319.

8. Trace de ce prestige dans les monnaies frappées par les provinces à l'effigie de Livie : Kahrstedt, *Klio*, 10, 1910, p. 300 s. — Sur l'activité politique de Livie, voir aussi Willrich, *Livia*, 45-70.

9. Cass. Dio 54. 7. 2; voir aussi Cichorius, *Rom und Mytilene*, p. 58.

M. Wilcken a observé une étroite correspondance entre le texte de l'édit de Germanicus aux Alexandrins et celui du pseudo-Callisthène sur le refus des honneurs divins par Alexandre le Grand, et il en a conclu que cet historien avait peut-être eu sous les yeux une copie de l'édit <sup>1</sup>. M. Kougéas propose de joindre à la série la lettre de Tibère aux Gythéates. Mais les passages qu'il met en parallèle n'ont de commun que les idées, qui ont dû être assez banales sous ce règne : il n'y a pas de rapports dans la phraséologie.

Henri SEYRIG.

Athènes, octobre 1928.

<sup>1</sup> Wilcken, *Hermes*, 63, 1928, p. 48 s.

---

# LETTRE DU ROI EUMÈNE II ET DÉCRET DE IASOS

## RELATIFS AUX *NICÉPHORIA* DE PERGAME

(PLANCHE I)

---

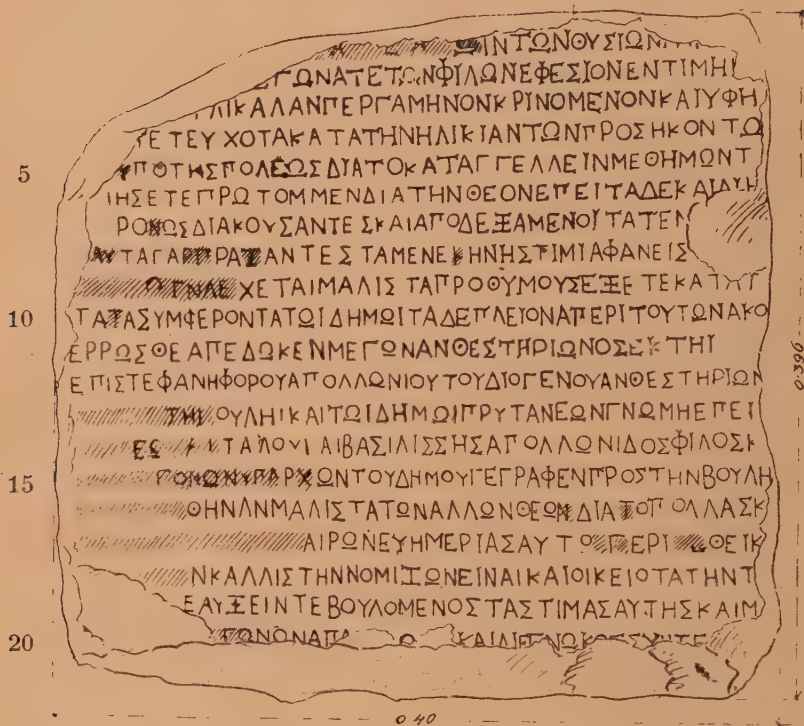
Le Musée du Louvre possède, dans la salle de Magnésie du Méandre, une inscription inédite trouvée sur la côte d'Ionie. Cette pierre a été donnée au Musée par l'École française d'Athènes en 1885.

Au printemps de 1926, mon regretté maître, Bernard Haus-soullier, m'a confié l'étude de ce monument; sa mort, survenue peu après, m'a empêché de lui présenter les résultats de mon travail. L'extrême obligeance de M. E. Michon, conservateur au Musée du Louvre, m'a permis de continuer mon étude et de prendre les estampages et les photographies nécessaires. Au printemps de 1927, j'ai soumis à M. M. Holleaux, professeur au Collège de France, ma lecture et mes doutes. Il a bien voulu m'aider de ses conseils et de ses suggestions et, jugeant le monument d'une réelle importance, l'a présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la séance du 20 mai 1927. Qu'ils veuillent bien recevoir ici l'expression de ma gratitude.

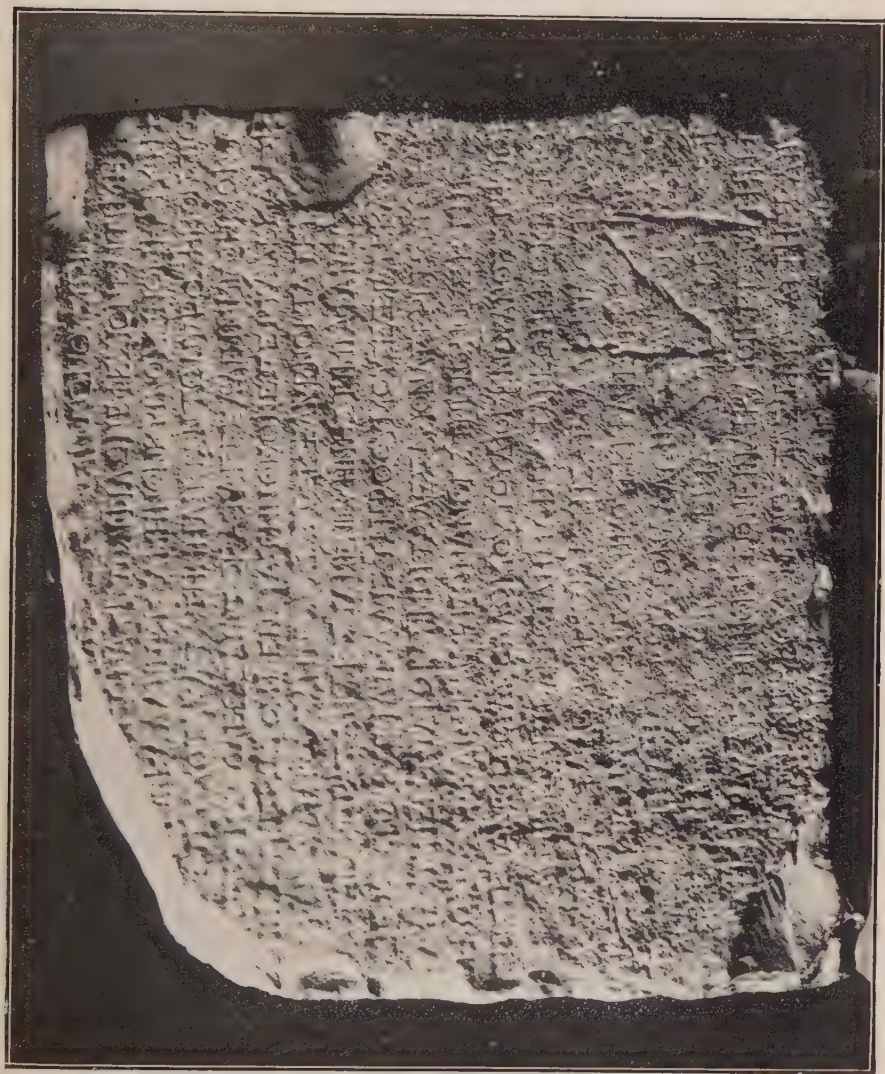
L'inscription (voir planche I) est gravée sur un bloc de pierre dont les dimensions sont : hauteur 0 m. 396; largeur 0 m. 40; épaisseur 0 m. 565. Nous avons, par conséquent, affaire à un bloc de construction. Hauteur des lettres 0 m. 014; espace entre les lignes 0 m. 006. Le côté droit de la surface gravée est en bon état de conservation. Le côté gauche a été rongé par la pluie; les lettres en sont devenues floues, mais en grande partie lisibles. Caractères des lettres : elles sont ornées d'*apices*;  $\Sigma$  a les bras parallèles;  $\circ$  et  $\ominus$  plus petits que les lettres voisines;  $P$  et  $\Phi$  dépassent la ligne;  $\Omega$  est formé d'un cercle, souvent ouvert en bas et séparé de la barre horizontale située au-dessous.



Voici ce que nous avons pu lire sur la pierre :



La première ligne est très endommagée. Nous lisons, au commencement, un **A**; suit une place pour deux lettres; ensuite **ΞΑ**, une place libre pour deux lettres suivie de **ΩΙΝ**. A la fin de la ligne on voit clairement la partie inférieure des lettres **ΚΑΙ**. — *Ligne 2* : au commencement, on voit la barre horizontale inférieure d'un **Ε**. — *Ligne 3* : au commencement la partie inférieure d'une barre verticale (**Κ**), suivie de **ΑΙ**. — *Ligne 5* : la lettre **Υ** se voit vaguement au commencement. — *Ligne 6* : à la fin s'est conservée la partie supérieure des lettres **ΔΙΗ**. — *Ligne 7* : au commencement nous lisons les lettres **ΡΟ** suivies des restes d'un **Ν**; à la fin de la ligne apparaît nettement la partie gauche d'un **Ν**. — *Ligne 8* : on voit, au commencement, les traces des lettres **ΑΥ** et la onzième lettre paraît être un **Ξ**. — *Ligne 9* : le commencement est très endommagé; on voit, cependant, les traces d'un **Ω** suivies d'une place pour une lettre. Ensuite se voient avec difficulté, mais sûrement, les quatre lettres qui com-



Inscription du Musée du Louvre  
CONTENANT UNE LETTRE D'EUMÈNE II



mencent le mot **ENDEXETAI**. A la fin, après **KATA**, apparaît clairement un **T**. — *Ligne 13* : très effacée au commencement, laisse voir, cependant, **THI** suivi d'une place libre. — *Ligne 14* : tout aussi effacée au commencement que la ligne 13; elle montre, cependant, un **E**, les traces d'un **Ω**, une place libre; ensuite on entrevoit **AT**. — *Ligne 15* : le commencement est très endommagé; on entrevoit **ΓΟΝΩΝ** suivi de **ΥΠΑΡΧΩΝ** dont les lettres **Υ**, **A** et **Χ** sont très effacées. — *Ligne 17* : à la fin on lit **ΘΕΙΚ** précédé de la barre horizontale inférieure d'un **E**. — *Ligne 20* : très endommagée; cependant, les parties supérieures des lettres, qui se sont conservées dans la moitié de droite, sont très nettes. Au commencement nous lisons **ΓΟΝΟΝ**, mais les deux cercles peuvent être aussi bien des **Ω**; suit **ΑΠ**, la partie supérieure d'un **A** (?), une place libre pour trois lettres, la partie supérieure d'un cercle (**O**, **Θ**, **Ω**). Après une place libre pour deux ou trois lettres, nous lisons clairement **ΚΑΙΔΙΕ** suivi de **ΓΝ**, dont les restes sont très visibles sur les bords d'une cassure triangulaire; après **ΩΚ** on voit la partie supérieure d'un cercle, la barre supérieure et l'amorce de la barre oblique d'un **Σ**; après **ΣΥ** on aperçoit la partie supérieure d'un **N** suivie de **ΤΕ**.

En voici la restitution :

- [— — —] Α..ΞΑ..ΩΙΝ τῶν θυσιῶν καὶ [— — — ἐπέμψαμεν]  
 [οὖν πρὸς ὑμᾶς Μ]έγωνά τε τῶν φίλων, Ἐφέσιον, ἐν τιμῇ [τῇ πρώτῃ παρ']  
 [ἡμῖν ὄντα] καὶ Κάλαν, Περγαμηνόν, κρινόμενον καὶ ὑφ' ἡ[μῶν καὶ τῶν τι-]  
 [μίων] τετευχότα κατὰ τὴν ἡλικίαν τῶν προσηκόντων[ν, οἱ ἀπεδείχθη-]  
 5. [σαν] ὑπὸ τῆς πόλεως διὰ τὸ καταγγέλλειν μεθ' ἡμῶν τ[ὰς θυσίας· καλῶς οὖν]  
 [πο]ύησετε πρώτον μὲν διὰ τὴν θεὸν, ἔπειτα δὲ καὶ δι' ἡ[μᾶς τούτων τε φι-]  
 [λοφ]ρόνως διακούςαντες καὶ ἀποδεξάμενοι τὰ τε Ν[ικηφόρια καὶ τὴν ἀστυλίαν·]  
 [τ]ὰυτὰ γὰρ πράξαντες τὰ μὲν ἐκείνης τίμια φανείσ[θε μεθ' ἡμῶν συναύξοντες],  
 [ἡμᾶς δέ], ὡ[ς] ἐνδέχεται μάλιστα, προθύμους ἐξέτε κατὰ τ[ὸ δυνατόν εἰς πάν-]  
 5. τα τὰ συμφέροντα τῷ δήμῳ· τὰ δὲ πλείονα περὶ τούτων ἀνο[ύσετε παρ' αὐτῶν].  
 Ἐρρωσθε. Ἀπέδωκεν Μέγων Ἀνθεστηριῶνος ἔκτι.  
 Ἐπὶ στεφανηφόρου Ἀπολλωνίου τοῦ Διογένου, Ἀνθεστηριῶν[ος ἔκτι ἱσταμένου·]  
 [ἔδωξεν] τῇ [β]ουλῇ καὶ τῷ δήμῳ· πρυτάνειον γνώμη· ἐπεὶ [δὴ βασιλεὺς Εὐμένης]  
 [βασιλ.]ίω[ς] Ἀττάλου καὶ βασιλίσσης Ἀπολλωνίδος φίλος καὶ οἰκεῖος καὶ εὐνοὺς]  
 5. [διὰ προ]γόνων ὑπάρχων τοῦ δήμου γέγραπεν πρὸς τὴν βουλὴν καὶ τὸν δῆμον ὅτι]  
 [Νικηφόρον Ἀ]θηναὺς μάλιστα τῶν ἄλλων θεῶν, διὰ τὸ πολλὰς καὶ μεγάλας κατὰ πάν-



[σαν περίστατιν κ]αιρῶν εὐημερίας αὐτῶ[ι] περι[τ]ῆθαι[έναι, ἀπ' ἀρχῆς [ἐτί-]  
 [μα αὐτῆ]ν καλλίστην νομιζῶν εἶναι καὶ οἰκιστοτάτην τῶν Περιγαμητῶν ἀρχηγῆ-  
 [τιδαι, νῦν δ]᾽ αὖξιν τε βουλόμενος τὰς τιμὰς αὐτῆς καὶ μ[— — —]

20. [— — — —] ΓΟΝΟΝΑΙΑ... Ο.. καὶ διεγνωκῶς συντε[λεῖν ἀγῶνας στεφανίτας  
 [δύο ? — — —], etc.

Nous devons observer que l'inscription, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, n'a plus son commencement ni sa fin. D'après les calculs et les restitutions qui suivent, on verra que la pierre a perdu aussi, à droite, un morceau qui représente pour chaque ligne de 15 à 21 lettres. Seule l'extrémité gauche des lignes est donnée sur la pierre avec les lignes 11 et 12. Elles se sont conservées, heureusement, en meilleur état et elles nous ont permis de démêler le sens de toute l'inscription. C'est avec elles que nous commencerons l'analyse détaillée du monument.

*Ligne 11 :* Ἐρρωσθε. Ἀπέδωκεν Μέγον Ἀνθεστηριῶνος ἔκτι.

La ligne est complète et, à droite, après le mot ἔκτι il y a un espace libre, conservé sur la pierre, qui nous montre que ce qui précède prend fin ici. Les lignes 1-10 contiennent donc la partie finale d'une lettre qui finit avec ἔρρωσθε. Le personnage nommé Mégon, probablement un ambassadeur, l'a remise <sup>1</sup> à une autorité publique le sixième jour du mois Anthestérion.

*Lignes 12-13 :* Ἐπὶ στηφανηφόρου Ἀπολλωνίου τοῦ Διογένου, Ἀνθεστηριῶν[ος ἔκτι ἱσταμένου | ἔδοξεν] τῇ [β]ουλῇ καὶ τῷ δήμῳ πρυτάνεων γνώμῃ.

Le fait que la lettre a pris fin avec la ligne 11 est confirmé par ces lignes. Elles contiennent le préambule d'un décret voté par une ville dont le magistrat éponyme est un stéphanéphore. Les restitutions sont sûres. Au commencement de la ligne 13 ἔδοξεν est nécessaire et la fin de la ligne précédente se complète aisément avec la date mentionnée à la ligne 11.

1. Pour l'emploi du verbe ἀποδίδωμι, qui est courant avec ce sens et en pareille circonstance, voir, par exemple, SIG<sup>3</sup>, n° 457 (250 av. J.-C.) : παρὰ-γενόμενος πρεσβευτῆς Ἱεροκλῆς... ψηφίσματά τε ἀπέδωκεν καὶ ἐπιστολὴν.

Il en résulte que l'ambassadeur Mégon s'est présenté dans l'assemblée du peuple, qui a eu lieu le sixième jour du mois Anthestérion, avec la lettre à lui confiée et que cette assemblée a voté ensuite un décret. Mais quelle est la ville qui a reçu cette visite et rendu ce décret? La fonction de stéphanéphore, magistrat éponyme, se rencontre à Milet, à Priène, à Iasos, etc. Mais ce qui nous aidera à préciser, c'est le jour où a eu lieu l'assemblée. En effet, dans quelques villes grecques, l'assemblée du peuple ne se réunissait qu'une seule fois par mois; cette réunion avait lieu un certain jour du mois<sup>1</sup>, qui était souvent mentionné dans le préambule. Parmi ces villes ce n'est que celle de Iasos qui tenait ses assemblées le sixième jour de chaque mois<sup>2</sup>. Voici, par exemple, le début d'un décret de Iasos (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) : ἐπὶ στεφανηφόρου Ν. τοῦ Ν. μηνὸς Ἀφροδισιῶνος ἕκτη ἡσυχμενου Ἀρχιλοχὸς Συμμάχου ἐπεστάται· ἔδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ· πρυτάνεων γνώμη<sup>3</sup>. Excepté la mention du président de l'assemblée, ce préambule contient exactement les mêmes éléments que celui de notre décret. S'il nous aide à identifier la ville qui a rendu le décret, ce préambule nous suggérerait en même temps, peut-être, de mettre dans la lacune de la ligne 12 non seulement ἕκτη ἡσυχμενου, mais aussi le nom de l'épistate. La restitution qui s'impose nécessairement à la ligne suivante nous montrera, d'abord, que cette hypothèse est exclue et, ensuite, que le mot ἡσυχμενου complète exactement le nombre de lettres absentes. Il reste donc acquis que le décret a été rendu par l'assemblée du peuple de Iasos.

**Lignes 13-15 :** ἐπει[δὴ βασιλεὺς Εὐμμένης | βασιλ.]έω[ς] Ἀγ[α]λλοῦ καὶ βασιλίσσης Ἀπολλωνίδος φίλος καὶ οἰκεῖος καὶ εὖνους | διὰ προ]γόνων ὑπάρχων τοῦ δήμου γέγραπεν πρὸς τὴν βουλῇ[ν καὶ τὸν δῆμον].

La restitution de la ligne 13 est sûre. En effet, l'adjectif φίλος et le verbe γέγραπεν demandent un sujet au singulier;

1. Busolt, *Griechische Staatskunde*, 2<sup>e</sup> éd., p. 447.

2. B. Haussoullier, *Bull. corr. hell.*, VIII (1884), p. 219; Hicks, *Journal of Hell. studies*, VIII (1887), p. 101, 104; IX (1888), p. 340.

3. Michel, *Recueil*, n<sup>o</sup> 464. Voir aussi d'autres décrets de Iasos, *ibid.*, n<sup>os</sup> 463, 465.

d'autre part, les génitifs Ἀττάλου καὶ βασιλίσσης Ἀπολλωνίδος nous montrent que le personnage dont le nom a disparu ne peut être que leur fils, le roi Eumène II de Pergame (197-159). Son nom se retrouve sous une forme identique dans ce décret d'Athènes qui a longtemps passé pour un décret d'Antioche (l. 29-30) : τῷ βασιλεῖ Εὐμένῃ βασιλεὺς Ἀττα[λου] καὶ βασιλίσσης Ἀπολλωνίδος<sup>1</sup>. Cette restitution a l'avantage de nous donner la longueur de la ligne et, en même temps, de confirmer le nombre de lettres admis pour ἑκτιῖςταμένου à la ligne précédente. Les deux lacunes sont égales. Il y manque 16-17 lettres. Les deux lignes s'appuient donc réciproquement et dans le reste du texte nous tiendrons compte de la longueur des lignes ainsi obtenue. Pour la restitution φίλος κ[αὶ οἰκείος καὶ εὖνους | διὰ προ]γόνων ὑπάρχων τοῦ δήμου nous avons tenu compte des formules employées dans d'autres décrets. Dans l'un d'entre eux il est dit d'Eumène II : συγγενὴς κα[ὶ φί]λος καὶ εὖνους καὶ εὐεργέτης ὑπάρχων τῆς πόλεως<sup>2</sup> et dans un autre : ὑπάρχων φίλος καὶ σύμμαχος διὰ προγόνων<sup>3</sup>. Les épithètes ont été choisies de manière à ne pas dépasser le nombre de lettres fixé plus haut.

Le mot γέγραπεν nous montre que la lettre qui précède le décret a été envoyée par le roi Euménès II au peuple de Iasos.

*Lignes 15-18* : [ὅτι | Νικηφόρου Ἀ]θηνᾶν μάλιστα τῶν ἄλλων θεῶν διὰ τὸ πολλὰς κ[αὶ μεγάλας κατὰ πᾶ]σαν περίστασιν κ[αιρῶν εὐημερίας αὐτῷ[ι] περι[τ]εθεῖν[αι ἀπ' ἀρχῆς ἐτί]μα].

Cette proposition dépend du verbe γέγραπεν de la ligne 15. Son propre verbe a disparu dans la lacune de droite. En échange, le complément Ἀθηνᾶν s'est conservé et l'action exprimée par le verbe disparu avait lieu διὰ τὸ... περιτεθειέναι. Nous avons donc complété, *exempli gratia*, [ἀπ' ἀρχῆς ἐτίμα].

1. Michel, *Recueil*, n° 550. Depuis Fraenkel, *Inscr. von Pergamon*, n° 160B, on considèrerait ce décret comme originaire d'Antioche; M. Holleaux, *REG*, XIII (1900), p. 258-280, a brillamment démontré que, d'après les formules, l'orthographe et le ton de l'inscription, le décret émane d'Athènes.

2. Décret de Milet : Th. Wiegand, *Siebenter vorl. Bericht...* (Abh. de l'Académie de Berlin, 1911), p. 26-27.

3. Décret des Étoliens : Michel, *Recueil*, n° 291, l. 1.

c'est-à-dire avec un verbe qui signifie « honorer, vénérer », puisqu'il s'agit de quelque chose qui s'adresse à Athéna « plus qu'aux autres dieux ». La restitution des lignes 16-17 [κατά πάντων περιστάσεων κ]αιρών; je la dois à mon maître, M. M. Holleaux, qui a rapproché notre texte de l'inscription de Dionysopolis où il est parlé d'Acornion<sup>1</sup>. Dans la forme περι[τ]εθεικ[έναι] (l. 17), restitution dont je suis redevable à M. Louis Robert, nous trouvons la graphie ει au lieu de η comme dans cette autre inscription de Pergame où on lit : ὅτι περιτεθείκαμεν<sup>2</sup>. Cette orthographe n'est pas pour nous surprendre au II<sup>e</sup> siècle et au suivant. La confusion entre les deux sons nous est attestée aussi par l'emploi contraire, η au lieu de ει, dans beaucoup d'inscriptions<sup>3</sup> et même notre texte porte à la ligne 8 ἐκλήνης au lieu de ἐκείνης. Nous avons complété le nom d'Athéna avec l'épithète Nicéphoros. C'est ainsi que se présente dans les inscriptions le nom de la déesse adorée par les Pergaméniens<sup>4</sup>. Pour la restitution πολλὰς [καὶ μεγάλας...] εὐημερίας (l. 16-17), nous avons tenu compte de la formule πολλῶν καὶ μεγάλων εὐημερημα[των] d'un décret des Éoliens qui se rapporte à Eumène II<sup>5</sup>.

Le mot εὐημερία « victoire » est un terme qui apparaît à l'époque hellénistique. On le trouve chez Polybe<sup>6</sup> avec ce sens; il est employé aussi dans une inscription de Magnésie avec le sens de « bien-être, prospérité<sup>7</sup> ». En échange, nous rencontrons dans les inscriptions de Pergame ou dans celles qui se rapportent à des choses de Pergame le mot εὐημερημα<sup>8</sup>

1. SIG<sup>3</sup> n° 762, l. 38 : même formule.

2. Fraenkel, *ouvr. cité*, n° 248, l. 22-23 : ὅτι περιτεθείκαμεν τ[ὴν τ]μήν ταχύ[την] τῷ Ἀθηνάῳ, construction semblable à notre εὐημερίας αὐτῷ περιτεθεικέναι.

3. Fraenkel, *ouvr. cité*, n° 40 : λητουργία ; n° 158 : ἀτέλῃα ; n° 292 : ἰέρῃα ; etc.

4. SIG<sup>3</sup> n° 595, l. 3 ; 605 ; 606 ; etc. ; *Or. Gr. Inscr*, n° 299, l. 6.

5. Michel, *Recueil*, n° 291, l. 5.

6. VII, 9, 10.

7. *Or. Gr. Inscr.*, n° 233, l. 51-53 : διότι... τῇ εὐημερίᾳ [τ]ῆς πόλεως καλῶς χρώμενοι δι[αφ]υλάσσουσιν τῇ πατρίῳ πολιτείᾳ.

8. *Ibid.*, n° 299, l. 7 ; 332, l. 5 ; Michel, *Recueil*, n° 291, l. 4 (décret des Éoliens : εὐαμέρημα). Voir aussi Polybe, III, 72, 2, εὐημέρημα « succès ».



avec l'acception de « victoire ». L'apparition de ces dérivés correspond à la tendance, qui se manifeste dans la κοινή, d'exprimer des notions qui possédaient des termes consacrés, concrets, par des mots abstraits et des euphémismes.

*Lignes 18-19* : [αὐτῇ]ν καλλίστην νομίζων εἶναι καὶ οἰκειοτάτην τῶν Περγαμηνῶν ἀρχηγῇ τιδα, νῦν δ' ἐαυξείν τε βουλόμενος τὰς τιμὰς αὐτῆς καὶ μ[— —].

La restitution de la ligne 18 est tout à fait hypothétique. Elle est destinée à compléter le sens général de l'inscription. Ce qu'on lit à la ligne 19 se retrouve presque sous une forme identique dans une inscription du milieu du III<sup>e</sup> siècle, où l'on voit le roi Antiochus II instituer le culte officiel de la reine Laodice <sup>1</sup>, l. 13-15 : βουλόμενοι τῆς ἀδελφῆς βασιλίσσης Λαοδίκης τὰς τιμὰς ἐπὶ πλείον ἑαυξείν καὶ τοῦτο ἀναγκ[ασιό]τατον ἐκαστοῖς νομίζοντες εἶναι. Les mots soulignés correspondent aux termes employés dans notre inscription.

*Ligne 20* : ΓΟΝΟΝΑΓΑ... Ο.. καὶ διεγνωκῶς συντε[λεῖν ἀγῶνας στεφανύτας | δύο (?), etc.

C'est tout ce que nous pouvons tirer de cette ligne. La restitution que nous proposons pour la fin nous est indiquée par le décret amphictionique en l'honneur du même Eumène II, que M. M. Holleaux a publié en 1909 <sup>2</sup>. Nous y lisons à la ligne 12-13 : τοὺς ἀγῶνας οὓς διέγ[νω] συντελεῖν στεφανύτα[s] (il y en a deux). Le participe qui se trouve dans notre inscription est le troisième dans la série : νομίζων — βουλόμενος — διεγνωκῶς <sup>3</sup>. Le verbe qui devait faire pendant à [ετίμα], restitué aux lignes 17-18, a disparu ainsi que la dédicace prise par le peuple de Iasos.

Revenons maintenant au commencement de l'inscription pour voir de quelle mission a été chargé Mégon.

*Ligne 1* : — — — Α... ΞΑ.. ΩΙΝ τῶν θυσιῶν καὶ [— —].

1. Michel, *Recueil*, n° 40, l. 13-15.

2. Décret des Amphictions de Delphes relatif à la fête de Niképhoria, dans *es Mélanges offerts à Louis Havet*, Paris, 1909, p. 187-196 (on le retrouve SIG<sup>3</sup>, n° 630).

3. Pour cet emploi de διαγιγνώσκω, M. M. Holleaux, *ibid.*, p. 190, renvoie à Josèphe, *Ant. Jud.*, XVI, 62. Voir aussi Fraenkel, *ouvr. cité*, n° 18, l. 17 : διεγνωχμεν... στεφανοῦν.

Les débris de cette ligne nous montrent qu'il s'agit de sacrifices. Si nous rapprochons ces restes de  $\sigma\upsilon\nu\tau\epsilon$  [λείν ἀγῶνας...] de la ligne 20, nous voyons que le roi Euménès parlait dans sa lettre de sacrifices accompagnés de jeux en l'honneur d'Athéna Nicéphoros.

**Lignes 1-5 :** [ἐπέμψαμεν | οὖν πρὸς ὑμᾶς M]έγονά τε τῶν φίλων, Ἐφέσιον, ἐν τιμῇ [τῇ πρώτῃ παρ' | ἡμῖν ὄντα] καὶ Κάλαν Περγαμηνὸν ἀρτιόμονον καὶ ὑφ' ἡ[μῶν καὶ τῶν τιμίων] τετευχότα κατὰ τὴν ἡλιαίαν τῶν προσηκόντων].

C'est ici que sont nommés les deux membres de l'ambassade envoyée par Eumène à Iasos. L'un est Mégon dont nous avons déjà trouvé le nom à la ligne 11. L'autre est Kalas. Ce nom est macédonien. Un des généraux d'Alexandre le portait <sup>1</sup>. Au II<sup>e</sup> siècle, un autre Pergaménien, peintre de son état, qui a été envoyé par Attale III à Delphes <sup>2</sup>, s'appelle aussi Kalas.

Les deux noms sont liés par καὶ. Dans la lacune qui précède ce mot nous pourrions supposer qu'il y avait un troisième nom. Cependant, la place est trop réduite : quelque vingt lettres. Nous avons donc restitué hypothétiquement ἐν τιμῇ [τῇ πρώτῃ παρ' | ἡμῖν ὄντα], d'après la formule d'une inscription de Pergame qui porte : παρὰ δὲ [τῷ βα]σιλεῖ προσδριάς καὶ τιμῆς τῆς πρώτης μετεῖχεν <sup>3</sup>. Nous apprenons à la ligne 3 que Mégon fait partie des φίλοι, un des degrés de la hiérarchie qui s'était établie parmi les dignitaires des cours hellénistiques. Elle s'était surtout développée à la cour des Ptolémées et sous Ptolémée V Épiphane, vers 190, elle avait pris une forme définitive <sup>4</sup>. Elle comprenait les  $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\upsilon\epsilon\iota\varsigma$ , les ἀρχισωματοφύλακες, les πρώτοι φίλοι, les φίλοι et les διαδόχοι <sup>5</sup>. A la cour de Pergame on ne connaissait jusqu'à présent que la catégorie des  $\sigma\omega\mu\alpha\tau\omicron\phi\upsilon\lambda\alpha\kappa\epsilon\varsigma$  attestée sous Attale II <sup>6</sup>. Notre inscription nous fait

1. Arrien, *Anab.*, I, 14, 3.

2. *SIG*<sup>3</sup>, n° 682, l. 1 et 10.

3. Fraenkel, *ouvr. cit.*, n° 224, l. 7-8.

4. Dittenberger, *Or. Gr. Inscr.*, n° 104, note 2, et G. Cardinali, *Il regno di Pergamo* (dans les *Studi di Storia antica*, fasc. V), Rome, 1906, p. 209.

5. Dittenberger, *ibid.*; G. Cardinali, *ibid.*

6. *Or. Gr. Inscr.*, n° 329, l. 6. Cf. G. Cardinali, *ouvr. cité*, p. 210 et suiv.

connaître le degré inférieur, celui des φίλοι, encore du temps d'Eumène II, le contemporain de Ptolémée V Épiphane.

Le second membre de l'ambassade, Kalas, est simplement « distingué par nous » *κρινόμενον ὑφ' ἡμῶν*. Cet emploi du passif de *κρίνω*, dans l'acception de « distinguer, honorer », est extrêmement rare. Nous ne pouvons citer qu'un seul exemple semblable, qui se trouve dans la lettre de Philippe V aux Larisséens<sup>1</sup> : *τοὺς κρινόμενους ὑπὸ τῶν πολιτῶν* « ceux qui sont jugés dignes par les citoyens » et qui doivent acquérir le droit de cité à Larissa. En dehors de ce titre, nous trouvons à la ligne 4 le mot *τετευχότα* qui se rapporte toujours à Kalas. L'objet de ce verbe a disparu dans la lacune, mais son adjectif *τῶν προσηγμένων* s'est conservé. Kalas a donc obtenu quelque chose qui convenait à son âge. En comparant ces restes avec l'expression *ταῖς καθηκούσαις ἐκόσμησεν τιμαῖς*<sup>2</sup> et surtout avec *τυχὼν τῶν τιμῶν*<sup>3</sup> nous avons restitué [*τῶν τιμῶν*] *τετευχότα*.

Lignes 4-5 : [*οἱ ἀπεδείχθησαν*] *ὑπὸ τῆς πόλεως διὰ τὸ καταγγέλλειν μετ' ἡμῶν τ[ᾶς θυσίας]*.

Avec ces lignes l'objet de la lettre s'éclaircit. En effet, le verbe *καταγγέλλειν* est employé quand il s'agit d'ambassadeurs chargés d'annoncer dans les villes grecques la célébration des sacrifices et des jeux<sup>4</sup>. Puisque nous avons trouvé à la ligne 1 *τῶν θυσιῶν*, nous avons restitué ici *καταγγέλλειν τ[ᾶς θυσίας]*. La restitution de la fin de la ligne 4 est indiquée par le complément *ὑπὸ τῆς πόλεως*, et la tâche est facilitée par le décret des Étoliens, voté en réponse à une autre ambassade d'Eumène II. Là il est dit que des jeux ont été institués par le roi *μετὰ τοῦ δάμου τῶν Περγαμηνῶν*<sup>5</sup>. Cette collaboration entre le roi et le peuple se voit aussi dans notre inscription. Mégon et Kalas « ont été désignés » par la ville

1. Michel, *Recueil*, n° 41, l. 35.

2. *SIG<sup>3</sup>*, n° 748, l. 7.

3. *SIG<sup>3</sup>*, n° 569, l. 40.

4. *SIG<sup>3</sup>*, n° 635, l. 36 : *τὸν ἀγῶνα ἱερὸν καταγγελλέμεν*.

5. Michel, *Recueil*, n° 291, l. 6. Cf. aussi le décret d'Athènes (v. plus haut, p. 112, note 1); Michel, *Recueil*, n° 550, l. 48-49 : *ἐν οἷς* (sc. ἀγῶσιν) ὁ βασιλεὺς Εὐμένης μετὰ τε τῶν ἀδελφῶν καὶ τοῦ δάμου τοῦ Περγαμηνῶν.

de Pergame pour aller annoncer la célébration des sacrifices au nom du peuple et du roi (μεθ' ἡμῶν).

La seule difficulté est la construction διὰ τὸ... avec l'infinif, qui a d'habitude un sens causal. Toutefois, la proposition διὰ avec l'accusatif a quelquefois le sens final même dans les auteurs classiques. Ainsi, par exemple, chez Thucydide, on trouve δι' ἀχθηδόνα avec le sens de « pour lui faire affront <sup>1</sup> ». Il est vrai que Hude, dans l'édition de Teubner, voyant cet emploi insolite, a mis les mots entre crochets. Pourtant les crochets ne pourraient pas jouer dans cet autre exemple de Platon : διὰ τὴν τούτου σαφήνειαν μέγα αὖ καὶ μικρόν ἢ νόησις ἡναγμάσθη ἰδεῖν οὐ συγκεχυμένα, ἀλλὰ διωρισμένα. τοῦναντίον ἢ κείνη <sup>2</sup>, « et pour éclaircir cette confusion », etc. <sup>3</sup>. Il faut donc retenir cet intéressant exemple épigraphique de διὰ τὸ + infinitif avec le sens final.

Lignes 5-7 : [καλῶς οὖν | πο]ύησετε πρώτου μὲν διὰ τὴν θεὸν ἔπειτα καὶ δι' ἡ[μῶν] τούτων τε φι[λοφ]ρόνως διακινύσαντες καὶ ἀποδέξασθαι τὰ τε Ν[ικηφόρια καὶ τὴν ἀστυλίαν].

Ce paragraphe constitue l'élément capital de la lettre. Le roi prie le peuple de Iasos d' « écouter favorablement » une demande et d' « accepter, reconnaître » quelque chose. Le verbe ἀποδέξασθαι est le terme consacré pour la reconnaissance, dans une ville grecque, des sacrifices et des jeux institués par une autre ville. Nous devons la restitution essentielle de ce passage (fin de la ligne 7) à M. M. Holleaux qui a rapproché de ce texte le décret des Étoliens cité plus haut et le décret amphictionique qu'il a publié en 1909 <sup>4</sup>. Dans le premier, les Étoliens disent que le roi Euménès II les prie (l. 8 et suiv.) ἀποδέξασθαι τοὺς ἀγῶνας [τῶν Νικαφ]ορίων... [καὶ ὁμοί]ως ἀστυλὸν τὸ τέμενος τῶς Ἀθηνᾶς τῶς Νικαφόρου, et dans leur

1. Thuc, IV, 40 : καὶ τις ἐρομένου ποτὲ ὕστερον τῶν Ἀθηναίων ξυμμάχων δι' ἀχθηδόνα ἕνα τῶν ἐκ τῆς νήσου αἰχμαλώτων εἰ οἱ τεθνεώτες αὐτῶν καλοὶ κάγαθοί, ἀπεκρίνατο...

2. Platon, *Rép.*, 524 c.

3. Trad. Victor Cousin, vol. X, p. 86 : « Et pour éclaircir cette confusion, l'entendement, au contraire de la vue, est forcé de considérer la grandeur et la petitesse, non plus confondues, mais séparées l'une de l'autre. »

4. Voir plus haut, p. 114, note 2.



décision ils parlent de ἃ τε ἀποδοχὰ τῶν ἀγώνων καὶ τοῦ ἱεροῦ ἀστυλίας (l. 27). Dans le second décret, le même roi demande aux Amphictions (l. 11-14) ὅπως τὸ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ν[ικηφό]ρου τέμενος συναναδεδίξωσι]ν ἑαυτῶι ἀστυλὸν καὶ τοὺς ἀγῶνας ... ἀποδέξων[ται]. Dans le décret de Iasos il s'agissait, comme nous avons vu plus haut, de la déesse Athéna qui a favorisé les victoires d'Eumène et de la décision prise par le roi d'accroître les honneurs qu'on lui rendait à Pergame. A la ligne 1 sont mentionnés « les sacrifices » que Mégon et Kalas venaient annoncer. L'objet de la lettre envoyée à Iasos est donc identique à celui des lettres qui ont provoqué le décret des Étoliens et le décret amphictionique. D'autre part, la ligne 8 débute avec ταῦτα γάρ; c'est donc une nouvelle phrase. La ligne 7 doit, par conséquent, finir la phrase qu'elle contient et, conformément aux deux décrets mentionnés, on peut restituer avec confiance ἀποδεδόμενοι τὰ τε Ν[ικηφό]ρια καὶ τὴν ἀστυλίαν]. Le nombre des lettres correspond exactement à la longueur de la lacune établie à l'aide des lignes 12 et 13.

**Lignes 8-10 :** [τ]αῦτα γάρ· πράξαντες τὰ μὲν ἐκλήνης τιμῆς θανεῖσ[θε] μέν· ἡμῶν συναύξοντες, | ἡμᾶς δὲ,] ὥ[ς] ἐνδέχεται μάλιστα, προθύμους ἔξετε κατὰ τ[ὸ] δυνατόν εἰς πᾶν.]τα τὰ συμφέροντα τῶι δήμῳ· τὰ δὲ πλεονα περὶ τούτων ἀκο[ύ]σετε παρ' αὐτῶν].

Des formules telles que συναυξῆσαι τὰς τοῦ θεοῦ τιμὰς<sup>1</sup> et le μέν· ἡμῶν de la ligne 5, permettent de compléter la ligne 8. Je dois les restitutions de la fin des deux autres lignes à M. Louis Robert, auquel j'exprime ici mes remerciements. Pour la ligne 9 on peut penser à un décret de Byzance qui porte : ἐπαγγέλλεσθαι πρόθυμον ἑαυτὸν παρέξειν εἰς τὰ τῆς πόλεως συμφέροντα<sup>2</sup> et pour la ligne 10 à [τὰ ψαφίσ]ματα ἀκούσαντες d'un décret d'Éphèse<sup>3</sup>. Les restitutions ne dépassent pas la longueur de la ligne établie plus haut et rétablissent le sens général de la phrase. Nous apprenons qu'Eumène promet son appui au peuple

1. SIG<sup>3</sup>, n° 590, l. 37; cf. n° 559, l. 51 : ἃ πόλις τὰς τε τῶν θεῶν θυσίας συναύξει, l. 20 : τὰς τῶν θεῶν τιμὰς συναύξειν; n° 711 L, l. 4; etc.

2. SIG<sup>3</sup>, n° 645, l. 57-58; cf. n° 709, l. 45 : συνεργῶν εἰς πᾶν τὸ συμφέρον Χερσονασίταις.

3. SIG<sup>3</sup>, n° 363, l. 1

de Iasos et que ses envoyés ont une mission verbale qui complètera sa lettre.

L'inscription de Iasos, comme nous avons pu le voir au cours de l'analyse, ne peut être séparée des deux décrets, celui des Étoliens<sup>1</sup> et celui des Amphictiones<sup>2</sup>, votés en l'honneur du roi Eumène II, que nous avons souvent cités à l'appui de nos restitutions. Les trois monuments ont été gravés à la suite des ambassades envoyées chez les Étoliens, à Delphes et à Iasos, pour annoncer la rénovation de la fête des Nicéphoria. Par l'ampleur nouvelle de cette fête, le roi veut témoigner sa reconnaissance à Athéna Nicéphoros des victoires qu'il a obtenues avec son aide. Les expressions employées dans deux de ces trois inscriptions sont presque identiques : *πολλῶν καὶ μεγάλων εὐαγγελισμάτων* [των] chez les Étoliens, *πολλὰς καὶ μεγάλας...* ...εὐημερίας à Iasos. On a beaucoup discuté, après la découverte du décret des Étoliens, sur la date de ces victoires qui ont déterminé Eumène II à prendre cette décision. Heureusement, le décret amphictionique, publié en 1909 par M. Holleaux, a apporté la date fixe dont on avait besoin. Le décret porte en tête le nom de l'archonte delphique, Damosthénès<sup>3</sup>, qui a été en fonction en 182-181. La rénovation de la fête des Nicéphoria a donc eu lieu cette année, après la victoire du roi de Pergame contre Prusias et après la répression de la première révolte galate<sup>4</sup>. Les trois décrets sont de la même année 182-181. Cette date peut être précisée encore à l'aide de notre inscription de Iasos. Les deux envoyés du roi, Mégon et Kalas, se sont présentés devant l'assemblée du peuple de Iasos le sixième jour du mois Anthestérion, qui est un mois de

1. Découvert à Delphes, en 1880, par Bernard Haussoullier et publié par lui dans le *Bull. Corr. hell.*, V (1881), p. 372 et suiv. (= Michel, *Recueil*, n° 291 = *SIG*<sup>3</sup>, n° 629).

2. Publié par M. M. Holleaux, en 1909, dans les *Mélanges offerts à Louis Havet*, voir plus haut, p. 114, note 2.

3. *Ibid.*, p. 189.

4. Voir le raisonnement et les références de M. M. Holleaux, *ouvr. cité*, p. 193.

printemps. C'est, par conséquent, au printemps de 181 que cet événement a eu lieu et que l'assemblée du peuple a rendu le décret que nous venons d'étudier. Le décret amphictionique et celui des Étoliens ont été rendus, probablement, vers la même époque, c'est-à-dire au printemps de 181.

Au cours de l'analyse, nous avons pu voir que les formules employées à Iasos sont semblables à celles des deux décrets contemporains<sup>1</sup>. Cela tient au fait que la lettre du roi Eumène II devait être, avec de légères différences, la même dans les trois cas. L'inscription de Iasos a, cependant, quelque chose de plus. Les Étoliens et les Amphictions se sont contentés de graver sur la pierre leur décret ; la lettre du roi et ce que les envoyés y ont ajouté de vive voix se trouvent mentionnés indirectement dans l'exposé des motifs. Le décret de Iasos comprend, en effet, la mention indirecte dans l'exposé des motifs, mais, en même temps, la lettre du roi figure sur la pierre, précédant le décret, et une bonne partie s'est conservée avec les intéressantes formules de la fin.

SCARLAT LAMBRINO.

---

1. Voir plus haut, p. 112, note 3 ; p. 113, note 5 ; p. 114, note 2 ; p. 116, note 5 ; p. 117-118.

# ART RUPESTRE

## EN TRAZ-OS-MONTES (PORTUGAL)

1<sup>o</sup> PÉTROGLYPHES DE LA VALLÉE DE L'AVELAMES.

2<sup>o</sup> LE SANCTUAIRE D'OUTEIRO MACHADO.

---

Pendant ma campagne archéologique de l'été (1928) dans l'importante région mégalithique d'Alvão <sup>1</sup>, j'ai trouvé, aux alentours, quelques documents d'art rupestre préhistorique, qu'on ne savait encore représenté dans la province portugaise de Traz-os-Montes que par les peintures disparues de Cachão da Rapa <sup>2</sup>, par celles de Pala Pinta (Alijó) <sup>3</sup>, et peut-être par les pétroglyphes mal connus du *castro* de Vilariça (Moncorvo) <sup>4</sup>, localités pourtant assez éloignées de celle où je viens d'enregistrer les documents nouveaux.

Peu de jours après cette découverte, j'ai recueilli, dans le même district, une trentaine de kilomètres plus au nord, une série de gravures rupestres, sur lesquelles je publierai plus

1. Cette campagne fait l'objet d'un travail en préparation. Elle a encore confirmé ma conviction de l'authenticité des découvertes des abbés Brenha et Rodrigues.

2. Juan Cabré Aguiló, *Arte rupestre gallego y portugués*, in *Memorias publicadas pela Sociedade portuguesa de Sciéncias naturais*, II, Lisboa, 1916. Les travaux de MM. Leite de Vasconcelos, Vergílio Correia et d'autres, sur Cachão da Rapa, y sont aussi cités.

3. Horácio de Mesquita et Vergílio Correia, *Arte rupestre em Portugal. A Pala Pinta*, in *Terra Portuguesa*, n<sup>os</sup> 33-34, Lisbonne, 1922, p. 145.

4. Mendes-Corrêa, *le Serpent, totem dans la Lusitanie proto-historique*, in *Anais da Faculdade de Sciéncias do Porto*, t. XV, Porto, 1928, p. 6 de l'extr. M. Santos Junior vient d'étudier ces pétroglyphes. Il a découvert aussi dans un dolmen de la contrée des peintures semblables à celles de Salles (Barroso), étudiées par José Fortes.



tard une étude plus détaillée. Il faut cependant en signaler dès maintenant l'importance, non seulement à cause de la profusion extraordinaire des signes et la variété des types, mais aussi au point de vue de la distribution et de l'interprétation éventuelle des manifestations de l'art rupestre préhistorique de la Péninsule Ibérique.

Un berger de Carracedo d'Alvão (où je venais de constater, à la surface d'un support dolménique, 32 cupules), questionné par moi sur l'existence de signes gravés sur roche, m'a déclaré qu'il avait vu l'année dernière un *sino-saimão* (signe de Salomon), gravé sur un rocher près du ruisseau du Muro, entre les monts de Vila Meã et de São Payo, au sud de Pedras Salgadas. Le 19 septembre, en compagnie d'un paysan de Vila Meã (Vila Pouca d'Aguiar), je trouvais, en face de ce petit hameau, sur la rive gauche du torrent du Muro, presque au sommet du versant occidental de la vallée tectonique de l'Avelames (affluent du Tamega), ce prétendu symbole magique.

À la surface, presque horizontale, d'un petit rocher appartenant à un imposant amas granitique, je n'ai pas vu ce symbole bien connu, mais une croix gravée, surmontant un triangle et portant



Fig. 1. — Gravures et peintures représentant peut-être des schémas de femmes avec leurs enfants : 1, Vallée de l'Avelames (éch. 1 : 20) ; 2, Polvorin (Corogne) ; 3, Cueva de los Piruetanos (Cadix) ; 4, Dolmen de Soto (Huelva) ; 5, Galice.

au bout de ses bras deux autres croix plus petites (fig. 1, n° 1). Ce pétroglyphe, dont les arêtes

étaient bien émoussées par l'érosion et qui présentait une patine parfaite comme les autres que j'ai relevés dans la même région, était entouré d'une ligne subcirculaire à peine visible ; on remarquait sur la surface restante des traces indéfinies d'autres signes que le temps avait effacés.

Descendant le versant, dans la même rive du torrent, je trouvai successivement, gravées sur deux rochers, à quelques dizaines de mètres, une croix très érodée et une croix plus grande présentant de chaque côté de l'axe, à la partie supérieure, deux fossettes bien visibles (fig. 2, n° 1). Le paysan me

dit que la croix ramifiée avait été mise à découvert l'année dernière par les gens de la région, occupés à enlever des ronces qui couvraient complètement le rocher. Par une généralisation erronée ils la regardèrent comme un *sino-saimão*. Mon

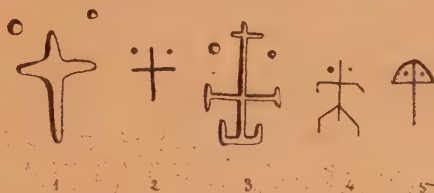


Fig. 2. — Gravures cruciformes avec figuration présumable des yeux : 1, Vallée de l'Avclamés (éch. 1 : 20) ; 2, Eira dos Mouros (Galice) ; 3, Outeiro Machado ; 4, Lubrin (Almeria) ; 5, Sierra Morena.

compagnon ne connaissait pas la deuxième croix. La troisième, à fossettes latérales presque symétriques, était tenue par ces paysans pour une borne de pâturages, gravée « par des ancêtres » ; mais ils n'avaient pas prêté attention aux cupules. Les croix gravées simples sont fréquentes dans cette région comme bornes présumées de terrains, mais il faut remarquer, en ce cas, que le torrent à côté est la limite naturelle et que la présence des cupules symétriques (fig. 2) constitue une analogie avec plusieurs figurations néo-énéolithiques plus ou moins cruciformes associées à des cupules ou « à des yeux » (Oya<sup>1</sup>, Torre d'Hercules<sup>2</sup> et surtout Eira dos Mouros<sup>3</sup>, en Galice; Senhorim, en Beira Alta<sup>4</sup>; Sierra

1. Eugène Jalhay, *Los grabados rupestres del extremo sudoeste de Galicia. Alrededores d'Oya, provincia de Pontevedra*, in *Boletín Arqueológico de la Comision Prov. de Monumentos Hist. y Artist. d'Orense*, VII, Orense, 1926.

2. J. Cabré y Gonzalez del Rio, *Los grabados rupestres de la Torre d'Hercules (La Coruña)*, in *Rev. de Archivos, Bibliotecas y Museos*, Maio, Madrid, 1915 (cf. J. Cabré, *Arte rupestre, gallego y portugués*, op. cit., p. 26).

3. J. Cabré Aguiló, *Arte rupestre gallego y portugués*, op. cit., lam. II.

4. J. Leite de Vasconcelos, *Religiões da Lusitania*, I, Lisboa, 1897, p. 364

Morena<sup>1</sup>; Lubrín<sup>2</sup> et d'autres en Almeria, etc.). La croix est aussi fréquemment accompagnée de cupules dans le sanctuaire d'Outeiro Machado dont il sera question plus loin. La figuration des yeux est fréquente dans les idoles-plaques des dolmens portugais<sup>3</sup>. On la trouve aussi dans le pétroglyphe d'Esperança (Arronches)<sup>4</sup>, etc.

La croix simple est très banale dans la province nord-occidentale de l'art rupestre péninsulaire et on la considère généralement comme un des derniers termes de l'évolution du schéma de la figure humaine<sup>5</sup>. On la trouve assez souvent en Galice et d'autres régions d'Espagne, en Minho, Beira, quelquefois en Extrémadoure portugaise, Alentejo, etc. En Traz-os-Montes je l'ai vue avec profusion à Outeiro Machado, où elle est parfois entourée d'un cercle, comme en Irlande, en Galice, à Gião (Minho)<sup>6</sup>, dans les peintures bien plus anciennes de Marsoulas<sup>7</sup>, du Mas d'Azil<sup>8</sup>, etc., ou encadrée par une figure subrectangulaire comme dans la Beira Alta<sup>9</sup>, etc. A Abobeira, près d'Outeiro Machado, on me dit que la croix inscrite dans un cercle est appelée la *roue de sainte Catherine*.

La croix avec un triangle basilaire paraît aussi en Galice, Sierra Morena, etc. Pourrait-on penser au triangle sexuel<sup>10</sup>?

1. Breuil et Obermaier, *Institut de Paléontologie humaine, Travaux de l'année 1913 (Travaux en Espagne)* in *l'Anthropologie*, t. XXV, 1914, p. 239, fig. 12.

2. H. Breuil, *l'Age des cavernes et roches ornées de France et d'Espagne*, in *Revue archéologique*, t. XIX, 1912, p. 36 de l'extr., fig. 35.

3. Voir par exemple Vergílio Correia, *Os idolos-placas*, in *Terra Portuguesa*, Lisboa, 1917, p. 35.

4. H. Breuil, *la Roche peinte de Valdejunco à la Esperança, près Arronches (Portalegre)* in *Terra Portuguesa*, Lisboa, 1917, p. 24.

5. J. Cabré Aguiló, *Arte rupestre*, op. cit., lam. III, c, 10.; Hugo Obermaier, *El hombre fósil*, Madrid, 1916, lam. XIX.

6. Joaquim Fontes, *Uma excursão arqueológica à Galiza*, in *Arqueologia e História*, vol. V., Lisboa, 1928.

7. H. Breuil, *l'Age des cavernes*, op. cit., fig. 37.

8. E. Piette, *les Galets coloriés du Mas d'Azil*, Supplément à *l'Anthropologie*, t. VII, 1896, pl. XVI (n° 8) et pl. XIV (n° 8).

9. Aristides d'Amorim Girão, *Arte rupestre em Portugal*, in *Biblos*, vol. I, n° 3, Coimbra, 1925, fig. 5, etc.

10. L. Siret, *Étude comparative des signes symboliques représentés sur les*

Certainement. Ce serait donc une représentation féminine. Ce que je n'ai pas encore trouvé ailleurs, c'est l'implantation de croix latérales au bout des bras d'une croix principale. Je crois donc que le pétroglyphe de Vila Meã, que, dans une seconde visite, mon collègue professeur Aarão de Lacerda, a bien voulu photographier, nous présente une variante nouvelle du type cruciforme.

Dans la Cueva des Piruétanos (laguna de la Janda, Cadiz), J. Cabré et Hernandez Pacheco ont signalé une figuration cruciforme avec représentation probable du sexe féminin à la base et ayant à côté sous les bras quatre petites croix indépendantes. Ils ont interprété ces figures comme celles d'une femme avec quatre enfants<sup>1</sup>. On trouve des représentations semblables (fig. 1) en Galice<sup>2</sup>; Obermaier, dans le sud, en a remarqué dans le dolmen de Soto (Huelva<sup>3</sup>). Serai-je téméraire en considérant le pétroglyphe portugais comme la représentation schématique d'une femme portant un enfant sur chaque bras?

Le petit groupe des pétroglyphes de la vallée de l'Avelames, par leur patine parfaite, par l'émoussement de leurs bords, par le voisinage de traces érodées d'autres gravures, par leurs analogies avec les signes cruciformes inédits d'Outeiro Machado, par l'opinion populaire qui fait de l'un d'eux un symbole magique, par l'incertitude des opinions sur la signification des autres, par leur situation sur le versant oriental du plateau d'Alvão, à une demi-heure de marche du centre dolménique de Falperra, est d'une authenticité

monuments ou objets des temps proto-historiques, in *Congrès Intern. d'Anthr. et d'Archéol. Préhist.*, *Compte rendu de la XIV<sup>e</sup> session*, Genève, 1912, t. II, 1914, p. 287.

1. E. Hernandez Pacheco, *Estado actual de las investigaciones en España respecto à Paleontología y Prehistoria* (Discurso inaugural del Congreso de Valladolid de l'Assoc. Españ. para el Progreso de las Ciencias), Madrid, fig. 42. H. Obermaier, *El hombre fósil*, op. cit., p. 331, et lam. XIX, n° 5, c.

2. Polvorin (Torre d'Hercules), d'après Cabré; et aussi dans une figure d'Obermaier (*Die bronzezeitlichen Felsgravierungen von Nordwestspanien* (Galicien), in *Ipek*, Leipzig, 1925, fig. 4).

3. H. Obermaier, *El dolmen de Soto* (Trigueros; Huelva), in *Boletín de la Sociedad Española de Excursiones*, ano XXXII, Madrid, 1924, p. 11, fig. 7.



absolument indiscutable et doit être mis en rapport avec les documents identiques ou semblables de l'art rupestre pé-ninsulaire du néo-énéolithique.

Bien plus remarquable encore est la série riche et variée de Outeiro Machado, dans la Serra do Boqueiro, à un peu plus de 5 kilomètres à l'ouest de Chaves, dans la commune de Val d'Anta, entre ce village au sud, ceux de Soutelo à l'ouest et d'Abobeira à l'est. M. Leite de Vasconcelos a



Fig. 3. — Partie centrale du dos du grand rocher d'Outeiro Machado.

(Dessin du Dr A. de Souza, d'après phot.)

relaté, dans l'*Archeologo português*, de 1917<sup>1</sup>, qu'on lui avait dit qu'à Outeiro Machado, Serra do Boqueiro, existait une pierre avec figures gravées imitant des euillères, des poêles à frir, etc. Guidé par cette note dont le savant archéologue avait sans doute bien prévu l'intérêt, et par les renseignements de M. le docteur Liberal Sampaio, de Chaves, qui connaissait l'existence de ces gravures, mais qui ne m'en a pas précisé la nature, j'ai visité Outeiro Machado pour la première fois le 23 septembre 1928 et j'ai eu la joie d'y trouver un nouveau

1. J. L. de V. (José Leite de Vasconcelos), *Coisas velhas*, in *Archeologo Português*, XXII, Lisboa, 1917, p. 166.

centre d'art rupestre qui est, à mon avis, un des plus importants de l'Occident péninsulaire.

J'y suis retourné déjà à différentes reprises, successive-



Fig. 4. — Extrémité N.-O. du dos du grand rocher, à Outeiro Machado :  
on voit des haches gravées au centre.

(Dessin du D<sup>r</sup> A. de Souza, d'après phot.)

ment en compagnie de MM. Alvaro Lima, Nicolau João Mesquita, Humberto Mendes Corrêa et Rui de Serpa Pinto, qui m'ont aimablement aidé à relever les nombreux signes et à illustrer le présent article. Ces signes sont attribués aux

Maures par les gens de la contrée; ils m'ont raconté que l'on avait déjà cherché des trésors sous le roc gravé<sup>1</sup>, dont une partie a été déplorablement brisée et détruite il y a longtemps, comme le montre l'aspect des fragments détachés et tombés.

Le grand axe de l'amas granitique est orienté dans le sens N.-E.—S.-O. Un grand rocher, de pourtour subovoïdal, allongé dans ce sens-là, avec le dos étendu et présentant une convexité à grand rayon, presque horizontale à sa partie supérieure, occupe le centre de l'alignement rocheux. Il a 16 m. 70 de longueur, 6 m. 14 de largeur maximum et 3 mètres de hauteur centrale au-dessus du terrain environnant, un peu ondulé, où quelques blocs granitiques très parsemés font saillie, au sein d'un sable grossier qui recouvre en partie ces blocs et surmonte des tertres nombreux. Aux alentours, on trouve de gros cailloux roulés en abondance.

Le dos du grand rocher (fig. 3 et 4) est sillonné de signes gravés, dont plusieurs déjà assez effacés. Des mousses, des lichens, une patine sombre, recouvrent le rocher et les signes, dont on peut encore reconnaître environ 350. On a récemment avivé deux ou trois de ces pétroglyphes, sans que cela nuise à l'ensemble, évidemment préhistorique. On voit encore près du bord sud-est la gravure inachevée d'un nom portugais moderne, gravé il y a quelques dizaines d'années. On sait assez que l'art rupestre péninsulaire et nord-africain abonde en superpositions de gravures préhistoriques et de graffiti modernes.

Je n'ai pas encore reconnu un plan préconçu dans la disposition des pétroglyphes du grand rocher. Ils présentent généralement des orientations variées et une distribution irrégulière et serrée, mais quelques-uns sont disposés en alignements étendus. L'hypothèse de J. Cabré, que plusieurs figurations rupestres schématiques représentent des danses<sup>2</sup>,

1. Comme souvent en Galice (Hugo Obermaier, *Impresiones de un viaje prehistórico por Galicia*, in *Boletín Arqueológico de la Comisión Provincial de Monumentos Históricos y Artísticos de Orense*, t. VII, Orense, 1923, p. 49 de l'extr.).

2. J. Cabré Aguiló, *Arte rupestre*, etc., *op. cit.*, p. 24 de l'extr.

ne me semble pas confirmée et celle de cérémonies nuptiales non plus. Je crois cependant que la plupart des signes sont, d'après les opinions courantes sur l'art rupestre péninsulaire, des représentations très schématiques de la figure humaine, la plupart témoignant d'une simplification et d'une stylisation avancées.

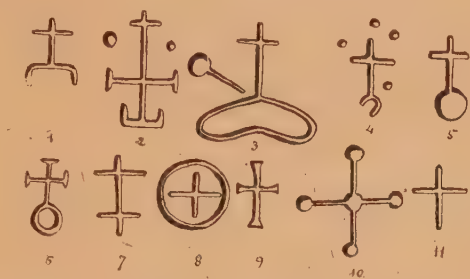


Fig. 5. — Pétroglyphes d'Outeiro Machado (1:20).

Les types les plus abondants à Outeiro Machado sont les signes cruciformes

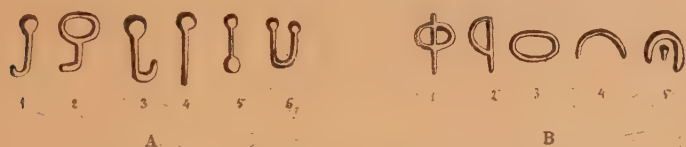


Fig. 6. — Pétroglyphes d'Outeiro Machado (1:20).

(fig. 5), les cupules simples (dont plusieurs peut-être sont des

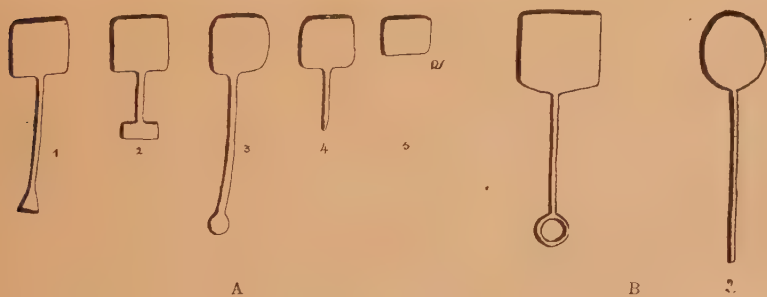


Fig. 7. — Pétroglyphes d'Outeiro Machado (1:20).

vestiges de représentations plus étendues déjà effacées), les cupules (fig. 6-A), avec un prolongement linéaire (que l'on



appelle, dans la contrée, des *cuillères*), les sillons arqués en fer à cheval (fig. 6-B, n° 5) avec un trait ou une cupule centrale, les dépressions carrées avec un prolongement rectiligne (fig. 7-A et B) partant du milieu d'un des côtés (*pelles*

et *poêles à frire*, d'après les gens de la région).

Mais on trouve aussi des croix entourées par des cercles (fig. 5, n° 8), des « grilles » rectangulaires avec ou sans prolongements cruciformes (fig. 8 et 9), les « fers

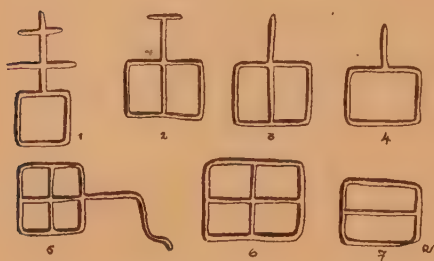


Fig. 8. — Pétroglyphes d'Outeiro Machado (1:20).

à cheval » simples, l'échelle (fig. 9, n° 3),

la figuration humaine en  $\Phi$  (fig. 6-B, n° 1), des haches emmanchées (fig. 10), une foule de variantes des types déjà connus, comme de la partie terminale du prolongement des « poêles à frire » ou des « pelles ».

A l'extrémité sud-ouest de la dalle principale, on remarque une coupure ancienne constituant un degré pour une surface inférieure horizontale, où j'ai re-

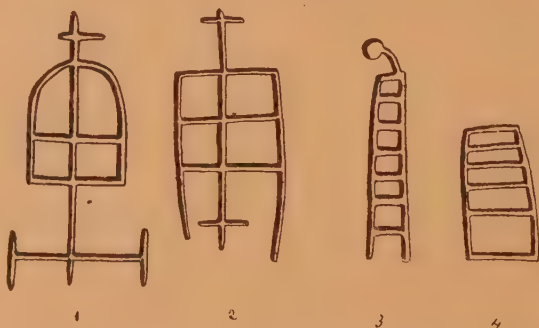


Fig. 9. — Pétroglyphes d'Outeiro Machado (1:20).

levé presque une vingtaine de signes gravés (fig. 11), des croix simples, une croix double, les « cuillères » avec le prolongement recourbé terminalement vers la gauche (ce qui est aussi le cas le plus général dans les nombreux signes de la surface supérieure) et les schémas en  $\Phi$ .

Huit mètres environ au sud-ouest de ce groupe, on trouve, dans un amas rocheux ayant peut-être appartenu jadis au

bloc principal, deux rochers dont le plus occidental porte 32 signes et l'autre seulement 2 signes bien visibles (fig. 12).

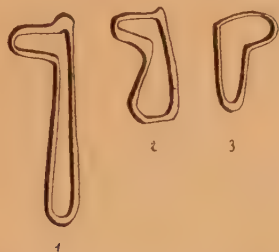


Fig. 10. — Pétroglyphes d'Outeiro Machado, représentant des haches emmanchées (1 : 20).

Les « cuillères » et les signes cruciformes y prédominent. Dans la première, une croix entourée de quatre fossettes surmonte un cercle et on y voit aussi une croix surmontant

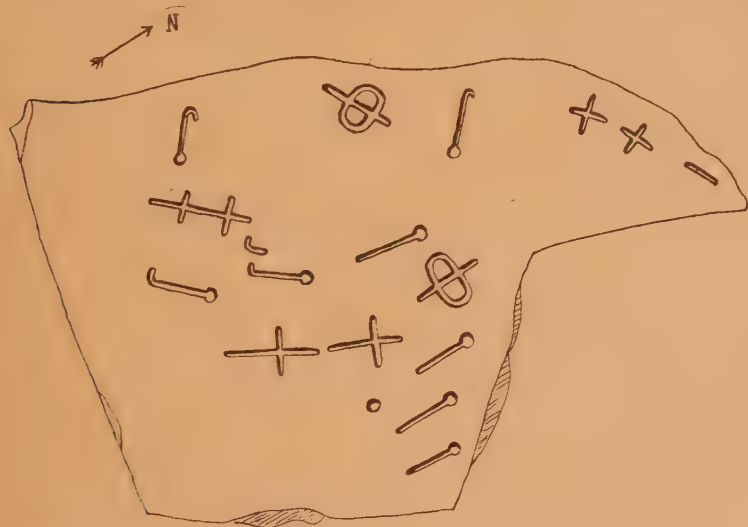


Fig. 11. — Signes gravés sur une plate-forme à S. O. du rocher principal.

le dispositif connu qui, dans les schémas en  $\Phi$ , représente peut-être les bras arqués. Dans l'autre pierre, on voit une

croix ayant des fossettes au centre et aux extrémités des bras et un carré subdivisé par deux traits cruciaux en quatre carrés plus petits.

Adossés au bord nord-ouest du bloc principal, il y a plusieurs blocs, taillés en partie, qui en ont été arrachés artificiellement il y a longtemps. Une de ces pierres porte la gravure d'une hache emmanchée (fig. 10, n° 1). Plus au nord, on voit sur une autre pierre des croix et des fossettes. A l'extrémité nord-



Fig. 12. — Aspect d'ensemble de l'amas rocheux à S.-O., à Outeiro Machado.

(Dessin du D<sup>r</sup> A. de Souza, d'après phot.)

est du bloc principal, un rocher porte aussi une croix et plusieurs fossettes. Si l'on réussissait à redresser quelques blocs arrachés et tombés, on y trouverait peut-être d'autres gravures et même de nouveaux types.

Plusieurs pétroglyphes d'Outeiro Machado appartiennent à des types très fréquents dans l'art rupestre gallaïco-portugais, comme les signes cruciformes, les cupules, les « fers à cheval », les  $\Phi$ , etc. On trouve à Outeiro Machado des signes ou des variantes des signes de Torre d'Hercules, Oya, Urdiñeira<sup>1</sup>, et surtout d'Eira dos Mouros, en Galice,

1. Vidueira, près d'Urdiñeira (Riós, province d'Orense), n'est éloignée de

de Gião, dans le Minho, de Bemfeitas, Cantinhos, Gandara do Fial, Pedra da Escrita, Gândara da Seixa, S. Miguel d'Outeiro, etc., dans la Beira. Les affinités avec Cachão da Rapa, de la même province, existent seulement dans les schémas en réseau, du reste moins fréquents à Outeiro Machado. Avec Pala Pinta, il y a seulement la communauté du  $\Phi$ . Les affinités des signes cruciformes avec ceux de la vallée de l'Avelames ont déjà été signalées ci-dessus.

Plusieurs dessins d'Outeiro Machado sont aussi identiques ou semblables à des pétroglyphes et peintures du sud et du centre de l'Espagne (régions d'Almería, Andalousie, Sierra Morena, Murcia, Ciudad Real, Guadalajara, Soria, etc.), même à des signes peints du Mas d'Azil, à des pétroglyphes de la Bretagne, de l'Irlande, etc.

La hache emmanchée, qui n'était pas encore connue dans l'art rupestre gallaïco-portugais (les plaques en crosse ne peuvent guère être des représentations de manches des haches) établit des rapprochements très intéressants entre le sanctuaire d'Outeiro Machado, les grottes artificielles énéolithiques de la Marne, étudiées par M. de Baye<sup>1</sup>, les mégalithes bretons ornés de gravures semblables<sup>2</sup> — malgré quelques différences du type d'emmanchement<sup>3</sup> — etc.

Le schéma en  $\Phi$  se trouve aussi à Cloonfinlough (Irlande)<sup>4</sup>. Les « fers à cheval » avec un trait ou une fossette centrale se

Chaves que d'environ 40 kilomètres. C'est peut-être la station d'art rupestre de Galice la plus proche de celle d'Outeiro Machado. On y trouve surtout des « fers à cheval » et des croix (Anxel R. Cerdeirinha, *Notas pra un estudo da Ur-diñeira*, in *Nós*, n° 31, A Cruña, 1926, p. 40).

1. Déchelette, *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, 2<sup>e</sup> édit., vol. I, 1924, p. 585; Salomon Reinach, *Catalogue illustré du Musée des Antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye*, t. II, 1921, p. 274.

2. Déchelette, p. 606, 607 et 609; J. de Morgan, *L'Humanité préhistorique*, 1921, fig. 170; Reinach, *op. cit.*, p. 44.

3. José Leite de Vasconcelos, *Encabamento d'instrumentos de pedra prehistoricos*, in *O Archeologo Português*, vol. XXV, Lisboa, 1922. La figure 18, par exemple, nous montre un exemplaire néolithique de Zurich emmanché selon le type de nos haches gravées.

4. H. Breuil, *les Pétroglyphes d'Irlande*, in *Revue archéologique*, 1921, p. 2 de l'extr.



rencontrent de même dans un dolmen à Rothkenny (Irlande) <sup>1</sup>. La roue — une croix entourée d'un cercle — stylisation de la représentation humaine cruciforme ou symbole solaire, paraît, comme nous l'avons vu, dans les peintures de Marsoulas et du Mas d'Azil (France), en Irlande, etc. Dans la Péninsule, on l'a enregistrée à Gião, à Monte de los Bicos (Corogne), etc. La plupart de ces symboles sont placés, à Outeiro Machado, sur l'extrémité est (fig. 4) du rocher principal, ce qui pourrait être en rapport symbolique avec le lever du soleil.

En ce qui concerne l'« échelle », on la trouve aussi dans l'art rupestre péninsulaire à Calapatá (six échelons et des poignards associés) <sup>2</sup>, à Cueva del Cristo (Las Batuecas) <sup>3</sup>, à Gándara do Fial, en Beira Alta (quatre échelons) <sup>4</sup>, etc. Mais faut-il voir là, à Outeiro Machado, la représentation d'une véritable échelle, ou une variante des dessins en réseau ou en grille, même d'un chariot sans roues ou traineau primitif? Je n'ose pas me prononcer, bien que la position transversale de ce signe sur le bord du rocher vienne à l'appui de la première hypothèse; l'échelle servirait symboliquement pour y monter. On peut cependant penser aussi à une superposition ultérieure.

En excluant le petit nombre de gravures récentes ou douteuses dont j'ai fait mention, on peut rattacher l'ensemble des pétroglyphes d'Outeiro Machado aux types de l'art rupestre de la province nord-ouest de la Péninsule Ibérique <sup>5</sup>. Ils sont très stylisés et très schématiques (comme les

1. M. C. Burkitt, *Notes on the art upon certain megalithic monuments in Ireland*, in *Ipek*, I, Leipzig, 1926, fig. 14.

2. Juan Cabré Aguiló, *Las pinturas rupestres de la Valltorta*, in *Actas y Memorias de la Soc. Españ. d'Antropol., Etnogr. y Prehist.*, t. IV, fasc. III, Madrid, 1925, fig. 13.

3. Cinq échelons (H. Breuil, *les Peintures rupestres de la Péninsule Ibérique, IX, la Vallée peinte des Batuecas (Salamanca)*, in *l'Anthropologie*, t. XXIX, Paris, 1918-19, p. 19 et fig. 14).

4. Aristides Girão, *op. cit.*, p. 11 de l'extr., fig. 8.

5. H. Obermaier (*Die bronzezeitlichen Felsgravierungen*, *op. cit.*) et F. Cuevillas (*Nota en col de unha insculptura inédita de Tenoiro*, in *Boletín de la Real Academia Gallega*, año XXIII, Coruña, 1927, p. 217 et suiv.) supposent que

signes cruciformes, les « cuillères », les « fers à cheval », etc.), ce qui les éloigne des figurations plus anciennes, offrant encore des réminiscences naturalistes. Mais leurs types et l'absence des combinaisons circulaires, des spirales, et d'autres signes que M. Obermaier<sup>1</sup> rapporte au groupe moins ancien de l'époque du bronze de la Galice, permettent de les placer entre le néolithique final et le début du bronze.

La plupart des schémas du sanctuaire portugais représentent, d'après les conceptions de Breuil, Cabré et Obermaier, des individus féminins. Les « fers à cheval » sans trait ou cupule centrale seraient le dernier terme de l'évolution du schéma féminin. Ceux qui portent le trait ou la cupule centrale (fig. 6-B, n° 5) représenteraient des individus masculins. Je crois pouvoir interpréter la courbure terminale de la plupart des « manches de cuillères » (fig. 6-A, n°s 1, 2 et 3) comme des figurations de l'organe masculin. Les « cuillères », dépourvues de cet appendice (fig. 6-A, n° 4), correspondraient à des femmes.

Mais la localisation de l'organe masculin dans ces « cuillères » nous porte à invertir la position que, dans sa table des stylisations rupestres<sup>2</sup>, J. Cabré donne pour les signes identiques d'Aldeaquemada (Jaén).

On suppose que les cercles ou les carrés des « poêles à frire » ou des « pelles » figurent les jupes des femmes, mais on ne manquera pas de remarquer que la position du cercle terminal des « manches » de quelques-unes de ces gravures (fig. 7-B, n° 2) correspond à celle de la tête dans notre interprétation des « cuillères ».

Ces cercles et ces carrés (fig. 7, A et B), à Outeiro Machado, sont totalement en creux, comme les cupules ou les cercles des « cuillères », ce qui n'est pas le cas des gravures sem-

l'on puisse rapporter ces signes rupestres de Galice au début de l'âge du bronze. M. Burkitt (*Our early ancestors*, Cambridge, 1926, p. 222) croit cependant que cette série, la plus ancienne de la province nord-ouest de la Péninsule, appartient peut-être à l'énéolithique, comme le groupe III de l'art rupestre espagnol.

1. H. Obermaier, *op. cit.*, fig. 8, 9, 13, 17.

2. J. Cabré, *Arte rupestre gallego y portugués*, *op. cit.*, lam. III, d, n° 9.

blables d'Eira dos Mouros (Pontevedra), où les pourtours linéaires de ces figures sont seuls gravés. Je crois que la technique des figures semblables de Cantinhos (Beira)<sup>1</sup> est la même que celle de pétroglyphes d'Outeiro Machado.

Il faut encore remarquer que la toponymie de cette contrée est bien en rapport avec les documents rupestres que je viens de décrire sommairement. *Val d'Anta*<sup>2</sup> dérive sans doute de la tradition de l'existence d'un dolmen voisin (un des noms populaires des dolmens, au Portugal, est *anta*). *Outeiro Machado* est peut-être, à son tour, une abréviation d'*Outeiro do Machado* (tertre de la hache), allusion probable à une des haches gravées de cet important sanctuaire préhistorique. Remarquons cependant que les paysans de nos jours n'y reconnaissaient pas des haches, mais des bottes à revers, ou, en ce qui concerne quelques gravures à manches plus courtes et larges (fig. 10, n° 2), des têtes de chevaux. La toponymie aurait donc conservé une interprétation populaire déjà oubliée<sup>3</sup>.

A. A. MENDES CORRÊA.

Porto, le 22 octobre 1928.

1. A. Girão, *op. cit.*, p. 6 de l'extr., fig. 2.

2. J. Leite de Vasconcelos, *De terra em terra* (*Excursões arqueológico-etnográficas*), I, Lisboa, 1927, p. 78. Dans ce livre où l'auteur décrit une visite à Abobeleira (15 juillet 1915), on ne trouve pas de référence aux pétroglyphes d'Outeiro Machado, dont l'existence ne lui aurait donc peut-être été signalée qu'entre 1915 et 1917; date de la mention sommaire dans l'*Archeologo Português*.

3. A la liste des stations de l'art rupestre en Traz-os-Montes, que j'ai citées dans le commencement de cet article, il faut ajouter la nécropole dolménique de Salles (Barroso) dont il est question dans la note 4 de la première page de cette étude. (V. José Fortes, *Necropole dolménica de Salles*, in *Portugalia*, t. I, Porto, 1901).

## MEMBRA CHRISTI

### ET LA DÉPOSITION DES RELIQUES SOUS L'AUTEL

---

On sait qu'il ne peut aujourd'hui y avoir de consécration valable pour un autel chrétien, si l'on n'y a point déposé, dans le *sepulcrum* préparé sous la *mensa*, des reliques de saints, parmi lesquelles au moins celles d'un martyr. Cette règle est très ancienne; puisque le second concile de Nicée la formule déjà. Et la règle elle-même ne fit que consacrer un usage encore plus ancien. On s'aperçoit dès le <sup>ve</sup> siècle qu'il n'y a guère d'autel sans reliques, chaque église voulant avoir les siennes; et le rituel de consécration de l'église, dès qu'il nous apparaît, comporte, parmi les cérémonies relatives à l'autel, comme un acte tantôt séparé, tantôt solidaire, mais toujours essentiel, la déposition des reliques.

Comment l'autel des premiers siècles, simple *mensa* destinée à la célébration de la messe, s'est-il transformé en un autel-tombeau? Comment le rapprochement de l'autel avec la sépulture des martyrs, réalisé d'abord seulement dans certains lieux et à certains jours, au-dessus de leurs *memoriae*, finit-il par s'accomplir jusque dans les basiliques élevées pour le culte des communautés? Parmi les causes de cette transformation, on est porté aujourd'hui à donner moins d'importance aux habitudes liturgiques prises dans les catacombes, car le lien entre la tombe et l'autel ne semble y avoir été que relatif et provisoire. Au contraire, la vision de l'Apocalypse, où les âmes des justes, morts pour la vraie foi, étaient apparues à saint Jean sous l'autel céleste, passe pour avoir eu sur l'usage une influence certaine, mais difficile à mesurer.

L'évolution est cependant rapide; on en suit les signes



dans la littérature chrétienne entre le début et la fin du iv<sup>e</sup> siècle. M. Fr. Wieland l'a mise en relation étroite avec le mouvement d'idées qui, selon lui, aurait en même temps développé dans l'Eucharistie l'aspect du sacrifice. Du primitif repas de communion, où le Christ se donnait aux fidèles, on serait passé brusquement, au cours du iv<sup>e</sup> siècle, à la conception d'un sacrifice véritable, renouvelant sous une forme non sanglante le bienfait de la Passion. Alors se serait développée l'idée de l'autel-tombeau, par une association naturelle entre le corps du Christ, sacrifié sur la *mensa*, et les restes des martyrs, immolés pour sa cause<sup>1</sup>.

Aux yeux de l'Église, les deux aspects de l'Eucharistie étant également anciens et inclus dans l'institution dès l'origine, il ne peut se faire que la conception du sacrifice soit apparue seulement au iv<sup>e</sup> siècle, éclipsant l'autre; tout au plus peut-on admettre qu'à telle époque tel aspect ait paru secondaire ou prépondérant.

Il est incontestable que les Pères du iv<sup>e</sup> siècle conçoivent avec une vigueur et un réalisme tout particulier le caractère du sacrifice eucharistique. Qu'à la même époque l'idée de la solidarité des martyrs avec le Christ dans la Passion ait pris de la force et de la précision, cela n'est pas étonnant. M. Wieland et le P. Braun, historien de l'autel chrétien<sup>2</sup>, se trouvent, en effet, d'accord sur ce point, que, pour la transformation de l'autel en un autel à reliques, la conception de l'Eucharistie comme sacrifice a été déterminante.

Les raisons profondes de la déposition des reliques n'en sont pas moins encore un peu obscures. Sans prétendre y jeter une pleine lumière, je voudrais essayer ici, en reprenant l'étude de quelques textes importants et en utilisant la curieuse inscription qu'une découverte récente m'a permis de faire connaître, de préciser le lien qui s'établit entre le sacrifice eucharistique et les reliques des martyrs.

1. Fr. Wieland, *Altar und Altargrab der christlichen Kirchen im 4. Jahrhundert*, Leipzig, 1912.

2. Braun, *Der christliche Altar*, 2 vol. Cf., sur ce point particulier, les pages d'introduction, t. I, p. 1-3.

Je résume d'abord l'étude particulière que j'ai consacrée à la trouvaille, et à laquelle le lecteur pourra se reporter pour le détail<sup>1</sup>. Le vase, qui ne contenait qu'un peu de terre poudreuse, a été trouvé en octobre 1926 dans le soubassement d'autel complètement scellé d'une petite église en ruines du territoire du Belezma (département de Constantine; dans l'antiquité, probablement cité de Lemasba). Cette circonstance oblige à croire qu'il s'agissait d'un reliquaire, enfermé là lorsqu'on ouvrit l'église, qui paraît dater du <sup>ve</sup> siècle environ et ne peut être en tout cas postérieure au <sup>vi</sup> siècle. Or, ce vase portait ces deux inscriptions :

Sur le couvercle :

*In isto vaso s(an)cto congregabuntur membra X(rist)i.*

Sur la panse :

*Ecce locus inquirendi domin(u)m ex toto corde amen Xr(ist)e.*

Le sens ordinaire de *membra Christi* ne trouve pas ici son emploi. L'image, chez saint Paul, exprime l'union mystique de tous les fidèles avec le Christ, tête de l'Église. Elle se retrouve à tout instant dans la littérature patrologique, non sans être au passage précisée ou déformée dans son sens et dans son extension. Le souci qu'on a d'en rendre compte suivant le degré de foi, de vertu ou d'utilité des fidèles, amène souvent à lui trouver des équivalents plus concrets : *manus*, *pedes*, etc., ou à l'appliquer particulièrement aux chrétiens les plus éminents, apôtres, saints, martyrs, etc. Toutefois, l'expression n'a jamais perdu sa valeur première, et il demeure bien entendu que tous les fidèles sont les membres du Christ, et que cette solidarité doit s'entendre avant tout spirituellement.

Mais les *membra Christi* rassemblés dans un reliquaire,

1. *Mélanges d'archéologie et d'histoire (École de Rome)*, 1927, p. 103 ss. J'aurai l'occasion, dans ces pages, de rectifier certaines hypothèses que j'avais envisagées, d'en appuyer d'autres, et de confirmer le sens général des conclusions.

que peuvent-ils être sinon des reliques? Reliques de saints, et plus exactement, à cette époque, reliques de martyrs. Or il y a au moins un texte, sensiblement contemporain, où l'expression se rencontre précisément dans cet usage. C'est un passage du traité *De Dogmatibus ecclesiasticis*, de la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, peut-être de Gennadius. L'attitude du vrai chrétien en face des reliques y est ainsi définie :

*Sanctorum corpora, et praecipue beatorum martyrum reliquias, AC SI CHRISTI MEMBRA sincerissime honoranda, et basilicas eorum nominibus appellandas. VELUT LOCA DIVINO-CULTUI MANCIPATA. affectu piissimo et devotione fidelissima adeundas [credimus]. Si quis contra hanc sententiam venit, non Christianus, sed Eunomianus et Vigilantianus creditur*<sup>1</sup>.

Ce texte mériterait à tous égards d'être mieux connu. Son caractère de précis dogmatique, dirigé spécialement contre les hérésies, sa date, qui est celle où s'achève la généralisation de l'autel à reliques, donnent à cet article en particulier un très grand intérêt. Il s'agit de justifier, devant les hérétiques et les adversaires, le mouvement de foi qui porte maintenant le peuple chrétien auprès des restes des saints, dans les basiliques appelées de leurs noms. Et cette justification peut se résumer ainsi :

1° Dans les restes des saints et particulièrement dans les reliques des martyrs, le chrétien doit voir et honorer les *membres du Christ*.

2° Il doit fréquenter les basiliques auxquelles ils donnent leurs noms *comme des lieux consacrés au culte divin*.

1. Publié dans Migne, *Patr. Lat.*, t. LVIII (Gennadius) et XLII (append. saint Augustin), 1219. Le traité est généralement attribué à Gennadius; malgré les attaches pélagiennes de ce théologien, il présente un état des dogmes satisfaisant pour l'orthodoxie du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. On verra plus loin que saint Thomas s'appuie sur sa définition pour fonder la légitimité du culte des reliques.

La construction de la phrase, qu'une erreur m'a fait altérer dans l'article des *Mélanges*, a sa valeur : *ac si Christi membra*, comme si c'était du Christ qu'elles étaient les membres. Le parallélisme de la seconde partie, qui m'avait d'abord échappé, confirme cette intention

Il est clair que cette définition cherche à prévenir deux erreurs, ou deux objections :

1<sup>o</sup> L'honneur rendu aux reliques serait idolâtre et ferait tort au culte de Dieu.

2<sup>o</sup> La désignation des basiliques par le nom des saints menacerait de faire oublier que ces édifices sont avant tout consacrés à Dieu.

A cette définition rigoureuse du traité *De Dogmatibus* il semble que les deux inscriptions du reliquaire africain apportent une confirmation expresse, sous leurs formules quasi liturgiques. Elles disent bien, en effet, la même chose :

1<sup>o</sup> Les reliques qu'on réunira dans ce vase sont les membres du Christ.

2<sup>o</sup> Sur elles, c'est le Seigneur lui-même qu'il faut chercher avec ferveur. L'accent est mis volontairement sur le Christ, avec une insistance que fait bien sentir la fin des deux formules : *membra Christi, amen Christe*<sup>1</sup>. L'anonymat complet de ces reliques, en lui-même si exceptionnel, est une autre preuve du soin que l'on a eu de ne s'adresser qu'au Christ.

Voici donc une petite église qui, dans un pays et en un temps où fleurissaient le culte des martyrs et la dévotion à leurs reliques, où les restes les plus minimes étaient conservés avec le nom du saint<sup>2</sup>, n'a point nommé celles qu'elle possédait (reliques peut-être incorporelles, simples *pignora*), et a rapporté directement au Christ son hommage et sa prière.

Cette exception doit-elle s'expliquer par une raison de circonstance? Est-ce, comme je l'ai d'abord cru, pour s'opposer au culte excessif des martyrs chez les Donatistes,

1. J'ai cru pouvoir montrer ailleurs (*art. cit.*) que l'expression *amen christe* avait toute la force d'un cri de foi. Elle est très différente de l'*amen* isolé qui conclut certaines inscriptions de *memoriae*.

2. Cf. les reliquaires multiples de Henchir-Akh-rib (région sensiblement voisine du Bélezma) dont chacun porte un nom, fût-ce pour la relique la plus fragmentaire. Plusieurs se partagent les reliques d'un même saint. Le soubassement de notre autel ayant été trouvé intact, l'argument de l'anonymat a toute sa valeur. Pourquoi n'avait-on inscrit le nom de ces *membra Christi* ni sur la surface du vase, ni sur une plaque de métal à l'intérieur du vase ou de la fosse, comme à Henchir-Akhrib? Cf. Gsell, *Mél. Éc. Rome*, 1903, p. 16 ss.



qu'une petite église catholique de Numidie, ensevelissant des reliques sous son autel, a voulu n'y attacher que le nom du Christ? A la réflexion l'hypothèse ne me paraît plus très solide. Si le problème des *lapsi* et de l'opportunité du martyre a été l'origine du schisme africain, il est difficile de dire de quel côté le culte des martyrs a failli verser le plus dans l'idolâtrie. En dressant des *arae* au-dessus des corps des Circconcillions, les Donatistes ne prétendaient-ils pas justement établir un étroit rapport entre le Christ et leurs martyrs? Dans le récit donatiste de la *Passio Marculi*, on voit ce prêtre s'efforcer de mettre en relation son martyre et le sacrifice eucharistique qu'il offre pour la dernière fois<sup>1</sup>. Il ne m'en paraît pas moins sûr que le reliquaire a été celui d'une église orthodoxe, puisque ses inscriptions sont en parfait accord avec les termes du traité dogmatique. Rencontre qui ferait supposer que vers le *v<sup>e</sup>* siècle l'Église, menacée à l'intérieur par certains abus, au dehors par des adversaires, a cherché à mettre les fidèles en garde contre l'idolâtrie des martyrs par un véritable enseignement. La vraie valeur de ce vase me paraît consister en ceci, que dans cette église les reliques furent considérées, moins comme la *memoria* de tel ou tel martyr que comme le gage de la présence du Christ, instrument nécessaire de la consécration de l'autel, centre vivant où doivent aller les prières. L'Afrique a rendu déjà un certain nombre de reliquaires, auxquels le nôtre ressemble par sa forme et son aspect. Mais on n'en connaît aucun qui fût avec l'autel, avec l'église, aussi solidaire. Il est sans doute à cet égard le plus ancien exemple que nous ayons d'un reliquaire de consécration. Et si l'on avait le droit d'admettre qu'il existât dès cette époque un rituel aussi précis, on pourrait supposer que les deux inscriptions, d'un accent si liturgique, ont été effectivement des formules de consécration, soit du vase, soit de l'église elle-même<sup>2</sup>.

1. *Passio Marculi*, dans Migne, P. L., VIII, 762 (*ut illucescente Dominico, in quo erat et ipsius passio consummanda, ad offerendum geminum sacrificium, etc.*).

2. Quoi qu'on en pense, il est curieux de remarquer que l'une des inscriptions,

Dans ces *membra Christi*, que sont les reliques, on reconnaît à peine l'image de saint Paul. J'ai pu me demander si son origine n'était pas tout à fait différente. Il ne faut pas perdre de vue que dans le langage du temps, particulièrement poétique, *membra* est constamment employé comme synonyme de *corpus*, et spécialement s'il s'agit de restes mortels. Les exemples sont nombreux dans les épitaphes chrétiennes, particulièrement dans les inscriptions damasiennes. Le mot désignait aussi les reliques isolées : saint Augustin reproche aux moines de trafiquer des reliques; *alii membra martyrum venditans, si tamen martyrum*<sup>1</sup>. Et, dès le Sacramentaire grégorien, dans la cérémonie de consécration de l'église, on s'approche des reliques en prononçant cette prière :

*Fac nos, Domine, sanctorum tuorum specialiter dicata MEMBRA contingere...*

Enfin, au xii<sup>e</sup> siècle, s'élevant contre la prétention de certaines églises à posséder des reliques du Christ, telles que ses dents, Guibert leur crie :

*Videte ne dum MEMBRA DEI... vobis arrogatis*<sup>2</sup>...

Il ne serait donc pas absurde que, voulant rattacher au Christ les pratiques du culte des reliques, on soit passé de l'expression de *membra martyrum* à celle de *membra Christi*, qui ne devrait rien à saint Paul. Mais l'origine paulinienne est pourtant plus probable, et voici pourquoi : le plus ancien texte, à ma connaissance, où des reliques soient appelées *membra Christi*, est de la fin du iv<sup>e</sup> siècle. Saint Jean

*ecce locus*, etc., pourrait s'appliquer telle quelle à l'église, lieu de prière, et que l'expression qui se rencontre dans l'autre : *congregabuntur membra Christi*, s'applique à merveille à la réunion des fidèles. On m'a suggéré l'hypothèse d'une phrase à double entente, telle que les chrétiens de ce temps les aimaient; toutefois, le début de la formule, si précis, *in isto vaso sancto*, empêcherait que ce jeu de mots fût complet.

1. Saint Augustin, *De Opere monachorum*, 28. (P. L., XL, p. 575).

2. *Liber sacramentorum*, P. L., LXXVIII, p. 159.

3. Guibert, *De Pignoribus sanctorum*, III, § 5. (P. L., CLVI, p. 654).

Chrysostome, commentant l'épître aux Romains, magnifie le souvenir de saint Paul; dans un beau mouvement d'éloquence, il exprime son ardent désir d'embrasser le tombeau de l'apôtre, de voir ses restes, « ces armes de justice, armes de lumière, ces membres maintenant vivants, mais qui étaient morts quand il vivait, dans lesquels partout le Christ était vivant, ces membres crucifiés au monde, les *membres du Christ*, qui avaient vêtu le Christ, le temple du Saint-Esprit, etc.<sup>1</sup> ». Saint Jean Chrysostome applique évidemment ici aux restes de saint Paul les termes mêmes dont saint Paul se servait pour désigner les fidèles. Pour cette raison il est délicat de faire état de cet exemple. Il montre tout de même le nouvel usage de l'image en train de se former.

Cette image a vécu, et nous la retrouvons au xve siècle dans un curieux traité de symbolique de Syméon de Thessalonique, où sont minutieusement expliqués, évidemment d'après une tradition ancienne, tous les rites de la consécration d'un sanctuaire. Je ne sais pourquoi ce texte paraît avoir été si négligé. Sa date tardive ne doit pas nous gêner, aucune tradition n'étant plus résistante que celle des rites, et nous verrons bientôt combien, au bout de dix siècles, la symbolique de l'autel de Syméon de Thessalonique ressemble encore à celle qui s'ébauchait au temps de saint Augustin<sup>2</sup>.

Je cite en entier le chapitre cxvi : pourquoi l'on dépose sous l'autel les reliques des martyrs :

Étant donc retourné à l'ancien temple, où les reliques avaient été déposées, et ayant fait deux oraisons, pour rendre grâce à Dieu du don des reliques de martyrs, (le prêtre) les porte sur sa tête. Et une fois arrivé, il les dépose suivant le rite. Car il n'est pas permis de faire

1. Saint J. Chrys., *Epist. ad Rom.*, homél. 32, 4 (= Migne, P. G., LX, 680).

2. Syméon de Thessalonique est considéré par les historiens de la littérature byzantine comme un auteur tourné vers le passé et qui compile de vieilles traditions. Il explique les rites de son temps, mais d'après une symbolique qu'on peut admettre comme assez ancienne. Cf. sur lui Krumbacher, *Gesch. der Byzant. Liter.*

de consécration sans reliques de martyrs ou de saints, parce que les martyrs sont les fondements de l'Église, construits par-dessus le fondement qu'est le Sauveur; et il convient que dans l'église ils soient sous l'autel, puisqu'il est aussi l'Église, puisqu'il est à la fois le trône de Dieu et le tombeau du Christ : de là vient qu'on l'oint de myrrhe, et qu'il porte les Évangiles; et il est bien que les reliques des saints soient au-dessous de lui, et sans reliques il n'est pas de consécration possible, ainsi que les saints l'ont révélé. Or, si l'on commence par déposer les reliques dans le temple, c'est *parce que, sanctifiées, elles sont devenues les membres du Christ et ses autels, ayant été immolées pour lui*. Et on les place sur la très sainte patène, parce qu'ils (les martyrs) jouissent du même honneur que le Seigneur, ayant supporté pour lui le combat. Et on les dépose sur la table consacrée, puisqu'ils ont partagé la mort du Christ, et qu'ils ont mérité de s'asseoir auprès de lui sur le trône de sa gloire. C'est aussi pourquoi le prêtre les élève sur sa tête avec la patène, pour les honorer comme les divins mystères eux-mêmes, le corps et le sang du Seigneur. Et, en effet, si Paul dit en s'adressant à tous les fidèles : Vous êtes le corps du Christ et les membres de ses membres, ceux-là seront bien plus encore le corps et les membres du Christ, qui ont combattu pour sa gloire et ont imité sa mort <sup>1</sup>.

Dans cette accumulation confuse de symboles, l'image des *membres du Christ* apparaît comme essentielle, et l'explication qui vient à la fin ne doit pas nous faire illusion. Elle est un lointain souvenir, ou l'interprétation personnelle de l'auteur. Mais les *μέλη Χριστοῦ* ont dans le texte un sens bien net et bien fort : c'est par leur passion que les corps des martyrs sont sanctifiés, et leurs reliques devenues les *membres du Christ*.

L'idée de la communauté de la passion domine toute la suite des parallèles entre les reliques et l'hostie eucharistique; et c'est parce qu'il compare les reliques au corps et au sang du Seigneur que Syméon de Thessalonique songe à citer saint Paul. La comparaison avec l'hostie semble avoir été introduite dans le chapitre par l'image des *μέλη Χριστοῦ*, *membra Christi*, et cette image est appliquée aux reliques d'une façon explicite.

Si l'on regarde un peu dans le traité, autour de ce pas-

1. Cf. P. G., t. CLV, p. 320.



sage, on est frappé de l'insistance avec laquelle est imposée l'idée que l'autel est le tombeau du Christ, *τάφος καὶ μνήμα*, et en même temps du flottement de l'auteur lorsqu'il s'agit de justifier cette idée. L'autel est le tombeau du Christ, parce que c'est sur sa *mensa* que le Christ, dans le sacrifice eucharistique, est immolé et repose. Vieille idée qui remonte, ainsi que Wieland la montrée, à des conceptions développées vers le iv<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que l'autel est à la fois la sépulture du Christ et des martyrs, le Christ étant comme enseveli sur la *mensa*, les reliques au-dessous. Mais à d'autres moments la distinction n'est pas si nette; et l'on dirait, soit que l'autel est la sépulture du Christ parce que les reliques des martyrs y sont ensevelies, soit que les reliques y sont ensevelies précisément parce qu'il est la sépulture du Christ. Il semble que le symbolisme de l'autel-tombeau ait tout gagné, et que ses deux origines, parfaitement distinctes, aient fini par se mêler. Mgr Duchesne a montré que dans la liturgie romaine le rituel de consécration de l'église était essentiellement funéraire; et il a rapproché l'usage byzantin de l'usage gallican sur le point de la déposition des reliques, qui dans l'un comme dans l'autre paraît, au point de vue liturgique, accessoire à la consécration de l'autel. Le chapitre de Syméon de Thessalonique prouve que cette distinction liturgique n'empêche point les deux parties du rite d'être fortement unies par une profonde idée symbolique.

L'idée la plus forte et la plus utile à retenir du traité de Syméon de Thessalonique est sans doute cet audacieux parallèle entre les reliques et l'Eucharistie. Or, il est très ancien, puisque les textes des iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles l'annoncent déjà; c'est l'étude de ces textes que je voudrais reprendre, après Wieland. A la lumière de l'image des *membra Christi*, nous arriverons peut-être à mieux approfondir ces passages des Pères où le souci de justifier la déposition des reliques apparaît pour la première fois.

Lorsque, dans sa basilique de Milan, saint Ambroise est sollicité par les fidèles de laisser sous l'autel, où il s'était réservé sa propre sépulture, une place aux reliques des mar-

tyrs qu'on venait de découvrir, il admet ce partage et s'en explique ainsi :

*Succedant victimae triumphales in locum ubi Christus hostia est. Sed ille super altare, qui pro omnibus passus est. Isti sub altari, qui illius redempti sunt passione. Hunc ego locum praedestinaveram mihi : dignum est enim ut ibi requiescat sacerdos, ubi offerre consuevit ; sed cedo sacris victimis dexteram portionem, locus iste martyribus debeatur <sup>1</sup>.*

C'est donc comme victimes, et victimes triomphantes, que les martyrs méritent de reposer sous la *mensa* où le Christ lui-même est hostie. Mais saint Ambroise est moins soucieux de développer cette justification que de sauvegarder, au-dessus des martyrs, la supériorité du Christ. Lui a souffert pour tous, eux-mêmes ont été rachetés par sa Passion.

Au contraire, c'est sur la communauté de leur sort qu'insiste, vers la même époque, un peu plus tard peut-être, Maxime de Turin :

*... Recte ergo sub ara martyres collocantur, quia super aram Christus imponitur. Recte sub altare justorum animae requiescunt, quia super altare Domini corpus offertur. Nec immerito illic pro justis vindicta sanguinis postulatur, ubi etiam pro peccatoribus Christi sanguis effunditur. Convenienter igitur, et quasi pro quodam consortio ibi martyribus sepultura decreta est ubi mors Domini quotidie celebratur... Scilicet ut qui propter mortem ejus mortui fuerunt, sacramenti ejus mysterio quiescant. Non immerito, inquam, velut consortio quidam illic occisis est tumulus constitutus, ubi occisionis Dominicae membra ponuntur, ut quos cum Christo unius passionis causa devinxerat, unius etiam loci religio copularet <sup>2</sup>.*

Jamais la conception du sacrifice eucharistique n'a été affirmée plus brutalement : *occisionis Dominicae membra ponuntur*. Il suffit de donner aux reliques le nom qu'elles commencent à prendre de *membra Christi*, pour que le parallèle, ou, pour parler comme Maxime de Turin, cette espèce de *consortium*, qui unit les martyrs au Christ, apparaisse

1. Saint Ambroise, *P. L.*, XVI, 1022.

2. Maxime de Turin, *P. L.*, LVII, 600. Il est intéressant de noter qu'entre saint Ambroise et Maxime de Turin, voisins dans l'espace comme dans le temps, des échanges d'idées sont particulièrement admissibles.

dans toute sa force; il est juste que les reliques des martyrs, dont la passion a fait des membres du Christ, reposent sous l'autel, puisque sur l'autel sont déposés les membres du sacrifice du Seigneur, c'est-à-dire les membres du Christ.

L'expression peut surprendre, mais elle existe : saint Optat, au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, reproche aux Donatistes d'avoir violé les autels catholiques : *quibus et vota populi et membra Christi portata sunt* <sup>1</sup>. De sorte que, si le vase de l'église du Belezma n'avait pas été trouvé scellé dans la fosse où sont ordinairement déposées les reliques, et s'il était admissible qu'on vînt chercher le Seigneur au-dessus d'hosties consacrées, il pourrait avoir servi de réserve eucharistique, et l'inscription du couvercle désigner ce précieux dépôt : *membra Christi* <sup>2</sup>. L'hypothèse est condamnée par les circonstances de la découverte, mais le fait qu'on puisse y songer est significatif. Même si l'expression appliquée aux reliques dérive de celle de saint Paul, comme il est probable, il est difficile qu'elle ne se soit pas rencontrée avec celle, toute différente d'origine, qui désignait l'Eucharistie, et cette rencontre ne faisait que donner un symbole à des conceptions déjà mûres.

Nous allons voir ce symbole agir et engendrer, ou du moins favoriser un rite.

Dès le temps de saint Ambroise, les reliques de martyrs sont considérées comme un gage de la présence du Christ; *ubi martyrum sanguis, ibi Christus*; et Paulin de Nole, cé-

1. Saint Optat, VI, 1.

2. Cette hypothèse peut paraître très séduisante, si le vase est un ciboire, les deux inscriptions auraient un sens aisé, et l'on échapperait même à la difficulté d'expliquer le futur *congregabuntur*. Mais bien des raisons rendent cette explication invraisemblable : d'abord la place du vase sous l'autel, dans une fosse scellée, qui est inexplicable pour un ciboire. Admettra-t-on que les inscriptions se rapportent à sa consécration comme ciboire, et que le vase fût ensuite employé comme reliquaire? Il serait étrange qu'on n'eût marqué cette nouvelle destination par aucune inscription. Le seul moyen d'échapper à tant de difficultés serait de supposer que le vase a bien contenu des hosties, mais que ces hosties y tenaient lieu de reliques. Or l'usage, dont nous parlons plus bas, est justifié lorsqu'il apparaît au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle par le manque de vraies reliques, qui est invraisemblable pour l'Afrique des <sup>iv</sup><sup>e</sup>-<sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles. L'idée même, à cette époque, surprendrait.

lébrant dans une dédicace en vers la déposition dans une même fosse, sous un autel, d'un fragment de la croix et de reliques de martyrs, résume ainsi le contenu :

*Cuncta salutiferi coeunt martyria Christi,  
Crux, corpus sanguis martyris, ipse Deus.*

L'instrument de la Passion du Christ est aussi la cause de la passion des martyrs, de sorte qu'il est légitime de les réunir :

*Sic ubi crux, et martyr ibi, quia martyris et crux  
Martyrii Sanctis quae pia causa fuit.*

Au début du ix<sup>e</sup> siècle apparaît, dans le rituel de consécration de l'église, un usage qui dura plusieurs siècles et paraît avoir été répandu dans tout le monde chrétien : on prit l'habitude de déposer sous l'autel, à côté des reliques, trois hosties consacrées, et dans le cas où manquaient les reliques, il est dit expressément que ces hosties en tenaient lieu.

L'usage fut combattu et finit par disparaître. Il semble qu'on ne lui ait pas encore trouvé d'explication. Dans son ouvrage sur l'autel chrétien, le P. Braun, qui rassemble les témoignages et prouve que l'usage fut reconnu par Rome si même il n'en vint pas, se résigne à ne point l'expliquer.

Or, si l'on veut bien voir dans l'expression de *membra Christi* le symbole de la solidarité mystique établie entre le corps du Christ et celui des martyrs, et se rappeler en même temps les deux sens que l'expression comportait — que ce fût hasard ou spéculation volontaire — il me semble qu'on verra clairement la raison de ce rite.

Une des justifications les plus profondes de la déposition des reliques sous l'autel, bien que sans doute apparue après coup, fut, comme nous l'avons vu, cette valeur de *membra Christi* attachée indistinctement à tous les restes des martyrs. Cette présence des *membra Christi* sous la *mensa*, assez réalisée pour qu'on y vînt « chercher le Seigneur de tout son cœur », répondait à la présence, sur la *mensa*, de ces autres *membra Christi* qu'étaient les espèces du sacrifice. La pré-



sence du Christ était ici comme là le mystère essentiel à la célébration de la messe. Des hosties consacrées pouvaient donc tenir lieu de reliques; c'était comme si, au lieu de martyrs, on pouvait déposer dans le sépulcre le corps même du Sauveur : *Haec sunt reliquiae conditae, videlicet corpus Domini nostri J. Ch. (et cineres sanctae Fel, etc.)*.

D'autre part, en déposant les hosties avec les reliques, on affirmait d'une manière tangible l'étroite solidarité des martyrs avec le Christ. Peut-être rappelait-on aussi que leurs corps, le jour de leur glorieuse résurrection, prendraient la figure du corps du Christ (*corpori Christi configuranda*).

Dans la liturgie décrite au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle pour les moines anglais (citée par Mâle, *Art du xii<sup>e</sup> siècle*, p. 126), saint Dunstan nous fait connaître un usage significatif. Après l'adoration, on portait la croix, dans un linceul, sur l'autel, où on la déposait dans une imitation du tombeau (*quaedam assimilatio sepulcri*).

L'usage souleva des critiques; on fut évidemment choqué de voir déposer le corps du Christ, vivant sous les espèces eucharistiques, dans une fosse qui, si elle ne portait pas encore le nom de *sepulcrum*<sup>1</sup>, n'en faisait pas moins figure de tombeau; avec des restes de martyrs, qui, pour être sanctifiés et habités par la grâce divine, n'en portaient pas moins les traces de la mort. On distingua soigneusement, dans l'autel, le sépulcre, réservé aux reliques, et la *mensa* destinée à recevoir le corps vivant du Christ. Mais la genèse du rite est facile à concevoir pour un temps où la symbolique de l'autel était si largement funéraire. La tradition qu'on peut suivre depuis le <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, et qui trouve chez Syméon de Thessalonique, représentant attardé, sa pleine expression, n'hésite pas à voir dans l'autel le tombeau du Christ, *τάφος καὶ μνήμα*<sup>2</sup>.

Le P. Braun rapproche de cet usage celui qui consista à déposer avec les reliques de petites croix, de bronze ou de

1. Le P. Braun suppose précisément que cet usage empêcha, tout le temps qu'il dura, de donner à la fosse aux reliques le nom de *sepulcrum*, devenu depuis ordinaire.

2. Cette symbolique a perdu depuis beaucoup de ses audaces. Peut-être

bois, ainsi que l'ont appris quelques découvertes<sup>1</sup>. Le rapprochement est tout à fait fondé. En réunissant avec les cendres des saints des symboles de la croix, sinon des fragments de la vraie croix, il semble qu'on suive à la lettre les vers déjà cités de Paulin de Nole : *Sic ibi crux*, etc.

L'idée de la solidarité mystique des martyrs avec le Christ, dans leurs corps comme dans leurs âmes, a donc dominé depuis le iv<sup>e</sup> siècle les croyances et les rites de l'Église en ce qui concerne les reliques. Et cette idée a trouvé son expression dans cette image de *membra Christi*, peut-être à son tour génératrice d'idées. Vers le xii<sup>e</sup> siècle, l'auteur d'un recueil de lettres apocryphes du pape à l'évêque de Vienne, qui veulent soutenir les prétentions de cette église à une haute origine, définit ainsi le culte dû aux restes des saints :

*Cura autem sanctorum corpora SICUT MEMBRA CHRISTI, quemadmodum curaverunt apostoli Stephanum* <sup>2</sup>.

Mais saint Thomas, ayant à établir la légitimité de ce culte, ne cite l'article du traité *De Dogmatibus* que pour reconnaître dans ces *Christi membra* les termes de l'Épître aux Corinthiens <sup>3</sup>. C'est affaiblir beaucoup la portée du texte du v<sup>e</sup> siècle. Le Concile de Trente, de même, ne se souvient que du sens paulinien, lorsqu'il prescrit d'honorer les corps des

peut-on toutefois en découvrir encore des traces. Par exemple, dans la liturgie du jeudi Saint, la purification de l'autel, avec l'hysope, doit sans doute être considérée comme une cérémonie funéraire : on purifie le sépulcre où le Christ va le lendemain descendre.

1. *Op. cit.*, I, p. 629. De Rossi avait pensé que ces petites croix avaient été portées par le saint, et déposées pour cette raison parmi ses reliques.

2. Cf. *Monumenta Germaniae historica, Epist. III (Merov. et Karol.)*, p. 87. La lettre est adressée par l'évêque de Rome Pius à Justus de Vienne. Le recueil entier de ces lettres apocryphes date, suivant l'éditeur, de la fin du xi<sup>e</sup> au début du xii<sup>e</sup> siècle.

Un des arguments de Calvin contre le culte des reliques est précisément qu'on ne voit pas que l'Église apostolique ait entouré d'honneurs particuliers les restes de saint Jean-Baptiste et d'Étienne, le premier martyr, saints parmi les saints. Le texte prouve qu'on a songé à trouver au culte des reliques de très hauts précédents.

3. Saint Thomas, *Summa theol. part. III, quaest. 25, art. 6* : l'interprétation que saint Thomas a donnée au texte du *De Dogmatibus* ressort de son com-

saints comme les membres du Christ et les temples du Saint-Esprit :

... *Sanctorum Martyrum et aliorum cum Christo viventium sancta corpora, quae viva membra fuerunt Christi, et templa spiritus sancti, ab ipso ad vitam aeternam suscitanda et glorificanda, a fidelibus veneranda esse* <sup>1</sup>...

N'y a-t-il pas même dans les termes du décret l'intention spéciale de n'admettre l'image qu'en ce qui regarde la vie des saints? « leurs corps qui furent, de leur vivant, membres du Christ »? Les chrétiens du <sup>ve</sup> siècle étaient plus audacieux, qui voyaient dans les cendres mêmes les membres du Christ. La précaution du Concile de Trente est facile à comprendre; car l'image, qui s'était peut-être développée dans une pensée d'orthodoxie, tendait inévitablement à accorder aux reliques une valeur dangereuse.

Mais l'idée dont elle était le signe a vécu plus longtemps; elle se manifeste pleinement dans la strophe d'une hymne, chantée aujourd'hui à la fête des Saintes Reliques, et connue depuis le <sup>xviii</sup>e siècle <sup>2</sup>.

*Quin et reliquias et tumulos sibi  
Aras ipse Deus consecrat hostia;  
Conjungensque suis se caput artibus  
Hos secum simul immolat.*

mentaire; nous devons, dit-il, honorer les saints *tanquam membra Christi, Dei filios et amicos et nostros intercessores* et par suite aussi leurs dépouilles *quae fuerunt templa et organa Spiritus sancti in eis habitantis et operantis, et sunt corpori Christi configuranda per gloriosam resurrectionem*.

1. Concile de Trente, *Sessio XXV, De Invocatione, veneratione* (3 déc. 1563). La construction de la phrase (*quae viva membra fuerunt Christi*) est ambiguë, sans doute à dessein; mais qu'on traduise : qui furent de leur vivant membres du Christ, ou seulement qui furent les membres vivants du Christ, le passé *fuerunt* indique suffisamment qu'il s'agit des corps vivants des saints et non de leurs reliques. Or, lorsqu'on vénère les *membra Christi* sous les autels, c'est tout au contraire parce que les corps ont été sanctifiés par le martyre. On l'a bien vu dans le texte de Syméon de Thessalonique. De même il semble que déjà saint Jean Chrysostome fasse cette différence lorsqu'il parle des membres de Paul, *maintenant vivants*, et qui de son vivant étaient morts, etc.

2. *Incipit : Ovos unanimes Christi adum chori*. L'hymne apparaît en 1723 dans le recueil de Cl. Santolius; cf. U. Chevalier, *Repertorium hymnol.*

Ces quatre vers condensent admirablement les vieilles raisons alléguées pour la déposition des reliques sous l'autel, et l'image même de *membra Christi* est facile à y reconnaître sous sa variante : *artubus*. Les reliques des martyrs sont les membres. Dieu, c'est-à-dire le Christ, représenté par l'hostie, est la tête. Et la tête et les membres sont ensemble immolés.

Pour finir, je voudrais indiquer que c'est sans doute par un souvenir de cette tradition, qui unissait le Christ et ses martyrs en un même sort et en un même lieu, qu'aujourd'hui encore, parmi les reliques nécessaires à la consécration d'un autel, doivent figurer au moins celles d'un martyr. Le traité *De Dogmatibus* prescrivait déjà d'honorer comme si c'étaient les membres du Christ les corps des saints et *particulièrement les reliques des bienheureux martyrs*. Et c'était bien le martyr, en effet, qui consacrait les *membra Christi*.

Jean GAGÉ.

---



# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue*, 1928, II, p. 106 et suiv.)

## SÉANCE DU 4 AVRIL 1928

*Avancée au mercredi à cause du vendredi saint.*

M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, transmet un rapport de M. Dunand sur la mission qu'il a remplie l'an passé au Hauran.

La Commission du prix Saintour a partagé le prix ainsi :

1.000 francs à M. E. Chambry pour son édition critique des *Fables d'Ésope*.

1.000 francs à M. P. Collart pour son édition des *Papyrus Bouriant*.

1.000 francs à M. Couissin pour son livre sur les *Armes romaines*.

M. René Dussaud lit le rapport du P. A. Barrois sur les fouilles de l'École archéologique française de Jérusalem effectuées à Neirab près d'Alep, en Syrie, du 12 septembre au 6 novembre 1927. Le P. Barrois était accompagné du P. Abel et de M. Darrous. M. Parrot s'est joint aussi à la mission.

Le tell de Neirab a été occupé par une première agglomération assez étendue dont on n'a guère retrouvé que des murailles en brique rouge. Cette ville détruite fit place à une installation très pauvre qui disparut à son tour. Une nouvelle cité, contemporaine de la fin de l'empire néobabylonien et de l'époque perse, utilisa le tell comme nécropole. Les fouilles ont dégagé un grand nombre de tombes avec leur mobilier qui nous apporte des renseignements sur la céramique, les vases d'albâtre, les terres cuites, l'industrie du métal, les bijoux de cette population araméenne du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

M. Joseph Loth communique la première partie d'un mémoire sur le sous-sol du Puyravel en Ferrières-sur-Sichon, et l'écriture néolithique en dehors de Glozel.

## SÉANCE DU 13 AVRIL 1928

M. René Dussaud donne de bonnes nouvelles des six missions actuellement à pied d'œuvre en Syrie auxquelles participent trois membres de l'Académie : MM. Thureau-Dangin, Cumont et Rostovtseff. A Byblos, M. Dunand a découvert une statue colossale de près de 3 mètres de haut. D'autre part, il signale au nom de M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, la découverte d'un torse de statuette à Séfiré, à 20 kilomètres au nord-est d'Alep. Le personnage, vêtu à l'égyptienne, porte dans le dos une inscription en caractères cunéiformes que M. Virolleaud a déchiffrée et qui lui permet de dater le monument du deuxième millénaire avant notre ère. Le chef local, ainsi représenté dans le temple qu'il a élevé, est armé d'un poignard dont la

poignée et le fourreau sont rapprochés par M. Dussaud du beau poignard à lame et fourreau d'or découvert récemment à Our en Chaldée par M. Woolley. Peut-être sera-t-on par là amené à rabaisser la date (fin du quatrième millénaire) qui a été proposée pour ce dernier.

M. Dussaud a recherché quel site antique Sésiré pouvait recouvrir. Il en a retrouvé mention sous la forme Sipri dans le traité passé entre Soubbilouliouma, roi des Hittites, et le roi du Mitanni, au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La statuette doit être antérieure à cette date.

M. J.-B. Chabot analyse un long mémoire du R. P. Hugues Vincent, correspondant de l'Académie. Ce travail est intitulé : *le Ba'al cananéen de Beisan et sa parèdre*.

La mission américaine qui fouille le tertre de Beth Sân de la Bible (Σχυθόπολις des Byzantins) a mis au jour deux temples conjugués remontant au début du xv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui semblent être, dans la région de Canaan, les premiers exemples de transformation de la primitive enceinte cultuelle en véritable habitation divine. Parmi les objets recueillis, le plus remarquable est une petite stèle calcaire (0,30 × 0,20) qui nous révèle la physionomie et le nom de la divinité principale du sanctuaire à l'époque de Thoutmès III. La stèle est divisée en deux registres : celui du bas contient un texte hiéroglyphique en 4 colonnes et une scène dont il ne reste que des linéaments ; celui du haut est occupé par une scène représentant une offrande faite au dieu Mikal, dieu de Beisan en faveur d'Amenemapt, officier de Toutmès III et constructeur du temple, par son fils Paraemheb. Le long mémoire que le P. Hugues Vincent a consacré à l'étude de ce petit monument paraîtra dans la *Revue biblique*. En voici les conclusions :

1<sup>o</sup> La stèle de Beisan, en faisant connaître la physionomie et le nom du dieu de Beisan au xv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, prouve que ce nom (Makal) est bien une désignation qualificative du dieu et non pas un nom de localité.

2<sup>o</sup> L'image de ce Makal (ou Mikal) = « Tout-Puissant » l'identifie avec le dieu égyptien Seth, équivalent usuel des *ba'als* sémitiques, sous la forme en quelque sorte spécifique de Soutekh = Réseph. Et comme Réseph est certainement le dieu de l'orage, on est amené à conclure que le « dieu de Beisan » nous est révélé comme un « dieu de l'orage = pluie » et que les Cananéens du xv<sup>e</sup> siècle lui donnaient pour épithète spécifique *Mikal* et pour nom propre Réseph.

3<sup>o</sup> La déesse parèdre, la *ba'alat* de Beisan, est « 'Anta ('Anat), dame du ciel et régente de tous les dieux ». Ainsi est-elle appelée sur une stèle votive recueillie dans le temple septentrional. Elle apparaît, non comme le prototype de la molle Astarté, mais bien comme une déesse valeureuse, comme un succédané cananéen de la mystérieuse Sahan babylonienne, éponyme probable de la vieille cité palestinienne.

M. Holleaux fait connaître, d'après le *Rapport préliminaire* publié dans le *Kgl. Danske Videnskabernes Selskab (Histor. Filol. Meddelelser, XIV, 3)*, les résultats des fouilles exécutées, en 1926, aux environs de la ville étolienne de Calydon, par MM. Frederik Poulsen, correspondant de l'Académie, et Constantin Rhomaïos, assistés de l'architecte danois Mogens Clemmensen, à qui l'on doit la restitution graphique du temple d'Athéna Aléa, à Tégée.

## SÉANCE DU 20 AVRIL 1928

M. Salomon Reinach donne lecture du rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes durant l'année 1926-1927.

M. Joseph Loth achève sa lecture sur le souterrain de Puyravel en Ferrières-sur-Sichon et l'écriture néolithique en Bourbonnais en dehors de Glozel.

La découverte de trois objets néolithiques gravés de signes alphabétiques sur trois points différents du département de l'Allier, en 1917 et 1918, publiés avec gravures par François Perot dans le *Bulletin de la Société préhistorique de France*, pouvait en faire espérer d'autres de même nature.

En dehors de Glozel même, des trouvailles toutes récentes suffisent amplement à prouver l'existence, à l'époque néolithique, dans le Bourbonnais, d'une écriture linéaire, apparentée à des écritures de même caractère bien connues du bassin de la Méditerranée.

Les plus importantes sont celles qui ont été faites dans le souterrain artificiel de Puyravel en Ferrières-sur-Sichon et au hameau de Chez-Guerrier dans la commune limitrophe de Mayet-Montagne.

Puyravel, comme les nombreux souterrains artificiels de l'Allier, d'après les trouvailles qui y ont été faites, se place nettement à l'époque néolithique.

Entre autres découvertes variées qui ont été faites à Puyravel le 12 et le 19 février, se place la découverte, le 19 février, dans l'intérieur du souterrain, sous une porte de plancher *dur intact* formé de blocs anguleux de schistes métamorphiques éboulés du plafond et cimentés de l'argile d'altération, à 0,40 de profondeur, d'un galet quadrangulaire de schiste dur grisâtre, portant sur une face une belle tête de cheval entourée de 11 signes alphabétiques et sur l'autre face une inscription d'une trentaine de signes. Au même niveau, fut trouvé un galet sphérique de granulite dure, dont toute la surface est ornée de signes alphabétiques. D'autres belles pièces importantes furent découvertes en avant de la grotte. Les fouilles du 19 février ont été conduites par M. Depéret de l'Académie des sciences, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, professeur de géologie, et le docteur Morlet, assistés de Mme Morlet.

Des découvertes de même nature furent faites à Chez-Guerrier vers le milieu de janvier<sup>1</sup>.

Le 4 janvier, M. Guittet, Vauquelin et Clérissé, après un dur travail dans un terrain couvert de halliers d'où il leur fallut enlever des souches d'arbres, hors du champ des Fradin, à Glozel cependant, extraient, de la couche jaune archéologique, trois objets, un galet gravé de quelques signes, un harpon en os brisé anciennement de forme magdalénienne, et un poinçon en os. Le harpon en os, analysé par les soins de M. Depéret au laboratoire de chimie de l'Université de Lyon, a donné 17 p. 100 de matières organiques, et le poinçon 8 p. 100, ce qui prouve leur fossilisation<sup>2</sup>.

Bon nombre des signes gravés sur les objets de Chez-Guerrier et de Puy-

1. Pour plus de détails, voir Ch. Depéret et D<sup>r</sup> Morlet, *Deux nouveaux gisements néolithiques glozéliens du vallon du Vareille : Puyravel et Chez-Guerrier*. Extrait du *Bulletin de l'Association rég. de Préh. et de Paléontologie humaine*. Lyon, 1928.

2. Divers échantillons d'objets en os envoyés de Glozel par le D<sup>r</sup> Morlet, analysés au laboratoire de l'Institut minéralogique d'Oslo ont donné 16 0/0 de matières organiques. L'analyse microscopique et spectroscopique n'a pas décelé la moindre trace d'outils en métal sur les objets en os et en pierre.

ravel sont encore inédits; les dessins m'en ont été communiqués par le docteur Morlet qui a toujours été pour moi d'une inépuisable complaisance.

En réunissant tous ces signes, y compris ceux découverts en 1917 et 1918 auxquels il faut joindre quelques signes sur des objets trouvés en 1926 et 1927 par M. Benoît Clément, j'arrive, en dehors de Glozel, à un total de 233 signes, qui se réduisent, en ne tenant pas compte des répétitions et des variantes, à un alphabet d'environ 48 à 49 signes.

Le tableau comparatif de ces signes avec ceux d'Alvao en Traz-os-Montes, Portugal (époque énéolithique), les caractères ibériques, ceux de Crète, de Phénicie (Ahiram), les caractères gravés sur des objets magdaléniens et aziliens (époque de transition du paléolithique ou néolithique) et d'un autre côté avec les caractères gravés sur poteries de l'époque préhistorique en Égypte (7000-5000 ans avant J.-C.), donne les résultats suivants :

Caractères communs avec Alvão, 23; avec l'Ibérie, 21; avec la Crète, 15; avec le phénicien d'Ahiram qui n'a que 22 caractères, 9; avec les signes gravés de l'époque magdalénienne en Gaule, de 12 à 13; avec ceux de l'époque azilienne, 13; en tout 25 caractères, préénéolithiques. J'ai compté 20 caractères du Bourbonnais qui lui sont communs avec ceux de l'Égypte préhistorique, auxquels il faut ajouter 6 caractères de la I<sup>re</sup> dynastie (3300 av. J.-C.) et 2 de la XII<sup>e</sup> dynastie : en tout 28 caractères communs.

En Occident comme en Orient, l'écriture linéaire se place à l'époque paléolithique; en Gaule, son évolution se suit à l'époque azilienne; elle apparaît développée, dans le Bourbonnais, à l'époque néolithique, mais non arrêtée.

En Orient, les caractères de l'Égypte préhistorique se retrouvent en bon nombre jusqu'à l'époque romaine, et ce qui en fait surtout l'importance, c'est que 32 de ces caractères paraissent dans l'alphabet crétois, 26 dans l'alphabet ibérique, 15 dans l'alphabet d'Ahiram.

Une origine commune pour les alphabets linéaires d'Orient et d'Occident paraît indiscutable; à ce point de vue, il est important de remarquer que les alphabets de la Carie et de l'Ibérie sont presque identiques : ils ont 33 caractères communs. La Carie en compte 41; l'Ibérie : 48.

Carie et Ibérie réunies ont, en commun avec l'Égypte, 53 caractères, sur lesquels 8 appartiennent à la I<sup>re</sup> dynastie, 4 à la XII<sup>e</sup>. Les 41 autres sont de l'Égypte préhistorique.

Comme écriture continue, celle du Bourbonnais aurait l'antériorité, mais d'après ce que j'ai dit des caractères d'Égypte, dans l'état actuel de nos connaissances, une pareille conclusion serait, au moins, prématurée.

L'écriture du Bourbonnais avec l'art animalier qui l'accompagne disparaît brusquement avant la fin du néolithique. La civilisation qu'elle représente aurait été étouffée par une invasion étrangère, probablement par celle des constructeurs de monuments mégalithiques dont le début, en Gaule, paraît se placer vers 3000 ans avant J.-C.

M. René Dussaud demande la parole. Il critique la méthode employée par M. Loth et conteste la valeur des tableaux qu'il a dressés.

Comme il manifeste le dessein de faire état dans la suite de son exposé des trouvailles de Glozel, le président lui fait remarquer que la question a été formellement réservée par le libellé de l'ordre du jour.

A la suite d'une discussion animée, M. Dussaud déclare que dans ces conditions il ne lui est pas possible d'achever son argumentation.



## SÉANCE DU 27 AVRIL 1928

Sur la proposition de la Commission de l'École française d'Extrême-Orient, l'Académie décide de demander à M. le gouverneur général de l'Indochine : 1° le renouvellement du terme de séjour de MM. Gaspardone et Paul Mus, membres de l'École; 2° la nomination, comme membre permanent, de M. Yves Claeys, architecte, actuellement membre temporaire.

M. Maurice Holleaux achève sa communication sur les fouilles danoises de Calydon.

M. René Cagnat donne lecture du rapport du P. Poidebard sur sa mission dans la Haute-Djézireh durant l'automne 1927. Une exploration approfondie des environs d'Hassetché lui a permis de préciser l'organisation du *limes* de 363 et en général du réseau routier créé par les Romains dans le voisinage.

## SÉANCE DU 4 MAI 1928

M. René Dussaud signale les mesures de protection que vient de prendre le Gouvernement turc en faveur des antiquités islamiques d'Anatolie.

On sait que, sous l'ancien régime, les monuments anciens étaient laissés à l'abandon et que nombre d'entre eux sont aujourd'hui en piteux état. Le Ministère de l'Instruction publique d'Angora vient de décider qu'une mission composée de hauts fonctionnaires turcs visiterait les centres artistiques de l'Anatolie, opérerait le classement méthodique des édifices et édicterait les mesures nécessaires pour leur conservation.

La direction de cette mission d'études a été confiée à notre savant compatriote, M. Gabriel, professeur à l'Université de Strasbourg, actuellement en mission à Stamboul. Dès maintenant, par Angora, Césarée et Siwas, est commencée l'exploration méthodique de la Cappadoce et du Pont.

M. Adrien Blanchet donne lecture du rapport sur le Concours des Antiquités de la France en 1928.

M. Alexandre de Laborde annonce que la Commission du prix Fould a partagé le prix de la manière suivante :

3.000 francs à M. Ch. Picard, pour *la Sculpture antique de Phidias à l'ère byzantine*.

1.000 francs à M. Pierre Lavedan, pour son *Histoire de l'urbanisme dans l'Antiquité et au Moyen Age*.

Et 1.000 francs à M. l'abbé Leroquais, pour sa publication : *Livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*.

M. René Cagnat lit une note de M. Maurice Dunand sur la voie romaine du Ledja qui joignait Ahiré à Mismyé et qui figure sur la carte de Peutinger. Cette voie, tracée à travers un terrain extrêmement difficile, est jalonnée de bornes milliaires tombées sur place et de tours en ruine assez nombreuses qui pouvaient servir de postes d'observation en même temps que de signaux télégraphiques. M. Dunand a établi, d'après les inscriptions des bornes milliaires, que cette route fut construite vers le milieu du second siècle après J.-C., sinon plus tôt. La plupart d'entre elles sont au nom de l'empereur Septime-Sévère, qui divisa la Syrie en deux provinces, division dont elles permettent de fixer la date d'une façon certaine.

## SÉANCE DU 11 MAI 1928

M. Émile Mâle adresse à M. le secrétaire perpétuel la lettre suivante :  
« J'ai assisté, comme vous me l'aviez demandé, au Congrès étrusque de Florence, qui vient de se terminer et a qui duré une semaine. Les congressistes appartenaient à 26 nations et leur nombre s'est élevé à plus de 500. Plusieurs États et beaucoup d'Académies, de Sociétés savantes et d'Universités avaient des représentants.

« La communication de M. Trombetti sur la langue étrusque, annoncée depuis longtemps, a excité une vive curiosité. Le savant italien a donné quelques exemples d'interprétation, mais il n'a pas fait connaître une méthode.

« Quelques communications françaises ont été écoutées avec beaucoup d'intérêt : je vous signalerai particulièrement celle de M. Ernout, de la Sorbonne, qui a étudié « les éléments lexicaux latins d'origine étrusque ».

« Le roi d'Italie est venu assister à la dernière séance du Congrès. L'ordre du jour appelait une communication de M. Grenier, professeur à l'Université de Strasbourg, sur « l'art et la civilisation étrusques à Rome ». M. Grenier, prévenu à temps, a présenté au roi, dans l'italien le plus pur, les homologues du Congrès, puis a exposé son sujet, en français, avec une mesure et une clarté remarquables.

« La France a donc tenu, dans ce Congrès international, une place très honorable.

« Le Musée archéologique de Florence, récemment réorganisé, classé avec méthode et enrichi des découvertes les plus récentes, est une collection incomparable. C'est le grand Musée étrusque et un des plus beaux Musées de l'Italie.

« Le Congrès a exprimé le vœu que des fouilles méthodiques fussent entreprises dans un certain nombre de villes étrusques. Les antiquités de l'Étrurie excitent en ce moment en Italie un si vif intérêt qu'il y a tout lieu de croire que ce vœu sera bientôt réalisé. »

M. Cumont, en annonçant son prochain retour, fait connaître sommairement les premiers résultats des nouvelles recherches faites à Doura, sous la direction actuelle de M. Rostovtseff.

M. Charles Diehl étudie plusieurs actes du cartulaire de Patmos et y corrige une erreur de lecture commise par les éditeurs. Au lieu d'un prétendu « premier proèdre de Constantinople », — fonction absolument inconnue dans l'administration byzantine, — il faut retrouver dans ces documents un personnage historique connu de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, Constantin Choïrosphactès, protoproèdre et chef du bureau des requêtes à la chancellerie impériale, et familier de l'empereur Alexis Comnène.

M. Gustave Glotz fait une communication sur un monument disparu, l'Éleusinion d'Athènes.

## SÉANCE DU 18 MAI 1928

M. Émile Espérandieu adresse une note sur une inscription chrétienne nouvellement découverte à Narbonne.

La Commission du prix Ambatielos a décerné le prix à M. L. Séchan pour

son ouvrage intitulé : *Études sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*.

La médaille Georges Perrot a été attribuée à M. Demangel pour son ouvrage : *le Sanctuaire d'Athéna Pronaia. Topographie du sanctuaire. Fouilles de Delphes*, II, fasc. 5.

Il est procédé au vote pour l'attribution du prix Gobert.

M. Max Bruchet obtient 28 voix, contre 9 à M. Michel Clerc, sur 37 votants.

En conséquence, le grand prix est décerné à M. Bruchet pour son livre sur *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie*. Le second prix est maintenu à M. Gaston Zeller, pour *la Réunion de Metz à la France*.

M. Théodore Reinach communique et étudie un fragment d'inscription découvert en 1907 par M. Bourguet à Delphes, sur l'emplacement du lieu d'assemblée du Conseil des Amphictyons.

Il montre qu'il s'agit d'un morceau de la stèle monumentale où le Conseil des Amphictyons avait, vers 346 avant J.-C., fait graver la liste des ex-voto d'or, d'argent et de bronze confisqués, fondus et monnayés par les généraux phocidiens au cours de la 2<sup>e</sup> guerre sacrée. Les offrandes mentionnées portent les noms du roi de Lydie Alyatte, des Lacédémoniens, des Magnètes du Méandre; elles étaient probablement toutes accompagnées de l'indication précise de leurs poids qui n'a subsisté que pour la première. Malgré son état fragmentaire, c'est là un document historique de premier ordre qui a dû servir de source aux historiens antiques de cette spoliation célèbre.

#### SÉANCE DU 25 MAI 1928

M. Pillet, chargé de la direction des fouilles de Doura-Sâlihîyeh sous le contrôle de MM. Cumont et Rostovtseff, adresse un bref compte rendu des travaux exécutés au mois d'avril et des découvertes qui ont été faites, notamment dans les tours de l'enceinte. Les résultats font bien augurer des fouilles qui seront reprises plus à fond en septembre.

L'Académie a décerné le prix Le Fèvre-Deumier (20.000 fr.) à M. Alfred Loisy pour ses deux ouvrages sur l'Histoire des religions publiés depuis dix ans : *les Mystères païens et le Mystère chrétien*, et *l'Essai sur le sacrifice*. Elle a attribué en outre, sur les reliquats de la fondation, les récompenses suivantes : 6.000 francs à M. J. Carcopino, pour *la Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*; 2.000 francs à M. Bulard, pour *la Religion domestique dans la colonie italienne de Délos*; 2.000 francs à M. Bayet, pour ses *Origines de l'Hercule romain*; 2.000 francs à M. le chanoine Diès, pour ses deux volumes intitulés : *Autour de Platon*.

#### SÉANCE DU 1<sup>er</sup> JUIN 1928

La Commission de Syrie propose à l'Académie d'accorder 3.000 francs au P. Mousterde pour poursuivre ses recherches épigraphiques dans la Syrie du Nord; 10.000 francs au P. Poidebard, à l'effet de continuer son exploration dans la Haute-Djézireh. D'autre part, la Commission propose à

l'Académie la candidature de M. l'abbé Dupont, pour la place de membre de l'École archéologique française de Jérusalem en 1928-1929.

L'Académie a décerné le prix Clermont-Ganneau à M. J.-B. Chabot, pour l'ensemble de ses travaux.

M. Watelin entretient l'Académie des fouilles qu'il a récemment dirigées à Kish.

M. Henri Pirenne donne lecture d'un mémoire sur le commerce du papyrus dans la Gaule mérovingienne.

#### SÉANCE DU 8 JUIN 1928

M. René Cagnat donne lecture d'une note de M. Émile Espérandieu relative à une inscription chrétienne récemment découverte à Narbonne.

#### SÉANCE DU 15 JUIN 1928

Le président du Comité du Centenaire d'Arthur de la Borderie prie l'Académie de se faire représenter à la cérémonie organisée à Vitré le 22 septembre prochain.

M. Ferdinand Brunot fait une lecture sur les mots témoins de l'histoire.

M. Paul Deschamps, conservateur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, rend compte de la mission qu'il a accomplie en Syrie en compagnie de M. François Anus, architecte D. P. L. G., et du capitaine Fréd. Lamblin, de l'Armée du Levant. Le but principal de la mission était l'étude du Krak des Chevaliers situé dans les monts des Alaouïtes au nord du Liban. Le Krak, qui fut construit à l'époque des Croisades, est peut-être la forteresse la mieux conservée et présentant l'ensemble le plus complet de tous les châteaux forts élevés au moyen âge par des architectes français, non seulement en Terre Sainte, mais en France. La mission a fait opérer des déblaiements qui ont amené la découverte de plusieurs portes de la forteresse, d'un puits et de citernes, d'inscriptions françaises et arabes. Le cimetière des Chevaliers de l'Ordre de l'Hôpital qui gardèrent le Krak de 1142 à 1271 a été retrouvé près de la chapelle romane du château. Les déblaiements sont à présent continués par la main-d'œuvre militaire et bientôt les touristes pourront parcourir dans ce château d'immenses salles, dont l'une longue de 120 mètres et haute de 10 mètres, qui étaient entièrement comblées depuis des siècles. M. Anus a relevé le plan complet du Krak ainsi que les plans d'autres châteaux francs étudiés par la mission, ceux de Safita, de Margat, de Sayoun; ce dernier, le plus vaste des châteaux de Terre Sainte, occupe une superficie de plus de cinq hectares.

#### SÉANCE DU 22 JUIN 1928

M. Michel Rostovtseff communique la note suivante :

« M. Ch. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de la Syrie et du Liban, a bien voulu m'envoyer, avec une lettre du 11 mai 1928, deux photographies d'inscriptions grecques trouvées à Helboun ou Halbounet, conser-



vées actuellement au Musée de l'Académie de Damas. Les photographies ont été faites par le directeur du Musée susdit, l'émir Djaffar.

« Ces deux fragments, probablement de deux épistyles d'un ou de deux édifices, ne sont pas difficiles à restituer. Tous les deux sont datés du règne d'un roi bien connu, Agrippa II, arrière-petit-fils du fameux Hérode. On sait que nous possédons plusieurs inscriptions d'Agrippa II qui a eu un règne très long (50-93 [?] ou 55-93 [?] ap. J.-C.) et de son père le fameux Agrippa I<sup>1</sup>. Elles débutent presque toutes par la même formule et proviennent de localités diverses du royaume fort étendu de ces deux souverains. A Helboun même on a déjà trouvé deux fragments dont le premier a été publié par Porter dans son livre bien connu : *Five years in Damascus*, I, p. 338, et reproduit et complété depuis par Waddington (*Inscr. de la Syrie*, 2552), qui a ajouté le second fragment (*ibid.*, 2553). Ces inscriptions ont été réimprimées depuis par Dittenberger (*Or. gr. Inscr.*, n° 920) (un seul fragment) et R. Cagnat (*Inscr. gr. ad r. r. pertinentes*, III, 1080 et 1090). Je note en passant qu'à l'aide de nos inscriptions et des autres relatives aux mêmes souverains le grand fragment de Porter doit être restitué d'une manière un peu différente de celle qui a été adoptée par Waddington et reproduite par Dittenberger et Cagnat.

« Le grand fragment du Musée de Damas se laisse reconstituer complètement (comp. la grande inscription de Seia ou Si'a, Dittenberger, *Or. gr. Inscr.*, 419).

ἐπὶ βασι]λέως μεγάλου Μάρκου 'Ιου-  
λίου 'Αγρίπ]πα τοῦ ἐγ' μεγάλου βασιλέ-  
ως 'Αγρίπ]πα εὐσεβοῦς φιλοκαίσαρος  
καὶ φιλορω]μαίου ἡ στοὰ ἐξ ἱερατι-  
κῶν ἐγέ]νετο

« Il est évident que sous le règne d'Agrippa II le temple ou la cité de Helboun ou Halboun (Chalybon), le grand centre de la production de vin<sup>2</sup>, se sont enrichis de nouveaux bâtiments, entre autres d'un grand portique. Ce grand portique a été fait ἐξ ἱερατι[κῶν] i. e. προσόδων ou χρημάτων d'après ma restitution. La signification de ce terme ne peut pas être précisée. On peut penser au produit net de la vente des offices sacerdotaux ou au revenu du temple en général, i. e. aux ressources de la caisse sacrée ou aux revenus d'un impôt au profit du temple. L'expression revient souvent dans les textes de la Syrie de l'époque romaine<sup>3</sup>.

« Comme je l'ai déjà dit, la restitution de cette inscription nous permet de penser à une autre restitution de l'inscription antérieurement connue d'Agrippa qui provient de Halboun.

« Je crois qu'on devrait la lire : ἐπὶ βασιλέως μεγάλου Μάρκου 'Ιουλίου 'Αγρίππα τοῦ ἐγ' μεγάλου βασιλέως 'Αγρίππα φίλο] καίσαρος καὶ φιλομαίων

1. Sur les deux Agrippa, v. Rosenberg, *Realencycl.*, I, p. 143 et suiv., n° 53 et 54.

2. Dittenberger, *Or. gr. Inscr.*, 420, notes, et R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, p. 285 et suiv.

3. Par ex. Cagnat, *Inscr. gr. ad r. r. pert.*, 1096, 1137, 1293; *Greek and Latin inscr. in Syria*, *Publ. of the Princeton Expedition*, Section A, Southern Syria, n° 155.

(sic) [... ἐκ τῶν] ἰδίων ἀνέθηκαν διὰ ἐπιμελητοῦ τοῦ nom propre ou τοῦ προγεγραμμένου]. Le rôle qu'ont joué les épimélètes spéciaux dans la construction des édifices par les communes ou villages en Syrie est bien connu. La restitution τοῦ προγεγραμμένου se base sur l'inscription n° 1021 des *Insc. gr. ad r. r. pert.* III; de même teneur devait être l'inscription de Halboun, *ibid.*, n° 1090.

« Le second fragment du Musée de Damas. provenant de Halboun est bien plus petit et ne se laisse pas restituer complètement. Mais il est évident que nous avons devant nous le début et le commencement d'une seconde ligne d'une inscription tout à fait semblable à la première. Je lis en conséquence :

ἐπὶ βασιλέως μ[εγάλου, etc.  
Μαμβογαῖος I....

« La construction de l'édifice auquel appartenait notre inscription a donc été faite par un certain Μαμβογαῖος. La restitution de ce nom se base sur l'inscription de Sannemein (Dittenberger, *Or. gr. Inscr.*, 426 : ἔτους λζ' τοῦ καὶ λβ' | βασιλέως Ἀγρίππα | κυρ[ί]ου... .. Μ]αμβογαῖος Φίλω[ος καὶ οἱ] υἱοὶ οἰκοδόμησαν | [τὴν θύ]ραν, etc. La forme Μαμβογαῖος apparaît dans deux inscriptions de Halboun, publiées par Waddington, 2554 et 2555 : Αυσίας Μαμβογαίου ἀνέθηκεν et dans l'inscription de la *Princeton Expedition, Section A, Southern Syria*, n° 797, 9. Pouvons-nous admettre que le Mambogaïos de notre inscription et celui de l'inscription de Sannemein (ou Is-Sanamen) du Haran sont la même personne? Je ne le crois pas, car le nom du père de notre Mambogaïos débute par un M ou un A et non un Φ. On pourrait penser à l'un des fils du Mambogaïos nommés dans l'inscription de Sannemein ou à un membre de la famille de Lysias de Halboun.

« Les inscriptions que je viens de présenter ont une assez grande importance historique. Elles nous démontrent une fois de plus l'importance et la grande extension du royaume des descendants de Hérode le Grand, les derniers vassaux de Rome en Syrie, leur richesse et leur activité. Il serait très intéressant de fouiller à Halboun et de retrouver les ruines des édifices dont parlent nos inscriptions. »

M. H. Labande donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Henry Cochin.

M. Franz Cumont lit un mémoire du R. P. Poidebard sur la route d'Antioche à Chalcis dont l'empereur Julien, qui la suivit en 363, signale déjà les difficultés dans une de ses lettres. Des coupes pratiquées à deux endroits de cette chaussée, l'une dans un marécage, l'autre en montagne, ont révélé les détails de sa construction, adaptée par les ingénieurs romains à la nature du terrain. Dans la première section, une éminence qui recouvre le dallage proviendrait d'un arc monumental sous lequel passait la route.

#### SÉANCE DU 29 JUIN 1928

M. du Mesnil du Buisson fait un compte rendu de sa récente campagne de fouilles à Mishrifé (Qatna), où les ruines du palais royal et de divers sanctuaires ont été mises au jour.

M. Rostovtseff entretient la compagnie des fouilles faites par l'Université de Yale et l'Académie des Inscriptions à Doura-Europos sur l'Euphrate, fouilles conduites par M. Pillet et commencées en 1922-1923 par M. Cumont.

#### SÉANCE DU 6 JUILLET 1928

M. Thureau-Dangin rend compte des fouilles que, en compagnie du P. Barrois et de M. G. Dossin, il vient de faire dans la Syrie du Nord à Arslan-Tash, sur l'emplacement d'une ville royale et militaire créée par Téglat-phalasar, roi d'Assyrie, dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Il montre à l'Académie des photographies d'une série de sculptures remarquables par l'alliance du style assyrien et des traditions hittites. La mission a dégagé le palais, l'entrée du temple et toute l'enceinte de la ville.

#### SÉANCE DU 11 JUILLET 1928

*Avancée au mercredi 11 juillet à cause de la Fête nationale.*

M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie, adresse une note sur une inscription grecque de Ma'ad, au nom de Septime-Sévère. Ce même village a jadis donné la dédicace au dieu Satrape.

Le R. P. Scheil, au nom de la Commission de Syrie, propose d'attribuer à M. Thureau-Dangin, sur les fonds de Clereq, une subvention de 50.000 francs, pour la continuation des fouilles d'Arslan-Tash.

M. Paul Pelliot, au nom de la Commission de la fondation Benoît Garnier, propose d'allouer une subvention de 25.000 francs à M. Griaule, pour une mission en Abyssinie.

M. Abel Lefranc étudie le mythe d'Andromède dans la tragédie de ce nom, composée par le grand Corneille et représentée, avec la musique de Dasoucy et les machines de l'Italien Torelli, sur le Théâtre royal de Bourbon, en janvier 1650.

#### SÉANCE DU 20 JUILLET 1928

M. Adrien Blanchet adresse à M. le Secrétaire perpétuel la note suivante relative à une inscription chrétienne des environs d'Angers.

« M. le chanoine P. Pinier qui, entre autres services rendus à la science, a sauvé les tablettes de cire du XI<sup>e</sup> siècle, trouvées à Saint-Martin d'Angers, a recueilli aussi, il y a quelques années, dans une ferme près d'Angers, une inscription qui était partagée en deux blocs<sup>1</sup>. M. le chanoine Pinier, qui a fait transporter ces pierres à Saint-Martin d'Angers, m'en a envoyé une bonne photographie, qui permet une transcription certaine<sup>2</sup>.

---

1. Les dimensions des blocs rapprochés sont : Haut., 0 m. 50 ; Larg., 0 m. 44 ; Épaisseur, 0 m. 29.

2. La transcription matérielle n'est évidemment qu'approximative.

*Hic requi[escit] co[r]pus Fla-|viane bone me-|moriae [qu]i obiit | Id(us)  
Nove(mbr)is in D(omino).*

« Il n'est pas douteux que cette inscription remonte à une haute époque; la date indiquée selon l'usage romain en est déjà une preuve. Certaines particularités de la paléographie permettent de préciser davantage.

« Si l'on consulte le recueil précieux, publié par notre regretté confrère Edmond Le Blant, sous le titre : *Paléographie des inscriptions latines du III<sup>e</sup> siècle à la fin du VII<sup>e</sup>*, dans la *Revue archéologique*, en 1896 et en 1897<sup>1</sup>, on notera les faits suivants :

« La forme de A à sommet élargi et à barre médiane angulaire se rencontre sur une inscription datée de 510; elle paraît aussi dans les Catacombes de Rome, à Aquilée, à Théveste,

« Le B avec les deux parties circulaires, séparées l'une de l'autre, se trouve à Artonne en 546 ou 606.

« Des formes cursives du D sont fréquentes dans le VI<sup>e</sup> siècle, par exemple à Vichy en 530, à Artonne, à Revel-Tourdan.

« Les formes carrée et lunaire de E se rencontrent ensemble à Rome, dès 374, et le E lunaire existe à Narbonne en 527, à Artonne, et ailleurs.

« Le O carré ou mieux losangé est fréquent vers 585, 628, 643 ou 690, etc.; et on le trouve souvent associé à la forme ronde, comme dans l'inscription étudiée ici.

« La forme de la lettre Q dans *Qui obiit*, qui s'éloigne tant de celle de *requiescit*, surprend moins quand on voit les formes relevées à Emeritæ et à Salæciæ, en Espagne.

« Le signe en S de la dernière ligne peut prêter à controverse. On est autorisé à le considérer comme une forme réelle de S et lire : *idus novembris*, de même qu'on a *idus decembris* dans une inscription de Lyon, datée de 495<sup>2</sup>, d'autant plus que, dans notre inscription d'Angers, la lettre qui précède le signe en S a la forme à crochet inférieur (analogue à un L réduit) qui est indubitablement un I dans une inscription d'Arles, datée de 530. Cependant Le Blant a signalé des signes de ponctuation en forme de S.

« On pourrait objecter que certaines formes de lettres, bien que très anciennes, se retrouvent à des époques beaucoup plus basses, par exemple les A, D, E, cités plus haut.

« Mais il y a d'autres éléments à prendre en considération.

« D'abord le cognomen *Flaviana*, qui ne saurait appartenir à une période très avancée du Moyen Age. Le Blant a déjà remarqué que le gentile *Flavius* se retrouve, employé comme prénom, jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Le cognomen *Flaviana*, dérivé du même gentile, a dû avoir la même destinée<sup>4</sup>. La Gaule ne paraît pas avoir fourni d'inscription chrétienne avec ce

1. *Rev. arch.*, 1896, II, p. 177-197 et 345-355; 1897, I, p. 30 à 40 et 171-184; II, 172-184. Cf. du même auteur, *Épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique rom.*, 1890, p. 24.

2. *Bull. archéol. du Comité*, 8 nov. 1926, fig., p. CLXVIII (Communication de M. Jean Beyssac).

3. *L'Épigraphie chrétienne...*, p. 23 (citant les conciles de Tolède de 681 et 688).

4. On sait qu'une matrone du nom de *Flaviana* fut condamnée, en 368, peut-être sur des soupçons injustifiés.



prénom; mais je puis citer un texte épigraphique, trouvé à Los Colos (Alenguer, Portugal) et conservé au Musée archéologique de Lisbonne<sup>1</sup>. On y lit, en six lignes : *Flaviana, famul(a) Dei, requievit in pace d(ie) III Kal(endas) Mai(as) era dLXX*. Dans cette inscription, datée de 570, il y a des ligatures et des lettres inscrites. Ainsi M et V de *famula*, ainsi que E et V de *requievit*. Dans ce dernier mot, le premier I est inscrit dans la lettre Q. Les abréviations de *d(ie)*, de *Kal(endas)*, de *Mai(as)*, comme de *Famul(a)* sont marquées par un appendice en forme d'ancre pour les lettres *d*, *l*, *m*. Or, dans le texte recueilli près d'Angers, le D cursif, comme dans l'inscription de Los Colos, est muni d'un petit appendice, *id(us)*.

« Je n'insiste pas sur les rapports qu'il y a entre les inscriptions de la péninsule et celles de la Gaule. Notons seulement que le *req(u)ievit in pace* de Los Colos se retrouve par exemple à Toulouse. Quant à la forme même du *requiescit* d'Angers, elle est voisine de celle de diverses inscriptions (*requiscit, requiescit, requiescit*)<sup>2</sup>. On sait que la formule *Hic requiescit* est fréquente entre la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle et le vii<sup>e</sup> siècle; et, d'autre part, les mots *Bone memoriae* appartiennent à la même période<sup>3</sup>. La formule finale *in Domino* n'est pas inconnue et se trouve par exemple dans l'épithaphe de *Leucadia* à Lyon, du v<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

« Le mot *corpus* se rencontre, quoique rarement, par exemple dans une inscription en vers de *Pantagathus*, à *Vaison*<sup>5</sup>.

« En somme, en considérant la brièveté du texte et les formules, on peut penser que l'épithaphe de *Flaviana*, recueillie aux portes d'Angers, appartient à une période comprise entre le v<sup>e</sup> et le vii<sup>e</sup> siècle. »

#### SÉANCE DU 27 JUILLET 1928

M. Gsell communique la lettre suivante du R. P. Delattre :

« Vous n'avez pas oublié votre dernière visite à Carthage.

« Parmi les endroits sur lesquels j'attirai votre attention, il y avait le terrain appelé *Bir-Flouha*, situé sur la route de *La Malga* à *La Marsa*.

« Là, j'avais vu trouver par hasard, en 1880, un baptistère, qui révélait l'existence des ruines d'une basilique. Plus tard, M. Gauckler y fit pratiquer des fouilles et découvrit d'intéressantes mosaïques chrétiennes.

« Depuis longtemps, je désirais compléter l'exploration de ce terrain, qui me paraissait réserver encore d'heureuses surprises.

« Mon intention était de retrouver les traces des anciennes fouilles et de faire lever le plan de tout ce que nous pourrions découvrir, afin qu'il n'y eût plus à y revenir.

« Le terrain appartient au Bey de Tunis. Grâce à une démarche faite direc-

1. Publié par M. J. Leite de Vasconcellos dans *O Archeologo Português*, t. XXV, 1921-22, p. 249-50, fig.

2. E. Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, n° 13; *Nouveau recueil des inscript. chrét. de la Gaule*, 1892, n° 333, et n° 77, p. 99 (Mayence : *requiescit*). Cf. *L'Épigraphie chrétienne...*, p. 16 à 20.

3. Le Blant dit : de 473 à 689 (*l'Épigraphie...*, p. 19).

4. Le Blant, *l'Épigraphie*, p. 85, pl. III.

5. Et aussi dans d'autres inscriptions funéraires, métriques comme celle d'Aurelius (*C. I. L.*, V, 6183<sup>a</sup>. Cf. H. Delehay. *Sanctus...*, 1927, p. 153).

tement par Mgr Lemaître auprès de Son Altesse, l'autorisation la plus large lui fut accordée de disposer librement du terrain.

« Mais les modifications subies par suite de plantations et mes souvenirs datant de près de cinquante ans rendaient l'entreprise assez hasardeuse.

« Le soin de suivre de près les travaux fut confié à un ingénieur, M. Thouverey, que je ne saurais assez remercier pour les services gracieux qu'avec son fils Clément il m'a rendus par le passé et qu'il vient de me rendre encore.

« Les fouilles ont commencé dans les derniers jours de mai.

« Jusqu'à présent, les sondages et les tranchées ne nous ont pas permis de rejoindre les anciennes fouilles, mais nous avons reconnu l'emplacement de bâtiments qui paraissent avoir été des dépendances de la basilique.

« En attendant un rapport plus complet, je citerai l'existence de thermes, dont plusieurs parties sont assez bien conservées.

« A citer aussi plusieurs mosaïques. L'une d'elles montre une série de médaillons circulaires, renfermant chacun un motif dont les éléments sont disposés en croix.

« Mais la découverte la plus intéressante, survenue dans la première quinzaine de juillet, est celle de trois sarcophages placés l'un près de l'autre.

« Ce fut d'abord un beau sarcophage de marbre, long de 1 m. 30, dont la face est ornée de strigiles, avec, au centre, une *imago clypeata*. Dans un disque concave, de 0 m. 30 de diamètre, apparaît en relief le buste d'un enfant, vêtu du *pallium*, la main droite ramenée sur la poitrine. Cette sculpture ne manque pas de caractère <sup>1</sup>.

« Le sarcophage fut ouvert en présence de Mgr Lemaître et de son vicaire général, de M. Bonzon, ministre délégué à la Résidence, et de plusieurs autres témoins. On n'y trouva que les menus ossements d'un jeune adolescent, sans mobilier funéraire. Intérieurement, la cuve est arrondie aux deux extrémités. D'un côté, la partie correspondant à la courbure des parois forme un ressaut de plusieurs centimètres, en sorte que la tête du mort reposait sur un plan légèrement supérieur à celui qu'occupait le reste du cadavre.

« Près de cette première sépulture, on découvrit deux autres sarcophages, plus grands, longs chacun de 2 m. 25.

« L'un est en calcaire blanc, à grain fixé, ayant presque l'apparence du marbre. La partie antérieure est unie, sauf, au milieu, un encadrement rectangulaire à peu près carré, de 0 m. 45 et 0 m. 48 de côté, accosté à droite et à gauche, dans toute sa hauteur, d'un ornement au simple trait. L'intérieur de ce cadre, entre la moulure qui l'entoure, semble avoir subi un glaçage ou brunissage, destiné à le rendre moins blanc. On y lit, en caractère de 0 m. 07 :

#### ROMANVS IN PACE

« Dans l'original, les A ne sont pas barrés.

« Ce fut la première inscription fournie par les nouvelles fouilles, depuis le début des travaux.

« Le troisième sarcophage est en *kadel* rougeâtre. La face est sculptée et

1. Des sarcophages chrétiens avec semblable *imago clypeata* ont été trouvés à Rome, Pise, Arles, etc...

divisée en trois compartiments. A droite et à gauche du compartiment central, ce sarcophage est orné, avec symétrie, de strigiles à cannelures convexes, d'un très joli effet. Le compartiment central, de forme rectangulaire, large de 0 m. 31, porte en relief la croix monogrammatique dans un cercle à plusieurs moulures simples, inscrit dans un carré. Chaque écoinçon contient une fleur finement sculptée. Au-dessous du carré et du cercle renfermant le monogramme, une partie, haute de 0 m. 13 et longue de 0 m. 31, semble avoir été réservée pour recevoir une épitaphe, qui n'a pas été gravée.

« Ce sarcophage fut ouvert en présence de Mgr Lemaître. Il ne renfermait que les ossements d'un corps, qui avait été déposé dans une couche de plâtre ou de chaux.

« Ce premier résultat de nos recherches ne manquera pas, je crois, de vous intéresser. »

M. Pierre Jouguet donne lecture d'un rapport sur les travaux de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

M. Gustave Soulier fait une lecture sur le moine arménien Hethoum et les apports d'Extrême-Orient à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle et au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>. Le moine arménien Hethoum, connu en Europe sous le nom de Hayton, parent du roi d'Arménie, arrive en Europe dans les premières années du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et se trouve aussitôt en Italie dans une atmosphère de légende, sa personnalité étant confondue avec des souvenirs des contes indo-persans qui s'introduisent au même moment dans la littérature florentine. Dans son ouvrage *la Fleur des histoires de la terre de l'Orient*, dicté à Poitiers en 1307, Hethoum fait l'éloge de l'art chinois.

Cet intermédiaire n'est d'ailleurs pas isolé, et en l'an 1300, pour la première année sainte, un jeune Florentin, élevé en Perse à la cour du souverain mongol Ghazan, est envoyé par ce souverain auprès du pape Boniface VIII et des princes de la Chrétienté.

De tels rapports sont significatifs et contribuent à expliquer les influences indéniables de l'Extrême-Orient qui s'introduisent à cette date dans le paysage florentin et dans la technique de l'école siennoise.

#### SÉANCE DU 3 AOUT 1928

M. le docteur Al. Cavvadias annonce à l'Académie le décès de son père, M. Panagiotis Cavvadias, correspondant de l'Institut, décédé à Athènes le 20 juillet.

Le président fait l'éloge du défunt.

M. Adrien Blanchet fait une communication relative à deux scènes de comédie représentées sur des mosaïques romaines d'Aix en Provence et de Grand (Vosges). La première, à trois personnages, peut être étudiée grâce à des aquarelles exécutées, en 1790, sous la direction de J.-F.-P. Fauris de Saint-Vincens, et conservées, l'une à la Bibliothèque de l'Institut, l'autre à la Bibliothèque Méjanes d'Aix, ainsi que M. Paul Couissin, professeur à l'Université d'Aix, a bien voulu le vérifier. Sur l'autre mosaïque, conservée en place à Grand, on distingue encore deux personnages; malheureusement le pavement paraît très menacé par des infiltrations. Bien qu'il ne soit pas possible de déterminer à quelles comédies appartiennent ces scènes, les deux mosaïques sont des documents importants pour l'histoire du théâtre antique.

## SÉANCE DU 10 AOUT 1928

M. Finot, directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient, adresse un rapport sur l'activité de cet établissement durant l'année 1927-1928.

M. le président du Conseil, ministre des Finances, transmet à l'Académie une note de M. Guémard, du Caire, relative aux « inscriptions françaises des murailles du Caire ».

M. François Thureau-Dangin communique à l'Académie des photographies d'une importante collection d'ivoires sculptés, récemment découverte, dans les ruines du palais assyrien d'Arslan-Tash, par le P. Barrois, professeur à l'École biblique de Jérusalem. Cette collection forme le plus bel ensemble d'ivoires phéniciens connu jusqu'ici et égale en importance la célèbre collection trouvée autrefois par Layard dans l'un des palais de Nimroud.

M. Franz Cumont donne lecture d'une note relative à une représentation du dieu alexandrin du Temps.

## SÉANCE DU 17 AOUT 1928

M. Wuilleumier, membre de l'École de Rome, communique à l'Académie les principaux résultats des dernières fouilles romaines que MM. Giglioli et Colini ont bien voulu lui faire visiter.

M. J.-B. Chabot communique l'interprétation d'une inscription syriaque récemment découverte à Bannaoui, village de la région d'Alep, dont la photographie prise par M. Brossé a été adressée à M. Dussaud par M. Virolleaud. Cette inscription, gravée en relief sur le dossier d'une chaire monolithe de basalte, donne les noms des trois personnes en souvenir desquelles elle fut offerte à l'église. D'après la paléographie, elle date des environs de l'an 500. Une reproduction et une étude plus complète de ce petit monument seront publiées ultérieurement.

M. François Thureau-Dangin fait une communication sur l'origine du système sexagésimal.

## SÉANCE DU 24 AOUT 1928

M. J.-B. Chabot lit la note suivante :

« Comme complément à la communication que j'ai faite à la dernière séance, je dois signaler que M. Brossé vient de relever une autre inscription syriaque à Bannaoui. Elle est gravée en caractères cursifs, sur un linteau de porte. Elle se compose de cinq courtes lignes d'écriture qui peuvent se traduire littéralement de cette manière : *Anno-90 | 5 aedificata est ecclesia haec | diebus | sacerdotis A...* — La date correspond à l'an 593-94 de notre ère. La copie est trop imparfaite pour qu'on puisse lire le nom du prêtre. »

M. René Dussaud donne la lecture de la première partie d'une étude sur l'histoire de la Lydie aux hautes époques.

Les historiens admettent qu'antérieurement au premier millénaire avant J.-C., la Lydie était une simple satrapie de l'empire hittite. M. René Dussaud se propose de démontrer qu'il n'en est rien. En effet, les Hittites ne semblent pas avoir pris pied en Lydie et même ce pays qui, avec les vallées de l'Her-



mus, du Caystre et du Méandre comprend les plus riches plaines de l'Anatolie, s'est éveillé à la civilisation bien avant que les Hittites aient constitué leur empire, c'est-à-dire antérieurement au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Cet essor fut le résultat de rapports directs entre les pré-Lydiens et les Suméro-Accadiens qui installèrent des comptoirs en pleine Asie Mineure et dont les armées parcoururent le pays jusqu'à la mer Égée. Loin d'avoir été asservie aux Hittites, la Lydie a joué un rôle indépendant; elle fut notamment l'intermédiaire entre la civilisation suméro-accadienne (Mésopotamie) et le monde égéen préhellénique.

## SÉANCE DU 31 AOUT 1928

M. René Dussaud achève sa communication sur la Lydie aux hautes époques. Il montre que les documents archéologiques confirment les données historiques étudiées dans la précédente séance.

Les monuments hittites ne se rencontrent que tout à fait exceptionnellement à l'ouest de l'Halys. La céramique hittite, à partir du II<sup>e</sup> millénaire, se différencie nettement des produits découverts dans l'ouest de la péninsule, notamment à Troie et à Yortan.

Parmi les monuments prélydiens, remontant à une époque où les Hittites n'avaient pas encore constitué un État important, M. Dussaud étudie quelques très beaux cylindres qui se réfèrent aux sacrifices humains destinés à amener la pluie.

L'influence mésopotamienne qui se fait sentir au cours du II<sup>e</sup> millénaire dans la mer Égée, notamment en Crète, a été véhiculée par les pré-Lydiens, qui seuls avaient accès sur cette mer, et non par les Hittites.

En terminant, M. Dussaud insiste sur l'action des « peuples de la mer », comme les appellent les Égyptiens. Dans leur progression vers l'est, c'est-à-dire vers les grands centres de civilisation, ces peuples s'emparent peu à peu de Chypre vers le milieu du II<sup>e</sup> millénaire. Il signale, à ce propos, une importante découverte que M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités en Syrie et au Liban, vient de faire à Ras Shamra, au nord de Latakié. Dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire, les Chypriotes installèrent là une colonie qui fut d'abord d'autant plus prospère qu'elle se trouvait au départ d'une grande voie de pénétration. Cette colonie offrit un mélange caractéristique de population. Un cylindre en écriture cunéiforme, déchiffré par M. Virolleaud, semble attester de curieuses relations avec la Lydie.

## SÉANCE DU 7 SEPTEMBRE 1928

M. Begouen adresse une note au sujet de nouvelles découvertes faites par son fils Louis dans les cavernes de Montesquieu-Avantès.

L'abbé de Genouillac entretient l'Académie d'une petite idole de plomb conservée au Musée du Louvre et provenant de Gultépé, près de Césarée. L'objet représente entre deux grands personnages, le dieu et la déesse, une toute petite déesse nue : l'image est analogue à certaines représentations de cylindres syro-hittites. On peut y voir une figuration des trois principaux dieux hittites, la « triade » des bas-reliefs de Yasili-Kaïa. L'objet rappelle

aussi le témoignage de Lucien sur les trois statues du temple d'Hiérapolis. Le style primitif nous reporte au moins à la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire.

## SÉANCE DU 14 SEPTEMBRE 1928

M. Franz Cumont communique à l'Académie la photographie, que lui a fait parvenir M. Virolleaud, d'un bas-relief trouvé près de Ras-el-Aïn (Ressaina) en Mésopotamie, et qui figure un dieu monté à dos de chameau et armé d'un glaive et d'un bouclier rond. Un rapprochement avec une représentation semblable découverte à Palmyre permet de reconnaître en lui Azizos, qu'on identifiait avec Arès. C'était probablement la divinité tutélaire des méharistes qui escortaient les caravanes et servaient dans l'armée romaine sous le nom de *dromedarii*.

M. Maurice Pillet, directeur des fouilles de Salhiyeh, entretient l'Académie des travaux exécutés au printemps dernier dans cette ruine.

## SÉANCE DU 21 SEPTEMBRE 1928

M. Albertini présente des documents d'époque vandale, trouvés dans le sud du département de Constantine : ce sont des contrats de vente écrits à l'encre sur des tablettes de bois.

---

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### CECIL TORR\* (1857-1928).

C'est avec un profond regret que j'ai appris (20 décembre 1928) la mort de notre collaborateur et ami qui, après de brillants débuts au barreau, dans la philologie et l'archéologie, s'était retiré dans sa belle propriété familiale de Wreyland dont il a écrit l'histoire anecdotique. Cecil Torr a publié un ouvrage en deux volumes sur l'histoire de Rhodes (1885-1886), un autre sur les navires anciens (1894), un troisième sur Memphis et Mycènes (1896), dont les conclusions chronologiques furent jugées paradoxales, un quatrième sur le passage des Alpes par Hannibal (1924). Il a développé, ici-même, une thèse très séduisante sur la différence d'âge considérable qui existait entre le Précurseur et Jésus, malgré le témoignage contraire et tendancieux de saint Luc. Au *Dictionnaire des Antiquités*, il a donné le grand article *Navis*, que seul, avec Cartault ou Assmann, il était alors capable d'écrire. Pendant des années, il a réuni, souvent au prix de longs voyages, les éléments d'un *Corpus nauticum* dont le projet reste enseveli avec lui<sup>1</sup>. C'était un véritable humaniste, aussi spirituel qu'érudit; il a fait honneur aux écoles qui l'ont formé, le collège de Harrow et l'Université de Cambridge.

S. R.

### ÉMILE RITTERLING

Émile Ritterling, conservateur du Musée de Wiesbaden, est mort à Berlin, le 7 février 1928, à l'âge de soixante-huit ans. Il fut parmi les premiers membres de la Commission romano-germanique de Francfort, à la présidence de laquelle il fut appelé en 1911. Son activité archéologique a été très grande; c'est à l'étude de l'armée romaine en Germanie qu'il s'était principalement consacré. On lui doit le grand article *Legio* dans la *Real Encyclopædie* de Pauly-Wissowa. Ce savant modeste et consciencieux laissera à ceux qui l'ont fréquenté le souvenir d'un homme aimable et accueillant.

R. L.

### SIR ALEXANDER KENNEDY.

Né en 1847, mort au mois de novembre 1928, Alex. Kennedy (Sir depuis 1905) était un ingénieur célèbre qui, à l'âge de soixante-quinze ans, se prit de passion pour les ruines de Petra et publia l'excellente monographie : *Petra*,

---

1. Ce projet le mit en relations avec Assmann, qu'il reçut en Angleterre avant la guerre et qu'il conduisit en pèlerinage sur le vaisseau amiral de Nelson.

its history and monuments, 1925, avec des photographies nombreuses et excellentes. C'était un homme extraordinairement doué et qui a laissé la trace de son activité dans plusieurs domaines (*Times*, 2 novembre 1928).

X.

### HIPPOLYTE DREYFUS-BARNEY

Né à Paris en 1873, mort à la fin de 1928, Hippolyte Dreyfus-Barney s'est assuré une place dans la science des religions comme l'interprète français le plus autorisé de la pensée béhaïste et le continuateur, à cet égard, de Gobineau. Le béhaïsme est le développement universaliste du bābisme, prêché en Perse depuis 1844 par Mirza Ali Mohammed, de Chiraz, dit le *Bāb* (porte), que la haine du clergé schiite fit exécuter en 1850. Son disciple Be'hā oullah ranima la secte à Bagdad (1852-64), puis fut banni à Andrinople (1864-68) et à Saint-Jean-d'Acre, où il mourut en 1892, vénéré de millions de béhaïstes. Son enseignement fut continué et encore élargi par son fils Abdoulbéha, né en 1844, qui vécut aussi en exil à Saint-Jean-d'Acre jusqu'à la révolution turque de 1908; remis en liberté, il fit des voyages de propagande en Europe et aux États-Unis (1911-14) et mourut en 1922. H. Dreyfus, élève de H. Derembourg et de Cl. Huart à l'École des Hautes Études, marié à une Américaine, Miss Laura Clifford Barney, qui savait comme lui l'arabe et le persan, rendit visite à Abdoulbéha à Saint-Jean-d'Acre en 1903 et resta en relations suivies avec les béhaïstes des deux mondes (des communautés, où blancs et nègres fraternisent, existent depuis 1893 aux États-Unis). On lui doit un *Essai sur le béhaïsme* (1900), la traduction des œuvres de Béhā-oullah (3 vol., 1923-28), de *l'Épître au fils du Loup* par le même (1913), enfin et surtout des *Leçons de Saint-Jean-d'Acre*, recueillies de la bouche même d'Abdoulbéha par Laura Barney (1908). Ce grand mouvement religieux du XIX<sup>e</sup> siècle, dont l'influence est loin d'être abolie et qui jette un jour curieux sur ceux du passé asiatique, doit être étudié dans les écrits d'H. Dreyfus, comme dans ceux du professeur E. G. Browne, de Cambridge.

S. R.

### William Dugdale, préhistorien.

On lit dans nombre de livres que les silex taillés décrits par John Frere en 1797 sont les premiers qu'on ait signalés en Angleterre. M. R. T. Gunther (*Times*, 3 novembre 1928) prouve que cela est inexact. Une hache néolithique en possession d'Elias Ashmole fut gravée par Hollar et publiée par William Dugdale dans ses *Antiquities of Warwickshire* en 1656. Paracelse pensait que des outils de ce genre étaient l'œuvre de Dieu et présentaient seulement l'apparence d'outils humains. Mais Dugdale, plus près de la vérité, les attribuait aux anciens Bretons « à l'époque où ils ne savaient travailler à cet effet ni le cuivre ni le fer ». A noter par les futurs auteurs de manuels.

S. R.

### La protohistoire des Iles Britanniques.

Voici, en résumé, la thèse que vient de proposer Sir A. Keith (*Times*, 17 octobre 1928, p. 13). Vers la fin du troisième millénaire avant J.-C.,



une croyance, probablement acquise en Orient, fit que les hommes construisirent des demeures permanentes pour leurs morts. Grâce à elles, nous connaissons les mégalithes des côtes d'Espagne, nous en suivons la grande ceinture qui traverse la France, puis nous les trouvons au sud et à l'ouest de l'Angleterre, au pays de Galles, sur les côtes d'Irlande, sur la côte atlantique de l'Écosse jusqu'aux Orkneys. Par l'étude du contenu de ces tombes, nous pouvons affirmer que pendant le second millénaire des navires entraient par la porte ouest de l'Angleterre, portant des hommes nouveaux, des croyances et des industries nouvelles. Les vieux loups de mer de la Méditerranée dominèrent ainsi l'ouest de la Bretagne. Des hommes de type méditerranéen ou ibérique abondent encore en Irlande et dans d'autres parties de la Bretagne celtique. Mais s'il y avait une thalassocratie à l'ouest, il y en avait une autre au nord. Vers 1500, début de l'âge du bronze, des guerriers danois en armure étaient enterrés dans des cercueils de troncs d'arbres; des enterrements semblables ont été constatés sur les côtes du Yorkshire, vis-à-vis du Danemark. La colonisation de l'est de l'Angleterre remonte aux environs de 2000, depuis Caithness jusqu'à l'île de Wight. Ces envahisseurs apportèrent de Germanie le vase campaniforme (*beaker*). Ils étaient grands et forts, avec des têtes d'une forme particulière. Leurs invasions se répétèrent pendant une série de siècles. Elles furent arrêtées à peu près sur la même ligne que celles des Saxons 2.000 ans plus tard. Vers 500, les Celtes dits *P*, parlant la langue mère du gallois, entrèrent dans l'île on ne sait comment; leur invasion, par le Pas-de-Calais, se poursuivait encore du temps de César. Ces Celtes, d'origine nordique, apparentés aux Saxons des siècles postérieurs, colonisèrent toute l'île, de l'est à l'ouest, et y répandirent leur langue; mais l'ouest resta, par la race, méditerranéen ou ibérique. La conquête des envahisseurs saxons ne fut pas si complète; elle s'arrêta aux frontières galloises.

S. R.

#### J. de Morgan et la morphologie des silex taillés.

Dans un excellent mémoire sur l'œuvre de Jacques de Morgan (*Anthropologie*, 1928, p. 317 et suiv.), M. Louis Germain, éditeur de l'ouvrage posthume du très regretté savant, publie quelques fragments de lettres bons à retenir (1923) : « Comme si deux hommes différents n'avaient pu tailler un caillou de même manière sans s'être entendus à l'avance!... On traite comme des fossiles caractéristiques ces pauvres silex taillés; alors c'est une sarabande de peuples entre l'Afrique et nos pays, sans autre raison que de très vagues analogies de formes qui ont toutes les chances pour être régionales et non générales. » Cette opinion était ou est celle du docteur Hamy, d'Alex. Bertrand, de Boule, du signataire; mais en ce moment, c'est l'excès ainsi dénoncé qui est à la mode. Il est utile de donner quelque publicité complémentaire aux lignes très sensées de J. de Morgan.

S. R.

#### Fouilles de Kish.

« Enfin, écrit M. Langdon (*Times*, 4 janvier 1929), nous sonimes en Mésopotamie sur un terrain archéologique solide, confirmant ou corrigeant ce

que nous avaient appris les couches profondes de Nippur. » Ces résultats sont dus à la continuation des fouilles de Kish par MM. Watelin et Penniman. On a pénétré à 58 pieds de profondeur, jusqu'au sol vierge, à travers des terres humides, le niveau de l'eau s'étant élevé de 9 pieds au cours des siècles. Voici les conclusions de M. Langdon sur les 7 couches qu'il distingue par des lettres de *a* à *g* :

*g*) 16-19 mètres au-dessous du niveau du tell, 6-9 mètres au-dessous de la plaine. Premières sculptures de la dynastie de Kish. Poterie monochrome et polychrome ou noire, parfois avec incisions. Population d'origine élamite, avec écriture pictographique. Vers 4200-3500 avant notre ère.

*f*) 13-16 mètres ou 3-6 mètres. Couche des tombes en briques. Première période d'Ur. 3500-3200.

*e*) Mince couche de terre foulée au-dessus des ruines de la grande époque sumérienne. Vers 3200.

*d*) Couche d'une période de décadence, épaisse de 1 m. 75. 3100-3000.

*e*) Couche rouge épaisse d'1 m. 25, au niveau de la plaine. Or, argent, cuivre, pierres précieuses, tablettes inscrites. 3000-2800.

*b*) Couche de 5 mètres avec ruines sargoniques mêlées aux débris tardifs des périodes d'Hammurabi et cassite. 2800-1200.

*a*) Débris de la période néo-babylonienne, 1200-500. Grand temple de Nabonid.

Les fouilles ont occupé les mois de novembre et de décembre 1928; elles seront continuées.

S. R.

### Découvertes en Égypte.

A Sakkara, on a trouvé la tête colossale en basalte du pharaon Userkaf, premier roi de la Ve dynastie, qui complète un torse découvert en novembre 1928. Les têtes de cette époque sont de la plus grande rareté.

Près de la pyramide de Pepi II ont été déterrées des statuettes en calcaire de divinités syriennes, sculptées à l'époque ptolémaïque. On suppose qu'elles furent ensevelies lors du triomphe du christianisme à Memphis (*Times*, 20 décembre 1928).

X.

### Chronologie égyptienne.

Résumant, avec une parfaite clarté, l'important ouvrage de M. Raymond Weill (*Bases de la chronologie égyptienne*, Paris, Geuthner, 1924), M. Gustave Lefèvre (*Revue critique*, octobre 1928, p. 433-5) donne raison à l'égyptologue mathématicien et se rallie à la thèse de la chronologie courte, plaçant l'avènement d'Amosis vers 1580, la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie vers 1790. Il n'est pas inutile de multiplier les arguments pour combattre l'erreur de Manéthon, qui est à la base des chronographies chrétiennes, admettant une durée de 1.300 à 1.700 ans pour la période qui sépare la XII<sup>e</sup> dynastie de la XVIII<sup>e</sup>.

X.

### Lord Elgin et l'art crétois.

Au cours de la réunion annuelle, tenue à Londres en novembre 1928, des souscripteurs à l'École anglaise d'Athènes, Sir A. Evans a révélé ce qui suit. Parmi les marbres d'Elgin au British Museum, il y a deux fragments de reliefs représentant l'un un taureau chargeant, l'autre un taureau au repos. Poursuivant des recherches en vue du nouveau catalogue de sculptures, M. F. N. Pryce a reconnu que ces morceaux avaient été exhumés par Vlassopoulos, l'agent d'Elgin, près de l'entrée de la « tombe d'Agamemnon » et expédiés du Pirée en 1806. D'autre part, M. E. J. Forsdyke a montré que ces reliefs n'étaient pas en calcaire, mais en gypse et probablement importés de Crète. Sir A. Evans pense que les deux reliefs, quand ils étaient complets, représentaient : 1° la chasse et la capture de taureaux à demi sauvages; 2° leur capture à l'aide d'une femelle servant d'appât (cf. les coupes de Vaphio et des intailles où des scènes tirées des mêmes modèles sont figurées). Le couloir de l'entrée nord du palais de Cnossos était orné de reliefs en stuc. L'étude récente faite sur place par Sir A. Evans l'a convaincu qu'un portique décoré d'une frise de ce genre avait existé au-dessus des trois bastions de chaque côté de l'entrée. Du sujet de gauche, un seul fragment reste; mais de l'autre frise il s'est conservé plusieurs morceaux, notamment la tête d'un taureau chargeant, dont l'exemplaire de Mycènes peut être considéré comme une copie en demi-grandeur. Ici comme là, il y a les traces d'un olivier. Donc, les plaques rapportées par Elgin offrent une relation étroite avec une grande œuvre originale exécutée par les maîtres de Cnossos à l'époque la plus brillante de l'art minoen, vers le xvii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Cette hypothèse est très importante pour la question des rapports entre l'art crétois et le mycénien.

S. R.

### Les reconstructions à Cnossos.

A ceux qui se plaignent que Sir A. Evans ait trop « restauré » le palais de Cnossos, il faut recommander la lecture de la conférence faite par ce savant à l'Institut royal des architectes britanniques (*Times*, 20 novembre 1928, p. 22). Il n'avait pas le choix, vu l'extrême fragilité des matériaux employés par les constructeurs minoenes : ou laisser tout s'écrouler en un monceau confus de ruines, ou consolider, et, par suite, refaire en partie, avec du ciment armé, ce dont l'existence était avérée. Le parti choisi par l'archéologue anglais, quoique long et coûteux, était imposé par les intérêts de la science, et ceux-là seront bien mal inspirés qui lui reprocheront à l'avenir de nous avoir dotés d'une « Pompéi minoenne ».

S. R.

### Nouvelles découvertes sous-marines.

Une belle statue en bronze de Poseidon ou de Zeus, attribuée au v<sup>e</sup> siècle, a été découverte dans la mer près du cap Artemisios, pointe septentrionale de l'Eubée (phot. dans la *Revue de l'art*, janvier 1929). Là-dessus la Société archéologique a commencé l'exploration de la mer en cet endroit,

à l'aide du navire *Pleias*, du service hydrographique. On a découvert une grande amphore, puis une tête de cheval en bronze, qu'on dit admirable, et une statue en bronze d'un enfant d'époque hellénistique. Les fouilles doivent continuer au printemps (*Times*, 30 novembre 1928, p. 15).

X

### Découvertes à Buthroton.

Sommairement décrites par Leake, les ruines de cette importante ville épirote, vis-à-vis de Corfou, n'avaient pas encore été explorées. Les premiers coups de pioche qu'y a donnés M. Ugolini, chef de la mission archéologique italienne en Albanie, ont fourni un grand nombre d'antiquités, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque byzantine. Les murs grecs sont bien conservés; il y a une porte monumentale avec, sur l'architrave, un lion dévorant un taureau (relief). Cinq statues plus grandes que nature ont été exhumées des thermes romains: un roi macédonien, signé de Sosiklès, fils de Sosiklès, athénien; un exemplaire du type des Herculanaises; une autre statue de femme drapée de style praxitélien; un Apollon et un Dionysos jeune. Au près d'une source d'eau salée est gravée une dédicace: « Junia Rufina, amie des nymphes. » Enfin, un magnifique baptistère byzantin en marbre, avec 16 colonnes de granit et une mosaïque contenant 64 médaillons, chacun représentant un animal, plus deux sujets symboliques, l'Eucharistie et le Baptême. Le *Times* du 15 octobre 1928, auquel j'emprunte ces détails, reproduit en zincogravure la porte monumentale, une assez belle tête en marbre de style grec et une vue d'ensemble du baptistère byzantin (p. 20).

S. R.

### Toponymie de Seyros.

Parmi les mémoires intéressants publiés dans *Laographia*, fasc. 3 et 4 (Athènes, 1928), je signale volontiers un travail considérable de M. Michel Deffner, sorte de dictionnaire topographique de l'île d'Achille. On voudrait en avoir autant pour toutes les îles. Il semble évident que les désignations toponymiques survivent aux monuments et même aux souvenirs qui leur ont donné naissance. Ainsi l'on trouve à Seyros un saint *Artémis*, un mont *Athanatos*, un port *Achilli*, des îlots dits *Vrykolakonésia* (sépultures?), un ruisseau *Kephisos*. C'est là, sauf erreur, le premier glossaire de ce genre; il convient d'en remercier l'auteur.

S. R.

### Les Français à Delphes.

Encouragé par le succès des fêtes pythiques de 1927, le poète Angelos Sikelianos prépare, à Delphes, de nouvelles solennités pour 1930.

L'entreprise du grand poète grec a reçu déjà des approbations méritées: officieux ou officiels, articles et discours ont loué ses espérances généreuses, et le spectacle émouvant qu'il nous promet. Pourtant l'« aspect » essentiel du Delphes d'aujourd'hui est, cette fois, resté dans l'ombre. Paysage grandiose, foyer d'inspiration, patrie commune des intelligences, le sanctuaire d'Apollon est tout cela; mais c'est surtout un centre d'art redevenu très vivant, et depuis bon nombre d'années: n'eût-il pas fallu rappeler les véri-



tablès artisans de cette renaissance, qui remonte à plus d'un quart de siècle, et redire que la révélation de Delphes est l'œuvre de la science française?

Nul, répliquera-t-on, ne l'ignore ni ne le conteste : encore siérait-il de ne point le taire, car c'est par le silence que commencent — et que, naguère, parurent commencer — l'oubli, puis la dépossession. Dès 1838, par une première exploration archéologique, la France prenait pied à Delphes. En 1860, les recherches delphiques de Paul Foucart inauguraient la science épigraphique contemporaine. Après lui, l'activité de nos savants maintint nos droits sur Delphes, de telle sorte qu'en 1891 le Parlement français n'hésita pas à voter les crédits nécessaires pour des travaux de grande envergure : fouille exhaustive, après expropriation et démolition du village qui s'élevait sur le site antique.

Ainsi, de 1892 à 1903 surtout, les archéologues de l'École française d'Athènes purent accomplir là une tâche immense et difficile. Nombreux sont ceux qui, à cette tâche, ont dû consacrer toute leur vie scientifique : parmi les disparus, il serait injuste de ne point nommer Th. Homolle, le promoteur de la grande fouille; ingrat aussi d'omettre le nom d'Em. Bourguet, parmi ceux qui poursuivent encore aujourd'hui l'œuvre par eux-mêmes commencée. La fouille, en effet, n'est point finie; les travaux continuent, mais ralentis : avant la guerre déjà, par des obstacles qui n'étaient pas tous d'ordre technique; depuis, par la trop habituelle diminution des ressources... Cependant l'École française d'Athènes peut montrer, avec un juste orgueil, aux visiteurs de Delphes, dans les deux grands sanctuaires qu'elle a déblayés, les édifices archaïques et classiques, les milliers d'inscriptions, les innombrables ex-voto, — et les chefs-d'œuvre insignes que sont reliefs et statues; il n'est point d'esprit cultivé qui ne connaisse et n'admire les frises siphniennes, les métopes du « Trésor » des Athéniens, les statues de l'Aurige, des Thyiades, de l'athlète Agias, — pour ne citer que les trouvailles les plus précieuses.

On nous dit, maintenant, que la cité d'Apollon va redevenir, comme au temps des cultes disparus, le centre du monde : autel mystique, « orphique » même, d'une sorte de religion, point de rencontre et de contact pour tous ceux qui voudraient hâter l'avènement d'une paix universelle; une « amphictyonie » renaîtrait là... Saluons-la; souhaitons-lui de réussir mieux que l'ancienne (responsable de tant de guerres entre Grecs, puis de l'asservissement aux Macédoniens!); mais accordons au moins une pensée à ceux qui rendirent au jour le lieu saint où siégeait la vieille amphictyonie. Les archéologues français ne rêvaient guère, sans doute, pour leur Delphes, de résurrections politiques et religieuses : ils se contentaient de les vouloir esthétiques et historiques. Leur effort tenace eut pourtant, lui aussi, sa piété, — modeste, il est vrai, et fort hostile à toute réclame : ils ont cru faire assez en nous révélant d'illustres sanctuaires, où rayonnent des œuvres d'art merveilleuses.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

(Débats, 6 janvier 1929.)

### Fouilles de Sparte.

Les fouilles anglaises de Sparte, depuis 1906, ont été exposées par M. Ch. Picard dans la Revue *l'Acropole* (1928, p. 104-114). Article à lire.

« C'en est fini, pour notre édification, du portrait classique du Spartiate de collège, au brouet noir, sorte de Pré-Junker, doctrinaire raide et militaire infatué, méprisant les offrandes délicates et les exaltations lyriques. Peu à peu nous retrouvons en son pays une littérature, une architecture, une sculpture, une céramique même » (p. 113).

X.

### En Triphylie.

On n'ira guère chercher une relation très détaillée et richement illustrée d'une exploration de la Triphylie orientale dans le *Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund* (1927-1928) ; c'est pourquoi je signale ici ce mémoire très intéressant de M. Natan Svensson Valmin, intitulé *Continued explorations in Eastern Triphylia* (Acropole de Malthi, p. 2; tombe à tholos de Vasiliko, p. 20; tombe à tholos de Kopanaki, p. 31).

S. R.

### Le scorpion dans la mythologie.

Je note, dans les *Symbolae Osloenses* (fasc. VII, 1928, et à part), une longue dissertation de M. S. Eitrem sur le scorpion dans la mythologie et la religion, avec un premier chapitre intitulé *Orion et Minos*, et d'autres sur la nature phallique du scorpion, encore sensible dans les monuments mithriaques où le scorpion attaque les *genitalia* du taureau divin. On ne s'étonnera pas de trouver ici une érudition immense et de bon aloi; mais la conclusion? Le mythe d'Orion, mythe polymorphe s'il en fût, reste inexpliqué; le rôle insignifiant que joue le scorpion dans sa légende crétoise, comme dans un épisode de celle de Minos, ne prête à aucune hypothèse d'ensemble qui puisse être clairement formulée. Mais si l'on trouve jamais le mot de l'énigme, ce sera en se fondant sur les matériaux très abondants et en partie peu connus qu'a réunis et dégrossis le savant auteur.

S. R.

### A Herculaneum.

Au cours des derniers travaux, on a déblayé des maisons à deux étages, reliés par un escalier en bois; l'étage supérieur est décoré de fresques. Les meubles, en bois sculpté, sont d'un excellent travail. Parmi les autres objets mobiliers, on a recueilli cinq statues de bronze représentant Mercure, Diane, Apollon, l'Abondance et le Silence(?); une statue de marbre figure un esclave phrygien. Les décorations en terre cuite et les verreries sont nombreuses. On signale encore un pressoir à huile en bois, d'un type analogue aux pressoirs encore en usage. Le plus possible on laisse les objets exhumés sur place, au lieu de les transférer dans un Musée (*Times*, 7 décembre 1928).

X.

### En Libye italienne.

Tripoli, Sabratha, Leptis Magna, puis, par un petit vapeur côtier, en 7 jours, par Bengazi, Tolmetta et Apollonie à Cyrène (ce qui nécessite une permission spéciale), voilà l'itinéraire d'un professeur de Leipzig, qui

raconte son dur voyage, illustré de bonnes photographies (*Humanistisches Gymnasium*, 1928, p. 145-162). Grâce au directeur des fouilles, M. Oliverio, la visite des ruines de Cyrène fut intéressante. L'article se termine par une bibliographie précieuse, parce qu'elle comprend les publications italiennes les plus récentes, par exemple Romanelli, *Leptis Magna*, Rome, 1925 (150 lire); Calzini, *Da Leptis Magna a Gadâmes*, Milan, 1926 (100 lire) et les quatre *Guides* de Bartoccini aux antiquités de la Tripolitaine (1926), au Musée de Tripoli (1923), à Leptis (1925), à Sabratha (1925). Chose singulière, M. Hans Lamer ne cite pas le *Notiziario archeologico*.

S. R.

### Napoléon III et Alesia.

Dans un volume non mis dans le commerce (Ch. de Franqueville, *Souvenirs intimes sur la vie de mon père*, Paris, 1878, p. 211), je trouve le passage suivant, qui intéresse nos études. Il s'agit du voyage que Napoléon III, accompagné de Rouher et d'Ernest de Franqueville, alors directeur général des Ponts et Chaussées, fit, en 1856 aux lieux ravagés par l'inondation (1<sup>er</sup> juin). Je transcris :

« Au moment où l'on passait devant la station des Laumes, mon père, qui se trouvait auprès de S. M., lui montra le mont Auxois, au sommet duquel se trouve l'ancienne Alesia, ce dernier rempart de la liberté des Gaules. L'Empereur s'intéressa vivement à ce récit et ne parla plus d'autre chose. En arrivant à Dijon, où l'on coucha à l'hôtel de la Cloche, il pria instamment qu'on lui procurât un exemplaire des *Commentaires* de César. C'était précisément un dimanche et il était nuit. On parvint cependant à découvrir un petit volume à l'usage des collégiens <sup>1</sup>. L'Empereur le reçut avec un extrême plaisir, le lut et le relut pendant le voyage, et ce fut à partir de cette époque qu'il commença à s'occuper assidûment de la vie de César. »

Fondé sur les récits faits par E. de Franqueville († 1876) à son fils Charles, qui fut membre de l'Institut, ce texte a tous les caractères d'un témoignage autorisé.

S. R.

### Hipposandales.

Un historique — très complet pour la France — des découvertes d'hipposandales et des hypothèses émises sur ces objets, est dû à M. Henry Corot (*Pro Nerviâ*, t. IV, 1928 et à part). Suivant l'auteur, le premier à identifier une hipposandale avec la *solea ferrea* des anciens fut le Dijonnais Baudot l'aîné, dans le *Magasin encyclopédique* de 1813. Grignon (1774) et Grivaud de la Vincelle y avaient vu des « supports de lampe ». La désignation d'*hipposandales* est due à Cochet. — Bonnes figures et liste assez complète des spécimens connus répartis suivant 9 types; cette liste est précieuse <sup>2</sup>.

S. R.

1. Je suppose que c'était l'édition avec traduction juxtalinéaire qui paraît, dès octobre 1854, au catalogue Hachette.

2. P. 19, dans une note insérée à la dernière heure, M. Corot dit qu'il a reçu de M. J. Chauvet la photographie de deux hipposandales et d'un étrier « trouvés au milieu de débris gallo-romains ». Pour l'étrier, cela me semble impossible; il n'y en a aucune trace dans l'antiquité, quoi qu'en ait dit Quicherat.

## Londinium.

La Commission royale des monuments historiques a publié un gros volume richement illustré, énumérant et décrivant tous les vestiges romains découverts à Londres. A tout prendre, ces vestiges sont peu importants. Il n'y a que treize points où des constructions romaines dépassent le sol; les mosaïques, la poterie sigillée et les monnaies, bien qu'assez nombreuses, ne nous donnent guère d'informations sur l'aspect de la ville et son plan. De la cité celtique, il ne reste rien; tout commence sous Claude en 43, avec une longue interruption entre l'an 60 et le III<sup>e</sup> siècle. Le seul monument considérable dont on sache quelque chose est une grande basilique, sur l'emplacement du marché actuel de Leadenhall. Il est certain que la cité romaine était vaste, mais plus développée à l'est qu'à l'ouest (*Times*, 29 octobre 1928).

X.

## Pour le « sottisier » de la Vénus de Milo.

*Le Temps* du 27 novembre 1928 a publié la lettre suivante de M. Gabriel Bertrand, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Sciences et à l'Institut Pasteur :

« L'intéressant article publié par *le Temps* du 21 novembre, sous la signature de M. René Puaux, me remet en mémoire un document qui, à ma connaissance, n'a pas encore été publié et dans lequel se trouve visé un des points de la « conquête », remise en cause, de la Vénus de Milo.

« Ce document est une lettre adressée au grand géologue et minéralogiste Fouqué, de l'Académie des Sciences, par M. Brest, fils du consul et successeur de son père dans le même poste qui représentait la France à Milo, au moment de la découverte de la statue, et à l'initiative duquel le Louvre doit de posséder aujourd'hui l'inestimable chef-d'œuvre<sup>1</sup>.

« La lettre en question, qu'un hasard heureux a mise en mes mains il y a environ une dizaine d'années, est datée de Milo, le 20 juillet 1866. Elle a quatre pages, mais j'en reproduis seulement ce qui se rapporte à la statue :

Sur avis de feu mon père, M. le marquis de Rivière, alors ambassadeur de France à Constantinople, envoya ici la geolette (*sic*) l'*Etafette* pour prendre la statue de Vénus, et M. le comte de Marcellus, alors secrétaire de ladite ambassade, avait ordre de la conduire lui-même à Paris; il se trouvait donc sur cette geolette avec laquelle il fit le voyage jusqu'à Toulon et, de là, se rendit à Paris avec la statue.

La statue a été trouvée dans sa niche, debout sur son piédestal; elle était intacte et dans l'une de ses mains elle tenait une pomme; les bras de la Vénus sont probablement restés à bord du brick *Galaxidion*, qui était venu prendre la statue au nom du drogman ottoman Mourousi et où le buste était déjà embarqué; il fut repris de vive force par l'équipage de l'*Etafette*, mais j'ignore le nom du commandant de cette geolette.

« On a beaucoup discuté sur la manière un peu forte dont avait été prise livraison de la statue. On admet généralement que c'est à la suite d'une véri-

(1) L'auteur de la lettre paraît ignorer l'article de Fouqué sur la Vénus dans la *Revue des deux Mondes* de 1867 (t. LIII).



table lutte, mais bien des obscurités persistent à ce sujet. Il semble, d'après le nouveau document que je viens de produire, que ce n'est pas seulement à terre, sur la plage, que des coups aient été échangés, mais que la force ait dû s'exercer aussi à bord du navire ottoman.

« Plusieurs passages de la relation du comte de Marcellus, auxquels on n'avait pas assez prêté attention ou qui avaient paru incompréhensibles, deviennent alors tout à fait clairs. Je rappellerai les suivants que l'on trouve d'ailleurs cités dans l'ouvrage de Jean Aicard :

Je fis porter la statue à bord de l'*Estafette*, sur laquelle j'étais embarqué. Dans ce dernier trajet, elle ne fut nullement endommagée car elle ne toucha pas la terre. Il n'en avait point été malheureusement ainsi dans son voyage du haut du bourg de Castro jusque sur le navire albanais, auquel avait présidé le caloyer usurpateur Oiconomos (p. 78 de l'ouvrage de J. Aicard).

Oiconomos n'avait, du reste, apporté aucune précaution au transport des marbres sur la plage et sur la mer (p. 79).

« Et surtout :

Je la nommais *Vénus Anadyomène*, puisque je venais de l'arracher en quelque sorte de la mer (p. 66).

« Après la lecture du nouvel article que le *Temps* a consacré à la question, j'ai pensé que je ne devais plus laisser dans l'ombre le document que je possède d'un témoin aussi intéressant que l'ancien consul de Milo et, sans abuser de commentaires, je le livre à la sagacité des fervents admirateurs de la célèbre Vénus.

« G. BERTRAND. »

\*  
\* \*

Sur quoi M. René Puaux a écrit dans le même numéro du journal :

« Le document que M. Bertrand verse au dossier de l'enlèvement de la Vénus de Milo par M. de Marcellus a certainement un intérêt, mais il n'ébranle pas ma conviction que la statue ne fut pas enlevée du *Galaxidion* pour être transportée sur l'*Estafette*, mais fut bien l'objet d'un combat sur le rivage, combat dans lequel ses bras furent cassés.

« Pour préciser la discussion, il faut d'abord faire une distinction entre les dommages auxquels M. de Marcellus fait allusion et la perte de ses bras. Ce sont deux catégories différentes de « blessures ». Les dommages étaient (voir Clarac, p. 21-24) le nez cassé, des égratignures au menton et à la lèvre inférieure, les lobes des oreilles brisés, l'extrémité du sein gauche enlevée, des écorchures aux épaules, aux hanches et au dos, une partie de la draperie manquante, l'extrémité d'un orteil brisée.

« La chevelure, enfin (Marcellus, *Souvenirs de l'Orient*, t. I, 248) était détachée de la tête.

« Cela fait un assez joli total de dommages causés à une statue trouvée debout dans une niche, donc parfaitement à l'abri. Ces dommages auraient été causés par la manière plus que rude dont la statue fut traînée, ceinte de cordes, du village jusqu'au rivage. C'est la version de M. de Marcellus. Elle est suspecte parce que M. de Marcellus a, par ailleurs, masqué la vérité. On ne voit

pas du tout pourquoi le moine Oeconomos aurait traité de façon aussi brutale cette statue, que les primats voulaient offrir au prince Morousi, si, comme le prétend M. de Marcellus, elle était déjà arrivée à bord du *Galaxidion* avant l'intervention du secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople. Les gens de Milo n'étaient pas des sauvages.

« Tous les témoignages concordent pour affirmer qu'il y eut combat, on est édifié, quand on lit sous la plume de M. de Marcellus (p. 247) :

Je fus mis le soir même en possession de la statue que je fis transporter aussitôt du bord du bâtiment grec sur celui de l'*Estafette*. Le capitaine albanais, devenu tout à fait poli, se chargea lui-même de l'accompagner.

« Donc son exposé, son épithète « Anadyomène » et tout le reste n'ont aucune valeur documentaire. En admettant même que la statue ait été « traînée » par les gens du caloyer et qu'elle ait perdu dans ce singulier transport les bouts de son nez, de son sein gauche et de son orteil, accidents qui pouvaient échapper à l'attention des déménageurs, elle ne pouvait pas aussi aisément laisser ses bras en route, d'autant que le bras gauche était amovible et pouvait être transporté à part. Si toute l'affaire n'avait été qu'une négociation diplomatique-financière, le capitaine albanais n'aurait pas borné sa courtoisie à ne livrer que le tronc. Il y a d'ailleurs la présence au Louvre du fragment de la main gauche tenant la pomme et du morceau de bras qui furent expédiés par M. de Marcellus et non par le consul Brest, comme le dit Clarac, pour ruiner cette thèse.

« La lettre de M. Brest fils, en date du 20 juillet 1866, dit : « Les bras sont « probablement restés à bord du brick *Galaxidion*... où le buste était déjà « embarqué... où il fut repris de vive force par l'équipage de l'*Estafette*. »

« A ce témoignage, il faut opposer celui de Pierre David (J. Aicard, p. 22) :

Le caloyer Oeconomos fit descendre la statue vers la mer où l'attendait un navire turc. A ce moment précis l'*Estafette* arriva à Milo ; elle venait chercher la statue que M. de Marcellus put voir sur la plage, emportée par les gens d'Oeconomos. On n'hésita pas. Un détachement de marins de l'*Estafette* assaillit la petite troupe de ravisseurs à coups de plat de sabre et de gourdins... ;

celui de Matterer (J. Aicard, p. 44 et suiv., 154 et suiv. ) :

On arrive à terre où il y avait un vacarme autour de la caisse qui renfermait la belle Vénus... Le consul (Brest) était là, armé d'un sabre et d'un gros bâton qu'il agita aussi très fortement... ;

celui de Brest père lui-même (Morey, *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1867, p. 3) :

Lorsqu'il fallut embarquer la statue, une sorte de bataille s'était livrée entre les marins de différentes nations, pendant le trajet de mon habitation à la mer... (Cette déclaration fut faite en 1838 par le consul Brest à MM. Raoul Rochette et Morey, de passage à Milo) ;

celui de Dumont d'Urville (manuscrit de 1820, Aicard, p. 180) :

Au moment où elle allait être embarquée... ;

celui de Jules Ferry, qui visita Milo en 1873 (*le Temps*, 16 avril 1874, Aicard, p. 190) :

La rixe sur la plage, la descente de l'équipage français, la victoire du pavillon chrétien... sont restés des souvenirs vivants. J'ai relevé des témoignages. Le fils de M. Brest est, comme son père, notre vice-consul : c'est presque un témoin oculaire...

M. Brest l'avait fait transporter (la statue) du village de Kastro sur la plage d'Adamantos, dans une petite maison à lui appartenant. C'est là que les marins de l'*Estafette* l'arrachèrent à ceux du *Galaxidion*.

« La manifeste contradiction entre — pour ne retenir que celles-là — les déclarations de la famille Brest (à MM. Morey et R. Rochette en 1838, à Jules Ferry en 1873) et la lettre du fils Brest (1866) ne peut s'expliquer, à mon avis, que par la consigne donnée en 1820 par M. de Marcellus de faire le silence sur le combat qui permit à la France d'entrer en possession de la statue. Avec les années les langues se délièrent, mais l'humble vice-consul honoraire, d'une intelligence assez modeste, s'était laissé gagner par l'atmosphère de légende et variait dans ses récits. Il était pris entre le désir de rappeler son rôle, que M. de Marcellus avait laissé dans l'ombre, et la crainte des responsabilités, même rétrospectives, surtout s'il avait pris part lui-même à la bagarre, le bâton à la main.

« En un demi-siècle (1820-1866), la précision des souvenirs s'estompe, même quand il s'agit d'un événement qui troubla de façon si sensationnelle la vie monotone du petit port égéen.

« René PUAUX. »

\* \*

Ainsi reparaissent infatigablement, comme le classique « serpent de mer », de vieilles erreurs, de vieux mensonges cent fois réfutés : la statue trouvée avec ses bras, les bras perdus dans une bagarre qui fut presque une bataille, autant d'inventions des fieffés hâbleurs qu'étaient Brest père et fils. Nos lecteurs ont-ils besoin qu'on leur rappelle : 1° que le seul croquis fait au moment de la découverte, celui de Voutier, montre la statue en deux morceaux, sans bras (Ravaisson, *la Vénus de Milo*, 1892, pl. 2), témoignage confirmé par le texte de Voutier et par la lettre de Brest père, agent consulaire, à P. David, consul à Smyrne (cf. *Chronique des arts*, 9 janvier 1897, p. 17) ; 2° que Brest père, à partir de 1838 environ, commença à raconter des histoires fantaisistes sur la découverte de la statue (*ibid.*, 20 février 1897, p. 73) et que ces mêmes histoires furent racontées à tous venants par son fils, mort en 1896 ; 3° que le roman de la bagarre, de la statue retrouvée sur le rivage, etc., est une invention de Brest père et de Matterer, que Brest n'osa pas alléguer, bien qu'il en parlât depuis longtemps, dans sa lettre officielle de 1862, écrite à la demande de la princesse Mathilde (*ibid.*, 27 février 1897, p. 85). Inutile d'ajouter, une fois de plus, que les nombreux auditeurs et éditeurs des hâbleries de Brest père et fils, y compris Jules Ferry, ne se sont jamais donné la peine d'étudier la question à l'aide des témoignages les plus anciens, qui sont nombreux et qui comptent seuls<sup>1</sup>.

S. R.

(1) Un article raisonnable de Ch. Kunstler, sur la découverte de la Vénus, a paru dans l'édition du soir de *l'Ami du Peuple*, 16 déc. 1928.

**Vases et gemmes au British Museum.**

A la séance de novembre 1928 de la *Society of Hellenic Studies*, M. Walters a montré une série d'objets précieux acquis depuis trois ans par le Musée, à savoir : 1° un vase chypriote du vi<sup>e</sup> siècle; un homme tombe d'un bateau, un grand poisson semble l'attendre pour l'avaler (Jonas?); 2° un vase dipylon avec guerriers et chariots; 3° un vase du vi<sup>e</sup> siècle avec scène bachique et siège d'une ville; 4° une loutrophore d'environ 500, scène de deuil autour d'un mort; 5° trois lécythes à sujets funéraires; 6° trois amphores à figures rouges, du plus beau style; 7° un vase où est figurée une jeune fille invoquant la lune. — Parmi les pierres gravées : 1° buste d'Athéna, type de la Lemnienne; 2° portrait de Magas, tyran de Cyrène; 3° arrivée d'Énée au Latium, rencontrant la truie (*Times*, 14 novembre 1928).

X.

**De l'Athos à l'art contemporain.**

On oublie trop souvent qu'à l'époque de la Renaissance en Europe, l'art byzantin montre une nouvelle activité dont on peut étudier les monuments à Mistra et à l'Athos. M. Robert Byron, qui a photographié de nombreuses fresques du xiv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle à l'Athos, y reconnaît l'influence de la doctrine des Iconoclastes du viii<sup>e</sup> siècle, qui protestaient contre le réalisme des sujets sacrés; si les Iconoclastes eurent le dessous, l'art subséquent visa toujours à l'abstraction et répudia le naturalisme<sup>1</sup>. La vraie tradition byzantine à cet égard fut maintenue, après la conquête turque, par l'école crétoise, à laquelle se rattache Domenico Theotokopuli (El Greco). A l'Athos, dès 1544, l'année qui précède la naissance du Greco, les fresques de Xenophantos offrent déjà des caractères analogues, atténués par l'éducation vénitienne du Greco. Dans la mesure où l'art du xx<sup>e</sup> siècle est influencé par ce maître bizarre, on peut dire qu'il l'a été par la peinture athonite. — L'article que nous résumons ainsi n'est pas sans valeur et il faut espérer qu'il sera développé en un volume.

S. R.

**Les mosaïques de Damas.**

Le *Journal de Genève* du 20 novembre a signalé la très intéressante communication faite par M. Eustache de Lorey à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur les mosaïques récemment découvertes à Damas, communication à laquelle j'ai eu le plaisir d'assister. Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques détails complémentaires et de rappeler dans quelles circonstances ces mosaïques magnifiques ont été mises au jour.

Lors d'un séjour que je fis à Damas, en mars 1927, pour y étudier les quelques fragments de mosaïque que l'incendie de 1893 semblait avoir seuls épargnés dans la célèbre mosquée des Omeyyades, je m'aperçus que sous la couche de badigeon dont les parois de l'édifice sont recouvertes aujourd'hui, une grande partie de la mosaïque originale avait subsisté. Ayant fait part

1. R. Byron, *The Times*, 19 oct. 1928.



de la chose à M. Eustache de Lorey, le directeur de l'Institut français d'art et d'archéologie de Damas, à qui je dois d'avoir pu poursuivre mes études là-bas en toute sécurité, il y prit un très vif intérêt et décida d'entreprendre le plus vite possible des travaux de déblayage. A la suite d'une petite causerie que je fis au palais Azem — vrai palais des *Mille et une Nuits* devenu l'Institut français d'art et d'archéologie — nous eûmes la joie de voir le président du comité des Waqfs, un bel Arabe en turban, venir spontanément nous offrir son appui financier pour la réalisation de notre projet. Mais, sur ce vieux sol asiatique, toute chose s'accomplit avec un rythme lent. Ceux qui ont vécu sous le beau ciel d'Orient pourront seuls mesurer la somme de patience et de persévérance dont M. Eustache de Lorey a dû faire preuve pour mener son entreprise à bonne fin. On ne saurait trop rendre hommage à l'activité que, sans se lasser, il a déployée. Le résultat le paie de sa peine et dépasse de beaucoup mon attente.

Il faut louer aussi la libéralité dont ont fait preuve les autorités arabes de Damas. Les subsides ont été fournis par le comité des Waqfs et, bien que les travaux aient dû souvent gêner considérablement les prières quotidiennes, ils n'ont jamais été entravés.

Plus d'une centaine de mètres carrés viennent d'être mis à découvert. Sous les vastes plaques de chaux, qui se détachaient sans aucune difficulté des parois et s'écrasaient sur le sol dans des nuages de poussière blanche, le plus féerique des décors est apparu : architectures fantaisistes et variées, depuis la ville aux édifices classiques qu'on voit sur les mosaïques romaines, jusqu'aux cités d'Orient dont les nombreuses coupoles évoquaient sans doute, aux yeux des fidèles, les lieux de pèlerinage les plus réputés ; pavillons légers, à toiture de feuillage, rappelant peut-être ces rendez-vous de chasse où les califes omeyyades aimaient à venir se reposer, au milieu des fleurs et des jets d'eau. Ce sont aussi des arbres, dont les rameaux flexibles chargés de fruits d'or épousent la courbe des arcades, des rinceaux ou des guirlandes courant le long des douelles. Enfin, et pour la plus grande joie de l'archéologue, jusqu'à des inscriptions relatant les restaurations exécutées au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, restaurations qui demeurent toutes partielles, la plus grande partie de ces œuvres d'art datant de l'origine de l'édifice, c'est-à-dire du début du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère.

Les voici donc rendues à la lumière du jour ces mosaïques célèbres, que les auteurs arabes vantaient au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle déjà avec tant d'enthousiasme ! Comme l'a très justement fait observer M. Dussaud, à l'issue de la communication, il est rare qu'une découverte vienne corroborer des textes aussi anciens. Nous savons gré à MM. Dussaud et Merlin d'avoir insisté pour que des mesures énergiques soient prises en vue de préserver ce décor, dont la plus grande partie est à l'air libre. De semblables revêtements, demeurés durant des siècles sous une couverture protectrice et exposés brusquement aux bourrasques du rude hiver damasquin courent les plus grands dangers. Il ne faudrait pas, surtout, que dans le désir bien compréhensible de raviver les couleurs, on ne recoure à l'emploi d'acides, qui, même dilués, ne manqueraient pas d'attaquer les smalles d'or ou de nacre et l'enduit dans lequel les cubes sont incrustés.

M. Eustache de Lorey a bien voulu faire état, dans sa communication, des précisions techniques que je lui avais fournies, sur sa demande. Tout en le

félicitant chaudement du travail magnifique qu'il vient d'accomplir, qu'il me permette de joindre mes vœux à ceux qui ont été exprimés pour qu'un spécialiste soit envoyé sur place sans tarder, et pour que le même zèle soit apporté à la tâche plus ingrate, mais combien nécessaire, de consolidation. Il sauvera ainsi cet ensemble unique qui va former, avec la série non moins remarquable des mosaïques de la coupole du Rocher, à Jérusalem, une page importante et nouvelle de l'histoire de l'art.

Marguerite VAN BERCHEM.

(*Journal de Genève*, 24 novembre 1928.)

### Découverte d'argenterie en Russie.

On télégraphie que, dans le gouvernement de Viatka, un trésor a été découvert, composé d'une grande chaudière en argent dans laquelle étaient placés deux plats en argent sassanides, représentant des rois persans à la chasse, deux plats byzantins, une lampe hindoue et plusieurs colliers (*Débats*, 10 janvier 1929).

X.

### L'origine des runes.

Dans le premier numéro de la *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskab*, M. Mistrand « cherche à établir que les runes, apparentées aux caractères oghamiques de l'Irlande, dérivent des alphabets étrusco-celto-latins des régions alpestres et ont été propagées par les Marcomans chez les Goths et les Scandinaves » (*Rev. crit.*, 1928, p. 526). C'est, je crois, une erreur de faire dériver les runes de l'alphabet latin au lieu de les rattacher au vieux tronc des écritures occidentales. Mais patience! Le voile tombera.

S. R.

### L'affaire Alceo Dossena.

Un Crémonais de cinquante ans, sculpteur, peintre, architecte et chimiste, travaillant à Rome depuis 1919 pour des marchands qui le payaient mal, vit récemment, chez un collectionneur de Venise, un « Donatello » dont il se reconnut l'auteur. Indigné que ses patrons eussent abusé de son talent — il a fait du grec, de l'étrusque, de l'italien du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle — Dossena parla, et un grand scandale archéologique éclata, New-York, Boston et Cleveland ayant importé, depuis quelques années, nombre de produits de cet atelier et Berlin en ayant, dit-on, reçu pareillement. Comme Dossena n'a touché que le tiers du salaire qu'on lui avait promis, un procès est imminent; il ne manquera pas d'être amusant et instructif (*Times*, 24 novembre 1928).

S. R.

---

L. Des photographies des habiles pastiches de Dossena ont paru dans *Art News*, 1<sup>er</sup> déc. 1928; son atelier a été figuré dans l'*Illustration*, 15 nov., p. 715 et le *Times*, 27 novembre. Parmi ses œuvres on signale une grande Athéna archaïque (Cleveland), une Koré (New-York), une tombe crue de Mino da Fiesole (Boston), une statue en bois polychrome crue de Giovanni Pisano (Cleveland), etc. Partout l'usure est parfaitement imitée, la patine irréprochable. Dossena travaillait à une grande œuvre

### Un Van Eyck perdu de 1430.

Le plus ancien portrait connu de Jan van Eyck est de 1431. Mais, dans un manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle, autrefois dans la collection de Thomas Philipps, où est décrite brièvement la collection de Penshurst, se trouve la mention : « John van Eik, 1430 » (*Times Lit. Suppl.*, 1928, p. 840). Le nom et la date ont dû être lus sur le tableau (probablement un portrait) ou sur son ancien cadre; comparez le portrait de 1432 à la National Gallery, avec l'inscription *Actum anno Domini 1432... a Joh. de Eyck*. En 1430, Jan van Eyck, revenu du Portugal en décembre 1429, était à Hesdin et à Bruges, pendant que le duc de Bourgogne, à Sluus près de Bruges, épousait Isabelle de Portugal (Weale-Brockwell, p. xxvi). Il est donc vraisemblable que le tableau à retrouver est le portrait original d'Isabelle exécuté d'après un croquis rapporté du Portugal, dont on ne possède que des copies ou des dessins (*ibid.*, p. 213).

S. R.

### Un primitif français.

A la vente Nemes à Amsterdam (13 novembre 1928), un primitif français (ou catalan), *Salomé portant la tête de saint Jean*, peint vers 1440, fut vendu pour £ 1.416. Une photographie de cette œuvre importante a été publiée dans le catalogue de vente. Un des prix les plus élevés de la vacation (£ 6.000) a été obtenu par un tableau italien, *la Vierge avec un enfant et un ange*, attribué au maître *del Bambino vispo* (*Times*, 14 novembre 1928).

X.

### Vente d'antiques à Londres.

Le 13 décembre 1928, Sotheby a vendu à Londres diverses antiquités de grand prix, ayant appartenu au docteur Oskar Beer (Vienne), au comte Spetia de Radione, etc. (*Times* du 14). L'enchère la plus élevée (4.100 £) fut obtenue par une statuette de bronze d'Aphrodite de Macerata (Ombrie), datée de 400 environ. Parmi les autres objets, on signale : 1<sup>o</sup> une statuette en pierre blanche de *patesi*, avec yeux de pierre noire et pupilles d'ivoire, provenant de Bismaya (£ 920); une autre analogue, avec yeux de lapis, provenant de Tello, le haut seulement (£ 370); un torsi grec d'Apollon, de grandeur naturelle, ressemblant au Sauroctone (£ 310).

X.

### Encore un Sluter.

Pour étayer l'origine hollandaise du célèbre sculpteur de la chartreuse de Dijon, on a signalé l'existence de plusieurs homonymes nés dans des

de style éginétique, un fronton avec gigantomachie; j'ai vu la photographie d'un très beau fragment, imité de celui de Corfou. De si habiles imitations ont leur place dans les Musées, mais dans une ou plusieurs salles spéciales. — Voir aussi *New-York Times*, 5 déc. 1928, n° que je dois à l'amabilité de M. James Hyde.

localités des anciennes provinces septentrionales des Pays-Bas, spécialement en Gueldre.

En voici encore un : Arnold Sluter, d'Arnhem (le chef-lieu de la Gueldre), inscrit comme étudiant de la Faculté des arts à l'Université de Cologne, sous le n° 32 du rectorat de Bernard de Loen, en 1427. Voir H. Keussel, *Die Matrikel der Universität Köln*, I, 232.

Paul BERGMANS.

### Rogier et Campin.

Reprenant, avec sa clarté et son élégance habituelles, la thèse de Firmenich-Richartz (1910), S. Reinach (1918) et E. Renders (1928), M. P. Jamot (*Gazette*, nov. 1928) nie à son tour qu'il faille enlever à Rogier van der Weyden des œuvres éminemment dignes de lui pour les attribuer à son prétendu maître Campin (dit le maître de Flémalle et de Mérode). Chemin faisant, il abandonne à l'anonymat le rétable de Beaune, faute peut-être d'avoir regardé d'assez près les deux portraits, qui sont du plus pur Rogier. Plus loin, il dit qu'aucun document n'établit une « relation positive » entre Rogier et Van Eyck. Mais si la copie de Liverpool (*Rép. peint.*, VI, p. 324) est bien celle d'un chef-d'œuvre de la jeunesse de Rogier (vers 1430), il n'est pas douteux, d'autre part, que le groupe central de ce tableau correspond exactement à une miniature eyckienne des *Heures de Turin* (éd. Durrieu, pl. 21), ce qui établit le lien cherché. La question est d'ailleurs bien plus compliquée que l'article de M. Jamot ne le ferait croire; elle fera couler encore beaucoup d'encre, après la sienne.

S. R.

### La fondation Bernat Metge.

Saluons à leur naissance trois nouveaux volumes de cette bibliothèque gréco-latine avec traductions et notes en catalan : Sénèque, *Lettres à Lucilius*, t. I; Ausone, *Œuvres*, t. II; Platon, t. III (Ion, Hippias, Euthydème). Tout est admirablement imprimé, même le grec.

S. R.

### Opinions téméraires.

« Contrairement à ce que pensent beaucoup d'archéologues, exception faite du docteur Baudouin, il n'existe aucun document précis sur les orientations à Carnac et environs. Dans les deux séjours que j'ai pu y faire jusqu'à présent, j'ai vite reconnu que chacun des quatre groupes d'alignements connus à Carnac intéresse un événement astronomique spécial. C'est le groupe de Kerlescan qui commémore le miracle d'Isaïe, non plus par de simples alignements comme dans une épure, mais par de nombreuses et grandioses lignes de menhirs dans lesquelles les foules pouvaient, par des processions et des prières publiques, commémorer les prodiges et adorer leurs faux dieux. »

Cela se lit dans le troisième numéro de « *X catholique, journal laïque de science et de religion*, rédigé par G. Plaisant, ancien polytechnicien », 107, rue Nationale, Lille, septembre-octobre 1928. On y trouve aussi la preuve, par



les mégalithes, de l'authenticité du miracle de Josué. Recul de la lune, recul du soleil, tout cela s'explique et s'avère le mieux du monde.

X.

\* \* \*

« Semblables à Virgile, les moins clairvoyants se murmurent parfois le fameux vers prophétique : *Nescio quid majus nascitur ordo*. » (G. Riou, *Europe, ma patrie*, p. 11.) Ce vers n'est pas prophétique, mais il est faux. Ce qui est curieux, c'est qu'il résulte de la contamination d'un hexamètre de Virgile (*Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo*) et d'un pentamètre de Properce (*Nescio quid majus nascitur Iliade*). Mais il ne faudrait pas citer de mémoire, surtout quand on ignore la quantité. Il y a récidive p. 69, où un vers de Lucain est estropié comme suit : *Humanum genus vivit in paucis*<sup>1</sup>.

**Ad Revue (1928, II, p. 138).**

Il y a lieu de rectifier quelques lignes de l'article reproduit plus haut. L'Union académique a pris naissance *après* la guerre, en 1919; d'après ses statuts, elle est ouverte à toute nation qui demande à y être introduite et qui est admise avec les trois quarts des voix émises; elle n'a jamais été et n'est pas restreinte aux Alliés de 1914-1918, car elle comprend actuellement 19 nations, parmi lesquelles le Danemark, l'Espagne, la Norvège, les Pays-Bas, qui étaient neutres, et la Hongrie, qui était belligérante.

Y.

---

1. Dire (p. 12 du même livre) que Platon ne s'honore que d'être un initié de l'Égypte, est une seconde opinion téméraire; il y en a bien d'autres dans ce livre, d'ailleurs intéressant par endroits (par ex. p. 64: Les premiers colons grecs en Gaule, six ou sept siècles avant notre ère..., ne se proposaient pas de supplanter Athènes, Alexandrie, etc.). Alexandrie en 600 av. J.-C.!

## BIBLIOGRAPHIE

---

**H. Martin.** *La frise sculptée et l'atelier solutréen du Roc (Charente)*. In-4°, 87 pages, avec 37 figures et 5 planches. Paris, Masson, 1928 (Archives de l'Institut de paléontologie humaine, n° V). — Grâce à la libéralité du docteur Henri Martin, auteur de la fouille, le Musée de Saint-Germain possède le très intéressant ensemble décrit et figuré dans le présent fascicule. Un atelier de silex solutréens, parmi lesquels des spécimens admirables, limités au fond par des blocs debout sur lesquels sont sculptées, en relief, des figures d'animaux et d'hommes (ces dernières très sommaires), formant une véritable frise, voilà une étonnante et admirable révélation de la préhistoire! La planche en couleurs d'après un des blocs sculptés est d'une exécution parfaite; quelques-uns des dessins auraient pu être plus détaillés.

S. R.

**R. Forrer.** *Quelques problèmes posés par l'abri de Burbach (Bull. de l'Assoc. philomathique d'Alsace-Lorraine)*. Paris, Presses Universitaires, 1928; in-8, p. 209-217, avec 2 planches. — La faune est celle de l'interglaciaire chaud; les os sont déjà utilisés; les types d'outils en pierre sont du chelléen le plus ancien. Certaines réunions, évidemment intentionnelles, d'os ou de cornes, dont on connaît d'autres exemples dans des milieux analogues, autorisent l'hypothèse de procédés magiques pour assurer le succès de la chasse. Des dents d'hippopotame fendues ressemblent beaucoup à des amulettes phaliques. Il résulte de ces observations bien faites qu'il faut reporter aux débuts mêmes du quaternaire les tendances religieuses déjà constatées dans le quaternaire supérieur. Raison de plus pour ne pas exagérer follement, comme on a coutume de le faire, le nombre de dizaines de siècles qui séparent le chelléen de l'aurignacien.

S. R.

**M. Boule, H. Breuil, E. Licent, P. Teilhard.** *Le paléolithique de la Chine (Archives de l'Inst. de paléontol. humaine)*. Paris, Masson, 1928; in-4°, 136 pages et 30 planches<sup>1</sup>. — D'avril 1923 à l'automne de 1924, l'abbé Teilhard de Chardin, formé au Muséum de Paris, a exploré la Chine centrale (partie supérieure de la grande boucle du fleuve Jaune, confinant au désert de Gobi), avec l'assistance de l'abbé P. Licent, directeur du Musée Hoangho-Paiho à Tien-Tsin. La mission a révélé le paléolithique chinois, à la base ou vers la base du tæss, qui n'est pas d'origine seulement éolienne, mais implique une action puissante des eaux. Le plus riche gisement a livré des squelettes à

---

1. Je transcris le titre tel que je le trouve; mais le nom du P. Teilhard aurait dû être mis en évidence. L'ordre alphabétique n'est pas toujours l'ordre moral.

peu près complets de *rhinoc. tichorh.* et d'hémione; la faune est contemporaine du loess européen et comprend, comme celle-là, un mélange d'espèces éteintes, émigrées et actuelles. Pourtant, renne et mammouth font défaut; en revanche, il y a une variété méridionale d'éléphant et un grand «chameau». L'industrie lithique rappelle, dans son ensemble, celle de l'Europe, en particulier le moustérien, « mais ici, dit M. Boule, cette industrie moustérienne s'accompagne d'éléments caractéristiques, chez nous, du paléolithique supérieur, c'est-à-dire de l'âge du renne ». Ce dernier « s'offre à nous dans des conditions stratigraphiques moins anciennes que celles de l'industrie paléolithique, plus compréhensive de l'Ordos » (c'est le nom de la région chinoise explorée). D'où cette conclusion que l'industrie lithique est arrivée en Europe « par vagues successives et dont les origines réelles doivent être cherchées ailleurs que dans le cul-de-sac européen ». Il serait aisé, je crois, de tirer des faits une conclusion différente et de ne point faire de l'Asie « un grand centre de diffusion des industries humaines »; mais de telles spéculations nous éloignent des faits, qui sont, par leur nouveauté, d'un intérêt capital.

S. R.

**Abbé Philippe.** *Cinq ans de fouilles au Fort-Harrouard, 1921-1925.* Bulletin hors série, t. XXV bis, de la *Société normande d'études préhistoriques*; in-8 de 175 pages, 4 plans, 36 planches et 18 figures. Rouen, Lecerf 1927. — Le Fort-Harrouard est situé sur le territoire de Sorel-Maissel (Eure); c'est un camp de 99 hectares de superficie qui s'allonge en bordure de la forêt de Dreux et domine la rivière de l'Eure. Le grand intérêt des fouilles, pratiquées par M. l'abbé Philippe avec beaucoup de soin et de sagacité, est de montrer sur cet éperon barré la continuité de l'occupation humaine depuis le néolithique jusqu'à La Tène III. Les dépôts se superposent dans leur ordre chronologique et sont nettement différenciés. Les premiers occupants ont groupé leurs foyers à l'abri d'une cuvette naturelle creusée sur la croupe méridionale du camp, entre la base du plateau et le bord de l'enceinte. Les cabanes, réparties sur deux niveaux, sont tantôt rondes avec foyer surélevé, tantôt ovales avec foyer latéral en cuvette. Dans la couche la plus ancienne apparaissent quelques figurines, idoles de terre cuite, et de nombreux fragments de la céramique de Chassey; la couche supérieure offre une poterie analogue à celle des palafittes de la Suisse et des stations de hauteur de la vallée du Rhin (Michelsberg). Au-dessus du dépôt néolithique, se détachent dans une large bande de terre gris-cendré les 133 foyers contemporains de l'âge du bronze, époque à laquelle se place l'établissement le plus important du Fort-Harrouard. Des cabanes il ne subsiste le plus souvent que les foyers, plates-formes circulaires d'argile brûlée; cependant deux grandes huttes rectangulaires et sept de forme ovale ont pu être déblayées. Leur carcasse était constituée par un clayonnage revêtu d'une couche d'argile cuite dont les parties supérieures étaient parfois ornées d'un décor géométrique. Les armes de métal recueillies sont peu nombreuses, poignards, pointes de flèche ou de lance, tronçons d'épée, il en est de même pour les outils, couteaux, tranchets, scies, aiguilles; les épingles sont plus abondantes et de formes assez variées. Parmi les innombrables tessons de céramiques recueillis, le type dominant est celui de la poterie de Lusace. A la même époque appartiennent

disséminées entre les foyers, trois sépultures à inhumation. Il semble que la civilisation du bronze soit parvenue assez tardivement dans ces régions et qu'elle s'y prolongea fort longtemps, jusqu'à La Tène, dont seulement trois cabanes en bois à charpente légère ont été explorées dans la partie sud de l'enceinte. L'outillage recueilli dans leurs ruines les fait contemporains de La Tène III.

Le livre que M. l'abbé Philippe a consacré au Fort-Harrouard est en tous points excellent. Il serait à souhaiter que nous possédions de nombreuses monographies semblables à celles-ci, aussi clairement pensées que rédigées.

R. L.

**Georges E. Mylónas.** *L'époque néolithique en Grèce*, Athènes, Soc. archéologique, 1928; gr. in-8, 175 pages, avec 86 figures, 2 planches et 3 cartes. — Cette monographie, dont une traduction française ne serait pas inutile, comprend deux parties principales. Dans la première, l'auteur passe en revue les gisements néolithiques connus jusqu'à présent (Thessalie, Grèce centrale, Péloponnèse, Macédoine, Crète), entrant dans les détails nécessaires sur les restes d'architecture, d'outillage, de plastique, de céramique; dans la seconde, il étudie et cherche à classer les antiquités qu'il a décrites et institue des rapprochements pour préciser les domaines où les diverses civilisations ont fleuri. Les conclusions ethnographiques et chronologiques touchant la Grèce propre (Crète exclue) sont nécessairement provisoires; les voici (p. 153). Vers 4500, la Grèce de l'Est est habitée par les Pélasges préhelléniques, éleveurs et agriculteurs, qui en sont à l'âge de la pierre. Vers 2800, un second ban de Pélasges, originaire du nord-est de la presqu'île balkanique et de l'est de la Macédoine, pénètre en Grèce par mer et occupe la Thessalie du Nord et du Nord-Est. Un peu auparavant, vers 3000, les Cyclades sont envahies par des tribus préhelléniques originaires des rives de l'Asie-Mineure (Cariens et Lélèges). Vers 2750, un plus petit ban de Pélasges, venant de la Macédoine orientale, pénètre par mer en Argolide et en Corinthie. Puis, vers 2650, des tribus préhelléniques, apparentées à celles qui créèrent la civilisation des Cyclades, connaissant le cuivre, fabriquant les vases à couverte primitive (*Urfirnis*), quittent la rive asiatique par l'Argolide et la Corinthie, d'où elles s'étendent peu à peu depuis la plaine du Sperchios jusqu'au golfe argolique. Vers 2500, alors que ces gens sont bien établis dans la Grèce centrale et le Péloponnèse, d'autres tribus connaissant le cuivre occupent la Macédoine et, vers 2250, la Thessalie. Vers 2100, les fabricants des vases minyens, qui sont des *Indo-Européens*, arrivent d'Asie Mineure par le nord, soumettent les fabricants de l'*Urfirnis* et s'établissent dans la Grèce du centre et le Péloponnèse. Ces envahisseurs, joints à d'autres de même famille descendus successivement du nord, constituent la population de la Grèce aux temps historiques. Sur toutes ces révolutions dont on ne sait presque rien (car un changement d'industrie n'implique pas toujours une invasion), l'auteur n'est complètement d'accord ni avec Fimmen ni avec Glotz. Ses cartes et statistiques resteront utiles; il y a un index.

S. R.

**O. G. S. Crawford** et **Alex. Keiller.** *Wessex from the air*. Oxford, Clarendon Press (Mitford); 1928, in-4°, 264 pages, avec 60 figures et 50 planches.



— La photographie aérienne (verticale) en ballon sphérique paraît avoir été d'abord pratiquée dans l'Inde anglaise; mais, dès 1906, Sharpe photographiait ainsi Stonehenge (*Archaeologia*, vol. LX). Aviateurs l'un et l'autre pendant la guerre, les auteurs de l'important ouvrage que nous annonçons se sont associés en 1924 pour faire profiter l'archéologie de cette nouvelle méthode d'exploration, à l'exemple de Th. Wiegand (1920), qui avait survolé la Palestine et le Sinaï pendant la guerre avec son appareil de prises de vues. J'abrège l'historique, que l'on trouvera au complet dans le premier chapitre; mais il ne faut pas taire que l'intérêt du public pour cette branche de l'archéologie militante date, en Grande-Bretagne, de 1921-1923, quand des photographies aériennes eurent révélé la grande avenue de Stonehenge (pl. 39-40). Tumulus, enceintes, levées de terre, fossés, rigoles, chemins, rien n'échappe à ce qu'un lauréat du Concours en vers latins appelait si poétiquement *speculum memor*. C'est vraiment une ère nouvelle qui a commencé pour l'archéologie du terrain, à distinguer de l'archéologie *sur* le terrain qui lui devra beaucoup, car on saura exactement où fouiller. Planches magnifiques, notices très intéressantes.

S. R.

**E. Wickersheimer.** *Le signe Tau*. Strasbourg, Éditions universitaires, 1928; in-4°, 9 pages, avec gravures. — Voici une conclusion raisonnable : « Un signe aussi simple a pu, chez des peuples divers et à des époques successives, revêtir bien des sens différents, et l'hypothèse d'une transmission n'est pas du tout nécessaire pour expliquer sa présence chez des hommes fort éloignés les uns des autres. »

X.

**Suomen Museo.** T. XXXIV, 1927. Helsingfors, 1 volume in-8 de 91 pages, avec un résumé en allemand. — P. 1-24. A. M. Tallgren, *l'Age du bronze dans les steppes de la Russie méridionale*; résumé du travail publié par l'auteur dans *Eurasia septentrionalis antiqua*, t. II, 1926, sous le titre *la Pontide préscythique après l'introduction des métaux*. — P. 25-44. Aarne Europaeus, *Une tombe romaine du fer à Kirchspiel Wütasaari*; découverte d'un tumulus de pierre dont le mobilier est constitué par une hache, un bracelet, des anneaux de bronze et une perle de verre dorée. L'ensemble correspond à la cinquième période de Montelius. L'auteur pense que l'on serait en présence des restes de l'une de ces colonies de chasseurs de fourrures qui firent le commerce de fourrures avec les Romains.

T. XXXV, 1928. — P. 1-10. A. M. Tallgren, *Origine de l'idole permienne de bronze*; reproduit le mémoire publié dans *Eurasia sept. antiq.*, III, 1928, p. 63-71. — P. 36-43. Aarne Europaeus, *Nouvelles armes en forme de tête d'animaux du Musée national*; signale l'entrée au Musée d'une hache en forme de tête d'élan. Ces formes d'armes pourraient être considérées comme la résultante de l'ancien art des chasseurs nordiques et des formes de haches en pierre appartenant aux agriculteurs de l'Europe centrale. — P. 44-50. Alfred Hackman, *Anneaux d'épée finlandais*; étude sur divers types de pommeaux d'épée qui pourraient être originaires de Scandinavie. — P. 51-54. Julius Ailio, *le Dépôt de Hattelmala*; description d'une trouvaille d'ornements de bronze appartenant aux VIII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles après J.-Ch. — P. 61-70. Tyyni Vahter, *Sur la technique des ornements spiraliformes en*

bronze ; étude sur la technique de l'ornementation des tissus au moyen de spirales de métal à la fin de l'âge du fer. — P. 71-79. Sakaré Pálsi, *Découverte de vêtements dans le cimetière de Humikkala* : 56 tombes à inhumation ayant fourni un riche mobilier du début du moyen âge permettant la reconstitution de certaines pièces du vêtement et du harnois.

R. L.

**Bernhard Seyfert.** *Geschichte im Bilde*. I Teil. Von der Urzeit bis zum Ende der Antike. Halle, Waisenhaus, 1928 ; in-4<sup>o</sup>, 122 pages, avec 382 figures. — Depuis l'*Antiquité expliquée* jusqu'à l'album de planches de la *Cambridge ancient History*, les ouvrages de ce genre ne manquent pas, et les plus récents ont toujours sur leurs aînés cet avantage de reproduire des découvertes d'avant-hier. C'est ainsi que nous trouvons ici quelques-uns des trésors de Toutankhamon, le buste de l'épouse d'Aménophis IV à Berlin, une belle copie de la tête de la Cnidiénne du Musée des Thermes à Rome, etc. Il y a trop de restaurations douteuses ou même affreuses (en particulier de la Parthénos de Phidias, p. 43) et quelques mauvaises photographies, au milieu d'autres qui sont fort bonnes. La Niké de Samothrace, posée sur un piédestal quadrangulaire, au lieu de l'être sur une proue de navire, est mal donnée d'après un moulage, et le texte n'excuse point la photographie. *Die Siegesgöttin... stand wohl auf dem Vorderteile eines Schiffes*. Ce *wohl* est presque comique, puisque l'appartenance de la statue à sa base est absolument certaine et que la base est là. La partie relative à la fin de l'Empire est écourtée et insuffisante ; même le haut Empire est un peu sacrifié.

S. R.

**J. Kromayer, G. Veith, A. Kœster, E. Schramm, E. von Nischer.** *Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer*. Munich, Beck, 1928 ; ix-647 pages, avec 149 gravures. Prix : 40 mark. — Fruit de la collaboration de l'auteur principal, dont la compétence est depuis longtemps reconnue, avec de savants militaires, cet important ouvrage, bien qu'inégalement mis au point, dépasse les *Kriegsalterthümer* de Droysen et constitue une des parties les plus satisfaisantes de la réédition (ou plutôt de la réfection totale) du *Handbuch* d'Iwan von Müller. Les *realia* ne sont pas négligés et l'intelligence en est facilitée par de nombreuses gravures ; la stratégie et la tactique ont été l'objet d'une attention particulière et présentées sous des aspects souvent nouveaux, variant d'ailleurs avec les époques, avec les changements survenus dans l'armement et la composition des armées. Voici, en gros, la distribution des matières : 1<sup>o</sup> *Grecs*. Sources anciennes et modernes ; époques homérique et hellénistique ; la guerre navale et la poliorcétique ; 2<sup>o</sup> *Romains*. Époque des milices ; tactique des manipules et des cohortes ; époque des armées permanentes, d'abord homogènes, puis formées d'éléments divers (depuis Constantin) ; la guerre navale. — On a souvent remarqué que de grands hommes de guerre, postérieurement à l'invention des armes à feu, depuis Gustave-Adolphe jusqu'à Hindenburg et à Foch, n'ont pas dédaigné les leçons de l'antiquité, et le général A. Boucher a même soutenu la thèse que l'art de la guerre obéit à certaines lois éternelles. Ce ne sont donc pas seulement les érudits qui trouveront dans ce livre le guide généralement sûr de leurs recherches. Dans le détail, j'aurais des objections à faire, car les sources

d'information françaises ont été assez souvent négligées (notamment beaucoup d'articles originaux du *Dictionnaire des Antiquités*).

S. R.

**Benjamin Dean Meritt.** *The Athenian calendar in the fifth century, based on a study of the detailed accounts of money borrowed by the Athenian State.* I. G., I<sup>2</sup>, 324. Harvard University Press, Cambridge, Massachussets, 1928, in-4<sup>o</sup>, 138 pages, avec 2 planches dans une pochette. — Dans l'état actuel de notre documentation, c'est sur l'inscription IG, I<sup>2</sup>, 324 que doit se fonder tout travail sur le calendrier athénien du v<sup>e</sup> siècle. Meritt a rendu un premier service en complétant cette inscription. Déjà Hiller von Gaertringen avait pu y incorporer quelques-uns des fragments trouvés par Hill dans les fouilles de l'Erechtheion. Meritt y ajoute IG, I<sup>2</sup>, 306 et quelques fragments inédits.

L'étude du document ainsi reconstitué est conduite de main de maître. On sait d'où provient la difficulté. Les Athéniens avaient une année civile, l'année lunaire de 354 jours, et, depuis la réforme de Clisthènes, une année sénatoriale, l'année solaire de 365 jours. Pour obtenir dans la pratique une concordance approximative entre les deux calendriers, on instituait de temps à autre dans le calendrier civil des années de treize mois. Seulement, ces années intercalaires ou *embolimiques* n'avaient pas de place fixe dans le cycle de Métôn. On a souvent essayé d'en trouver l'ordre et de construire le schéma du cycle. Tentative vaine; il faut en faire son deuil.

A l'aide de son document, qui donne un relevé d'intérêts payés mois par mois et jour par jour, Meritt établit que l'année sénatoriale commençait toujours une semaine environ après le solstice d'été et que, par conséquent, il est possible de réduire toute date du calendrier sénatorial à une date approximative du calendrier Julien sans l'intermédiaire du calendrier civil.

Il fait mieux. Il détermine le moment où les Athéniens inaugurèrent le système décrit par Aristote, *Ἀθ. Πολ.*, 43,2, c'est-à-dire donnèrent à l'année sénatoriale la même durée qu'à l'année civile. C'est par l'étude des formules officielles qu'il arrive à ce précieux résultat. Au v<sup>e</sup> siècle, dans les documents où la date sénatoriale a besoin d'être indiquée avec exactitude, surtout dans les comptes publics, le nom de l'archonte éponyme ne suffit pas, puisque son année ne coïncide pas exactement avec celle de la Boulè. En ce cas, on emploie la formule ἐπὶ τῆς βολῆς καὶ ὁ δαίνα ἐγραμμάτουν, et l'on ne se contente pas de la formule ὁ δαίνα ἤρχεν ou ἐπὶ τοῦ δαίνος ἄρχωντος. Il faut donc admettre que le moment où la première de ces formules a disparu est aussi celui où a disparu le dualisme des calendriers. Ce moment est compris, d'après nos inscriptions, entre 406/5 et 395/4. C'est donc, très probablement, après l'anarchie de 404/3, quand la démocratie restaurée ordonna une refonte des institutions, qu'eut lieu la réforme en question. C'est à partir de 402 que le premier jour de la première prytanée est le premier Hecatombaion.

GUSTAVE GLOTZ.

**C. W. Vollgraaf.** *Opgravingen te Argos* (extr. des *Mededeelingen* de l'Académie royale). Amsterdam, 1928; in-8, 21 pages et 17 planches, avec résumé en français. — Les fouilles dirigées par l'auteur à Argos en 1928 avaient pour but le déblaiement de la cour du château vénitien, jadis défendu contre les



Turcs par Ypsilanti. Quelques restes des temples d'Athéna et de Zeus mentionnés par Pausanias ont été découverts sous des vestiges plus récents, au nombre desquels est une inscription byzantine du règne de Manuel I Comnène (pl. VI). La couche grecque archaïque a donné beaucoup d'objets votifs et une inscription du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle relative au mobilier du temple d'Athéna Polias. Un mur cyclopéen, avec le seuil d'une porte encore en place, a été remis au jour, avec l'inscription autrefois copiée par Fourmont (IG. IV, 614) et de nombreux fragments de poterie, dont trois du minoen moyen. On signale encore un cachet en pierre bleue, datant du minoen ancien, qui confirme la tradition des anciennes relations entre Argos et la Crète. Les fragments prémycéniens sont plus nombreux que les tessons mycéniens.

S. R.

**Ch. H. Skalet.** *Ancient Sicyon*. Baltimore, John Hopkins Press, 1928; gr. in-8, 223 pages, avec 17 figures. — Reposant sur une étude très détaillée de l'état actuel, des sources littéraires, des inscriptions et des monnaies, ce livre, qui est une monographie *exhaustive*, mérite de trouver des imitateurs. Tout ce qui touche à l'histoire de l'art a été exposé avec grand soin, d'après les monuments eux-mêmes ou les conclusions des critiques les plus récents. Ce qu'on chercherait vainement ailleurs, c'est la *Prosopographia Sicyonia* qui remplit les pages 181-214, travail nécessairement ingrat, mais qui paraît définitif et rendra certainement de longs services. Chaque nom cité est accompagné des références nécessaires (il y en a 367). Jusqu'à présent, les fouilles pratiquées sur l'emplacement de Sicyone — entre autres en 1886, par l'École américaine — n'ont été que partielles; le jour où on les reprendrait méthodiquement, l'ouvrage de M. Skalet serait l'indispensable *vade mecum* des explorateurs. L'illustration est très bonne et originale<sup>1</sup>.

S. R.

**J. D. Beazley.** *Greek Vases in Poland*. Oxford, Clarendon Press (Miford), 1928; in-4°, 87 pages, 32 planches. — Après les vases peints des Musées américains, M. Beazley a étudié ceux des collections polonaises, imparfaitement connus jusqu'à présent par le dernier ouvrage du baron de Witte (*Description des collections conservées à l'Hôtel Lambert*, 1886). Il y a deux groupes importants de céramiques appartenant l'un et l'autre à la famille Czartoryski (autrefois château de Goluchov, à Paris chez le comte Dzianynski et collection Czartoryski au Musée de Cracovie). Dans le nombre, quelques pièces de premier ordre, telles qu'une amphore panathénaïque, une charmante coupe avec des baigneuses, un rhyton avec des Silènes et des Ménades endormies, un canthare de Sotadès, un cratère avec scènes dionysiaques, un autre avec amazonomachie, un cratère à volutes italiote avec Thétis et Pélée, etc. Inutile de dire que le commentaire de M. Beazley est très érudit et inspiré des principes que l'on connaît par ses publications pré-

---

1. Division : Topographie — produits naturels, industrie et commerce — âge héroïque — tyrannie — hégémonie de Sparte et de Thèbes — période hellénistique et romaine — sculpteurs et peintres — trésors de Sicyone à Olympie et à Delphes — cultes — civilisations — prosopographie — bibliographie (manque *Expéd. de Morée*, III, pl. 81).



cédentes. A ce sujet on lira avec intérêt les réserves exprimées une fois de plus par M. Edm. Pottier (*Monuments Piot*, 1928, t. XXIX, p. 174 sq.). Les planches sont les bienvenues, malgré des reflets importuns et des raccourcis excessifs, inconvénients difficiles à éviter.

S. R.

**Emilio Magaldi.** *Il male di Filottete*. Naples, Sangioanni, 1927; in-4°, 20 pages, avec 1 figure. — Vous croyez que Philoctète a été mordu par un serpent venimeux? Naïve erreur! Philoctète souffrait de l'avarie, cette affection protéiforme, qui peut se porter sur une jambe comme sur toute autre partie du corps. Qui lui fit cet affreux présent? La nymphe Chrysé, dont on disait cependant qu'il avait repoussé les avances (Tzetzés *ad Lycophr.*, éd. Scheer, II, p. 293). Autre preuve : sur une peinture de Pompéi, représentant Philoctète, claudicant, on lit ce graffiti : *Filius salax, quot mulierorum* (sic) *difutuiisti* (sic). Ainsi déjà un Pompéien, peut-être l'auteur même de la peinture, opinait que le mal de Philoctète résultait d'un « coup de pied de Vénus ». Voilà ce qu'un homme d'esprit a débité à l'*Accademia Pontaniana*. S'il a voulu plaisanter, *palmam tulit*<sup>1</sup>.

S. R.

**Nicola Putorti.** *Ceramica arcaica con probabili soggetti omerici* (extr. d'*Historia*, juillet-septembre 1928, avec figures). — Une étude de plus sur les sujets homériques dans la peinture vasculaire n'est jamais inutile; mais peut-on en dire autant de la publication de fragments de scènes de combat, comme il s'en trouve par centaines dans les magasins de tous les grands Musées? Toute tentative d'interprétation est condamnée d'avance à l'arbitraire.

X.

**N. Putorti.** *La grande Reggio*. Reggio, 1928; in-4°, 52 pages, avec cartes, planches et gravures. — Ce qui nous importe dans ce livre, plein de choses étrangères à notre science<sup>2</sup>, c'est l'essai sur l'antique Rhégium (p. 13-22). On y trouve notamment de bonnes reproductions de monuments peu connus ou inédits : 1° le groupe de Laocoon et de ses fils (certainement antique) au Musée; 2° un relief en marbre fragmenté, *ibid.*, représentant Achille traînant le cadavre d'Hector autour des murs de Troie; 3° un bel autel de marbre du 1<sup>er</sup> siècle (palais provincial); 4° une mosaïque blanche et noire représentant Neptune qui conduit un bige (Musée); 5° une autre mosaïque blanche et noire avec scène de palestre et inscriptions grecques; 6° inscriptions et monnaies. — Les notes bibliographiques de M. Putorti montrent combien la littérature archéologique de l'Italie méridionale est encore peu accessible en dehors de la région où elle paraît; même l'article *Rhegium* de Pauly-Wissowa n'échappe pas à l'inconvénient de mettre en œuvre des matériaux insuffisants ou périmés.

S. R.

1. Quoi qu'en dise l'auteur, après bien d'autres, le « mal de Naples » n'a pas été connu des anciens. Savoir s'il a été apporté par les marins de Colomb est un tout autre problème, encore débattu.

2. Je signale pourtant, p. 45, dans un manifeste du podestat Zerbi, une intéressante comparaison, qui pourrait être développée, entre Octave Auguste et Benito Mussolini. Ce n'est pas indifférent à l'histoire des origines du principat.

**Stéphane Gsell.** *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Tome VII. *La République romaine et les rois indigènes*. Paris, Hachette, 1928; gr. in-8, 312 pages, avec une carte (guerre de Jugurtha). Prix : 45 francs. — La contrée dont Rome fit la province d'Afrique après la destruction de Carthage avait été très peuplée et prospère; un des objets de la politique romaine fut de lui rendre en partie sa prospérité, d'en faire un vaste réservoir de céréales. Industrie et commerce avaient été trop durement frappés pour renaître; ce fut l'agriculture qui domina. M. Gsell étudie d'abord, dans la nouvelle province, les conditions politiques, le régime des terres, l'état matériel, la religion; puis il passe à l'histoire des rapports de Rome avec les rois africains, notamment avec celui que nous connaissons le mieux, Jugurtha, qui tint tête à Rome pendant sept ans. Entre la victoire de Marius et l'expédition de César, l'histoire de l'Afrique est très obscure; on ne peut même pas restituer avec certitude la liste des souverains indigènes. Mais sur cette période comme sur celles qui précèdent, la maîtrise sereine de M. Gsell a réuni, classé et rendu intelligibles toutes les informations des écrivains anciens, à quoi sa longue familiarité avec le pays l'a singulièrement aidé. Il est inutile d'insister sur les hautes qualités de ce septième volume, mais on peut reprocher à l'éditeur de l'avoir imprimé sur papier trop lourd. A le soupeser, on le croirait deux fois plus long.

S. R.

**Jérôme Carcopino.** *Autour des Gracques. Études critiques*. Paris, Les Belles-Lettres, 1928; in-8, 307 pages. — Je cueille dans le court avant-propos cette jolie phrase : « C'est dans les sentiers battus qu'il se creuse le plus d'ornières. » Au moment d'écrire un exposé général de l'histoire de la République romaine depuis 133, M. Carcopino s'est rendu compte que les modernes s'étaient souvent enlisés et qu'il fallait revenir, une fois de plus, aux textes originaux pour en préciser et en discuter les témoignages — savoir, par exemple, si la source d'Appien est plus digne de foi que celle de Plutarque, si la légende aristocratique n'a pas faussé l'histoire des Gracques chez les écrivains romains, si l'ingéniosité même de Mommsen ne l'a pas induit maintes fois en erreur, etc. D'où la nécessité de ces recherches critiques où apparaît une fois de plus le savoir incomparablement solide de l'auteur, sa *vis critica*. On ne lira pas ces pages serrées sans féliciter l'auteur.

S. R.

**R. Doranlo.** *Épigraphie antique de la civitas des Lexovii*. Joigny, Vulliez, 1928; gr. in-8, 74 pages, avec gravures. — Les limites de la *civitas* des Lexovii ne coïncident pas avec celles du diocèse, sujet difficile qui a déjà occupé le savant auteur (1927). L'épigraphie de cette *civitas* est assez pauvre; mais on sait qu'elle a fourni un des plus riches trésors d'argenterie que l'on connaisse, celui de Berthouville, où nombre de pièces sont pourvues de dédicaces, et, en outre, beaucoup d'inscriptions céramiques qui sont loin d'avoir été recueillies complètement par le *Corpus*. Tous ces matériaux, amplement commentés et pourvus de bibliographies abondantes, parfois exubérantes, ont été réunis par le docteur Doranlo. Je note que l'inscription perdue de Lisieux (n° 1) a été aussi publiée dans le *Sprachschatz* de Holder (s. v. Ulidorix); la vraie lecture reste à découvrir. A la bibliographie de la Chapelle Saint-Éloi (p. 18) manque le long article du *Dictionnaire de Liturgie*, qui en aurait

pu tenir lieu. Quelques explications complémentaires de textes obscurs n'auraient pas été inutiles. Par exemple (n° 26), pour la dédicante *Camulognata*, il aurait fallu choisir entre l'explication singulière de d'Arbois et celle que suggère naturellement la glose antique : *Gnatus, filius linguâ gallicâ*. C'est toute la question de la paternité divine chez les Gaulois que soulève un pareil nom.

S. R.

**H. G. Beyen.** *Ueber Stilleben aus Pompei und Herculaneum*. La Haye, Nijhoff, 1928; in-4°, 99 pages, avec 12 planches. — Dans l'art antique comme dans l'art moderne, la peinture de la *nature morte* est une tardvenue, postérieure même à la peinture du paysage, plus propre à exprimer et à susciter des émotions. On sait quelle place tiennent les *natures mortes* dans l'art décoratif des villes campaniennes, dans les fresques comme dans les mosaïques; il est probable que ces peintures expéditives dérivent de tableaux de chevalet qui visaient au « trompe-l'œil », qualité très appréciée des amateurs d'autrefois et que la photographie seule a discréditée. M. H. G. Beyen a énuméré, classé et figuré toute une série d'œuvres qui n'avaient pas encore, que je sache, été étudiées dans leur ensemble et mises en relation avec les quatre styles qui se sont succédé à Pompéi. Un des caractères les plus frappants de nombre de ces peintures hâtivement exécutées, et cela dès le deuxième style, est ce que nous appelons aujourd'hui la technique impressionniste; l'artiste pompéien, à la différence de ses imitateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'est presque jamais un enlumineur sans nerf ni accent. Les répliques exactes sont très rares, plus même que dans les peintures de figures; l'inspiration des modèles hellénistiques est certaine, mais on n'en a pas fait de copies serviles. Ces décorateurs, bien que généralement très médiocres, avaient du tempérament.

S. R.

**Emilio Magaldi.** *Di Proculo, principe dei panettieri, e studioso anche*. Naples, 1928; in-8, 15 pages, avec 1 figure (extr. de *Nuova Cultura*). — L'inscription électorale pompéienne CIL, IV, 875 (*C. Julium Polybium II vir studiosus et pistor*) a été complétée ainsi par Della Corte : *Terentius Neo studiosus et Proculus pistor rogant*, le mot *studiosus* n'étant pas un *cognomen*, mais le qualificatif d'un jurisconsulte (*iuris studiosus*). M. Magaldi pense autrement : Proculus était à la fois *studiosus* et *pistor*, comme ce Hans Sachs qu'il aurait pu rappeler : *Hans Sachs war Schu[m]macher und Poet dazu*. A défaut de cet exemple, il nous apprend que les *contadini* napolitains se font volontiers photographier un livre à la main ou la main sur un journal. Mais — et ceci dispense d'insister — *studiosus*, que nous sachions, n'est pas un terme désignant une profession, de sorte que la comparaison avec Virgile Eurydice *pistor ac redemptor* n'est pas admissible. J'oubliais de dire que M. Magaldi reconnaît le même Proculus *studiosus et pistor* sur le portrait de Pompéi où figurent un écrivain et sa femme (*Rép. peint.*, p. 336). On appelle d'ordinaire ce personnage Paquius Proculus; mais on l'a débaptisé récemment pour le nommer Terentius Neo (*Journ. Rom. Stud.*, 1926, p. 145).

S. R.

**E. Dyggve, J. Broensted, Fr. Weilbach.** *Recherches à Salone*. Tome 1, Copenhague, Schultz, 1928; in-fol., 195 pages, avec 5 plans, 7 planches et 244 figures. — Les fouilles de Salone ont été commencées par des savants autrichiens, à l'inspiration du grand archéologue dalmate Mgr Bulic. Deux volumes de *Forschungen in Salona* ont été publiés en 1917 et 1925. Après la guerre, vu le manque d'argent, les fouilles furent interrompues; alors la science danoise, qui était déjà intervenue en 1895 avec feu Heiberg, reprit les travaux sous les auspices de la fondation Rasko Ersted (1922). L'exploration, qui doit être continuée, porta d'abord sur une basilique au nord, le théâtre et un petit édifice romain au sud de ce dernier. Le présent volume, qui est magnifique, comprend une étude très détaillée du plan de l'ancienne ville, de son histoire, et la description de la basilique qu'un fragment d'inscription a permis d'identifier à celle des *Cinq Martyrs*. Les ruines de la basilique sont considérables et d'un intérêt architectural que le texte fait parfaitement ressortir (chapiteaux, clôtures, ambon, tombeaux, etc.); elles datent de 385 à 517. Les restes de mosaïque ont été admirablement reproduits en couleurs; les moindres débris épigraphiques ont été photographiés. On ne peut que remercier la fondation Ersted et féliciter les auteurs de cette splendide monographie; M. E. Philipot, professeur à Rennes, a écrit la traduction, qui se lit fort bien, d'après le manuscrit danois.

S. R.

**Henri Ramet, Geoffroy et Georges Guichard.** *Feurs, la plaine du Forez*. 1 volume in-4° de 359 pages avec planches hors texte. Saint-Étienne, Dubouchet, s. d. — Dans cette monographie consacrée à l'histoire de Feurs, depuis les origines jusqu'à nos jours, les six premiers chapitres intéresseront particulièrement les lecteurs de la *Revue*. Ils y trouveront, en effet, un bon résumé des découvertes faites dans la ville et ses environs. Celle-ci ne diffère aucunement des petites cités qui groupent leur activité autour d'un forum, d'une basilique, de thermes et d'un théâtre. Des demeures privées, il reste peu de traces monumentales; seules quelques œuvres d'art, tel l'Hercule de bronze ou la statuette de Mars témoignent du goût de quelques-uns de leurs habitants. Déchue de son rang de cité au début du IV<sup>e</sup> siècle, ruinée matériellement, Feurs se rapetisse et s'entoure de murailles. Un index des gravures donne la description des principales œuvres d'art reproduites sur les planches.

R. L.

*Map of Roman Britain*, published by the **Ordnance Survey**, second edition. Southampton. Prix : 4 sh. — Cette carte de la Bretagne romaine comprend aussi l'Écosse jusqu'au camp de Raedykes, près de Stonehaven. On y trouve marqués, outre les villes et les stations militaires, les villages, villas et grottes habitées à l'époque romaine. Le tracé des routes, tant romaines que saxonnes, a été indiqué de deux manières différentes, suivant qu'il est certain ou seulement supposé. Bonne notice préliminaire, avec bibliographie. Nous n'avons encore rien de pareil pour l'ancienne Gaule; c'est un exemple à suivre.

X.



**Dr. Wilhem Ludowici.** *Katalog v. Stempel-Namen und Bilder römischer Töpfer, Legions-Ziegel-Stempel, Formen von Sigillata und anderen Gefäßen aus meinen Ausgrabungen in Rheinabern, 1901-1914.* In-4° de 302 pages, avec planches. Jockgrim (Palatinat), Carl Ludowici, s. d. — On retrouve dans ce cinquième volume le même souci de présentation, le même soin dans l'exécution de l'illustration qui caractérisent les publications consacrées par M. Ludowici à la description de la céramique de Rheinabern. Nous possédons maintenant un répertoire complet des formes, des marques de fabricants et un inventaire très précieux des poinçons utilisés par les potiers pour la décoration des vases, dieux, héros, personnages, animaux, plantes, disposés dans des niches à arcatures ou à l'intérieur de médaillons, répartis aux flancs des poteries en métopes ou à l'abri d'une frise d'oves. Le rendu de ces reliefs a beaucoup varié et si certains ateliers, tels ceux de Cobnertus et de Janus, sont de tradition toute classique, celui d'Augustinus, par exemple, montre déjà des tendances « futuristes ». Arianis semble avoir eu une certaine prédilection pour les images des déesses protectrices des chemins, Bibie, Tribie, Quadrubie, sujet facile à traiter et pour lequel un seul poinçon paraît avoir suffi. A la suite du catalogue des briques légionnaires, M. Ludowici a reproduit l'article qu'Ém. Ritterling consacra en 1911, dans le *Röm. germ. Korr.-Bl.*, aux briqueteries de la *legio VII Gemina* à Rheinabern.

R. L.

**Jean Ebersolt.** *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les Croisades.* Paris, Van Oest, 1928; in-4°, 120 pages, avec 26 planches. — Il ne suffit pas de dire, d'une manière générale, que la France mérovingienne, carolingienne et capétienne n'a cessé de subir, dans les divers domaines de la pensée et de l'art, l'influence, tantôt directe, tantôt indirecte, de l'Orient chrétien, perse et islamique; il faut le prouver par des études de détail, pourvues des indispensables références aux monuments et aux textes; il faut aussi, tout en faisant la part équitable à ces influences lointaines, maintenir l'originalité foncière de l'Occident et la transformation qu'il a fait subir, pour les assimiler et aussi pour s'en affranchir, à ces influences. Cela n'avait pas encore été tenté avec l'ordre et la minutie nécessaires; M. Ebersolt y a parfaitement réussi. Les diverses régions d'où proviennent, à diverses époques, les apports orientaux qu'a reçus la France avant les Croisades, ont été nettement distinguées: art impérial de Byzance, art sassanide, art arabe, art syro-palestinien, art musulman. Si le commerce eut une grande part dans cette diffusion d'idées et de motifs, celle des pèlerinages ne fut pas négligeable, car si les Croisades furent de grands pèlerinages en armes, elles ne furent que le couronnement de milliers d'autres que n'inspirait pas l'esprit de conquête. Cet ouvrage est pourvu de la riche illustration qui convient à l'importance du sujet traité<sup>1</sup>.

S. R.

1. P. 15 et p. 28, on ne me fera pas croire que Syméon stylite ait demandé à des marchands de Gaule « des nouvelles de sainte Geneviève », dont Grégoire de Tours ne sait presque rien. — P. 20, on s'attendait ici à voir signaler l'intérêt que Procope prend aux Francs, en même temps que ses singulières erreurs sur la Gaule. — P. 32, la statue de Panéas est connue par bien d'autres témoignages que celui de Grégoire (Dobschütz, *Christusbilder*, p. 199). — P. 117, la liste des planches hors texte devrait renvoyer aux pages du livre où il en est question.

**P. Perdrizet.** *L'archange Ouriel*. Prague, Seminarium Kondakovianum, 1928 (extr. du *Recueil dédié à la mémoire de J. J. Smirnow*); gr. in-8°, p. 241-276, avec 9 figures. — Ouriel joue un rôle capital dans l'apocalypse d'Énoch, plus important que ceux de Gabriel et Michel dans *Daniel*, que Raphaël dans *Tobie*. Il semble y avoir eu d'abord quatre grands archanges, répondant à la conception des quatre parties de l'horizon (tétrade égyptienne). Parfois il y en a 5, 6, 9, le plus souvent 7; ce chiffre répond à celui de l'hebdomade babylonienne, adoptée par la Perse. Ouriel est encore au premier plan dans la dévotion des sept Anges propagée au xvi<sup>e</sup> siècle par un prêtre sicilien, Antonio del Duca. L'Église romaine, dans sa sagesse, a toujours combattu les excès ridicules de l'angélogie et de la dévotion angélique; Ouriel, en particulier, est resté suspect, tandis qu'il fallait bien admettre, à cause de l'Écriture qui les mentionne, Michel, Gabriel et Raphaël. — Il y a du nouveau (notamment sur la Cappadoce et la Russie) et des vues personnelles dans ce travail, mais l'omission de toute appréciation du long article *Anges*, de Dom Leclercq, dans le *Dict. de Liturgie*, me semble, quand on traite pareil sujet, une injustice. Quelques renvois à des figures du *Dictionnaire* ne tiennent pas lieu de l'hommage qui est dû à l'auteur principal, géant d'érudition ecclésiastique, que je salue très bas.

S. R.

**P. Collinet.** *Histoire de l'École de droit de Beyrouth*. Paris, Recueil Sirey, 1925; gr. in-8, 333 pages, avec un plan de M. du Mesnil du Buisson. — Au Congrès des Études byzantines (Bucarest, avril 1924), l'auteur a montré que Patricius, le plus fameux professeur de droit à l'École de Berytus au v<sup>e</sup> siècle, a exercé une influence considérable sur le Code de Justinien. Dans le présent volume, il a étudié cette École, la seule pour laquelle les documents soient assez abondants, celles de Rome et de Constantinople étant mal connues. Mentionnée pour la première fois au iii<sup>e</sup> siècle, mais alors déjà assez ancienne, l'École de droit semble avoir dû sa prospérité au fait que Berytus était le centre de dépôt des Constitutions impériales pour l'Orient (cf. *Syria*, 1924, p. 359), et cela dès 180 environ. Grégoire le Thaumaturge, en 239, qualifie Berytus de « ville très romaine et école de l'enseignement des lois ». Un rescrit de Dioclétien et Maximien montre qu'elle attirait même des élèves originaires d'Arabie, qui pouvaient y continuer leurs études jusqu'à l'âge de 25 ans. Eunape dit que Berytus est la mère des études de droit. La fondation de Constantinople et l'admission des Grecs aux fonctions publiques accrurent encore l'importance de ce foyer, dont témoignent, entre autres, plusieurs textes de Libanius. Justinien favorisa l'École de Berytus. Elle fut ruinée, avec la ville même, par un tremblement de terre survenu en 551; l'Université fut transférée à Sidon. — M. Collinet a recherché avec grand soin les emplacements successifs de l'École, la condition et l'origine des étudiants, celle des professeurs, la nature de leur enseignement (en grec depuis 400 environ), le programme des cours, etc. Le tout fait une contribution importante à l'histoire des hautes études dans l'Empire d'Orient.

S. R.

**P. Mazon.** *Hésiode*. Texte et traduction (Collection Budé, Paris). Les Belles Lettres, 1928; xxx-158 pages en grande partie double). — Tous nos manuscrits des œuvres d'Hésiode dérivent d'un unique texte byzantin, mais les

découvertes récentes faites en Égypte y ont ajouté un certain nombre de fragments de papyrus, qui s'écartent parfois sensiblement de la vulgate sans être, en général, meilleurs. Il y a encore les citations conservées en abondance par les auteurs; quand ceux-ci sont antérieurs aux éditeurs alexandrins, il faut faire cas de leurs leçons, bien que les citateurs aient pu, alors comme aujourd'hui, se fier à leur mémoire. En somme, un éditeur est obligé à un certain éclectisme, devant surtout se demander, en présence de leçons divergentes, quelle est la plus vraisemblable. Il y a, dans les poèmes hésiodiques, beaucoup de vers que les anciens eux-mêmes jugeaient inauthentiques, mais que nous sommes tenus, comme eux, de reproduire, parce qu'ils appartiennent à la tradition. M. Mazon les a signalés au lecteur par des crochets droits et une différence d'interligne, au lieu de l'obel que l'éditeur ancien inscrivait en marge. — Introduction, notices, traduction, appareil critique, tout cela est ce qu'on pouvait attendre du nouvel éditeur. On voudrait s'arrêter à quelques détails, mais *non est locus*.

S. R.

**V. Coulon et H. Van Daele.** ARISTOPHANE. *Les Thesmophories. Les Grenouilles*. Paris, Les Belles-Lettres, 1928 (Coll. Budé); in-8, 157 pages doubles. — Deux pièces amusantes, relativement claires, qu'on est heureux de relire si bien présentées. Pour les *Grenouilles*, nous disposons de quelques fragments de papyrus qui s'écartent peu du texte reçu. Est-ce à dire que nous comprenions tout? Ce n'est pas toujours la faute des copistes, mais dans les *Grenouilles*, par exemple, le sel de la dispute entre Eschyle et Euripide nous échappe pour une bonne part. Un moderne eût écrit à ce propos bien des choses dont il n'y a pas trace, et n'eût écrit presque rien de ce que nous lisons.

S. R.

**Jules Martha.** CICÉRON. *Des termes extrêmes des biens et des maux*. Liv. I. II. Texte et traduction. Paris, Les Belles-Lettres, 1928 (Coll. Budé); in-8, xxxi-119 pages doubles. — Il est d'autant plus difficile de traduire le *De Finibus*. — Ch. Thurot disait plaisamment qu'il demanderait pour cette besogne un million — qu'il s'agit, en vérité, de mettre en français une molle traduction latine dont les originaux grecs sont perdus. L'effort qu'a fait Cicéron pour les comprendre n'a pas été toujours très heureux et, comme il était plus orateur que philosophe, il a noyé dans une sorte de verbiage redondant, quoique très agréable, les finesses à demi perçues de ses modèles. L'introduction de M. Jules Martha est excellente à tous égards; il insiste très justement sur la persistance des goûts philosophiques de Cicéron, sur l'honnêteté de son long labeur pour se mettre au courant, et aussi sur ce qu'il y a chez lui de « rapide et de superficiel », sur ce qui manque de rigueur à son analyse, de profondeur à sa vulgarisation.

S. R.

**H. Bornecque et Marcel Prévost.** OVIDE. *Héroïdes*. Texte et traduction (Coll. Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1928; in-8, xxiii-165 pages (en grande partie doubles). — Il y a bien des athétèses dans cette édition, et cela gâte un peu le plaisir de la lecture. S'il faut des crochets, mettons des crochets; mais pourquoi ne pas maintenir des vers qui, à tort ou à raison, appartiennent à la vulgate, comme le début de la 8<sup>e</sup> Héroïde : *Adloquor Hermione*, etc. On

voudrait être mieux renseigné sur les interpolations, bien que l'*Introduction* établisse nettement combien les critiques sévères du *xix<sup>e</sup>* siècle ont abusé du droit de douter. Ainsi Palmer, en 1874, condamnait la lettre de Sapho à Phaon au nom du *sens commun* (p. xv), jugement absurde sur lequel il paraît d'ailleurs être revenu. La nouvelle traduction est plus vivante que celle de la collection Panckoucke, d'une élégance un peu froide; j'ai comparé, à cet effet, la lettre XV; il y a même de menus contre-sens dans la seconde que celle de M. Prévost a évités. Au vers 19, *quas non sine crimine amavi*, doit se traduire : « que je n'ai pas aimées sans me compromettre », ou « sans scandale »; le « sans crime » de M. Prévost n'est pas moins incorrect que le « criminel amour » de son prédécesseur. Cf. le vers 201 et la notice « alexandrine » de Suidas, où il n'est pas question d'autre chose que de bruits fâcheux.

S. R.

**Nandor Fettich.** *La trouvaille scythe de Zöldhalompusztá près de Miskolc, Hongrie.* Texte en hongrois et en français. Budapest, 1928; in-4<sup>o</sup>, 46 pages et 8 planches. — A Zöldhalompusztá, comté de Borstod, à 100 kilomètres de Tápiószentmárton, comté de Pest, où un célèbre cerf en or fut découvert en 1923, on a trouvé en avril 1928, en creusant une tombe sur une butte, d'autres objets de même style et de même époque : grand cerf, boutons,

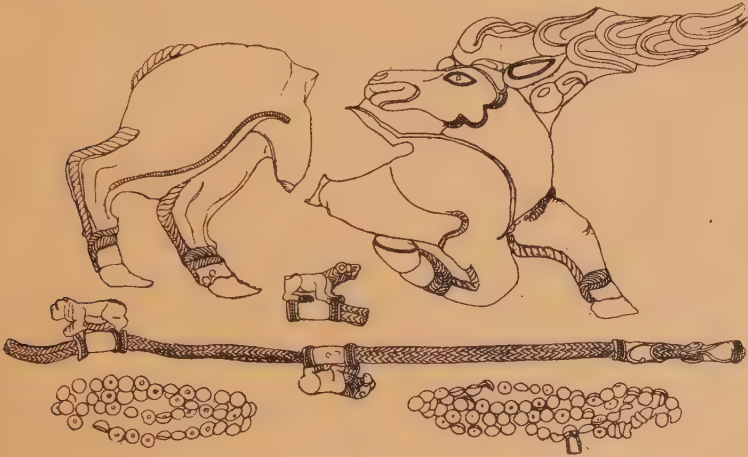


Fig. 1. — Ensemble de la trouvaille de Zöldhalompusztá (Hongrie).

fragments d'une chaîne, le tout en or ou en électron, mêlé à des ossements brûlés. Peut-être y avait-il aussi un casque de bronze, qui a disparu. Le cerf a 0,37 de long. C'est un admirable morceau qui eût fait la joie de Rodin. Le triangle entre la ramure, l'oreille et le cou est rempli par une tête d'oiseau à bec crochu, le *perroquet* des fibules mérovingiennes <sup>1</sup>. L'œil et l'oreille sont

1. L'auteur ne paraît pas avoir reconnu l'importance de ce fait. Voir mon mémoire *Le Galop dans l'art* (p. 70 et suiv.), travail plus souvent démarqué qu'à cité.



remplis d'une pâte de verre bleu clair. — La chaîne, en électron, est ornée de petites figures de lion (deux fragments de 0,445 et 0,048). Tresse et épaisseur sont semblables à ceux de la chaîne de Vettersfelde. Au bout de la chaîne, deux tubes en tête de poisson ont été adaptés de telle sorte que la chaîne, passant à travers ces tubes, semble être tenue par la bouche de deux poissons qui se regardent; les yeux sont marqués par des clous à tête ronde, entourés de petites boules soudées. Sur les deux côtés du tube sont soudés

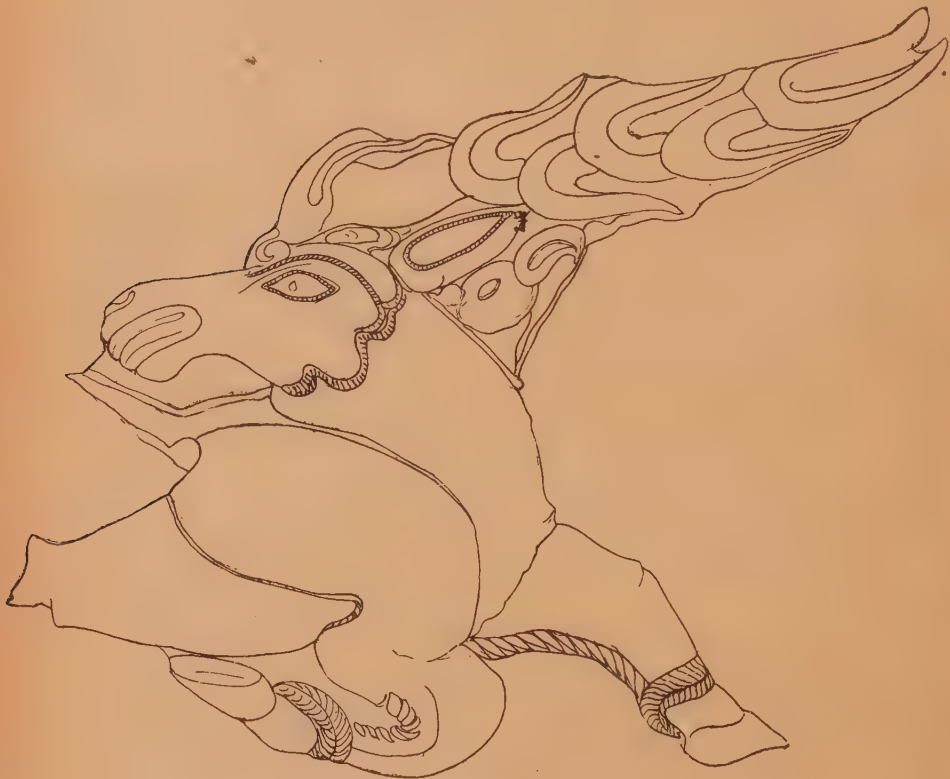


Fig. 2. — Partie antérieure du cerf d'or.

des lions couchés; un fragment de chaîne plus court en porte un troisième. — Les 136 boutons demi-circulaires sont en électron.

Le cerf est la plus grande figure d'une classe d'objets similaires (cerfs de Kostromkaïa, Koul-Oba, Tapioszentmarton, plus des petites figures d'applique assez nombreuses). La date de 450 environ avant J.-C. qu'on leur assigne, comme au poisson de Vettersfelde, me paraît très contestable; elle est certainement beaucoup trop haute. Des objets du même style paraissent avoir été exhumés jadis avec des monnaies de Galba et de Néron (cf.

Rostovzev, *Iranians und Greeks*, p. 140). Ces plaques proviennent-elles toutes de sépultures à incinération scythiques? Un courant de civilisation,

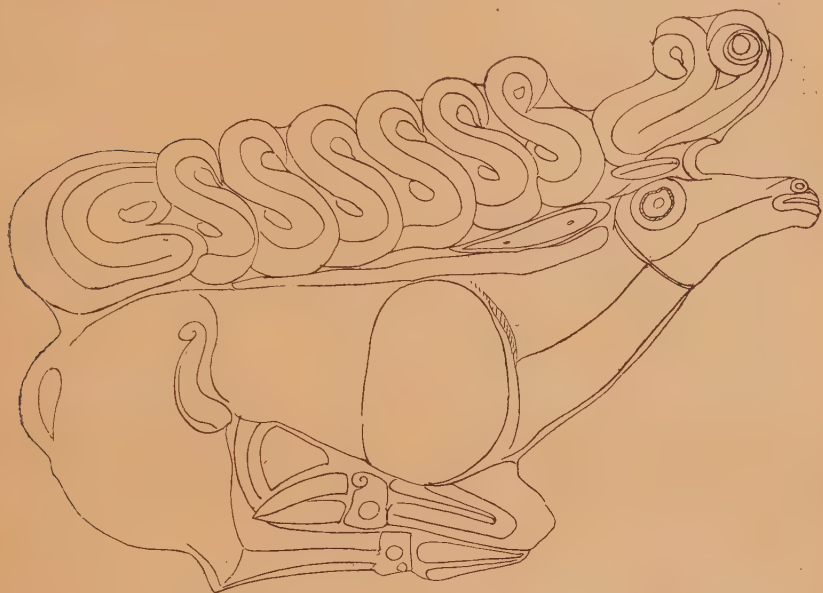


Fig. 3. — Cerf d'or de Kostromkaïa (Russie). Musée de l'Ermitage.



Fig. 4. — Cerf d'or de Tapioszentmarton (Hongrie).

originnaire du sud de la Russie (?), paraît avoir laissé des traces importantes en Hongrie, sans qu'on puisse encore en préciser les relations avec les civilisations de Hallstatt et de Latène dans cette contrée.

S. R.

**Ferdinand Fettich.** *Das Kunstgewerbe der Avarenzeit in Ungarn. I. Zahnschnittornamentik und Pressmodelle.* Archaeologia hungarica, acta archaeologica Musei nationalis Hungarici, vol. I; in-f° de 65 pages avec 7 planches et 22 figures. Budapest, 1926. — Dans ce premier fascicule d'une série d'études consacrées à l'art industriel des Avars en Hongrie, l'auteur a limité son sujet à la technique de l'ornement dentelé dont les combinaisons très variées se retrouvent sur nombre de pièces de la bijouterie du pré-moyen âge. Dans les fouilles, les objets ainsi décorés ont été souvent recueillis avec des bijoux de style byzantin. Nous sommes particulièrement bien renseignés sur la technique de cet ornement par la découverte de moules sur lesquels se trahissent des influences de l'Allemagne de l'Ouest, de Byzance et du pays avare. Le dentelé se rencontre principalement sur les boucles de ceintures et de souliers. L'auteur ne pense pas que l'art qui apparaît à la suite des invasions soit un art national; pour lui, il n'y a pas à proprement parler d'art scythe, hun ou avare, mais un mélange d'influences dont il faut rechercher les origines vers l'est (Inde, Iran) et qui puise une partie de ses racines dans l'hellénisme finissant. Une illustration particulièrement bien choisie accompagne cette intéressante monographie.

R. L.

**Victor Gay.** *Glossaire archéologique du Moyen Age et de la Renaissance*, t. II. H.-Z. Texte revu et complété par **H. Stein**; illustration dirigée par **M. Aubert**. Paris, A. Picard, 1928; in-4, 484 pages, avec nombreuses figures. — Le premier volume de ce précieux ouvrage, fruit de longues lectures et d'une vie d'architecte collectionneur, parut de 1883 à 1887 et conquit sur l'heure l'estime des juges compétents. Gay, pour rédiger la dernière lettre (G), s'était assuré la collaboration d'Émile Molinier. Lorsque l'auteur mourut, laissant 30.000 fiches classées, on espéra d'abord que Molinier se chargerait de publier le second volume; il n'en trouva pas le moyen, absorbé qu'il était par des travaux personnels énormes et, dans les dernières années de sa vie, par son métier d'antiquaire payant patente. Le temps passa, la guerre survint. Dans l'intervalle, la belle collection laissée par Gay fut acquise par le Louvre (1908), grâce à la formation, par M. Migeon, d'un syndicat d'amateurs, puis revendue en partie à des prix inespérés. Il fallait d'abord rembourser ceux qui avaient fait les avances; l'un des souscripteurs, M. Edmond de Rothschild, refusa de toucher sa part. C'est la somme ainsi rendue disponible qui a servi de dot au second volume du *Glossaire*, en quête d'un éditeur. Mais on ne pouvait, sans risquer de discréditer la science, le publier tel que Gay l'avait préparé, car, comme Littré et sans qu'on puisse le lui reprocher, il s'était servi des documents tels qu'il les trouvait dans les éditions antérieures à 1880 et, n'étant pas paléographe, s'était souvent trompé en copiant de l'inédit. Alors parut le sauveur de l'œuvre, dont la compétence fut égalée par le dévouement, M. H. Stein. Assisté de MM. Migeon et Marquet de Vasselot, de M. Aubert surtout, qui s'occupa de l'illustration — sobre et pas banale — il donna des années de ses rares loisirs à la révision presque intégrale du texte, recourant aux sources, aux éditions critiques, aux travaux contemporains les plus dignes de confiance (Mortet, Enlart, etc.). Voici donc, grâce à lui — et on ne l'en remerciera jamais assez — terminé le glossaire qu'avait rêvé Léon de Laborde et dont l'influence sur tous les

ouvrages futurs d'archéologie médiévale sera comparable à celle des *Dictionnaires* de Viollet-le-Duc. C'est un résultat infiniment honorable pour la science française; aucune bibliothèque ne peut plus se passer du *Gay*; on conseille de le faire interfolier par le relieur pour recevoir les additions qui, un jour ou l'autre, par suite de la publication de nouveaux inventaires, permettront de songer à une nouvelle édition, plus abondamment illustrée.

S. R.

**Abel Fabre.** *Manuel d'art chrétien*. Paris, Bloud et Gay, 1928; in-8, xvi-459 pages, avec 508 gravures. — « On réclame depuis longtemps, pour les séminaires et les scolasticats, un manuel d'art chrétien qui soit le livre des élèves et le guide des professeurs. » La publication d'un tel manuel était particulièrement opportune depuis que la Curie romaine, en 1924, a prescrit l'enseignement de l'histoire de l'art dans les séminaires italiens. En France, l'exemple a été suivi, tout d'abord dans les deux séminaires de Bosserville (Meurthe-et-Moselle) et de Chavagnes-en-Paillers (Vendée); mais comme les livres appropriés faisaient défaut, il faut savoir grand gré à M. Fabre d'avoir publié celui que nous annonçons et à son éditeur de n'avoir pas lésiné sur l'illustration, qui est généralement bonne et choisie avec goût. Bien entendu, il y aurait fort à dire dans le détail, vu surtout les divergences d'opinions qui se font inévitablement jour à la lecture d'un livre embrassant un sujet aussi vaste; d'une manière générale, on peut louer l'auteur d'avoir fait bonne part à l'architecture et regretter quelques inégalités dans le traitement de la peinture. — P. 216, le panneau d'Ince Hall n'est pas un *retable*; il n'est plus en Angleterre, mais à Melbourne; p. 217, si la vraie descente de la Croix de Rogier est à l'Escorial, il ne fallait pas publier (p. 214) l'exemplaire du Prado; même page, personne ne reconnaît plus Jacques Daret dans le maître de Flémalle (je crains que l'auteur ne se soit servi d'une bien vieille édition d'*Apollo*), etc. Il y a une bibliographie raisonnée en tête du volume, utile, mais non sans taches; ainsi je proteste contre la mention de mon *Rép. des peintures* en deux volumes, car il y en a six. Durrieu n'est pas mis, à la même page, au très haut rang qui lui appartient, alors que l'*Histoire* de Müntz passe encore pour une autorité. Pas un mot de Van Marle!

S. R.

**Maurice Roy.** *Artistes et monuments de la Renaissance en France*. Paris, Champion, 1929; in-4°, 431 pages avec 12 planches et 52 figures. Préface de **P. Vitry**. — On trouve, dans ce beau volume, la réfutation d'erreurs accréditées et de très importantes découvertes, le tout fondé sur des recherches dans des archives et des minutes notariales. Ainsi M. Roy a prouvé qu'il y avait deux Jehan Cousin, et non pas un seul (1909); que les monuments de l'amiral Chabot et de Charles de Maigny, au Louvre, sont de Pierre Bontemps; que la *Léda* du Rosso a été confondue à tort avec celle de Michel-Ange; que le monument d'Albert Pie de Savoie (Louvre) est très vraisemblablement du Rosso; que l'histoire du suicide du Rosso, accréditée par Vasari, n'est pas vraie et qu'il est mort non en 1541, mais en 1540, etc. Une longue étude concerne l'activité de Philibert Delorme à Saint-Denis, Vincennes, Fontainebleau, Anet et Paris. A propos d'Anet se pose la question, toujours pendante, de la *Diane au cerf*, qui a passé de là au Musée du Louvre et dont



l'attribution à Jean Goujon ne repose, comme l'a montré M. Roy, que sur des impressions, toujours contestables en l'absence de documents. Mais l'opinion exprimée par l'auteur (p. 341) que ce groupe fameux pourrait être de Benvenuto Cellini (1543), ne semble pas devoir être acceptée jusqu'à ce qu'un témoignage contemporain vienne l'établir. Certes, la *Nymphe* de Benvenuto a été imitée par le sculpteur anonyme, mais son œuvre a une saveur bien française, *gallicum sapit*.

En somme, travail d'érudition de premier ordre. La préface de M. Vitry lui rend justice.

S. R.

**Charles Oursel.** *L'art roman de Bourgogne*. Préface de A. Kingsley Porter. Dijon (Venot) et Boston (Marshall Jones), 1928; in-4°, 219 pages, avec 36 planches. — Cluny, abbaye-mère, a-t-elle influencé Moissac, sa filiale, ou Moissac a-t-il inspiré Cluny? *Critici certant*; il est d'autant plus difficile de se prononcer que la date du tympan de Moissac, tirée d'un texte sans grande autorité, est sujette à caution. Lasteyrie a du reste concédé que le style du tympan de Moissac n'est pas proprement toulousain, et M. Kingsley Porter va encore plus loin en y reconnaissant la main d'artistes qui se sont assimilés un style étranger. « Les titres de l'art clunisien, à Cluny, à Charlieu, à Saulieu, à Vézelay, à Autun, ne sont certes pas moins anciens que ceux de l'art toulousain... La date des chapiteaux de Cluny a été rajeunie sans raison; rien n'empêche de les regarder comme des œuvres contemporaines de la construction même de l'abbatiale (1088-1113) » (p. 198). Quant à l'autre question pendante : *Espagne ou Languedoc ?* une longue note nous met sagement en garde contre toute affirmation non mitigée, car, à cette époque du Moyen Âge, les centres d'art et de culture ont agi et réagi avec une singulière promptitude. L'Espagne chrétienne, au x<sup>e</sup> et au xi<sup>e</sup> siècle, est redevable à la France et à la Bourgogne, mais elle leur donne autant qu'elle emprunte, la circulation des miniatures y contribuant non moins que celle des pèlerins et des artistes. Je me borne à relever ces quelques points dans une œuvre très considérable, qui met en pleine lumière les grandes initiatives de l'art bourguignon après l'an mil, peut-être sous l'inspiration (lointaine et indirecte) de l'art byzantin.

S. R.

**Georges Fontaine.** *Pontigny, abbaye cistercienne*. Paris, Leroux, 1928; in-4°, xii-169 pages, avec 126 figures. — Sous la protection des comtes de Champagne, l'abbaye cistercienne de Pontigny, fille de Cîteaux (1114), devint très florissante depuis le règne de saint Louis et fut un centre de pèlerinages depuis la canonisation de saint Edme qui mourut là. Dom Martène en a publié l'histoire (1717); mais, au point de vue archéologique, il restait fort à faire, malgré quelques monographies du xix<sup>e</sup> siècle et un bon article de A. Philippe en 1907. Reprenant la question dans son ensemble, l'auteur s'est proposé d'examiner « pour chaque partie de la construction sa valeur propre et sa valeur dans l'art cistercien, les problèmes de restitution, de chronologie, de structure et d'influence, les solutions adoptées par les archéologues contemporains ». Comme il s'agit d'art médiéval, la limite du xiii<sup>e</sup> siècle n'est dépassée que dans la notice historique. Beaucoup de nos lecteurs savent sans doute que le cellier de l'abbaye, épargné en 1790, est aujourd'hui la propriété

de M. Paul Desjardins, qui a su en faire un centre de vie intellectuelle avec la devise : *Pristina nec perit pietas*. L'église, presque intacte, sauf le clocher, a été l'objet d'une étude minutieuse, importante contribution à l'histoire de l'architecture cistercienne, richement et intelligemment illustrée.

S. R.

**Helge Kjellin.** *Die Hallenkirchen Estlands und Gotlands*. Lund, Gleerup, 1928; in-8, 38 pages, avec 16 planches. — Il s'agit ici de la diffusion, dans l'Europe du Nord, du type de l'église avec trois nefs de même hauteur, pour lequel Lübke, en 1853, créa le terme de *Hallenkirche*, qui a été adopté dans les pays germaniques. D'abord réservé aux cryptes des basiliques, ce type est fréquent dans la France du Sud-Ouest dès le début du XI<sup>e</sup> siècle et fut propagé par les Cisterciens. La cathédrale de Poitiers est le plus grand et le plus beau spécimen d'une *Hallenkirche* gothique. En Allemagne, il y a un exemple dès 1017 à Paderborn en Westphalie. La fin du XI<sup>e</sup> siècle et le XIII<sup>e</sup> virent la propagation de ces modèles en Scandinavie; en Suède, le plus ancien exemple est l'église de Saint-Clément à Visby (XIII<sup>e</sup> siècle).

S. R.

**Et. Deville et Moldrey.** *Les vitraux de l'église Saint-Jacques à Lisieux*. Lisieux, Rose de Lisieux, 1928; in-8, 51 pages et 8 planches. — Texte et dessins sont les bienvenus. Les vitraux de l'église, construite à la fin du XV<sup>e</sup> siècle par l'architecte Guillemot de Samaison, appartiennent aux débuts du XVI<sup>e</sup>; dans trois fenêtres du chœur on voit des fragments d'inscriptions avec les dates 1501 et 1502; dans le collatéral sud, un vitrail est daté de 1526. L'interprétation des scènes est rendue souvent difficile par leur état de mutilation. Les verrières modernes qu'on a introduites dans l'église au XIX<sup>e</sup> siècle sont sans intérêt et n'ont pas été décrites. Quelques têtes de donateurs auraient mérité d'être reproduites à part en phototypie.

X.

**Vergilio Correia.** *Pintores portugueses dos seculos XV e XVI*. Coïmbre, Impr. de l'Université, 1928; in-8, 101 pages, avec gravures. — Cet utile lexique, précédé d'une introduction et illustré de reproductions de tableaux peu connus, fait partie de la série intitulée *Subsidios para a historia da arte portuguesa*, que patronne le Ministère de l'Instruction publique. Nous avons cette chance que le créateur, ou peu s'en faut, de l'histoire de l'art portugais de la Renaissance, Émile Bertaux, a écrit dans notre langue, qui était déjà celle de l'ouvrage vieilli du comte A. Raczynski, *Dictionnaire historico-artistique du Portugal* (Paris, 1847). Les influences byzantines, catalanes, siennoises et franco-flamandes qui ont formé la grande école de peinture portugaise du XV<sup>e</sup> siècle sont encore mal démêlées; mais les documents sortent peu à peu des archives, les œuvres sont photographiées et les polémiques parfois vives que suscitent les uns et les autres ne sont pas inutiles à la connaissance de la vérité.

S. R.

**Aarão de Lacerda.** *O panteom dos Lemos na Trofa do Vouga.* In-4° de 94 pages, avec planches. Porto, chez l'auteur, 1928. — La présente monographie est consacrée à la description de la chapelle funéraire que Duarte de Lemos, de la branche des Lemos de Gois, fit construire en 1534. Dans quatre arcsofia, il fit ériger les tombes de ses parents et grands-parents et se réserva la place la plus voisine de l'autel où il fit dresser sa statue que l'auteur attribue à Nicolas Chantereine ou à l'un de ses élèves. Le Christ qui se dresse au-dessus du maître-autel serait l'œuvre de l'auteur de la Mise au tombeau de Santa Cruz de Coïmbra et les décorations très riches et très heureusement exécutées des tombeaux seraient dues à l'atelier de Jean de Ruão, également travaillant à Coïmbra. En résumé, le Panthéon de Trofa appartient à ce cycle d'œuvres de la Renaissance dont il faut rechercher les origines dans les ateliers de Coïmbra, alors dirigés par des maîtres d'œuvre français.

R. L.

**Henry Cousens.** *The Chalukyan architecture of the Kanarese districts.* Calcutta, 1926 (Archaeological Survey of India, vol. XIII); gr. in-4°, 158 pages et 160 planches. Prix : £ 3, 10, 6. — Ce somptueux volume, d'un prix malheureusement très élevé, décrit et figure les nombreux monuments d'une région qui embrasse le sud de la présidence de Bombay, le nord de Maisur et les districts de la présidence de Madras et du Nizam adjacents à ceux-ci au sud-ouest. On peut dire que les territoires *Chalukyan* forment comme une ellipse dirigée sud-ouest-nord-est dont Goa marquerait l'extrémité ouest. Les rois de la dynastie chalukyenne furent les maîtres de cette vaste région du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, sauf pendant à peu près deux siècles où cette famille royale fut dépossédée par des tribus du nord. Inscriptions sur pierre, piliers et temples existent encore en grand nombre, malgré le peu d'intérêt que les indigènes témoignent à ces vestiges du passé. Les belles planches de M. Cousens sauveront du moins de l'oubli ou de la destruction lente des édifices et des sculptures d'un grand intérêt (voir, par exemple, le magnifique groupe en ronde bosse de Balagamve, pl. 110).

S. R.

**Maurice Goguel.** *Au seuil de l'Évangile.* Jean-Baptiste. Paris, Payot, 1928; gr. in-8, 304 pages. — Les questions délicates et peut-être insolubles que soulèvent le nom du Précurseur et son rôle religieux à l'origine du christianisme sont encore compliquées par deux révélations récentes : celle du livre sacré des Mandéens, dits *Chrétiens de saint Jean*, et celle du texte slave de Josèphe, où les passages relatifs au Baptiste sont particulièrement difficiles à concilier avec la chronologie et la tradition. L'auteur de l'excellent ouvrage que nous annonçons, qui n'a pas traité de tout ce qui concerne saint Jean, mais du baptême, des rapports avec Jésus et de l'histoire du saint <sup>1</sup>, a fait effort pour ne rien omettre de ce que la science a apporté de nouveau; il l'a fait avec son équité bien connue, mais sans sympathie pour les thèses révo-

1. La conclusion principale est que les évangélistes ont présenté les relations de Jésus avec Jean sous un jour très faux, avec le parti pris d'en réduire l'importance.

lutionnaires. A deux reprises il a longuement discuté les opinions de M. Eisler et les a jugées fort téméraires. Qui vivra verra, car une fin de non-recevoir opposée au Josèphe slave est d'autant plus inadmissible que le texte nouveau du *Bellum* apporte, sur un point au moins, un témoignage d'ordre militaire à la fois inédit et très vraisemblable qu'on ne peut attribuer à aucun interpolateur médiéval (*C. R. de l'Acad.*, 15 fév. 1929). La place me manque pour développer cette objection à un scepticisme commode, mais je ne pense pas qu'on puisse jamais l'écarter.

S. R.

**H. Delafosse.** *Les écrits de saint Paul* (Philippiens, Thessaloniens, Pastorales, Hébreux). Paris, Rieder, 1928 (coll. *Christianisme*); in-8°, 246 pages. — « L'Épître aux Philippiens est un cours de théologie marcionite, dans lequel deux ou trois billets de Paul aux Philippiens ont été incorporés, et qui a été neutralisé plus tard par trois gloses catholiques. » On trouve ici, comme dans le reste de ce très intéressant volume, le développement d'une vue d'ensemble propre à l'auteur : le Paul que nous connaissons et que nous comprenons si mal par les Épîtres est un produit (vers 140) du marcionisme, travaillant sur un petit fonds authentique et assez incolore de l'apôtre, réédité plus tard avec des changements et interpolations catholiques, c'est-à-dire antimarcionites. Il ne suffit pas de se récrier, il faut lire cela de près et admirer l'ingénieuse exégèse de M. Delafosse. Ainsi j'estime qu'il a rendu vraisemblable que *Thess.* II, 2, 1-12, s'explique par la révolte de Barcochba (p. 58); ce serait une importante nouveauté. — Je continue à croire que, dans les *Philippiens*, il ne peut avoir été dit que le Christ ait « regardé son égalité avec Dieu comme une proie dont on ne se dessaisit pas », ce qui n'a aucun sens, mais qu'il n'a pas regardé cette égalité comme une *sinécure*, suivant la correction très simple que j'ai proposée en 1916 (*Cultes*, t. V, p. 305) <sup>1</sup>.

S. R.

**P. Monceaux.** *La vraie Légende dorée.* Relations de martyre, traduites avec introduction et notices. Paris, Payot, 1928; in-8, 328 pages. — Le dernier souci de Jacques de Voragine, quand il compila au XIII<sup>e</sup> siècle la *Légende dorée*, était la vérité historique. Le succès durable de cette œuvre s'explique par le goût des hommes pour les héros, parmi lesquels saints et martyrs tiennent une grande place; celui du merveilleux y est pour quelque chose, mais ne suffit point. Or, il se trouve que nous possédons aujourd'hui, grâce en partie à la science hagiographique et critique du XIX<sup>e</sup> siècle, des récits en partie authentiques, du moins historiquement vraisemblables, des gestes de quelques saints personnages des premiers siècles, par exemple des martyrs de Lyon, de sainte Perpétue, des saints Polycarpe, Marien, Montanus, Genès (dit *Genest*), des soldats Dasius et Tipasius, etc. Peut-être est-on tenté d'estimer trop haut la fidélité des interrogatoires, où le Romain qui questionne se montre fort ignorant et le Chrétien qui répond trop prédicateur. Mais il y a toujours quelque vérité sous le voile d'une rédaction complaisante. Les actes et passions dits historiques ne sont qu'« un petit archipel au

1. Aux raisons que j'ai données on peut ajouter cette observation de Naber : « *πρᾶγματῶν* et *ἀρχιπρᾶγματῶν* confusa reperiens » (*Mnemosyne*, VI, 102).



milieu d'un océan » de légendes parfois émouvantes, mais toujours sujettes à caution et souvent ridicules; c'est cependant à cette quarantaine de pièces, les plus sobres de toutes, qu'il faut recourir pour se faire une idée des milieux et des circonstances où la foi chrétienne s'est affirmée à l'encontre de ses persécuteurs. Là « pas trace de déclamations, ni chez le juge, ni chez les accusés; de part et d'autre on n'invoque que les faits et le droit... Chacun des personnages dit ce qu'il devait dire; aussi sont-ils très vivants et très divers ». On apportera peut-être à ces assertions quelques réserves. L'idée de M. Monceaux était excellente; l'exécution ne l'est pas moins. Introduction détaillée, notices, traductions, tout est de la meilleure qualité. Ce petit livre sera très lu; le titre déjà est une heureuse trouvaille.

S. R.

**P.-L. Couchoud.** *Théophile ou l'étudiant des religions*. Paris, Delpeuch, 1928; in-8, 235 pages. — Ce livre amusant — de la classe du *Myriobiblion* ou de ce que M. de Wilamowitz appelle *Lesefrüchte* — ne nous appartient que dans la mesure où il touche à l'histoire de l'antiquité, familière, comme on le sait, à l'auteur. Il y manque un index, ce qui est grave. J'ai noté quelques fautes plus vénielles. — P. 33 : « On ne peut faire état des naïves interpolations que les chrétiens ont introduites... dans la version slave de la *guerre des Juifs*. » Singuliers chrétiens qui auraient fait de Jésus un rebelle, un chef de révoltés! — P. 94 : « Sainte Reine, comme M. Verdin semble l'avoir prouvé, dérive de Juno Regina. » Si M. Couchoud a lu le mémoire de Verdin, il sait que cette identification est de moi, car Verdin l'a honnêtement reconnu. — P. 99 : « Jusqu'à Duchesne, les catholiques ont cru que le premier évêque de Limoges a été un cousin de saint Pierre nommé Martial. » M. Couchoud fait tort aux érudits catholiques du *xvii<sup>e</sup>* siècle. — P. 100, l'explication de la légende de sainte Catherine, empruntée à Hourticq, est tout à fait invraisemblable. — P. 110 : « A un pèlerin antique on montrait dans le temple de Diane, à Aricie, les tableaux des marins sauvés du naufrage. Il répondit: Je ne vois pas les tableaux de ceux qui ont péri. » Il s'agit de Diagoras, de Mélos à Samothrace (Diogène Laërce, VI, 2, 59). Dans le sanctuaire des Cabires, dieux protecteurs des navires, ce mot est spirituel; à Aricie, il ne signifierait rien du tout.

S. R.

**Ditlef Nielsen.** *Der geschichtliche Jesus*. Munich, Meyer et Jessen, 1928; in-8, xxvii-238 pages, avec 58 figures. — « Nous savons maintenant que judaïsme et christianisme représentent des étapes tardives de la religion de l'Asie antérieure, comme l'alphabet et l'écriture syllabique sont nés de l'ancienne idéographie asiatique. Nous savons aussi que bien des éléments attribués de bonne foi au christianisme primitif, par exemple les dogmes et les sacrements, n'ont pénétré dans le christianisme qu'une fois qu'il fut sorti de Palestine et exposé aux influences de religions orientales très anciennes, différentes du judaïsme » (p. 50). — Savons-nous vraiment tout cela?... On voit déjà l'esprit de ce petit livre, célèbre, nous assure-t-on, au Danemark. Pierre et Paul, judéo-christianisme et christianisme paganisé, discours de Jésus et fond de Marc seuls authentiques, tout cela n'a rien de

bien nouveau, non plus que le panbabylonisme<sup>1</sup>. Aux pages 91 et suivantes, la thèse d'Eisler sur le Josèphe slave est exposée et acceptée dans son ensemble; mais c'est un évident placage de la dernière heure. Le texte est clair, à la différence de la préface anonyme sur la *Leben Jesu Forschung*, où le galimatias domine; il y a de nombreuses planches, avec quelques sujets peu connus, d'autres familiers *ad nauseam*.

S. R.

**Théodore Robinson.** *Introduction à l'histoire des religions*, trad. par G. Roth. Paris, Payot, 1929; in-8°, 340 pages. — « Je me suis efforcé de considérer les plus importantes des religions historiques comme des types de tendances générales, de traiter de chacune d'elles avec impartialité, et de me borner, autant que possible, à énoncer très simplement quelques faits. » Cela en 9 chapitres. I. Introduction. II. La religion primitive. III. L'animisme. IV. Le polythéisme. V. Philosophie et religions. VI. Les religions philosophiques. VII. Le monothéisme. VIII. L'islamisme. IX. Le christianisme. — Ce livre n'est pas fait pour des débutants; il suppose, chez le lecteur, un acquis considérable. L'auteur a lu et réfléchi; il a des vues personnelles. — P. 215, une énormité, malheureusement très fréquente: « Il convient de mentionner la doctrine de l'Immaculée Conception qui fait le Christ humain par sa mère, bien qu'il n'ait pas eu de père selon la chair. » Le dogme de l'I. C., promulgué en 1854, n'a rien de commun avec celui de la naissance virginale, qu'il n'y a jamais eu lieu de proclamer, puisque c'est en toutes lettres dans les Evangiles. Il s'agit, dans le dogme nouveau, non de la naissance de Jésus, mais de celle de Marie. On est presque confus d'avoir à le rappeler.

S. R.

---

1. A l'appui de la thèse que Jésus, comme Joseph, aurait été maçon, non charpentier, l'auteur allègue (p. 122) qu'il s'exprime en maçon lorsqu'il compare Simon à la pierre de fondation, ou lorsqu'il conseille d'élever sa maison sur le roc, non sur le sable. Que dirait-on d'un orientaliste français qui se permettrait de pareilles puérilités?

216

# LE DÉCOR DES VASES DE SUSE

## ET LES ÉCRITURES DE L'ASIE ANTÉRIEURE

---

En 1897 J. de Morgan découvrit, dans la couche la plus profonde de l'acropole de Suse, une civilisation caractérisée par une très belle céramique monochrome, qu'il appela *protoélamite* et que je nommerai *protoélamite I*, pour la distinguer des autres civilisations dont les vestiges ont été recueillis dans la seconde couche de Suse, sous des débris de provenance nettement élamite ou, si l'on veut, anzanite.

On a beaucoup écrit sur le style du décor de la céramique de Suse I. Dernièrement M. Frankfort (*Studies in early pottery of the near East*, p. 26 suiv.) nous a donné à ce sujet une étude savante. Il est seulement à regretter qu'il n'ait pas essayé de comprendre le but et le sens de ce décor. A cet égard, M. Pottier, qui, dès 1912, le regardait comme composé de pictographes (M. D. P., XIII, p. 51 suiv.), et M. Pézard, en démontrant qu'une partie au moins des ornements dits géométriques correspond à des noms de dieux (M. D. P., XII, p. 79 et suiv.; RT, XXXII, p. 103), ont fait infiniment plus pour nous montrer la voie menant, je l'espère, à la connaissance de la genèse du décor des vases de Suse I.

Je commencerai par fixer le rôle de la céramique monochrome dans la plus ancienne civilisation d'Élam. On a beaucoup discuté si, vu sa fragilité, il était possible d'en faire un usage pratique. A vrai dire, le problème se pose autrement pour moi. Il ne s'agit pas de savoir si l'on pouvait ou non boire dans ces vases, mais si les idées qu'on y attachait permettaient aux *Protoélamites I* de les employer pour les besoins courants; en un mot, si la céramique peinte était *objet de luxe ou objet de culte*.



Suse I ne donne pas de réponse à cette question. La nécropole contenait presque exclusivement des vases peints, mais ce n'est pas une preuve qu'on les destinât uniquement aux dieux et aux morts. Quant à l'acropole, elle était le quartier des temples; il va donc sans dire que nous ne pouvons tirer de ses ruines aucune conclusion sur les usages de la vie quotidienne. Nous chercherons, par conséquent, à Moussian et dans la Mésopotamie du Sud, dont les civilisations les plus anciennes correspondent, comme l'a montré M. Frankfort, à des stades postérieurs de Suse I, quelques indices qui nous permettront de résoudre le problème.

A Tépé Mohammed Djaffar, situé à 3 kilomètres de Tépé Moussian, MM. Gautier et Lampre ont constaté les ruines de huttes en roseaux et branchages, entre lesquelles gisaient en abondance des lames, raclours et éléments de faucilles en pierre, ainsi que des *nuclei* qui se signalaient par l'exiguïté des lames prélevées. Les pierres employées, comme par exemple l'obsidienne, ne se trouvent pas pour la plupart dans la région. Les armes, flèches et haches, manquent complètement; elles devaient donc être faites d'une matière plus précieuse que la pierre, c'est-à-dire en métal, et emportées en conséquence par les ennemis, qui avaient détruit le village. La poterie consistait exclusivement en vases grossiers faits à la main. Je ne puis voir, avec MM. Gautier et Lampre, dans cette localité, une station de l'époque du silex taillé, mais bien un lieu habité dont la civilisation correspond à un stade un peu plus avancé de Suse I, puisque alors on fabriquait encore les armes pour la plupart en silex. Ce lieu était probablement en relations étroites avec les temples les plus anciens de la région, dont les ruines, mêlées aux débris de la céramique monochrome, sont ensevelies maintenant dans les couches les plus profondes de Tépé Moussian et de Tépé Aly Abad, ainsi que dans le Tépé Mourad Abad. Des sépultures de ce temps-là n'ont pas été découvertes, mais elles se trouvaient probablement sous des tombes à poterie polychrome à Tépé Khazineh, vu que des tessons de vases à décor noir y abondent.

Le site d'Al Ubeid montre une ressemblance frappante avec celui de Mohammad Djaffar. Ce sont les mêmes cabanes en roseaux et branchages, les mêmes pierres taillées, les mêmes fragments de faucilles, les mêmes petites lames en obsidienne et silex, le même manque d'armes. On n'y a pas trouvé de temple, puisque le sanctuaire de la Nin Chur Sag, avec les richesses qu'il semble avoir renfermées, ne peut pas être attribué à une population relativement pauvre de laboureurs et de pêcheurs. Toutefois, comme le sol de la localité est jonché de plaquettes en calcaire et de pointes très fines en argile, qui ne pouvaient être que des éléments de mosaïque ornant des murs, nous devons admettre qu'il y avait à Al Ubeid un autre bâtiment important, qui a été complètement détruit. L'emplacement de ce temple se trouvait, selon toute probabilité, dans le coin nord-ouest du site, puisque là sont exclusivement entassés les débris de la céramique monochrome, tandis que dans le reste de la butte un tesson peint est une exception si rare que nous pouvons l'attribuer au hasard. La poterie grossière, qui y abonde, est à peu près la même qu'à Mohammad Djaffar. C'est elle qui servait à l'usage quotidien, puisqu'elle seule a été trouvée dans les ruines des habitations, tandis que la céramique monochrome était placée *exclusivement* dans les temples et les tombes. Al Ubeid nous apprend aussi que ce n'était pas la pauvreté qui prescrivait cet usage restreint. Il n'y a pas de doute que les habitants du site étaient ensevelis dans la nécropole voisine; ils possédaient donc des vases peints, puisqu'ils les faisaient mettre dans leurs tombes; mais ils les réservaient évidemment pour ce but et pour les besoins du culte.

Le rôle que la céramique monochrome joue dans la civilisation de Suse I rend son décor plus intéressant encore et nous incite à en rechercher le sens. On admet depuis longtemps que les animaux, oiseaux et plantes peints sur les vases sont les dieux des Protoélamites I, mais cela nous éclaire encore très peu, puisque le décor ne consiste pas dans la simple représentation de ces êtres divins. Ils y appa-

raissent comme faisant partie de compositions plus ou moins compliquées, mêlées les unes aux autres ou à des ornements dits géométriques. Comme les vases peints devaient être objets ou au moins ustensiles de culte, il nous est impossible d'admettre que tous ces dessins compliqués eussent uniquement un but esthétique, d'autant plus que, comme nous le verrons plus tard, la symétrie du décor n'est souvent qu'apparente, ce qui éveille l'idée qu'on voulait non pas orner un objet, mais bien exprimer une pensée.

J'ai déjà dit que M. Pottier a parfaitement raison de voir, dans le décor des vases de Suse I, des pictographes; toutefois, l'expérience que nous avons de ces demi-écritures nous permet de serrer de plus près ce problème.

On comprend généralement sous le terme de *pictographes* des illustrations en usage aux époques où l'écriture n'avait pas atteint encore son plein développement. Je restreindrai cette définition un peu vague à de petites compositions correspondant à des phrases très courtes. Par exemple, « le frapper des peuples » en Égypte, comme sur la palette de Nar-mr sans inscription explicative, ou un cacique couvert de plumes et assis devant un temple, signifiant dans les chroniques mexicaines la conquête d'une ville, seront pour moi des pictographes. Nous avons d'Égypte très peu de représentations de ce genre, les manuscrits préhistoriques qui les renfermaient nous faisant complètement défaut, mais elles abondent dans les chroniques et surtout les *tonalnamt* mexicains. Nos américanistes ne parviennent qu'au prix de grands efforts à leur prêter un sens quelconque, souvent douteux; il est donc clair que ces compositions devaient être conventionnelles, c'est-à-dire que les initiés en apprenaient la signification, comme plus tard on apprenait la valeur d'un hiéroglyphe. La manière dont les Indiens Dakota exécutaient encore récemment leurs comptes d'hivers ne nous laisse aucun doute à ce sujet: les anciens, réunis en conseil, ayant choisi un fait pour nommer l'hiver passé, confiaient à un membre de la tribu le soin de peindre sur une peau de buffle une composition adéquate, qu'on montrait

et expliquait ensuite à tous les adultes. On est arrivé d'une façon semblable à élaborer les pages des chroniques et *tonalamall* mexicains, en restreignant naturellement la connaissance des pictographes aux prêtres et aux scribes. Comme la rétention par la mémoire d'un répertoire d'images aussi étendu devait être difficile, on cherchait à venir en aide aux « lecteurs » en représentant un dieu ou un roi toujours dans la même pose ou avec les mêmes attributs, en répétant le même geste pour le même acte, etc. Il en résulta un art fortement stylisé, comme nous le voyons en Égypte et au Mexique.

Un peu plus tard, on introduisit dans des compositions de ce genre des hiéroglyphes pour les substantifs, en exprimant le verbe par la position relative des deux signes. Ainsi le faucon, qui est l'image et l'hiéroglyphe du dieu Horus, placé au-dessus du signe *nb* correspondant au nom de la ville de Seth, *Ombos*, sert à exprimer le titre royal d'*Horus vainqueur* (l'Horus qui est sur son adversaire). Un groupe sur la palette de Nar-mr a une forme un peu différente : le faucon (Horus) tient dans une main une corde, dont l'autre bout passe par le nez d'une tête d'homme barbu, derrière laquelle s'élèvent sur une planche 6 tiges de papyrus, signes pour 6.000. Ce groupe signifie probablement : « Horus a pris 6.000 hommes. » Le verbe est exprimé ici par la corde qui lie Horus aux signes pour 6.000.

Quels étaient les manuscrits pour lesquels on employait ces pictographes ? Une réponse satisfaisante à cette question ne nous est donnée que par l'Amérique centrale. D'après Motolinia, il y avait au Mexique cinq genres de textes pictographiques : 1<sup>o</sup> des annales ; 2<sup>o</sup> des descriptions de fêtes ; 3<sup>o</sup> trois différentes œuvres astrologiques.

Ces *tonalamall*, c'est-à-dire « livres des soleils et des jours », contiennent l'année mexicaine de 260 jours, divisée en semaines et en 13 mois de 20 jours avec les dieux qui y exerçaient leur influence. Tout cela servait aux prêtres à prédire l'avenir, à distinguer entre des jours heureux et malheureux, à donner des conseils. En même temps le *tonalamall* devait être aussi



un recueil de mythes, puisque les dieux apparaissent souvent dans des compositions dont il est quelquefois possible de démêler le sens. Ainsi, d'après Seler (*Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach- und Althertumskunde*, t. I, p. 319 suiv.), les feuilles 35, 42 et 45 du Codex Borgia représentent la descente des dieux Tezcatlipoca et Quetzalcouatl aux enfers et leur retour, ce qui symbolise probablement la disparition de Vénus au moment de sa conjonction avec le Soleil.

Les représentations des *tonalamatl* se trouvent aussi sur des vases, par exemple ceux de la collection Sologuren, décrits par Seler (*op. cit.*, t. III, p. 522).

Comme les mêmes causes doivent produire les mêmes effets, il me semble extrêmement probable qu'une écriture spontanée s'est développée toujours pour satisfaire aux mêmes besoins, c'est-à-dire pour exprimer à peu près les mêmes idées que celles des Mexicains. Nous pensons donc qu'elle sera précédée des manuscrits pictographiques suivants : 1<sup>o</sup> annales; 2<sup>o</sup> rituels; 3<sup>o</sup> recueils de mythes; 4<sup>o</sup> œuvres astrologiques ou livres de présages et de magie.

Or, il nous est possible de prouver, en nous fondant sur les monuments du temps et des inscriptions postérieures, qu'en Égypte, à la fin de la période préhistorique, existaient les trois premiers genres de textes; mais cette démonstration, que je me propose de donner ailleurs, mènerait ici trop loin.

Si donc le décor de la céramique de Suse I se compose de pictographes, ceux-ci ne peuvent être que des extraits de manuscrits semblables à ceux que nous avons énumérés plus haut, à l'exception des annales, puisque des représentations ayant une signification historique seraient déplacées sur des vases de culte. D'ailleurs, au Mexique aussi, ce ne sont que des feuilles de *tonalamatl* que nous retrouvons quelquefois à l'état de décor céramique.

Examinons maintenant l'écuelle (M. D. P., XIII, pl. VI, 3). Nous y voyons un homme plantant deux lances sur un autel. Le décor des vases de Suse I, avec leur faune et leur flore,

nous montre clairement que la religion des Protoélamites I était naturiste, qu'ils adoraient des animaux, des oiseaux, des plantes, peut-être des armes. Les hommes apparaissent si rarement, ils jouent évidemment un rôle si inférieur à celui du bouquetin, du chien, de l'aigle, des feuilles de palmier, qu'il est impossible de les regarder comme des dieux. Ce sont, selon toute probabilité, des prêtres. Nous avons donc, sur l'écuelle en question, un prêtre plantant sur un autel deux lances, dieux ou symboles de dieux, cérémonie faisant sans aucun doute partie d'une fête, c'est-à-dire une représentation prise d'un rituel.

Sur la même planche II se trouve la coupe n° 2, où figure un chien entre deux chevaux, placés sur un cercle ornementé. Le décor n'est pas symétrique, puisque ce groupe ne se répète qu'une seule fois, et vis-à-vis nous avons un grand losange avec ornement en damier. On voulait donc, par l'image de ces dieux, exprimer une idée, peut-être représenter un mythe. Il est aussi possible que les chevaux et le chien soient des hiéroglyphes et que toute cette composition corresponde à une petite phrase, où le verbe est, comme dans le titre de l'Horus vainqueur, rendu par la position des signes d'écriture; mais cette supposition ne saurait être prouvée.

Examinons maintenant un autre genre de composition. Le gobelet (M. D. P., XIII, pl. IV, 1) présente un bouquetin portant un signe rond entre ses cornes enroulées. Sur un vase (M. D. P., XIII, pl. IV, 2), le bouquetin reste le même, mais le signe du milieu est différent. Les deux ornements entre les cornes de l'animal font l'effet de signes d'écriture; le bouquetin comme image du dieu est probablement son hiéroglyphe; nous voilà donc en présence de groupes tout à fait semblables à la petite composition sur la palette de Nar-mr, décrite plus haut.

Malheureusement, je ne puis que dans un seul cas proposer une interprétation, d'ailleurs douteuse, pour un groupe pareil. Le décor du gobelet (M. D. P., XIII, pl. V, 9) se compose du grand oiseau (deux ailes) posé sur un serpent (ligne brisée). Cela exprime peut-être, par analogie avec le titre

égyptien d'Horus vainqueur, la victoire de l'oiseau sur le serpent. Que cette idée ait fait partie du répertoire mythologique des Protoélamites I, nous le savons par les vases du peuple à céramique monochrome de la seconde période, sur lesquels l'aigle menace quelquefois des serpents (M. D. P., XIII, fig. 138). Comme nous le verrons plus tard, il y a beaucoup d'éléments de la religion de Suse I dans la mythologie des civilisations qui régneront plus tard en Élam.

La stylisation, ou plutôt la simplification des figures, dont j'ai cité deux exemples ici, ne se borne pas à l'aigle et au serpent. Chaque animal, chaque oiseau, chaque plante finissent par devenir un ornement plus ou moins simple. Du bouquetin, par exemple, restent ses cornes enroulées ou deux triangles curvilignes. Comme les images des dieux sont souvent leurs hiéroglyphes, il n'y a rien d'étonnant qu'on essaie d'abréger dans l'écriture des figurations trop compliquées. Je pense que ces représentations stylisées ne sont rien autre que des signes d'une écriture qu'on pourrait déjà qualifier de cursive.

Comme, malgré ce que je viens de dire, il pourrait bien subsister quelques doutes sur le caractère du décor céramique de Suse I, je puiserai dans les inscriptions postérieures la preuve décisive que les ornements géométriques qui en font partie sont, pour la plupart, des signes d'écriture.

La civilisation des Protoélamites I disparaît de Suse à la suite d'une catastrophe; elle fut probablement détruite par un autre peuple, celui dont la céramique polychrome a été trouvée *in situ* à 25 mètres au-dessous du sommet de la butte. La civilisation de Suse I a indubitablement exercé une grande influence sur toutes les autres qui lui succédèrent en Élam, mais le décor des vases subit plus tard un changement considérable. Les compositions à ornements géométriques disparaissent et, de ces ornements mêmes, on ne fait qu'un usage très restreint. Quelques-uns se retrouvent encore dans le décor des vases, d'autres sont représentés sur des cylindres, où, comme l'a montré Pézard, ils correspondent à des noms de dieux; mais la grande masse de ces signes semble irrévoca-

blement perdue avec la céramique monochrome de la première période. Cette disparition n'est pourtant qu'apparente, puisque, après un temps qu'on doit mesurer au moins par des centaines et probablement par des milliers d'années, les ornements géométriques réapparaissent comme hiéroglyphes sur les tablettes dites protoélamites, que d'ailleurs, avec le P. Scheil, j'appellerai simplement élamites ou, si on veut, anzanites. Vu que ces signes sont très caractéristiques, comme par exemple la tête à une ou deux mèches (Suse I, M. D. P., XIII, pl. III, 5; Moussian I, M. D. P., VIII, fig. 172; *Recueil des signes élamites*, M. D. P., XVII, p. 49, nos 921-936), il ne peut pas être question d'une ressemblance fortuite, mais bien d'un emprunt fait à un répertoire de signes, contenant les ornements dits géométriques des vases de Suse I. Ce répertoire ne pouvait être qu'une écriture, créée par les Protoélamites I et adoptée par les peuples qui leur succédèrent à Suse, puisque, seulement sous cette forme, ces signes auraient pu se conserver aussi longtemps. Les tablettes élamites sont malheureusement les premiers textes écrits que nous ayons de l'Élam; tout ce qui les précède a disparu, la matière n'ayant pas résisté aux atteintes du temps.

Quant au contenu des manuscrits, dont nous retrouvons des fragments sur les vases, il semble, d'après ce que je viens de dire, être à peu près le même que celui des textes mexicains. Du moins je crois avoir démontré que, dans le décor céramique de Suse I, on trouve des extraits d'un livre rituel et d'un recueil de mythes. Ce qui reste, c'est une répétition des figurations animales et végétales, ainsi que des ornements géométriques. Les compositions sont harmonieuses, mais leur symétrie n'est pas parfaite. Ainsi, sur la coupe (M. D. P., XIII, fig. 9 et pl. III, 4), nous trouvons trois files verticales à cinq oiseaux et une à quatre. Rien n'aurait empêché le peintre d'y mettre aussi cinq oiseaux, mais il voulait sans doute en représenter dix-neuf et non vingt. Sur l'écuelle (M. D. P., XIII, pl. III, 5) se trouvent au milieu quatre chiens, dont le dernier, trop petit par manque de place, gêne le décor, qui n'aurait pu que gagner à sa suppression. Ailleurs,



sur le bol (M. D. P., XIII, pl. XV, 1), nous avons, dans une composition d'autre part symétrique, d'un côté quatre triangles superposés, de l'autre trois. En examinant des représentations pareilles, dont je pourrais citer plus d'exemples, nous arrivons à la conclusion qu'on ne recherchait pas un effet esthétique, mais qu'on voulait représenter un nombre déterminé d'objets ou d'animaux. Cette opinion est en partie confirmée par un signe en forme de croissant, qui se trouve quelquefois sur les gobelets (M. D. P., XIII, pl. VII, 2) et qui, sur les tablettes anzanites, est un chiffre. Il est vrai que là il a la valeur de un cinquième, mais il pourrait bien correspondre à un autre nombre à Suse I. Enfin, il faut ajouter que des cercles concentriques qui, vu les rayons qui les accompagnent quelquefois (M. D. P., XIII, pl. II, 4), représentent clairement des astres, apparaissent souvent sur les vases. Cela éveille l'idée que ces formes du décor ont une signification astronomique ou astrologique.

Les *tonalamall* mexicains semblent confirmer cette supposition. Là aussi nous avons des représentations d'une symétrie plus apparente que réelle, faisant souvent un effet artistique qui n'était pas dans les intentions des auteurs, soucieux seulement de rendre d'une façon nette leurs idées. Ainsi, à la page 1 du Codex Borgia, se trouvent deux carrés égaux, l'un bleu, l'autre rouge; sur la page 7 du même manuscrit, deux rectangles semblables, dont le plus grand renferme le plus petit. Leurs centres coïncident et leurs côtés sont strictement parallèles. Sur la page 9, un petit cercle (le soleil?) est dessiné au milieu d'un carré ouvert; sur la page 69, douze hommes dansent sur un cercle, six regardant à gauche et six à droite, etc. Partout, d'ailleurs, nous avons des représentations d'hommes, d'animaux, d'astres plus ou moins ressemblants qui se répètent. Je pourrais multiplier les exemples; mais de ce que je viens de dire ressort déjà que la symétrie et la répétition des mêmes formes résultent ici des idées qu'on veut exprimer. Si, par exemple, on veut représenter l'influence qu'exercent sur la terre les dieux des points cardinaux, on les dessinera chacun dans un rectangle,

en mettant un cinquième au milieu pour « en bas », qu'on regarde comme le cinquième point cardinal (Codex Borgia, p. 12). La composition sera symétrique pour montrer que le pouvoir de ces dieux est analogue et dure le même nombre d'années, non pour satisfaire à un besoin esthétique. Les Mexicains croyaient aussi à la magie des nombres, ce qui trouve son expression dans les *tonalamatl*.

Le décor céramique de Suse I est beaucoup moins riche et moins varié que les manuscrits astrologiques des Mexicains; mais il est impossible de ne pas voir des ressemblances dans la symétrie, dans la répétition d'un nombre déterminé de figurations, dans les animaux posés sur des cercles (M. D. P., XIII, pl. II, 2; pl. XVI, 1). Je crois donc que nous avons ici quelques combinaisons magiques, dans lesquelles des nombres et des astres jouent un rôle et où la symétrie reflète la répétition régulière des phénomènes observés.

C'est tout ce que je puis dire sur les ornements des vases protoélamites I. Je trouve oiseux d'en rechercher le sens exact. Si les américanistes, ayant à leur disposition un nombre assez important de manuscrits et des indications relativement bonnes des auteurs espagnols, ne sont pas encore parvenus à donner une analyse complètement satisfaisante d'un *tonalamatl*, quelle possibilité avons-nous d'expliquer le décor céramique de Suse I, qui ne se compose que de fragments de textes et sur lequel manque toute information? Je suis convaincue que Suse I contenait déjà en germe la science des astrologues et des augures mésopotamiens, mais nous ne pouvons supputer même approximativement les changements qu'elle a dû subir avant d'arriver jusqu'à nous.

Les textes dont on a copié les compositions sur les vases protoélamites I n'étaient qu'à demi écrits et durent se modifier avec le temps, à mesure des progrès de l'écriture. En Amérique Centrale, les illustrations des *tonalamatl* mayas, accompagnées de courts textes écrits, sont en général beaucoup plus simples que les représentations des manuscrits mexicains. Dans la plupart des cas, nous avons là des images des dieux, des signes de jours et des nombres qui se répètent.

Les compositions sont beaucoup moins fréquentes et jamais aussi compliquées que chez les Aztèques.

Si nous comparons le décor céramique de Suse I à celui de Moussian I, qui en est un stade postérieur, nous constatons une simplification semblable : la composition disparaît presque complètement, surtout celle dans laquelle des hiéroglyphes étaient joints à des figurations animales et végétales. Il ne reste que des répétitions de signes d'écriture et des images des dieux. C'est une preuve que l'écriture est arrivée à son plein développement, ce qui a modifié les textes et par conséquent le décor céramique.

Il y a encore d'autres causes qui déterminèrent des changements dans les ornements des vases et qui amenèrent une complète disparition des représentations figurées, mais j'en parlerai plus tard, puisque c'est un phénomène que nous pouvons observer dans toutes les céramiques peintes de l'Élam.

J'ai déjà dit que les Protoélamites I furent vaincus par un autre peuple dont la céramique polychrome a été trouvée à Suse IIa et à Moussian II. Je nommerai ces envahisseurs inconnus *Moussianites*, parce que, dans ce dernier site, leur civilisation apparaît plus distinctement que dans la seconde couche de Suse.

Les Moussianites ont été fortement influencés par les Protoélamites I, mais même à Moussian, où leur civilisation se trouve au niveau le plus bas que nous connaissions, elle montre, comparée à celle de la I<sup>re</sup> période, un progrès immense. Les Moussianites employaient de belles briques plates parfaitement cuites, construisaient des voûtes simples et en ogives, ainsi que des bâtiments à colonnes, fondaient des métaux, fabriquaient des haches et même des têtes de lance à douille, connaissaient l'argent et le plomb et probablement aussi le bronze de plomb et d'arsenic, faisaient des coupes en cuivre et de beaux vases en albâtre, avaient inventé le tour de potier et ornaient des objets d'une mosaïque savante, tandis que les Protoélamites I n'étaient arrivés qu'à marteler leur cuivre, le seul métal dont ils disposaient, exécutaient leurs vases à la main ou tout au plus à la tourette,

travaillaient l'albâtre maladroitement; j'ajoute que leurs briques plano-convexes, usées bien rarement, sont crues ou d'une cuisson bien imparfaite. Vu ces différences, le premier point de contact entre les deux civilisations en question n'a pu se produire ni à Moussian, ni à plus forte raison à Suse. Le peuple que j'appelle moussianite s'est donc développé ailleurs sous l'influence des Protoélamites I et, les ayant dépassés dans la technique, a fini par conquérir tout l'Élam. Il est difficile de dire si, dans le domaine de la religion, les Moussianites ont aussi apporté des idées nouvelles; mais, en tout cas, ils ont pris de leurs prédécesseurs, en même temps que les rudiments de la métallurgie, de l'architecture, de l'art céramique, les divinités, les mythes, le rituel, l'écriture, qui, bien difficile à élaborer spontanément, sera toujours empruntée sous des formes différentes dès que l'occasion s'en présentera. De là aussi sans doute l'idée de peindre les dieux sur les vases. Ces dieux sont les mêmes qu'à Suse I : le soleil, l'antilope, l'aigle, les feuilles de palmier, le bouquetin, une fois accompagné d'une étoile à huit branches (Pottier, RA, 1926, p. 16), connu plus tard comme le signe *dingir* = dieu, mais tout autrement figuré. Les compositions à décor géométrique manquent complètement; même on ne rencontre plus, comme à Moussian I, des signes détachés qui pourraient être des hiéroglyphes. Rien de plus naturel que ce changement. Après que l'écriture eut atteint son plein développement, les formes de la demi-écriture n'étaient plus nécessaires. Elles se maintinrent probablement par tradition, du moins en partie, dans les textes et dans l'art, mais ce n'étaient que des survivances embarrassantes. Le contenu des manuscrits était exprimé en premier lieu par des phrases écrites, en second lieu par des illustrations, des images, non des pictographes. Les Moussianites reçurent des Protoélamites I leur écriture et leurs notions mythologiques, historiques, astrologiques fixées par l'écriture. Il était donc pour eux complètement superflu et à peine possible d'apprendre encore les formes de *demi-écriture*, dont leurs prédécesseurs usaient dans un passé plus ou moins lointain et certaine-



ment déjà oublié, pour fixer les résultats de leur travail mental et pour orner leur céramique. Ce que les Moussianites copient sur leurs vases, ce sont les illustrations qui accompagnent les inscriptions, omettant les compositions pictographiques qu'ils ne pouvaient plus comprendre et modifiant le tout selon leurs notions. Le décor devient naturaliste; il se compose des images des dieux, seuls ou en groupes. Ce qui reste des signes géométriques n'est que pur ornement, sans relation avec la représentation principale, et le même rôle semble appartenir à la répétition des figurations astrales, animales et végétales. En un mot, là où les Protoélamites I voulaient exprimer leurs pensées, les Moussianites ne donnent que des illustrations. Le style du décor céramique a changé en passant de Suse I et de Moussian I à Suse IIa et Moussian II, parce que les idées qu'on y attachait ont subi une modification.

Les Moussianites ont été suivis à Suse par un peuple que j'appelle *Protoélamites II*, vu que le décor de leurs vases est de nouveau monochrome et montre plus de ressemblance avec celui de la I<sup>re</sup> période que la céramique polychrome. Toutefois, le style des ornements reste le même qu'à Suse IIa et pour les mêmes causes. Les compositions y sont peut-être moins rares, mais figuratives, comme chez les Moussianites, et non pictographiques, comme chez les Protoélamites I.

Pendant ce temps, la glyptique se développe parallèlement à la céramique et possède, selon Pézard, le même répertoire que le décor des vases.

Je n'ai pas trouvé d'indices pour deviner par quelles formes finit la céramique monochrome de la II<sup>e</sup> période; mais les vases des Protoélamites I, dans la Mésopotamie du Sud (al Ubeid près d'Our et Eridu), et ceux des Moussianites dans une nécropole de Suse IIa, comme j'appelle, avec Frankfort, la partie la plus profonde de la seconde couche de l'Acropole, présentent tous deux le même phénomène: les figurations animales et végétales disparaissent, il ne reste que le décor géométrique plus ou moins modifié. Je crois

que ce changement doit être attribué au progrès de la sculpture et de l'architecture : le dieu quitte le vase pour apparaître sur des bas-reliefs, en ronde bosse, sur les murs des temples, etc.

Pour prouver ce que j'avance ici, il me faut parler des dernières fouilles en Mésopotamie, car Suse II, trop souvent détruite et remaniée, ne peut servir à la confirmation de ma thèse.

M. Langdon a trouvé, dans les couches les plus profondes de Kish, des tombes voûtées contenant à peu près le même mobilier que les sépultures moussianites à Suse IIa : céramique jaune et à décor polychrome, pour la plupart géométrique, vases en cuivre et en albâtre. Un trait nouveau est constitué par des chars attelés de bœufs ou de taureaux.

Examinons maintenant la nécropole d'Our I, beaucoup plus riche que la précédente. La céramique polychrome y a complètement disparu, supplantée par les vases en métal et en pierre, mais les sépultures voûtées, la poterie jaune sans décor, les armes souvent munies de douilles, le costume, les parures, les chars, tout rattache Our I à Moussian II, Suse IIa et Kish I. C'est donc aux Moussianites que nous devons attribuer la civilisation prodigieuse des couches les plus profondes d'Our.

Un heureux hasard nous a conservé une partie de la décoration des murs du palais ou temple A de Kish, construit par des Moussianites et peut-être aussi par des Protoélamites II, et du sanctuaire de la Nin-chur-sag à Al Ubeid, qui remonte sans aucun doute au temps d'Our I<sup>1</sup>.

On a trouvé à Kish, dans le bâtiment A, des bas-reliefs en beau calcaire blanc représentant la traite des brebis.

1. Les constructeurs de ce temple disposaient évidemment d'une quantité énorme de métaux et de pierres, ce qui n'était pas le cas des Sumériens, puisque leurs nécropoles d'Our II et surtout d'Al Ubeid sont relativement pauvres et ne contiennent pas de sépultures en pierre. A-anni-padda n'a pas élevé, mais seulement restauré le sanctuaire. C'est lui qui est responsable des additions barbares faites à la plate-forme et aux œuvres d'art qui avaient orné les murs.

Des béliers et des agneaux, dont Langdon a recueilli des fragments, complétaient probablement ces compositions (Langdon, *Excavations at Kish*, vol. I, pl. XIII, XL-XLII). Or, sur un cylindre de Suse II, nous avons aussi un homme trayant une brebis au-dessous d'une frise composée d'un bélier et d'agneaux (Delaporte, *Cat. des cylindres orient.*, p. 464, pl. XXXIII, 2). Dans le catalogue, ces animaux sont indiqués comme des chèvres et des chevreaux; mais, d'après M. le docteur Hilzheimer, la forme des cornes dénote plutôt des moutons, les brebis n'ayant perdu leurs cornes qu'après une période de domestication relativement longue. Vu que le répertoire des cylindres est, comme l'a montré Pézard, le même que celui des vases, nous voyons à Kish, sur les murs d'un palais ou d'un temple, des représentations qui faisaient à Suse II partie du décor céramique. La déesse Nin-chur-sag ayant un sanctuaire à Suse et à Kish, il n'est pas impossible que la brebis fût son animal sacré ou son image.

Du temple de la Nin-chur-sag à El Ubeid provient un bas-relief composé non de brebis, mais de vaches traites par des prêtres. C'est elles qui représentent ici la déesse, mais la composition reste au fond la même. Outre cette scène de métairie, il y avait encore à Al Ubeid d'autres représentations tirées du répertoire des cylindres et du décor céramique de Suse, à savoir :

L'oiseau *Imgig* tenant deux cerfs dans ses serres.

Une frise d'oiseaux aquatiques, qui ont l'aspect de mouettes.

Des frises d'animaux (taureaux), couchés ou debout.

Enfin, les couleurs des vases, rouge, blanche et noire, paraissent sur la façade du temple dans la mosaïque des colonnes, les corolles des fleurs, les reliefs en pierre, maintenant blancs sur fond noir, mais qui, d'après Woolley, étaient, du moins en partie, peints en rouge (Hall et Woolley, *Excavations at Ur*, vol. I).

Tous ces ornements proviennent de l'extérieur du sanctuaire, mais les murs intérieurs étaient probablement décorés d'une manière semblable.

Nous voyons que l'art religieux des civilisations protoélamites a débuté par la peinture sur vases, qui disparaît avec le temps, remplacée par une décoration compliquée des murs, dans laquelle peinture, sculpture, mosaïque et métallurgie ont leur part.

Cet art se laisse suivre jusqu'à la céramique monochrome de Suse I; mais, comme je l'ai dit plus haut, le décor des vases de la I<sup>re</sup> période donne aussi naissance à l'écriture des Protoélamites I, et, par conséquent, toutes celles qui en dérivent, en nombre assez considérable sur un territoire relativement restreint.

Les Moussianites et les Protoélamites II ont, du moins en partie, adopté la religion des Protoélamites I. Cela ressort clairement du décor de leurs vases. C'est une règle presque générale que les textes religieux sont transmis avec la religion, sans que leur langue ni leur écriture subissent des changements. Nous devons donc admettre que, dans toutes les civilisations influencées par Suse I, on écrivit encore un certain temps, après l'adoption de l'écriture, exclusivement en langue protoélamite I. Mais le moment devait venir et vint où chaque peuple voulut écrire dans son langage. Or, l'écriture de Suse I était spontanée et ne s'adaptait pas à une autre langue, de même que les hiéroglyphes égyptiens ne pouvaient pas servir et n'ont jamais servi que pour l'égyptien. Si donc les Moussianites ou les Protoélamites II désiraient écrire dans leur langue, il leur fallait préalablement remanier l'écriture de Suse I, ainsi que les Crétois et les nomades du Sinaï l'ont fait avec les hiéroglyphes égyptiens.

Les causes pour lesquelles les peuples de l'Élam, de la Mésopotamie et de l'Inde, ont voulu écrire dans leur langue semblent avoir été, en premier lieu, de nature économique, puisque ces nouvelles écritures à Djemdet Nasr, à Our I, à Suse aux temps élamites, se trouvent sur des tablettes de comptabilité. Toutefois, il faut noter qu'à Fara on écrit les listes des dieux et les contrats avec les mêmes signes, et que nous ne trouvons pas les beaux hiéroglyphes de Harappa



dans des textes économiques. Enfin, les Moussianites à Our I possédaient, outre un répertoire de signes quasi hiéroglyphiques, faits d'ailleurs assez négligemment et destinés aux besoins courants, une belle écriture cursive pour leurs inscriptions royales et probablement aussi pour leurs textes religieux. Que ces deux écritures étaient employées simultanément, c'est ce que nous apprend la tombe de Šubad, où le nom de la reine est écrit en signes cursifs et celui d'un serviteur, Lugal Abargi (?), en hiéroglyphes des tablettes de comptabilité.

Dans toutes ces écritures se trouvent des signes semblables, et quelques-uns rappellent les ornements géométriques des vases et cylindres des deux premières couches de Suse, ce qui montre clairement où on les a puisés.

Que les signes de ces différentes écritures ne soient pas identiques n'a rien qui puisse nous surprendre. Il arrive qu'on emprunte une écriture en bloc avec les signes qui la composent; mais souvent, surtout si un remaniement a lieu, on n'en prend qu'une partie en inventant le reste. D'ailleurs, une écriture spontanée peut se composer de plus de signes que celles qui en dérivent. Les emprunteurs feront donc leur choix, qui ne sera pas dans tous les cas le même. Ainsi s'expliquent sans peine les différences entre les écritures, formées sous l'influence de celle de Suse I.

La cursive d'Our I était la plus développée de toutes; il n'est pas, en conséquence, impossible qu'on l'employât aussi dans d'autres villes et États; mais, pour le moment, à cause du manque de matériaux, on ne peut vérifier cette hypothèse.

En tout cas, cette écriture a été adoptée par les barbares qui détruisirent les colonies moussianites et protoélamites II en Mésopotamie, et elle nous est connue jusqu'à présent sous le nom de *sumérienne*.

Amélia HERTZ.

Varsovie.

# LES ARMES GAULOISES

FIGURÉES SUR

## LES MONUMENTS GRECS, ÉTRUSQUES ET ROMAINS

---

### DEUXIÈME PARTIE

#### LES ARMES GAULOISES SUR LES MONUMENTS ÉTRUSQUES

---

On a vu, dans la première partie de cette étude, avec quelle richesse et quelle variété l'art grec avait figuré les armes gauloises<sup>1</sup>. Nous retrouverons, sur les monuments romains, ces armes représentées avec une profusion bien plus grande encore. L'art étrusque, au contraire, est ici comparativement pauvre, non pas surtout parce que les monuments relatifs aux guerres gauloises ne sont point très nombreux<sup>2</sup>, mais principalement en raison de ce fait, qu'il faut noter dès maintenant, que les Étrusques ne nous ont laissé aucun exemple de trophée ni de frise d'armes.

L'étude des armes gauloises figurées sur les monuments étrusques est loin, cependant, de ne présenter aucun intérêt. L'archéologie celtique peut en espérer des indications sur l'armement des Gaulois d'Italie, beaucoup moins bien connu que celui des Transalpins. Quant à l'archéologie étrusque, je crois qu'elle y trouvera des éléments propres à éclaircir plusieurs questions assez obscures, à savoir, notamment, si

1. *Revue archéologique*, 1927, I, p. 138 et 301; II, p. 43.

2. Ils sont réunis et figurés dans P. Bienkowski, *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst*, I, Vienne, 1908.

les celtomachies étrusques représentent les guerres des Gaulois en Italie ou, comme on l'a dit <sup>1</sup>, celles des Galatès en Grèce et en Asie Mineure; si ces celtomachies constituent une création originale de l'art étrusque ou si elles dépendent, et dans quelle mesure, des œuvres grecques et spécialement pergaméniennes <sup>2</sup>. Enfin, la plupart des monuments que nous allons énumérer sont attribués à des dates incertaines et controversées <sup>3</sup>; il semble qu'à cette question également notre étude puisse apporter une contribution utile.

### I. — LES MONUMENTS.

Ces monuments sont essentiellement constitués par deux séries : les stèles funéraires bolonaises, d'une part; de l'autre, les sarcophages et les urnes. Il faut y joindre un cratère peint de Volterra et, probablement, un anneau d'argent à chaton gravé, trouvé dans une tombe gauloise de Montefortino.

1. *Stèles de Bologne*. — Des quelque deux cents stèles funéraires trouvées dans la région de Bologne <sup>4</sup>, une quinzaine, plus quelques fragments, figurent en bas-relief des combats singuliers. La plupart de ces images, en calcaire assez tendre, sont fort dégradées. Celles mêmes dont la conservation est satisfaisante, en raison de la faible saillie du relief, mais aussi de l'exécution sommaire et gauche, n'offrent que peu de matière à un commentaire de détail. Quelques-unes seulement peuvent être ici utilisées.

Sur presque tous ces monuments on reconnaît à première

1. Bienkowski, *ibid.*, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 85.

3. Cf. Ch. Picard, *Chronique de la sculpture étrusco-latine*, dans *Revue des études latines*, 1928, p. 217.

4. Museo civico de Bologne. Gozzadini, dans *Notizie degli scavi*, 1876; P. Ducati, *Le pietre funerarie felsinee*, dans *Monumenti... dei Lincei*, XX, 1910, col. 357 suiv.; A. Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque*, 1912, p. 432 suiv.

vue le guerrier étrusque, fréquemment à cheval et cuirassé. Quant aux adversaires, ils présentent deux groupes d'équipement différent.

a) L'ennemi est nu, souvent très grand, et n'a d'autres armes qu'un bouclier ovale et une épée<sup>1</sup>. Ce Barbare est certainement un Gaulois, comme on l'a depuis longtemps reconnu<sup>2</sup>. Des quatre stèles où il apparaît ainsi équipé, la seule utilisable pour ce travail est la stèle 168 (fig. 137)<sup>3</sup> fréquemment reproduite<sup>4</sup>, mais dont les détails d'armement n'ont pas été, sauf erreur, étudiés comme ils le méritent.



Fig. 137. — Stèle de Bologne n° 168.

b) Sur quelques autres stèles, l'ennemi porte un armement plus ou moins complètement étrusque<sup>5</sup>, avec le casque et la

1. Ducati, stèles nos 43, 49, 160, 168.

2. Gozzadini, dans *Rev. archéol.*, 1886, II, p. 136.

3. On a jugé préférable, principalement pour éviter toute confusion dans les renvois, d'adopter une numérotation continue pour l'ensemble des figures de cette étude; cf. *Rev. archéol.*, 1927, I et II.

4. Notamment Gozzadini, *loc. cit.*, pl. XXI; Martha, *l'Art étrusque*, fig. 166 et 258; Saglio, *Dict. des ant.*, s. v. *Etruria* (Martha), fig. 2815; Bienkowski, *Darst. der Gallier*, fig. 143 a; Ducati, *loc. cit.*, pl. IV; Grenier, *op. cit.*, fig. 441; S. Reinach, *Rép. de rel.*, III, p. 10, 1. Seule la planche de Ducati est à échelle suffisante pour l'étude des détails (d'où notre figure 137).

5. Ducati, stèles nos 15, 18, 42, 53, 91, 108.



cuirasse. Le bouclier est rectangulaire, ovale ou rond <sup>1</sup> et, comme les Étrusques ont parfois aussi le bouclier ovale à arête <sup>2</sup>, l'armement de l'ennemi, en somme, est foncièrement le même que celui des Étrusques. M. Ducati pense que ces guerriers sont des Gaulois, qui, dit-il, « purent d'assez bonne heure adopter l'armement perfectionné de leurs ennemis <sup>3</sup> ». L'hypothèse est vraisemblable, car les cimetières gaulois d'Italie nous font connaître des Gaulois fort étruscisés <sup>4</sup>. Ce n'est, cependant, qu'une hypothèse <sup>5</sup>. Il n'est d'ailleurs pas certain que tous ces ennemis appartiennent au même peuple. Si le bouclier rectangulaire ne peut guère être que gaulois, le bouclier ovale appartient à toute l'Italie, et le bouclier rond ne paraît pas avoir été adopté couramment par les Cisalpins <sup>6</sup>. Il se pourrait que le témoignage de ces stèles se rapportât à des guerres, par ailleurs ignorées, contre



Fig. 138. — Stèle de Bologne n° 42.

des voisins non Gaulois, les Vénètes, par exemple, que les stèles de l'Italie septentrionale, plus d'un siècle auparavant, montrent déjà pourvus d'un armement fort complet, analogue à celui des stèles <sup>8</sup>, ou tout simplement

contre d'autres cités étrusques. En fait, d'ailleurs, la plupart de ces stèles sont trop indistinctes pour être étudiées en détail, et nous utiliserons surtout la stèle de Vetus

1. Stèles 42 (bouclier rectangulaire), 108 (b. ovale), 18 (b. rond).

2. Stèles 80 et 109. Cf. mes *Armes romaines*, p. 144 et fig. 40 (stèle 80).

3. Voir, par exemple, la stèle 108 et Grenier, *op. laud.*, p. 455, note 2.

4. Ducati, *loc. laud.*, col. 682.

5. Brizio, *Il sepolcreto gallico di Montefortino*, dans *Monum. dei Lincei*, IX, 1901, col. 748 suiv., 790 suiv.; cf. Déchelette, *Manuel d'archéol.*, II, p. 1087 suiv. et 1161, n. 4.

6. M. Grenier hésite à l'adopter, *op. laud.*, p. 456.

7. Voir plus loin notre examen des boucliers figurés.

8. Notamment les stèles Zannoni et Arnoaldi. Cf. A. Grenier, *l'Armement des populations villanoviennes*, dans *Revue archéol.*, 1907, I.

Kathles<sup>1</sup>, où l'ennemi, armé d'un bouclier rectangulaire, est très probablement un Gaulois (fig. 138)<sup>2</sup>.

La date de ces stèles est généralement placée au iv<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> et, plus précisément, avant la prise de Felsina par les Gaulois vers 360. Bienkowski voulait la faire descendre au iii<sup>e</sup> siècle, ne pouvant concevoir que les Étrusques eussent, sans le secours des Grecs, créé le type du Gaulois combattant<sup>4</sup>. Mais il ne paraît guère possible d'admettre que des œuvres représentant des Gaulois vaincus aient été exécutées pendant l'occupation gauloise<sup>5</sup>. Il est très probable, en effet, que ces groupes ont été exécutés d'après des modèles grecs, mais ces modèles figuraient des combats quelconques, non pas des celtomachies, et remontaient vraisemblablement au v<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Les stèles bolonaises constituent donc bien, comme on l'a dit, « le premier document figuré sur les luttes contre les peuples celtiques<sup>7</sup> ».

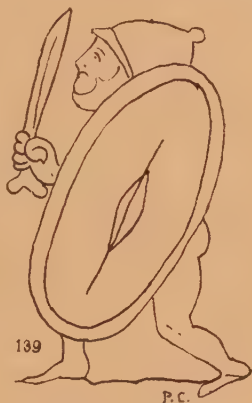


Fig. 139. — Gaulois du cratère de Volterra.

2. *Cratère de Volterra*. — Un cratère en cloche, à figures rouges, trouvé à Volterra, représente deux fois un guerrier nu, casqué, armé d'une

1. Stèle n° 42 : Ducati, fig. 79. Reproduction plus nette dans *Revue archéol.*, 1886, II, pl. XVIII (Gozzadini), d'où notre figure 138.

2. Toutefois le bouclier rectangulaire était également connu des Vénètes (situle Arnoaldi).

3. Martha, *l'Art étrusque*, p. 370; Ducati, col. 717 et *passim*; Grenier, *Bologne*, p. 455; Déchelette, *Manuel*, II, 1590, n. 2.

4. Bienkowski, *Darst. der Gallier*, p. 135.

5. Déchelette, *loc. laud.*

6. Il est aisé de trouver ce modèle sur les vases attiques où l'on voit, dans des attitudes très voisines de celles de nos guerriers, Achille nu et à pied s'avancant contre Penthésilée à cheval (S. Reinach, *Répert. de vases*, I, 319; II, 83, 7 et 9; 264; etc.). C'est ce qu'on a reconnu depuis longtemps, et plusieurs fois répété : Martha, dans Saglio, *Dict.*, s. v. *Etruria*, p. 839; Ducati, col. 669, 671, 682; Grenier, *Bologne*, p. 455.

7. Ducati, *op. laud.*, col. 717 et *passim*.

épée et d'un bouclier ovale (fig. 139) <sup>1</sup>. C'est certainement un Gaulois, mais son attitude n'est nullement celle d'un vaincu. La peinture, de style très médiocre, et sans doute étrusque, est attribuée au III<sup>e</sup> siècle. Peut-être faut-il la rapporter aux premières années de ce siècle, au moment où les Gaulois étaient les alliés des Étrusques contre Rome.

3. *Urnes et sarcophages*. — Parmi les urnes et sarcophages relatifs aux guerres gauloises, quelques-uns représentent les Barbares pillant un temple en présence de Furies; sur le plus grand nombre sont figurées des scènes de combat, assez variées, où, parfois aussi, les Furies jouent un rôle.

Pour ces figurations se posent les mêmes problèmes que pour celles des stèles bolonaises. Représentent-elles des Gaulois d'Occident ou des Galates? Sont-ce des œuvres originales ou des imitations d'œuvres grecques? Et quelle date faut-il leur attribuer?

A ces questions, Bienkowski répondait de façon fort catégorique. Pour lui, les celtomachies étrusques « ne présentent rien de caractéristique », et leur examen « prouve que les artistes, même dans les cas où l'on ne peut directement prouver l'existence de modèles grecs de leurs œuvres, ne figurent pas des batailles de Gaulois en Italie, mais dépendent de monuments grecs, à savoir les représentations des batailles de Gaulois en Grèce ou en Asie Mineure, mais que n'ont plus comprises les artistes étrusques <sup>2</sup> ». Dans les groupes étrusques, il pense reconnaître quatre des statues attaliennes et peut-être le groupe de Nicératos à Délos. En conséquence, il propose de dater ces urnes du début du III<sup>e</sup> siècle au plus tôt, et probablement même de 170, et de rajeunir de même « toute une série d'urnes de même style et qui, jusqu'ici, étaient, en partie, placées au III<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup> ».

On ne saurait ici reprendre à fond la question, qui exi-

1. Bienkowski, *op. laud.*, fig. 44; Ad. Reinach, *les Galates dans l'art alexandrin*, dans *Monuments Piot*, XVIII, 1911, fig. 12. Actuellement à Berlin.

2. Bienkowski, *op. laud.*, p. 79.

3. *Ibid.*, ch. iv et p. 85.

gerait une étude spéciale, et répondre point par point aux observations de Bienkowski. Il faut bien dire, cependant, que ces observations et les conclusions qu'il en tire ne paraissent pas entièrement justifiées.

Que les celtomachies, comme les autres œuvres étrusques, procèdent plus ou moins librement de modèles grecs, c'est ce que nul, je pense, ne songe à contester. Mais quels sont ces modèles? Les trouve-t-on dans les celtomachies helléniques et ne les trouve-t-on que là?

Parmi les scènes les plus connues que les guerres galatiques aient inspirées à l'art grec, je veux dire celles que nous connaissons autrement que par simple mention, on peut signaler, d'une part, le pillage du temple de Delphes en 279 et les défaites des Gaulois en Grèce; ces deux scènes ne nous sont que très imparfaitement connues par quelques fragments ou œuvres sommaires<sup>1</sup>. A la seconde, toutefois, se rapporte vraisemblablement la frise de Civita Alba, où se voit un chef gaulois fuyant sur son char (*infra*, fig. 181). Le groupe asiatique est représenté par les statues des deux ex-voto d'Attale I<sup>er</sup> et quelques statuettes et fragments où se voient notamment des éléphants et un combat naval<sup>2</sup>. Il faut probablement y rattacher le combat de cavalerie reproduit plus ou moins librement par les frises de l'arc d'Orange et un certain nombre de sarcophages romains<sup>3</sup>. Enfin à l'un et à l'autre groupe, mais surtout au second, appartiennent des trophées et frises d'armes, que nous connaissons et par les originaux et par les imitations romaines.

De toutes ces figurations, que retrouvons-nous sur les urnes et sarcophages étrusques? Bien peu de chose. D'abord, absence totale de trophées et de frises d'armes. Le groupe pergaménien paraît tout entier ignoré des Étrusques, qui ne représentent ni éléphants ni combat naval, ce qui est inexplicable dans l'hypothèse de Bienkowski, ni combat de cavalerie, ce qui

1. Cf. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 142 suiv.

2. *Ibid.*, p. 145 suiv. Cf. S. Reinach, *les Gaulois dans l'art antique*, p. 6 suiv.

3. S. Reinach, *op. laud.*, p. 47 suiv., 71 suiv.; Em. Löwy, *Die Anfänge des Triumphbogens* (Vienne, 1928), p. 15 suiv.



prouve évidemment que les Étrusques ne connaissaient aucune celtomachie grecque de ce type. Quant aux statues attaliennes, les identifications de Bienkowski me paraissent toutes quatre contestables, et le fait seul qu'elles ne soient que quatre suffirait déjà à les rendre suspectes.

Les figurations du groupe delphique, au contraire, ont laissé sur les œuvres étrusques quelques traces qui ne paraissent pas douteuses. Dans les scènes de pillage que figurent quelques urnes <sup>1</sup>, il est difficile de ne pas reconnaître le sac de Delphes et une parenté avec les phiales galéniennes, par conséquent avec des œuvres grecques. Dans les scènes de combat, la nudité des fantassins vainqueurs paraît également hellénique bien plutôt qu'étrusque <sup>2</sup>. En revanche, rien dans ces scènes, ni par les motifs, ni par les attitudes, ni par l'armement, ne rappelle la frise de Civita Alba, seul témoin important qui nous reste des celtomachies delphiques.

Ainsi il est certain que les Étrusques ont connu des œuvres grecques relatives aux guerres gauloises, — non pas les œuvres pergaméniennes ni toutes les œuvres delphiques, mais quelques-unes seulement de celles-ci. Il n'est pas moins certain qu'ils les ont imitées. Les ont-ils imitées toujours? Les celtomachies étrusques ne sont-elles *toutes* que des copies ou des imitations de celtomachies grecques? Bienkowski le croyait et l'affirmait, mais il ne l'a point prouvé.

Une considération, au moins, semble interdire cette hypothèse. Les artistes étrusques, comme on sait, même quand ils s'inspirent directement de modèles grecs, en étruscisent ordinairement les détails. En ce qui concerne les guerriers, ils remplacent l'armure hellénique par une armure étrusque.

On ne peut donc s'étonner, en toute hypothèse, de voir armés à l'étrusque les vainqueurs de leurs celtomachies. On doit s'étonner au contraire, dans l'hypothèse de Bienkowski, de voir, en quelques endroits, le vaincu lui aussi armé

1. Bienkowski, *op. laud.*, p. 105, 108, 109; S. Reinach, *RR*, III, p. 15 et 470.

2. Cf. Bienkowski, p. 16.

à l'étrusque <sup>1</sup>. En effet, si l'artiste étrusque n'a fait que copier les celtomachies grecques, sa tâche d'étruscisation se bornait à revêtir d'armures étrusques les guerriers couverts d'armures grecques, et à laisser nus ceux qui étaient nus, c'est-à-dire, notamment, les Galates. Comment expliquer ses méprises?

C'est, répond Bienkowski, qu'il ne comprenait pas ce qu'il copiait <sup>2</sup>. En elle-même l'explication est faible. Mais voici qui suffit à la faire rejeter : l'étude des armes que nous faisons plus loin montrera que, tout comme les vainqueurs, les vaincus ont, sur les œuvres étrusques, des armes différentes de celles qu'ils portent sur les œuvres grecques. Or ces armes sont authentiquement celtiques et, ne provenant pas de modèles grecs, ne peuvent avoir été copiées que sur des armes cisalpines. L'artiste étrusque savait donc bien qu'il représentait des batailles contre des Gaulois, et ses méprises, si ce sont des méprises, ne peuvent s'expliquer par l'ignorance.

Cette ignorance aurait été, d'ailleurs, peu vraisemblable. Les Étrusques savaient, par une dure expérience, qu'il existait des Gaulois et avaient trop fréquemment vu ces farouches bandes de Gésates qui combattaient nus au premier rang, pour ne point les reconnaître dans les Galates des celtomachies helléniques.

Voici donc, semble-t-il, comment on peut expliquer les diverses particularités des celtomachies étrusques. Au cours du III<sup>e</sup> siècle ont dû parvenir en Étrurie, peut-être par l'intermédiaire des céramiques caléniennes, quelques œuvres du groupe delphique. Peut-être était-ce au moment où les Cisalpins s'agitaient, appelaient à eux des Gésates, pillaient les campagnes d'Étrurie. Dans ces œuvres grecques, les artistes étrusques purent voir des représentations de leurs propres luttes. En les copiant, en les imitant, ils pensèrent, comme plus tard les Romains, figurer des guerres contre les

1. Bienkowski, fig. 127 (urne de Palerme; S. Reinach, *RR*, III, p. 99, 2) et fig. 143 (sarcophage de Chiusi) : *infra*, fig. 177 et 178.

2. *Ibid.*, p. 79.

Gaulois d'Occident<sup>1</sup>. Les modèles grecs ne suffisant pas, ils créèrent des celtomachies originales. Création et originalité étrusques : ils prirent dans leurs modèles grecs des batailles quelconques que, par la modification des détails d'armement, ils transformèrent en celtomachies. Ainsi s'expliquent plus aisément certaines particularités : si parfois le Gaulois est couvert d'une armure, ce n'est pas que l'artiste ait, par étourderie, vêtu un modèle nu, ce qui n'est guère concevable, c'est qu'il a omis de dévêtir un modèle armé, qui ne représentait pas un Galate, mais un Grec, — à moins, et plutôt, qu'il n'y ait ici aucune méprise et que l'artiste ait voulu figurer non un Gésate nu mais un Cisalpin italianisé<sup>2</sup>.

Le procédé, du reste, n'était pas nouveau dans l'art étrusque et devait lui survivre. Pour nous borner aux celtomachies, il suffira de rappeler que les sculpteurs des stèles bolonaises avaient ainsi transformé le duel d'Achille et de Penthésilée. Les artistes romains, héritiers de l'art étrusque, employèrent souvent le même procédé. A Saint-Remy-de-Provence, le sculpteur du mausolée des Jules prit pour modèles de ses celtomachies non pas des celtomachies grecques, mais un combat de Grecs et de Troyens, un combat de cavalerie entre Grecs et divers éléments d'autres sujets, notamment d'une amazonomachie<sup>3</sup>. Plus tard les celtomachies gréco-romaines à leur tour serviront à représenter les victoires sur les Germains ou les Daces<sup>4</sup>. Il semble bien, je le répète, que tel ait été le procédé d'où naquirent la plupart des celtomachies étrusques.

Ce n'est là, certes, qu'une hypothèse. Il faudrait, pour

1. Cf. Löwy, *Die Anfänge des Triumphbogens*, p. 28.

2. J'ignore pourquoi Bienkowski considère comme celtomachie le combat figuré par une urne de Florence (Bienkowski, fig. 90; S. Reinach, *RR*, III, 41), où rien de celtique n'apparaît dans l'équipement des personnages. L'original était un combat entre Grecs; M. S. Reinach suggère l'hypothèse d'une bataille entre Grecs et Troyens.

3. S. Reinach, *les Gaulois dans l'art ant.*, p. 72; Paul Couissin, *Bas-reliefs du mausolée des Jules*, dans *Rev. archéol.*, 1923, I, p. 303 suiv.; Em. Löwy, *op. laud.*, p. 22 suiv.

4. S. Reinach, *op. laud.*, p. 76.

l'établir solidement, une étude comparative détaillée des groupes et attitudes de combattants sur les monuments grecs et étrusques. Je pense que l'examen des armes que nous ferons plus loin lui apportera quelque confirmation.

De cet examen, nous tirerons aussi quelques indications relatives à la date des celtomachies étrusques. Disons, dès maintenant, que rien ne s'oppose à ce qu'on les maintienne à la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle. Cependant diverses raisons semblent engager à les placer plutôt vers la fin de ce siècle, principalement des considérations d'ordre historique. Le succès évident obtenu par ces celtomachies s'expliquerait particulièrement bien si l'on en situe l'exécution pendant la série de guerres qu'illustra notamment la bataille de Télamon (225) et qui se terminèrent, trente-cinq ans plus tard, par l'assujettissement de la Cisalpine.

4. *La frise de Civita Alba.* — Plusieurs éléments intéressants sont fournis par les fragments d'une frise en terre cuite trouvés en 1896 à Civita Alba, près Sassoferato (Ombrie), et conservés au Musée de Bologne<sup>1</sup>. Cette frise représentait des Gaulois pillards fuyant en déroute devant des divinités vengeresses. Il ne paraît pas douteux qu'elle ne doive être rattachée au groupe delphique.

La scène figurée sur cette frise procède d'un modèle que ne semblent pas avoir connu les modeleurs et les sculpteurs d'urnes et de sarcophages. Il est donc probable, mais non pas certain, que la frise leur est postérieure. Appartient-elle au II<sup>e</sup> ou au I<sup>er</sup> siècle? Je ne vois guère de moyen d'en décider<sup>2</sup>; l'étude des armes, comme on le constatera, semble engager à la placer au II<sup>e</sup> siècle.

5. *La bague de Montefortino.* — Dans la tombe XL du cimetière gaulois de Montefortino se trouvait un squelette

1. Brizio, *Sassoferato. Terracotte figurate di Civita Alba*, dans *Notizie degli scavi*, 1897, p. 283; Bienkowski, *op. laud.*, p. 93; S. Reinach, *RR*, III, p. 9.

2. Bienkowski la place au I<sup>er</sup> siècle (*ibid.*, p. 103).



de femme portant à la main gauche trois bagues à chaton gravé<sup>1</sup>. L'un de ces chatons, cornaline en forme de scarabée, représente une scène de combat, d'un style barbare. Les deux



Fig. 140.  
Chaton d'une  
bague de  
Montefortino.

autres sont en argent; on voit sur le premier une tête barbue de face, sur l'autre un casque ogival à cornes (fig. 140). Le style de ces deux intailles est assez bon pour qu'on doive les tenir pour étrusques, et il paraît probable que la tête et le casque sont gaulois<sup>2</sup>.

Tels sont les monuments étrusques où figurent des armes celtiques<sup>3</sup>. Comme on voit, ils ne sont pas très nombreux. Les indications qu'ils fournissent sur l'armement gaulois ne sont pas non plus très abondantes. Quelques-unes cependant sont précieuses soit en elles-mêmes, soit par les déductions qu'on en peut tirer.

1. Brizio, *Il sepolcreto gallico di Montefortino*, dans *Monum. d. Lincei*, IX, pl. VII, n<sup>o</sup>s 27 (tête), 28 (casque) et 29 (combat).

2. Brizio, *ibid.*, col. 705 et 805.

3. Il faut mentionner ici, mais pour mémoire seulement, une statuette de bronze du Museo etrusco de Florence (Milani, *Museo topogr. dell' Etruria*, p. 92; S. Reinach, *RS*, III, 62, 5, et IV, 114, 5), rangée par certains savants au nombre des représentations étrusques de Gaulois. Cette statuette, trouvée à Télamon, figure, agenouillé dans une attitude voisine de celle du Gaulois du Louvre, un guerrier imberbe, casqué, vêtu d'une très courte tunique à large ceinturon, armé d'un bouclier ovale, de jambières et d'une épée (lame brisée). Ce guerrier a été considéré tantôt comme un Étrusque (S. Reinach, dans *Revue critique*, 1898, p. 91; Bienkowski, *Darst. d. Gallier*, p. 53), tantôt comme un « regulo frigio-galato » (Milani, *loc. cit.*, et *Studi e materiali*, I, p. 133; Ad. Reinach, dans *Revue celtique*, 1904, p. 68, n. 1; cf. S. Reinach, *RS*, III, 62). Ni l'une ni l'autre de ces « nationalisations » ne me paraît autorisée par l'équipement du guerrier. Cet équipement n'est assurément pas gaulois. Seul le grand bouclier ovale pourrait l'être; mais cette arme, bien loin d'être propre aux Celtes, était connue en Italie dès le VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère (mes *Armes romaines*, § 38, p. 64). On ne peut y voir davantage un équipement étrusque, car au II<sup>e</sup> siècle et même au III<sup>e</sup>, d'après le témoignage des urnes, les Étrusques n'employaient plus ni le bouclier ovale ni les jambières. Il se retrouve au contraire, à peu près identique, chez les guerriers que nous font connaître les peintures murales et céramiques, un peu antérieures (III<sup>e</sup> siècle), de l'Italie méridionale (Weege, *Oskische Grabmalerei*, dans *Jahrbuch des deutsch. Inst.*, 1909, p. 99). Rien ne peut faire supposer qu'un Gaulois ait adopté leur équipement, et je verrais plus volontiers, dans la statuette

## II. — ARMES OFFENSIVES.

LA LANCE ET LE JAVELOT. — Les lances et javelots présumés celtiques que nous avons étudiés d'après les monuments grecs étaient tous figurés sur des trophées, non dans des scènes de combat <sup>1</sup>. Nous ne trouvons en Étrurie ni trophées ni frises d'armes, et les celtomachies proprement dites ne figurent jamais, comme armes gauloises, ni la lance ni le javelot.

Sur les stèles de Bologne, le Gaulois nu n'a d'autre arme offensive que l'épée. Le javelot n'est brandi que par le guerrier vêtu, armé du bouclier rectangulaire dont la nationalité reste incertaine (stèle 42). Les urnes et sarcophages ne présentent, sauf erreur, qu'un exemple de lance figurée comme gauloise. Elle arme, sur un sarcophage de Chiusi, un chef gaulois monté sur son char (*infra*, fig. 180) <sup>2</sup>. Lance ou javelot, on ne saurait dire : le guerrier ne combat pas et la façon dont il tient son arme ne permet aucune déduction. La lame, foliiforme, peut aussi bien appartenir à une arme de main qu'à une arme de jet. La forme de cette lame n'a d'ailleurs rien de bien caractéristique. Notons, toutefois, qu'elle est courante en Gaule à l'époque de la Tène <sup>3</sup>, qu'elle se rencontre dans toutes les nécropoles celtiques d'Italie <sup>4</sup>, qu'enfin elle se retrouve sur les monnaies gauloises et romaines où est représenté le *gaesum* celtique <sup>5</sup>. Nous en avons, d'ailleurs, constaté la présence sur les trophées de Pergame <sup>6</sup>.

de Télamon, la figuration d'un Italiote, peut-être un Samnite. Il n'y a donc pas lieu d'en tenir compte dans cette étude.

1. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 150.

2. Bienkowski, *op. laud.*, fig. 121.

3. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1144.

4. A. Marzabotto : *Revue archéol.*, 1871, pl. XXII, 3; à Montefortino : *Mon. dei Lincei*, IX, pl. VI, 6; à Ornavasso : *Rev. archéol.*, 1902, I, p. 267-268, fig. 10.

5. Cf. A. Blanchet, *Note sur le gaesum*, dans *Rev. celtique*, 1904, p. 231; P. Couissin, *l'Équipement de guerre des Gaulois sur les monnaies romaines*, dans *Revue numismatique*, 1928, p. 48 suiv. et fig. 11-13.

6. *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 151 et fig. 1.

Mais il n'y a évidemment rien à conclure de cette coïncidence.

On ne saurait non plus tirer aucun argument du fait que les celtomachies étrusques comme les celtomachies grecques ne figurent pas de lances gauloises : les unes et les autres représentent des combats livrés de près, et en Italie, comme en Grèce et en Asie, les Celtes du III<sup>e</sup> siècle, en ce cas, n'emploient que l'épée<sup>1</sup>.

L'ÉPÉE. — Les figurations étrusques de l'épée gauloise sont relativement très nombreuses et variées. Nous étudierons



Fig. 141-142. — ÉPÉES étrusque (141) et gauloise (142) sur la stèle bolonaise n° 168.

séparément d'une part l'épée des stèles bolonaises, de l'autre celle des urnes et sarcophages; cette distinction est, semble-t-il, imposée par le fait que, les stèles bolonaises étant antérieures aux plus anciennes celtomachies grecques, on ne saurait attribuer les armes gauloises qu'elles représentent à l'imitation de figurations grecques de ces mêmes armes.

*L'épée des stèles bolonaises.* — L'épée gauloise, sur les stèles de Bologne, ne se présente qu'une fois de façon utilisable; mais cet unique exemple, fourni par la stèle 168, est d'une netteté parfaite (fig. 142)<sup>2</sup>.

Sa forme et ses dimensions, de tous points différentes de celles du court glaive italo-grec porté par le cavalier étrusque (fig. 141), attestent le soin que le sculpteur a mis à caractériser les armes et prouvent qu'il eut bien, contrairement à l'opinion de Bienkowski, l'intention de figurer le combat d'un Étrusque contre un Gaulois.

La poignée est caractérisée ici par la forme du pommeau, composé de deux grosses lentilles, entre lesquelles apparaît l'extrémité de la soie, façonnée en bouton. Cette forme de

1. Polybe, II, 33, etc.

2. D'après la planche de Ducati (*Mon. Lincei*, XX, pl. IV).

pommeau est fréquente sur les épées celtiques des monuments grecs<sup>1</sup>; mais elle est également bien représentée par les exemplaires originaux trouvés dans les sépultures gauloises<sup>2</sup>, et elle se rencontre souvent dans les trophées des monuments romains<sup>3</sup>. Il est donc inutile d'en chercher d'autres modèles que les armes cisalpines que l'artiste put avoir sous les yeux.

Plus remarquable encore est l'absence de garde. Ce détail ne peut guère être attribué à une négligence de l'artiste, qui a fort bien figuré la garde de l'épée étrusque (fig. 141). Encore moins doit-on songer à l'influence d'un modèle hellénique : les épées grecques ont toujours une garde. Quant aux épées gauloises représentées sur les monuments grecs, non seulement ces figurations sont plus récentes que les stèles, mais la garde n'y est jamais omise. Il est donc très probable que cette disposition se présentait réellement sur certaines épées gauloises, comme elle se présente très souvent sur les armes de divers peuples barbares antiques ou actuels.

La lame est courte, environ 40 centimètres, à l'échelle du guerrier; elle est aiguë, et l'attitude du Gaulois semble indiquer qu'il frappe d'estoc. Ce n'est donc pas la grande épée de taille à pointe mousse de la Tène II popularisée par Polybe et Tite-Live.

Cette lame, ou plutôt sa figuration, est dissymétrique : tandis que l'un des tranchants est rectiligne, l'autre est ondulé. Il paraît très probable que cette dissymétrie est involontaire et due à l'inhabileté du sculpteur. Selon toute apparence, il a voulu représenter une lame à bords parallèles et la déformation de l'un des bords, si elle a une autre cause que la simple maladresse, pourrait être attribuée à l'influence d'un modèle où le guerrier de gauche était armé d'une épée grecque pistilliforme.

Cette épée est donc du type de la Tène I, c'est-à-dire du

1. Cf. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 163, et p. 161, fig. 24-28.

2. *Ibid.*, fig. 29-31.

3. Elles seront étudiées dans la troisième partie du présent travail; cf. *Revue archéol.*, 1923, II, p. 53 et fig. 9.



type en usage jusqu'à la fin du iv<sup>e</sup> siècle. Mais, comme pendant toute l'époque de la Tène l'épée gauloise, primitivement courte, a été constamment allongée, l'arme ici représentée ne peut guère être postérieure au début du iv<sup>e</sup> siècle, et c'est bien à cette époque qu'il convient de maintenir l'exécution de ces stèles<sup>1</sup>.

*L'épée des urnes et des sarcophages.* — Sur les urnes et les sarcophages, l'épée est fréquemment représentée; malheureusement, les mutilations de quelques-uns de ces monuments et la rudesse de modelé de certaines urnes rendent parfois difficile l'étude des détails.

*La poignée.* — On peut reconnaître cependant deux types de poignée. Dans l'un, le pommeau est constitué par un sphéroïde plus ou moins aplati (fig. 143), quelquefois réduit à un anneau serré par un gros bouton (fig. 144). A ce pommeau correspond une garde, formée d'une croisette courte, assez épaisse.

Dans l'autre, le pommeau est bi-lenticulaire comme sur la stèle de Bologne. Sur les urnes, toutefois, on ne retrouve pas la figuration du bouton terminal, si bien que les disques sont tangents (fig. 145 à 149); ce détail, comme on va voir, a son importance. Sur le cratère de Volterra, le pommeau appartient également à ce type bi-lenticulaire sans bouton terminal (fig. 147). Sur ce monument, comme sur la stèle de Bologne, l'épée n'a pas de garde. Sur les urnes, tantôt la garde est la même que sur les épées à pommeau sphérique<sup>3</sup>, tantôt elle est remplacée par une seconde paire de lentilles (fig. 146)<sup>4</sup>.

1. M. Ducati la place entre 390 et 360 avant J.-C. — La présence ici de l'épée de la Tène I ne pourrait être, semble-t-il, attribuée à des modèles helléniques, quelle que soit la date qu'on attribue aux reliefs de Bologne. Elle est bien figurée sur les statues attaliennes, mais nul n'oserait, je pense, trouver sur ces reliefs les traces d'une influence pergaménienne. Quant aux monuments du groupe delphique, nous verrons, en étudiant les monuments romains qui en dérivent, que, très probablement, ils attribuaient aux Gaulois une épée de type grec (voir notamment le sarcophage Ammendola).

2. Trois sarcophages de Chiusi : Bienkowski, fig. 122 et 140, pl. VIII a. Urnes de Pérouse et de Montepulciano : *ibid.*, fig. 95 et 132.

3. Urnes de Chiusi, de Florence et de Palerme (trouvées à Chiusi) : Bienkowski, fig. 125, 126 et 128.

4. Urnes de Florence et de Chiusi : *ibid.*, fig. 119 et 125.

De ces deux types de poignée, le premier, fort simple et commun à beaucoup de peuples, ne donne guère de prise à commentaire.

Le type bi-lenticulaire est beaucoup moins fréquent, bien que son aire de dispersion soit encore assez étendue<sup>1</sup>. Sur

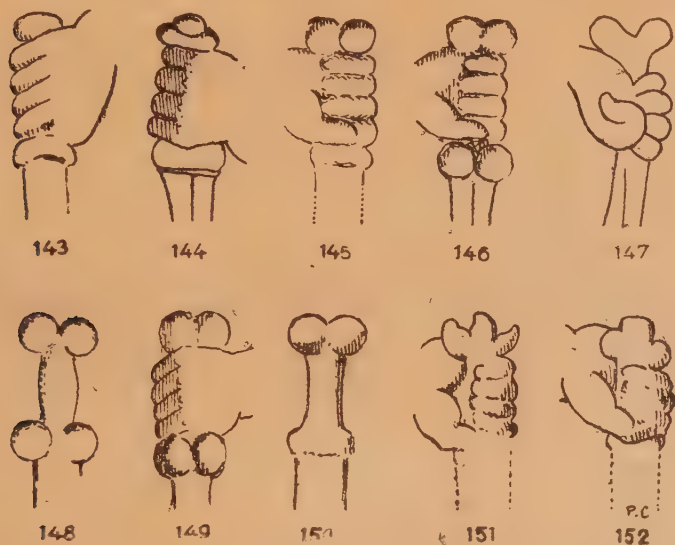


Fig. 143-152. — POIGNÉES D'ÉPÉES figurées. — a) gauloises : 143, 144, sarcophages de Chiusi ; — 145, urne de Chiusi ; — 146, urne de Florence ; — 147, cratère de Volterra ; — b) étrusques : 148, urne de Chiusi ; — 149, urne de Florence ; — c) gauloises : 150, arc d'Orange ; — 151, 152, coupes de Calès.

les urnes étrusques, sa figuration est exceptionnelle, et le nombre relativement grand d'exemplaires cités ne doit pas faire illusion ; on ne le trouve, en fait, que sur quatre urnes représentant toutes le même motif, celui du fantassin gaulois enfonçant l'épée dans le ventre du cheval de l'adversaire, et procédant assurément d'un même prototype (*infra*, fig. 158 et 178). D'autre part, l'épée bi-lenticulaire figure assez souvent comme arme gauloise sur les monuments grecs<sup>2</sup>,

1. P. Couissin, *les Armes romaines*, § 192 et fig. 134.

2. *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 163 et fig. 24-28.

notamment sur les coupes caléniennes représentant le pillage de Delphes (fig. 151 et 152) <sup>1</sup>. Comme ce motif est justement l'un de ceux qu'on retrouve sur les urnes étrusques on peut se demander si la présence du glaive bi-lenticulaire sur les urnes n'est pas uniquement due à l'imitation d'un modèle grec.

Cela ne paraît pas probable. D'abord, comme on l'a noté ci-dessus, les deux formes de pommeau ne sont pas identiques, les urnes étrusques omettant le bouton terminal que figurent les monuments grecs. Cette omission ne peut être attribuée à la négligence des artistes étrusques, car elle est constante sur tous les exemplaires figurés. Bien plus, nous retrouvons ce type sans bouton sur le cratère de Volterra (fig. 147) et sur quelques monuments romains, notamment l'arc d'Orange, dont la valeur documentaire est très grande (fig. 150); c'est celui qu'adoptera le poignard romain <sup>2</sup>, dont le témoignage, fourni par des exemplaires non figurés mais réels, ne saurait être récusé. C'est même, semble-t-il, le type le plus ancien, comme le prouvent quelques exemplaires remontant à l'époque de Hallstatt et même à l'âge du bronze <sup>3</sup>. Ce type existait donc, selon toute apparence, chez les Cisalpins ou chez les Gésates du III<sup>e</sup> siècle et, même en supposant que les urnes où il est figuré sont inspirées d'une celtomachie delphique qui aurait représenté l'épée bi-lenticulaire à bouton, il faudra bien admettre que les Étrusques auront eu assez d'indépendance et de souci du réel pour la remplacer par le type en usage dans l'Italie de leur temps.

Mais cette supposition même est inutile. Les Étrusques connaissaient le pommeau bi-lenticulaire avant d'en avoir vu le dessin sur les monuments grecs : nous l'avons déjà rencontré sur la stèle de Bologne. Et ils le connaissaient si bien qu'ils l'avaient adopté eux-mêmes, comme l'avaient adopté

1. *Ibid.*, fig. 25-26.

2. *Armes romaines*, § 194 et fig. 134 n et 135-142.

3. M. Maindron, *les Armes*, fig. 49 (Hallstatt II); couteaux de l'âge de bronze au Musée de Saint-Germain, nos 771 (Auxonne) et 17725 (prov. inconnue).

les Romains <sup>1</sup>. Plusieurs urnes, en effet, dont l'une n'appartient pas à la série ci-dessus indiquée, figurent l'épée à pommeau bi-lenticulaire au flanc ou à la main de leurs cavaliers, et sous sa forme la plus caractéristique, celle où non seulement le pommeau mais la garde est formée d'une paire de lentilles (fig. 148 et 149) <sup>2</sup>.

De ce que les formes ne sont pas identiques, il ne suit pas, naturellement, qu'on doive nier ici l'influence des modèles grecs. On ne saurait, semble-t-il, contester que tel personnage d'une urne de Florence (fig. 154) <sup>3</sup> ne provienne d'un même



Fig. 153-154. — GAULOIS sur une coupe de Calès (153) et une urne de Florence (154).

original que celui d'une coupe calénienne (fig. 153) <sup>4</sup>, qui, comme lui, est armé d'une épée à pommeau bi-lenticulaire. L'artiste étrusque, néanmoins, n'a pas copié servilement

1. *Armes romaines*, loc. cit.

2. Urnes de Florence et de Chiusi : Bienkowski, fig. 90 et 125. La première, je le rappelle, ne figure sans doute pas une celtomachie; cf. S. Reinach, *RR*, III, 41.

3. Bienkowski, fig. 126.

4. *Ibid.*, fig. 98.



son modèle mais, d'abord, l'a muni d'un fourreau intéressant, sur lequel nous allons revenir, et a remplacé le pommeau figuré de ce modèle par un objet analogue mais différent qu'il avait sous les yeux. Certes, l'art étrusque n'est pas fort original; il l'est en partie, cependant, et il convient de retenir les détails par lesquels se manifeste cette originalité.

*La lame.* — Dans les cas où l'on peut en déterminer la forme, la lame apparaît plusieurs fois identique à celle des

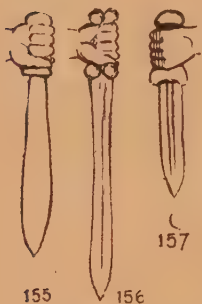


Fig. 155-157. — ÉPÉES GAULOISES figurées : 155, sarc. de Chiusi; 156, urne de Florence; — 157, sarc. de Pérouse.

épées étrusques telles que les figurent toutes les urnes et tous les sarcophages, c'est-à-dire courte et pistilliforme (fig. 144 et 155)<sup>1</sup>. Quelquefois elle est plus étroite et plus longue (fig. 156)<sup>2</sup>; le plus souvent elle est à bords parallèles (fig. 157)<sup>3</sup>. Dans tous les cas elle est aiguë et sert à frapper d'estoc (fig. 158 et *infra* fig. 178)<sup>4</sup>.

L'épée pistilliforme, il est superflu de le démontrer, n'était pas, au III<sup>e</sup> siècle, en usage chez les Gaulois. Sa figuration ici comme arme gauloise est donc l'effet d'une inadvertance des artistes, inadvertance très fréquente, d'ailleurs, et dont on trouverait aisément des exemples à toute époque. Ici, du moins, elle a l'avantage de nous montrer que les celtomachies étrusques ne dérivent pas des statues attaliennes, dont l'épée est à bords droits<sup>5</sup>. Cette inadvertance est-elle le fait des Étrusques ou n'ont-ils fait que suivre des modèles grecs où elle était commise<sup>6</sup>, c'est ce qu'on ne saurait décider.

1. Sarcophages de Chiusi : Bienkowski, fig. 140 et pl. VIII a; urne de Chiusi, *ibid.*, p. 109.

2. Urne de Florence, *ibid.*, fig. 119.

3. Urne de Chiusi (à Palerme) : Bienkowski, fig. 128; sarcophages de Pérouse : fig. 95; de Monte Pulciano : fig. 132; de Chiusi : fig. 122 et 143; et, probablement, urnes de Chiusi, fig. 125 et 126.

4. Bienkowski, fig. 125 à 128.

5. *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 157 et fig. 11-12.

6. J'ai déjà noté que, sur le sarcophage Ammendola, les Gaulois portent la même épée pistilliforme que les Grecs

L'épée des Gaulois, au III<sup>e</sup> siècle, et aussi bien en Italie qu'en Gaule, était l'épée de la Tène II, longue, à pointe peu aiguë, qui ne servait guère que de taille<sup>1</sup>. Or, sur les monuments étrusques, si les Gaulois sont parfois figurés frappant de taille<sup>2</sup>, on les voit aussi se servir de la pointe, que l'un d'eux, sur un motif répété par plusieurs monuments, plonge dans le ventre d'un cheval (fig. 158 et *infra* fig. 178)<sup>3</sup>.



Fig. 158. — Urne de Chiusi.

Sans vouloir décider si l'épée de la Tène II était capable d'un tel exploit, je crois qu'il est plus sage de penser que ce motif procède d'un original grec, qui était peut-être — mais non pas sûrement — une celtomachie.

Ici donc, le réalisme étrusque est en défaut. Il semble bien pourtant que les modifications au modèle que nous avons signalées — lame plus longue ou rectiligne — témoignent d'un effort pour se rapprocher de la réalité.

*Le fourreau.* — La représentation du fourreau, comme on sait, est assez fréquemment omise sur les monuments antiques. Les urnes et sarcophages étrusques ne nous fournissent que quatre figurations de fourreaux gaulois.

Sur un sarcophage de Chiusi, où les Gaulois sont armés d'une épée pistilliforme de type italo-grec, le fourreau affecte la forme correspondante<sup>4</sup>. La présence de cette forme s'explique vraisemblablement par les mêmes causes que celle de l'épée pistilliforme.

L'autre forme, bien plus intéressante, est figurée sur deux urnes de Florence<sup>5</sup>. Ce type (fig. 159 et 160) est bien celtique

1. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1113; cf. p. 1096. Polybe, II, 33; Tite-Live, XXII, 46.

2. Urne de Cortone; sarcophage de Chiusi : Bienkowski, fig. 133 et 143.

3. Quatre urnes trouvées à Chiusi : *ibid.*, fig. 119, 125, 126 et 128.

4. Sarcophage de Chiusi : Bienkowski, fig. 140.

5. *Ibid.*, fig. 119 et 126, et, semble-t-il, sur une urne de Chiusi (pillage de Delphes) : *ibid.*, p. 109, fig. 124.

et le profil particulier de leur entrée est très fréquent sur les exemplaires réels de la Tène I et constant sur ceux de la Tène II (fig. 161 et 162) <sup>1</sup>. On souhaiterait savoir si ces



Fig. 159-162. — FOURREAUX GAULOIS. — a) 159, 160, figurés sur deux urnes de Florence; b) 161, 162, réels (fer) de Chalon-sur-Saône et la Tène.

d'après des armes réelles ou d'après des monuments grecs. L'examen de la bouterolle eût sans doute permis de résoudre la question; mais, sur les deux urnes, cette partie est masquée. Néanmoins, l'imitation d'œuvres grecques ne paraît pas probable. Un fourreau analogue, à la vérité, est figuré sur les frises de Milet <sup>2</sup>, mais les Étrusques n'ont eu, vraisemblablement, connaissance d'aucune frise d'armes. Nul autre monument grec, semble-t-il, ne représente ce type de

fourreau. En tous cas, on ne le trouve point dans les statues d'Attale, et je ne pense pas qu'on puisse en signaler un seul exemple dans les celtomachies romaines inspirées des œuvres grecques.

Quoi qu'il en soit, ces figurations, notables en elles-mêmes, peuvent suggérer au moins deux remarques. Sur deux des monuments cités <sup>3</sup>, le fourreau est tenu dans la main gauche, qui ne porte aucun bouclier; et, de fait, sur l'un de ces monuments, l'urne de Florence, le Gaulois, étendant le bras, semble se servir du fourreau pour parer les coups (*suprà*, fig. 154). Si, comme on peut le supposer, ce personnage et le Gaulois des coupes caléniennes dérivent d'un même prototype, on pourrait penser que le motif en question a été créé par l'artiste étrusque; mais les Étrusques ont-ils créé des motifs? Ce qui paraît très probable, c'est qu'il correspond à la réalité historique; et cet emploi du fourreau, qui rappelle celui du « bâton de parade » de certains sau-

1. Ces deux figures d'après Déchelette, *Manuel*, II, fig. 459<sub>5</sub>, et R. Smith, *Iron age*, 2<sup>e</sup> éd., pl. IX, 3.

2. *Revue archéol.*, 1917, I, p. 160, fig. 28.

3. Le sarcophage de Chiusi et l'une des urnes.

vages<sup>1</sup>, est assez curieux à constater chez un peuple qui, depuis longtemps, connaissait le bouclier.

La deuxième remarque est relative à la suspension de l'épée.

*Suspension de l'épée. Ceinturon.* — Sur la plupart de nos monuments<sup>2</sup>, les Gaulois portent un ceinturon, généralement épais, qui supporte le fourreau dans les cas très rares où cet objet est figuré. Deux des exemples placent ce fourreau à droite, sans qu'on puisse distinguer par quel procédé il est soutenu<sup>3</sup>. Le troisième est fourni par l'une des urnes de Florence que nous venons de mentionner<sup>4</sup>. Le fourreau est à gauche, simplement passé dans le ceinturon (fig. 160).

Les Gaulois, comme on sait<sup>5</sup>, portaient ordinairement l'épée à droite; il n'y a pas lieu, cependant, de s'arrêter au fait que l'artiste l'a figurée à gauche, peut-être par inadvertance. Ce qui est curieux, c'est le mode élémentaire de suspension. L'épée de la Tène était fréquemment suspendue par un dispositif assez compliqué de courroies de cuir, ou par des chaînes ou torsades métalliques<sup>6</sup>. Les exemplaires réels de fourreaux portent au revers un pontet de métal destiné à cet usage. On a donc peine à croire que les Gaulois aient pu se contenter de passer à la ceinture une arme aussi longue et aussi lourde<sup>7</sup>, et l'on serait aisément tenté de voir ici une erreur de l'artiste. Une considération, toutefois, fait hésiter :

1. Sur ce bâton et ses rapports avec le bouclier: A. Evans, in *Journ. of Hell. studies*, 1892, p. 215, n. 44; Ridgeway, *The early age of Greece*, I, p. 479, n. 2; Ad. Reinach, in *Revue d'hist. des religions*, 1909, II, p. 341; P. Couissin, *Armes romaines*, p. 57.

2. Urnes de Chiusi, Florence, Pérouse, Volterra: Bienkowski, fig. 124, 125, 119, 126, 95, 118.

3. *Ibid.*, fig. 124 et 119.

4. *Ibid.*, fig. 119.

5. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1116 et n. 1.

6. *Ibid.*, p. 1115 suiv.

7. A toute époque et en tous pays, on a porté ainsi des armes diverses, mais relativement courtes et souvent sans gaine. En Orient, cependant, particulièrement en Assyrie, une épée de longueur moyenne et munie d'un fourreau était ainsi simplement passée dans la ceinture.



l'emploi, signalé ci-dessus, du fourreau comme bâton de parade s'accommode évidemment mieux de ce mode de suspension que d'un procédé plus parfait et plus compliqué. Il est donc possible que cette figuration réponde à un usage réel.

Le ceinturon, sur ces monuments, paraît formé d'une courroie de cuir et ne présente, même sur les sculptures les plus achevées, aucune des formes (chaîne, corde) que nous avons relevées sur les statues attaliennes <sup>1</sup>.

*Le sabre.* — Le sabre n'apparaît nulle part sur nos urnes et sarcophages. L'arme que porte le Gaulois du cratère de Volterra (*suprà*, fig. 139), où l'on a cru reconnaître un sabre ondulé <sup>2</sup>, est vraisemblablement une épée de la Tène, comme l'indique son pommeau bi-lenticulaire, et la dissymétrie de la lame n'a sans doute d'autre cause que l'inhabileté de l'artisan.

Si l'on se rappelle que les monuments pergaméniens figurent le sabre comme arme celtique, non seulement sur les trophées de Pergame, mais à la main de l'une des statues attaliennes <sup>3</sup>, on verra ici, entre ces monuments et les monuments étrusques, une différence à ajouter aux précédentes.

Telles sont les armes offensives gauloises figurées sur les monuments étrusques. Nous n'y avons retrouvé aucun des éléments caractéristiques de l'armement des statues attaliennes, dont, à cet égard du moins, nos monuments sont complètement indépendants. En revanche, nous avons cru discerner, dans certaines ressemblances des urnes et sarcophages avec les coupes caléniennes, une influence de modèles grecs relatifs au cycle delphique. La disparition de ces modèles ne permet pas d'établir le degré de dépendance des monuments étrusques à leur égard. Cependant nous avons constaté que, sur tel détail où cette influence ne paraît pas

1. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 175.

2. Ad. Reinach, *les Galates dans l'art alexandrin*, in *Mon. Piot*, XVIII (1911), p. 59.

3. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 171.

niable, la figuration du pommeau bilenticulaire, les artistes étrusques ont remplacé la forme représentée par une forme un peu différente, également authentique. Il en résulte, d'abord, que les Étrusques ont eu parfaitement conscience qu'ils représentaient des celtomachies et que dans ces figurations ils ne suivent pas servilement les celtomachies grecques et aussi que, sous les quelques réserves que j'ai exprimées plus haut, les armes figurées par les urnes et sarcophages doivent être tenues comme conformes à celles qu'employaient les Celtes en Italie.

Ces conclusions, à plus forte raison, sont valables pour les stèles bolonaises.

### III. — ARMES DÉFENSIVES.

BOUCLIER. — *Le clipeus*. — Nous avons constaté la figuration, sur les monuments grecs, de boucliers ronds présentés comme armes gauloises; les monuments étrusques ne fournissent, sauf erreur, qu'un seul exemple d'une telle figuration. On la rencontre sur un sarcophage de Chiusi (*infra*, fig. 177)<sup>1</sup>, où se voit un Gaulois, complètement armé à l'étrusque, armé du même *clipeus* que les vainqueurs.

Faut-il, pour rendre compte de cette particularité, avoir recours à l'hypothèse que le sculpteur étrusque, en copiant son modèle grec, a « confondu les types », comme le croyait Bienkowski<sup>2</sup>? L'hypothèse, généralement parlant, paraît peu vraisemblable. Ici elle est au moins inutile. Nous avons examiné déjà avec quelque détail la question de l'emploi du bouclier rond par les Celtès<sup>3</sup>, et constaté que, sous des influences méditerranéennes, certains groupes gaulois d'Orient l'avaient probablement adopté. Il en fut sans doute de même

1. Bienkowski, fig. 143. — Bienkowski relève aussi la présence du bouclier rond au bras des vaincus sur l'urne de Florence déjà signalée (*ibid.*, fig. 90); mais, je le répète, ces vaincus ne sont sans doute pas des Gaulois.

2. Bienkowski, p. 79 et *passim*.

3. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 305 suiv.

en Occident, et les Cisalpins, qui subirent si vivement l'influence de la civilisation étrusque <sup>1</sup>, peuvent également avoir emprunté cette arme. Son absence des nécropoles celtiques d'Italie prouve seulement, d'accord avec le témoignage des monuments étrusques, que cet emploi fut exceptionnel.

*Le scutum.* — En fait, le bouclier des Gaulois demeura le *scutum*<sup>2</sup>. Par ce mot latin qu'il faut bien employer ici, faute d'en connaître les équivalents celtique ou étrusque, il convient d'entendre, naturellement, non pas le bouclier romain dit cylindrique, en forme de tuile faîtière<sup>3</sup>, mais, comme les Romains l'entendaient eux-mêmes, tout bouclier long, quelle qu'en soit la forme<sup>4</sup>.

Les formes, ici, sont au nombre de trois : le bouclier *ovale* est attribué aux Gaulois nus par les stèles de Bologne<sup>5</sup>, par le cratère de Volterra, et sur trois urnes, de Cortone, de Volterra et de Chiusi<sup>6</sup>, ces deux dernières représentant le pillage du temple de Delphes. Ce bouclier est d'un ovale régulier un peu étroit, plat ou faiblement bombé (fig. 163 et *suprà* fig. 137 et 139).

Un *scutum rectangulaire* plan est figuré par deux urnes, l'une de Florence, l'autre de Volterra, et par deux sarcophages de Chiusi (fig. 164)<sup>7</sup>. On le voit également sur une stèle bolonaise, au bras d'un ennemi vêtu et casqué (*suprà*; fig. 138).

1. Dechelette, *Manuel*, II, p. 1089 suiv.

2. Cf. Dottin, *Manuel celtique*, 2<sup>e</sup> éd., p. 285 suiv. (références).

3. Dion Cassius, XLIX, 30.

4. Cf. Galba, in Cicéron, *ad Famil.*, X, 30; Virgile, *Aen.*, IX, 370 (et Servius, *ad h. v.*); Tite-Live, XXII, 46; XLIII, 6; etc. Cette interprétation me paraît incontestable, comme je pense l'avoir montré ailleurs (*Armes romaines*, p. 58, n. 3; 241; 246, n. 1; etc.); elle n'est, du reste, pas nouvelle (cf. M. Albert in Saglio, *Dict. des ant.*, s. v. *Clipeus*, p. 1256; Ad. Reinach, *le Monument de Paul-Emile*, in *Bull. de corr. hell.*, 1910, p. 453) et je n'insisterais pas de nouveau sur ce point si je n'avais la surprise de retrouver l'ancienne erreur parmi plusieurs autres sous la plume de G. Veith, in Kromayer et Veith, *Heerwesen und Kriegsführung der Gr. u. Röm.*, p. 278 et 324.

5. Stèles nos 49, 160, 168.

6. Bienkowski, fig. 133, 105 et 109.

7. Bienkowski, fig. 119, 118, 121, 140.

Enfin, sur deux urnes et un sarcophage<sup>1</sup>, le bouclier gaulois se présente sous la forme, intermédiaire, d'un scutum *rectangulaire à coins arrondis*; cette forme se retrouve sur la frise de Civita Alba (fig. 165 à 167).

Tous ces boucliers, sauf ceux du type rectangulaire propre, ont une orle ou bordure, qui, sur les originaux, était peut-être en fer, plus probablement en bois.

Tous, sans exception, présentent l'arête longitudinale avec bosse ou saillie de bois (fig. 163 à 167, 137, 139) dont nous avons déjà constaté la figuration sur les boucliers des monu-

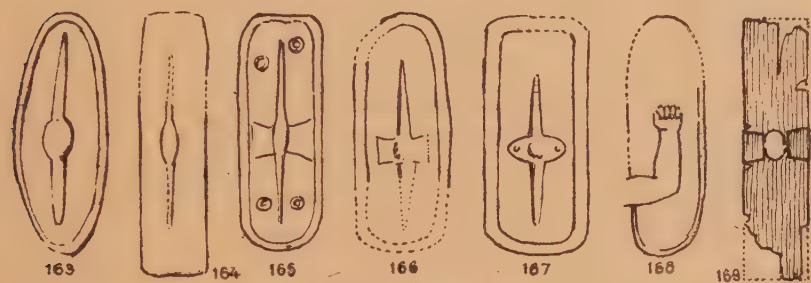


Fig. 163-169. — BOUCLIERS GAULOIS. — a) *figurés* : 163, urne de Cortone ; — 164, urne de Florence ; — 165, sarc. de Chiusi ; — 166-167, frise de Civita Alba ; — 168, urne de Chiusi ; — b) *réel* (bois) : 169, la Tène.

ments grecs<sup>2</sup>. Quelques-uns, appartenant exclusivement au type à coins arrondis, ont cette bosse couverte d'un revêtement ou *umbo* à ailettes, tantôt trapézoïdales (fig. 165-166), tantôt ogivales (fig. 167), les premières sur le sarcophage de Chiusi signalé ci-dessus, et sur la frise de Civita Alba, les ogivales sur la frise seulement<sup>3</sup>.

Un seul de ces boucliers présente une décoration, constituée par quatre disques disposés symétriquement près des extrémités (fig. 165).

1. Urnes de Chiusi et de Florence; sarcoph. de Chiusi : Bienkowski, fig. 125 et 126; pl. VIII a. Frise de Civita Alba : *ibid.*, fig. 109 et 111.

2. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 309 suiv.

3. Réserve faite, naturellement, des altérations que peuvent avoir subies les monuments. Du moins ni les gravures ni les photographies ne présentent sur d'autres monuments aucune trace d'ailettes.



Enfin, comme on le voit sur quelques urnes, le bouclier est muni d'une poignée unique, fixée à la hauteur de l'umbo, perpendiculairement à l'arête (fig. 169) <sup>1</sup>.

Ces figurations, dans tous leurs détails, sont conformes aux données de l'archéologie celtique. Mais ont-elles été dessinées d'après les armes originales ou d'après les représentations helléniques?

Sur les monuments grecs, on s'en souvient <sup>2</sup>, le *thyréos* ou scutum gaulois revêt exclusivement trois formes : ovale, hexagonale, à oreilles. De ces trois formes, les deux dernières sont totalement absentes des monuments étrusques, et la forme ovale ne s'y rencontre jamais, soit avec les extrémités en pointe que l'on voit sur les reliefs de Milet et sur le guerrier du Louvre, soit avec la forte convexité des boucliers que foule aux pieds l'Apollon de Délos <sup>3</sup>. En revanche, aucun des boucliers gaulois, pourtant fort nombreux, que représentent les monuments grecs n'appartient aux deux types rectangulaires que nous venons de décrire. Ainsi les deux séries ne coïncident, et imparfaitement, que par un type commun. Et ce type est précisément celui que figurent les stèles de Bologne, exécutées sans le secours des celtomachies grecques.

Quant aux umbos métalliques, le type à ailettes ogivales de la frise de Civita Alba se retrouve, à la vérité, sur la balustrade de Pergame <sup>4</sup>, mais le type à ailettes trapézoïdales n'est figuré en Orient que sur les stèles de Sidon <sup>5</sup>, naturellement inconnues des artistes étrusques. Aucun des autres umbos des monuments grecs ne se retrouve en Étrurie; on y chercherait en vain, notamment, le gorgoneion du Gaulois du Capitole <sup>6</sup>.

Les monuments étrusques ne présentent donc aucun des

1. Urnes de Chiusi et de Florence : Bienkowski, fig. 125 et 126.

2. *Revue archéol.*, 1927, I, p. 307 suiv. et fig. 59 à 67.

3. *Ibid.*, p. 307 et fig. 60.

4. *Ibid.*, p. 313, fig. 75.

5. *Ibid.*, fig. 77.

6. *Ibid.*, p. 315, fig. 84, cf. fig. 67 à 79.

motifs attribués à la décoration des boucliers gaulois par les monuments grecs<sup>1</sup>, et ceux-ci, en revanche, ne donnent aucun exemple comparable à la décoration du bouclier sur le sarcophage de Chiusi (fig. 165).

Enfin, si la poignée unique est figurée sur la plupart des monuments grecs, les monuments étrusques ne donnent jamais au scutum gaulois le système de deux enarmes que présente celui du jeune Gaulois mort de Venise<sup>2</sup>.

Ainsi, entre les figurations des deux séries, les différences sont assez nombreuses et importantes pour exclure, sur ce point particulier, toute idée d'imitation.

Sur le rapport de ces figurations avec les témoignages fournis par l'archéologie celtique, l'essentiel a été dit dans la première partie de ce travail<sup>3</sup>, pour ce qui concerne, du moins, les figurations étrusques communes avec les figurations grecques. Les figurations propres à nos monuments ne sont pas moins bien d'accord avec l'archéologie celtique. Il est très remarquable que le seul bouclier de bois trouvé en Gaule soit précisément de ce type rectangulaire que représentent les monuments étrusques, mais non les monuments grecs. Cet intéressant exemplaire (fig. 169)<sup>4</sup>, conservé dans la vase à la Tène, en fut exhumé en 1910, avec divers objets, notamment une lance et les débris d'un char<sup>5</sup>. Sa forme et ses proportions étonnèrent fort les archéologues. Il n'a, en effet, que 0 m. 28 de largeur pour une longueur de 1 m. 04. « Contrairement, dit Déchelette, à ce qu'on peut observer sur les monuments figurés, sa largeur n'excède pas celle des ailettes de l'umbo, dont la partie centrale fait défaut. Si l'on n'admet pas qu'il fût élargi par des ais complémentaires encastrés de

1. *Ibid.*, p. 317, fig. 85 et 86.

2. *Ibid.*, p. 316.

3. *Ibid.*, p. 309 suiv. et fig. 73, 80 à 83.

4. Déchelette, *Manuel d'archéol.*, II, fig. 494.

5. *Ibid.*, p. 1170. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cet ensemble le chef gaulois figuré sur un sarcophage de Chiusi et qui, lui aussi, monté sur son char, est armé d'une lance et d'un grand bouclier rectangulaire. Bienkowski, fig. 121, d'où, *infra*, fig. 180.

chaque côté de l'umbo, le type en serait anormal par son étroitesse <sup>1</sup>. »

Comme on peut le constater, le témoignage des monuments étrusques répond à ces intéressantes remarques. Le bouclier rectangulaire y est à peine plus large que celui de la trouvaille de la Tène (fig. 164) et l'umbo, également du type de la Tène II, en atteint presque les bords (fig. 165). Sans doute étaient-ce des boucliers de ce type qu'avaient les Cisalpins à Télamon et qui, dit Polybe, n'étaient pas assez larges pour les couvrir <sup>2</sup>. Ces boucliers, que ne figurent pas les monuments grecs, n'étaient probablement pas en usage chez les Galates <sup>3</sup>. Nous les retrouverons sur les monuments romains <sup>4</sup>, dont le témoignage confirmerait donc, s'il en était besoin, celui des monuments étrusques.

Nous y retrouverons également la décoration particulière que nous avons signalée.

Ainsi les figurations étrusques du scutum gaulois, conformes aux réalités enseignées par l'archéologie celtique, lui apportent en outre un utile concours. Elles sont, en partie du moins, indépendantes des figurations grecques, représentent des armes réellement en usage chez les Cisalpins à l'époque de la Tène II et ont été dessinées d'après les originaux.

*La pelta.* — Sur un fragment de sarcophage de Chiusi sont figurés deux guerriers blessés que leur nudité, leur chevelure inculte, leur type physique, leur épée, désignent incontestablement comme des Gaulois. L'un et l'autre sont armés d'un bouclier échancré du genre *pelta* (fig. 170) <sup>5</sup>. Cette arme

1. Déchelette ajoute, *ibid.*, n. 3 : « M. P. Vouga estime que la largeur actuelle est celle du bouclier dans son état primitif, les bords étant parfaitement francs. »

2. Polybe, II, 30.

3. Tite-Live, XXXVIII, 21, 4, paraît leur en attribuer (bataille du mont Olympe en 189 av. J.-C.) ; mais, visiblement, sa description est une simple adaptation de la bataille de Télamon décrite par Polybe.

4. Cf. P. Couissin, *l'Équipement de guerre des Gaulois d'après les monnaies romaines*, in *Revue numism.*, 1928, p. 163 suiv.

5. Bienkowski, *op. laud.*, fig. 118.

est d'un type nettement différent des formes sous lesquelles l'art hellénistique représente le bouclier des Amazones et rappelle plutôt les écus du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. On peut cependant lui donner ce nom de *pelta*, par lequel, semble-t-il, les Anciens désignaient volontiers tout bouclier échancré <sup>1</sup>.

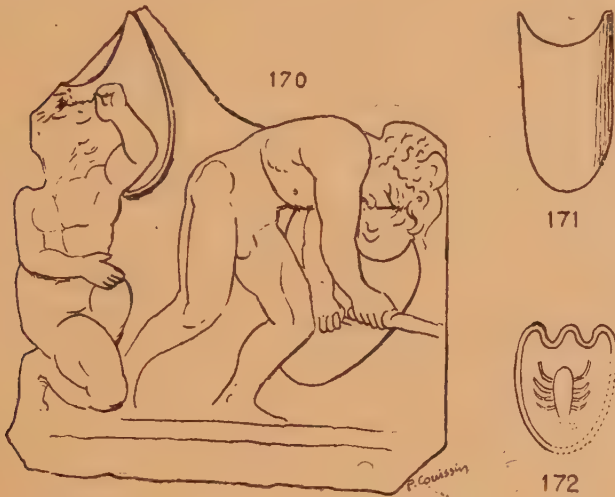


Fig. 170-172. — PELTA. — 170, sarc. de Chiusi ; — 171, bronze votif, Télamon ; — 172, camée de Viennè.

A la vérité, les frises de Milet et, très probablement, d'autres frises hellénistiques, ont représenté la *pelta* parmi des armes gauloises, mais c'était à titre d'armes amazoniennes <sup>2</sup>. Nul

1. Même les boucliers à échancrures latérales du type dit béotien. Ces boucliers, sur les vases peints apuliens, figurent, en même temps que des *peltae* en croissant, dans l'armement des Amazones, des Perses et des Thraces : S. Reinach, *Rép. de vases*, I, 206 ; 330, 1 ; 98 ; Gerhard, *Trinkschalen*, II, pl. K. Ce sont eux, évidemment, qui, sous le nom de « *pelta thrace* » ont été comparés à l'*ancile* des Saliens par Varron, *Ling. lat.*, VII, 34, et Denys d'Halicarnasse, III, 20.

2. Les frises d'armes, surtout romaines, mêlent avec une insistance singulière les armes amazoniennes aux armes gauloises. On a proposé de ce fait diverses explications peu satisfaisantes. J'ai moi-même tenté de l'expliquer par l'influence de l'ex-voto d'Attale à Athènes (*Revue archéol.*, 1927 I, p. 320-325). Cette hypothèse, à son tour, est rejetée par M. E. Löwy,



des monuments grecs parvenus jusqu'à nous ne représente de Gaulois armé de ce bouclier. Ce n'est donc point, sans doute, à l'imitation d'un original grec qu'est due la figuration en question.

J'ai cité ailleurs, notamment dans la première partie du présent travail, un certain nombre de monuments établissant l'usage de la pelta, sous différentes formes, non seulement en Asie, mais chez les Scythes, les Mésiens, les Thraces et même les Pannoniens<sup>1</sup>. Les fouilles de Télamon ont livré une *pelta* votive dont on remarquera que la forme (fig. 171)<sup>2</sup> est très voisine de celle représentée par notre sarcophage. De même la *pelta* pannonienne du Camée de Vienne (fig. 172). Sous la même forme elle fut, plus tard, adoptée par les Romains, comme le montre un relief d'Arles<sup>3</sup>. C'est donc bien une arme occidentale, que les Celtes peuvent avoir reçue des Scythes ou des Thraces, et dont notre figuration, par conséquent, est intéressante à la fois pour l'archéologie celtique et pour l'histoire de l'art étrusque.

CASQUE. — Sauf de rares exceptions, les monuments étrusques ne figurent pas de casques gaulois.

Sur les stèles bolonaises, les Gaulois nus n'ont pas de casque. Les ennemis (Gaulois?) cuirassés sont également casqués<sup>4</sup>. Mais la grossièreté du relief et ses mutilations ne permettent guère d'analyser la forme de ces casques. Sur l'une des stèles cependant (*suprà*, fig. 138) on distingue un cimier en forme de T, dont le type, assez étrange, pourrait dériver des cimiers grecs archaïques, mais pourrait bien

*Die Anfänge des Triumphbogens*, p. 7, n. 27, qui, toutefois, ne motive pas son opinion et ne propose aucune explication.

1. Cf. *Revue archéol.*, 1923, II, p. 68 suiv.; 1927, I, p. 319 suiv.; 1928, II, p. 92.

2. Montelius, *la Civilisation primitive en Italie*, B, pl. 205, 5.

3. Espérandieu, *Recueil général*, I, n° 158. Cette forme en écu se retrouve sur plusieurs frises d'armes romaines, tantôt comme *pelta* amazonienne, tantôt, semble-t-il, comme arme gauloise. Nous y reviendrons dans notre troisième partie.

4. Stèles 15, 42, 53, 91, 118, etc.

aussi, pour une part, avoir été créé par l'inhabileté du sculpteur.

Sur les urnes et sarcophages, de même, les Gaulois armés à l'étrusque portent seuls le casque. Les exemples, d'ailleurs, ne sont pas nombreux, se réduisant, sauf erreur, aux deux que présentent une urne de Florence et un sarcophage de Chiusi<sup>1</sup>. Ici, comme plus haut pour le bouclier rond, l'hypothèse d'une erreur du sculpteur est superflue. Nous savons par les témoignages de l'archéologie celtique que les Cisalpins avaient, dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, adopté les casques italiques<sup>2</sup>. Les figurations des monuments étrusques sont trop bien d'accord avec ces témoignages pour leur chercher une autre explication que leur conformité avec la réalité.

Deux monuments figurent des casques gaulois de façon claire et visiblement correcte. Le premier est le chaton de bague de Montefortino, où nous avons reconnu un ouvrage vraisemblablement étrusque. Le casque qu'elle représente (fig. 173) est ogival et à peu près identique aux exemplaires, de bronze ou de terre cuite, trouvés à Corneto (fig. 174)<sup>3</sup> et s'en rapproche beaucoup plus que les casques figurés sur les frises de Pergame<sup>4</sup>. Il en diffère, toutefois, par la présence de paragnathides et surtout par celle d'une paire de cornes, assez étrangement dissymétriques.

À la vérité, bien que la bague ornée de cette intaille se soit trouvée au doigt d'une Gauloise, on pourrait douter que le casque soit gaulois. Ce type de casque est d'origine étrusque et l'addition de cornes était fréquente en Italie<sup>5</sup>. Mais les exemplaires étrusques de ce casque remontent au VIII<sup>e</sup> siècle

1. Bienkowski, fig. 127 et 143; ici, fig. 177 et 178.

2. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1160 suiv. — Les gravures de Bienkowski ne permettent pas de déterminer avec précision le type des casques attribués aux Gaulois par ces deux monuments.

3. Catalogue dans Helbig, *Attributs des Saliens*, in *Mém. Ac. Inscr.*, 1905, p. 236.

4. Cf. *Revue archéol.*, 1927, II, p. 44 et 47, fig. 90-92.

5. Non pas, toutefois, en Étrurie, mais en Italie méridionale : R. Mânard, *la Vie privée des anc.*, IV, fig. 192; Lindenschmit, *Altertümer*, I, III, 2; Helbig, *op. laud.*, fig. 6; Weege, *Oskische Grabmalerei*, fig. 16 (Grenier, *Génie romain*, fig. 5); etc.

avant J.-C., et il semble bien qu'au <sup>iv</sup><sup>e</sup> les Étrusques l'aient abandonné, tandis que chez les Gaulois, non seulement il était en usage, comme le prouvent les figurations hellénistiques <sup>1</sup>, mais il devait l'être encore longtemps, s'il faut en croire le témoignage de l'arc de Carpentras <sup>2</sup>. De même l'addition des cornes, si elle était encore pratiquée en Italie méridionale, sur des casques d'ailleurs fort différents de



Fig. 173-176. — CASQUES. — 173, bague de Montefortino — 174, Corneto (bronze) ; — 175, cratère de Volterra ; — 176, Montefortino (bronze).

celui-ci <sup>3</sup>, ne l'était nullement en Étrurie. Au contraire, cet usage, nul ne l'ignore, devait être en grande faveur auprès des Gaulois.

Le « portrait » d'homme barbu figuré sur la bague est vraisemblablement celui d'un Gaulois. Il est également très probable que le casque est représenté comme celtique. Dans cette hypothèse, cette représentation est particulièrement intéressante, d'abord comme la plus ancienne que nous ayons d'un casque à cornes gaulois, mais aussi parce qu'elle confirme la supposition que les Gaulois en ont reçu le modèle des Italiens <sup>4</sup>.

Un autre casque est figuré sur le cratère de Volterra (fig. 175) qui nous donne la seule image étrusque d'un Gaulois nu coiffé d'un casque. Celui-ci, également ogival, ressemble, comme on l'a déjà remarqué <sup>5</sup>, à celui du Gaulois

1. *Rev. archéol.*, loc. cit. ; cf. Déchelette, *Montefortino et Ornavasso*, in *Revue archéol.*, 1902, I, p. 281.

2. *Rev. archéol.*, 1923, II, p. 71 et fig. 15.

3. S. Reinach, *Rép. de peint.*, p. 270, 2 ; *Répert. de vases*, II, p. 319, 1.

4. *Revue archéol.*, 1923, II, p. 77.

5. Bienkowski, *Darst. d. Gallier*, p. 90.

de Délos <sup>1</sup>, dont il n'a cependant pas les cornes. Comme lui, il appartient au type italo-celtique de Montefortino (fig. 176) <sup>2</sup> et présente également ce développement de l'avance antérieure que l'on retrouve, à l'époque de la Tène III, sur le casque d'Agen <sup>3</sup>. Il ne saurait, naturellement, être question de voir dans le Gaulois de Volterra une imitation, même lointaine, du Gaulois de Délos, et les deux casques figurés n'ont entre eux d'autre rapport que leur dépendance à l'égard de deux originaux analogues, rapport d'autant plus intéressant que tout original de type exactement semblable a disparu.

**CUIRASSE.** — *Gaulois cuirassés et Gaulois nus.* — Les stèles bolonaises, nous l'avons vu, présentent un certain nombre d'exemples de guerriers vaincus, sans doute gaulois,

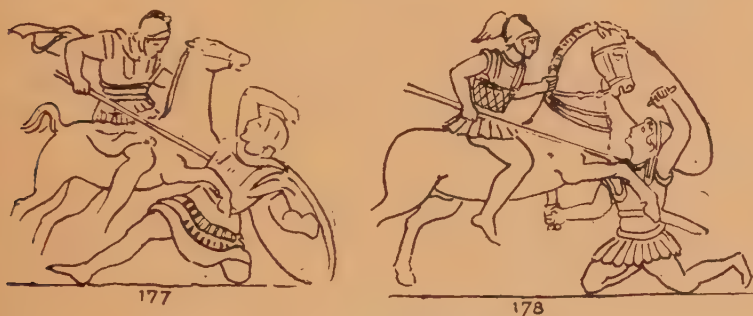


Fig. 177-178. — Gaulois armés à l'étrusque : sarcoph. et urnes de Chiusi.

complètement armés. Leur cuirasse, comme on pouvait s'y attendre, est de type étrusque à épaulières, et ils ne se distinguent de leurs vainqueurs que par la forme du bouclier (*suprà*, fig. 138) <sup>4</sup>.

Sur les urnes et sarcophages également, les deux Gaulois armés en hoplites signalés plus haut portent la cuirasse à

1. *Revue archéol.*, 1927, II, p. 47, fig. 106 et 107; p. 50.

2. Brizio, in *Mon. Linc.*, IX, pl. VI; Montelius, *la Civilis. prim.*, B, pl. 154.

3. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 491, cf. L. Couil, *les Casques protoétrusques, étrusques et gaulois*, p. 27 suiv.

4. A. Grenier, *Bologne*, p. 445, n. 2.



épaulières (fig. 177 et 178)<sup>1</sup>. Ici encore cette cuirasse n'est pas de type grec, mais de type étrusque.

Il faut mentionner également qu'une urne de Florence<sup>2</sup> représente, gisant à terre sous les pieds d'un cheval, une cuirasse sans doute abandonnée par les Gaulois en fuite (fig. 179).

Figure-t-elle ici comme gauloise, ou est-ce une cuirasse



179

Fig. 179. — Cuirasse (gauloise ?) : urne de Florence.

étrusque volée par les Gaulois? C'est ce qu'on ne saurait dire. Le type, en tous cas — cuirasse musclée — en est extrêmement banal et figure sur un grand nombre de monuments grecs et romains. Seul l'épais gorgerin qui forme bourrelet la désigne comme d'une forme relativement récente, ce qui est ici sans intérêt.

Mais sur tous les monuments étrusques la plupart des Gaulois sont figurés nus.

Il est, naturellement, inutile d'attribuer cette nudité à l'influence de modèles grecs, puisque les stèles de Bologne sont antérieures aux celtomachies hellénistiques. Celles-ci, une fois connues, ont pu renforcer, non pas créer, une tradition artistique fondée sur l'observation de la réalité. Il ne faut pas l'oublier : c'est pour les Gaulois d'Occident, non pour ceux d'Orient, que l'usage de la nudité guerrière est attestée par les textes<sup>3</sup>, et l'on connaît, notamment, le passage de Polybe qui l'attribue aux Gésates de 225<sup>4</sup>.

Les témoignages des urnes et sarcophages, contemporains de la bataille de Télamon, ne font que renforcer celui de l'historien. Mais la figuration des stèles bolonaises nous apprend — car nous en douterions sans elles<sup>5</sup> — que la nudité guerrière n'était pas un usage particulier aux Gésates de 225, mais était pratiquée par les Gaulois qui, au début du iv<sup>e</sup> siècle,

1. Bienkowski, fig. 127 et 143.

2. *Id.*, fig. 126.

3. Cf. Dottin, *Manuel celtique*, p. 172.

4. Polybe, II, 28, 8; 29, 7; 30, 2-3.

5. On ne saurait, en effet, accorder une confiance aveugle aux témoignages de Claudius Quadrigarius, fr. 10; de Denys, XIV, 9, 13; d'Appien, *Celtica*, 8.

envahirent l'Italie, bousculèrent les légions et s'emparèrent de Rome.

Les monuments étrusques n'arment les Gaulois ni de la jambière ni du brassard que nous avons reconnus sur les frises de Pergame.

Au reste, les armes défensives gauloises, comme les offensives que figurent les monuments étrusques, diffèrent des armes représentées par les monuments grecs de façon vraiment remarquable, si l'on songe que, de part et d'autre, c'est un armement gaulois qui est figuré. Sans nous prononcer sur la question générale de l'influence des celtomachies hellénistiques, constatons que l'étude des armes défensives n'en révèle aucune trace; elle montre, en revanche, le plus heureux accord entre ces armes figurées et les exemplaires réels.

#### IV. — LE CHAR. LES ENSEIGNES. LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

LE CHAR. — Deux monuments étrusques figurent un guerrier gaulois sur son char : un sarcophage de Chiusi et la frise de Civita Alba (fig. 180 et 181) <sup>1</sup>.

Ces chars appartiennent l'un et l'autre au même type, celui que figurent, sans doute, les frises de Pergame et que nous avons décrit à cette occasion <sup>2</sup>, c'est-à-dire le char d'assaut à panneaux pleins. Le profil de la caisse, cependant, se présente ici sous deux formes assez différentes.

Sur le sarcophage, le dessin, assez grossier, est d'interprétation incertaine. Il semble bien, toutefois, qu'il représente un char à trois panneaux assez bas, dont les deux latéraux présentent une partie plus élevée pouvant servir d'appui.

Sur la frise, les trois panneaux, de forme à peu près identique, sont régulièrement échancrés à leur partie supérieure;

1. Bienkowski, fig. 121; Déchelette, II, fig. 501.

2. *Revue archéol.*, 1927, II, p. 66 suiv.

les appuis sont constitués par les montants ou colonnes qui joignent le panneau antérieur aux panneaux latéraux. On constatera que la forme de ces panneaux est à peu près celle des objets d'interprétation incertaine figurés deux fois avec des roues sur les frises de Pergame <sup>1</sup>, et l'on verra, sans doute, dans cette similitude, un motif de considérer ces objets comme des panneaux de char.

Bien que, sur nos monuments étrusques, les proportions soient évidemment mal observées, il paraît certain que les

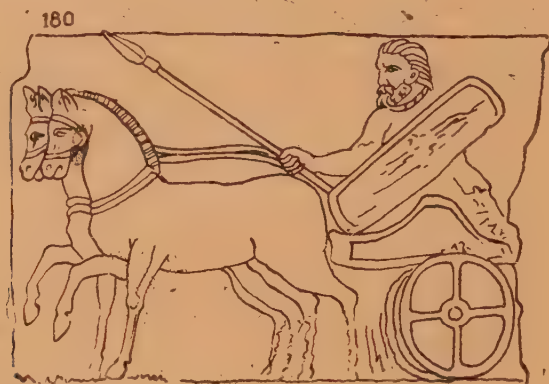


Fig. 180. — CHAR. — Sarcophage de Chiusi.

panneaux de ces deux chars, et surtout le panneau antérieur, n'étaient pas très élevés. De même, les chars de Pergame ont des panneaux échancrés. Une telle construction peut surprendre dans des chars de bataille, du haut desquels on combat, et diffère entièrement de celle des chars assyriens et persiques. Elle s'explique aisément quand on se rappelle la tactique des essédaires gaulois ou bretons telle que la décrivent les auteurs. Le guerrier ne demeurait pas immobile à l'abri de son char, mais, dès que ses chevaux l'avaient porté au milieu des cavaliers ennemis, il lançait ses javelots, puis, bondissant à terre, il combattait avec

1. *Ibid.*, fig. 121 et 122.

l'épée<sup>1</sup>. Pressé par le nombre, il remonte dans son char. En pleine bataille, il court sur le timon, se dresse sur le joug et de là, prestement, se réfugie derrière ses panneaux<sup>2</sup>. Une telle pratique eût été impossible avec des panneaux élevés; elle exigeait ceux que représentent nos monuments, dont l'exactitude se trouve ainsi garantie.



Fig. 181. — CHAR. — Frise de Civita Alba.

Ces chars, naturellement, sont à deux roues, placées tout à fait à l'arrière de la caisse, comme elles le sont dans tous les chars de guerre. Sur la frise de Civita Alba, il n'en reste que des traces; celles que figure le sarcophage n'ont que quatre rayons, plutôt, sans doute, par une simplification de l'artiste que par conformité à un modèle, quel qu'il ait été.

Les chevaux sont attelés, comme il est naturel, à la mode antique. Néanmoins la sangle, sur la frise, est figurée beaucoup trop loin et ne saurait se rattacher au collier conformément aux nécessités de la traction<sup>3</sup>. Sur le sarcophage, la

1. Diodore, V, 29; César, *Bell. gall.*, IV, 24, 32, 33, etc.

2. César, IV, 33.

3. Cf. Lefebvre des Noëttes, *la Traction animale à travers les âges*, p. 8-10.



sangle est omise <sup>1</sup>. Ici encore, selon toute apparence, ces particularités ne répondent à aucune réalité.

Ces deux chars sont, l'un et l'autre, montés par un guerrier à longue barbe, orné d'un torques, vraisemblablement un chef. Celui du sarcophage est armé d'une lance et d'un bouclier rectangulaire, exactement, je le rappelle, comme le guerrier trouvé, dans les fouilles de la Tène, au milieu des débris de son char <sup>2</sup>. Son équipement est fort différent de celui que nous avons reconnu sur l'un des reliefs de Pergame <sup>3</sup>.

Sur l'un comme sur l'autre de nos monuments on remarque avec quelque surprise l'absence du cocher. L'existence d'un homme spécialement occupé à conduire le char, tandis que son compagnon combat, paraît assez nécessaire; elle est attestée pour les Gaulois par Diodore, pour les Bretons par César <sup>4</sup>. Sur les monuments, les combattants chaldéens, assyriens, phéniciens, hittites, crétois, grecs sont ordinairement assistés d'un cocher <sup>5</sup>. Nos monuments étrusques, cependant, ne constituent pas une exception unique : sur la stèle des Vautours, le roi de Lagash est seul sur son char de bataille <sup>6</sup>; de même le pharaon sur les reliefs égyptiens; de même, encore, les guerriers des vases de Dipylon <sup>7</sup>. Pour en revenir aux Gaulois, les monnaies romaines figurent seul le roi arverne Bituitos combattant du haut de son char <sup>8</sup>. Faut-il voir dans ces diverses représentations l'effet de ce qu'on appelle convention artistique, mais qui n'est, ici, qu'impuissance technique, là, que désir d'exalter la grandeur du personnage représenté <sup>9</sup>? Mais les exemples sont bien nombreux

1. Du moins sur la gravure au trait que reproduit Bienkowski.

2. *Suprà*, p. 263.

3. *Revue archéol.*, 1927, II, p. 72 et n. 1.

4. Diodore, V, 29; César, *Bell. Gall.*, IV, 33.

5. Les exemples sont très nombreux; voir Lefebvre des Noëttes, *op. laud.*, fig. 16, 19, 33-35, 39, 47, 48, 50-54, 62, 64.

6. Heuzey, *la Stèle des vautours*.

7. Lefebvre des Noëttes, fig. 57.

8. Cf. de Witte in *Rev. archéol.*, 1887, II, p. 135, et pl. XIV.

9. Cf. W. Wolf, *Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, p. 91, note 3.

et, sans doute, indépendants. En outre, certaines de ces figurations présentent un caractère réaliste qui paraît exclure de telles interprétations. L'archer des chars égyptiens, sur les reliefs, n'est assisté d'aucun cocher, mais conduit lui-même<sup>1</sup>; au moment du combat il se noue les guides autour des reins : de tels détails ne s'inventent guère. Enfin, sauf erreur, dans la trouvaille de la Tène on n'a reconnu, parmi les débris du char, qu'une seule lance, un seul bouclier, un seul squelette. La question reste donc au moins douteuse. Si ces reliefs étrusques procèdent de modèles grecs, ce qui est probable, le fait que les Grecs représentaient ordinairement le cocher à côté du guerrier<sup>2</sup> engagerait à voir dans ce manquement à leur habitude un témoignage en faveur de l'authenticité.

Quoi qu'il en soit, il ne faut point voir ici des Galates mais des Gaulois d'Occident. L'usage du char de guerre chez les premiers est bien établi, quoi qu'on en ait dit<sup>3</sup>; mais il l'est encore mieux, ou du moins il l'est par des textes encore moins contestables, pour ce qui concerne les Cisalpins<sup>4</sup>, et il est très probable que ce sont leurs chars que nous voyons ici représentés.

ENSEIGNES. — Si l'on en croit Tite-Live, les Cisalpins, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, avaient des enseignes en si grand nombre que chaque victoire romaine leur en enlevait des douzaines, parfois des centaines<sup>5</sup>. Les monuments étrusques n'en présentent pas une seule figuration.

1. Le compagnon qui se tient près de lui sur le char est exclusivement chargé de manier le bouclier. C'est donc proprement un écuyer, non un conducteur, comme le dit encore M. W. Wolf, *op. cit.*, p. 92.

2. Non seulement sur les monuments archaïques, mais sur ceux des époques où le char de guerre était depuis longtemps hors d'usage. Il y avait là une véritable tradition, dont on suit les manifestations jusque dans l'art romain récent (par exemple trésor de Berthouville) et même dans les miniatures grecques du moyen âge (Lefebvre des Noëttes, fig. 105 et 106).

3. *Revue archéol.*, 1927, II, p. 68 suiv.

4. Principalement Polybe, II, 23 et 28; cf. Properce, IV, 10, 39-44; Tite-Live, X, 28 et 30.

5. Tite-Live, XXXI, 21; XXXIII, 23 et 36; XXXV, 5.

On voit plusieurs façons d'expliquer un tel désaccord. En fait, aucune celtomachie romaine, et il en était sans doute de même des celtomachies grecques, ne représente d'enseignes gauloises, ni même romaines; et plus tard les monuments impériaux ne figureront que très rarement les enseignes dans les scènes de batailles. Cette tradition, d'origine probablement hellénique<sup>1</sup>, suffirait, à la rigueur, à justifier l'absence d'enseignes gauloises sur les monuments étrusques. Nous verrons, toutefois, en étudiant les monuments romains, que la question est moins simple qu'il ne paraît.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE. — Les Gaulois qui, au début du III<sup>e</sup> siècle, envahirent la Grèce, connaissaient le *carnyx*<sup>2</sup>. Cette trompette, caractérisée, comme on sait, par la



Fig. 182-183. — TROMPETTE. — 182, urne de Chiusi; — 183, Russelsheim (bronze).

gueule de dragon qui en constitue le pavillon, apparaît dans le monceau d'armes sur lequel quelques monnaies étoliennes représentent assise l'Étolie victorieuse. Il est probable qu'elle était figurée sur d'autres monuments, aujourd'hui perdus, relatifs au cycle delphique.

A la même époque, ou à peu près, le *carnyx* était en usage chez les Gaulois d'Italie : on le voit nettement représenté sur un denier de la gens Decia, dont on place la date vers 264 avant J.-C.<sup>3</sup>.

Faut-il reconnaître cette trompette dans celle dont sonne un Gaulois sur une urne d'albâtre de Chiusi (fig. 182)<sup>4</sup>? Bien

1. Les Grecs, comme on sait, n'avaient pas d'enseignes (Ad. Reinach, in Saglio, *Dict.*, s. v. *Signum*).

2. *Revue archéol.*, 1927, II, p. 73.

3. Babelon, *Monn. de la rép. rom.*, I, p. 451, Decia 1; P. Couissin in *Revue numism.*, 1928, p. 179, fig. 54.

4. Bienkowski, fig. 125.

que la fâcheuse dégradation qui en déforme le pavillon ne permette pas d'être très affirmatif, il semble bien qu'il n'y ait ici que la représentation d'une trompette analogue au *lituus* romain. Il en existe, en effet, des exemplaires celtiques en bronze, très voisins de notre exemplaire figuré, tels ceux qu'on a trouvés dans le Main à Russelsheim (fig. 183)<sup>1</sup> et dans la Witham près de Tattershall (Angleterre)<sup>2</sup>. Ce dernier, qui ressemble fort au *lituus* romain<sup>3</sup>, s'apparente visiblement au carnyx par la présence d'une crête dorsale; mais l'exemplaire figuré, par la dilatation du pavillon, rappelle de plus près encore la trompette à gueule de dragon.

En tous cas, la figuration de l'urne de Chiusi est particulièrement intéressante, car le motif du Gaulois sonnant de la trompette n'est représenté dans l'art grec que par un seul exemplaire, fort différent<sup>4</sup>, et paraît complètement inconnu de l'art romain.

#### CONCLUSIONS

En somme, quand on compare les armes celtiques figurées sur les monuments étrusques à celles que représentent les monuments grecs, on constate qu'un certain nombre d'entre elles sont communes aux deux séries, tandis que d'autres sont particulières soit à l'une, soit à l'autre.

Qu'il y en ait de communes, le fait ne saurait étonner puisque, de part et d'autre, ce sont des armes gauloises et qu'elles sont contemporaines. Il est d'autant plus remarquable que ces armes communes se réduisent à deux : l'épée à pommeau bi-lenticulaire et le bouclier ovale. Encore ne sont-elles pas tout à fait identiques. Bien plus, on ne saurait expliquer ces ressemblances par l'influence des modèles

1. Lindenschmit, *Altertümer*, IV, 56, 4.

2. Kemble, *Horae ferale*, pl. XIII, 2.

3. Au point qu'on l'a d'abord considéré comme romain: Rich, *Dict. des ant.*, s. v. *Lituus*. Mais les gravures dont il est décoré le désignent suffisamment comme celtique.

4. *Revue archéol.*, loc. cit., p. 77, fig. 136.



grecs, car ces armes sont précisément celles que figurent les stèles bolonaises, certainement antérieures aux celtomachies helléniques.

Les autres armes sont différentes : les monuments étrusques ne figurent point, pour nous borner à l'essentiel, le sabre, les boucliers à extrémités aiguës, le scutum hexagonal ou à oreilles, les jambières, les brassards, les trompettes droites et les cors des monuments pergaméniens; ils présentent, en revanche, un fourreau caractéristique, deux types de boucliers rectangulaires et la pelta en écu qu'on ne retrouve sur aucun monument grec.

Dira-t-on qu'il y avait peut-être plus de rapports avec l'armement de la série delphique, dont les monuments ont disparu? Les hypothèses de ce genre sont périlleuses. Ici, comme pour les autres urnes et sarcophages, « on a supposé que les Étrusques avaient copié des œuvres grecques, mais en fait ces originaux n'ont pas été retrouvés <sup>1</sup> ». Et, si l'on venait à les retrouver, il ne paraît pas probable qu'on y constate un armement gaulois identique à celui des monuments étrusques. Cet armement, selon toute vraisemblance, serait peu différent de celui que figurent les monuments pergaméniens. D'autre part, il est certain que, sur les urnes et sarcophages comme sur les stèles bolonaises, l'équipement des vainqueurs est non pas grec, mais étrusque; pourquoi les Étrusques n'auraient-ils pas de même apporté à l'équipement des vaincus les modifications nécessaires pour qu'il concordât avec celui des Cisalpins et des Gésates?

On ne demande pas où ils ont pris les modèles des armes étrusques; il est également inutile de chercher bien loin ceux des armes gauloises. Celles-ci comme celles-là étaient sous leurs yeux, et ils n'ont eu qu'à copier. Le fait est indiscutable en ce qui concerne les stèles; on n'en peut douter

1. A. Piganiol, *Recherches sur les jeux romains* (Public. de la Fac. des Lettres de Strasbourg, fasc. 13), p. 32. L'hypothèse de M. Piganiol attribuerait à l'art étrusque une grande originalité, ce qui n'est pas pour me déplaire; mais je doute qu'il soit possible de considérer les celtomachies des urnes comme figurant des scènes de tragédies.

davantage pour ce qui est des urnes et sarcophages : l'accord de leurs figurations particulières avec les témoignages de l'archéologie suffirait à l'établir.

Mais où les artistes étrusques ont-ils vu des armes gauloises ? Pour ceux de Felsina, la réponse est simple. La fortune des combats est inconstante, et les Gaulois, avant leur victoire décisive, durent connaître des revers partiels. Les sculpteurs bolonais tracèrent sur leurs stèles les traits des captifs et copièrent les armes rapportées des champs de bataille. Les artisans de Clusium et de Volaterrae ont-ils procédé autrement ? Certes, ils ont utilisé les celtomachies delphiques, mais en modifiant les armes. Peut-on croire que, pour remplacer celles des Galates par des armes cisalpines authentiques (car elles le sont), ils soient allés en chercher les originaux dans les trophées d'anciennes victoires ? Ce n'est guère vraisemblable. Je pense, au contraire, qu'ils les copièrent encore chaudes de la bataille et que ces armes sont celles des vaincus de Télamon et de Clastidium.

On voit quelles conclusions l'on peut tirer de ces constatations. Si elles sont exactes, elles fixent la date des urnes et sarcophages. A la vérité, on pourrait songer aussi que ces scènes de combats se rapportent aux dernières guerres de Cisalpine au début du II<sup>e</sup> siècle. Mais les Gaulois nus des monuments étrusques semblent bien représenter des Gésates. En tous cas, la période à laquelle on peut attribuer l'apparition des premières celtomachies sur les urnes et sarcophages est assez étroitement limitée entre 225 et 192 avant J.-C., et plus probablement doit se placer vers 225.

On en pourra déduire aussi quelques remarques, dont les principales ont été indiquées ci-dessus, touchant la genèse des celtomachies en Étrurie et l'originalité, incomplète mais indéniable, de l'art étrusque.

Quant à l'archéologie celtique, elle y trouve quelques utiles indications sur le casque, sur le pommeau d'épée, sur les formes du bouclier, sur celle du char. Elle reconnaît, dans ces monuments, à côté des farouches Gésates décrits par les historiens, les Cisalpins italianisés dont ils ne parlent point

mais dont les nécropoles du Picenum lui avaient appris quelques traits. Elle y découvre les éléments propres à tracer un vivant portrait de ces inlassables guerriers, depuis les jours triomphants de leur arrivée dans les plaines du Pô jusqu'à ceux où Rome, enfin victorieuse, vengeait par leur massacre sa longue terreur et la honte d'avoir, deux cents ans plus tôt, imploré et payé leur clémence.

Paul COUISSIN.

Aix-en-Provence, 1928.

---

# TERRES CUITES GRÉCO-ÉGYPTIENNES

(PLANCHE II)

---

## I. — Une Athéna à la chouette de l'école de Phidias.

En décrivant sommairement, il y a quelques années, un lot de terres cuites gréco-égyptiennes acquis par le Musée



FIG. 1. — Tête d'Athéna. Genève,  
Musée d'Art et d'Histoire,  
n° 10004.



FIG. 2. — Tête d'Athéna. Genève.  
Musée d'Art et d'Histoire,  
n° 10005.

d'Art et d'Histoire de Genève <sup>1</sup>, nous avons signalé deux têtes d'Athéna, dont une chouette de face, malheureusement mutilée, surmonte le casque <sup>2</sup> (fig. 1-2); M. Weber reproduit

1. *Terres cuites gréco-égyptiennes*, in *Rev. arch.*, 1924, p. 80 sq.; *Genève*, 1927, p. 13 sq.

2. *Ibid.*, p. 148, n° 256 (numéros d'inventaire 10004-5), fig. 10.



une lampe avec un buste d'Athéna ainsi coiffée au Musée de Berlin<sup>1</sup>, et nul doute que les nombreuses collections de figurines gréco-égyptiennes, encore mal connues malgré les



FIG. 3. — Athéna d'Avenches, détail.

travaux qui leur ont été consacrés<sup>2</sup>, ne possèdent d'autres échantillons de ce type plastique qui nous paraît mériter quelque attention.

Dans une note, nous en rapprochions une statuette en bronze de l'époque romaine, trouvée en 1916 à Avenches, avec d'autres figurines en même matière, mais moins intéressantes<sup>3</sup> (pl. II et fig. 3). La déesse Athéna, amplement drapée, l'égide sur la poitrine, tient de la droite la lance, de la gauche un objet disparu qui était sans doute un récipient, comme en témoignent la pose de la main et le trou d'insertion. Ici encore, une

chouette, assise de face, supporte le cimier.

En commentant à la suite de M. Cart cette belle statuette, qui n'a rien de la médiocrité des petits bronzes romains pro-

1. Weber, *Die aegyptisch-griech. Terrakotten d. aeg. Sammlung d. kgl. Museen zu Berlin*, 1914, pl. XVI, n° 155, p. 114.

2. *Rev. arch.*, 1924, II, p. 81, référ. Ajouter : Breccia, *Monuments de l'Égypte gréco-romaine*, I, 1926, 68 sq.; id., *Le musée gréco-romain au cours de l'année 1922-1923*, 1924, 20 sq.; id., *Bull. Soc. arch. d'Alexandrie*, VI, 1925, 109 sq.; Vogt, *Terrakotten. Die griech. aegypt. Sammlung Ernst von Sieglin*, II, 2, 1924; Genava, IV, 1927, p. 13 sq.

3. Cart, *Indicat. antiquités suisses*, 1917, p. 87 sq., pl. XI.



Athéna, statuette en bronze trouvée  
à Avenches (Suisse)



vinciaux, nous montrions que tout, dans la disposition de la draperie, dans les traits du visage, dans l'agencement de la chevelure, rappelle le style de Phidias et de ses élèves, et que le prototype doit être quelque Athéna créée à Athènes dans la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>.

Un passage d'Aristophane, que nous avons commenté <sup>2</sup>, paraît confirmer cette hypothèse. Dans la pièce des *Chevaliers*, représentée en 424, Cléon et le charcutier, pour se concilier les faveurs de Démos, invoquent des oracles et des songes, et ces derniers semblent inspirés par la vision d'œuvres d'art contemporaines. « J'en ai eu un aussi, par Zeus, dit le charcutier; la déesse elle-même, ayant une chouette sur la tête, me paraissait descendre de la citadelle; elle versait avec un vase sur ta tête (s'adressant au vieillard) de l'ambrosie) et sur la tête de celui-ci (désignant Cléon) de la saumure à l'ail. » Cette description répond en tous points au type de la statuette d'Avenches.

Nous apprenons par ce texte :

a) Qu'il existait à Athènes, avant 424, un type plastique d'Athéna, non guerrière, mais pacifique comme la Lemnia, dont le casque était surmonté de la chouette;

b) Que cette image se dressait sur l'Acropole, puisque la déesse paraît au charcutier « descendre de la citadelle ».

D'autre part, les monuments confirment :

c) Que l'Athéna d'Avenches correspond à la description d'Aristophane;

d) Que les caractères de style de cette statuette évoquent un prototype de la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle, conçu dans l'école de Phidias, c'est-à-dire précisément au temps où s'élevait la statue décrite par Aristophane dans le songe du charcutier.

Nous sommes donc autorisé à admettre l'existence, à cette époque, dans l'art attique, d'une statue d'Athéna dont le casque était surmonté de la chouette, type dont la sta-

1. *Minerve d'Avenches*, in *Indicat. d'ant. suisses*, 1918, p. 4 sq.

2. *Aristophane et l'Athéna d'Avenches*, in *Revue de phil.*, 1923, p. 141 sq.



tuette d'Avenches et les têtes en terre cuite du Fayoum sont les dérivés.

La présence de la chouette sur le casque est un détail caractéristique, dont nous ne connaissons pas d'autres exemples plastiques. D'autre part, il semble bien que le principe d'orner le casque ou la tête d'un animal attribut soit propre à l'école de Phidias; il est appliqué dans l'Athéna d'Elis par Colotès, postérieure à 432, au casque portant le coq, dans l'Athéna Albani, œuvre de quelque disciple de Phidias, coiffée d'un museau de chien<sup>1</sup>, et sans doute procède-t-il de l'Athéna Parthénos, au casque richement chargé de griffons et de chevaux. Nous remarquerons encore que la statuette d'Avenches, par l'agencement de sa draperie, analogue, mais non identique, rappelle plusieurs Athénas du cycle phidiasque, en particulier les Athénas Albani<sup>2</sup>, Hope<sup>3</sup>, Farnèse<sup>4</sup>, dont on a plus d'une fois noté l'étroite parenté entre elles, en les attribuant soit à un seul maître, Phidias ou un de ses disciples, soit à des artistes différents, mais travaillant sur des données communes et s'inspirant des enseignements de Phidias. On ne peut croire que la statuette d'Avenches soit une modification tardive de ce type, puisque son détail caractéristique, la chouette du casque, est déjà attesté par Aristophane.

Il nous a paru utile de réunir en ces quelques pages des hypothèses que nous avons émises antérieurement çà et là, et de grouper les rares images plastiques qui illustrent ce type d'Athéna. Celui-ci doit être ajouté à la liste des nombreuses Athénas phidiasques.

## II. — *Porteurs d'autels.*

Dans la collection de terres cuites gréco-égyptiennes conservées au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, deux têtes

1. Sur ce détail, Furtwaengler, *Masterpieces*, p. 80, note 1.

2. *Ibid.*, fig. 29.

3. *Ibid.*, fig. 27.

4. *Ibid.*, fig. 26.

retiendront quelques instants encore nos regards. L'une <sup>1</sup> est celle d'un Silène aux oreilles chevalines, à la longue barbe (fig. 4); l'autre <sup>2</sup>, celle d'une femme aux traits un peu caricaturaux, peut-être négroïdes (fig. 5). Toutes deux portent une grosse couronne en bourrelet, attribut habituel des céré-



FIG. 4. — Tête de Silène, porteur d'autel. Genève, Musée d'Art et d'Histoire, n° 10024.



FIG. 5. — Tête de femme, porteuse d'autel. Genève, Musée d'Art et d'Histoire, n° 10025.

monies et des festins, fréquent dans les terres cuites hellénistiques. Cette couronne est surmontée d'une sorte de tour carrée, dont les parois sont verticales dans un cas (Silène), se rétrécissent vers le bas dans l'autre (tête féminine), et qui se termine à sa partie supérieure par des créneaux.

Nous avons déjà supposé ailleurs <sup>3</sup> que cet appendice est un autel de type égyptien, que caractérisent précisément

1. *Rev. arch.*, 1924, II, p. 153, n° 294, fig. 10 (numéro d'inventaire 10024).

2. *Ibid.*, p. 153, n° 295, fig. 10 (numéro d'inventaire 10025).

3. *Ibid.*

les créneaux ou cornes, le βαρὺς κεραυτός <sup>1</sup> sur lequel on brûlait les parfums <sup>2</sup>. On le voit figuré sur une peinture bien connue d'Herculanum, dans la cérémonie isiaque qui s'accomplit devant le temple de la déesse <sup>3</sup>, sur d'autres peintures italiennes <sup>4</sup>, sur des monuments divers <sup>5</sup>. On a trouvé de ces autels en place dans les Serapeia B et C de Délos <sup>6</sup>. De nombreux brûle-parfums, de petites dimensions, au fût cylindrique ou carré, en bronze <sup>7</sup> et en terre cuite <sup>8</sup>, en imitent les formes, que l'on donne aussi à des amulettes <sup>9</sup>, à des

1. Sur ce type d'autel, d'une façon générale, Schreiber, *Alexandrinische Toreutik*, p. 445 sq.; Perdrizet, *Terres cuites grecques d'Égypte de la collection Fouquet*, p. 118-9; Weber, *Die ägyptisch-griechischen Terrakotten*, 1914, p. 257; Roussel, *les Cultes égyptiens à Délos*, 1916, p. 62-63.

2. Roussel, p. 63, 286.

3. Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Isis, p. 583, fig. 4162; s. v. Flabellum, p. 1152, fig. 3078; Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, 1883, p. 194, 329, n° 223; Gusman, *Pompéi*, p. 93, fig.

4. Lafaye, *op. l.*, p. 328, n° 222, p. 188, note 9; Helbig, *Campanische Wandgemälde*, n° 138; Gusman, *op. l.*, p. 93.

5. Schreiber, *loc. cit.* — Relief, *ibid.*, p. 445, fig. 132, pl. V, 6; vase du British Museum, *ibid.*, p. 433, note 4, référ.; *Rev. arch.*, 1863, pl. VII; vases en faïence bleue, *Exp. Sieglin*, III, pl. XXXII; camée, Reinach, *Bibliothèque des monuments figurés. Pierres gravées*, pl. II, n° 19, p. 20 (référ.); pyxis en ivoire, Musée de Berlin, *Bull. Soc. arch. d'Alexandrie*, 1902; Strzygowski, *Hellenistische und Koptische Kunst in Alexandrien*, p. 11, fig. 4; petit vase en argent du culte isiaque, Gusman, *Pompéi*, p. 98; modèle de stuc, provenant d'Égypte, Schreiber, *op. l.*, p. 445, fig. 132, pl. V, 6; vase de la reine Bérénice à Paris, de Ridder, *Catalogue des vases peints de la Bibliothèque Nationale*, p. 603, n° 1027 (référ.); vase du Musée de Naples, Schreiber, p. 353, n° 100, p. 446.

6. Roussel, *op. l.*, p. 62-63.

7. Musée du Caire : Perdrizet, *Bronzes Fouquet*, p. xvii, pl. XL; *Catalogue du Musée du Caire*, Edgar, *Greek Bronzes*, pl. XV, n°s 27810-27816, p. 46 suiv. (le n° 27810, *Arch. Anzeiger*, 1903, p. 147, fig. 3 e); Pompéi, Musée de Naples : Gusman, *Pompéi*, p. 134; Monaco, *Guide du Musée de Naples*, 1910, p. 153, n° 73996 suiv. (plusieurs exemplaires, n° 57003-57005, 73991-73993); Délos, un exemplaire.

8. Berlin, Weber, *op. l.*, pl. LXI-LXII, n°s 470-471, p. 257; Collection Sinadino, Alexandrie, *Exp. Sieglin*, III, fig. 78; tombe romaine, *Bull. Soc. arch. d'Alexandrie*, 1900, n° 3, pl. VIII, 2, 3, p. 21; nécropole de Hawara, Petrie, *Hawara*, pl. XV, 8; Schreiber, *op. l.*, fig. 131, 6; Pompéi, Gusman, *op. l.*, p. 134; Musée d'Athènes, salle égyptienne, plusieurs exemplaires; Paris, Musée Guimet, d'Antinoé; Tébessa, *Collection Farges*, pl. VI, 1, 4, p. 16; moule pour brûle-parfums, Edgar, *Greek Moulds*, pl. XXXIII, n° 32311.

9. *Comptes rendus Acad. de Saint-Petersbourg*, 1865, pl. VI, n° 10, p. 195.

lampes et des lanternes <sup>1</sup>; parfois même on accole à une lampe un brûle-parfums de ce type, aux cornes plus ou moins prononcées <sup>2</sup>.

Ce type d'autel, qui ne paraît pas en Égypte avant l'époque hellénistique <sup>3</sup>, est spécial au culte égyptien, et plus particulièrement au culte isiaque. Cette attribution est confirmée par les peintures d'Herculanum et de l'Isium de Pompéi, par un petit vase en argent de Pompéi, utilisé dans ce culte, par le décor de petits brûle-parfums en bronze du Musée du Caire, avec ornements isiaques, uraeus, buste de la déesse <sup>4</sup>, etc. On en a parfois cherché l'origine en Syrie <sup>5</sup>, où l'on trouve en effet des autels munis, comme les sarcophages, d'acrotères analogues aux cornes <sup>6</sup>, opinion que conteste toutefois M. Weber <sup>7</sup>.

\* \* \*

Nos deux personnages portent donc sur leur tête de petits autels ou brûle-parfums à cornes. Nous ne connaissons pas d'autres types similaires parmi les figurines gréco-égyptiennes déjà publiées. Tout au plus pourrait-on supposer que l'appendice cubique qui surmonte la tête d'un sphinx couché, servant de lampe, se terminait de même et avait la même signification <sup>8</sup>.

Cette disposition n'a rien qui doive nous étonner. Les mo-

1. Perdrizet, *Terres cuites grecques d'Égypte*, n° 318, pl. CXXVI, p. 118; Loeschcke, *Lampen aus Vindonissa*, pl. XXXVI, 6.

2. Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Lucerna, p. 1335, fig. 4607, référ.; Birch, *Hist. of ancient Pottery* (2), p. 507, fig. 189; Walters, *Hist. of ancient Pottery*, II, p. 396; Piranesi, *Vasi e candelabri*, XII, pl. IX, 1; Roux-Barré, *Herculanum et Pompéi*, VII, pl. XXXVIII; Musée Fol, Genève, *Catalogue descriptif*, I, p. 153, n° 739; Rome, Magasin archéologique (plusieurs exemplaires); Florence, Musée archéologique (plusieurs exemplaires).

3. *Arch. Anzeiger*, 1903, p. 147.

4. Edgar, *Greek bronzes*, nos 27813, 27814, 27815; *Arch. Anzeiger*, loc. cit.

5. V. Bissing, *Arch. Anzeiger*, loc. cit.; Petrie, *Hawara*, p. 10.

6. Perrot, *Hist. de l'art.*, III, p. 175-176, fig. 120; Renan, *Mission de Phénicie*, pl. LXI.

7. Weber, *op. l.*, p. 257. Ces cornes comme couronnement d'édifices, de tours, *ibid.*, p. 254, fig. 126.

8. Weber, *op. l.*, pl. XXXVII, n° 419, p. 237.



de leurs gréco-égyptiens aiment à surcharger les têtes de leurs figurines de coiffures exubérantes<sup>1</sup>, souvent rituelles, que ce soient celles des dieux, des prêtres, des dévots et dévotes. Ils les affublent d'énormes couronnes; ils prolongent la tête d'Isis-Aphrodite d'une corbeille de taille souvent fantastique<sup>2</sup>; ils varient à plaisir la coiffure d'Harpocrate, lui donnant le pschent, la couronne en bourrelet, les boutons de lotus, le diadème solaire, seuls ou unis en des combinaisons multiples<sup>3</sup>; ils gratifient Athéna des plumes solaires ou de la chouette, Bès du diadème de plumes d'autruche, Isis agraire des épis de blé, de l'uraeus, du disque lunaire, du boisseau<sup>4</sup>. Rien de la simplicité des représentations de la Grèce, où quelques types divins seuls portent une coiffure spéciale, Athéna, Héraclès; en revanche, ce sont les dieux de l'Égypte et de l'Orient, Sérapis, Zeus Héliopolitain, Artémis d'Éphèse, Atargatis, qui portent sur leurs têtes leurs attributs.

\* \* \*

Ce sont les cérémonies du culte qu'illustrent nombre de figurines gréco-égyptiennes. Plusieurs personnages tiennent des images de divinités, des édicules sacrés, des ustensiles religieux, et l'on a plus d'une fois reconnu en eux les prêtres et les fidèles qui figuraient dans la procession isiaque, décrite par Apulée<sup>5</sup>, et qui présentaient au public les emblèmes divins. Voici des prêtres tenant religieusement la vache<sup>6</sup>, un énorme phallus<sup>7</sup>, un naos avec une image<sup>8</sup>, celle d'Har-

1. *Ibid.*, p. 215 suiv.; Perdrizet, *op. l.*, p. 8; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 103, 124.

2. Perdrizet, p. 3.

3. *Rev. arch.*, 1924, II, p. 139.

4. *Ibid.*

5. Perdrizet, *op. l.*, p. 111, Hiérophores et pastophores; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 119 suiv., porteurs d'objets sacrés.

6. *Rev. arch.*, 1924, II, p. 123.

7. Weber, p. 73, pl. XIII, n° 139; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 124.

8. *Ibid.*, pl. XII, n°s 126-128, n° 132; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 122.

pocrate<sup>1</sup>, d'Horus<sup>2</sup>, d'un serpent<sup>3</sup>. Les dieux eux-mêmes tiennent leurs propres images<sup>4</sup>, ou bien ce soin peut être dévolu à des Pygmées<sup>5</sup>, à des êtres grotesques<sup>6</sup>. Voici encore une prêtresse<sup>7</sup>, une vieille femme obèse<sup>8</sup>, avec la statue d'Harpocrate. Ces images et ces objets divins sont portés sur les bras, sur les épaules, sur des brancards<sup>9</sup>. Mais des canéphores, des cistophores, soutiennent sur leurs têtes des corbeilles ou des coffrets renfermant les emblèmes sacrés et les ustensiles du culte<sup>10</sup>, uraeus, statuette d'Anadyomène<sup>11</sup>, d'Harpocrate<sup>12</sup>. L'objet sacré est aussi posé sur la tête sans qu'il soit tenu. Un grand œil surmonte celle d'un Pygmée, et peut-être que, dit M. Perdrizet, dans certaines processions, un grand œil, ayant pouvoir prophylactique, était ainsi porté par l'un des hiérophores<sup>13</sup>.

A propos de la curieuse figurine en ivoire de l'Artémision d'Éphèse, où la tête de la déesse ou prêtresse s'en prolonge par un long mât avec oiseau de proie, M. Picard rappelle que le transport d'objets sacrés posés sur la tête des officiants est bien connu tant en Égypte qu'en Asie, que cet usage, dont il cite des exemples, se perpétue dans le monde gréco-romain jusqu'à l'époque impériale. « De telles figurations, dit-il, s'expliquent très certainement par des usages de processions<sup>14</sup>. »

Tout nous autorise donc à croire que nos deux personnages sont des porteurs d'autels qui participent à une procession

1. *Ibid.*, n° 127-129.

2. *Ibid.*, p. 69, pl. VIII, 70, b.

3. *Ibid.*, n° 35.

4. Perdrizet, n° 298, Harpocrate tenant un naos; Weber, pl. XIII, 135, Harpocrate tenant sa statuette; *Rev. arch.*, 1924, II, p. 122-123.

5. Weber, fig. 40, pl. XIII, n° 136, 137; Perdrizet, nos 290, 291, 292; *Rev. arch.*, 1924, II, nos 109, 119.

6. *Rev. arch.*, 1924, n° 111.

7. Perdrizet, n° 295.

8. *Ibid.*, n° 297.

9. *Ibid.*, p. 111-112.

10. Perdrizet, p. 116; Weber, pl. XIX.

11. Perdrizet, n° 296.

12. Weber, pl. XIX, 197.

13. Perdrizet, n° 345.

14. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 495.

isiaque. Nous savons, en effet, que, parmi les divers objets rituels de la procession d'Isis, figuraient de petits autels tenus en mains d'officiants <sup>1</sup>; l'un d'eux, dit Apulée, *manibus ambabus gerebat altaria, id est auxilia*. Pour être tenus en mains ou portés sur la tête, ces autels devaient être de dimensions réduites, comme celles des brûle-parfums cités plus haut.

\* \* \*

Qu'une femme plus ou moins grôtesque porte l'autel, rien d'extraordinaire à cela; mais pourquoi Silène? Les porteurs d'objets sacrés sont parfois des Pygmées, des êtres caricaturaux. Mais nous savons aussi que la procession isiaque comportait une mascarade, où des figurants étaient déguisés, les uns en soldats, chasseurs, oiseleurs, philosophes, femmes, les autres en personnages mythologiques, Bellérophon, Ganymède, d'autres encore en ours, singes, ânes, rappelant les animaux des mythes grecs <sup>2</sup>. Nous avons reconnu le souvenir de cette mascarade rituelle sur un relief du <sup>ve</sup> siècle de notre ère. A l'intérieur d'un cirque, avec chapelles d'Isis et de Sérapis, des acteurs jouent une sorte de mime sur une estrade, déguisés en animaux; l'un tient le trident de Poseidon, l'autre le foudre de Zeus, et un groupe est la caricature d'Aphrodite, ayant à ses pieds Héphaïstos, derrière elle peut-être Arès <sup>3</sup>. Ce souvenir, nous l'avons retrouvé encore dans des figurines gréco-égyptiennes où des animaux sont déguisés en hommes, tel cet âne vêtu du manteau des philosophes <sup>4</sup>. Notre Silène porteur d'autel est vraisemblablement un figurant de ce genre.

W. DEONNA.

1. Apulée, *Met.*, XI, 10; Lafaye, *op. l.*, p. 142; Perdrizet, p. 119.

2. Lafaye, *op. l.*, p. 121 suiv.

3. *Caricature ou rite*, in *Rev. des études anciennes*, XXVI, 1924, p. 162 suiv.

4. *Ibid.*

## QUESTIONS D'ART ROMAN BOURGUIGNON

---

L'école monumentale qui s'est développée en Bourgogne à l'époque romane tient à juste titre une place considérable dans notre histoire artistique. De toutes nos écoles régionales d'art roman, elle est peut-être celle dont les caractères sont les mieux déterminés et dont l'influence a été la plus étendue dans l'espace et même dans le temps, car l'art gothique lui doit vraisemblablement quelques-uns de ses plus beaux thèmes. Et parmi ces écoles régionales elle est aussi l'une des mieux étudiées : il suffit de rappeler quelques-unes des nombreuses enquêtes dont ses monuments ont été l'objet, celles de l'abbé Chomton sur Saint-Bénigne de Dijon, du vicomte de Truchis sur les questions d'influences, de M. Thiollier sur les églises du Brionnais, de M. Virey sur celles du Mâconnais, de l'abbé Terret sur Autun. Très peu de nos provinces pourraient montrer un ensemble d'études monumentales d'une aussi grande valeur.

Et pourtant, malgré ces travaux remarquables, que de questions sont encore obscures, que de problèmes dont la solution est toujours matière à controverse ! Par un malheur irréparable, des destructions stupides et criminelles ont privé la Bourgogne de ses œuvres capitales : le tombeau de saint Lazare à la cathédrale d'Autun, la rotonde de Saint-Bénigne de Dijon, la grande église de Cluny. De ces merveilles il ne reste plus que fragments plus ou moins endommagés, et cependant il eût été essentiel de bien connaître ces trois monuments pour pouvoir fixer la genèse et la chronologie de l'art roman bourguignon.

C'est à discuter et à résoudre les plus importants de ces problèmes que s'est attaché M. Charles Oursel dans le beau volume, remarquable par sa typographie et ses magnifiques



planches, qu'il vient de publier sous le titre de : *l'Art roman de Bourgogne*<sup>1</sup>. Connue déjà par ses études sur la miniature bourguignonne et en particulier cistercienne, l'auteur a réuni dans ce volume, en les complétant, quelques articles publiés déjà dans diverses revues et qui sont sortis du cours d'histoire de l'art qu'il professe à l'Université de Dijon. Dans son introduction, M. Oursel se défend d'avoir voulu écrire une histoire de l'art roman bourguignon, qu'il juge impossible dans l'état actuel. On peut dire qu'il a du moins travaillé à préparer cette histoire, en la considérant sous ses différents aspects, en recherchant et en critiquant en toute impartialité les témoignages qui nous en sont parvenus, qu'il s'agisse des textes ou des monuments eux-mêmes.

La méthode de M. Oursel, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire, est en effet celle d'un historien. Fixer d'abord la chronologie des édifices lui paraît une tâche essentielle, et il s'est attaqué à l'ordre de problèmes le plus difficile qui s'impose à l'archéologie : raccorder les textes et les monuments, appliquer les dates données par les documents aux édifices parvenus jusqu'à nous. Et dans son examen des sources écrites, il ne se contente pas de retenir celles qui ont trait directement aux édifices. Par une vue vraiment féconde, il cherche à replacer dans leur milieu les évêques et les abbés constructeurs en étudiant leur origine, leurs relations de famille, les questions politiques, les conflits religieux auxquels ils ont été mêlés : bien des monuments doivent leur caractère et même leur raison d'être à des circonstances de ce genre. C'est seulement après avoir terminé cette enquête que l'auteur passe à ce qu'on peut appeler la critique interne, c'est-à-dire au témoignage des monuments eux-mêmes dont il analyse avec minutie tous les éléments, dont il détermine les reprises et les repentirs, afin de pouvoir établir la correspondance de ce témoignage avec celui des textes.

Ces analyses sont d'une clarté et d'une netteté qui char-

1. Charles Oursel, *l'Art roman de Bourgogne. Études d'histoire et d'archéologie. Préface de Kingsley Porter*. Un vol. in-4°, 219 pages, 36 planches, Dijon, L. Venot et Boston, Marshall Jones Company, 1928.

ment. Loin de rebuter ses lecteurs par l'abus de la nomenclature technique ou la monotonie, M. Oursel dégage tout de suite le trait essentiel du morceau qu'il étudie. C'est grâce à cette méthode qu'il a su donner des descriptions vivantes qui mettent en lumière l'ossature des édifices et ce qu'il y a d'original dans leur construction et leur décor. La même netteté, la même franchise règnent dans les conclusions qui se groupent en un système bien lié. M. Oursel est arrivé à constituer ainsi une théorie, nouvelle à beaucoup d'égards, de l'histoire de l'art roman bourguignon en s'appuyant sur les seuls faits historiques ou archéologiques dûment contrôlés. C'est cette théorie que nous voudrions essayer de dégager en suivant l'ordre même dans lequel l'auteur a présenté les problèmes.

## I

Le problème initial est celui de la naissance même de cet art roman bourguignon. Deux édifices importants, Saint-Bénigne de Dijon et Saint-Philibert de Tournus, représentent la première période de construction, mais l'on y chercherait en vain les traits caractéristiques d'un art régional. Les archéologues les classent dans la catégorie des églises de type lombard.

Les dates de Saint-Bénigne conservées par la chronique de ce monastère ne sont pas contestées : fondation de l'église par Guillaume de Volpiano le 14 février 1001, consécration de la basilique le 30 octobre 1016 ou 1017, de la rotonde le 13 mai 1018, moins de vingt ans après le début des travaux. Comme le dit fort bien M. Oursel, une construction aussi rapide indique plutôt un aboutissement que le début d'une école. D'où venait cet art ? On sait que Guillaume avait amené avec lui en Bourgogne beaucoup d'Italiens, mais aucun architecte lombard n'est mentionné par les chroniques. D'autre part M. Oursel dresse un tableau intéressant des attaches familiales de Guillaume de Saint-Bénigne, fils du comte de

Volpiano au marquisat d'Ivrée, filleul de l'impératrice Adélaïde, apparenté à Brun de Roucy, évêque de Langres, de la famille des comtes de Mâcon, ainsi qu'à des seigneurs lorrains ou allemands et même au duc Richard I<sup>er</sup> de Normandie, dont le fils, Richard II, l'appelle à Fécamp en 1001. Ces alliances expliquent que Guillaume de Saint-Bénigne ait surtout cherché des inspirations artistiques dans l'Italie du Nord et dans l'ancienne Lotharingie, et, comme nous allons le voir, ses constructions ne manifestent aucune tendance proprement régionaliste.

Le plan de l'édifice est une imitation bien nette de celui du Saint-Sépulcre. Ce n'en est pas le plus ancien exemple, car Adhémar de Chabannes en mentionne un, dû à Foucaud, évêque de Limoges, et daté de 947<sup>1</sup>, mais c'est peut-être la première application de ce plan à une église funéraire renfermant le tombeau d'un saint. Le fait que la sépulture de saint Bénigne est située hors de la rotonde, dans une chapelle carrée du ix<sup>e</sup> siècle, n'infirme en rien cette conclusion. Les descriptions et les reproductions de la rotonde dans l'ouvrage de dom Plancher<sup>2</sup>, surtout la partie souterraine, comprenant la crypte et ses annexes, qui s'est conservée jusqu'à nous, montrent une construction très primitive, faite de pierres dures et plates rappelant la forme des briques et une ornementation d'arcatures et de bandes lombardes. En revanche rien ne nous autorise à croire que la basilique présentât le rythme des piliers alternativement forts et faibles, fréquent en Lombardie. M. Oursel estime que les 40 piles plus fortes mentionnées par la chronique devaient être celles qui séparaient la nef du double bas côté, les 80 plus faibles étant destinées à diviser ces quatre collatéraux; il lui paraît que le grand nombre de fenêtres (70) implique un éclairage distinct pour la nef et pour les bas côtés. Ceux-ci, d'après la chronique, étaient voûtés et, bien que nous ne possédions aucun témoignage sur ce point, il en était peut-être de même

1. Adhémar de Chabannes, III, 24 éd. Chavanon, p. 145.

2. Dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*, 3 v. f<sup>o</sup> 1739-1748, I, p. 488-496.

de la nef, mais nous entrons ici dans le domaine des conjectures. Du moins le narthex de Tournus, construit précédemment et dont les deux étages sont entièrement voûtés, montre que la voûte n'était pas inconnue en Bourgogne à cette époque.

On sait quel intérêt présente cette église de Tournus dont les dispositions et les détails de construction semblent une énigme. Après M. Virey, M. Oursel en a révisé la chronologie et est parvenu à des conclusions un peu différentes. Tout d'abord il refuse d'admettre la construction par les moines de Noirmoutiers, arrivés à Tournus en 875, d'un sanctuaire de saint Philibert, distinct de celui de saint Valérien, sur l'emplacement du narthex actuel. Il n'a pas de peine à montrer que l'expression de *navis veteris ecclesiae* appliquée au narthex par le « Processional » de 1563 ne signifie pas du tout qu'il s'agit de l'église primitive, mais désigne ainsi le narthex, à cause de son caractère vétuste et archaïque.

D'ailleurs, le passage des Hongrois en 937 a dû avoir pour résultat la destruction totale de l'église. M. Virey pense que les travaux de la nouvelle église, commencés par le chevet, furent entrepris par l'abbé Aimin en 928, interrompus par le schisme des moines « philibertins » qui retournèrent à Saint-Pourçain en Auvergne, repris à leur retour en 949 sous les abbés Hervé et Étienne, qui continuèrent l'église jusqu'au narthex dont ils construisirent le rez-de-chaussée. Le premier étage de cette curieuse construction n'aurait été entrepris qu'après l'incendie de 1007 par l'abbé Bernier.

M. Oursel, au contraire, se fondant sur la réédification du sarcophage de saint Valérien par l'abbé Étienne en 979, attribue à ce personnage la construction de la crypte et du chevet avec son déambulatoire flanqué de chapelles rayonnantes rectangulaires. Quant au narthex, il n'admet pas deux campagnes différentes pour les deux étages et constate une unité parfaite dans la maçonnerie et dans le style. C'est entre 980 et l'an 1000 que fut élevée cette construction, dont la solidité massive opposa un obstacle efficace à l'incendie de 1007 qui détruisit la nef et probablement, comme le montre la différence d'appareil, la partie supérieure du chevet.



Une autre raison d'un caractère historique semble bien favoriser cette conclusion. M. Oursel, frappé des rapports fréquents de l'abbaye de Tournus avec l'Auvergne, a rappelé qu'Étienne avait été prieur de Saint-Pourçain-sur-Sioule où s'étaient retirés les « philibertins » de 946 à 949. Ne serait-ce pas de cette province qu'il aurait rapporté le plan du déambulatoire à chapelles rayonnantes rectangulaires inauguré à la cathédrale de Clermont par l'évêque Étienne II en 946<sup>1</sup>? On peut ajouter qu'au sud de Saint-Pourçain l'église d'Artonne a conservé en plein xii<sup>e</sup> siècle ce plan archaïque du déambulatoire à chapelles carrées analogue à celui de Tournus. Et de même, M. Oursel fait remarquer avec raison que le narthex pourvu d'un étage, avec tribune ouvrant sur l'église et toiture plus élevée que celle de la nef, a été aussi créé en Auvergne où l'on en trouve un exemple, à Chamaillères, au x<sup>e</sup> siècle. Sans doute, avec ses deux travées et ses voûtements de nature différente, le narthex de Tournus est plus vaste et plus compliqué que les vestibules auvergnats : il n'en est pas moins construit d'après les mêmes principes.

La nef fut reconstruite après l'incendie de 1007 par l'abbé Bernier, qui éleva les piles circulaires destinées à soutenir une charpente, et l'ensemble de l'église fut consacré en 1019. Les voûtes en berceaux transversaux, qui couvrent actuellement la nef, dateraient de Pierre I<sup>er</sup> (1066-1107). Les arcs-doubleaux à l'appareil bigarré de moellons blancs et de petites pierres noires, ainsi que les arcs-diaphragmes qu'ils soutiennent sont, de l'avis de M. Oursel, antérieurs à la voûte et ont servi d'abord à soutenir la charpente. L'emploi si curieux et si rare des berceaux transversaux s'explique d'après lui par le désir de conserver les hautes fenêtres ouvertes entre les arcs-diaphragmes. Un berceau longitudinal ou bien les aurait fait disparaître, ou, s'il les avait surmontées, aurait compromis l'équilibre de l'édifice ; au contraire, des berceaux transversaux permettaient d'encadrer les fenêtres par

1. Cf. L. Bréhier, *la Cathédrale de Clermont au x<sup>e</sup> siècle et sa statue d'or de la Vierge* (Renaissance de l'Art français, avril 1924).

les lunettes de ces voûtes. Cette explication ingénieuse semble excellente, mais elle n'empêche nullement, comme l'insinue M. Oursel, que l'idée même de ce procédé soit venue d'Orient, tout au moins à la fin de l'antiquité, dans la basilique de Constantin, dont l'étage inférieur du narthex de Tournus reproduit si curieusement le mode de couverture.

Comme ses devanciers, M. Oursel a bien vu que cette architecture de Saint-Bénigne et de Tournus n'est pas encore l'art bourguignon; mais n'est-ce pas pour sacrifier à une tradition périmée qu'il l'appelle toujours art lombard, bien qu'il soit au courant des travaux de M. Puig i Cadafalch et en approuve généralement les conclusions? Le caractère cosmopolite de ce premier art bourguignon avait été déjà mis en lumière par M. de Truchis, mais l'on sait que l'origine et les caractères de ce « premier art roman » ont été bien déterminés par M. Puig i Cadafalch<sup>1</sup> qui en a montré le caractère populaire et international. Cet art a régné du ix<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle sur la Catalogne, la Provence, la Lombardie, la Rhénanie, et il s'est introduit en Bourgogne. Il est caractérisé par des plans très simples, une construction massive en petits moellons, une ornementation sommaire de niches, d'arcades aveugles et de bandes dites lombardes pour soutenir les corniches. L'école lombarde proprement dite est très différente de cet art rudimentaire, et ce n'est pas nécessairement à la Lombardie que les constructeurs de Saint-Bénigne et de Tournus l'ont emprunté. M. Oursel remarque avec raison que, dans ces deux édifices, on ne trouve aucun trait spécialement lombard comme les piliers alternés, les galeries décoratives au chevet, les chapiteaux cubiques, les croisillons arrondis (chevet triflé). Bien plus, si des détails de ce genre apparaissent plus tard en Rhénanie et en Normandie (par exemple à Jumièges), on ne les trouve pas à l'église de Bernay bâtie par l'abbé Guillaume. Ainsi se justifie l'affirmation de M. Oursel que cet art de Dijon et de Tournus, si rude et barbare qu'il paraisse, n'est pas un début, mais le point culmi-

1. J. Puig i Cadafalch, *le Premier art roman*, Paris, 1928.

nant d'une tradition. Cette tradition, c'est celle du premier art roman, dont les modèles ont pu venir d'Italie et en particulier de Ravenne, mais qui ne se confond nullement avec l'école lombarde et conserve dans les édifices bourguignons, du début du XI<sup>e</sup> siècle, son caractère abstrait et cosmopolite. Aucun de ces édifices ne laisse prévoir la naissance d'une école régionale d'architecture.

## II

Cette école est née à l'abbaye de Cluny et c'est là, peut-on dire, le point central de la thèse de M. Oursel. Ce fut cet édifice prodigieux, centre d'une congrégation internationale, où travaillèrent des moines-architectes et des artistes venus probablement de provinces différentes, qui fut le berceau de l'école bourguignonne. D'autres archéologues l'avaient affirmé, aucun ne l'avait démontré avec la même précision que M. Oursel et avec des arguments aussi probants.

Sa théorie repose d'abord sur une étude critique des sources écrites et de leurs renseignements chronologiques. La première pierre de l'église fut posée le 30 septembre 1088; Urbain II consacrait le grand autel en 1095 et, d'après Gilon, biographe de l'abbé Hugues, les travaux étaient achevés en 1108 : ils avaient duré vingt ans, et l'on est confondu de cette rapidité. Mais le témoignage de Gilon est formel et son autorité ne fait aucun doute. Une enquête faite à Cluny par Calixte II pour canoniser l'abbé Hugues est conservée dans les *Miracula S. Hugonis*, qui reproduisent à peu près le passage de Gilon sur la durée des travaux. Bien plus, d'après Hildebert de Lavardin, archevêque de Tours, qui écrivit lui aussi une vie de saint Hugues (entre 1125-1143), Gilon avait eu pour collaborateur Hézelon, probablement le moine qui fut un des architectes de l'abbatiale. La voûte de la nef s'écroula en 1125, mais fut rapidement reconstruite, et une seconde consécration fut faite par Pascal II le 25 octobre 1130.

L'église de Cluny était donc bien l'œuvre de la fin du

x<sup>ie</sup> siècle : cent ans environ la séparaient de Saint-Bénigne de Dijon. Si l'on considère les ressources immenses dont disposait l'abbé de Cluny, les donations généreuses des souverains comme Alfonse VI de Castile ou Henri I<sup>er</sup> d'Angleterre et aussi l'activité intellectuelle des moines de Cluny, leur culture classique, leur prédilection pour l'art mis au service de la religion, à commencer par la musique, on s'expliquera peut-être mieux qu'une œuvre pareille, qui dépassait par ses dimensions toutes les églises de la chrétienté, ait pu être exécutée en si peu de temps. L'église de Cluny n'était pas seulement un édifice incomparable; elle apportait au monde un art nouveau : une architecture plus hardie que tout ce qu'on avait vu jusque-là en Occident, la taille correcte et l'appareillage des pierres, l'ornement architectural inspiré de l'antique.

De telles nouveautés ne naissent pas spontanément, et c'est là, il faut l'avouer, la grosse lacune de l'archéologie bourguignonne. Nous voyons mal jusqu'ici, faute de témoignages, d'où cet art est sorti. L'art roman commence par Cluny comme l'art byzantin par Sainte-Sophie, mais ces deux chefs-d'œuvre sont avant tout l'aboutissement des efforts de plusieurs générations, que nous connaissons assez bien en ce qui concerne Sainte-Sophie, mais très mal s'il s'agit de Cluny. L'avenir nous révélera sans doute des monuments de transition, comme cette curieuse chapelle de Berzé-la-Ville, célèbre par ses peintures murales. M. Oursel a montré qu'elle est certainement antérieure à l'achèvement de la grande église de Cluny : sa construction en petits moellons et ses bandes lombardes rappellent le premier art roman, mais les arcades décoratives qui encadrent ses fenêtres annoncent l'ornementation nouvelle; un passage du testament de saint Hugues la montre en construction vers 1100.

Mais en même temps qu'un aboutissement, Cluny est aussi un point de départ, et tout un groupe d'églises bourguignonnes a été construit d'après les mêmes principes. M. Oursel va même jusqu'à donner à ce groupe le nom d'école clunisienne, reprenant une expression de Viollet-le-Duc condamnée depuis



longtemps, mais en lui donnant un sens beaucoup plus légitime. En laissant de côté les proportions grandioses qui n'ont jamais été reproduites dans l'art roman, on peut dire qu'on trouvait réunis pour la première fois dans l'église de Cluny les éléments suivants : l'élévation de la nef en un triple étage comportant les arcades en tiers-point, le triforium, les hautes fenêtres; la superposition des ordres classiques; la couverture de la nef par un berceau brisé longitudinal.

Une première application de cette formule fut faite à l'église du prieuré de Paray-le-Monial, bâtie du vivant même de saint Hugues, comme en témoigne le récit d'un miracle qui montre l'abbé de Cluny dans l'église alors en construction, quelques années avant sa mort (1109). La date admise jusqu'ici était la période 1130-1140. Sans s'être entendus et chacun travaillant de son côté, M. Virey<sup>1</sup> et M. Oursel sont arrivés à la même conclusion : l'église de Paray-le-Monial est contemporaine de celle de Cluny et en reproduit l'architecture.

M. Oursel note d'abord les anomalies du plan, l'aspect trapu et disproportionné de cette courte nef à trois travées, dont la voûte s'élance à 22 mètres de hauteur et qui est suivie d'un transept et d'un chevet d'une véritable ampleur, le déambulatoire plus étroit que les collatéraux du chœur, le désaxement du narthex, dont les travées ne correspondent ni à la nef ni aux bas côtés, l'effet étriqué de ce petit narthex avec ses deux tours à côté de l'élévation grandiose de la nef, enfin la décoration dissemblable des deux tours. Après avoir, par une analyse très serrée, dégagé les éléments architecturaux de l'édifice, l'auteur institue une comparaison des plus instructives entre les deux églises.

Ce sont d'abord des détails du plan. A Paray-le-Monial, les collatéraux se prolongent au delà du transept de chaque côté du chœur, puis se rétrécissent pour former le déambulatoire; il en est de même à Cluny, où les doubles collatéraux se pro-

1. Virey, *Paray-le-Monial et les églises du Brionnais*, Paris, 1926 (petites monographies).

longent au delà du grand transept, où le collatéral intérieur franchit même le petit transept pour devenir ensuite un étroit déambulatoire. Ce rétrécissement de la galerie tournante se voyait déjà à Tournus, tandis que les déambulatoriaux auvergnats ont la même largeur que les bas côtés. De même, à Cluny comme à Paray-le-Monial, les absidioles ouvertes dans le mur est des croisillons s'appuient d'un côté sur le mur goutterot du chœur, détail inconnu aux autres provinces où ces absidioles sont entièrement dégagées. L'hémicycle du sanctuaire est limité dans les deux édifices par huit colonnes.

Mais ce qui frappe le plus, c'est l'élévation du chevet dont les éléments s'étagaient de la même manière à Cluny et à Paray-le-Monial : au premier plan les chapelles rayonnantes enserrées d'un cordon de billettes encadrant les fenêtres et rejoignant les tailloirs des colonnes-contreforts; plus haut, le mur tournant du déambulatoire, surhaussé au-dessus des chapelles et éclairé de fenêtres, disposition très heureuse reconnaissable sur le plan en relief de l'abbatiale de Cluny et ignorée dans les églises d'Auvergne, où ce mur très bas n'est pas éclairé; enfin, couronnant le tout, le mur en hémicycle du sanctuaire épaulé par des contreforts.

Mêmes similitudes à l'intérieur des deux églises : piliers cruciformes cantonnés de pilastres cannelés vers la nef et de demi-colonnes des autres côtés; prolongation de ces pilastres au-dessus des grandes arcades; superposition de pilastres et de colonnes engagées entre les baies du triforium et les hautes fenêtres; cordons moulurés en forte saillie séparant les trois étages des arcades, du triforium et des hautes fenêtres; même chiffre de fenêtres, trois par travée. Les croisillons de Cluny encore debout permettent de constater cette coïncidence perpétuelle entre les dispositions des deux édifices.

Et c'est dans l'histoire même de Cluny que l'on trouve la raison de ces ressemblances. Par des alliances de famille, saint Hugues, abbé de Cluny, était le petit-neveu de Hugues, évêque d'Auxerre, qui agréa à Cluny en 999 le prieuré de Paray-le-Monial fondé par son père, Lambert, comte de Châlons. L'évêque d'Auxerre dirigea même l'éducation du futur abbé

de Cluny, et ces circonstances suffisent à expliquer l'intérêt que saint Hugues a toujours porté à ce prieuré. On peut donc affirmer que ce fut lui qui fit commencer l'église de Paray-le-Monial, déjà très avancée au moment de sa mort en 1109. Il est vraisemblable que cette mort compromit les travaux et que l'on renonça à suivre le plan grandiose, attesté par le chevet et les trois travées de la nef. On se contenta de raccorder cette nef à l'ancien narthex, qui devait disparaître d'après le projet primitif.

D'autres églises se rattachent également à Cluny par leur architecture. C'est d'abord Saint-Andoche de Saulieu, abbaye qui dépendait de l'évêché d'Autun et qui fut rebâtie par l'évêque Antoine de Bagé, un ami de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, et consacrée le 21 décembre 1119 par Calixte II. Or, la nef et les collatéraux qui appartiennent à la construction primitive montrent l'élévation clunisienne à trois étages, les arcades en tiers-point, la voûte centrale en berceau brisé. A noter quelques variantes, comme les colonnes engagées au lieu de pilastres et une seule fenêtre par travée.

C'est ensuite la cathédrale d'Autun, consacrée par Innocent II en janvier 1132. Comme le montre M. Oursel, on doit admettre que l'édifice était alors terminé, sauf le porche, bâti après 1178, et dont la mouluration diffère de celle de l'église. On y retrouve les mêmes dispositions qu'à Cluny, l'élévation à triple étage, la brisure des voûtes et des arcades, les pilastres cannelés sur toutes les faces des piliers. Le goût du décor est encore plus vif, les profils des arcades sont plus compliqués et les bandeaux qui séparent les étages s'agrémentent de rosaces et de perles; le triforium est une réplique de la porte d'Arroux, mais chaque travée est percée d'une seule fenêtre. L'équilibre est moins assuré qu'à Paray-le-Monial, et il semble que l'architecte ait sacrifié la solidité à l'élégance.

Des répliques plus ou moins simplifiées de ce type se retrouvent à Notre-Dame de Beaune (1120-1140) et à Semur-en-Brionnais (fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle). Ainsi Cluny a créé un type particulier d'église qui a été le point de départ de l'école

bourguignonne et si l'on étendait cette enquête aux églises bourguignonnes, situées hors de la Bourgogne, on ajouterait peut-être à ce groupe la grande église de Souvigny, dont le monastère fut une colonie clunisienne de la première heure <sup>1</sup> et dont le plan remanié à diverses époques finit par ressembler à celui de l'église-mère <sup>2</sup>. M. Oursel a donc bien raison de regarder comme inexacte l'affirmation d'Anthyme Saint-Paul, qu' « il est impossible en Bourgogne de distinguer les églises clunisiennes de celles qui ne le sont pas ». Si le terme d'école clunisienne peut paraître excessif, on est fondé tout au moins à parler d'un groupe clunisien qui se distingue par des caractères bien tranchés au milieu de l'école romane de Bourgogne.

### III

Et ce n'est pas le seul groupe autonome de la région. M. Oursel en a délimité un autre dont les caractères architecturaux sont également très nets. Ce sont les églises dans lesquelles la voûte de la nef est faite comme celle des bas côtés de compartiments d'arêtes et dont la Madeleine de Vézelay est l'exemple le plus important. Sans doute la nef de ces églises, dressée au-dessus des collatéraux, est éclairée par de hautes fenêtres comme les nefs clunisiennes, mais là s'arrêtent les ressemblances. Tous les autres détails diffèrent : emploi du plein cintre au lieu de l'arc brisé pour les arcades et les doubleaux, piles cantonnées de demi-colonnes et non de pilastres, absence de triforium et, au lieu de l'élévation à triple étage, hautes fenêtres surmontant les arcades et percées dans les lunettes des voûtes d'arêtes.

M. Oursel a constaté que ce type architectural est celui d'églises dépendant plus ou moins de l'antique abbaye de

1. La fondation de Cluny est de 910; la donation de Souvigny à Cluny date de 915 et ce prieuré demeura longtemps sous l'administration directe des abbés de Cluny.

2. F. Deshoulières, *Souvigny et Bourbon-l'Archambault*, Paris, 1924 (petites monographies).



Saint-Martin d'Autun, fondée par Brunehaut en l'an 600 et qui dut à son antiquité de conserver son indépendance en face de la jeune abbaye de Cluny. L'église de Saint-Martin, détruite en 1793, avait été reconstruite en 1741, mais celle de son prieuré d'Anzy-le-Duc existe toujours et paraît, d'après une inscription, remonter au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Son transept, très débordant, est suivi d'un chevet composé de quatre absidioles disposées en échelon (plan dit bénédictin adopté dans la crypte de Saint-Bénigne de Dijon), tandis que l'abside principale est prolongée par une chapelle formée d'une partie droite et d'un hémicycle. Se fondant sur le fait qu'une colonie de moines de Saint-Savin en Poitou s'établit à Saint-Martin d'Autun en 870 et que l'un de ces moines, saint Hugues de Poitiers, fut le premier prieur d'Anzy-le-Duc en 878, M. Ourcel est disposé à voir dans ce plan anormal un souvenir des chevets à chapelles rayonnantes sans déambulatoire qui terminent les églises à coupoles du Sud-Ouest (Angoulême, Souillac, Cahors, etc.), mais qu'on trouve aussi en Auvergne (Saint-Dier) et dans le Velay (Chamalières-sur-Loire, Saint-Paulien). A vrai dire, l'hypothèse paraît fragile, car le plan de ces chevets est très différent de celui d'Anzy et ne comporte pas d'absidioles en échelon.

Par toute son architecture (absence de triforium, piles cantonnées sur trois faces d'un dosseret avec demi-colonne et d'un simple dosseret vers les collatéraux, absence de triforium, voûte d'arêtes sur la nef, berceau en plein cintre sur le chœur), l'église d'Anzy-le-Duc se distingue du groupe clunisien. Son beau clocher octogonal de style lombard, avec ses trois étages ajourés, en retrait l'un sur l'autre, possède une sveltesse qu'on ne trouve guère dans les clochers du Brionnais, même dans la tour de l'Eau-Bénite à Cluny. Et tous ces traits se retrouvent dans deux autres églises de prieurés dépendants de Saint-Martin d'Autun, à Bragny-en-Charolais (<sup>x</sup><sup>e</sup> siècle) et à Saint-Martin d'Avallon dont l'architecture a inspiré la collégiale voisine de Saint-Lazare.

Le cas de la Madeleine de Vézelay est plus complexe. Ici, il ne s'agit plus d'un prieuré de Saint-Martin d'Autun, mais

d'un monastère indépendant fondé vers 860 par Girard de Roussillon et rattaché bien malgré lui à l'abbaye de Cluny par Urbain II en 1096, par Pascal II en 1100<sup>1</sup>. L'église n'en appartient pas moins au type des prieurés de Saint-Martin, nef voûtée d'arêtes avec doubleaux en plein cintre, proscription de l'arc brisé, des pilastres cannelés, du triforium, grandes arcades en plein cintre légèrement outrepassé. Il se trouve d'ailleurs, et c'est là un fait à retenir, que, d'après la chronologie admise par M. Oursel, cette église fut élevée par un ancien moine de Cluny, tout dévoué à sa métropole, l'abbé Artaud (1096-1106). La chronique de Vézelay place en 1104 la dédicace de cette église. En 1120, un incendie qui éclata au moment d'un grand pèlerinage fit périr 1.127 personnes, mais aucun texte ne parle d'une reconstruction de l'église dont l'architecture de pierre a pu résister au feu. Le narthex est au contraire postérieur, et sa consécration par le pape Innocent II date de 1132.

Si l'on admet la chronologie établie par M. Oursel pour la grande église de Cluny, et nous avons vu qu'on ne peut guère y échapper, ces dates n'ont rien d'invraisemblable et montrent l'avance de l'école bourguignonne. Mais la raison pour laquelle M. Oursel, après M. Porée, a pris cette position en ce qui concerne Vézelay me paraît tout à fait admissible : elle est fondée en grande partie sur l'étude archéologique très sérieuse que Viollet-le-Duc put faire de l'édifice en 1840 avant d'en diriger la restauration. Les archéologues ont eu grand tort de négliger ce précieux témoignage qui montre des différences essentielles entre la construction de la nef, assez négligée (voûtes épaisses mal contre-butées par des murs en petits matériaux, pierres mal choisies, claveaux des arcs taillés dans un calcaire qui se délite) et celle du narthex beaucoup plus soignée, avec des matériaux meilleurs et une ornementation plus élégante. Le même contraste se révèle sur les chapiteaux du narthex qui marquent un progrès sensible sur ceux de la nef. Ces observations précises sont la meilleure

1. Ch. Porée, *l'Abbaye de Vézelay* (petites monographies).

confirmation des dates données par la chronique de Vézelay.

Ainsi l'autonomie des églises à nefs voûtées d'arêtes en face du groupe clunisien est bien établie. Fidèle à la méthode qui lui a donné d'excellents résultats pour d'autres édifices, M. Oursel cherche à expliquer cette divergence par des raisons historiques. D'après lui, cette forme d'architecture aurait été dans les monastères qui l'ont adoptée comme une manifestation d'indépendance, comme une protestation contre les prétentions envahissantes de Cluny. Il trouve cette opposition jusque dans l'ornementation picturale, celle de Cluny représentée par les curieuses fresques de Berzé-la-Ville, d'allure toute byzantine avec leurs fonds bleus, leurs tons vigoureux, leur reproduction des costumes de la cour de Constantinople, celles de l'abside d'Anzy-le-Duc, de tonalité claire, aux couleurs ternes, avec les fonds composés de bandes parallèles qui caractérisent la peinture de Saint-Savin et de la vallée du Loir, et que l'on trouve aussi en Orient dans les grottes cappadociennes.

Il y a là, semble-t-il, un véritable anachronisme, et une pareille forme d'opposition me paraît convenir au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle bien plutôt qu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup>. Mais surtout les faits recueillis par M. Oursel lui-même démentent sa théorie. Que Norgaud, évêque d'Autun (1098-1112), ait été un farouche adversaire de Cluny et ait désigné en 1099 pour diriger l'abbaye de Saint-Martin un ennemi de la puissante congrégation, ce sont là des faits incontestables, mais comment supposer que cette hostilité se soit traduite par l'adoption d'un plan architectural différent de celui de la grande église de Cluny alors en construction?

La théorie s'applique encore plus mal à Vézelay dont le constructeur, l'abbé Artaud, est un clunisien. Faut-il croire, comme le veut M. Oursel, que cet abbé a dû faire des concessions à ses moines adversaires de Cluny? Comment se fait-il alors que les chapiteaux de cette même église offrent tant de ressemblance avec ceux de Cluny, auxquels plusieurs sujets ont même été empruntés? M. Oursel, qui a prévu l'objection, suppose un compromis entre Artaud et ses moines, mais il

ne peut fournir aucun témoignage qui l'autorise à risquer une pareille conclusion.

Le groupe des églises à voûtes d'arêtes sur la nef n'en existe pas moins et le grand mérite de M. Oursel est de l'avoir établi. En l'absence de tout témoignage écrit, ne vaut-il pas mieux supposer qu'à côté de la tradition clunisienne, il s'est constitué en Bourgogne une formule architecturale différente, due simplement à ce fait que les ateliers qui ont travaillé à Saint-Martin d'Autun et dans ses prieurés, ainsi qu'à Vézelay, avaient des traditions distinctes de celles du puissant atelier constitué à Cluny? La chronologie même adoptée par M. Oursel, et que je crois juste, est pleine d'enseignements à cet égard. En somme, on a travaillé à la grande église de Cluny de 1088 à 1108, puis de 1125 à 1130, et l'église de Paray-le-Monial a été commencée dans la première de ces deux périodes. Si important que fût cet atelier clunisien, il est clair qu'il n'avait pas trop de toutes ses ressources pour mener à bien l'œuvre architecturale entreprise par saint Hugues. Il eût été invraisemblable de voir les moines-artistes de Cluny entreprendre en même temps la construction de la Madeleine de Vézelay (1096-1104) et des prieurés de Saint-Martin d'Autun. Au contraire, Saint-Andoche de Saulieu (consacrée en 1119) et la cathédrale d'Autun elle-même (consacrée en 1132) ont été entreprises à une époque où l'atelier clunisien devait disposer de plus grands loisirs.

Cette réserve faite, nous ne saurions trop insister sur les résultats nouveaux qui résultent des analyses de M. Oursel. Dans ce vaste domaine qu'est l'école d'art roman bourguignon, il a réussi à délimiter deux groupes autonomes, deux traditions indépendantes, et il y en a certainement d'autres, tel par exemple le groupe très important des églises à nef obscure, qu'il signale dans un des chapitres suivants. Cette solution, beaucoup plus répandue en Bourgogne qu'on ne le suppose communément, fut adoptée dans les églises cisterciennes. Il existe sans doute des traits communs à toutes les églises de Bourgogne, en particulier leurs profils et leur ornementation sculptée. Il n'en est pas moins vrai que des re-



cherches comme celles de M. Oursel ont pour résultat de faire apparaître la notion d'école régionale comme insuffisante. J'avais été frappé moi-même de rencontrer sur le territoire de l'école d'art roman auvergnat des groupes d'églises absolument différents. C'est ainsi que la basilique à déambulatoire accosté de chapelles rayonnantes du type de Notre-Dame-du-Port se rencontre autour de Clermont dans un rayon qui ne dépasse pas trente kilomètres. Tout le reste de l'Auvergne ignore ce genre d'édifices. Un autre groupe autonome est celui des églises du Cantal, et aux frontières mêmes de la province on constate l'empiétement des types du Limousin (Herment), du Velay (Brioude, Blesle), de la Bourgogne elle-même (églises de l'arrondissement de Gannat). A vrai dire, si l'on veut se rendre compte de l'évolution architecturale de l'époque romane, il faut s'efforcer, comme l'a fait M. Oursel pour la Bourgogne, de déterminer les divers groupes d'églises qui représentent des ateliers différents, des traditions distinctes. Entre les ateliers d'une même province les communications se sont établies et c'est ainsi que se sont élaborées des formes architecturales ou ornementales communes à plusieurs groupes d'églises, par exemple en Bourgogne l'éclairage de la nef et surtout l'ornement architectural, en Auvergne les voûtes en quart de cercle, les portails à linteaux triangulaires, les mosaïques ornementales, etc. Ce sont ces éléments, secondaires en somme, qui constituent une école régionale, mais ne détruisent nullement l'autonomie des ateliers locaux, qui sont comme les divers dialectes d'une même langue nationale.

#### IV

Dans le chapitre suivant, intitulé : « L'école romane de Bourgogne », M. Oursel recherche justement quelles peuvent être les origines des formes architecturales et ornementales qui distinguent cette école, mais il est vite amené à formuler des conclusions qui valent pour tout l'art roman. Avouons

que sa doctrine, si hardie à certains égards, nous a paru ici quelque peu timide. Il est frappé surtout de la persistance des traditions gallo-romaines qui, selon lui, n'ont jamais disparu entièrement. Les arguments qu'il donne, l'imitation des voûtes romaines particulièrement facile à Autun, les monuments de Provence, les coupoles sur pendentifs du Sud-Ouest (il me fait l'honneur de citer l'opinion que j'ai exprimée à ce sujet et je ne la renie nullement), les mosaïques, la statuaire, etc., seraient excellents, s'il se bornait à chercher les causes de la renaissance artistique du <sup>xii</sup>e siècle. S'il s'agit au contraire, comme il le donne à entendre, de l'origine des plans et des formes architecturales de l'art roman, les plus grandes réserves s'imposent.

On constate en effet à la fin du <sup>xi</sup>e et au début du <sup>xii</sup>e siècle un vif désir d'imiter les monuments gallo-romains. Des œuvres comme l'abbatiale de Cluny ou la cathédrale d'Autun en sont des exemples éclatants. Non seulement en Bourgogne, mais en Provence et même en Auvergne, la sculpture romane s'inspire de modèles gallo-romains. M. Oursel a même très bien vu que cette rénovation artistique est une suite de la Renaissance carolingienne dont les moines de Cluny sont les héritiers.

Il n'en est pas moins vrai que les origines de l'architecture romane sont bien antérieures à ce mouvement. La plupart des plans, les combinaisons d'équilibre, les profils comme l'arc brisé ou l'arc outrepassé, l'iconographie religieuse qui fournit des thèmes aux sculpteurs et aux peintres, bien plus le sens même de la décoration architecturale, le caractère de la composition décorative viennent non du passé gallo-romain, mais d'un passé oriental beaucoup plus ancien. Tout ce qui fait l'ossature de l'architecture romane est le résultat d'importations orientales qui datent de l'époque mérovingienne<sup>1</sup>. Citons la basilique voûtée, la nef sans bas côtés et voûtée, le narthex à tribunes entre deux tours, l'arc brisé,

1. Cf. L. Bréhier, *l'Art en France des invasions barbares à l'époque romane* (La Renaissance du Livre) (sous presse); Jean Ebersolt, *Orient et Occident*, Paris, 1928.

les arcades aveugles et bandes lombardes, certains plans carolingiens comme la nef à double abside, le plan même des monastères qui reproduit celui des couvents coptes ou syriens, enfin la technique de la sculpture en méplat qui a survécu à la renaissance de la statuaire ainsi que ses ornements barbares.

Voilà tout ce qu'il y a à la base de l'art roman et, sous peine d'obscurcir l'histoire de l'évolution artistique, on est obligé de reconnaître que tous ces éléments sont étrangers à l'esprit de l'art classique, qui a été en fait complètement éliminé. Vue d'ensemble, l'histoire monumentale de l'Occident médiéval laisse apparaître deux grandes époques : du <sup>v</sup><sup>e</sup> au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, élimination de l'art classique, appauvrissement de la technique architecturale, disparition de la sculpture en ronde-bosse, reviviscence de l'ornement préhistorique, triomphe du décor de l'orfèvrerie barbare et des modèles orientaux; du <sup>xi</sup><sup>e</sup> au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, retour à l'antique, aux techniques architecturales et ornementales du passé romain. Le point de départ de ce mouvement est bien, comme l'a affirmé M. Oursel, la Renaissance carolingienne; mais il a fallu trois siècles pour que cette rééducation technique produisît ses fruits. L'abbatiale de Cluny, dont la construction et l'ornementation révèle l'action des humanistes, n'est que le magnifique terme de cette évolution. Et ce mouvement est bien dans une large mesure une réaction contre la tradition esthétique de l'Orient, une résurrection de la culture latine, qui a sauvé l'art occidental, engagé dans les mêmes voies que les arts musulmans.

Mais en somme, ce mouvement de renaissance antique fut incomplet. L'art roman garda les principes de construction, les plans, le système de décoration qui avaient présidé à sa naissance et demeura dans son esprit étranger à la tradition classique. Sans doute il emprunte à cette tradition des thèmes et des ornements, mais il les emploie dans un esprit très différent. Les proportions de ses édifices ne répondent plus au canon antique et, si la figure humaine est réhabilitée dans l'ornement, elle doit se plier aux formes architecturales,

se transformer en colonne aux jambages d'un portail, se courber dans les voussures, se modeler sur le profil d'un chapiteau corinthien.

C'est cette complexité même, ce sont ces contradictions qui donnent un si grand charme à l'art roman. Dans une certaine mesure, l'art antique n'a été pour lui qu'un excitant, un instrument d'éducation qui a aidé les Occidentaux à dégager leur originalité et à créer un art nouveau qui est devenu l'art gothique, issu étroitement de la tradition romane. Si l'on se place à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, on voit qu'au même moment les deux moitiés du monde chrétien ont créé la formule d'art qui correspondait exactement à leur génie : en Orient l'art byzantin des Paléologues, en Occident l'art gothique.

## V

Enfin, dans un dernier chapitre, M. Oursel examine le double problème qui met aux prises depuis plusieurs années la plupart des spécialistes de l'art roman : d'une part la chronologie de la sculpture bourguignonne, d'autre part la question de l'antériorité, soit de cette sculpture, soit de celle du Languedoc dans le mouvement de rénovation de l'art français : Moissac ou Cluny, pourrait-on dire.

Il est inutile de rappeler longuement la beauté des grands chapiteaux, sculptés sur leurs quatre faces, qui surmontaient les colonnes de marbre du sanctuaire de l'abbatiale de Cluny et sont aujourd'hui au Musée Ochier. Sur chacune des faces de la corbeille corinthienne se détache, dans une gloire ovale semblable à un bouclier, un personnage sculpté en haut-relief, auquel des draperies aux plis vigoureux mais sobres donnent une majesté incomparable. Les plus beaux sont les deux chapiteaux des Tons de la Musique, puis ceux des Vertus et des Saisons, des Arts mécaniques, des Travaux de la terre, des quatre fleuves du Paradis, qui s'échappent du jardin de l'Éden figuré par des arbustes vigoureux dans lesquels on reconnaît la vigne, le pommier, le figuier, l'olivier. Deux



autres corbeilles sont entièrement tapissées d'un ornement végétal. Il y a là un symbolisme profond, mais surtout un goût parfait, un sens admirable du décor, une interprétation originale des draperies antiques collées au corps en dessinant des bourrelets et flottant dans le bas en un léger retroussis.

Ces chapiteaux sont parmi les plus beaux qu'ait produits l'art roman; ils sont même très supérieurs par leur style à ceux de Vézelay, qui ont traité parfois les mêmes thèmes. Or, le 25 octobre 1095, Urbain II a consacré l'autel majeur de Cluny, ce qui laisse supposer que le chœur était achevé à cette date. Si l'on refuse d'admettre que les chapiteaux n'étaient pas encore en place, on ne peut guère descendre pour les dater que jusqu'en 1108, année de l'achèvement des travaux de l'église. L'écroulement de la voûte en 1125 ne semble avoir atteint que la nef, rebâtie d'ailleurs en 1130. Quant à supposer que ces chapiteaux aient été sculptés après la pose, c'est une conjecture tout arbitraire, et ce procédé est peu conforme à ce qu'on sait des usages de ce temps. Au cours de son enquête, à Vézelay, avant la restauration de l'église, Viollet-le-Duc a constaté que les chapiteaux paraissent avoir été placés au hasard, une fois taillés, et que les plus beaux morceaux se trouvaient souvent dans des endroits presque invisibles. Ce témoignage est précieux.

C'est ainsi que se pose la question des chapiteaux de Cluny : de la solution adoptée dépend toute la chronologie de la sculpture médiévale et en particulier la réponse à la question : Moissac ou Cluny? Bourgogne ou Languedoc? Après avoir rappelé la controverse récente entre M. Kingsley Porter, qui admet pour ces chapiteaux la date de 1095, et M. Paul Deschamps, qui s'efforce de démontrer qu'ils n'ont pu être sculptés qu'après la restauration de l'abbatiale sous Pierre le Vénérable, entre 1125 et 1156, M. Oursel prend position à son tour d'une manière très nette.

Il constate que les dates tardives, proposées d'ailleurs sans l'appui d'aucun témoignage historique par M. Deschamps, ont pour résultat de rajeunir extrêmement la sculpture de

Vézelay et celle d'Autun qui dépendent de Cluny <sup>1</sup>. D'autre part, c'est un fait que Suger a appelé à Saint-Denis des artistes bourguignons dès 1137 et que le portail de cette abbaye qui, comme l'a montré M. Mâle, reproduit à peu près celui de Beaulieu (Corrèze), était achevé dès 1140. A cette époque, la sculpture bourguignonne était en pleine floraison et, quelle que soit la beauté des corbeilles clunisiennes, elle était devenue plus délicate, avec même une tendance à la mièvrerie. Les chapiteaux intéressants de l'église de Saulieu, achevée en 1119, montrent d'ailleurs comment la sculpture clunisienne qui les a inspirés avait déjà évolué. M. Oursel a enfin raison de tirer parti de l'Apologie à Guillaume de Saint-Thierry écrite par saint Bernard en 1124 et qui vise l'église de Cluny et les églises ornées d'après les mêmes principes.

Il est vrai que M. Paul Deschamps se fonde sur le même texte pour supposer qu'en élaborant le programme, empreint d'un profond symbolisme, des chapiteaux du chœur de son abbatale, Pierre le Vénérable aurait voulu éviter de nouveaux reproches du sévère abbé de Clairvaux. L'hypothèse est intéressante, mais elle se heurte à une difficulté, et je suis heureux de verser à ce débat un texte dont l'importance paraît avoir échappé aux archéologues. Dans une lettre adressée en 1063 à l'abbé Hugues par Pierre Damien, qui venait de visiter Cluny en qualité de légat pontifical, le célèbre ascète italien vante le spectacle admirable et édifiant dont il a été témoin au monastère. « J'ai vu, dit-il, ce paradis d'où s'échappent les sources des quatre évangiles pour se répandre ensuite en autant de ruisseaux qu'il y a de vertus spirituelles; j'ai vu ce jardin où fleurissent les grâces, les roses et les lys, où l'on respire les parfums les plus doux. Qu'est-ce donc que le monastère de Cluny sinon le champ fécond du Seigneur où, comme une céleste moisson, vit, en

1. M. Deschamps attache avec raison une grande importance à l'épigraphie et signale l'existence de lettres onciales caractéristiques dans les inscriptions des chapiteaux, mais on peut se demander si l'évolution de l'écriture épigraphique n'a pas été aussi précoce à Cluny que celle de la sculpture.

pratiquant la charité, un chœur si nombreux de moines? Ce champ est retourné chaque jour par le hoyau de la parole sainte et il recueille tous les germes de la céleste éloquence. C'est là que s'entassent les produits des récoltes spirituelles qui seront plus tard portés dans les greniers célestes <sup>1</sup>. »

Qu'une lettre pareille ait été conservée précieusement au monastère de Cluny, et par celui qui en était le destinataire, c'est ce qui ne paraît pas douteux. Que saint Hugues, abbé de Cluny, se soit inspiré, pour tracer le programme d'ornementation du sanctuaire de son abbaye, de ce symbolisme fleuri, c'est ce qui nous semble tout au moins probable. Il y a entre ces lignes de Pierre Damien et les thèmes sculptés sur les chapiteaux une telle coïncidence qu'elle ne peut être l'effet du hasard. Sans doute il n'y est question ni de la musique religieuse, ni des arts mécaniques, mais on y voit les quatre fleuves du Paradis alimenter les vertus spirituelles, le jardin délicieux « où l'on respire les parfums les plus doux » et le champ du Seigneur où travaillent les bons ouvriers. Il semble bien que, si l'on veut atteindre la pensée qui a inspiré ces chapiteaux, où l'on voit présenté sous une forme symbolique l'idéal même de la vie monastique de Cluny, c'est à cette belle lettre de Pierre Damien qu'il faut se reporter. Elle démontre, semble-t-il, que c'est bien à saint Hugues, abbé de Cluny pendant soixante ans (1049-1109), qu'il faut attribuer le programme de l'ornementation du sanctuaire.

Il en résulte un nouvel argument en faveur de l'exécution de ces chapiteaux vers 1095 et tout au moins avant 1108, année du premier achèvement des travaux de l'église. Dès lors, les dates proposées par M. Oursel pour les principales œuvres de la sculpture bourguignonne n'offrent plus aucune invraisemblance. Mais cette conclusion résout-elle la question de l'antériorité de la sculpture bourguignonne sur la sculpture languedocienne? C'est ce que semble croire M. Oursel : c'est ce dont nous avouons ne pas être tout à fait persuadé.

1. Petri Damiani opera. *Patrologie latine*, t. CXLIV, 374.

Ici la bataille se concentre entre le grand portail de Cluny, que nous ne connaissons que par la description de dom Plancher et une ancienne gravure, et le portail de Moissac. Les tympans des deux portails représentaient le même sujet, la vision de saint Jean avec les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, placés à Cluny sur le linteau, à Moissac à la partie inférieure du tympan. Le portail de Cluny est attribué par MM. Porter et Oursel à la construction de l'abbé Hugues<sup>1</sup>. Un portail de Charlieu daté de 1094 offre le même sujet, mais traité d'une manière assez barbare. D'après la chronique d'Aymeric de Pébrac, abbé de Moissac (1377-1406), le portail de son abbatale daterait de l'abbé Ansquitol, mort en 1115. Les preuves à l'appui qu'il en apporte sont à vrai dire puériles, mais est-ce une raison pour rejeter comme M. Oursel le renseignement qu'il a dû puiser dans les archives de son monastère? C'est d'ailleurs un dogme établi par les archéologues que les deux portails dépendent forcément l'un de l'autre, sous prétexte que Moissac était rattaché à Cluny depuis 1047 et que le même sujet grandiose règne sur les deux tympans. Or, tout ce que nous savons du grand portail de Cluny nous le montre absolument différent de celui de Moissac, beaucoup plus près à vrai dire du type qui devait prévaloir dans l'art gothique. Quant au sujet du tympan, il est tellement banal dans l'iconographie des portails de cette époque qu'il vaut mieux ne pas insister.

Pourquoi d'ailleurs vouloir établir une priorité en faveur de telle ou telle province?

La renaissance de la sculpture à la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> et au début du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle est un phénomène général en France et dans les pays voisins; il serait même possible de montrer que cette rénovation, loin d'être subite, n'est que le point culminant d'un mouvement qui date de la Renaissance carolingienne. Qu'il y ait des rapports certains entre le style des sculpteurs bourguignons et celui des maîtres languedociens, c'est ce que nul ne songe à nier. D'un côté comme de l'autre, c'est la

1. A vrai dire, sans le secours d'aucun témoignage.



même humanité au corps démesurément allongé, vêtue de draperies collantes avec des plis parallèles en bourrelets et dans le bas de bizarres retroussis d'étoffes qui semblent agitées par le vent. Mais les mêmes traits, les mêmes conventions se trouvent sur les peintures et les miniatures qui ont inspiré ces sculpteurs. Pourquoi donc ne pas admettre que des artistes de provinces différentes, obligés de résoudre les mêmes problèmes techniques et travaillant d'après des sources communes, aient pu arriver à des résultats à peu près semblables? Entre les œuvres languedociennes et bourguignonnes il existe à tout prendre une différence de tempérament qui rend toute assimilation impossible. Nous tenons d'ailleurs à reconnaître que dans sa conclusion M. Oursel a fait de prudentes réserves et a reconnu que non seulement l'art de Cluny est loin de représenter toute la sculpture de l'époque, mais qu'il doit peut-être lui-même quelques éléments à des influences extérieures. Dans ce milieu cosmopolite qu'était l'abbaye de Cluny au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, des représentants des régions les plus diverses ont pu collaborer. M. Oursel a relevé en particulier des rapports intéressants entre Cluny et les pays wallons qui produisirent entre 1107-1118 le chef-d'œuvre de sculpture vraiment précoce représenté par les fonts de Saint-Barthélemy de Liège. L'un des architectes de l'abbatiale de Cluny, Hézelon, avait même été chanoine de Liège avant de devenir moine à Cluny. Et des rapports semblables s'étaient noués avec les pays rhénans et l'Italie du Nord.

Ainsi, par les études consciencieuses, si pleines de faits bien contrôlés et de vues nouvelles, qu'il a réunies dans ce beau volume, M. Oursel a non seulement augmenté notre connaissance de l'art roman bourguignon, dont il a, autant qu'il est possible, précisé la chronologie et les caractères, mais ses conclusions valent pour l'histoire de l'art roman tout entier et nous aident à mieux comprendre les conditions générales dans lesquelles s'est produite, dès la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, la rénovation artistique dont les résultats devaient être si féconds.

LOUIS BRÉHIER.

# STATUES ET STATUETTES

## NON FIGURÉES OU MAL FIGURÉES

DANS LES CINQ VOLUMES DU RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE

(Suite) <sup>1</sup>

### HÉRAKLÈS



1. B. Landeron, coll. Zbinden. Méautis, *Bronzes de Neuchâtel*, pl. 8 a. — 2. Xanten. Dédicace à Hercule Magusanus. E. 6586. — 3. B. Toronto. *Amer. Journ.*, 1925, p. 282. — 4, 5. Rome, Borghèse. Arndt, 2847, 2734. — 6. Louvre. Statuette. Franklin Johnson, *Lysippus*, pl. 42, p. 212.

T. Voir *Revue archéologique*, 1929, I, p. 1-50.



1



2



3



4



5



6

1. B. Christiana (Osio). Phot. comm. par Eltrem. — 2. Rome, Borghèse. Arndt 2706. — 3. B. Berlin. *Anzeiger*, 1922, p. 60. — 4. B. Abruzzes. Berlin. Hercule avec corne d'abondance. *Führer*, p. 54. — 5. Rome, Borghèse. Arndt 2793. — 6. B. Madrid. Thouvenot, pl. 2.



1



2



3



4



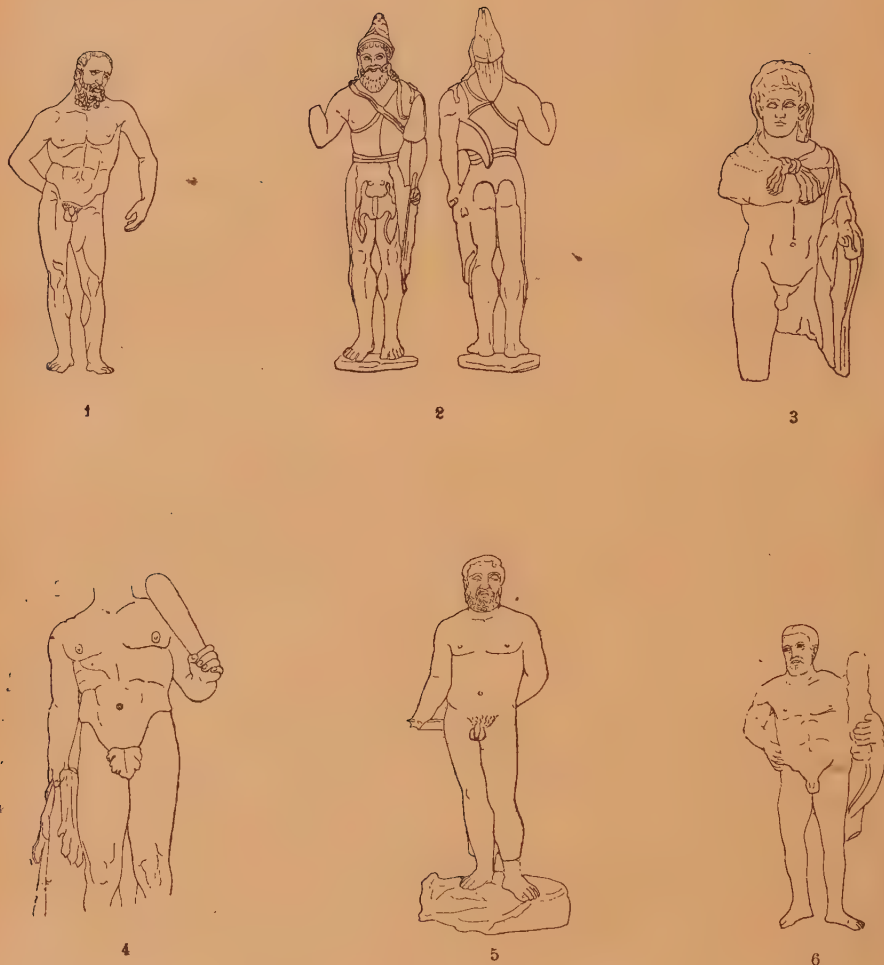
5



6

1. B. Athènes, *Deltion*, 1924-5, p. 35. — 2. *Terre cuite*. Orvieto, temple étrusque. *Not. Scav.*, 1925, p. 144, pl. 6. — 3. B. Spink, *Greek and Roman Antiq.*, n. 44. — 4. Augst. Stähelin, *Schweiz.*, p. 83. — 5. Rome, Barberini. Arndt 2891. — 6. B. Cortone. Hercule jeune? A. Neppi Modona, *Cortona*, pl. 20 c.





1. B. Berlin. *Führer*, pl. 46. — 2. B. Este. *Boll. d'arte*, 1924, p. 455 (cf. *Rép. Stat.*, II, 471,7). — 3. Narbonne. E. 6902. — 4. Rome, Barberini. Statuette. Arndt 2885. — 5. Pierre. Penmarch; Quimper. E. 7168. — 6. B. Cortone; Leyde. A. Neppi Modona, *Cortona*, pl. 21.



1



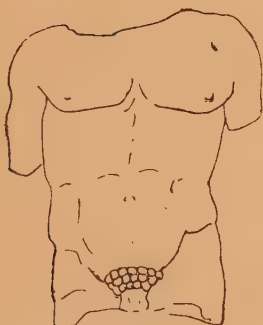
2



3



4



5



6

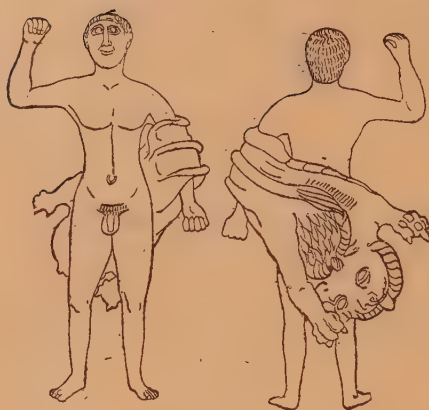


7

1. B. Aix-la-Chapelle. *Aachener Kunstblatt*, 1928, XIV, p. 27. —  
 2. B. Madrid. Thouvenot, pl. 13. — 3. B. Madrid. Thouvenot, pl. 12.  
 — 4. Acropole d'Athènes. *Dellion*, 1925, p. 95. — 5. Boston. Caskey,  
*Catal.*, p. 136. — 6. Narbonne, Hercule et Cérbère. E. 6892. —  
 7. B. Madrid. Thouvenot, pl. 12.



1



2,3



4



5



6



7

1. B. Christiania (Oslo). Phot. comm. par Eitrem. — 2, 3. B. Sassari, *Boll. d'arte* 1925, p. 45. — 4. B. Dans le commerce en 1927. Phot. comm. p. Espérandieu. — 5. B., Comme le n° 1. — 6. B. Berlin *Anzeiger*, 1922, p. 94. — 7. B. Comme le n° 1.



1



2



3



4



5



6



7

1. B. Saepinum. *Notizie dei Scavi*, 1926, p. 250. — 2. B. Madrid. Thouvenot, pl. 12. — 3. B. Dans le commerce en 1927. Phot. comm. p. Espérandieu. — 4. B. Saepinum. *Not. Scav.*, 1926, p. 249. — 5. B. Comme le précédent. *Not. Scav.*, 1926, p. 250. — 6. B. Comme le n° 4. — 7. B. Cortone; Leyde. A. Neppi Modona, *Cortona*, pl. XXI, 6.





1



2



3



4



5



6



7

1. B. Mantinée; New-York. — 2. Hercule et Achéloos, décor de casque. Poulsen, *Etruskerstadt*, 1927, fig. 56. — 3. B. Tiriolo. *Not. Scav.*, 1927, p. 347. — 4. B. Spink, *Greek and Rom. antiq.*, n° 39. — 5. B. Madrid. Hercule et la biche. Thouvenot, pl. 26. — 6. B. Berlin. Hercule et Télèphe. *Anzeiger*, 1922, p. 109. — 7. B. Madrid. Poids de balance. Thouvenot, pl. 11.



1



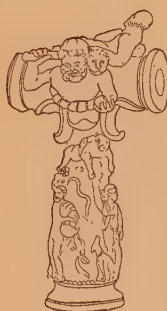
2



3



4



5



6

1. B. Sofia. Filow, *Art ant. en Bulgarie*, p. 82. — 2. B. Bull. *inst. arch. bulgare*, 1923-4, p. 215. — 3. B. Original perdu. Moulage à Dresde. Johnson, *Lysippus*, pl. 16. — 4. Rome. *Not. Scav.*, 1925, p. 494. — 5. B. Strasbourg. Enseigne militaire. Géant, Hercule, lion, Dionysos, Artémis. Forrer, *Strasbourg*, 1928. — 6. B. Augst. Poids. Tête imberbe surmontée de la massue d'Héraklès. Stähelin, *Schweiz.*, p. 84.



1



2



3



4



5



6



7



8

1. Almendingen; Berne. Kora, *Indic. antiq. suisses*, 1926, p. 84. — 2. Rome, Borghèse. Arndt 2786. — 3. Castalgandolfo. *Not. Sc.*, 1923, pl. 3. — 4. Borghèse. Arndt 2844. — 5. Durry, *Mus. de Cherchell*, pl. V, 1. — 6. Rome, Borghèse. Arndt 2843. — 7. Rome, Barberini. Statuette. Arndt 2902. — 8. Bourges. Statuette. E. 6990.



1



2



3



4



5



6

1. Rome, Borghèse. Arndt 2863. — 2. Berlin (prov. non indiquée). Colosse archaïque, dont l'ancienneté a été contestée: *Cambr. Anc. Hist., Plates*, I, p. 208; *Beaux-Arts*, 1925, p. 343. — 3. B. Bulgarie. Héra? *Bull. Inst. bulgare*, 1925, p. 252. — 4. B. Saint-Genix d'Aoste. Fivel, *l'Alesia de César* 1866, pl. 4. — 5. Durry, *Musée de Cherchell*, pl. V, 2. — 6. B. Ancienne: coll. Denon (tome I de la public. d'Amaury Duval). Déméter.





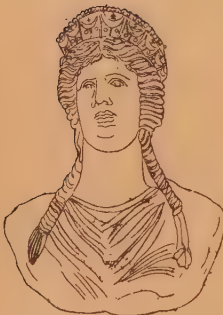
1



2



3



4



5



6



7

1. B. Bavai. Coll. Carpentier à Bruxelles. Déméter. *Mon. Piot*, XXVIII, p. 143. — 2. Coll. Natali à Rome, puis chez Spink à Londres, qui a supprimé les restaurations. *The antiq. Quarterly*, mars 1925, frontisp.; *Burl. Mag.*, fév. 1928, p. XLVIII. — 3. B. Tarn-et-Garonne ou Haute-Vienne; S. Germain, n° 65 154. Déesse celtique de l'abondance avec corbeau (il y en avait deux se faisant face). Cf. H. Hubert, *Divin. gauloises*, 1925, p. 29. — 4. B. Merida. *Coll. Lazaro*, II, p. 483. — 5. Borghèse. Arndt 2842. — 6. B. Augst (1924), puis Liestal près Bâle. Poids de balance. Phot. — 7. (à g.) B. Tégée. New-York. G. Richter, *Anc. Furniture*, 1926, p. 36.



1



2



3



4



5



6

1. B. Mâcon. Jeanton, *Mâconnais*, 1927, p. 59. — 2. Rome, Barberini. Arndt 2908. — 3. Argent. Madrid. Thouvenot, pl. 1. — 4. B. Berlin. *Anzeiger*, 1922, p. 115. — 5. Nîmes. E. 6832. — 6. B. Strasbourg. Forrer, *Guide illustré*, 1927, p. 10.



1



2



3



4



5



6

1. Calcaire. Agey (Côte-d'Or). *Bull. Soc. antiq.*, 1924, p. 269. — 2. Autre vue de la même fig. — 3. Orange. Saint-Germain. E. 6740. — 4. Bavai, *Rev. des Musées*, 1926, p. 198. — 5. B. Madrid. Pomone? Thouvenot, pl. 11. — 6. B. Stobi (1927). Envoi de Peikovitch.



1



2



3



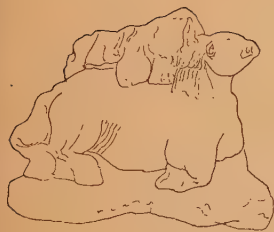
4



5



6



7

1. Trèves. E. 7533. — 2. B. Epona autrefois trouvée à Muri, puis disparue, d'après un vieux dessin. *Indic. antiq. suisses*, 1924, p. 21. — 3. Avignon. E. 7474. — 4. Semur-en-Auxois. E. 7103. — 5. Poitiers. E. 6963. — 6. Vouvres. E. 7077. — 7. Chalon-sur-Saône. Fragment très indistinct. E. 7182.





1



2



3



4



5



6

1. Statuette archaïsante (?). *Exposition Grüneisen*, p. 15; Grüneisen, *Tableaux de l'hist. de l'art*, p. 39. — 2. B. Sparte. *Anz.*, 1926, p. 423. — 3. B. Berlin, *Anzeiger*, 1922, p. 96. — 4. Plomb. Sparte. *Bull. Métrop. Mus.*, 1925, p. 138. — 5. B. Sparte. Deux vues d'une Athéna archaïque. *Brit. Sch. Athens*, 1924, p. 13. — 6. B. Berlin, *Anzeiger*, 1922, p. 111.



1



2



3



4



5



6

1. Florence. Boboli. Réplique d'une Athéna de Myron (?). Tête, bras et bouclier modernes. Arndt, *Antike Plastik*, p. 14. — 2. Madrid (mal dans *Rép.* I, p. 238). R. Ricard, *Marbres antiques au Prado*, pl. 2. — 3. B. Cologne. *Köln. illust. Zeitung*, 1927, p. 630. — 4. Alesia (1926). Phot. Espérandieu. — 5. B. Merida. *Coll. Lazaro*, II, n. 866. — 6. Rome. Borghèse. A. 2766.



1



2



3



4



5



6

1. B. Brit. Mus. *Not. Scavi*, 1926, p. 203. — 2. B. Orvieto. *Not. Scav.*, 1925, p. 143; *Dedalo*, 1925, p. 148. — 3. B. *Vente Lehmann*, Paris, 1925, p. 108. — 4. B. Novalaise. Th. Fivel, *L'Alesia de César*, 1866, pl. 3. — 5. B. Mus. de Syracuse. B. Pace, *Camarina*, p. 83. — 6. B. Woerlitz. *Anzeiger*, 1923, p. 35.



1. Arles. E. 6714. — 2. B. Berlin. *Anzeiger*, 1927, p. 110. — 3. Bonn. E. 7606. — 4. Narbonne. E. 6887. — 5. B. Filow, *Art antique en Bulgarie*, 1925, p. 48. — 6. Eskisheir ; Berlin. *Amer. Journal*, 1921, p. 95. — 7. Coll. Rouzaud à Narbonne. E. 6883.





1. Rome, Capitole, au sud du Sénat. Déesse. Rome, *Dedalo*, avril 1927, p. 675. — 2. Athéna Medici restaurée en Déesse Rome (mal *Rép.*, II, p. 296, 5). *Dedalo*, avril 1927, p. 679. — 3. Athéna Albani, restaurée en Déesse Rome. *Ibid.*, p. 678. — 4. Leyde. E. 6670. — 5. Tivoli. *Not. Scav.*, 1922, p. 238. — 6. Argent. Rome. Ornement de char. *Visconti, Op. var.*, I, p. 18.



1



2



3



4



5

1. B. Yverdon. *Ind. antiq. suisses*, 1924, p. 231. — 2. Statue du temple de Rome à Ostie. Niké ou Rome. *Dedalo*, avril 1927, p. 667. — 3. B. *Bull. Instit. bulgare*, 1925, p. 248. — 4. Deux aspects d'un torse d'Athéna. *Bull. Métrop. Mus.*, mai 1926, p. 127. — 5. Princeton (N.-Jersey). *Amer. Journal*, 1924, pl. 3.



1



2



3



4



5



6

1. Rome, Barberini. Hygie. Arndt 2897. — 2. Stobi. Hygie. Phot. comm. par Petkovitch (1927). — 3. Utrecht. Hygie. E. 6676. — 4. Rome, Barberini. A. 2903. — 5. Rome, Barberini. A. 2899. — 6. *Ibid.*, 2905.



1



2



3



4



5



6



7

1. Rome, Borghèse. Arndt 2841. — 2. *Ibid.*, 2790. — 3. *Ibid.*, 2865. — 4. *Ibid.*, 2794. —  
5. *Exposition Sambon*, n° 39, pl. 17. — 6. Rome, Borghèse. Type d'Anchirrhoe. A. 2802.  
— 7. Rome, Borghèse. Statuette. A. 2878.





1



2



3



4



5



6



7

1. B. Cab. des Médailles. Bab. Bl., 910; Bienkowski, II, p. 44. — 2. B. Samos. *Éphéméris*, 1924, p. 98. — 3. B. Sofia. Bienkowski, II, p. 44. — 4. B. Turin. *Ibid.*, II, p. 43. — 5. Or. Espagne. Coll. Pidal Valderey et Lazaro à Madrid (1925). — 6. B. Anc. coll. Pollak. Bienkowski, II, p. 44. — 7, 8. Plomb. Sparte. Joueurs de flûte. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 157.



8



1



2



3



4



5



6

1. Rome, Barberini. Statuette. A. 2904. — 2. Rome, Borghèse. Type de l'A. Colonna. A. 2854. — 3. B. *Vente Alph. Kann*. New-York, 1927, n° 89. — 4. Rome, Borghèse. Statuette. A. 2798. — 5. *Ibid.*, 2801. — 6. *Ibid.*, 2799.



1



2



3



4



5



6



7

1. Cannstatt. *Germania*, 1925, p. 2. — 2. Sorrente. *Not. Scav.*, 1924, pl. 18. — 3. Rome. *Not. Scav.*, 1926, pl. 5. — 4. Roccagiovine. *Mon. antichi*, 1926, p. 502. — 5. Rome. Borghèse. Statuette. A. 2797. — 6. *Ibid.*, 2800. — 7. Plomb. Sparte. *Bull. Metrop. Mus.*, 1925, p. 157.



1



2



3



4



5



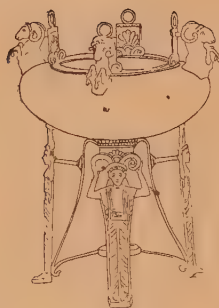
6

1. Durry, *Mus. de Cherchell*, pl. VII, 2. — 2. Epire. *Éphéméris*, 1924, p. 197. — 3. B. Arles. E. 6704. — 4. B. *Bull. Inst. archéol. bulgare*, 1924, p. 16. — 5. Tripoli. Déesse Rome en Amazone. *Dedalo*, avril 1927, p. 669. — 6. Bois. Théadelphie. Triple Hécate. Breccia, pl. 74, 1.





1



2



3



4



5



6



7

1. B. Support de miroir. Filow, *Art antique de Bulgarie*, p. 16. — 2. B. Catane. Trépied. Biagio Pace, *Camarina*, 1927, p. 86. — 3. B. Copenhague, Poulsen, *Etruskerstadt*, fig. 60. — 4. B. Support de miroir. Apollonia. *Albania*, 1928, p. 34. — 5. *Exposition Grüneisen*, 1925. Type Genetrix. Statuette. — 6. Ostie. Aphrodite marine. *Bull. d'arte*, 1922, p. 330. — 7. B. Baalbek (?). Spink, *Greek and Rom. antiq.*, n. 40.



1



2



3



4



5



6

1. *Exposition Sambon*, 1928, n. 41, pl. 10. Type Genetrix. — 2. Tralles (cf. *Rép.*, III, 196, 7). Aphrodite phidiesque. *Ephéméris*, 1923, pl. 2. — 3. Coll. non désignée à Vienne. Pied sur tortue. *Mon. Piot*, 1924, p. 39. — 4. Cos. *Africa italiana*, I, p. 51; *Jahrb. d. Inst.*, 1923, pl. 7. — 5. Coll. non désignée. Arndt, *Ant. Plastik*, 1928, pl. 1. — 6. Cyrène. Aphrodite le pied sur tortue. *Africa ital.*, I, p. 43.



1



2



3



4



5



6



7

1. Stuttgart. Statuette. *Libya*, 1927, p. 118. — 2. Cyrène. Haut-relief de l'agora. *Ibid.*, 1927, p. 121. — 3. Cyrène. Aphrodite le pied sur tortue. *Africa ital.*, I, p. 42. — 4. Budapest. *Anzeiger*, 1924, p. 302. — 5. Notion. *Bull. Corr. hell.*, 1925, p. 332. — 6. Rome. *Not. Scav.*, 1925, p. 162, pl. 7. — 7. Budapest. *Anzeiger*, 1921, p. 301.



1



2



3



4



5



6



7

1. B. *Venle Lehmann*, 1925, pl. 13 (autrefois chez Spitzer).  
 — 2. Rome, Borghèse. Arndt 2765. — 3. B. Syrie. Spink.  
*Greek and Rom. antiq.*, n° 28. — 4. Cyrène. Beau style.  
*Dedalo*, 1926, p. 683. — 5. B. *Venle Lehmann*, 1925, pl. 15. —  
 6. B. Spink, *Gr. and Rom. antiq.*, n. 42. — 7. (à g.) Syrie du  
 Nord. *Mus. Journal*, 1928, p. 199.





1



2



3



4



5



6



7

1. Bizerte. Statuette. *Vente Lehmann*, 1925, pl. 16. — 2. Leptis. *Riv. Tripolitana*, 1924, p. 311. — 3. B. Valence-en-Provence (1892), puis (1910) chez Ferd. de Vaucrose. J. de Flandreysy, *Valence*, 1910, t. I, p. 264. — 4. B. Madrid. Thouvenot, pl. 3. — 5. B. Trèves; Berlin. *Führer*, pl. 72. — 6. B. Woerlitz, *Anzeiger*, 1923, p. 36. — 7. Marbre. Babylone. *Mus. Journal*, 1928, p. 196.



1



3



4



5

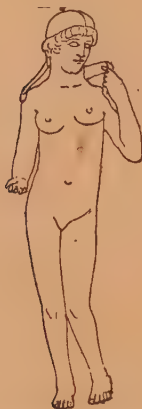


6

1. *Exposition Grüneisen*, 1925. Statuette vendue à Londres le 15 juin 1928. *Beaux-Arts*, 15 nov. 1928, p. 304; *Burl. Mag.*, juin 1928, p. LVIII. — 2. B. Égypte. *Vente Lehmann*, 1925, pl. 14. Beau travail. Eros menacé par Aphrodite. — 3. B. El Hamma. *Syria*, 1924, pl. 36. — 4. B. Madrid. Thouvenot, pl. 10. — 5. B. Sparte. *Journ. Hell. Stud.*, 1927, p. 242. — 6. B. Coll. Gans à Francfort, puis à Berlin, *Anzeiger*, 1922, p. 177.



1



2



3



4



5



6



7

1. Bulgarie. *Rev. arch.*, 1925, II, p. 21. — 2. B. Bulgarie, *Civitas Montanensium*. Statuette trouvée avec un diplôme militaire du <sup>iv</sup> siècle. *Bull. Inst. archéol. bulgare*, 1924, p. 93. — 3. B. *Même recueil*, 1921-2, p. 246. — 4. Durry, *Mus. de Cherchell*, pl. VI, 3. — 5. *Bull. Minneapolis*, déc. 1925, p. 97. — 6. B. Athènes, *Deltion*, 1924-5, p. 28. — 7. B. Vente Xav. Durighello, 24 juin 1924, pl. II, 14.



1



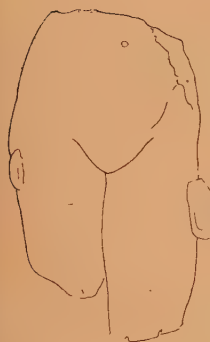
2



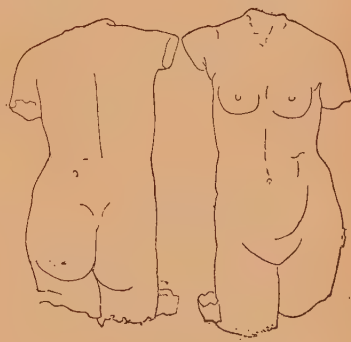
3



4



5



6



7

1. Statuette vendue à Paris, 7 déc. 1926. — 2. Detroit. *Bull. Detroit Instit.*, mai 1924. — 3. Vente à Londres, 9 juin 1925. *Burl. Mag.*, juin 1925, pl. 23. — 4. Genève. *Genava*, 1926, p. 259 ; E. 7644. — 5 et 6. Fragments d'un groupe des trois Grâces à Tegel. Arndt 2975-8. — 7. Statuette d'albâtre (H. 0,18). *Burl. Mag.*, janvier 1925, p. xxxvi.

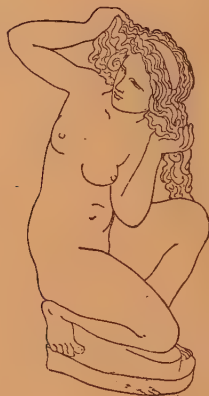




1



2



3



4

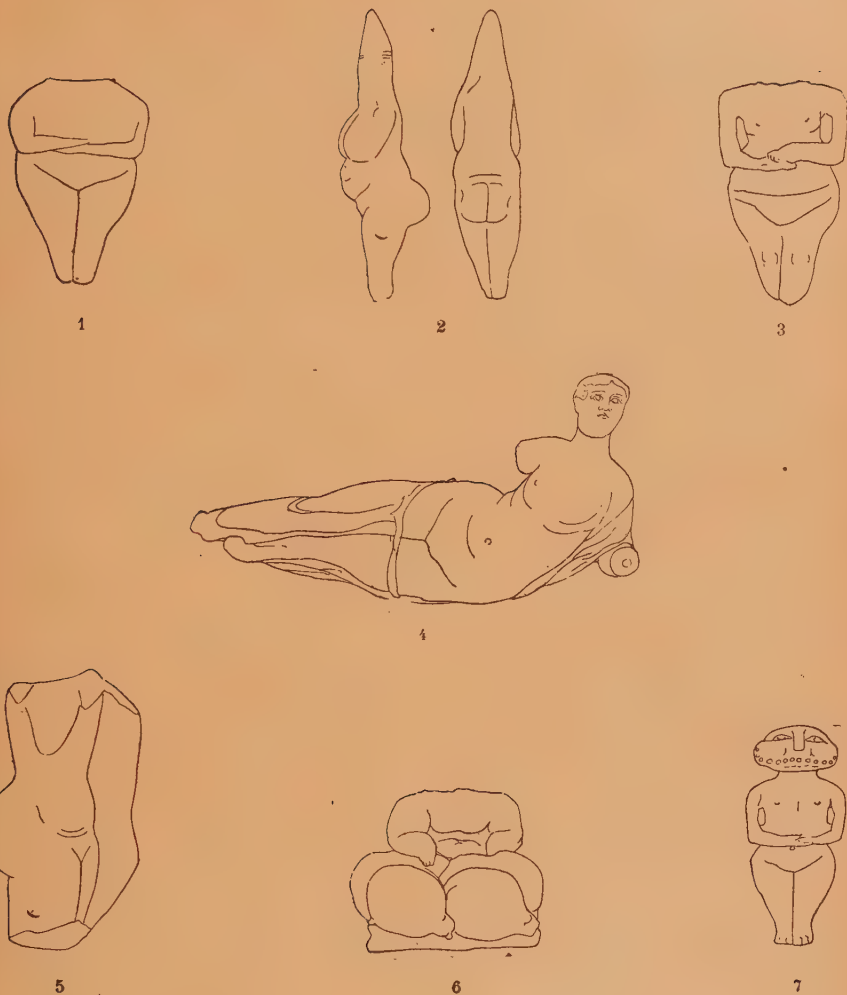


5



6

1 et 3. Rhodes. Beau style. *Bull. d'arte*, 1923-4, p. 385, 389; *Mon. Piot*, t. XXVII, 1924, pl. 12, p. 119. — 2. Rome. Coll. Ludovisi, puis Mus. Nat. des Thermes. Artémis au bain? Spano, *Artemis e Aktaiou*, 1927, [p. 64 (mal, *Rép.*, t. II, p. 370, 2). — 3. Voir 1. — 4. B. Vente à Lyon, 21 juin 1927, n. 97 b. Aphrodite ou Artémis? — 5. Canope en Égypte. Breccia, I, pl. 33, 1. — 6. Boston. Caskey, *Catal.*, p. 172.



1. Novazagora. Marbre. *Bull. Inst. bulgare*, 1925, p. 94. Type des îles. — 2. Serpentine. Savignano sul Panaro. *Bull. paleon. ital.*, 1925, pl. 2. Préhistorique. — 3. Salali. Marbre. *Bull. Inst. bulgare*, 1925, p. 95. Type des îles. — 4. Albâtre. Babylone. *Mus. Journal*, 1928, p. 204. Anaitis ? — 5. Grès. Mas-Marcou (Ariège). Dessin à Saint-Germain. — 6. Malte. Calcaire. *Journ. anthrop. Inst.*, 1924, pl. 5, 1. — 7. Starazagora. Marbre. *Bull. Institut bulgare*, 1925, p. 93.

(A suivre.)

S. REINACH.

# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue archéol.*, 1929, I, p. 154.)

## SÉANCE DU 28 SEPTEMBRE 1928

Le Président du Conseil transmet à l'Académie une note de M. Guémard, membre de l'Institut d'Égypte, au sujet des inscriptions françaises des murailles du Caire. Les noms gravés sur un certain nombre des tours de la vieille enceinte sont ceux d'officiers de l'armée de Bonaparte, morts au cours de l'an VII. M. Guémard a réussi à les identifier.

L'Académie, sur la proposition de la Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, donne un avis favorable aux demandes de prolongation de séjour d'une année à l'École, présentées par M. le directeur de l'École française de Rome pour : MM. Willeumier, membre de seconde année; Julian, membre de première année; Lassus, membre de première année; Olivier-Martin, membre de première année, et par M. le directeur de l'École française d'Athènes pour : MM. Bon, élève de quatrième année; Flacelière, élève de troisième année; Demargne, élève de deuxième année; Robert, élève de première année; Devambez, élève de première année.

M. le chanoine Durville, conservateur du Musée Dobrée à Nantes, entretient l'Académie de la récente découverte d'un lot d'armes normandes à l'embouchure de la Loire. Dans le nombre figure une épée remarquable par la richesse de la poignée, ornée d'une niellure d'argent avec des traces d'or. — La trouvaille a été faite au voisinage de l'île de Bièce, qui fut occupée par les pirates pendant près d'un siècle (853-939). C'est de cette station, qui commande les routes des deux rives, que partaient leurs expéditions de pillage

## SÉANCE DU 5 OCTOBRE 1928

M. le comte Begouen, en son nom et au nom de son fils, M. Louis Begouen, signale un nouvel objet découvert dans la caverne des Trois-Frères (Ariège). Celui-ci a été trouvé en place, dans un foyer magdalénien, sous un plancher stalagmitique intact. Il était accompagné de silex caractéristiques et de quelques pointes de sagaies. C'est une petite tête de capridé en bois de renne, mesurant 30 millimètres sur 19 millimètres. Ce qui fait l'intérêt de cette pièce, c'est la façon dont l'œil est fait, par une petite masse de matière noire brillante (pierre ou os brûlé) fortement incrustée dans le bois de renne. Cette technique d'ornementation est tout à fait nouvelle.

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans

la personne de M. Ludwig von Pastor, correspondant à Innsbrück, et prononce son éloge.

M. Diehl communique, au nom de M. Jean Papadopoulos, professeur à l'Université de Salonique, une note sur l'église de la Panaghia Olympiotissa à Elassona (Thessalie). Par son plan comme par sa décoration, elle rappelle certaines petites églises de Salonique, en particulier celle des Saints-Apôtres. Elle conserve d'autre part une belle porte en bois sculpté, datée de 1296, qui est un monument intéressant d'une série assez rare dans l'art byzantin.

#### SÉANCE DU 12 OCTOBRE 1928

Le ministre de l'Instruction publique invite l'Académie à faire choix d'un de ses membres pour remplacer au Conseil de perfectionnement de l'École nationale des Chartes M. Bémont, démissionnaire.

M. Nagel fait une communication sur les fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale, dans la nécropole de Deir-el-Médineh.

#### SÉANCE DU 19 OCTOBRE 1928

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'École nationale des Chartes. M. Alfred Coville est élu par 28 voix contre 1 à M. Ferdinand Lot.

M. Ch. Virolleaud retrace l'histoire de Qatna, d'après les fouilles récentes. L'origine de cette ville, qui est placée au cœur de la Syrie, remonte au III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. C'était alors une colonie babylonienne, et son temple était consacré à l'une des divinités d'Our-Kasdim, qui est la patrie d'Abraham. Après Hammourabi, la puissance de Babylone se trouvant affaiblie, les Mitanniens, venus du Nord, pénétrèrent en Syrie; ils s'installent à Qatna et en chassent la population sémitique. Cependant la civilisation babylonienne devait, jusqu'à la fin, conserver tout son prestige; on cultivait à Qatna les sciences de la Mésopotamie, l'astrologie notamment, et les actes officiels — archives du temple ou dépêches royales — étaient rédigés en cunéiforme. Menacé par les Hittites, le dernier roi de Qatna, Akissi, implore l'aide du Pharaon Aménophis IV; mais les Hittites, conduits par Subbiluliuma, ne tardent pas à l'emporter, et, vers 1360, ils détruisent entièrement la ville qui ne devait plus jamais se relever.

Dans le domaine de la haute antiquité, Qatna est la seule ville de la Syrie centrale dont on puisse suivre ainsi le développement pendant dix siècles environ.

#### SÉANCE DU 26 OCTOBRE 1928

M. Ch. Virolleaud, directeur du Service des antiquités de Syrie, adresse à M. le secrétaire perpétuel l'extrait suivant d'une lettre du R. P. Poidebard, en date de Hassetché, 7 octobre 1928, concernant sa mission dans la région du Khabour :

« Les fouilles de Tell-Brak peuvent être considérées comme terminées. En trois semaines, l'équipe de travailleurs militaires a dégagé les points principaux du castellum, et nous possédons maintenant toutes les données nécessaires pour en établir un plan détaillé.



« Les recherches actuelles viennent confirmer les résultats obtenus en 1927, concernant l'origine byzantine de l'ouvrage, et elles fournissent la preuve que la frontière romaine après 363 et la frontière byzantine s'arrêtaient bien au Djaghdjagh. Nous sommes, sans doute possible, devant un point du *limes* fortifié par Justinien. Le castellum de Tell-Brak est flanqué de quatre tours pentagonales, dont deux sont rasées en partie, et de vingt-quatre tours latérales rondes. Une seule porte a été retrouvée; elle est défendue par deux tours rondes. La marque du tâcheron, identique sur toutes les pierres, est un lambda grec ou un lamed estranghélo. A côté de cette marque, on a retrouvé, dans les casemates accolées à la muraille, un nom syriaque, en caractères estranghélos, qui semble bien être celui du tâcheron lui-même.

« Le cours du Djaghdjagh, entre Tenainir et Nisibis, a été relevé très exactement, et nous pouvons maintenant fixer sur la carte les principaux postes frontières. A Tenainir, où, en 1926, j'avais vainement cherché le poste fortifié qui fut, suivant Procope, reconstruit par Justinien, la photographie aérienne m'a déjà donné des bons résultats, et nous pourrions, je pense, obtenir des clichés indiquant les détails des fortifications qui sont invisibles à terre.

« Pour le relevé de la frontière de Septime-Sévère à Dioclétien, entre le Khabour et le Sindjar, l'observation aérienne nous a fait retrouver déjà plusieurs camps nouveaux, et nous avons presque achevé le relevé de la frontière romaine dans ce coude important de la défense contre les Parthes et les Perses.

« Plusieurs enceintes de villes ont été repérées dans la plaine du Sindjar, à l'est du Djaghdjagh. Nous recherchons, en ce moment, l'itinéraire de Peutinger : Nisibis-Thebeta-Baba-Singara, dont Thebeta et Baba sont encore inconnues. Notre travail est d'ailleurs grandement facilité par la présence de la mission cartographique de l'aviation qui parcourt et photographie toute la région. »

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Ouspensky, son correspondant à Léninegrad, décédé le 10 septembre, et prononce l'éloge du défunt.

La Commission du prix Thorlet a désigné, pour bénéficier de ce prix en 1928, M. l'abbé Millet, président du Comité du vocabulaire berrichon, pour poursuivre l'enquête commencée sur les patois du Berry.

La Commission de la médaille Paul Blanchet décerne cette récompense à M. Charles Saumagne, archéologue à Carthage.

L'abbé de Genouillac fait une lecture sur les hymnes sumériens en l'honneur des rois d'Isin. Ces textes, conservés au Louvre, et dont la composition nous reporte au  $\text{xxv}^{\text{e}}$ ,  $\text{xxiv}^{\text{e}}$  et  $\text{xxiii}^{\text{e}}$  siècles avant J.-C., sont des copies, soit contemporaines, soit postérieures d'un ou deux siècles seulement. Le style en est noble et montre un idéal moral très élevé. Tel hymne est un vrai portrait du roi parfait. A la lumière de ces textes, les écrits des prophètes d'Israël et des livres sapientiaux nous apparaissent moins isolés dans l'histoire. Ils nous montrent aussi une haute antiquité plus douce, bienveillante et civilisée qu'on n'est porté à la concevoir. Si la langue sumérienne a encore des énigmes, elle nous réserve cependant la joie de pénétrer dans les idées et les sentiments d'anciennes civilisations auxquelles l'Orient et l'Occident doivent beaucoup.

## SÉANCE DU 2 NOVEMBRE 1928

Le président rappelle à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. Théodore Reinach, décédé à Paris, le 28 octobre, et prononce une allocution.

Il est procédé à la nomination des Commissions chargées de dresser les listes des savants français et étrangers, proposés pour la correspondance. Sont élus :

Pour les correspondants français, MM. Omont, Croiset, Scheil et Prou.

Et pour les correspondants étrangers, MM. Pottier, Omont, Scheil et Bémont.

M. Ferdinand Lot donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Alfred Croiset, son prédécesseur dans l'Académie.

## SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1928

L'Université de Salonique adresse à l'Académie ses condoléances à l'occasion du décès de M. Théodore Reinach.

Le président du Conseil d'administration de la Casa Velasquez invite l'Académie à se faire représenter à l'inauguration de cet établissement qui aura lieu le 20 novembre en présence de S. M. le roi Alphonse XIII. MM. Charles Diehl et Georges Radet sont délégués à l'effet de représenter la Compagnie à Madrid.

M. E. Pottier fait part à l'Académie d'une intéressante découverte faite par M. R. Vallois, de l'Université de Bordeaux, en mission en Grèce. Il a trouvé dans le temple d'Artémis, à Délos, une sorte de cachette contenant les fragments de petits objets en bois sculpté qui ont dû appartenir à quelque ex-voto déposé dans un sanctuaire beaucoup plus ancien, car le temple actuel est de l'époque hellénistique et ces objets sont de style mycénien; il faut noter qu'on y a recueilli quelques lames de fer.

Le président annonce que l'Académie a fait choix du sujet suivant, pour le concours du prix ordinaire du Budget en 1931 : *Recueil régional de cartes de franchises ou de communes*.

M. Charles Virolleaud présente son rapport annuel sur les travaux archéologiques en Syrie et au Liban.

Les recherches archéologiques ont été particulièrement nombreuses, cette année, dans les États du Levant sous mandat français; elles ont produit de très importants résultats, qui intéressent toutes les civilisations de l'Orient depuis les origines de l'histoire jusqu'à la fin des Croisades.

M. Ch. Virolleaud en présente un tableau d'ensemble. Il insiste surtout sur les travaux les plus récents, qui n'ont pas été signalés encore. De ce nombre sont les fouilles de Sefiré dans la région d'Alep, qui ont ramené au jour une forteresse du II<sup>e</sup> millénaire, où l'influence de l'Égypte se trouve associée étroitement à celle de la Mésopotamie. Sefiré, dont le nom ancien est Shipri, était l'une des villes du royaume de Mitanni, qui florissait au temps des Aménophis et qui était allié aux Pharaons contre l'ennemi commun, les Hittites. De grands travaux seront nécessaires pour débayer entièrement ce site, qui est unique jusqu'à présent dans la Syrie du Nord, et dont on peut

attendre beaucoup pour la connaissance de la plus ancienne histoire de cette contrée.

Les collections nationales de la Syrie et du Liban s'accroissent avec rapidité, au fur et à mesure que le nombre des missions augmente. Le Musée provisoire de Beyrouth est aujourd'hui très insuffisant, mais les plans du nouveau Musée sont établis et l'on doit en commencer incessamment la construction.

Il a été décidé, en outre, que les antiquités mobilières seront désormais partagées en parties égales entre l'État et le fouilleur; nulle mesure ne paraît plus propre à aider encore au développement des recherches.

M. Gustav Glotz, au nom de Mlle Maria Mogensen, conservateur des antiquités égyptiennes à la Glyptothèque Ny Carlsberg de Copenhague, présente à l'Académie la photographie et la description de trois sculptures provenant de Méroé. Les œuvres de pareille origine sont rares dans les Musées d'Europe. Celles qui sont conservées à Copenhague ont l'avantage de nous faire connaître les influences diverses, qui se sont exercées sur la civilisation méroïtique du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant au <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle après J.-C.

#### SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1928

Lecture est donnée des lettres par lesquelles MM. Carcopino, Collinet, Foucher et Millet posent leur candidature à la place de membre ordinaire devenue vacante par suite du décès de M. Senart.

M. Louis Delaporte, attaché au Musée du Louvre, expose une méthode de classification des verbes en hittite, qui tient compte de certaines particularités du système cunéiforme d'écriture; il annonce la prochaine publication d'une grammaire hittite en français.

M. de Lorey, directeur de l'Institut français d'archéologie et d'art musulman de Damas, fait une communication sur les mosaïques récemment découvertes par lui à la Mosquée des Omeiyades à Damas. Il s'agit d'œuvres exécutées au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle, sous le khalifat de Walid, et restaurées au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle par le sultan Beybars. L'ensemble découvert par M. de Lorey complète l'admirable série des mosaïques de la Coupole du Rocher à Jérusalem. Les nombreuses photographies, mises sous les yeux de l'Académie, soulignent l'intérêt de cette trouvaille.

#### SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 23 NOVEMBRE 1928

Le président prend la parole pour proclamer les prix et les récompenses décernés en 1928, et rendre un dernier hommage aux membres et correspondants décédés au cours de l'année 1928.

M. Ferdinand Brunot fait une lecture sur les *Mots témoins de l'Histoire*.

Le secrétaire perpétuel lit une notice sur la vie et les travaux de M. Gustave Fougères.

#### SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1928

M. Charles Diehl adresse de Lisbonne au secrétaire perpétuel un compte rendu de l'inauguration de la Casa Velasquez, où il représentait la Compagnie.

Il signale le caractère de cordialité de ces fêtes et la place importante qu'y occupaient les délégués de l'Institut.

M. Maurice Pillet, directeur des fouilles de Doura Sâlihiyêh, fait connaître les difficultés matérielles auxquelles il s'est heurté, et les premiers résultats obtenus.

A propos de la correspondance, M. Camille Jullian lit une note de M. Pittard, professeur à l'Université de Genève. Elle est ainsi conçue :

« Jusqu'à ce jour on n'a pas signalé la présence en Asie Mineure de la civilisation paléolithique.

« J. de Morgan, spécialisé en matière d'archéologie orientale, pensait, après toutes les réflexions que lui suggéraient ses propres recherches et sa connaissance des autres trouvailles, que l'Asie Mineure n'avait été habitée qu'à l'époque des métaux. Il écrivait (*la Préhistoire orientale*, t. III, 1927, p. 34) : « Nous ne pouvons encore nous prononcer parce que, jusqu'à ce jour, aucune « recherche n'a été tentée dans la région montagneuse qui borde au sud le « Pont-Euxin, dans les vallées du Sindjar, de l'Arménie méridionale. C'est là « qu'on découvrira un jour, si jamais elles ont existé, les cultures qui, *postérieures aux industries paléolithiques* (c'est moi qui souligne), ont précédé le « peuplement des plaines méridionales par des hommes connaissant l'usage « des métaux, des tissus, de la poterie, déjà parvenus à ce degré avancé de « civilisation qui nous étonne chez les premiers colons de l'Élam et de la « Chaldée. »

« Cependant, il me paraissait impossible que l'Asie Mineure n'eût pas connu des civilisations plus anciennes que celles invoquées par J. de Morgan, qu'elle ait été isolée dans le monde asiatique occidental.

« Au cours de l'été dernier, j'ai parcouru une assez grande partie de l'Anatolie et j'ai eu la chance d'y découvrir, dans une bande de terrain crétacé, que traverse, en plusieurs endroits, le cours supérieur de l'Euphrate, des outils à caractères aurignaciens. Ils marquent donc la présence du Paléolithique en Asie Mineure.

« A environ 5 kilomètres au sud de la petite ville d'Adi-Yaman, à une altitude d'environ 600-700 mètres, coule une faible rivière, le Tchakkal, affluent de l'Euphrate. Cette rivière fut autrefois un très grand cours d'eau dont les flots sauvages creusèrent sur ses rives calcaires des abris sous roches. A l'intérieur de ces abris sous roches, à l'endroit même où nos observations ont été faites, on trouve des poudingues constitués par les alluvions de l'ancienne rivière, plaqués contre les parois calcaires.

« Au milieu de ces galets de rivière apparaissent des silex travaillés, aux patines brunâtres, très particulières. Il est donc bien certain que, en amont de l'endroit où nous avons fait nos trouvailles, il existe encore d'autres habitats paléolithiques qu'il s'agira de découvrir.

« A quelques pas des abris sous roches dont il vient d'être question, à leurs pieds mêmes et sur les pentes voisines, nous avons trouvé, disséminé, mis au jour par des érosions pluviales, qui doivent dater de loin, tout un outillage en silex. Plusieurs pièces de cet outillage : grattoirs à museau, burins, lames à dos rabattu, caractérisent la période aurignacienne.

« Dès aujourd'hui, l'Asie Mineure ne peut plus apparaître comme un territoire ignoré du monde paléolithique. Cette découverte modifiera considérablement les conceptions que nous pouvions nous faire des relations humaines,



dans l'Asie occidentale, par rapport à l'Europe et à l'Afrique, au quaternaire supérieur.

« La Syrie renferme des stations paléolithiques relativement nombreuses. D'un autre côté, le Caucase a aussi montré des stations de plein air qui paraissent paléolithiques. Il faudra raccorder ces stations par l'Anatolie.

« Il était, dans tous les cas, important de signaler cette découverte, la première de ce genre dans cette région.

« Dès aujourd'hui, le problème d'un peuplement de l'Asie Mineure à la période paléolithique se pose devant nous. Ces Aurignaciens venaient-ils d'Europe? »

M. Alfred Merlin donne lecture d'une note de M. Solignac sur une peinture rupestre de la Tunisie septentrionale.

#### SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1928

M. le général directeur du Service géographique de l'Armée communie à l'Académie les documents archéologiques recueillis par les brigades topographiques chargées de dresser la carte au 50.000<sup>e</sup> du Levant (feuille de Zebdani).

M. le directeur des Beaux-Arts prie l'Académie de désigner l'un de ses membres pour remplacer M. Théodore Reinach dans la Commission constituée auprès de la Direction des Monnaies et Médailles pour donner son avis sur la fabrication, l'exposition et la vente des médailles. L'Académie délègue M. Adrien Blanchet.

La Commission des travaux littéraires propose à l'Académie de voter les subventions suivantes :

2.000 francs au professeur Jalabert pour la publication des *Inscriptions grecques et latines de Syrie*.

3.000 francs à M. Corot pour fouilles des tumuli préhistoriques de la région de Mailly-le-Château (Yonne).

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Senart.

Il y a 34 votants; majorité absolue, 18 voix.

Au premier tour, M. Carcopino obtient 14 voix; M. Collinet, 3 voix; M. Foucher, 4 voix; M. Millet, 6 voix; M. Petit-Dutaillis, 7 voix. Pas de majorité.

Au deuxième tour, M. Carcopino obtient 3 voix; M. Collinet, 1 voix; M. Foucher, 15 voix; M. Millet, 11 voix; M. Petit-Dutaillis, 4 voix. Pas de majorité.

Au troisième tour, M. Carcopino obtient 1 voix; M. Foucher, 26 voix; M. Millet, 7 voix.

M. Alfred Foucher, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu.

#### SÉANCE DU 14 DÉCEMBRE 1928

M. Camille Jullian communique, de la part de M. Dangibeaud, directeur du Musée archéologique de Saintes, le texte d'une inscription latine, récemment découverte dans un mur de l'hôpital de la ville, et concernant très probablement la *familia* de l'empereur Philippe.

Le président annonce que l'Académie a nommé correspondants étrangers : MM. Griffith, à Oxford; Paul Thomas, à Bruxelles; Langfors, à Helsingfors; Oikonomos, à Athènes; et correspondants français : MM. Diès, à Angers; Calmette, à Toulouse; Bel, à Tlemcen.

#### SEANCE DU 21 DÉCEMBRE 1928

Le ministre de l'Instruction publique envoie à l'Académie l'ampliation du décret autorisant la Compagnie à accepter le legs de 200.000 francs à elle fait par M. Senart pour les arrérages en être employés à *encourager en France l'étude de l'Inde ancienne*.

La Commission de la fondation Dourlans propose d'allouer une subvention de *cinq mille francs* à la Bibliothèque de l'Institut, sur le revenu de la fondation en 1929.

M. Paul Fournier donne lecture de la note suivante :

« L'Académie n'a pas oublié que, dans une de ses séances de l'été dernier, après avoir entendu la lecture du rapport sur l'École française de Rome, fait au nom de la Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, elle a, à l'unanimité, émis un vœu pour que la publication des registres des Papes du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, réservée à l'École, soit désormais poussée plus rapidement. Elle a confié à son Bureau le soin de faire de pressantes instances auprès du ministère de l'Instruction publique, pour que le crédit très insuffisant affecté à cette publication soit largement augmenté. Les démarches ont été faites par notre président de concert avec M. le directeur de l'École de Rome. Je suis heureux d'avoir été chargé, en ma qualité de rapporteur, en l'absence de M. le président, d'annoncer que M. le directeur de l'enseignement supérieur envisage, pour l'année 1929, une importante augmentation de crédit, qui permettra, au cours de cette année, de faire progresser très notablement la publication des registres. »

M. Ch.-V. Langlois résume une communication de M. Bakhtine, bibliothécaire au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque publique de Leningrad, sur un missel de Saint-Nicaise de Reims, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, conservé dans ce dépôt. La remarquable décoration de ce manuscrit est l'œuvre d'un artiste qui avait sous les yeux un exemple complet du célèbre *Credo* de Joinville, dont on ne connaissait jusqu'ici qu'un seul exemplaire insuffisant au point de vue iconographique.

M. André Parrot met l'Académie au courant des résultats des fouilles entreprises cette année à Baalbek, à l'instigation de M. Virolleaud, directeur du Service des antiquités, résultat dont les plans dressés par M. Troitin font ressortir l'importance.

Dans un jardin situé à 500 mètres au sud de l'Acropole, M. Parrot a retrouvé les éléments de plusieurs édifices jusqu'à ce jour insoupçonnés. Les découvertes faites ne permettent pas encore d'identifier avec certitude les monuments repérés. Une immense colonne avec entablement — colonne dont les dimensions (plus de 24 mètres de haut) rivalisent avec celles du grand temple de Jupiter et qui appartient certainement à un ensemble imposant — s'est effondrée sur un établissement balnéaire. Il serait à souhaiter qu'une inscription vînt confirmer indubitablement l'existence, en cet endroit, du temple jusqu'ici encore inconnu et qui devrait être attribué à Mercure.

M. René Dussaud montre à l'Académie les photographies de statuettes que M. Gustave Jéquier, correspondant de la Compagnie, vient de découvrir dans ses fouilles de Saqqarah (Égypte). D'après la haute tiare cylindrique à cornes qu'elles portent, M. Dussaud établit que ces pièces, œuvre d'un artisan égyptien, représentent des divinités assyriennes, notamment la déesse Ishtar figurée assise. Les mêmes détails permettent de dater ces sculptures des environs de 660 avant notre ère, au temps où les Assyriens opprimèrent l'Égypte et où ils détruisirent Thèbes (661). On sait que, peu après, Psammétique I<sup>er</sup> restaura la puissance égyptienne et les anciens cultes en purifiant les temples de toutes les divinités étrangères. Précisément, les statuettes de M. Jéquier conservent la trace de mutilations rituelles qui correspondent à cette réaction religieuse inspirée par l'horreur des pratiques étrangères. Les bras de ces statuettes sont tous sciés, parfois même la tête et les pieds. Ainsi privées de leurs moyens d'action, elles ont été portées loin des habitations, dans le désert, où on les a perdues tout comme le bouc émissaire.

#### SÉANCE DU 28 DÉCEMBRE 1928

M. Ch. Virolleaud, directeur du Service des antiquités de Syrie, adresse un rapport sommaire de M. Ingholt, sur sa récente mission de Palmyre.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du Bureau.

MM. Henri Goelzer et René Dussaud sont élus, par scrutins successifs et à l'unanimité, président et vice-président pour 1929.

L'ordre du jour appelle la désignation de 14 Commissions annuelles et de la Commission du prix Gobert.

Sont élus :

Commission administrative centrale (2 membres) : MM. Omont, Cuq.

Commission administrative de l'Académie (2 membres) : MM. Omont, Cuq.

Commission des travaux littéraires (8 membres) : MM. Pottier, Omont, Chatelain, Croiset, Prou, Diehl, Langlois, Chabot.

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome (8 membres) : MM. S. Reinach, Pottier, Chatelain, Jullian, Prou, Diehl, Fournier, Holleaux.

Commission de l'École française d'Extrême-Orient (6 membres) : MM. Pottier, Croiset, Scheil, Pelliot, Meillet, Foucher.

Commission de Syrie (6 membres) : MM. Pottier, Scheil, Diehl, Thureau-Dangin, Gouraud, Michon.

Commission de la fondation B. Garnier (4 membres) : MM. Scheil, Pelliot, Meillet, Foucher.

Commission de la fondation Piot (8 membres) : MM. Reinach, Pottier, Omont, Diehl, A. de Laborde, Mâle, Blanchet, Michon.

Commission de la fondation Dourlans (4 membres) : MM. Chatelain, Croiset, Thomas, Chabot.

Commission de la fondation de Clercq (4 membres) : MM. Pottier, Scheil, Thureau-Dangin, Foucher.

Commission de la fondation Pellechet (4 membres) : MM. Prou, Alex. de Laborde, Blanchet, Michon.

Commission de la fondation Loubat (4 membres) : MM. Schlumberger, Reinach, Pottier, Omont.

Commission de la fondation Thorlet (4 membres) : MM. Schlumberger, Pottier, Croiset, Prou.

Commission des fondations Debrousse, Barbier-Muret, etc. (2 membres) : MM. Pottier, Chatelain.

Commission du prix Gobert (4 membres) : MM. Omont, Thomas, Prou, Coville.

La Commission de la fondation Benoît-Garnier propose d'allouer sur les arrérages de la fondation une subvention de 6.000 francs au R. P. Azaïs, pour poursuivre ses recherches en haute Abyssinie.

Mlle Homburger fait une communication sur les noms égyptiens des parties du corps dans les langues négro-africaines.

M. Antoine Meillet prend la parole en ces termes :

« N'étant ni égyptologue ni africanisant, je ne saurais affirmer que Mlle Homburger ait raison de tenir les langues négro-africaines pour des développements de l'égyptien. Mais les preuves d'ordre grammatical exposées par l'auteur de la communication dans deux mémoires actuellement à l'impression et les preuves d'ordre lexicographique qui viennent d'être exposées me paraissent frappantes. Si Mlle Homburger a raison, comme on est tenté de le croire, sa découverte est capitale à plusieurs égards :

« 1<sup>o</sup> On aurait ici, de l'ancien égyptien aux langues actuelles de l'Afrique nègre, le plus long développement linguistique qui puisse être observé ; »

« 2<sup>o</sup> Si l'Afrique a ainsi emprunté la langue d'un peuple parvenu de bonne heure à une civilisation avancée, il faudra tenir compte de ce fait pour apprécier les usages et les croyances des nègres ; »

« 3<sup>o</sup> On aura la confirmation du fait, connu par ailleurs, que les grandes aires linguistiques proviennent de l'extension d'un petit nombre de grandes langues appartenant à des peuples relativement civilisés. »

M. Merlin fait une communication sur une hydrie attique à figures rouges récemment acquise par le Musée du Louvre et datant de 470 avant J.-C. environ. Elle représente trois femmes qui sont venues chercher de l'eau dans une fontaine, scène maintes fois traitée par les céramistes d'Athènes à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Mais le vase dont il s'agit offre cet intérêt que le peintre a fait un effort heureux pour rajeunir le sujet ; il en a renouvelé d'une façon pittoresque les personnages et le cadre. Au lieu de jeunes Athéniennes qui, dans un édicule ayant l'aspect d'un élégant portique, remplissent leurs cruches à des bouches d'eau en forme de tête d'animal ou de masque de Silène, nous voyons ici des femmes que l'artiste a caractérisées, par leurs cheveux courts et leurs tatouages, comme des Thraces ; d'un autre côté, la source à laquelle elles sont en train de s'approvisionner sort d'un rocher naturel, et est telle que nous pouvons imaginer la Callirrhoe avant les transformations que lui firent subir les Pisis-tratides.



## VARIÉTÉS

---

### Un livre sur Polygnote.

L'ouvrage de M. E. Löwy (*Polygnot. Ein Buch von griechischer Malerei*, 2 vol. in-8; 79 pages et 137 figures. A. Schroll, Wien, 1929) se lit avec beaucoup d'agrément. Ayant affaire à un sujet qui a suscité déjà quantité de livres et d'articles, l'auteur s'est débarrassé de toute la matière encombrante des références bibliographiques, des discussions sur les opinions émises, et il expose simplement son avis sur les deux grands artistes qu'il étudie, en s'aidant de monuments antiques de tout genre pour retrouver la physionomie de leurs œuvres. C'est comme une très bonne conférence, abondamment illustrée par d'excellentes reproductions et composée par un savant qui connaît à fond les ressources de l'archéologie.

L'ouvrage pourrait s'intituler : Polygnote et Micon, car il y est beaucoup question de celui qui fut l'émule et parfois le collaborateur du peintre de la Lesché. Les renseignements sur eux sont si pauvres que nous ne pouvons pas dire dans quelles relations d'âge ils se trouvaient. Polygnote était-il l'aîné? Il est en plein labeur en 470, mais Micon, qui était sculpteur en même temps que peintre, faisait à la même époque une statue pour un vainqueur d'Olympie. Polygnote est probablement né avant 500; les fresques de la Lesché doivent être de 458 au plus tôt, de 447 au plus tard. Micon est un contemporain très proche. Rappelons que W. Klein (*Jahrb. Inst.*, 1918, p. 10 et 11) et J. Six (*Journ. hell. Stud.*, 1919, p. 137) ont donné de bonnes raisons pour considérer Micon comme plus âgé. Ce qui paraît certain, c'est qu'à côté d'eux Panainos est plus jeune et a pu profiter de leur enseignement, et que tous deux ont devancé largement l'époque de Phidias.

Pour faire comprendre l'art de Micon et de Polygnote, M. Löwy a donné la première place, comme il était naturel, au cratère d'Orvieto du Louvre. On sait que ce vase porte un important sujet qu'on a interprété de manières très diverses, entre autres comme une réunion des Argonautes auprès d'Héraclès qui leur adresse de vifs reproches sur leur mollesse et leur inaction au pays des Lemniennes (Paul Girard, *Mon. Assoc. étud. gr.*, 1895, p. 40 et suiv.). Reprenant une idée suggérée par M. Percy Gardner (*Journ. hell. Stud.*, 1889, p. 123), et développée ensuite par J. Six (*ibid.*, 1919, p. 133), M. Löwy estime que le sens de la composition n'est pas douteux : Héraclès descendu dans les Enfers, sous la protection d'Athéna, vient délivrer Thésée qui avec Pirithoos y est retenu et enchaîné au sol : le magnifique et jeune guerrier, qui occupe le premier plan et se soulève d'une main, serait Thésée lui-même, ayant en face de lui Pirithoos assis et plongé dans la douleur; l'homme au cheval et l'éphèbe qui lui fait pendant figureraient les Dioscures qui séjournèrent tour à tour au séjour des Ombres;

les autres figures restent indéterminées. C'est une hypothèse ingénieuse et plausible à ajouter aux autres, mais elle ne me paraît pas non plus décisive. L'air contraint et douloureux d'Héraclès ne convient guère à un libérateur triomphant; il ne s'occupe pas de Thésée et il est engagé dans une conversation avec un guerrier armé de toutes pièces. La présence d'Athéna dans l'Hadès est-elle admissible? Enfin beaucoup d'assistants et de détails de la scène ne reçoivent pas d'explication.

Ce que M. Löwy a bien montré, c'est le caractère tout nouveau de cette peinture qui ne ressemble en rien aux précédentes productions de la céramique attique et qui brusquement apparaît dans le répertoire, sans qu'on puisse y voir l'invention géniale d'un industriel. L'auteur énumère les principaux vases qui décèlent le même esprit, les mêmes procédés de composition, attestant l'influence d'un artiste supérieur. Les descriptions que fait Pausanias des deux tableaux de la Lesché de Delphes, la Prise d'Ilion et l'Évocation des Morts, s'appliquent exactement aux grandes nouveautés que fait connaître la série importante des vases attiques dits « polygnoteens ». Relevons une légère inexactitude pour un des documents cités : le précieux cratère, qui figure d'un côté Ulysse évoquant l'ombre de Tirésias et de l'autre le jugement de Pâris, n'est pas au Louvre, mais à la Bibliothèque nationale (Cabinet des médailles) (voir S. Reinach, *Répert. des vases*, I, p. 126).

Une objection se présente. Si toutes ces peintures de vases dérivent d'une source unique, pourquoi le style en est-il si varié et comment présente-t-il si peu d'unité? L'auteur résout avec adresse la difficulté en montrant le caractère réel des imitations industrielles : ce sont des copies très libres. On ne doit même pas y rien chercher qui fasse connaître la manière du maître qui a créé le motif; chaque exécutant a son style à lui et il reste subordonné à la technique de son métier de céramiste. On y trouve ce qu'on observe aussi dans les copies d'antiques faites par des dessinateurs de la Renaissance; chacun reproduit le modèle à sa façon; l'original cependant y transparaît encore, mais toujours métamorphosé. De même pour les vases reproduisant des compositions de Polygnote ou de Micon : ce sont des reflets atténués, non des images vues dans un miroir. Mais ce qui importe, c'est que les décisives nouveautés introduites par les artistes créateurs s'y retrouvent : abolition des formes archaïques, transformation des vêtements, introduction du paysage et de la nature morte, recherche sur les visages des expressions passionnées ou concentrées. Le durable, le général, l'abstrait, les éléments qui constituaient l'art ancien font place au mouvement, au momentané, au particulier, au réel. En dehors des vases, l'auteur constate dans nombre de sculptures ces principes directeurs, si contraires à l'esthétique des âges précédents. C'est un autre art qui naît, une ère nouvelle qui s'ouvre. On trouve ici de fines analyses des sculptures d'Olympie, des frontons et des frises du Parthénon (pour ces questions déjà étudiées par d'autres, voir mon *Catalogue des vases du Louvre*, p. 1052 et suiv.).

Arrivé à ce point, M. Löwy ne pouvait manquer d'aborder un problème qui, lui aussi, a déjà été posé : les œuvres des peintres ont-elles influencé les œuvres des sculpteurs, ou est-ce le contraire? J'ai touché à ce sujet plusieurs fois (*ibid.*, p. 633 à 643, 849 et 850, 1050, 1063 à 1067) et j'ai conclu à une action réciproque, à un flux et reflux. Tel n'est pas l'avis de M. Löwy

pour la période qui vit naître les chefs-d'œuvre de Polygnote et de Micon; c'est à leur rayonnement qu'il attribue les transformations de la sculpture attique, non seulement dans l'art du relief — qui se rapproche beaucoup de l'art pictural — mais même dans la grande statuaire de ronde-bosse, comme la Parthénos et le Zeus de Phidias. Je crois qu'il y a là quelque exagération. Ce qui est vrai, c'est que l'art tout entier est emporté, après les guerres médiques, dans un même mouvement dont les effets se font sentir partout, mais il ne semble pas juste d'en faire honneur seulement à deux peintres du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, si grands qu'ils soient. Ni Myron, ni Phidias, ni Polyclète, ni tant d'autres ne peuvent être exclus de cet effort commun. Ce que M. Löwy a raison de marquer ici avec force, c'est le caractère de rupture avec le passé.

Donnons encore une preuve de cette admiration enthousiaste et un peu exclusive. En terminant, l'auteur analyse trois reliefs célèbres : les filles de Pélias; Héraclès réuni à Thésée et Pirithoos; Eurydice entre Hermès et Orphée; il y signale les qualités de noblesse, d'harmonie, de sentiment intime, qui parent ces scènes d'une beauté attachante et il y reconnaît un art « polygnotéen ». Il ne va pas jusqu'à conclure que Polygnote serait l'auteur des types originaux, bien que ce grand peintre ait, dit-on, comme Micon, pratiqué le métier de sculpteur, mais il suppose que ces trois panneaux, d'abord exécutés en fresques par le célèbre artiste, auraient été traduits et transformés en reliefs par quelque sculpteur d'époque postérieure. On concédera volontiers que ces reliefs ont tout le charme expressif des meilleures œuvres du milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle et rappellent certaines belles figures du répertoire dit polygnotéen, mais faut-il croire aux combinaisons un peu compliquées que l'auteur imagine pour les lier d'une façon si étroite au décorateur de la Lesché?

Si M. Löwy veut parfois voir trop loin, n'est-ce pas que son esprit très sensible aux choses d'art l'emporte au delà de la stricte prudence et que son goût affiné ne redoute pas trop les intuitions divinatrices? *Felix culpa*, qui n'est pas à la portée de tout le monde.

E. POTTIER.

### Exposition des fouilles de Hadda au Musée Guimet

Quatre années ont passé depuis qu'ici même j'exposai le programme des travaux archéologiques que la mission de M. A. Foucher allait entreprendre en Afghanistan, grâce aux privilèges scientifiques que notre action diplomatique venait de nous y assurer (*Débats*, 3 avril 1924). Notre savant indianiste, M. A. Foucher, accompagné de M. A. Godard, architecte, au cours des années 1922-1923, avait pu repérer tous les sites bouddhiques ruinés que signalaient déjà les itinéraires des pèlerins chinois dès le <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et supputer déjà les chances de fouilles qu'après prospection on y pourrait entreprendre.

Puis, se séparant, M. A. Foucher alla s'installer à Balkh (Bactres) où, après plus d'une année, les résultats obtenus ne répondirent pas aux espérances qu'il en avait conçues (bien qu'il convienne de réserver l'avenir et de

ne pas considérer la question de Bactres comme résolue par la négative), tandis que M. et Mme André Godard allaient, non sans risques, et avec une tranquille assurance, relever à Ghazni les magnifiques monuments musulmans des Ghaznévides qu'ils ont publiés (*Syria*, 1925, I). Puis, avant de rentrer en France, M. Godard, qu'avait rejoint M. Hackin, l'actif conservateur du Musée Guimet, revenait dans cette vallée de Bamyan (2.500 mètres d'altitude), dominée par le massif neigeux de l'Hindou-Kouch, et surmontait mille difficultés pour visiter ces sanctuaires rupestres des hautes falaises dont tous les chemins d'accès avaient disparu. Ils y retrouvaient les deux gigantesques Bouddhas de 53 mètres et de 35 mètres, et Mme Godard y relevait à l'aquarelle ces fresques si importantes où les influences artistiques combinées de l'Inde et de l'Iran sassanides furent par eux si bien étudiées (*Mémoires de la mission Bamyan*, Paris, Van Oest, 1928).

Entre-temps, notre mission, suivant d'ailleurs l'itinéraire des armées d'Alexandre vers l'Inde par le sud-est, gagnait, par des contrées de plus en plus douces, riches et cultivées, la vaste plaine de *Djelalabad* et de *Hadda*, où une rapide prospection lui permettait de constater, après les témoignages de tous les voyageurs anciens qui y étaient passés, l'existence, le nombre et l'importance des stoupas et des monastères, et la quantité de débris de sculptures apparentes, qui, avec celles qu'on supposait enfouies, auraient suffi à remplir plusieurs musées.

C'est sur ce site de *Hadda* (qu'a dû, d'ailleurs, dévaster la récente insurrection) que la mission, avant de rentrer en France, décida de détacher un de ses membres, M. Barthoux, qui devait, en 1925, reprendre, dans des conditions pratiques plus coordonnées et plus sûres, les premiers travaux de déblaiement de MM. Godard et Hackin. Les premiers résultats furent bien encourageants, mais malheureusement éphémères. La saison venait de rendre la continuation des travaux impossible et de nécessiter le départ momentané de M. Barthoux; une crise de fanatisme religieux précipita alors la population sur les lieux, et lui fit détruire, en février 1926, toutes les sculptures que notre délégué avait exhumées. Mais, avec une remarquable ténacité, sans se laisser décourager, il se remit à l'œuvre dès le début de 1927, garanti par le châtiment exemplaire des coupables, et les résultats obtenus furent au delà de toute espérance. Après l'inventaire de plusieurs milliers de grandes ou petites sculptures, et le partage que notre accord diplomatique avait prévu, le lot de sculptures bouddhiques qui nous était réservé était considérable, et M. Hackin, qui les a reçues au Musée Guimet, reconstituées et restaurées, les y présente en une exposition méthodique vraiment sensationnelle, révélatrice d'un art admirable dont la sensibilité étonnera et captivera (cf. Hackin, *Revue des arts asiatiques*, 5<sup>e</sup> année, 1928, II). M. le président de la République vient d'inaugurer ces salles installées avec beaucoup de goût par MM. Hackin, Barthoux et Grousset.

Les fondations bouddhiques de Hadda sont contemporaines de celles de Taxila (Inde du Nord-Ouest, du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne), dont les fouilles, menées depuis plusieurs années par Sir John Marshall, ont donné d'abondants résultats, et révélé un art tout analogue, mais à mon avis très inférieur, et, de part et d'autre, imprégné d'influences nettement hellénistiques. Déjà, en 1924, M. A. Godard y découvrait une magnifique statue fragmentaire d'un Bouddha en marche, que recouvrait une pellicule de mor-



tier de chaux protectrice; aussitôt à l'air libre, elle se désagrégea peu à peu et tomba en poussière. Nous n'en n'avons que la photographie (Hackin, p. xxi, fig. 11). Les fouilleurs avaient bien noté : l'« élan du corps admirable, les draperies ayant l'épaisseur et en même temps la légèreté des draperies grecques de la meilleure époque, les pieds nerveux, d'une beauté de forme et d'une perfection d'exécution auxquelles les sculptures gréco-bouddhiques, trop souvent lourdes et molles, ne nous ont pas habitués. »

Cela est vrai. Osons affirmer, après un long examen des sculptures de Hadda, et sans préjuger des surprises que peut nous réserver l'avenir, qu'à l'heure actuelle nous y trouvons les plus remarquables exemplaires d'un art délicat en même temps que robuste, où les plus belles traditions de l'art antique hellénique se mêlent à la plus pénétrante analyse du type humain, à la recherche délicate de l'expression la plus douce et la plus rêveuse dans les figures féminines, et à des trouvailles de fantaisie dans le caractère des figures démoniaques, mi-humaines, mi-animales, à contorsions et grimaces, où revivent l'esprit et la verve de nos imagiers du moyen âge.

S'il est vrai, comme l'a écrit M. A. Foucher, « que, de Djelalabad de l'Afghanistan à Rawal-Pindi du Pendjab hindou, nous avons affaire à une seule école artistique », du moins pouvons-nous affirmer maintenant (jusqu'à plus ample informé) qu'il y eut à Hadda des ateliers de coroplastes d'une sensibilité artistique si vive, que, chez eux, le sentiment personnel, le goût du particulier et de l'expressif, l'imagination créatrice et passionnée débordèrent les recettes conventionnelles et le répertoire banal et figé dont vécut tous les autres ateliers.

Le charme et la grâce rêveuse de telles figures de femmes ne sont peut-être dus qu'à l'union du style classique et du rêve insondable de l'Inde. Telles figures d'hommes barbus, de caractère viril et énergique, qu'on croit être des Barbares, n'ont pu être inspirées que par la présence d'envahisseurs du Nord, résidant ou prisonniers, dont les particularités ethniques fortes et vigoureuses contrastaient aux yeux des artistes avec les types d'humanité si peu tranchés et souvent ambigus qui étaient leurs modèles habituels.

Si le jeune garçon si bien drapé qui tient dans sa main, en la caressant, une tête de mort, pourrait fort bien, en Grèce alexandrine, représenter un jeune acteur, il serait difficile de rencontrer, à cette époque, dans l'art universel, une figure aussi étrange, enveloppée de mystère, que ce personnage enveloppé des pieds à la tête dans une souple étoffe, appuyé au rocher avec lequel il fait corps, et qui, anxieusement penché, semble, avec passion et désespoir, sonder l'infini.

Gaston MIGEON.

(Débats, 25 janvier 1929.)

---

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### GUSTAVE SCHLUMBERGER (17 octobre 1844-9 mai 1929).

Le nom du savant qui vient de disparaître restera inscrit dans les annales de cet Orient vers lequel la préoccupation des peuples occidentaux n'a cessé de se porter.

Gustave Schlumberger, né à Guebwiller le 17 octobre 1844, connaissait l'Orient sous toutes ses faces, car il avait étudié l'histoire des temps où les Croisés y couraient en foule peu disciplinée, où l'empire grec se débattait contre les chevauchées des musulmans, contre les irruptions des Bulgares, et cela au milieu des intrigues de palais, des meurtres d'empereurs, des changements de dynasties.

Les premières études de G. Schlumberger ne paraissaient guère le destiner à la carrière d'archéologue; il avait passé son doctorat en médecine; il fut interne, lauréat des hôpitaux et servit dans les ambulances en 1870. Mais un goût inné pour les antiquités l'avait mis en contact avec deux hommes qui devaient avoir sur sa vie une influence décisive : Anatole de Barthélemy et Adrien de Longpérier. Ceux-ci furent, de leur côté, vivement attirés vers le débutant que le volume sur *les Bractéates d'Allemagne*, publié en 1873, recommandait déjà aux maîtres.

Gustave Schlumberger fit alors de nombreux voyages et, dès 1875, commença à recueillir des matériaux sur l'histoire de l'Orient latin, que Barthé



lemy et Longpérier lui avaient dépeint comme une terre encore mal connue. C'était sûrement un beau sujet que le tableau de cette civilisation occidentale assez rude, transplantée dans cet Orient où l'héritage des empereurs romains avait pris des couleurs si différentes. Par son étude sur *les Principautés franques* (1877) et son important ouvrage sur *la Numismatique de l'Orient latin* (1878-1882), G. Schlumberger se classa au premier rang des archéologues qui connaissaient l'Orient médiéval.

Au cours de ses études sur les multiples seigneuries d'Antioche, de Tripoli, de Baruth, de Tyr, d'Athènes, etc., dont les noms sont encore vivants dans l'histoire moderne, Gustave Schlumberger avait senti la puissance de cette civilisation byzantine, qui, malgré tant d'assauts terribles, eut dix siècles d'une glorieuse existence. Avant d'en aborder la véritable histoire, il commença par étudier une série de petits monuments de plomb, souvenirs des innombrables branches d'une administration qui ne le cédait pas à la nôtre en complication : *la Sigillographie de l'Empire byzantin* (1884). Formée à l'aide des bulles émanant de fonctionnaires des districts, de l'armée, du clergé et des couvents, de patrices, de juges, de « logothètes », de « sébastophores », etc., et de membres de familles célèbres, cette collection était bien déjà la base solide de l'histoire civile de Byzance. Appréciant la publication de ce *Corpus*, l'Académie des Inscriptions avait élu l'auteur, encore jeune.

Après un charmant volume de souvenirs d'Orient (*les Iles des Princes*), Gustave Schlumberger s'attaqua à la grande histoire, dans un livre passionnant, vivant comme les *Chroniques* de Froissart, vigoureux comme les *Commentaires* de Montluc : *Un Empereur byzantin du X<sup>e</sup> siècle, Nicéphore Phocas* (1890). De cette œuvre illustrée de précieux monuments d'art, le public put déduire que Byzance n'avait pas toujours été l'empire branlant et poussiéreux qu'on avait entrevu à travers les pages de Le Beau; on pouvait reconnaître, une fois de plus, qu'un peuple, quand il veut vivre, a des sursauts d'énergie qui le sauvent.

Le succès encouragea l'auteur à donner à ce magistral tableau d'un règne glorieux une suite en trois gros volumes, parus de 1896 à 1905, *l'Épopée byzantine à la fin du X<sup>e</sup> siècle*, très bien illustrée aussi et où se déroulent tant de scènes tragiques, mêlées à des aventures romanesques, sous les règnes de Jean Tzimiscès, de Basile II, de Zoé et de Théodora. Dans cette grande fresque, pleine de vie, Gustave Schlumberger, sut évoquer les alternatives de triomphe et de désastre au cours des luttes contre les ennemis séculaires. Il dépeignit les aventures surprenantes des deux Bardas, révoltés contre l'autorité impériale, la conversion du peuple russe, les exploits du héros Georges Maniakès, l'ambition de l'intraitable patriarche Michel Cerularios.

Gustave Schlumberger n'oubliait pas l'épopée orientale des Latins et, dans le même temps, il écrivait, d'une plume singulièrement colorée, la vie si fière de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche (1898), la romanesque *Expédition des Almogavares ou routiers catalans en Orient, de l'an 1303 à l'an 1311* (1902), et encore l'émouvante relation des campagnes du roi Amaury I<sup>er</sup> de Jérusalem en Égypte au XII<sup>e</sup> siècle (1906). En 1914 même, quand Constantinople allait devenir un des pivots de la lutte du monde européen, il retraça, en traits exacts, précis et entraînants, le terrible siège et le sac de 1453.

Tant d'œuvres auraient pu suffire à remplir la vie d'un savant. Telle était la féconde activité de Gustave Schlumberger qu'il sut encore, en souvenir de sa seconde terre nourricière, collaborer avec moi à la *Numismatique du Béarn* (en 1893) et publier, de 1908 à 1910, plusieurs volumes de journaux et de lettres d'officiers du premier Empire : il rendait ainsi hommage à des héros peu connus d'une autre épopée. Et par là, comme par sa vie où son ardeur patriotique le guidait au-dessus de tout, il contribua peut-être à créer ce courant national où l'héroïsme le plus pur trouva sa source.

G. Schlumberger conserva longtemps l'ardeur de la jeunesse, et si les dernières années de sa vie furent cruellement assombries par le voile implacable qui s'étendit sur ses yeux où tant de belles choses s'étaient reflétées, il eut du moins une joie réelle, bien méritée, lorsqu'il apprit que de nombreux érudits avaient collaboré à un important recueil de *Mélanges*, qui lui fut offert à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. La journée du 30 novembre 1924 mit quelque douceur dans une fin de vie où l'auteur de *l'Epopée byzantine* sentait trop souvent l'amertume douloureuse d'être contraint à l'inaction.

Patriote fervent, ami fidèle et sûr, savant original et vigoureux, Gustave Schlumberger termine noblement sa vie, car les fondations importantes qu'il a faites sont les témoignages durables de son souci d'aider la science française qu'il a contribué largement à grandir.

(*Débats*, 10 mai 1929.)

Adrien BLANCHET <sup>1</sup>.

## SIR WILLIAM BOYD DAWKINS

Mort le 15 janvier 1929, à l'âge de 91 ans, Sir William était le dernier représentant de la petite phalange qui jeta les fondements de l'archéologie préhistorique. Géologue de profession, devenu aussi paléontologiste, il enseigna à Manchester et reçut différentes missions importantes, comme celle d'étudier la géologie des côtes de la Manche en vue du creusement du tunnel. Explorateur de nombreux gisements de l'âge du renne en Angleterre, il publia, en 1874, un ouvrage longtemps classique sur les cavernes habitées (*Cave hunting*, traduit en allemand), puis *Early man in Britain* (1880) et *British Pleistocene mammalia* (1887). Il présida, en 1882, la section anthropologique de la *British Association*. Sir William connaissait bien la France et comptait chez nous de nombreux amis.

S. R.

---

1. J'ai publié une bibliographie des travaux de G. Schlumberger jusqu'en 1924 en tête du volume de *Mélanges* (Paris, Geuthner). Depuis lors, ont paru sous son nom quelques notices, parmi lesquelles je citerai : le *Sceau de la Compagnie des routiers catalans à Gallipoli*, en 1905, in *C. R. Acad. Inscr.*, 1925, p. 131-137, et *Journal des Débats*, du dimanche 3 mai 1925, sous le titre : *Un surprenant témoin de l'expédition des fameux Almugavars ou routiers catalans en Orient, à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle*. — Une inscription de Bohémond IV à Tripoli de Syrie, relative à une tour de la Monnaie, in *C. R. Acad.*, 1923, p. 102-110, figures. — La Roseaie d'Arménie, in *Journal des Débats*, 3 avril 1929 (à propos d'un livre de M. Archag Tchobanian).



## MARK LIDZBARSKI (1868-1928)

Cet éminent orientaliste naquit à Plozk (Pologne), d'une pieuse famille juive qui avait quelque aisance. Sa première jeunesse se passa dans un milieu strictement orthodoxe; puis, à travers mille difficultés, il trouva moyen de faire des études au gymnase de Posen et quitta pour toujours son pays natal et sa famille pour se vouer à l'érudition. Il a raconté lui-même la touchante histoire de ses débuts dans une autobiographie anonyme parue à Giessen (*Auf rauhem Pfade*). Son principal maître, à l'Université de Berlin, fut le professeur Sachau. En 1893, il passa sa thèse (*De propheticiis legendis arabicis*) et s'habilita pour la philologie sémitique en 1896 à Kiel, où il devint *Privat-Docent*. En 1907, il fut nommé professeur ordinaire à Greifswald, puis à Göttingue, où il succéda à Littmann (1917) et où il est mort au mois de décembre 1928.

Lidzbarski s'est fait connaître de tous les sémitisants en 1898 par son Manuel d'épigraphie (*Handbuch der nordsemitischen Epigraphik*, avec atlas) et son *Ephemeris* périodique complétant le Manuel (1900 et suiv.). Il a publié le Catalogue des manuscrits néo-araméens de Berlin (1894-1896) et s'est livré, depuis 1905, à l'étude très difficile des textes mandéens, couronnée par la première traduction intégrale du livre sacré de cette secte, le *Ginzâ* (1925)<sup>1</sup>. Il a aussi publié (1921) des textes araméens d'Assur. Depuis le commencement du siècle, il comptait parmi les connaisseurs les plus distingués des langues et littératures sémitiques<sup>2</sup>.

S. R.

## Mgr PIERRE BATIFFOL

« Depuis la mort de Duchesne, écrivait Albert Houtin, N. (Mgr Batiffol) est devenu l'ecclésiastique français le plus considérable en matière d'histoire ancienne de l'Église<sup>3</sup>. » Cet éloge, que tous les savants compétents trouveront légitime, rend plus sensible la mort presque subite (janvier 1929) de cet érudit, de cet écrivain ferme et délicat dont la candidature à l'Académie des Inscriptions, avec les fatigues mille fois dénoncées qu'elle impose, a peut-être, par une température rigoureuse, hâté la fin.

Il était né à Toulouse en 1861. Élève de Duchesne à Paris, puis de J.-B. de Rossi au séminaire de Saint-Louis-des-Français à Rome, il fonda à son retour, avec le R. P. Lagrange, la *Revue biblique* (1892) et céda à la requête de l'archevêque de Toulouse (depuis cardinal), Mgr Mathieu, qui lui confia le rectorat de l'Institut catholique de cette ville avec mission de le relever (1898). Intellectuellement et physiquement (il avait un beau profil de camée), Batiffol était l'homme qu'il fallait pour cette lourde tâche; il y réussit et fut bientôt nommé prélat domestique de S. S., ce qui

1. Voir Goguel, *Jean-Baptiste*, 1928, p. 115, avec l'indication d'autres travaux de Lidzbarski sur le même sujet.

2. Pour la rédaction de cette notice, j'ai disposé d'une obligeante communication de M. A. Goetze (Göttingue).

3. Houtin, *Ma Vie laïque*, p. 155.

lui valut le titre pontifical de *Monsignore*. C'était sous Léon XIII; on pouvait encore être savant sans en pâtir. Batiffol rencontra M. Loisy chez Duchesne en 1882 et se lia avec Hébert; il fut, pendant quelque temps, un des espoirs du mouvement religieux qui tendait à réconcilier l'enseignement de l'Église avec la science scripturaire. Mais il n'avait pas le goût du martyre. En 1896, à l'occasion d'un article envoyé par M. Loisy à la *Revue biblique*, il se sépara de lui, puis l'attaqua à propos de son livre *l'Évangile et l'Église*. Pourtant, la lutte instituée par Pie X contre le modernisme ne l'épargna pas, bien qu'il eût apporté des corrections à un livre publié par lui en 1905 et condamné deux ans après par l'Index. Il dut renoncer à son rectorat de Toulouse (1907) et reprit une place modeste, qu'il avait déjà remplie pendant quelque temps, celle d'aumônier de Sainte-Barbe. Il l'occupait jusqu'à sa mort, exerçant une grande influence, dont l'histoire reste à écrire, sur les élèves de cette institution. Mgr Amette le nomma chanoine titulaire de Notre-Dame. Entre temps, il ne cessait de travailler et de publier; sous le pape actuel, il avait, dit-on, retrouvé du crédit à Rome, grâce surtout à l'amitié du cardinal Mercier, avec lequel il collabora aux « conversations de Malines ». Docteur de l'Université d'Oxford, auteur de nombreux articles dans le *Bulletin catholique de Toulouse*, la *Revue biblique*, la *Revue du clergé*, la *Vie catholique*, etc., il laisse une série de volumes qui témoignent de l'étendue de son savoir en même temps que de l'élégance soutenue de son style. Il était né pour de très hautes situations; la chance l'a mal servi, mais il laisse un nom honoré.

S. R.

**BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.** — *La Vaticane depuis Paul III* (Rev. quest. hist., 1899); *Le mariage d'Aseneth* (Congr. int. cath., 1889); *Etudes d'ancienne littér. chrét.*, 1889; *L'abbaye de Rossano*, 1891; *Passion de S. Lucien d'Antioche* (Congr. cath., 1891); *Prêtres pénitenciers au V<sup>e</sup> siècle* (Congr. cath., 1891); *Science des reliques et archéol. biblique* (Rev. bibl., 1892); *Hist. du bréviaire romain*, 1892 (1911); *Légende de Thaïs*, 1903; *Etudes d'hist. et de théol.*, 1902, 1905; *Bréviaire caesinésien* (Mél. Havet, 1895); *Hist. acephala Trianonum* (Mél. Cabrières, 1899); *Tractus Origenis de libris Script.*, 1900; *Littér. grecque chrétienne*, 1901; *Six leçons sur l'Évangile*, 1902; *L'Avenir du cathol. en France*, 1907; *Orpheus et l'Évangile*, 1910; *L'Enseignement de Jésus*, 1909; *L'épître d'Eugène, évêque de Laodicée* (Bull. litt. et arch. chrét., 1911); *Les Odes de Salomon* (avec Labourt), 1911; *Leçons sur la messe*, 1910; *Les premiers chrétiens et la guerre* (*L'Église et la guerre*, 1915); *La paix constantinienne et le catholicisme*, 1914; *Etudes de liturgie*, 1919; *Survivance du culte impérial*, 1920 (avec Bréhier); *Cathol. de S. Augustin*, 1920; *L'Église naissante et le cathol.*, 1922; *Le Siège apostolique*, 1924; *Grégoire le Grand*, 1928.

### Sir HERCULES READ

Mort subitement à Rapallo, le 11 février 1929, à l'âge de 71 ans, Sir Hercules était à la fois un ethnographe, un préhistorien et un connaisseur éminent de l'art de la Renaissance. Il fut longtemps conservateur des antiquités britanniques et médiévales au British Museum, où il était entré comme assistant en 1880, sous les auspices de son maître et ami Sir Augustus Wollaston Franks, auquel il succéda en 1896. C'est à Read et à son ascendant personnel que le Musée a dû la donation de collections illustres, celles de Ferdinand de Rothschild (Waddesdon Bequest), de Greenwell, acquise d'abord par J. Pierpont Morgan, des émaux de Barwell, des plaquettes de T. Whitcombe

Greene, etc. Secrétaire de la Société des antiquaires de Londres de 1892 à 1908, il en fut deux fois le président, la dernière fois de 1919 à 1924. En 1912, il fut nommé chevalier (*Sir Hercules*). A défaut de grands ouvrages, il a laissé de nombreux articles dans l'*Archaeologia*, le *Guide* du British Museum pour l'âge du bronze, le catalogue sommaire du Waddesdon Bequest. L'Académie britannique l'élut en 1913. Il s'était retiré du British Museum en 1921. Ceux qui l'ont connu — je suis du nombre — conservent le souvenir de sa curiosité encyclopédique, de son humeur à la fois gaie et serviable<sup>1</sup>.

S. R.

### EUGÈNE DE FAYE

Né à Lyon en 1860, pasteur à la chapelle du Nord à Paris, puis directeur à l'École des Hautes Études, où il succéda à J. Réville, et professeur à la Faculté libre de théologie protestante, Eugène de Faye est mort, au mois de février 1929, dans sa 69<sup>e</sup> année.

C'est une grande perte pour les études d'exégèse en France. Eugène de Faye était un érudit et un critique de premier ordre, dont les ouvrages sur les gnostiques ont fait époque. En dernier lieu, il achevait la publication d'un livre sur Origène. Il sera universellement regretté de « ceux qui savent<sup>2</sup> ».

S. R.

### WILHELM VON BODE

Un des connaisseurs les plus érudits et l'organisateur par excellence de Musées, Wilhelm Bode (*von* par la grâce de Guillaume II, depuis 1913) est mort à Berlin le 1<sup>er</sup> mars 1929, dans sa 84<sup>e</sup> année. Il était né en 1845 à Calvoerde. Après avoir poursuivi ses études de droit à Göttingue et à Berlin, il entra d'abord dans l'administration, puis se tourna (1869) vers l'étude de l'art, qui l'avait séduit dès sa première jeunesse à Brunswick. Formé par de longs voyages, il fut nommé en 1872 attaché au Musée de Berlin; en 1883, il était conservateur des antiquités chrétiennes; en 1890, des peintures; en 1905, après l'inauguration du Musée Frédéric (1904), directeur général des Musées royaux. Il prit sa retraite en 1920. Ce que Bode a fait pour installer, organiser et enrichir méthodiquement les collections prussiennes, tant en inspirant qu'en utilisant des constructions nouvelles, tant par des achats que par les dons qu'il savait solliciter, suffirait à sa renommée, alors qu'il n'aurait pas à son actif tant de livres utiles, parfois excellents, sur la peinture hollandaise (1882, 1916), notamment sur Rembrandt, dont il publia toutes les œuvres (1897-1906), sur la sculpture allemande (1885), la sculpture italienne, dont il donna presque un *Corpus* (1887-88, 1893, 1902, 1904), la majolique (1911), les tapis orientaux (1901), etc. Il aborda même l'étude de l'antiquité, témoin un article sur les terres cuites grecques (1878)<sup>3</sup>. Le dernier

1. Cf. la notice dans le *Times*, 13 février 1929.

2. *Iddes religieuses d'Eschyle*, 1884; *Apocalypses juives*, 1892; *Influence du Timée sur Justin*, 1396; *Introd. à l'étude du gnosticisme*, 1903; *Clément d'Alexandrie*, 1898 (1906); *Origène*, 1927-1928; *Gnostiques et gnosticisme*, 1913; *Philosophie chrétienne de Clément d'Alexandrie*, 1919.

3. *Beib'att zur Zeitschrift für bildende Kunst*, 29 août et 5 sept. 1878 (article tra-



volumé qu'il ait publié, presque octogénaire, est une remarquable monographie sur Botticelli (1924). Et que de pages il faudrait pour transcrire les titres des innombrables mémoires et notices qu'il a disséminés dans ses catalogues de collections publiques et privées, à travers les périodiques d'art de tous pays et notamment les *Annuaire des Musées prussiens* (*Jchrlücher*, etc.), qui lui ont dû la haute tenue scientifique dont ce périodique ne s'est jamais départi.

Cet admirable travailleur, qui fit aussi tant travailler les autres, avait quelques-uns des défauts de ses qualités. Né pour commander, il supportait mal la contradiction; d'autre part, sa complaisance envers les marchands de tableaux, — absolument désintéressée, mais dont il faisait profiter les Musées prussiens — allait parfois un peu loin. On appela *Bodebilder* des peintures d'école ou secondaires, achetées avidement tant en Allemagne qu'en Amérique par les nouveaux riches, qui prenaient leur essor munies d'un certificat d'authenticité du maître; à la longue, ces attestations, trop facilement données, perdirent de leur crédit. Enfin, Bode s'est trompé souvent et s'est attiré des critiques auxquelles il répondit toujours sans aménité; ainsi il crut avoir découvert un grand tableau de Léonard, ce qui lui valut les censures de Morelli, et acheta, comme un original du même maître, la *Flore* en cire de l'Anglais Lucas (voir *Rev. archéol.*, 1909, II, p. 416-430). Il ne reconnut jamais son erreur, obligea ses subordonnés à la partager (ou à faire semblant) et donna sa démission de membre du Comité du *Burlington Magazine* parce que ce recueil avait osé publier, sur la *Flore*, un article sceptique! Seul, parmi les directeurs de galeries allemandes, Pauli se prononça pour ce qui était l'évidence; mais il était directeur à Brême, ville libre; ailleurs, il eût été brisé<sup>1</sup>. Tout récemment encore, comme il s'agissait de subventionner un travail sur Léonard, Bode posait cette question préalable : « L'auteur admet-il le *buste* ? » Personne n'a mieux vérifié le mot de Paul-Louis Courier : « Celui qui pense autrement que moi est un coquin. »

Envers ceux qui acceptaient volontiers ses paroles d'oracle, Bode était l'obligeance même et faisait part avec plaisir des trésors de son incomparable érudition. Il avait des correspondants et des amis dans les deux mondes, où il fit de nombreux voyages<sup>2</sup>. Dictateur, ou à peu près, plutôt que directeur, n'ayant de comptes à rendre à aucun comité, il pouvait, seul, acheter à sa guise et profita de cette situation exceptionnelle pour faire d'excellentes acquisitions dans des ventes, souvent à des conditions très raisonnables. Nous avons, en France même, un témoignage de la sûreté de son goût. Après la destruction du Musée de peintures de Strasbourg par les bombes prussiennes, Bode se vit ouvrir un crédit pour en former un nouveau, ce qu'il

---

duit dans la *Rev. archéol.*, 1879, I, p. 95). Bode mettait en garde contre les terres cuites dorées de Smyrne qui venaient de paraître sur le marché et à l'Exposition rétrospective du Trocadéro. Cf. mon article de la *Classical Review*, 1888, p. 120.

1. La *Gazette des Beaux-Arts*, où Bode écrivait souvent, ne publia pas une ligne sur la controverse de la *Flore*; Ch. Ephrussi, qui la dirigeait alors, craignait les foudres de son irascible ami. La *Chronique des Arts* refusa également tout article à ce sujet. Celui que je publiai dans la *Revue archéologique* m'aliéna Bode pour toujours.

2. Des hommages venus d'un peu partout lui ont été rendus en 1925, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.



fit surtout par des achats opportuns en Angleterre; il en résulta une collection de tableaux anciens très bien choisis qui est le modèle de ce que doit être un *petit Louvre*, où toutes les écoles sont méthodiquement représentées.

S. R.

### J. P. HESELTINE

Un des meilleurs connaisseurs du Royaume Uni, M. J. P. Heseltine, *trustee* de la National Gallery depuis 1893, est mort à Londres le 2 mars 1929, à l'âge de 86 ans. Outre Rembrandt et Claude Lorrain, dont il réunit des dessins en grand nombre, il avait beaucoup étudié les bronzes antiques et italiens de la Renaissance. Une bonne partie des collections formées par lui est déjà venue sur le marché ou a été aliénée de gré à gré.

X

### LE BARON C. A. DE COSSON

Celui que l'on considérait depuis longtemps comme le plus grand connaisseur des armes et armures du Moyen Age et de la Renaissance, le baron de Cosson, d'origine française, mais domicilié en Angleterre et à Florence, est mort dans cette ville le 8 février 1929. Son livre le plus important est le catalogue de la collection ducale de Dino, que le Metropolitan Museum a achetée en bloc. Il a aussi écrit dans l'*Archæological Journal* et le *Burlington Magazine*; il a préparé, mais non publié, un dictionnaire des armuriers<sup>1</sup>.

X.

### NATHANAEL WEISS

L'histoire du xvi<sup>e</sup> siècle est redevable à N. Weiss, qui fut, pendant quarante-quatre ans, secrétaire et bibliothécaire de la Société de l'histoire du protestantisme français et en publia le *Bulletin*. Grâce à lui et à son ami F. de Schickler, cette bibliothèque de la rue des Saints-Pères est devenue un véritable trésor de livres rares relatifs à une des périodes les plus troublées de nos annales<sup>2</sup>. Weiss est mort à l'âge de 84 ans. Son physique de vieil huguenot était si imposant que le sculpteur Landowski, dans son monument de la Réforme à Genève, le prit pour modèle de Farel. Gardien jaloux de la gloire de Calvin, il n'hésitait pas à intervenir lorsqu'il la voyait méconnue ou calomniée. Son obligeance pour les travailleurs égalait, ce qui est beaucoup dire, son savoir.

S. R.

### B. W. HENDERSON (1871-1929)

Élève de Warde Fowler, bibliothécaire de Merton College, puis *tutor* à

1. La collection Cosson, vendue à Londres le 14 mai 1929, a fait 1.300.000 fr., dont 250.000 fr. pour une « Salade d'Augsbourg ».

2. Weiss, depuis une dizaine d'années, avait là pour assistant le savant Pannier qui lui succède.

Exeter, Henderson a laissé d'importants travaux sur l'histoire de l'Empire romain. On en trouvera la liste dans la note <sup>4</sup>.

X.

## RENÉ FAGES

Si chaque province de France avait dû élire un *archéologue provincial*, René Fages aurait été le député du Limousin. Il a consacré toute une longue vie et son talent d'observation incontestable à l'étude de l'histoire et des antiquités de cette région. Correspondant de l'Académie des Inscriptions depuis 1925, il est mort au mois de janvier 1929, dans sa 81<sup>e</sup> année. Il avait été, à Tulle, bâtonnier de l'Ordre des avocats.

S. R.

## RICHARD KREGLINGER

Richard Kreglinger, né à Anvers le 1<sup>er</sup> août 1885, est mort à Bâle le 2 novembre 1928. Reçu docteur en droit par l'Université libre de Bruxelles, il s'inscrivit en 1908 au barreau d'Anvers. Doué d'une puissance de travail peu commune, Richard Kreglinger fut à la fois un savant et un homme d'action : il prit une part active à la vie politique de son pays. De là, un surcroît de fatigue, qui ne fut sans doute pas étranger à sa fin prématurée. Chargé, dès le 22 février 1919, du cours d'Histoire des religions qu'avait illustré Goblet d'Alviella, il fut nommé, le 25 juillet 1921, professeur ordinaire à l'Université libre de Bruxelles. Il était, depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1920, professeur à l'Université coloniale d'Anvers, qui l'appela le 13 mars 1925 à présider son Conseil d'administration. Élu conseiller communal d'Anvers le 10 octobre 1926, il fut appelé, le 19 octobre, à reprendre à la Chambre des représentants la succession de son collègue, M. Louis Franck.

Des nombreux écrits de Richard Kreglinger, nous ne mentionnerons que les principaux. Ce sont, en premier lieu, les *Études sur les origines et le développement du sentiment religieux* (Bruxelles, Lamertin), dont trois volumes, consacrés aux *Religions des Primitifs, de l'Inde, de l'Égypte*, à la *Religion des Grecs et des Romains*; enfin à la *Religion d'Israël*, se succédèrent de 1919 à 1922. L'ensemble des idées développées dans ce grand ouvrage fut repris, d'une manière plus systématique, dans un essai de synthèse, lucide et suggestif : *L'Évolution religieuse de l'Humanité* (Paris, Rieder, 1926). On doit joindre à ces volumes une série d'articles importants : *Apollon* (*R. de l'Univ. de Bruxelles*, 1909-1910); *Thémis* (*J. des Tribunaux*, 1911); *le Sionisme* (*R. de l'Institut de sociologie*, 1920); *la Mentalité primitive* (*R. de l'Université de Bruxelles*, 1921); *Ernest Renan* (*ibid.*, 1923); *la Religion et la Magie* (*R. d'hist. et de phil. religieuse*, Strasbourg, 1923); *Notice sur la vie et les travaux du comte Goblet d'Alviella* (*Rapport de l'Univ. de Bruxelles*, 1926); *la Mentalité primitive et la signification première des rites* (*Actes du Congrès international des religions*, Paris, Champion, 1925), ainsi qu'un groupe de notices publiées dans les *Archives de sociologie*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* et dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*.

3. *Life and Principate of Nero*, 1903; *Civil war in the Roman Empire* (69-70), 1908; *Life and Principate of Hadrian*, 1923; *Five Roman Emperors* (de Vespasien à Trajan), 1927. Il publia aussi, en 1926, un livre sur la guerre du Péloponèse.

C'est qui caractérise la manière de Richard Kreglinger, historien des religions, c'est un équilibre assez rare de l'érudition historique et de l'esprit philosophique. Les connaissances que l'auteur accumula au cours d'un patient labeur sont mises au service d'une interprétation très nuancée du sentiment religieux. Richard Kreglinger possédait au premier chef ce que l'on peut appeler le don du psychologue.

C'est en psychologue qu'il aborde l'étude de la mentalité primitive, et qu'il y découvre les caractères d'une pensée réaliste, matérialiste et collective; c'est en philosophe qu'il entreprend ensuite d'ordonner « les éléments essentiels des principales religions » et de dresser une table hiérarchique qui nous fait passer des religions monarchiques aux religions de mystère et de salut, et de celles-ci aux religions catholiques, les plus synthétiques de toutes. Sans doute de telles conclusions n'avaient-elles, aux yeux de l'auteur, que la valeur d'hypothèses de travail, que l'étude des faits suggère et qu'elle doit confirmer ou infirmer. Il reste néanmoins que c'est dans le développement de ces grandes hypothèses que se marque le mieux l'originalité d'un penseur qui sut réconcilier le respect du fait scientifique et le culte de l'intelligence philosophique.

Paul DECOSTER.

### Hommage à Jane HARRISON

*Happy Jane!* Voici une brochure à son éloge, conférence faite à Newnham College le 27 octobre 1928 par Sir Gilbert Murray, *Regius* professeur de grec à Oxford<sup>1</sup>. On ne peut concevoir un hommage plus complet, plus délicat, plus cordial. Sir Gilbert déclare que les *Prolegomena* sont *a work of genius* et ce jugement ne paraît pas excessif pour un livre qui a exercé tant d'influence. Il regrette que *Themis* ait eu moins de succès et fait des allusions un peu obscures à ceux qui n'ont pas toujours reconnu les mérites de son amie. « L'impression dominante qui me resté d'elle est celle de sa vitalité, de sa passion pour les choses de l'esprit, de sa sympathie toujours prête, de la générosité sans bornes avec laquelle elle estimait le travail d'autrui et repayait avec usure toute aide accordée au sien. »

S. R.

### Les fouilles d'Ur.

Pendant le mois de janvier 1929, l'expédition a fouillé la nécropole et le grand temple de Nannar (*Times*, 26 fév. 1929).

Dans la nécropole, les tombes de l'époque de Sargon (vers 2700) donnèrent des ornements d'or et d'argent, des vases de pierre, des armes de cuivre.

L'exploration du temple de Nannar a permis de distinguer différents niveaux à partir de 3000 environ avant J.-C. jusqu'au temps de Nebuchad-nezzar (600); c'est vingt-cinq siècles de l'existence du plus grand temple d'Ur que la description de ces fouilles promet de révéler.

1. Gilbert Murray, *Jane Ellen Harrison, an address*. Cambridge, Heffer, 1928, in-8°, 21 pages. — La Revue a consacré une notice à miss Harrison, 1928, II, p. 131.



Une nouvelle tombe royale, d'une extraordinaire richesse, a été découverte à Ur. Cette fois, il y avait eu un véritable massacre : la tombe contenait les restes de 45 corps, dont 39 de femmes, ornés avec profusion d'ornements d'or. Outre les restes d'un char avec les squelettes de deux ânes, on a relevé les objets suivants : 1° vases et armes de cuivre; 2° guirlandes de fleurs et de feuilles d'or; 3° boucles d'oreille en forme de croissants; 4° peignes d'argent avec fleurs d'émail; 5° épingles d'or et d'argent; 6° colliers d'or et de lapis; 7° quatre harpes décorées d'écaille, de lapis, de pierres rouges, de bandeaux d'or; 8° comme parure d'une des harpes, une tête en or de taureau barbu; 9° statue en argent de cerf haute de deux pieds; 10° autre semblable de cuivre; 11° deux statues de béliers en or, argent, lapis et coquille, dont l'aspect, dit M. Woolley, rappelle l'école de Benvenuto Cellini plutôt que l'art sumérien; ces statues ont soutenu un meuble en bois qui ne s'est pas conservé <sup>1</sup>.

S. R.

### La nécropole de la grande Pyramide.

Le professeur Herman Junker, chef de la mission de l'Académie de Vienne, annonce la découverte d'un mastaba qui sera, dans l'avenir, une des principales curiosités de la région. On y entre par une porte, d'un type nouveau à l'époque de l'ancien Empire, pour voir, à droite et à gauche, deux statues de grandeur naturelle de Seshemnefer, portant une perruque archaïque. Auprès de chaque statue sont trois obélisques. Tout le vestibule est couvert de reliefs et d'inscriptions; un des reliefs représente une scène de chasse. Le vestibule conduit à une cour pavée, au milieu de laquelle est un grand bassin monolithe pour libations. Au nord est une colonnade conduisant aux salles de culte de Seshemnefer et de son fils. Des couloirs en pente descendent vers des chambres souterraines où sont placés d'énormes sarcophages en calcaire et vis-à-vis, sur le mur, des listes d'offrandes.

Des inscriptions prouvent que le cimetière au sud de la pyramide de Chéops date du temps de Mycerinus <sup>2</sup>.

S. R.

### L'art minoen.

Ce fut le sujet d'une conférence par M. E. J. Forsdyke, du British Museum, à la British Academy (*Times*, 7 février 1929). Le style minoen a quelque chose de romantique, mais le caractère en est si nettement décoratif que son sujet favori, la nature sauvage et le paysage, n'a trouvé d'expression que pendant une courte période, le xvii<sup>e</sup> et le xvi<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Avant et après, le dessin crétois était dominé par l'abstraction géométrique. La peinture de paysage libre et fantaisiste, autrefois connue seulement par quelques fragments du palais d'Haghia Triada, est représentée maintenant par une série de fresques découvertes par Sir A. Evans dans une petite maison près du palais

1. *The Times*, 22 janvier 1929, p. 11.

2. *Ibid.*, 11 février 1929.



de Knossos. Il y a là de vivantes images d'animaux, d'oiseaux, de fleurs, de rochers. La peinture à fresque est la forme d'art favorite et a donné des modèles à la peinture céramique. Mais les céramistes choisissaient leurs motifs avec réserve, ne prenant que des végétaux qu'ils adaptaient à leur fonction nouvelle avec un sentiment délicat pour les formes décoratives. Leurs réussites les plus remarquables reposent sur le choix et l'emploi de motifs marins, rochers, algues, coquillages, crustacés, poissons. La figure humaine est rarement représentée pour elle-même, mais pour son rôle dans l'action et le récit. Ces qualités, à tous égards l'opposé de l'idéal grec classique, se manifestent aussi dans la sculpture et la glyptique.

Assurément, cette grande civilisation préhistorique n'a pas laissé de traces visibles dans l'art historique de la Grèce, mais elle n'en a pas moins exercé une influence sur lui en développant une habileté technique dont les Grecs ont hérité pour l'appliquer à des motifs différents et dans un tout autre esprit.

X.

### Encore l'anneau de Nestor.

Dans un intéressant compte rendu de l'ouvrage de M. Martin P. Nilsson sur la religion minoenne-mycénienne (*Journal des Savants*, 1928, p. 451-463), M. Charbonneau écrit (p. 463) : « Quant aux révélations *étourdissantes* de l'anneau de Nestor, M. Nilsson se montre d'une prudence si pointilleuse qu'elle équivaut au scepticisme le plus déterminé. »

C'est très vrai, et il faut que cela cesse. Un document d'une importance capitale, réédité sans l'ombre d'une hésitation par Sir A. Evans (*The Palace of Minos*, vol. II, part. II, 1926, p. 482, fig. 289), ne peut pas continuer à être exclu des discussions scientifiques parce qu'il plaît à tel ou tel d'y voir une fabrication moderne. Assurément, Sir A. Evans a péché de la même façon quand il a condamné, sans les avoir étudiées et sur de faux rapports, les découvertes également « étourdissantes » du docteur Morlet; mais il s'agit ici de la science, non de savants. A l'appui de l'authenticité de l'anneau de Nestor, qui crève les yeux, j'ai déjà fait valoir, mais je crois nécessaire de traduire ici intégralement, ces lignes, écrites en 1913, de l'article *Gryps* de M. H. Prinz dans Pauly-Wissowa (p. 1912) : « Tout à fait exceptionnelle est la représentation sur un anneau d'or de Pyrgos (?), avec champ divisé en quatre parties, dont l'original a pour le moment disparu, mais dont il y a une empreinte en plâtre dans la salle mycénienne du Musée national d'Athènes. Il est vrai que l'authenticité de cet anneau soulève des doutes, question qui ne pourrait être tranchée que devant l'original. Ici le griffon est assis sur un autel et est adoré par des hommes et des femmes. » Imaginer que le faussaire ait gardé pendant dix ans cet original, après en avoir laissé prendre une empreinte, avant de le vendre à Sir A. Evans, serait déjà une hypothèse aventureuse; mais j'ai vu cet original, dont l'exécution matérielle est excellente, et surtout je sais qu'un faussaire copie ou compile, mais n'invente pas. Quand, par hasard, il prend cette liberté, le résultat est ridicule et ne peut tromper personne. Il faut que l'opinion des archéologues s'émeuve et ne permette plus que les révélations de l'archéologie militante soient livrées à ce scepticisme facile qui est une forme de la paresse intellectuelle.

S. R.

**Autres graves accusations.**

Dans la *Rivista di archeologia cristiana* (IV, 1927), Mgr Wilpert cite des exemples de sarcophages chrétiens mal restaurés, puis dénonce ce qu'il appelle des faux modernes : 1<sup>o</sup> la coupe de Constantin au British Museum, dérivant d'une gravure de 1832 qui reproduit une miniature du XI<sup>e</sup> siècle; 2<sup>o</sup> l'argenterie de Chypre, en particulier les plats avec scènes de la vie de David (*Archaeologia*, t. LX); 3<sup>o</sup> le calice dit d'Antioche; 4<sup>o</sup> les coupes de Boscoreale, en particulier celles où sont figurés Auguste et l'Afrique<sup>1</sup>. En ce qui touche Antioche (?) et Boscoreale, ces dénégations devraient donner lieu à des actions judiciaires; si les possesseurs ou derniers vendeurs de ces objets gardent le silence, ils ne sembleront pas dédaigneux de calomnies, mais complices de faux.

S. R.

**Polychromie.**

On discute encore pour savoir si, dans les statues grecques, la polychromie était confinée ou non aux draperies, aux cheveux et aux accessoires. Une opinion répandue, qu'a combattue après d'autres Miss Gisela Richter<sup>2</sup>, veut que les parties nues aient été seulement revêtues du mélange de cire et d'huile qui constituait la *ganosis*. Mais Vitruve et Pline considèrent expressément la *ganosis* comme un enduit protecteur de la coloration, et Plutarque aussi est tout à fait formel à cet égard. Des expériences récentes, dues au docteur Colin G. Fink, de Columbia, ont prouvé qu'un marbre peint, recouvert par le procédé de la *ganosis*, conserve ses couleurs sans qu'elles perdent leur transparence et se trouve ainsi à l'abri des influences atmosphériques. Du reste, le seul fait que Praxitèle considérait comme les meilleures celles de ses statues de marbre où la *circumlitio* était l'œuvre du peintre Nicias (Pline, XXXV, 133) prouve qu'il s'agissait là d'un travail d'artiste, non de manœuvre. Si l'on objecte qu'un nu polychrome aurait pu émouvoir les sens de jeunes spectateurs, la réponse est fournie par les anecdotes connues sur l'Aphrodite de Cnide et l'Éros de Parium. Ce qu'on n'admettra pas volontiers, c'est que cette polychromie ait jamais visé, comme dans nos images de cire, au trompe-l'œil; mais qui sait?

S. R.

**Fouilles à Constantinople.**

Les fouilles de l'Académie britannique à Constantinople, exécutées aux frais de Sir Joseph Duveen, ont fait découvrir, au nord-est de l'hippodrome, les thermes de Zeuxippe et, non loin de l'hippodrome, à Sirmakesh Han, les restes de l'arc de triomphe d'Arcadius et d'Honorius, élevé sur le forum de Théodose.

Dans l'*Anthologie grecque*, le poète Christodore de Thèbes en Égypte décrit, parmi les statues du gymnase de Zeuxippe, une image d'Eschine et

1. *Antiquaries Journal*, 1929, p. 74.

2. G. Richter, *Were the nude parts in Greek marble sculpture painted?* (extrait de *Metrop. Mus. Studies*, t. 1, part. 1, p. 25-31, avec 6 figures).

une d'Hécube. Or, fouillant à l'hippodrome, M. Stanley Casson a trouvé deux bases de statues en bronze (disparues) inscrites aux noms d'Hécube et d'Eschine. Il n'est donc pas douteux que le gymnase de Zeuxippe, appartenant aux thermes, ait été définitivement identifié<sup>1</sup>.

S. R.

### Apamée,

Le Service des antiquités de Syrie a réservé à la Belgique un droit de priorité pour l'exploration des ruines d'Apamée, s'étendant sur environ 150 hectares. M. Mayence, du Musée du Cinquantenaire, a procédé à un premier examen de la surface et a publié des photographies intéressantes dans le *Bulletin des Musées royaux* (mars 1929, p. 30-32). On espère trouver les fonds nécessaires pour une grande campagne de fouilles, dont les résultats peuvent être considérés comme assurés, car il y a jusqu'à trois mètres de décombres sur certains points.

S. R.

### Baalbek.

Sur les trois volumes de la grande publication allemande de Baalbek (1923-1925), M. Seyrig a donné un intéressant article dans la *Revue Litteraire* (décembre 1928, p. 165-179). Ces volumes concernent : 1<sup>o</sup> la ville, ses remparts, ses carrières, son aqueduc, le grand temple de l'Acropole; 2<sup>o</sup> le second temple, le petit temple rond, la basilique; 3<sup>o</sup> les remparts arabes et les trouvailles post-byzantines. M. Seyrig s'est occupé surtout du culte héliopolitain (triade Jupiter, Vénus, Mercure). Le petit temple n'est pas celui de Dionysos, mais d'Hermès, assimilé à Gennaïos, dieu sémitique du soleil. Le grand temple est celui de Zeus. Aphrodite « devait partager la demeure de son parèdre, avec lequel elle cohabitait en Syrie depuis des siècles ». Le petit temple rond n'est pas celui de Tyché, mais d'un Baal qui reste à dénommer. Chemin faisant, l'auteur se déclare symboliste et repousse l'hypothèse commode (mais souvent justifiée) des schémas purement décoratifs.

S. R.

### La synagogue de Beth Alpha en Galilée.

Les fouilles de l'Université hébraïque, sous la direction de M. E. Sukenik, sur l'emplacement de cette synagogue galiléenne, ont donné de bons résultats, notamment l'exhumation d'une grande mosaïque bien conservée où l'on voit les signes du zodiaque et des instruments du culte synagogaal. Deux inscriptions, l'une en grec, l'autre en araméen, nous apprennent que la mosaïque date du règne de Justin I<sup>er</sup> (518-527) et en nomme les deux auteurs (*Times*, 4 mars 1929).

X.

---

1. D'après une communication de M. Casson à la British Academy (*Times*, 21 février 1929).

**Découverte à Agrigente.**

Une découverte très importante a été faite à Agrigente. Un paysan, plantant un amandier, tomba sur une ouverture circulaire, bordée de pierres équarries, qui n'était autre que le *bothros* d'un autel, la voie d'accès du monde infernal. A l'intérieur de ce puits, on trouva de grands bustes en terre cuite de Déméter et de sa fille; deux autres autels circulaires furent dégagés tout auprès. Le terrain était semé de poteries du *vi*<sup>e</sup> et du *vii*<sup>e</sup> siècle; on y a recueilli aussi deux haches polies (*Times*, 2 mars 1929).

X.

**Une exposition d'antiquités britanniques.**

En février 1929 s'est ouverte à l'University College (Gower Street) une exposition de trouvailles préhistoriques et historiques faites depuis un an dans les îles Britanniques. Le catalogue en a été rédigé par R. E. M. Wheeler et le *Times* lui a consacré un article (19 février 1929). Outre des photographies aériennes qui ont révélé des sites très importants, notamment une sorte de précurseur de Stonehenge à Woodhenge près de Durrington (Wiltshire), on y a vu l'os de renne de Pin Hole Cave avec la gravure d'un homme masqué (?). A Woodhenge ont été exhumées des poteries d'une espèce encore inconnue en Grande-Bretagne; dans le voisinage, une tombe, révélée par la photographie aérienne, a donné un remarquable gobelet (*beaker*).

S. R.

**Venta Icenorum.**

Cette ville romaine, à 3 milles au sud-est de Norwich, va être enfin explorée méthodiquement, sous la direction de M. Donald Atkinson, à la suite de l'étude d'une photographie prise de l'air qui a révélé le tracé des rues et l'emplacement de plusieurs édifices, en particulier de deux temples. La photographie a été publiée dans le *Times* du 4 mars 1929, p. 20.

X.

**Un prétendu « Cernunnos » en Écosse.**

A en croire une lettre adressée au *Times* (15 janvier 1929) par M. Donald A. Mackenzie, on aurait trouvé à Meigle (Angus, Écosse) un exemplaire



. 1. — Bas-relief d'Angus.

du dieu gaulois Cernunnos, sculpté en relief entre un sanglier et un loup stylisés. Le *Times* du 16 (p. 16) a donné une photographie de ce relief, reproduit.



ici. La figure centrale est celle d'un petit dieu marin, cornu comme ils le sont souvent, et n'a absolument rien à voir avec Cernunnos<sup>1</sup>. Les animaux rappellent assez ceux du chaudron de Gundestrup.

S. R.

### Trirèmes ou « house-boats » ?

Les navires qu'on espère remettre à flot sur le lac de Nemi sont-ils des trirèmes ou des *house-boats* ? On commence à discuter à ce sujet et l'on se demande aussi, au cas où les bateaux coulés seraient des trirèmes, s'ils résoudre- raient le grand problème de l'architecture navale des anciens. Un correspondant du *Times* (28 janvier 1929), M. G. S. Laird Clowes, s'étonne, à ce propos, qu'on n'ait pas fait plus d'attention à un ouvrage de M. Vilhelm Marstrand (*Arsenaleet i Piraeus*, Copenhague, 1922), où est proposé un nouveau système de disposition des bancs de rameurs. « Le résultat, dit le correspondant, est un navire raisonnable, pouvant tenir la mer, avec des rames que pourraient mouvoir des rameurs modernes. » Mais il avoue que les navires ptolémaïques, à 30 ou 40 bancs, restent inexplicables. Qu'on commence donc par construire et manœuvrer une trirème ! Dupuy de Lôme en avait fabriqué une pour Napoléon III ; on y plaça d'excellents rameurs tirés des équipages de la flotte ; mais, sur les eaux tranquilles de la Seine à Asnières, il fallut un remorqueur pour que la trirème se mit en mouvement et « la rame inutile »... On sait le reste. Les trirèmes de *Ben-Hur* ont bonne apparence, mais elles ne bougent que sur l'écran.

S. R.

### Zama.

On sait les discussions auxquelles a donné lieu la localisation de la célèbre bataille. Les historiens ont généralement distingué une Zama de l'Est (Sidi Amor el Djedidi), où il y a peu de ruines, et une autre, *Zama regia*, à Djama, où il y a des restes importants. « Nous ne prétendons pas, dit M. Poinssot, apporter une solution définitive ; mais dans le cas où l'on considérerait comme plausible l'hypothèse qui substitue une *Zama unique* aux trois ou même quatre généralement admises, il conviendrait de situer la bataille aux environs de Djama et de rechercher dans la même région l'emplacement de la ville appelée *Naraggara* ou *Narcara* par Tite-Live, *Margaron* par Polybe<sup>2</sup>. »

S. R.

### La capitale des Goths en Crimée.

Au cours du dernier été, la Société d'études de Crimée a entrepris une vaste exploration de la région montagneuse de la presqu'île. Des fouilles, pratiquées à Eski-Kermène, ont amené la découverte d'une agglomération importante dont les ruines occupent une superficie de 80.000 mètres carrés. A l'intérieur d'une enceinte des v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècles, percée de portes auxquelles on ne pouvait accéder que par des escaliers, on a reconnu l'existence de maisons de pierre et de greniers (v<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles). Divers indices permettent de conclure

1. Comme je l'ai écrit aussitôt au *Times*, 21 janvier 1929.

2. L. Poinssot, *Zama*, extr. de la *Revue africaine*, 1928, avec une carte.

à l'existence d'inscriptions murales assez nombreuses. M. Repnikoff, qui a exposé les premiers résultats de ces reconnaissances devant la Société d'études de Crimée, croit que sur cet emplacement s'élevait la capitale des Goths, *Doré* ou *Doros*, connue seulement par les textes littéraires.

G. SANDROCK.

### La troisième expédition de Sir Aurel Stein.

Le *Times* du 9 mars 1929 a consacré deux longs articles illustrés aux résultats de cette expédition dans l'Asie centrale, le long de la route ouverte, vers l'époque de la dernière guerre punique, de la Chine vers l'Occident. Dans les « grottes des mille Bouddhas », elle a recueilli encore de nombreux manuscrits et objets d'art. On a suivi, sur une longueur de 250 milles, les restes du *limes* avec ses tours de garde en ruines. De nombreuses fresques bouddhiques ont été relevées ou détachées. L'influence hellénique a été constatée de nouveau, non seulement sur les monnaies, mais sur les tapisseries et les étoffes de laine (non sur les soieries); l'influence des modèles chinois s'est révélée sur des produits persans de haute époque. La relation de Sir Aurel paraît en 4 volumes, sous le titre d'*Innermost Asia*, à la Clarendon Press d'Oxford, au prix énorme de £ 26. 5 sh., soit à peu près 3.000 francs.

S. R.

### Un ancien temple danois.

Au cours de fouilles récentes pratiquées dans l'île de Rugen, sur les côtes poméranienes, le professeur Schuchardt a exhumé les ruines d'un « temple-citadelle » immortalisé par les anciens bardes scandinaves.

Selon lui, ce temple faisait partie du fameux repaire des pirates païens qui, au XII<sup>e</sup> siècle, semèrent la terreur parmi les populations danoises, et dont la destruction par le roi Waldemar I<sup>er</sup> est rapportée par le vieux chroniqueur Saxo Grammaticus, dans son histoire des rois de Danemark.

Un autre auteur, Snorri, — un des traducteurs des anciennes *Edda*, — a également chanté cet événement dans ses poèmes.

La *Saga* de Saxo Grammaticus raconte comment Hagni — qui s'intitulait orgueilleusement « le Roi des rois de la Mer » — après avoir ravagé les côtes danoises, rencontra un jour Hiltingund, la fille du roi Waldemar I<sup>er</sup>, jouant avec ses compagnes sur la grève, en face du château de son père.

Hagni et ses rudes guerriers ravirent les jeunes vierges et les emportèrent dans leur repaire, à Rugen.

Quand il apprit le rapt, le roi de Danemark jura de tirer vengeance d'un pareil affront. Pendant dix ans, il mena une guerre impitoyable autour des falaises de Rugen, jusqu'au jour où, avec l'aide de l'évêque Absalon, il réussit à s'emparer de Garz, la capitale des pirates, et la détruisit.

Le chroniqueur semble avoir pris part lui-même au sac de Garz, en 1169, tant le récit qu'il nous en a laissé est vivant. Il rapporte également comment, après la victoire, les prisonniers païens furent obligés, sous peine de mort, de se faire baptiser, après avoir été condamnés à abattre les idoles de bois personnifiant leur dieu Rugievit.

Les débris de ces idoles permirent aux Danois de cuire les mets du festin qui suivit la victoire.

Le professeur Schuchardt déclare qu'il a pu établir d'une façon irréfutable que les ruines découvertes sont celles du temple détruit par Waldemar I<sup>er</sup> et ses guerriers, il y a 760 ans. Il a même ajouté que, parmi les nombreux lots d'urnes et de fragments de poteries primitives, il avait été assez heureux pour retrouver les piédestaux qui supportaient les fameuses idoles décrites par Saxo Grammaticus.

(*Ami du peuple* [du soir], 18 février 1929.)

X.

### L'origine des Indo-Européens.

Le professeur Ed. Meyer, dans une communication à l'Académie de Berlin, ayant fait un nouvel effort pour rendre vraisemblable l'origine asiatique (et non nord-européenne) des Indo-Européens, M. Gustav Kossinna, souvent moins bien inspiré, lui a fait une réponse très digne d'être lue. On ne peut que la signaler à ceux qu'intéresse encore cette question, presque épuisée pour le moment (*Mannus*, t. XVII, p. 237-241).

S. R.

### Les sources antiques de l'histoire des religions.

Sous la direction de M. C. Clemen paraît à Bonn une série de volumes (chers, comme ils le sont tous aujourd'hui) sous ce titre : *Fontes historiae religionum ex auctoribus graecis et latinis collecti*. Les textes ne sont pas accompagnés de traductions, mais de notes critiques. Le premier fascicule comprend les sources de la religion des Perses, le second celles de la religion égyptienne jusqu'à Diodore, le troisième la suite de ces sources, de Diodore à Plutarque, etc. L'idée est heureuse et l'exécution soignée rendra service.

S. R.

### Byzantion.

Deux importants fascicules de cette « Revue internationale des études byzantines » ont été distribués en janvier 1928 (t. III, 1926, fasc. 1 et fasc. 2). Ils font honneur aux directeurs de la publication, MM. P. Graindor et H. Grégoire. Outre une bibliographie considérable, une Chronique et un *Bulletin papyrologique* pour 1925, on y trouve de nombreux articles de fond, dont le plus développé (qui n'a rien à voir d'ailleurs dans *Byzantion*) est celui d'A. Abel sur l'inscription d'Abercius (bibliographie de 142 numéros, auxquels on en pourrait ajouter!) <sup>1</sup>. Signalons encore les suivants : P. Collinet, *Influence de l'enseignement de Beyrouth sur la codification de Justinien* ; M. Meyerhof, *Versions arabes et syriaques des écrits galéniques* ; E. Cernousov, *Études sur Malalas* ; L. Bréhier, *l'Enseignement supérieur à Constantinople* ; M. Sulzberger, *la Croix chrétienne en Égypte* ; H. Grégoire, *Notes sur Anne Comnène* (avec la preuve que l'arbalète était nommée *cancro* au XI<sup>e</sup> siècle par les soldats francs).

---

1. Dans cet article, je relève une inconvenance : on ne peut dire qu'un texte ait été « malhonnêtement cité » par un savant de la valeur d'A. Dieterich, qui s'est assurément trompé, mais dont la loyauté était au-dessus de toute critique.

**Acquisitions du Musée britannique.**

Le Musée britannique a acquis un vase persan du début de l'âge du bronze, trouvé à Nihavend, avec une décoration peinte représentant des oiseaux de proie. Le style rappelle d'une part celui de Suse, de l'autre celui des poteries préhistoriques de Shahrain et d'Al Ubaid. Une autre acquisition est celle de deux rhytons sabéens de l'Arabie du Sud, avec des têtes de taureaux en relief, appartenant aussi à l'âge du bronze (*Times*, 11 mars 1929).

X.

**La Société du folklore français.**

A 17 heures, hier après-midi, l'amphithéâtre Louis-Liard, à la Sorbonne, qui sert ordinairement de cadre aux soutenances de thèses, présentait un aspect qu'il n'a point accoutumé de revêtir en ces graves circonstances.

Sur la table réservée au jury, les capuchons verts des lampes étaient décorés chacun d'une branche de gui, et, dans la salle, des groupes gracieux de jeunes filles détachaient gaiement sur le fond noir et gris d'un public nombreux les notes claires de nos costumes provinciaux dans leur charmante diversité. Et par leurs soins chaque auditeur recevait sa petite part de gui.

La Société du folklore français, dont le siège social est au Musée d'ethnographie du Trocadéro, tenait sa séance inaugurale; M. Delacroix, doyen de la Faculté des lettres, qui, en l'absence du recteur, M. Charléty, la présidait, entouré de nombreuses personnalités, et en présence de lady Tyrrell, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, et d'un représentant de l'ambassade, de Mme et M. Philippe Roy, ministre du Canada à Paris, précisa l'intérêt du but poursuivi par la nouvelle association qui se propose de recueillir scientifiquement les traditions, légendes, cérémonies, chants populaires qui constituent le trésor du folklore français, et lui souhaite une longue prospérité sous le signe du gui, « rameau d'or », non sans avoir rendu hommage à ses fondateurs et en particulier à lady Frazer et à Sir James Frazer, docteur *honoris causa* de l'Université de Paris.

Celui-ci, par une attention délicate, prononça en français une allocution fort applaudie. Après avoir heureusement défini l'objet des études de la nouvelle Société, *le présent comme miroir du passé* :

— *Le charme de ces vieilles coutumes et de ces vieilles croyances*, déclara Sir James Frazer, *c'est qu'elles sont à la fois très vieilles et très jeunes ; c'est la jeunesse du monde qui a survécu dans un monde déjà vieux. Mais elles sont en voie de périr, ces fleurs d'un passé éloigné. Les roses de la fantaisie se fanent trop vite comme se fanent toutes les belles choses ; gardons-en au moins les feuilles desséchées, et le parfum de ces printemps évanouis ; et alors même que les feuilles mortes seront tombées en poussière, gardons-en précieusement le souvenir, qui est immortel comme l'esprit humain.*

Ayant célébré la richesse et la variété du folklore français, Sir James Frazer conclut en exprimant le vœu que le groupement dont il était le parrain resserre encore les liens d'amitié fraternelle qui unissent notre patrie à la sienne.

On entendit ensuite une communication de circonstance de M. Georges Roth sur la coutume de la Saint-Valentin, en Angleterre et en Écosse, qui veut qu'au matin du 14 février les jeunes gens et jeunes filles échangent



de tendres messages. Mme Hardy Verneuil fit applaudir de vieux airs, et M. Van Gennep, puisant avec compétence dans le folklore savoyard, ne craignit pas de faire résonner aux accents savoureux de chants populaires les murs de la salle Louis-Liard, dont les oreilles, s'ils en ont, n'avaient sans doute jamais été à pareille fête.

(*Matin*, 15 février 1929.)

### Traductions russes d'auteurs byzantins.

Dans son admirable *Histoire de la littérature byzantine*, Krumbacher se disait insuffisamment informé sur les traductions russes. J'en ai demandé la liste à M. Ivan Tolstoï, professeur de grec à l'Université de Leningrad, et suis heureux de publier sa réponse.

« Il y a d'abord la série de traductions publiées de 1858 à 1862 (Krumbacher, p. 225), à savoir, Nicéphore Bryenne, Cinname, Georges Acropolite, Nicétas Acominat, Anne Comnène, Nicéphore Grégoras (t. I), Pachymère.

« Je note ensuite une partie des œuvres de Procope traduite par Des-tounis dans les *Zapiski* (Mémoires) de l'Université de Saint-Petersbourg, à savoir les *Guerres contre les Perses* (1876, 1880), les *Guerres contre les Vandales*, livre I (1891). En 1860, le même savant fit paraître en un volume les traductions de Dexippe, Eunape, Olympiodore, Malchos, Pierre Patrice, Mé-nandre, Candide, Nonnose et Théophane.

« En 1899, Laskin traduisit le livre des thèmes de Constantin Porphyro-gène (Mém. de la Soc. d'hist. et d'antiq. russes, à Moscou).

« Enfin, en 1901, l'évêque Arsène publia, à Novgorod, d'après un manuscrit de Moscou, le texte de quatre sermons inédits de Michel Acominat, avec une traduction russe en regard. »

J. T.

### Dix siècles de reliure.

Un pareil ensemble ne s'est vraisemblablement jamais rencontré, et l'on peut estimer que la variété, la richesse et l'état de conservation de ces pièces de choix constituent une réunion unique dans les fastes de la bibliophilie. Il a fallu, pour mener à bien une telle entreprise, un esprit de suite, un goût et une initiative remarquables, et il faut louer sans réserve la tâche que se sont imposée M. Roland-Marcel, administrateur de la Bibliothèque Nationale, et ses collaborateurs MM. Émile Dacier, André Martin, Philippe Lauer, Frantz Calot, Guy de la Batut et L.-M. Michon.

Dans un cadre composé de portulans et de planisphères sur vélin, choisies entre les plus précieux de la section des cartes, les reliures que présente la Bibliothèque Nationale ont été choisies en majorité dans ses deux départements des Imprimés et des Manuscrits; les autres appartiennent aux collections de la Mazarine, de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève. Dix siècles, soit depuis le Moyen Âge jusqu'au Romantisme, sont évoqués et témoignent du génie, de l'esprit et du raffinement qui, sans interruption, furent le souci unique de tous les artisans de notre pays.

Au Moyen Age, les manuscrits précieux étaient placés entre des ais de bois recouverts de velours ou de soie et ornés de plaques d'ivoire, d'orfèvrerie, d'émaux, de filigranes et de cabochons. Voici les *Évangiles de saint Lupicin* dans une reliure ornée de deux plaques épaisses d'ivoire sculpté, puis le *Psautier de Charles le Chauve*, orné de deux ivoires carolingiens du ix<sup>e</sup> siècle; puis encore le *Missel de l'abbaye de Saint-Denis* et les *Évangiles de la Sainte-Chapelle*, enrichis de plaques d'or à filigranes et pierreries, avec statuettes de même métal.

Au xv<sup>e</sup> siècle apparaissent les reliures de cuir sans décor ou estampées à froid, ainsi que l'attestent ces *Heures à l'usage de Rome*, qui portent la signature de Louis Bloc, et ces *Epistolae*, dont le revêtement, exécuté par J. Richenbach en 1469, constitue une des plus anciennes reliures signées et datées.

La typographie change dans la deuxième moitié du xv<sup>e</sup> siècle, et avec elle les procédés de décoration des reliures; elles sont estampées argent ou or comme ces *Trois premiers livres de l'histoire*, qui portent la marque des imprimeurs Arnoul et Charles Les Angeliers frères, 1541, ou recouvertes de tapisserie et de broderie.

Jean Grolier, qui fut trésorier des guerres en Italie et trésorier du duché de Milan en 1510, rapporta d'Italie le goût des beaux livres, et son influence fut considérable dans l'histoire de la reliure en France; quelques-uns de ses volumes, ici présentés, portent des reliures mosaïquées incomparables. Thomas Mathieu, bibliophile non moins célèbre, est évoqué par des maroquins d'une décoration impressionnante.

Voici des reliures d'art exécutées pour Henri II, Catherine de Médicis et Diane de Poitiers, et quelques pièces établies pour Henri III, qui sont classées parmi celles au décor « à la fanfare », ainsi désignées depuis le jour où Charles Nodier demanda à Thouvenin de lui relier les *Fanfarses et courvées abbadesques des Roules-Bontemps de la Haute et Basse-Cocaigne*.

Sous Henri IV et Louis XIII, la recherche décorative est, semble-t-il, à son apogée, ainsi qu'en témoignent ces maroquins aux chiffre et armes de la reine Anne d'Autriche, de Marie de Médicis, de Gaston d'Orléans. Le relieur Augustin du Seuil se distingue alors et imagine ces encadrements de trois filets d'or avec un fleuron aux angles extérieurs du deuxième; on peut admirer de lui ce maroquin aux armes d'Henri IV, et cet autre à celles du cardinal Mazarin.

Le xvii<sup>e</sup> siècle nous offre les œuvres de Florimond Badier, Le Gascon et leurs émules, reliures à compartiments mosaïqués, décorés de fer au pointillé, et une *Généalogie de la Maison de Sandoval*, vêtue de velours grenat, décoré d'armoiries en émail, enchâssées dans un encadrement de bronze ciselé et doré.

Nous arrivons au xviii<sup>e</sup> siècle, où, grâce à des combinaisons de fers ou de plaques d'une variété infinie, on obtient cet encadrement disposé autour des plats et formant une véritable dentelle, témoin ces pièces signées de Padeloup le jeune, de Louis Douceur, de Le Monnier et de Derome le jeune. Et enfin le xix<sup>e</sup> siècle, qui commence aux reliures ornées d'encadrements, comme celles des frères Bozérian, continue avec succès sa lutte contre les reliures anglaises et nous fait contempler les chefs-d'œuvre des Purgold, des Simier, des Vogel, des Silvestre et des Thouvenin. Une des pièces les plus

remarquables de cette époque, signée de ce dernier, est un maroquin brun à grain long qui habille les *Lettres d'indulgence*; décor « à la cathédrale », gaufré à froid et encadré de filets d'or, représentant une fenêtre gothique, avec son arcature et sa balustrade. Sur le premier plat, la partie centrale est réservée au titre poussé en or; sur le plat inférieur elle est occupée par une rose à froid.

Arrêtons ici, puisqu'il le faut, notre promenade dans ce jardin des souvenirs, dans ce temple du goût qui réconforte et flatte délicieusement notre orgueil de Français. Et hâtons-nous d'en tirer cette conclusion: si sur les champs de bataille des enchères, la vieille Europe est vaincue d'avance, la création d'un Musée comme celui-là ne surgit pas d'un coup de marteau, car elle est l'œuvre de plusieurs siècles. S'il sied de déplorer que trop de richesses nous échappent, faisons-le sans exagération de désespoir, car il nous reste, ainsi que le prouve cette exposition, des trésors inestimables qui font que la France demeure malgré tout le réservoir de beauté le plus merveilleux qui soit au monde.

Maurice MONDA.

(*Le Figaro*, 19 janvier 1929.)

Ad REVUE 1929, I, p. 107.

MON CHER DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre d'ajouter quelques mots à l'intéressant article où M. S. Lambrino a fait connaître aux lecteurs de la *Revue* l'inscription (*Lettre d'Eumènes II et Décret de Iasos*) qu'il a si habilement déchiffrée au Louvre ?

M. Lambrino veut bien rappeler — et je l'en remercie vivement — que j'ai eu le plaisir de lui donner quelques conseils lorsqu'il préparait son article. Mais je tiens à déclarer que je n'en ai connu le texte qu'en lisant la *Revue*; si j'en avais eu communication plus tôt, je me serais efforcé d'épargner quelques *lapsus* à l'auteur.

Je me borne pour l'instant à noter les points suivants.

P. 113. L'observation de M. Lambrino sur l'orthographe du mot  $\pi\epsilon\rho\iota\theta\epsilon\iota\alpha\mu\epsilon\nu$  (restitué par M. L. Robert) n'a pas de raison d'être. Il n'y a là nulle singularité d'orthographe,  $\pi\epsilon\rho\iota\theta\epsilon\iota\alpha$  étant (en dehors de l'Attique) la forme normale et courante à l'époque hellénistique.

P. 118. Au lieu de  $\acute{\alpha}\nu\omicron[\upsilon]\sigma\tau\epsilon$ , mieux eût valu écrire  $\acute{\alpha}\nu\omicron[\upsilon]\sigma\tau\epsilon\theta\iota\varsigma$  dans la phrase pareillement rétablie par M. L. Robert.

P. 113. La restitution  $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}\ \pi\acute{\alpha}\sigma\tau\alpha\nu\ \pi\epsilon\rho\iota\sigma\tau\alpha\sigma\iota\nu\ \chi\lambda\iota\rho\acute{\omega}\nu$  n'a été proposée par moi que comme possible. Il est clair qu'on pourrait, par exemple, écrire tout aussi bien :  $\acute{\epsilon}\nu\ \tau\omicron\iota\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\chi\alpha\iota\sigma\tau\acute{\alpha}\tau\omicron\iota\varsigma$  (ou  $\acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\chi\alpha\iota\omicron\iota\varsigma$  si le superlatif est trop long)  $\tau\acute{\omega}\nu\ \chi\lambda\iota\rho\acute{\omega}\nu$ .

P. 114.  $\acute{\alpha}\rho\chi\eta\gamma\eta\tau\acute{\iota}\delta\alpha$  (deux fois répété) est sûrement une faute de typographie. L'impression du texte grec laisse, en effet, quelque peu à désirer.

Maurice HOLLEAUX.

10 juin 1929.

**Vente d'un Raphaël.**

Le portrait de Julien de Médicis, autrefois chez la grande-duchesse Marie de Russie, puis chez Huldshinsky à Berlin et finalement chez Duvren à New-York, a été vendu à M. J. S. Bache, de cette ville, au prix de 600.000 dollars, soit 15 millions de francs (mars 1929). C'est, je crois, le septième original de Raphaël qui ait passé l'Atlantique<sup>1</sup>. Celui-ci, quand il était à Paris, avait été identifié par Eug. Müntz ; l'exemplaire de Florence est une copie.

S. R.

**La favorite de Salomon.**

La presse (même *le Temps*) a fait écho à un article saugrenu du *Daily Mail*, annonçant la découverte à Jérusalem de la momie de l'épouse favorite de Salomon, princesse égyptienne qui s'était sacrifiée à son mari pour déjouer une ruse de son père. Tout cela était relaté sur un parchemin (déjà!). Renseignements pris, il s'agissait d'un conte publié par le *Palestine Weekly*, traduit en arabe par un journal du Caire et retraduit, d'après l'arabe, pour le *Daily Mail*, qui l'a pris au sérieux<sup>2</sup>.

S. R.

**Opinions téméraires.**

A propos des noms des rivières, en Angleterre, M. C. R. Enock écrit<sup>3</sup> : « *Tamise* et tous les noms de rivières soi-disant celtiques sont des variantes des noms primitifs de l'eau apportés de Sumer à l'âge de la pierre ou même plus tôt. *Tamesis* et *Isis* ne sont autre chose que *Tammuz* et *Ishtâr*. Les noms où l'on trouve l'anglo-saxon *ea* = eau ne font que refléter le grand dieu de l'abîme des eaux, *Ea*. » Dans le même ordre d'idées, le *Lit. Suppl.* du *Times* (24 janvier 1929, p. 67) résume sans appréciation une brochure du savant Rendel Harris intitulée *Watendleth* (Cambridge, Heffer, 1928). *Watendleth* est le nom d'un hameau près de Derwentwâter. Or, *Wa-t-ent-reth*, en égyptien, signifie « route de tous les hommes », lieu fréquenté par le commerce de l'Égypte à cause des mines d'or. *Goldscoop* est dans le voisinage, comme aussi *Setmurthy*, qui est Set-Merti, les déesses de l'inondation du Nord et du Sud. Un nom parallèle à *Watendleth* est *Rolbright* (Rollen-drith), qui est *Ra-ent-reth* = soleil des hommes. Si c'est là une ironie à l'adresse des égyptomanes, elle est digne d'être notée; sinon...

S. R.

---

<sup>1</sup>. Un au Metrop. Muséum, deux dans la coll. Gardner à Boston, un dans la coll. Epstein (*Rev. arch.*, 1927, I, p. 396), enfin et surtout les deux Madones de l'ancienne coll. Cooper à Panshanger. Quelques peintures, plus ou moins de Raphaël, courent encore le monde; je les ai vues, mais ignore leurs adresses actuelles.

<sup>2</sup>. *Univers israélite*, 1<sup>re</sup> février 1929; *Ami du peuple*, éd. du soir, 22 janvier 1929

<sup>3</sup>. *Times Lit. Suppl.*, 27 déc. 1928, p. 1025.



## BIBLIOGRAPHIE

---

**Louis Speleers.** *Les fouilles en Asie antérieure à partir de 1843.* Liège, Vaillant-Carmanne, 1928; gr. in-8, 307 pages, avec 57 planches. — Très utile ouvrage, plus détaillé que celui de Michaelis sur les fouilles en pays grecs et romains, illustré d'une quantité de petites photographies réunies sur des planches dont les motifs ont été parfaitement choisis. Index très complets. Un appendice détaillé concerne les dernières fouilles d'Ur. J'indique brièvement l'ordre des matières. Après une introduction pleine de sens (fouilles de jadis et d'aujourd'hui), l'auteur aborde l'exploration de l'Assyrie : Khorsabad, Ninive, Nimrud, Balavat, Assur. Puis il passe à la Babylonie : Larsa, Uruk, Ur, Tello, Sippar, Nippur, Kish, Babylone-Hillah, Borsippa. La Perse et l'Élam viennent ensuite, avec les fouilles de Dieulafoy et de Morgan. Les derniers chapitres concernent la Syrie-Palestine (Lakish, Jéricho, Gezer, Samarie, Beisan, Sidon, Byblos, Kadesh, etc.), sans oublier le préhistorique, enfin le monde hittite (Sendjirli, Boghazkeui, Carchémish) et Doura-Europos. Au train dont vont les explorations en Syrie et en Mésopotamie, ce bon livre est incomplet au moment de paraître; raison de plus pour lui faire partout bon accueil, afin qu'une nouvelle édition devienne bientôt nécessaire.

S. R.

**C. Leonard Woolley.** *The excavations at Ur and the Hebrew records.* London, Allen et Unwin, 1929; in-16, 61 pages. — Conférence faite à Londres. On n'a pas encore trouvé trace d'Abraham à Ur; mais qui sait ce que l'avenir nous réserve? La première dynastie d'Ur n'est guère éloignée du Déluge, catastrophe sans doute locale, mais historique. Même les tombes d'Ur, de quinze siècles antérieures à Abraham, intéressent celui qui étudie la Bible, parce que la civilisation qu'elles illustrent est à la racine du développement des Hébreux (p. 44). Après M. Woolley, le rabbin Gaster a pris la parole et a prononcé ces mots un peu téméraires : « Aucune découverte faite en Égypte ou en Babylonie ne contredit une seule assertion de notre Bible <sup>1</sup>. » La thèse de l'inerrance n'est pas en honneur qu'au Vatican.

S. R.

**Philippe Selk.** *L'homme qui posséda la plante de vie.* Paris, Leroux, 1929; gr. in-8, 258 pages. — Roman sumérien et amorrhéen, à la gloire de Rim-

---

1. M. le rabbin Gaster voudra peut-être justifier un jour *Genèse*, iv, 22, qui fait travailler le cuivre et le fer par le patriarche antédiluvien Tubalcaïn, alors que les fouilles de Mésopotamie et d'Égypte ont montré cent fois que le cuivre a été connu de longs siècles avant le fer. Cf. E. Levesque, dans le *Dictionnaire de Vigouroux*, I, p. 2205, qui s'escrie en vain contre cette difficulté. Il y en a bien d'autres.

Sin II, où tout n'est pas roman ni, comme on dit de nos jours, *romancé*. L'auteur est bien informé. Il dédie son œuvre « au grand Sumérien F. Thureau-Dangin, en gratitude émue ». Mais en savons-nous vraiment assez long sur ces temps lointains pour que l'imagination s'en empare et y déambule ? Et puis, ces gens ont des noms qui ne flattent pas l'oreille; Childebrand, qui scandalisait Boileau, est, en comparaison, bien mélodieux.

S. R.

**Albert Ippel.** *Indische Kunst und Triumphalbild.* Leipzig, Hinrichs, 1929; in-8, 24 pages, avec 43 gravures (Collection *Morgenland*). — *Kindlichfrohe Erzählerkunst!* Voilà une jolie expression à retenir pour caractériser cet art encore si peu connu de l'Inde (le Gandhara excepté). Les reliefs de Barhut et de Sanchi, qui offrent des différences essentielles, sont bien dignes d'une étude approfondie (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), ne fût-ce qu'à cause des influences helléniques qui apparaissent si nettement dans les secondes. L'objet propre de l'important petit mémoire de M. Ippel est de montrer comment les scènes de triomphes, transmises par l'art assyrien à l'art gréco-lycien du V<sup>e</sup> siècle, ont trouvé en Inde des imitateurs, alors que le monde grec ne les a connues qu'à l'époque hellénistique, d'où les modèles se sont répandus dans la presque île gangétique en même temps que dans le monde romain (colonne Trajane, arcs de triomphe). Il y a là un très intéressant essai pour relier l'art de l'Asie occidentale et même de l'Égypte à celui de l'Inde et de l'Italie.

S. R.

**Marcel Granet.** *La civilisation chinoise. La vie publique et la vie privée.* In-8, XXI-523 pages, avec 5 cartes, 10 planches et 2 figures. Paris, Renaissance du Livre, 1929 (*Bibl. de Synthèse historique*). — L'histoire de la Chine par les Chinois — dont nous avons maint résumé dans des langues européennes — s'est constituée « par la fabrication de faits historiques que l'on obtenait en épurant de tout élément mythique un lot dépareillé de légendes locales, de romans et de gestes ». Le sinologue averti et original qu'est M. Granet a été tenté par une tâche toute différente : reconstituer, par l'étude patiente de rituels, d'usages ancestraux, de rites agricoles, les sociétés primitives, que la crainte des incursions barbares a contraintes à une unification du moins apparente et dotées d'une administration centrale, aux dépens de la féodalité. C'est dire qu'à l'encontre des historiens chinois, qui projettent leur idéal traditionnel dans le passé, l'auteur s'efforce d'introduire, dans le tableau d'une civilisation si différente de la nôtre, l'idée de l'évolution. On nous promet un second volume qui donnera, après cet essai sur les mœurs chinoises, une esquisse de l'histoire des idées.

S. R.

**Von Buttel-Reepen.** *Ueber Fensterurnen.* Extrait de *Oldenburg. Jahrbuch*, XXIX, 1925, p. 328-400; XXXI, 1927, p. 242-258. — Il y a dans ces deux brochures un inventaire complet de ces curieuses poteries dont le fond ou les parois ont été volontairement perforés. Leur aire d'extension comprend l'Europe occidentale, Allemagne, Suède, Norvège, Angleterre et France. On les retrouve également en Asie Mineure (Troie) et en Transcaucasie.

Celles-ci sont les plus anciennes (xx<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> siècle av. J.-C.); les types européens s'échelonnent entre le 1<sup>er</sup> et le vi<sup>e</sup> siècle de notre ère. La destination de ces vases reste obscure, peut-être ornementale, peut-être en certains cas (poteries funéraires) « Seelenlöcher ».

R. L.

**A. Plassart.** *Les sanctuaires et les cultes du mont Cynthe (Délos, fasc. XI).* In-4<sup>o</sup>, 319 pages, avec 257 figures et 6 planches. — Volume splendide, après tant d'autres de la même série. La partie architecturale, très importante, est due à MM. Replat, Risom et Lattray. Les premières fouilles sur le Cynthe, qui furent aussi les premières à Délos, sont dues à l'initiative d'Emile Bournouf, alors directeur de l'École française, qui fit explorer l'ancre par Albert Lebègue (1873). Il travailla aussi sur la terrasse du sommet, où fut découvert un pavement en mosaïque. Hauvette fouilla huit ans plus tard au pied du versant nord-ouest. En 1909 et 1911, P. Roussel procéda à une exploration méthodique qui fut complétée, de 1913 à 1920, par l'auteur du présent volume et R. Demangel (sanctuaire d'Artémis Eileithya). Le travail peut être considéré aujourd'hui comme achevé. L'exposé en a été fait dans l'ordre topographique : 1<sup>o</sup> le sommet principal, avec restes préhelléniques, archaïques, de l'indépendance délienne, de la seconde domination athénienne; 2<sup>o</sup> sanctuaires et cultes des versants ouest, nord, est et de la cime sud. Une des inscriptions les plus intéressantes (p. 279) est une dédicace faite par des Iamnites (Syrie) à Héraclès et *Aurona*, divinité encore inconnue, dont le nom, suivant une hypothèse de M. Isidore Lévy, se retrouverait dans celui de la ville appelée *Baithôrôn* par Josèphe (demeure d'Aurona). L'inscription se termine par la défense de sacrifier des chèvres; cette interdiction s'est déjà rencontrée à Délos dans la dédicace d'un Ascalonite, il y a là un petit problème qui attend sa solution. L'illustration, abondante et parfaitement tirée, n'est que la moindre qualité d'une très belle œuvre d'érudition.

S. R.

**F. N. Pryce.** *Prehellenic and early Greek (Catalogue of sculpture, etc., of the British Museum).* Londres, au Musée, 1928; gr. in-8, 214 pages, avec 43 planches et 246 gravures. — La première édition du catalogue illustré de la sculpture grecque et romaine du British Museum a paru, par les soins de M. A. H. Smith, en trois volumes (1892-1904), dont le premier, comprenant la sculpture archaïque et l'art du v<sup>e</sup> siècle, est depuis longtemps épuisé. Le nombre des sculptures exposées s'étant d'ailleurs fort accru, les *Trustees* ont arrêté un plan que je trouve, pour ma part, fâcheux : le catalogue formera désormais une suite de monographies (Parthénon, monument des Néréides, Mausolée, etc.). Les deux premières parties concernent : 1<sup>o</sup> les sculptures préhelléniques et archaïques (c'est le volume que nous annonçons, rédigé par F. N. Pryce); 2<sup>o</sup> les sculptures de Chypre et de l'Étrurie. Je n'ai que du bien à dire du travail de M. Pryce, sauf que je le trouve trop détaillé; un catalogue, même scientifique, ne doit pas prétendre épuiser les questions, mais diriger le visiteur d'abord, puis le lecteur. Et le catalogue doit être tel que, par son volume et son prix, il ne décourage pas dès l'abord les travailleurs. L'exemple de M. Mendel, quelque admirables que soient ses catalogues du Musée de Constantinople, est non moins dangereux à suivre que celui

d'Amelung (Vatican). Le meilleur modèle d'un catalogue d'antiques reste toujours celui que Conze a donné du Musée de Berlin, avec croquis de tous les morceaux, mais sans un luxe excessif d'illustrations photographiques et de texte explicatif. J'ajoute que, au prix d'une liste d'abréviations publiées en tête, la bibliographie pourrait être fort réduite. On regrette de grogner quand on voudrait seulement louer; mais il faut dire les choses comme on les voit de son coin.

S. R.

**Isid. Lévy.** *Les inscriptions araméennes de Memphis et l'épigraphie funéraire de l'Égypte gréco-romaine.* In-8, p. 281-310 (extr. du *Journal asiatique*, oct.-déc. 1927). — La conclusion générale qui résulte de cette étude, c'est que le judaïsme égyptien a subi l'influence égyptienne avant l'influence grecque. « L'idée que les actes du défunt sont pesés à la balance, souvenir de la *psychostasie* devant Osiris, a passé du judaïsme dans le christianisme. » Si la conversion du judaïsme à l'idée d'une autre existence rémunératrice et vengeresse est un fait d'hellénisation (orphique ou pythagoricienne), il est très possible que ce mouvement d'idées ait été secondé par le spectacle de la religion funéraire des Égyptiens au sein des colonies établies en Égypte avant l'hellénisation du judaïsme. « Les monuments araméens de Memphis, témoins de l'influence de l'osirianisme sur les colonies sémitiques et en partie juive de l'époque perse et de l'époque grecque commençante, apparaissent ainsi comme les premiers anneaux d'une longue chaîne. »

X.

**H. B. Walters.** *Corpus vasorum. British Museum.* Londres, au Musée, et Paris, Champion; in-4°, 13 pages et 48 planches (Union académique internationale). — Ce fascicule fera la joie des artistes, car on y trouve des peintures exquises, impeccablement reproduites, comme la danse des *Aurée* (?) sur un vase en forme d'osselet (pl. 27), le départ de Triptolème (pl. 28, 2 a), la leçon de danse (? pl. 30, 2 d), le combat de Thésée et de l'Amazone Andromaque (pl. 35, 1 a), la magnifique série des vases à figures et rhytons (pl. 37, 38, 41-44, etc.). Quand on veut tout expliquer, bien des *verlegene Mythen* nous font la nique; mais on ne se lasse pas d'admirer les humbles céramistes qui ont produit si naturellement des choses charmantes, rendues accessibles par une belle publication.

S. R.

**Eugénie Strong.** *Art in ancient Rome.* Londres, Heinemann, 1929; 2 volumes in-8, 199 et 219 pages, avec 584 gravures. — Ces deux volumes sont comme la troisième édition, très augmentée et pourvue d'une illustration plus abondante<sup>1</sup>, de l'utile ouvrage publié par l'autrice en 1907 sous le titre de *Ro-*

1. Il y a des clichés trop petits et indistincts, par ex. t. II, fig. 327, 334, 347, 493, 566. Quelques légendes omettent d'indiquer où est l'objet figuré, par ex. t. II, fig. 509, 510, 514. — Fig. 99, la légende *Polyphemus piping* est erronée, car il tient une lyre. — Fig. 180, 181, les légendes sont interverties. — Fig. 244, le *Baby* devrait s'appeler *Eros*. — Les plus anciennes figures humaines trouvées en Italie (grottes de Grimaldi, etc.) auraient pu être représentées par un spécimen (t. I, p. 2).



*man sculpture*. Mais ici, bien que la sculpture tienne nécessairement la première place, aucune manifestation de l'art romain n'est négligée; une part importante a été faite à l'architecture, à la peinture, à la glyptique. A la suite de chaque chapitre on trouve une bibliographie bien choisie <sup>1</sup>, ou bien des mémoires récents, publiés en Italie et ailleurs, viendront compléter l'information des archéologues qui vivent loin des grandes bibliothèques. Le premier volume nous conduit jusqu'à la fin du principat de Néron, dont l'importance est grande dans l'histoire de l'art, car « sa politique de bâtisseur et les encouragements qu'il donna aux arts réalisèrent les rêves de César et les projets d'Auguste ». Le second volume, de la dynastie flavienne à Justinien, se termine par un bon index <sup>2</sup>. Comme cet ouvrage, désormais indispensable, appartient à la série *Ars Una*, il paraîtra aussi en traduction française. Mme Strong ne s'est pas laissé submerger par les détails où son sujet l'obligeait d'entrer; elle exprime, en temps opportun, des idées générales, fruit d'une longue étude personnelle des monuments, et ces idées sont loin de l'ancien préjugé qui ne voyait, dans l'art romain, qu'une longue décadence. « L'indestructibilité du type romain est évidente à travers son histoire. Comme il avait résisté aux influences hellénistiques sous la République, ainsi, sous l'Empire, il surmonta les forts courants venus de l'Est qui, dit-on, menacèrent son existence. Mais ces courants apportèrent seulement de nouveaux germes de vie et prévinrent la stérilité qui est l'inévitable destin de tout art s'il reste fermé aux influences extérieures. » Une lacune que l'autrice est la première à regretter, car elle lui était imposée par les dimensions de son ouvrage, est celle d'un *conspectus* de l'art des provinces; mais elle peut se consoler en pensant que le sujet n'est pas encore mûr, la Gaule seule, jusqu'à présent, possédant des répertoires où sont réunis tous les documents utilisables.

S. R.

**Orvieto Etrusca**, a cura del Podestà di Orvieto. Roma, tipogr. del Senato, 1928; in-4°, 82 pages, avec un plan et 12 planches. — En 1905, un Orvietain, Pericle Perali, publia un mémoire sur Orvieto étrusque; puis, en 1909, un autre sur l'étymologie du nom de la ville. Au Congrès d'étruscologie de 1927, le podestat fit voter le principe de recherches destinées à établir l'identité du site d'Orvieto avec *Fanum Voltumnae* (et non avec *Volsinii*). Le présent volume, publié par la municipalité d'Orvieto, contient, à la suite d'une introduction, la réimpression des mémoires de Perali (*Orvieto* serait le nom étrusque *Hurtz-vi-velthe* = *Fanum Voltumnae* et non *urbs vetus*) et un mémoire du même sur le plan archéologique de la ville, une bonne série de dessins et de photographies, l'objet le plus intéressant étant un charmant petit bronze de Vertumne *emigrato all'estero dietro ingente pagamento* (pl. VI, 21).

S. R.

1. II, p. 70, mon mémoire sur l'arc de Titus (introuvable séparément) n'est pas de 1920, mais de 1890. Parfois la date est omise (II, p. 87, le mémoire de Furtwaengler sur Adam-Klissi; II, p. 137, un mémoire de Grenier, cité à tort, semble-t-il, au lieu du livre capital de Graillot; II, p. 208, Dütschke, etc.).

2. Le nom d'*Honorius* est suivi du renvoi II, 170; lire II, 195.

**C. C. vom Essen.** *La tomba del cardinale*. Extrait de *Studi Etruschi*, vol. II, 1928, p. 83-123. — Après avoir donné une description sommaire des figures représentées sur les parois de la tombe et tenté de remettre de l'ordre dans les dessins de Byres, l'auteur aborde la chronologie de ces peintures dont il place l'exécution entre 130 et 100 avant notre ère.

R. L.

**Maria Camaggio.** *L' « Atrium testudinatum », contributo alla storia della « Domus »*. Extrait des *Rendiconti della classe di Scienze morali...* de la *R. Accademia dei Lincei*, ser. VI, vol. IV, 1928, p. 25-44. — Ce mode de construction aurait été uniquement employé pour obtenir des appartements plus spacieux à l'étage. Il semble avoir été principalement en usage dans les grandes agglomérations où la place était limitée; aussi ne l'a-t-on pas encore trouvé dans les ruines des habitations pompéiennes.

R. L.

**Fréd. Poulsen.** *Porträtstudien in norditalienischen Provinzmuseen*. Copenhague, Hoest, 1928; in-8, 81 pages, avec 185 figures. — En compagnie d'un photographe, M. Poulsen, après avoir étudié, au point de vue iconographique, les collections anglaises (*Greek and Roman portraits in English country houses*, 1923), a visité en 1925, poursuivant le même ordre d'études, une quinzaine de Musées de l'Italie du Nord; nous avons ici la riche récolte qu'il y a faite, sous forme d'un catalogue raisonné et illustré que l'ouvrage déjà ancien et souvent inexact de Dütsche ne rendait nullement superflu. On connaît le soin et la compétence de l'auteur, qui ne se laisse pas facilement tromper par les imitations, si nombreuses dans les Musées italiens (il en a reproduit une, pl. 60, à cause de son intérêt artistique). On peut regretter que les planches ne renvoient pas aux pages du texte et que l'ancienne bibliographie soit très insuffisamment indiquée. Ainsi la belle statue acéphale de Portogruaro (pl. 89, fig. 142, p. 59) a été donnée dans le *Répertoire*, t. III, p. 197, n° 5, ce dont il n'y a aucune mention dans le texte<sup>1</sup>.

S. R.

**Felix Oswald.** *Margidunum*. Extrait de *Transactions of the Thornton Society*, XXXI, 1927; une brochure in-8 de 56 pages, 23 planches, 3 figures. — Le camp de *Margidunum* dresse ses ruines sur le trajet de la Fosse Way, à mi-chemin entre Lincoln et Leicester. L'enceinte primitive irrégulière rappelle celle d'Hafheim en Allemagne; elle était traversée par trois grandes voies parallèles qui y pénétraient par des portes à montants de pierre, pratiquées dans un rempart de terre surmonté de palissades et précédé de fossés. Les poteries les plus anciennes appartiennent au *late-celtic*; la céramique rouge à décor figuré n'arrive qu'assez tardivement, surtout à partir de l'époque des Flaviens. Il reste fort peu des constructions anciennes, quelques caves ayant pu servir à abriter les troupes pendant les quartiers d'hiver. Il subsiste également peu de traces de la reconstruction du camp à la fin du I<sup>er</sup> siècle. Les objets recueillis montrent qu'après les victoires de Cerialis et d'Agriкола.

1. Il suffisait de recourir à l'index des localités, s. v. *Portogruaro*, pour être renvoyé tout droit à la gravure faite d'après une photographie que m'a autrefois communiquée M. Graillot. Cette photographie devait être également signalée.

le camp fut désaffecté. Traversé du sud-ouest au nord-est par la Fosse Way, pendant un siècle et demi ce n'est plus qu'une station de poste sur une grande route. Au IV<sup>e</sup> siècle il reprend une certaine importance, comme le prouvent les curieuses poteries à visages d'époque constantinienne recueillies dans les ruines, et s'entoure d'une épaisse muraille à l'intérieur de laquelle viennent se réfugier les populations du voisinage.

R. L.

**S. N. Miller.** *The Roman fort at Old Kilpatrick.* In-4<sup>o</sup> de xvii-63 pages, avec 27 planches. Glasgow, Jackson, Wylie and Co, 1928. — Grâce au concours de la Société archéologique d'Écosse, de l'Université de Glasgow et de la Fondation Carnegie, la presque totalité des ruines du fort romain d'Old Kilpatrick a pu être dégagée. De la forteresse primitive qui appartient à l'ensemble des *præsidia* élevés par Agricola, en 80 ou 81 après J.-C., entre le Forth et la Clyde, il ne subsiste plus qu'un tronçon du rempart de terre et de branchages, vers le nord. Ce fortin paraît avoir été occupé jusqu'au règne de Trajan.

Après un assez long abandon, le site fut de nouveau choisi lors de l'établissement du mur d'Antonin pour y établir un poste de défense et d'observation dominant le cours de la Clyde. Dans une enceinte de gazon reposant sur un soubassement de pierre se dressaient les baraquements de bois pour une cohorte milliaire, un *prætorium* et un grenier en pierre. Les tours d'angle et les corps de garde étaient en bois. Des particularités intéressantes ont été remarquées au cours des fouilles : les fossés délimitent entre le mur d'Antonin et le fort de larges espaces qui ont pu être occupés par les aménagements d'un port; l'angle sud-ouest de l'enceinte a été percé à une certaine époque d'une entrée qui ouvre sur un chemin assez grossièrement empierré, et il est fort possible que cette voie ait été utilisée pour le transport des matériaux et des vivres lors de la construction du *vallum*. Cet établissement fut à son tour bouleversé, le *prætorium* détruit, puis reconstruit, mais sur un plan moins important, et n'eut plus sans doute pour garnison qu'une cohorte *quinquagenaria* (vers 155). Il fut abandonné sous le règne de Commode.

Cette courte monographie, fort bien illustrée, est un exemple excellent du parti que l'on peut tirer pour l'histoire d'un monument des rapports de l'*instrumentum domesticum* avec les constructions dégagées.

R. L.

**Haakon Shetelig.** *Queen Asa's sculptors.* Extr. du *Saga-Book of the Viking Society*, t. X. Burlington House, Londres, 1928; in-8, 45 pages, avec 21 figures. — La tombe de la reine Asa, découverte à Oseberg dans un navire viking chargé d'objets divers (quatre traîneaux, une voiture, des lits, des broderies), offre une importance capitale pour la connaissance de l'art du nord de l'Europe au IX<sup>e</sup> siècle; toutes ces richesses, parfaitement conservées, sont au Musée d'Oslo où, grâce aux soins du professeur G. Gustafson, auteur de la fouille († 1915), les boiseries les plus délicates restent à l'abri des injures du temps. Un grand ouvrage, dont on a déjà deux volumes (1917, 1918, 1920), paraît, par les soins de MM. Brogger, Falk et Shetelig, aux frais du Storting. La présente brochure, richement illustrée, est un résumé du

tome III. On sait que M. Brogger a montré que la reine ensevelie avec tant de luxe était Asa, grand-mère de ce Harald Harfagri qui unifia la Norvège; elle fut enlevée de force et épousée par le roi Gudroed de Vestfold, qu'elle assassina l'année d'après pour exercer le pouvoir pendant la minorité de son fils Halldan. Cette Frédégonde du Nord mourut dans l'obscurité vers 850. Ses goûts artistiques se révèlent dans la décoration du navire qui lui servit de sépulture. M. Shetelig a fait effort pour distinguer les sculpteurs qui travaillèrent à ce grand ensemble et préciser les influences qu'ils ont subies (nordiques pures, gréco-romaines, byzantines). Parler, à ce propos, d'*académisme*, de *baroque* et d'*impressionisme* paraît un peu téméraire, et l'hypothèse qu'Oseberg fut, à cette époque, un grand centre d'art nordique ne s'impose pas. Mais les lecteurs de la *Thierornamentik* de B. Salin trouveront ici ample sujet de réflexions.

S. R.

**G. M. de La Garenne.** *Le problème des frères du Seigneur.* Paris, Leroux, 1928; in-8, 154 pages. — L'auteur, diplomate de profession, a lu de près les Évangiles en grec et en a tiré une hypothèse vraiment nouvelle sur une question d'ailleurs impossible à résoudre d'une manière définitive, vu la médiocrité de nos documents. Joseph, le père de Jésus, serait mort jeune; la loi du lévirat aurait obligé son frère Cléopas à épouser Marie. Cléopas, qui avait déjà deux fils d'un premier mariage, Simon et Judas, devint donc le père de toute la descendance, alors que Jésus, étant le fils aîné, aurait porté, suivant l'usage, le nom de *Bar Joseph*. L'auteur a bien raison de dire que « la critique radicale, dont tous les efforts tendent à démontrer le caractère mythique des récits évangéliques, se trouve dans une position difficile en présence de la mention répétée de parents authentiques de Jésus dans les textes les plus anciens ». Prétendre, avec Robertson et B. Smith, que l'expression « frères du Seigneur » n'est qu'un « nom de groupe », est de la dernière inraisonnable (cf. *Actes*, I, 14).

S. R.

**Marcel Laurent.** *L'architecture et la sculpture en Belgique.* Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1928; gr. in-8, 48 pages, avec 64 planches. — La Belgique possède quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'architecture du Moyen Âge et de la Renaissance; le plus grand monument moderne en pierres de taille de l'Europe est à Bruxelles (Palais de Justice). La sculpture n'y a pas laissé moins d'œuvres intéressantes, fruits d'une production presque continue depuis les extraordinaires fonts baptismaux de Renier de Huy à Liège (ici pl. XXXIX); même la période de l'académisme, naguère trop dédaignée, trouve aujourd'hui des juges plus équitables, et Godecharle reprend le rang qui lui appartient. Sur l'évolution de ces deux arts, M. Marcel Laurent a dit tout le nécessaire, en guise de préface à une collection de planches parfaitement choisies et que l'on regarde avec plaisir. En comparaison des chefs-d'œuvre de la peinture flamande, ceux de la sculpture sont assez mal connus du grand public; cette ignorance sera désormais moins excusable.

S. R.



**P. Paris.** *La peinture espagnole depuis les origines jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.* Paris et Bruxelles, Van Oest, 1928; gr. in-8, 48 pages, avec 64 planches. — Encore un album d'excellentes planches précédé d'un résumé écrit clairement, parfois avec la vivacité qui convient au sujet, suivi d'une bonne bibliographie, mais non pas, hélas! d'un index des noms d'artistes, qui était indispensable. M. Paris a très justement noté le caractère « excessif » de l'art espagnol, qui paraît se manifester déjà dans les peintures d'Altamira et d'Alpera quand on les compare à celles de Font de Gaume et des Combarelles. Cet art est enfiévré de mouvement; il le sera plus tard de mysticisme et de pathétique, toujours porté à l'outrance, même à celle des sentiments affectueux. Bien que cela dépasse les limites chronologiques qu'ont fixées les fondateurs de notre Revue, je veux féliciter M. Paris de n'avoir pas cédé à la mode, d'ailleurs souvent peu sincère, qui fait fi des éclatantes qualités de Murillo pour exalter celles de Zurbarán ou du Greco, ce dernier fou de génie, mais bien positivement fou.

S. R.

**Fr. Boll et C. Bezold.** *Stern Glaube und Sterndeutung. Die Geschichte und das Wesen der Astrologie.* Dritte Auflage von W. Gundel. Leipzig, Teubner, 1926; gr. in-8, 211 pages, avec 48 figures, 20 planches et une carte du ciel. — Bezold et Boll, qui projetaient d'écrire ensemble un grand ouvrage sur l'astrologie, sont morts l'un et l'autre (1923 et 1924). L'ouvrage publié par eux en 1917 et réédité en 1918 est donné ici pour la troisième fois par W. Gundel, augmenté des notes manuscrites de Boll, d'une bibliographie et d'éclaircissements complémentaires, enfin d'une riche illustration<sup>1</sup>. Boll se défendait à bon droit de croire à l'astrologie, science défunte, mais il affirmait, avec non moins de raison, que l'ensemble de croyances et d'idées auxquelles ce mot répond a eu la vie plus dure et s'est répandu sur un domaine plus vaste que toute autre croyance aujourd'hui éteinte, ou, du moins, en voie d'extinction. Ignorer l'astrologie des Babyloniens, des Grecs, de la Renaissance, c'est se condamner à ne pas comprendre mille choses dont l'histoire et l'art des siècles passés portent témoignage presque à chaque pas. C'est une étude difficile, que l'excellent livre de Bouché-Leclercq (1909) a, pour ainsi dire, introduite dans la philologie; mais le déchiffrement des textes babyloniens, la publication de textes grecs inédits ou peu connus dans le recueil dirigé par M. Cumont, ont singulièrement ajouté, depuis 1909, à nos connaissances. Ceux qu'une lecture un peu laborieuse n'effraie pas trouveront ici un guide parfaitement informé, mais regretteront qu'une disposition typographique plus secourable — je note un seul paragraphe de cinq pages, sans alinéa — ne vienne pas faciliter leur travail.

S. R.

**Alexandre Haggerty Krappe.** *Études de mythologie et de folklore germaniques.* Paris, Leroux, 1928; in-8, 189 pages, avec figures. — Un Américain écrivant en (bon) français douze essais de mythologie germanique et les dédiant à un savant anglais, M. Rendel Harris, qui fut son maître, voilà certes qui

1. Je signale aux historiens de la miniature (pl. 8) l'homme zodiacal du ms. de Limbourg à Chantilly, avec le texte relatif (p. 137).

sort du commun. Je voudrais pouvoir analyser ici ces petits mémoires, témoignant d'une science ingénieuse et hardie. Je me contente d'en énumérer les titres dans la note <sup>1</sup> et de transcrire cette conclusion importante de la seconde étude (p. 21) : « Si Tyr se trouve dans la compagnie d'un loup dont on racontait qu'il avait privé le dieu de sa main droite et qu'il le dévorerait. à la fin du monde, ce mythe tombe dans la catégorie d'Adonis et du sanglier, et nous en concluons qu'à l'origine Tyr était le loup lui-même. »

S. R.

**Ernst Howald.** *Der Kampf um Creuzers Symbolik.* Mohr, Tubingen, 1926; in-8, 154 pages. — Qu'est-ce qu'un mythe? Une histoire inventée à plaisir; un symbole imaginé par des fourbes bienfaisants pour enseigner des vérités utiles, celles d'un monothéisme primitif et supérieur, à la foule ignorante; une maladie du langage; le souvenir romancé d'un événement réel; une théorie astronomique relative surtout au soleil ou à la lune, détournée de son sens primitif; l'expression naïve d'un état de civilisation, de moralité, de philosophie, de science naissante. L'histoire de l'exégèse des mythes reste à faire, malgré l'honorable tentative d'O. Gruppe; mais sur un de ses épisodes les plus curieux, la lutte soutenue contre Creuzer et son symbolisme romantique par Voss, Lobeck et autres rationalistes, l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons sera désormais, du moins pour l'Allemagne, un guide très sûr, d'autant plus qu'il est composé, en grande partie, d'extraits significatifs qui dispensent de lire de gros livres, oubliés ou tout à fait dignes de l'être <sup>2</sup>.

S. R.

**W. Deonna.** *Collections archéologiques et historiques (de Genève). Moyen Age et temps modernes.* Genève, 1929; in-8, 163 pages et 16 planches. — Le vaste savoir de l'auteur et sa probité scientifique s'affirment une fois de plus dans ce catalogue d'une collection peu connue, où beaucoup d'œuvres remarquables (voir les planches) méritent cependant d'attirer les visiteurs. Non seulement il y a des notices historiques générales, mais les antiquités décrites sont accompagnées de références, souvent à des publications helvétiques peu accessibles, et, à l'occasion, de références aux études consacrées à toute une classe d'objets dont le Musée ne possède que des spécimens. L'impression et l'exécution des planches sont très bonnes <sup>3</sup>.

S. R.

**W. Deonna.** *La fiction dans l'histoire ancienne de Genève et du pays de Vaud.* Genève, Kundig, 1929; in-8, 179 pages. — Précieux sottisier, commenté avec la science la plus sûre. Car, « en marge de l'histoire réelle de Ge-

1. Les flèches de Tyr; Tyr et le loup; les corbeaux d'Odin; les serviteurs de Hel; Odin et Gunnlöd; le dieu du gué; la déesse Holda; survivance d'un tabou dans une saga; naissance de Hagen; version islandaise de la *gaste cité* (migration d'un conte celtique en Islande); la légende des Harlungen (Dioscures alamans); la source de la Bosasaga.

2. J'ai lu là avec plaisir, pour la première fois, des extraits des articles écrits par Lobeck contre Creuzer dans le *Journal d'Iéna* (1811, n° 96; 1812, n° 71).

3. P. 118, dans le distique cité, le pentamètre est correct, l'hexamètre n'a que cinq pieds et ne s'entend pas. Manque *regni* ?

nève, il existe une histoire légendaire, fruit tantôt de la tradition populaire, tantôt des erreurs et des inventions d'anciens érudits ». La source désignée en dernier lieu fut la plus féconde; l'homme ment assez volontiers; le demi-savant ment avec délices. Les légendes en question sont surtout nées au xvi<sup>e</sup> siècle, mais on n'a pas cessé d'en créer par suite de la manie étymologique, où Max Müller voyait avec raison une créatrice de mythes. Ainsi le nom latin de Genève, analogue à celui de *Genabum*, a fait dire et croire que cette ville avait été fondée par « des Gaulois de l'Orléanais ». « L'autre opinion, dit Bonivard, est qu'un certain citoyen de Numance, appelé *Genabus*, fugitif de son pays après que Scipion eut leur ville détruite, fut d'icelle fondateur et l'appela de son nom *Genaba*. » Naturellement, les celtomanes s'en sont aussi donné à cœur joie; ainsi « *Chambéry*, du gaulois *bési*, poire, est une plantation de poiriers ». La plaine de *Plan-les-Ouates* a conservé le souvenir des *ouates* druidiques. Et ainsi de suite. De pareilles erreurs sont intéressantes autant qu'amusantes quand on sait, comme le savant auteur, remonter à leur source et les classer.

S. R.

Vasili Sinaïski. *Rome et son droit théocratique et laïque*. Riga, Vallers, 1928; in-8, 167 pages, avec 38 figures. — « Les Romains distinguaient *jus Quiritium* et *jus populi romani*. Mais que signifie *jus Quiritium*, ou de quelle lumière (*jus*) s'agit-il? Il est bien possible que c'était la lumière de la lune comme antagoniste de la lumière du soleil. Ainsi Jupiter et Mars (dieu lunaire de l'automne) sont des antagonistes. » Ceux qui lisent de pareilles choses sans frémir peuvent lire aussi le reste de ce livre, œuvre d'un homme très savant et ingénieux, mais dont l'excès d'ingéniosité (et aussi de crédulité) fait tort à la science <sup>1</sup>.

S. R.

Maurice Goguel et Henri Monnier. *Le Nouveau Testament*. Traduction nouvelle d'après les meilleurs textes, avec introductions et notes. Paris, Payot, 1928; gr. in-8, 441 pages. — Œuvre de nombreux collaborateurs, dont MM. Goguel et Monnier ont dirigé le travail, cette traduction, copieusement annotée, remplit une lacune (car les sept volumes de Reuss ne sont plus à la hauteur de la science et ne se trouvent que difficilement). Puisse-t-elle valoir de nombreux lecteurs à ces ouvrages et opuscules célèbres et — du moins en France — si mal connus! On entend à chaque instant des gens, même instruits, vous parler de « l'Évangile », comme si c'était un ouvrage unique, et citer comme « paroles d'Évangile » des faits connus seulement par des apocryphes. Bien entendu, ces lettrés n'ont pas lu davantage les apocryphes; ils n'ont lu que de petits livres d'édification. L'époque où nous vivons, où la découverte du Josèphe slave et celle de l'influence exercée par Marcion sur la littérature paulinienne ajoutent un regain d'intérêt à des problèmes peut-être insolubles, mais à bon droit passionnants, est celle d'un réveil de la curiosité en matière religieuse; elle trouvera ici un se-

1. Du même : *Ueber das zehmonatliche Jahr und die chronologische Methode*, Riga, 1927.

cours efficace pour l'intelligence, du moins partielle, de textes trop souvent obscurs, qui ne peuvent se passer de commentaires.

S. R.

**Isabelle Errera.** *Répertoire abrégé d'iconographie*. 1<sup>er</sup> fascicule, Bruxelles, 1929; gr. in-8, xxiv-309 pages. — Début d'une œuvre vraiment énorme et dont l'équivalent n'existe en aucune langue. L'autrice a dépouillé les catalogues des *Musées* et quelques catalogues d'*expositions* : elle a laissé de côté les catalogues de collections privées et aussi, malheureusement, les peintures murales. Les informations recueillies sont données sur quatre colonnes, par exemple : « *Antoine de Saxe* (avec courte notice); miniature allemande du xix<sup>e</sup> siècle, peinte par Fiorino; Catalogue de Dresde, 1920, p. 315. » Le tout avec des abréviations dont la clef est donnée en tête du volume. Outre les peintures, il a été tenu compte des sculptures, des médailles, des dessins, etc. L'exécution n'est pas toujours à la hauteur de la conception. Il y a des fautes; il y a aussi des omissions dues au choix capricieux de la bibliographie qui remplit 13 pages et contient bien des inutilités, mais ne cite ni Cahier et Martin, ni Jameson, ni Detzel, ni Van Marle, etc. Pourtant, les informations utiles l'emportent de beaucoup sur celles qui sont incomplètes ou erronées. Une fois de plus, Mme Errera a rendu un très grand service aux travailleurs.

S. R.

**A. Siouville.** *Philosophoumena d'Hippolyte de Rome*. Première traduction française avec une introduction et des notes. Paris, Rieder, 1928; 2 volumes in-8, de 212 et 249 pages. — Pour la première fois, le texte précieux découvert au Mont Athos par Mynoïde Mynas devient facilement accessible au public lettré. Il faut en remercier l'auteur de la traduction, de l'introduction et des notes, qui s'est montré à la fois bon helléniste, exégète averti et agréable écrivain.

T. I, p. 173 et suiv., à propos des hérétiques dits *Pérates*, je ne pense pas que le mot *Proasteioi*, titre d'un de leurs ouvrages, puisse signifier « chefs de ville »; il s'agit plutôt de ceux qui quittent les villes pour s'établir à la campagne, comme les Israélites du désert. Le français populaire *banlieusards* traduirait l'hébreu *barjônim* = gens vivant au dehors, fuyant le monde pour des raisons mystiques. Dans la tradition nasoréenne que conserve la vie du Baptiste d'Émèse (*Patrol. Or.*, IV, p. 534, 6 suiv.), on lit que ce prophète enseigna à ses disciples de sortir des villes (cf. II *Cor.*, 6, 17). *Peratae* n'est d'ailleurs qu'une traduction grecque des Hébreux *Hibrim*, et je les considère comme des Juifs hellénisés.

R. EISLER.

**Louis Coulange.** *Catéchisme pour adultes. I. Les dogmes*. Paris, Rieder, 1929; in-12, 237 pages (coll. *Christianisme*). — Ce modeste ouvrage est une histoire sommaire des dogmes de l'Église chrétienne, rattachés aux croyances juives ou grecques et étudiés dans leur développement (Dieu, le Christ, le Saint-Esprit, la Rédemption, la Vierge Marie, le Pêché originel, la Grâce, les anges, les fins dernières). Il suffit d'en lire dix pages ou même moins pour reconnaître la main d'un maître qui a des opinions personnelles et les expose



avec une parfaite clarté. De Tertullien au cardinal Billot, toute la patristique, toute l'apologétique lui sont familières. Ceux qui ignorent plus ou moins profondément ces choses, mais sont exposés, par là même, à mal comprendre des textes et des monuments chrétiens, feront bien d'étudier de près ce beau petit livre.

S. R.

**Loan Exhibition of religious Art.** New-York, J. Seligmann, 1928; in-4°, avec 47 planches et texte en face. — Tiré à 100 exemplaires seulement, ce qu'il y a lieu de regretter, ce beau volume contient nombre d'illustrations d'après des œuvres de haute qualité, la plupart inédites, qui ont été prêtées, en 1927, par des collectionneurs américains au profit des travaux du Sacré-Cœur de Paris. Je signalerai, parmi tant de morceaux remarquables, une *Annonciation* avignonnaise du xiv<sup>e</sup> siècle, très siennoise, l'*Adoration des Mages* de Mantegna, autrefois à Lockwood Park, une *Vierge* de Bellini, des tapisseries françaises et flamandes de premier ordre (l'une, pl. XIII, d'après la *Descente de la croix* perdue de Rogier), des ivoires et des bois français du xii<sup>e</sup> et du xiii<sup>e</sup> siècle, un admirable *Pleurant* de l'École de Dijon, une tête de Christ de l'École de la Loire, une série fort riche d'émaux rhénans et limousins, un splendide médaillon de Luca della Robbia, une *Flagellation* en bronze de Jean de Boulogne, etc. Le texte, très bref, ne donne que la description des objets, sans en marquer les précédents possesseurs ni la bibliographie. Il faut espérer que quelques bibliothèques françaises seront parmi les gardiennes privilégiées de cet album.

S. R.

**Rivista del R. Istituto d'archeologia e storia dell'arte.** I. Roma, Stabilimento poligrafico, 1929; in-4°, 135 pages avec très nombreuses illustrations. — Encore une Revue d'art à 150 lire par an, qui ne fait pas double, mais décuple emploi avec d'autres Revues italiennes, mais dont le premier fascicule, qui est d'un intérêt extrême, interdit pourtant de parler sans respect. N'empêche qu'une seule Revue d'art en Italie, à 500 lire d'abonnement, si l'on veut, ferait mieux l'affaire de la science. — Quatre mémoires, tous pleins de nouveautés : R. Paribeni, *La colonna trajana in un codice del Rinascimento*; Pirro Marconi, *Studi Agrigentini*; P. Toesca, *Miniature romane dei secoli XI-XII*; Gius. Fiocco, *Pier Maria Pennacchi*. Dans cette dernière monographie, il est encore question de Gerolamo da Treviso, de Rondinelli, de Capriolo, de Dom. Mancini (giorgionesque) et autres habiles artistes peu connus dont les œuvres sont reproduites et commentées. Parmi ces tableaux il y a un grand chef-d'œuvre : l'*Annonciation* de l'Académie de Venise, toute bellinesque, autrefois attribuée à P. H. Pennacchi, mais trop belle pour lui, comme l'a très justement vu l'auteur.

S. R.

# TABLES

## DU TOME XXIX DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	Pages.
Statues et Statuettes, par S. REINACH. . . . .	1
Archéologie thrace, par G. SEURE . . . . .	51
Inscriptions de Gythion, par H. SEYRIG . . . . .	84
Lettre du roi Eumène II et décret de Iasos relatifs aux <i>Nicéphoria</i> de Pergame, par SCARLAT LAMBRINO. . . . .	107
Art rupestre en Traz-os-Montes (Portugal), par A. A. MENDES CORRÊA. . . . .	121
<i>Membra Christi</i> et la déposition des reliques sous l'autel, par J. GAGÉ . . . . .	137
<i>Bulletin de l'Académie des Inscriptions</i> . . . . .	154
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Cecil Torr. — Émile Ritterling. — Sir Alexander Kennedy. — Hippolyte Dreyfus-Barney. — William Dugdale, préhistorien. — La protohistoire des Iles Britanniques. — J. de Morgan et la morphologie des silex taillés. — Fouilles de Kish. — Décou- vertes en Égypte. — Chronologie égyptienne. — Lord Elgin et l'art cré- tois. — Les reconstructions à Cnossos. — Nouvelles découvertes sous- marines. — Découvertes à Buthroton. — Toponymie de Scyros. — Les Français à Delphes. — Fouilles de Sparte. — En Triphylie. — Le scorpion dans la mythologie. — A Herculaneum. — En Libye italienne. — Napo- léon III et Alesia. — Hipposandales. — Londinium. — Pour le « sottisier » de la Vénus de Milo. — Vases et gemmes au British Museum. — De l'Athos à l'art contemporain. — Les mosaïques de Damas. — Découverte d'argenterie en Russie. — L'origine des runes. — L'affaire Alceo Dossena. — Un Van Eyck perdu de 1430. — Un primitif français. — Vente d'an- tiques à Londres. — Encore un Sluter. — Rogier et Campin. — La fonda- tion Bernat Metge. — Opinions téméraires. — <i>Ad Revue</i> 1928, II, p. 138.	172
<i>Bibliographie</i> : H. MARTIN. — R. FORRER. — M. BOULE, H. BREUIL et E. LICENT, P. TEILHARD. — Abbé PHILIPPE. — Georges E. MYLONAS. — O. G. S. CRAWFORD et Alex. KEILER. — E. WICKERSHEIMER. — Suonem Museo. — Bernhard SEY- FER. — J. KROMAYER, G. VEITH, A. KÖSTER, E. SCHRAMM, E. von NISCHER. — Benjamin Dean MERITT. — C. W. VOLLGRAFF. — Ch. H. SKELET. — J. D. BEAZLEY. — Emilio MAGALDI. — Nicola PUTORTI. — Stéphane GSELL. — Jérôme CARCOPINO. — R. DORANLO. — H. G. BEYEN. — Emilio MAGALDI. — E. DYGGVE, J. BROENSTED, Fr. WEILBACH. — Henri RAMET, GEOFFROY et Georges GUICHARD. — Ordnance Survey. — WILHEM LUDOWICI. — Jean EBERSOLT. — P. PERDRIZET. — P. COLLINET. — P. MAZON. — V. COULON et H. Van DAELE. — Jules MARTHA. — H. BORNECQUE et Marcel PRÉVOST. — Nandor FETTICH. — Ferdinand FETTICH. — Victor GAY, H. STEIN, M. AUBERT. — Abel FABRE. — Maurice ROY. — P. VITRY. — Charles OURSEL. — Georges	

Fontaine. — Helge Kjellin. — Et. Deville et Moidrey. — Vergilio Correia. — Aarão de Lacerda. — Henry Cousens. — Maurice Goguel. — H. Delafosse. — P. Monceaux. — P. L. Couchoud. — Ditlef Nielsen. — Théod. Robinson. . . . .	191
Le décor des vases de Suse et les écritures de l'Asie antérieure, par A. Hertz. . . . .	217
Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains, par P. Couissin. . . . .	235
Terres cuites gréco-égyptiennes, par W. Deonna. . . . .	281
Questions d'art roman bourguignon, par L. Bréhier. . . . .	291
Statues et Statuettes (suite), par S. Reinach. . . . .	317
Bulletin de l'Académie des inscriptions . . . . .	354
Variétés : Un livre sur Polynote, par E. Pottier. — Exposition des fouilles de Hadda au musée Guimet, par G. Migeon. . . . .	364
Nouvelles archéologiques et correspondances : Gustave Schlumberger. — Sir William Boyd Dawkins. — Mark Lidzbarski. — Mgr Pierre Batiffol. — Sir Hercules Read. — Eugène de Faye. — Wilhelm von Bode. — J. P. Heseltine. — Le Baron de Cosson. — Nathanael Weiss. — B. W. Henderson. — René Fages. — Richard Kreglinger. — Hommage à Jane Harrison. — Les fouilles d'Ur. — La nécropole de la grande Pyramide. — L'art minoen. — Encore l'anneau de Nestor. — Autres graves accusations. — Polychromie. — Fouilles à Constantinople. — Apamée. — Baalbek. — La synagogue de Beth Alpha en Galilée. — Découverte à Agrigente. — Une exposition d'antiquités britanniques. — Venta Icenorum. — Un prétendu « Cernunnos » en Ecosse. — Trirèmes ou « house-boats » ? — Zama. — La capitale des Goths en Crimée. — La troisième expédition de Sir Aurel Stein. — Un ancien temple danois. — L'origine des Indo-Européens. — Les sources antiques de l'histoire des religions. — Byzantion. — Acquisitions du Musée britannique. — La Société du folklore français. — Traductions russes d'auteurs byzantins. — Dix siècles de reliure. — <i>Ad Revue</i> 1929, I, p. 107. — Vente d'un Raphaël. — La favorite de Salomon. — Opinions téméraires . . . . .	369
Bibliographie : Louis Spéleers. — C. Léonard Woolley. — Philippe Selk. — Albert Ippel. — Marcel Granet. — Von Buttel Reepen. — A. Plassart. — F. N. Pryce. — Isid. Lévy. — H. B. Walters. — Eugénie Strong. — Orvieto Etrusca. — C. G. vom Essen. — Maria Camaggio. — Fréd. Poulsen. — Félix Oswald. — S. N. Miller. — Haakon Shetelig. — G. M. de La Garenne. — Marcel Laurent. — P. Paris. — Fr. Boll et C. Bezold. — Alexandre Haggerty Krappe. — Ernst Howald. — Wl. Deonna. — Vasili Sinaïski. — Maurice Goguel et Henri Monnier. — Isabelle Errera. — A. Siouville. — Louis Coulange. — Loan Exhibition of religious Art. — Rivista del R. Istituto d'archeologia e storia dell'arte. . . . .	392

## II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

---

	Pages
BRÉHIER (L.). — Questions d'art roman bourguignon. . . . .	291
COURTISIN (P.). — Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains . . . . .	235
DEONNA (W.). — Terres cuites gréco-égyptiennes . . . . .	281
GAGÉ (J.). — <i>Membra Christi</i> et la déposition des reliques sous l'autel. . .	137
HERTZ (A.). — Le décor des vases de Suse et les écritures de l'Asie anté- rieure. . . . .	217
LAMBRINO (Scarlat). — Lettre du roi Eumène II et décret de Iasos relatifs aux <i>Nicéphoria</i> de Pergame . . . . .	107
MENDES CORRÊA (A. A.). — Art rupestre en Traz-os-Montes (Portugal). . .	121
REINACH (S.). — Statues et Statuettes . . . . .	1, 317
SEURE (G.). — Archéologie thrace. . . . .	51
SEYRIG (H.). — Inscriptions de Gythion . . . . .	84

---



### III. — TABLE DES PLANCHES

---

I. — Lettre d'Eumène II.

II. — Minerve en bronze d'Avenches.

---

*Le Gérant : NAILLARD.*

---

6635-29. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>ie</sup>.

1 02.074

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXIX

JANVIER-MARS 1929

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1929

Tous droits réservés.

## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Statues et Statuettes, par S. REINACH. . . . .	1
Archéologie thrace, par G. SEURE . . . . .	51
Inscriptions de Gythion, par H. SEYRIG . . . . .	84
Lettre du roi Eumène II et décret de lasos relatifs aux <i>Nicéphoria</i> de Pergame, par SCARLAT LAMBRINO . . . . .	107
Art rupestre en Traz-os-Montes (Portugal), par A. A. MENDES CORREA . . . . .	121
<i>Membra Christi</i> et la déposition des reliques sous l'autel, par J. GAGÉ. . . . .	137
<i>Bulletin de l'Académie des inscriptions</i> . . . . .	154
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Cecil Torr. — Emile Ritterling. — Sir Alexander Kennedy. — Hippolyte Dreyfus-Barney. — William Dugdale, préhistorien. — La protohistoire des Iles Britanniques. — J. de Morgan et la morphologie des silex taillés. — Fouilles de Kish. — Découvertes en Egypte. — Chronologie égyptienne. — Lord Elgin et l'art crétois. — Les reconstructions à Cnossos. — Nouvelles découvertes sous-marines. — Découvertes à Buthroton. — Toponymie de Scyros. — Les Français à Delphes. — Fouilles de Sparte. — En Triphylie. — Le scorpion dans la mythologie. — A Herculanum. — En Libye italienne. — Napoléon III et Alesia. — Hipposandales. — Londinium. — Pour le « sottisier » de la Vénus de Milo. — Vases et gemmes au British Museum. — De l'Athos à l'art contemporain. — Les mosaïques de Damas. — Découverte d'argenterie en Russie. — L'origine des runes. — L'affaire Alceo Dossena. — Un Van Eyck perdu de 1430. — Un primitif français. — Vente d'antiques à Londres. — Encore un Sluter. — Rogier et Campin. — La fondation Bernat Metge. — Opinions téméraires. — <i>Ad Revue</i> 1928, II, p. 138. . . . .	172
<i>Bibliographie</i> : H. MARTIN. — R. FORRER. — M. BOULE, H. BREUIL, E. LICENT, P. TEILHARD. — Abbé PHILIPPE. — Georges E. MYLONAS. — O. G. S. CRAWFORD et Alex. KEILLER. — E. WICKERSHEIMER. — Suonem Museo. — Bernhard SEYFER. — J. KROMAYER, G. VEITH, A. KESTER, E. SCHRAMM, E. VON NISCHER. — Benjamin DEAN MERITT. — C. W. VOLLGRAFF. — Ch. H. SKALET. — J. D. BEAZLEY. — Emilio MAGALDI. — Nicola PUTORTI. — Stéphane GSELL. — Jérôme CARCOPINO. — R. DORANLO. — H. G. BRYEN. — Emilio MAGALDI. — E. DYGGVE, J. BROENSTED, Fr. WEILBACH. — Henri RAMET, GEOFFROY et Georges GUICHARD. — Ordnance Survey. — WILHEM LUDOWICI. — Jean EBERSOLT. — P. PERDRIZET. — P. COLINET. — P. MAZON. — V. COULON et H. VAN DAELE. — Jules MARTHA. — H. BORNEQUE et Marcel PRÉVOST. — Nandor FETTICH. — Ferdinand FETTICH. — Victor GAY, H. STEIN, M. AUBERT. — Abel FABRE. — Maurice ROY, P. VITRY. — Charles OURSEL. — Georges FONTAINE. — Helge KJELLIN. — Et. DEVILLE et MOIDREY. — Vergilio CORREIA. — AARÃO DE LACERDA. — Henry COUSSENS. — Maurice GOGUEL. — H. DELAFOSSE. — P. MONCEAUX. — P.-L. COUCHOUD. — Ditlef NIELSEN. — Théod. ROBINSON . . . . .	191

PLANCHE I. — Lettre d'Eumène II.

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1929

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

*On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.*

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**

### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

REVUE  
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXIX

AVRIL-JUIN 1929

---

PARIS  
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
28, RUE BONAPARTE (VI<sup>e</sup>)

—  
1929

Tous droits réservés.



## SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Le décor des vases de Suse et les écritures de l'Asie antérieure, par A. HERTZ	217
Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains, par P. COUISSIN	235
Terres cuites gréco-égyptiennes, par W. DEONNA	281
Questions d'art roman bourguignon, par L. BRÉHIER	291
Statues et Statuettes (suite), par S. REINACH	317
Bulletin de l'Académie des inscriptions	354
Variétés : Un livre sur Polygnote, par E. POTTIER. — Exposition des fouilles de Hadda au musée Guimet, par G. MIGEON	364
Nouvelles archéologiques et correspondance : Gustave Schlumberger. — Sir William Boyd Dawkins. — Mark Lidzbarski. — Mgr Pierre Batiffol. — Sir Hercules Read. — Eugène de Faye. — Wilhelm von Bode. — J. P. Heselline. — Le Baron de Cosson. — Nathanael Weiss. — B. W. Henderson. — René Fages. — Richard Kreglinger. — Hommage à Jane Harrison. — Les fouilles d'Ur. — La nécropole de la grande Pyramide. — L'art minoen. — Encore l'anneau de Nestor. — Autres graves accusations. — Polychromie. — Fouilles à Constantinople. — Apamée. — Baalbek. — La synagogue de Beth Alpha en Galilée. — Découverte à Agrigente. — Une exposition d'antiquités britanniques. — Venta Icenorum. — Un prétendu « Cernunnos » en Ecosse. — Trirèmes ou « house-boats » ? — Zama. — La capitale des Goths en Crimée. — La troisième expédition de Sir Aurel Stein. — Un ancien temple danois. — L'origine des Indo-Européens. — Les sources antiques de l'histoire des religions. — Byzantion. — Acquisitions du Musée britannique. — La Société du folklore français. — Traductions russes d'auteurs byzantins. — Dix siècles de reliure. — Vente d'un Raphaël. — La favorite de Salomon. — Opinions téméraires	369
Bibliographie : Louis SPELTERS. — C. LEONARD WOOLLEY. — Philippe SELK. — Albert IFFEL. — Marcel GRANET. — Von BUTTEL-REEPEN. — A. PLASSART. — F. N. PRYCE. — Isid. LÉVY. — H. B. WALTERS. — Eugénie STRONG. — Orvieto Etrusca. — C. C. VOM ESSEN. — Maria CAMAGGIO. — Fréd. POULSEN. — Felix OSWALD. — S. N. MILLER. — Haakon SHETELIG. — G. M. de LA GARENNE. — Marcel LAURENT. — P. PARIS. — Fr. BOLL et C. BEZOLD. — Alexandre HAGGERTY KRAPPE. — Ernst HOWALD. — W. DEONNA. — Vassil SINAÏSKI. — Maurice GOGUEL et Henri MONNIER. — Isabelle ERRERA. — A. SIOUVILLE. — Louis COULANGE. — Loan Exhibition of religious Art. — Rivista del R. Istituto d'archeologia e storia dell'arte.	392

PLANCHE II. — Minerve en bronze d'Avenches

### Conditions de l'abonnement pour l'année 1929

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**

### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI<sup>e</sup>)

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Documents inédits sur l'Histoire de France  
Publiés sous la direction du Ministère de l'Instruction publique

RECUEIL GÉNÉRAL

DES BAS-RELIEFS, STATUES & BUSTES DE LA GAULE ROMAINE

Par ÉMILE ESPÉRANDIEU  
Membre de l'Institut.

TOME DIXIÈME

Supplément (suite) à Gaule germanique, Narbonnaise, Lyonnaise, Belgique, etc.  
et Tables générales du Recueil.

Un volume 23×28 cm., ix-291 pages, 520 illustrations dans le texte. . . . . 110 fr.

L'ANNÉE ÉPIGRAPHIQUE

Revue des Publications Épigraphiques relatives à l'Antiquité romaine.

ANNÉE 1928

PAR

R. CAGNAT

Membre de l'Institut,  
Professeur au Collège de France.

M. BESNIER

Correspondant de l'Institut,  
Professeur à l'Université de Caen.

Un volume 17×25 cm., 68 pages . . . . . 15 fr.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES

ŒUVRES COMPLÈTES DE FLAVIUS JOSÈPHE

Traduites en français sous la direction de  
THEODORE REINACH

TOME QUATRIÈME

ANTIQUITÉS JUDAÏQUES, Livres XVI-XX

Traduction de

G. MATHIEU et L. HERMANN

Avec le concours de S. REINACH et J. WEILL

Un volume 17×25, 302 pages . . . . . 40 fr.

*Déjà parus :*

- |         |  |                                   |         |   |
|---------|--|-----------------------------------|---------|---|
| Tome I. | Antiquités Judaïques, Livres                                     | I-V, par J. WEILL . . . . .       | épuisé. | " |
| — II.   | — — — — —  | VI-X, — — — — —                   | 40 fr.  |   |
| — III.  | — — — — —  | XI-XV, par J. CHAMONARD . . . . . | 40 fr.  |   |
| — V.    | Guerre des Juifs, Livres I-III par R. HARMAND . . . . .          | épuisé.                           | "       |   |
| — VII   | 1 <sup>er</sup> fascicule: Contre Apion, par LÉON BLUM . . . . . |                                   | 20 fr.  |   |

RAOUL MONTANDON

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DES TRAVAUX PALETHNOLOGIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

Epoques préhistorique, protohistorique et Gallo-Romaine. Ouvrage récompensé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

FRANCE

- |           |  |        |  |
|-----------|--|--------|--|
| Tome II.  | PREMIER SUPPLÉMENT : Artois, Champagne, Flandre, Ile-de-France, Lorraine   |        |  |
|           | Normandie, Picardie, un vol. 17×25, xvi-86 p. sur 2 colonnes . . . . .   | 15 fr. |  |
| Tome III. | PREMIER SUPPLÉMENT : Anjou, Berry, Bretagne, Maine, Orléans, Poitou, Touraine, un vol. 17×25, xv-70 p., sur 2 colonnes . . . . . | 15 fr. |  |

*Déjà parus :*

- |         |  |        |  |
|---------|--|--------|--|
| Tome I. | Bourgogne, Dauphiné, Franche-Comté, Nivernais, Provence, Corse, Savoie . . . . .                             | 40 fr. |  |
| — I.    | 1 <sup>er</sup> supplément. Bourgogne, Dauphiné, Franche-Comté, Nivernais, Provence, Corse, Savoie . . . . . | 15 fr. |  |
| — II.   | Alsace, Artois, Champagne, Flandre, Ile-de-France, Lorraine, Normandie, Picardie . . . . .                   | 40 fr. |  |
| — III.  | Anjou, Berry, Bretagne, Maine, Orléanais, Poitou, Touraine . . . . .   | 40 fr. |  |



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

ÉTUDES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE  
PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'HENRY FOCILLON

Vient de paraître :

LADISLAS GÁL  
Docteur de l'Université de Paris

## L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN HONGRIE DU XI<sup>e</sup> AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Un volume 20 × 26 cm., in-4°, xv-300 p., 161 illustrations dans le texte. 100 fr.

PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

MONASTÈRES CISTERCIENS

PONTIGNY

Par GEORGES FONTAINE

Un volume 20 × 26 cm., in-4°, xii-170 pages, 126 illustrations dans le texte  
4 cartes hors texte. . . . . 70 fr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES

## LES MONNAIES GUIDE DU VISITEUR

Un volume 14 1/2 × 19 1/2 cm., viii-160 pages, 32 planches hors texte en  
phototypie. . . . . 25 fr.

G.-K. LOUKOMSKI

Ancien Conservateur  
des Palais-Musées de Tsarskoïé-Sélo et du Musée des Beaux-Arts à Kiev.

LA VIE ET LES MŒURS EN RUSSIE

de Pierre le Grand à Lénine

Un volume 26 × 33 cm., viii-45 pages, 107 planches hors texte en phototypie. 200 fr.

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE RUSSE  
du XI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle

Un volume 28 × 36 cm., 116 pages, 144 planches hors texte en phototypie. 300 fr.

6635-29. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C<sup>ie</sup>.

AUG 12 1929